Renaud Camus

Au nom de Vancouver

Journal 2008

Fayard

Table des Matières

Page de Titre

Table des Matières

Page de Copyright

DU MÊME AUTEUR

Epigraphe

Dédicace

1

DU MÊME AUTEUR

© Librairie Arthème Fayard, 2010.
978-2-213-66037-0

DU MÊME AUTEUR

Voir page 501.

De la fenêtre de ma chambre,

au quatrième étage de l'hôtel d'Erevan,

je m'étais fait une idée absolument fausse de l'Alaguez.
Ossip Mendelstam,

Voyage en Arménie.

À l'Auroue

Mardi 1er janvier, dix heures moins le quart, le soir. L'année a très heureusement commencé sur un agréable coup de téléphone d'Alain Finkielkraut, qui est encore en Provence avec sa famille et rentrait à Paris aujourd'hui même. Il m'a dit grand bien de *Corée l'absente*, alors que son approbation ne me semblait pas tout à fait assurée, car il est encore question, dans ce volume, de sa femme et de cette affaire du ruineux dîner japonais qui avait mis – non pas le dîner, mais la relation que j'en avais faite – une petite ombre et quelque acrimonie entre nous dans le passé. Mais non, pas un mot là-dessus ; beaucoup d'enthousiasme au contraire, très chaleureusement exprimé. Une seule petite réserve ou doléance, c'est à propos de Lévinas : Finkielkraut regrette que mes remarques insistantes, dont il ne conteste pas le bien-fondé, sur la ponctuation de *Totalité et Infini,* soient en somme tout ce que je trouve à dire du livre. Il regrette que ce point secondaire, la façon de placer les virgules, ait manifestement fait barrage, pour moi, alors que Lévinas, dit-il, est par excellence « le philosophe de l'In-nocence ». Il m'adjure de ne pas en rester là.

Et je voudrais bien ne pas en rester là mais le temps me manque affreusement, comme d'habitude : je lis trois livres à la fois et aucun n'est de Lévinas, pour le moment. Et puis je dois bien reconnaître, si je suis tout à fait honnête, que cette question de la ponctuation n'est pas si secondaire que cela, dans mon esprit ; et même, allons plus loin, que Lévinas, *when all is said and done*, ne correspond pas à mon érotique littéraire ni, si j'ose l'écrire, philosophique. Je n'ai pas particulièrement envie de le lire et de le pratiquer assidûment. La faute, comme il arrive souvent, en est moins à lui, au demeurant, qu'à cette mode un peu gluante qui s'attache à lui depuis vingt ans et qui, lui soumettant un si grand nombre d'esprits et de cœurs, finit par lui nuire dans quelques autres, ceux qui récalcitrent au mimétisme de langage, d'images, de concepts. Finkielkraut et quelques autres exceptés je ne suis pas fou, en général, de tous ceux, et ils sont nombreux, qui invoquent Lévinas à tout propos. Il est devenu une espèce de scie, et, pour ses thuriféraires, un facile et précieux passeport d'intellectualité, à la fois, et de bonne pensée ; et ce statut rend sa figure et ses livres, il faut bien le dire, un peu agaçants. Mais enfin on pourrait dire un peu la même chose (bonne

pensée en moins, tout de même…) de Wittgenstein ; et pourtant nul effet dissuasif sur moi, dans cet autre cas.

***

Aujourd'hui est le premier jour de l'interdiction de fumer dans les bars, les cafés, les restaurants, les casinos, les boîtes de nuit. Voilà bien un des rares domaines où je me réjouisse de l'évolution des mœurs et des lois, et sois en accord enthousiaste avec le cours des choses.

Cependant il n'est question que de la terrible épreuve que la législation nouvelle fait subir aux fumeurs, et l'on s'interroge de toute part sur leur capacité à la surmonter sans trop de gêne. Vont-ils supporter le choc ? Pas une pensée pour les malheureuses victimes de leur longue oppression, dont c'est aujourd'hui le premier jour de liberté. Du statut de victimes, justement, qui d'ailleurs ne leur a jamais été reconnu que du bout des lèvres, ces infortunés passent directement à celui de tyrans. Pour ma part, c'est qu'ils aient souffert si longtemps, et moi avec eux, qui me stupéfie. L'horrible règne du tabac est pour moi incompréhensible, et qu'il ait fallu le subir sans broncher, mais à grand dommage pour les bronches, pendant plus d'un siècle. Il m'a toujours semblé totalement invraisemblable, et stupéfiant, même, que des hommes comme Winston Churchill ou de Gaulle aient pu s'associer sans arrière-pensée et sans réserve à cette dictature et à sa laideur, à son manque de dignité, aussi : on voit couramment ces deux figures historiques le cigare ou le mégot au bec en des circonstances ou dans des compagnies qui m'eussent paru réclamer plus de réserve et de quant-à-soi – ne parlons même pas de Georges Pompidou et de ses discours à la télévision, la cigarette goguenarde vissée entre les lèvres… Et je ne peux pas arriver à croire, quoique j'y sois bien obligé, qu'il ait fallu pendant des lustres assister à des conseils des ministres, à des audiences présidentielles, à des conseils d'administration, à des cours d'université, à des dîners, en étant enveloppé par la puante et astringente fumée de la majorité de ses voisins.

Paris, hôtel de Bourgogne, chambre 67, jeudi 3 janvier, huit heures moins le quart, le matin. Cette fois-ci nous avons à Paris la chambre (presque) idéale, et pour ma part je ne saurais pas rêver beaucoup mieux et m'en contenterais assez volontiers *dans l'absolu*, même si j'avais – hypothèse peu vraisemblable – des moyens illimités : emplacement parfait, en plein centre de la ville, à *walking distance* de tout, dans un quartier noble et tranquille, face à l'Assemblée nationale ; double porte ; et surtout vue magnifique sur le porche du palais Bourbon, et, par-dessus son épaule, sur la place de la Concorde et les façades du Garde-Meuble.

Tout avait pourtant mal commencé. Quand nous sommes arrivés à Paris vers neuf heures du soir, hier, nous avons décidé d'essayer de dîner au Balzar, et téléphoné à cet hôtel de Bourgogne où, par téléphone et par e-mail, j'avais réservé une chambre, mais pas celle-ci, trop chère : une chambre de qualité et de prix moyens, supérieure à celle que nous avions la dernière fois à l'entresol, mais sans vue exceptionnelle. Catastrophe, comme il arrive une fois sur deux, ou sur trois, en tout cas trop souvent, le concierge de nuit n'avait aucune trace de ma réservation. Cette circonstance, et l'incertitude s'ensuivant, nous ont découragés d'attendre une table au Balzar où cinq ou six personnes étaient en file devant nous. Nous sommes venus ici dare-dare pour régler directement et avant toute chose la question de la chambre, et j'ai eu des mots aigres-doux avec le concierge qui, au téléphone, n'avait pas été aimable, et qui maintenant, face à face, me disait que la disparition de ma réservation n'était *pas grave*, puisqu'il pouvait nous loger de toute façon. Je lui ai fait remarquer que cette disparition nous avait tout de même gâché la soirée et plongés dans l'incertitude, qui est exactement ce qu'on essaie d'éviter en prenant ses précautions et en faisant une réservation. Mais peut-être n'avais-je pas poussé assez loin les précautions, n'ayant comme trace de mes efforts en ce sens, sur mon ordinateur, qu'une demande d'une certaine "Grace" me priant de préciser nos dates de séjour – ce que j'avais fait sans me soucier plus avant de la chose puisque je n'avais reçu aucune autre demande.

Mon humeur s'est nettement améliorée, toutefois, quand j'ai découvert que la chambre qui nous était allouée hier soir était précisément celle, la meilleure de l'hôtel, à laquelle j'avais renoncé par téléphone devant son prix trop élevé (trois cent vingt euros par nuit). Reste à savoir, évidemment, et ce doute gâche un peu le plaisir, si on va nous la faire payer à son prix affiché ou bien au prix de celle que je croyais avoir réservée pour la somme, déjà exorbitante eu égard à l'état de nos finances, de deux cent vingt euros. D'autre part, elle n'est tout de même pas tout à fait *parfaite*, à cause d'un système électrique absurde qui fait qu'on ne peut avoir de lampe allumée, à ce bureau, qu'en allumant aussi les puissantes lampes de chevet du lit, ce dont je m'abstiens car Pierre y dort encore, de sorte que j'écris ici dans une quasi-obscurité, à la seule lueur de la salle de bain. Ajoutons pour être complet que, vue pour vue, celle qu'on a d'ici est loin d'être enveloppante, n'étant offerte que par une fenêtre moderne en bandeau, assez haut percée, à laquelle je dois tourner le dos en écrivant à ce bureau. Enfin, malchance insigne, il n'y aura pas de petit déjeuner "buffet" demain et après-demain, la salle des petits déjeuners entrant alors en réfection, et l'hôtel ne mettant à la disposition de ses clients, pendant cette période, que des petits déjeuners "continentaux" – or le petit déjeuner "buffet", auquel je tiens fort parce qu'il permet de ne pas déjeuner, est une des raisons qui m'avaient fait choisir cet hôtel *in the first place*, l'année dernière.

Il n'en reste pas moins que cette chambre est très agréable. C'est ce que j'étais parti pour dire, et rien d'autre. Mais la malédiction qui pèse sur moi m'a poussé à toutes ces précisions qualificatoires (des mots et expressions qui manquent en français, ce sont ceux qui traduiraient de façon adéquate non seulement *walking distance* mais le verbe *to qualify* et ses adjectifs dérivés : *nuancer*, *nuancé*, *qui nuance un peu*, *complexifier*, *tenir compte des données en contradiction avec le thème principal, ou au moins les énumérer*, etc.).

Paris, hôtel de Bourgogne toujours, vendredi 4 janvier, neuf heures et demie du matin. Cinq phases principales à la journée d'hier : une entrevue à caractère technique, chez Fayard, en compagnie de Pierre,

avec Hélène Guillaume à propos de *Demeures de l'esprit* ; un rendez-vous avec Claude Durand, à midi, au même étage ; l'exposition Courbet au Grand Palais ; une séance de travail ici avec Jean-Bernard Lucas ; un dîner chez Flatters.

Du point de vue de mon avenir, si j'en ai un, et, pour commencer, de mon présent, le plus déterminant était l'échange avec Claude Durand. De ce côté-là une bonne nouvelle, et une mauvaise. La bonne est double : elle est d'une part que Claude Durand accepte de publier chez Fayard *La Grande Déculturation* ; d'autre part, qu'il m'offre de ce petit texte quatre mille cinq cents euros, c'est-à-dire nettement plus que je n'en espérais (et, à titre d'exemple, presque dix fois plus que ce que j'avais obtenu de Xénia pour *Le Communisme du XXe siècle*). Excellent, donc.

La mauvaise n'est pas vraiment une nouvelle, c'est la révélation de ce que j'aurais pu apprendre en explorant moi-même mes contrats, chose que je ne fais jamais : que les versement de mensualités Fayard, trois mille euros par mois, vont s'arrêter en mars, c'est-à-dire demain. Claude Durand accepte la signature d'un nouveau contrat relatif au *journal* 2008, c'est à dire quinze cents euros par mois pendant un an. Pour le reste, et afin que soit maintenu le niveau de mes revenus mensuels, Durand recommande que je m'adresse à Paul Otchakovsky, que justement je dois voir ce soir. Il faudrait obtenir de lui le retour au statu quo ante, brutalement aboli il y a deux ans au motif des graves difficultés que traversait alors la maison P.O.L. Durand estime que ces difficultés sont à présent surmontées. Il juge donc que je dois réclamer de Paul que de nouveau il me verse trois mille euros par mois comme il l'a fait entre 1995 (à peu près : je ne sais plus exactement…) et 2006, et comme il a cessé de le faire pour un an, disait-il, le temps de se remettre de ses difficultés, en 2006, passant alors à des versements de quinze cents euros : arrangement qui dure encore et dont j'ai dû tâcher de compenser la sévérité par toute sorte de contrats Fayard tels qu'il n'est plus possible d'en inventer de nouveaux, malgré mon ingéniosité en la matière et la belle complaisance durandienne. Ma mission est donc d'obtenir ce soir un rétablissement de ma situation ancienne à la P.O.L – je doute très fort d'y parvenir.

Onze heures et demie du soir. Eh bien *si*, contre toute espérance : j'ai vu Paul à sept heures et demie à la P.O.L et nous avons ensuite dîné ensemble, les deux jeunes ménages, Emmeline et lui, Pierre et moi, rue des Grands-Augustins – mais, dès l'entrevue en tête à tête, il avait été acquis qu'après deux ans d'interruption on reviendrait, donc, au statu quo ante, et c'est un immense soulagement.

Je ne vais avoir le temps et surtout la force, ici, ce soir, que d'un rapide agenda. Nous avons vu aujourd'hui deux grandes expositions dont je n'avais reçu, pour l'une comme pour l'autre, que des échos très négatifs. Ces échos négatifs et même dévastateurs sont pleinement justifiés s'agissant de l'exposition Soutine à la Pinacothèque de Paris, derrière la Madeleine, lieu désastreux, incroyablement biscornu, où les pauvres Soutine sont serrés à mourir les uns contre les autres, et cela d'autant plus qu'ils sont partout en concurrence avec de grands et laids panneaux didactiques, ou informatifs, ou explicatifs, ou normatifs, qui vous expliquent ce qu'il faut penser de Soutine et comment il convient de réagir à telle ou telle toile – c'est insupportable, et l'exposition, en tant qu'exposition, est tout à fait aussi médiocre qu'il se l'est dit de toute part, ce qui n'empêche pas Soutine d'être un artiste admirable, et les œuvres rassemblées plus nombreuses et plus belles que tout ce qu'il m'avait été donné l'occasion jusqu'à présent : de sorte que je ne regrette si peu que ce soit ni le temps passé là, ni la dépense.

Autant je comprends et partage, cependant, la sévérité de la critique à l'égard de l'exposition Soutine de la Pinacothèque – ce qui ne met pas un seul instant en cause Soutine lui-même, il va sans dire –, autant je la trouve, cette sévérité, exagérée et presque inexplicable s'agissant de la grande exposition Giacometti de Beaubourg. Certes les œuvres, innombrables, sont très rapprochées les unes des autres, là aussi, et sans doute un peu trop. Mais le titre exact de l'exposition, en référence à Genet, est "L'atelier de Giacometti" ; et dans l'atelier elles étaient pareillement serrées les unes contre les autres, pour le meilleur et pour le pire. À Beaubourg l'accrochage est sans doute trop dense, comme à la Madeleine, mais du moins est-il de bonne qualité professionnelle, et très

défendable esthétiquement. Le seul vrai défaut de cette très riche exposition est son énormité, qui dépasse ce que peut avaler avec discrimination et profit un sexagénaire venant de voir deux cents Soutine, de passer un moment chez Galignani, d'explorer le Louvre des antiquaires à la vaine recherche de six petites cuillères en argent, et, surtout, ayant dormi à peine deux heures la nuit précédente, à la suite de coupables excès de table. Dieu me pardonne, j'ai sommeillé cinq minutes, n'en pouvant plus, au voisinage des Giacometti mêmes, sur le canapé d'un recoin vaguement propice : ce n'était nullement un témoignage de froideur à l'égard d'Annette, de Diego, du professeur Yanaihara ou des autres personnages du théâtre giacomettien, à commencer par ce James Lord qui nous recevait chez lui à Mytilène il y a trente ans, W. et moi, et qui fut l'instrument de la location par nous d'une maison près de Molivos.

Mais je tombais de sommeil à Beaubourg et, quoique j'aie un peu repris du poil de la bête entre temps, je tombe de sommeil à présent. *Good bye*, petit journal, je ne peux rien faire de plus pour toi pour le moment.

Plieux, dimanche 6 janvier, neuf heures et demie du soir. Cette après-midi, quand nous sommes sortis nous promener vers deux heures et demie, le ciel touchait terre, il y avait du vent, on aurait cru que c'était déjà la nuit et il pleuvotait. Lorsque nous sommes rentrés une heure plus tard il n'y avait pas un seul nuage au-dessus de nos têtes ni à l'horizon, tous les éléments étaient parfaitement paisibles, il faisait grand jour et c'était un grand beau jour : j'ai rarement observé si spectaculaire changement à vue et, bien que ç'ait été pour le meilleur, c'en était presque effrayant.

***

Hier nous sommes rentrés de Paris par un temps affreux : des pluies continuelles, et un épais brouillard en fin de parcours ; mais entre-temps

nous avions longuement fait étape à Limoges pour tâcher d'y reconstituer, avec ce qui restait, soit les quatre cinquièmes de la somme, des quinze cents euros reçus pour Noël d'une donatrice anonyme – pas tout à fait *anonyme* car elle avait un nom, mais rien d'autre –, la vaisselle de la maison, réduite à presque rien par quinze ans d'usage, de bris et de pertes, au point que nous n'avions plus trois assiettes semblables.

La porcelaine est beaucoup moins en évidence à Limoges qu'on ne pourrait le penser, et nous avons d'abord tourné une heure, en voiture puis à pied, sans rien trouver, ou presque rien. Dans une boutique de modes où nous étions entrés pour nous renseigner on nous a dirigés vers les Galeries Lafayette, ce qui m'a semblé un peu absurde parce qu'on ne vient pas à Limoges pour acheter de la vaisselle aux Galeries Lafayette ; et d'ailleurs il n'y avait rien là que nous n'eussions vu il y a quinze jours aux Galeries Lafayette d'Agen. Et, une dame ayant mentionné un magasin dont j'oublie le nom, une autre, qui jugeait sans doute que nous n'avions pas l'air bien riches, a précisé aussitôt qu'il était très cher, et donc ne nous conviendrait certainement pas. Nous y sommes allés tout de même en désespoir de cause, après le temps perdu aux Galeries Lafayette. Et il s'y trouvait la vaisselle que je cherchais, blanche à liséré doré, à peu près semblable aux rares pièces survivantes ici. Cependant rien n'était en stock. Nous avons tout de même trouvé à faire affaire de l'autre côté du boulevard, dans une boutique plus modeste mais mieux fournie, et qui offrait surtout, à des prix plus mesurés, du second choix dont la différence avec le premier ne saute pas aux yeux d'un non-spécialiste de ma sorte. Antoine Rodriguez nous avait d'ailleurs parlé d'un village ou d'une banlieue quelconque où la porcelaine de Limoges, pour peu qu'elle présentât un infime défaut invisible au profane, se vendait selon lui à moitié prix ; mais nous avions oublié le nom qu'il nous avait donné et nous ne sommes pas arrivés à le joindre par téléphone. Notre informatrice locale, celle qui apparemment jugeait que nous ne payions pas suffisamment de mine pour nous risquer au magasin X, nous a parlé d'Aix-Quelque Chose, il me semble, mais le temps manquait.

Audit magasin censément si cher nous avons tout de même commandé et payé six cuillères à café et six fourchettes à dessert en métal argenté

d'Ercuis. J'aurais préféré de l'argent, mais c'était au-dessus de nos moyens, il y avait urgence – nous n'avons plus que des petites cuillères en fer-blanc, désagréables de contact et peu présentables – et, de toute façon, je ne suis pas sûr que le type "Vieux Paris" existe à Ercuis en argent massif. On pourrait s'intéresser à ces choses-là, après tout. Mieux vaudrait de l'argenterie ancienne, mais je n'ai pas le temps de chercher, ni un intérêt suffisant pour la question. Bizarrement, mais tout ce qui touche à ma famille est bizarre, j'ai hérité d'un grand nombre de grandes fourchettes et de grandes cuillères en argent du type "Chinon" et aussi du type "Vieux Paris", que je préfère, à moins que ce ne soit "Cluny", qui lui ressemble beaucoup, mais pas des couteaux assortis, que j'ai remplacés par des imitations bon marché. Maintenant que les besoins les plus urgents sont couverts, peut-être pourrai-je faire des achats pièce à pièce, comme de volumes de la Pléiade.

Aussi bien pour la vaisselle que pour l'argenterie nous aurions dû nous munir d'exemples de ce que nous avions déjà et qu'il s'agissait de compléter, ou plutôt d'élargir un peu. Faute que nous ayons pris cette précaution élémentaire, nos achats sont un peu erratiques. Par exemple, les assiettes que nous avons rapportées sont trop grandes, format "américain" plutôt que format "français" : on se croirait un peu dans un restaurant…

Lundi 7 janvier, dix heures du soir. Le voyage à Paris a donné de satisfaisants résultats économiques, encore qu'en peu de professions on considérerait comme un grand succès, surtout en ces temps d'inflation revenue, le maintien, au centime près, et difficilement arraché, d'une situation acquise depuis dix ans – je me suis entendu dire à Paul que bien entendu je ne réclamais aucune "augmentation", le retour à la somme ancienne de mes émoluments me paraissant déjà inespéré. Mais il résulte de ces conversations et conventions éditoriales que j'ai plus de travail que jamais. Il me faut d'urgence mettre au point le texte définitif, pour publication Fayard, de *La Grande Déculturation* – la version mise en ligne est pleine de fautes de frappe et de fautes tout court, qu'ont dûment relevées et corrigées, heureusement (mais ce ne sont pas les mêmes

fautes), les bons lecteurs que sont Jean-Bernard Lucas et Claude Durand. Chez Fayard, tout se précipite (et c'est d'ailleurs une excellente chose) : il me faut choisir d'urgence les illustrations de *Demeures de l'esprit, Grande-Bretagne I*, qui apparemment pourraient être beaucoup plus nombreuses que je ne le supposais : il a été question de quarante, voire de soixante. Je dois commencer à envoyer le texte du *journal* 2005, qui paraîtrait en juin. Il faut que je me remette dare-dare à l'*Anthologie de l'amour des hommes*, abandonnée au printemps dernier. Il faut que je donne plusieurs heures par jour à *L'Écart*, dont je ne me suis pas occupé non plus depuis la Toussaint. Il faut que je réponde à des dizaines de lettres, certaines tout à fait urgentes. Les lectures en retard s'accumulent aussi.

Mardi 8 janvier, dix heures moins le quart, le soir. Depuis des semaines je lis ou plutôt *j'essaie de* lire *Sartor Resartus*, de Carlyle. Mais je ne dispose pour ce faire que des instants qui précèdent l'extinction des feux, vers une heure du matin : et c'est un moment où, à moitié endormi déjà, je n'ai pas l'esprit très vif alors qu'il s'agit, je trouve, d'un livre difficile, au style compliqué, dont je ne retiens pas grand-chose, bien que s'attarde de ma part, à son endroit, un très ancien préjugé favorable.

Il y a presque un mois maintenant que j'ai reçu le livre de Marianne Alphant, *Petite Nuit*, qui lui aussi fait sur moi une excellente impression mais que je ne voudrais pas aborder vraiment avant d'être venu à bout de Carlyle. Or il m'est advenu d'en vouloir légèrement à Marianne de son silence un peu long après l'envoi d'un de mes propres livres (qui lui était dédié, il est vrai). Je suis en train de lui rendre la monnaie de sa pièce, bien involontairement. Et que dire de Dominique Grandmont, pas vu depuis de lointaines soirées autour d'Aragon, et qui m'a fait parvenir au début de l'automne, non, non, non, je viens de vérifier, *en juin dernier*, son roman *Le Fils en trop*, dont je ne l'ai toujours pas remercié parce que je ne l'ai toujours pas lu ? Je l'ai prêté à Jeanne Lloan qui, elle, l'a lu et m'en a dit grand bien. Je ne peux tout de même pas écrire à Grandmont qu'une de mes amies juge son livre excellent !

Avec son aimable dédicace il a tracé un plan de table de ce qu'il dit être le dîner des quatre-vingts ans d'Aragon, en octobre 1977 : Aragon, Vitez, Sallenave, Ristat, Jean-Louis Rabeux, lui, moi. Il écrit marginalement : « Heureusement que les mémorialistes ont des trous partout… » J'ai pensé d'abord qu'il faisait allusion au *Journal de* Travers, où peut-être j'aurais oublié de mentionner sa présence. Mais non, je viens de vérifier, je le nomme bien, en l'appelant d'ailleurs, peu aimablement, « un garçon au teint rouge ». C'est lui qui fait une erreur, je crois. Car le dîner que j'évoque dans le *Journal de* Travers n'est pas celui des quatre-vingts ans d'Aragon, mais celui de son soixante-dix-neuvième anniversaire, le samedi 2 octobre 1976. Y a-t-il eu un autre dîner l'année suivante ? C'est vraisemblable, mais je ne crois pas y avoir assisté. Je peux me tromper sur ce point, mais il serait bien étonnant que les convives aient été exactement les mêmes (lui, Grandmont, oublie Gianni Buratonni dans son plan de table rétrospectif). Un élément curieux est que, dans un article récent des *Lettres françaises*, quelqu'un, j'ai oublié qui, et je ne retrouve pas l'article que m'avait prêté Jeanne Lloan, me reprochait aussi mes trous de mémoire, à propos cette fois d'un dîner chez Warhol à Paris, sans Warhol mais avec Aragon et Danièle Sallenave (que j'entendais à midi parler de Simone de Beauvoir au sujet du centenaire du Castor et de la publication du livre de Danièle, *Castor de guerre*, feuilleté récemment à Paris).

Il faudrait lire deux ou trois heures par jour, et le jour, pas la nuit qui n'est propice qu'à des lectures faciles, comme les biographies. Mais comment faire ? Au lieu de me mettre à la correction urgente du *journal* 2005, et de choisir les illustrations du premier volume de *Demeures de l'esprit*, et de reprendre *L'Écart*, et d'avancer dans *L'Amour des hommes*, j'ai passé tout aujourd'hui à tâcher d'affûter *La Grande Déculturation*, en reportant sur le texte les corrections apportées par Claude Durand et par Jean-Bernard Lucas. Le pire est que l'un et l'autre n'ont pas vu les mêmes fautes, bien qu'ils en aient l'un et l'autre trouvé beaucoup. J'écris trop et trop vite, et je n'ai pas les doigts sûrs.

***

Pierre a reçu ce soir la nouvelle de la mort de sa grand-mère, la mère de son père, à l'hôpital de Foix je crois bien. Il lui avait encore parlé dimanche. Elle n'avait *que* quatre-vingt-six ans – c'est peu de chose auprès de ma mère.

Mercredi 9 janvier, neuf heures et quart, le soir. J'ai passé encore la journée sur *La Grande Déculturation*, et j'étais moins content du texte à mesure que j'avançais davantage en lui – espérons que c'est une conséquence de la fatigue, comme pour les lectures qui produisent des effets radicalement différents suivant l'heure où elles interviennent : j'ai abandonné *Sartor Resartus*, illisible à une heure du matin, mais non pas au profit de *Petite Nuit*, comme il aurait fallu, à celui de *Aristocrates et grands bourgeois*, d'Éric Mansion-Rigau, essai paru en 1994 et qui, lui, ne m'endort pas du tout. Je m'y intéresse surtout au chapitre sur la langue, évidemment. Ou bien ma propre famille était plus "grand-bourgeoise" que je ne le croyais (il n'en reste rien), ou bien Mansion-Rigau s'abuse tout à fait sur ce qu'il juge spécifique de la grande bourgeoisie et de l'aristocratie : il mentionne par exemple l'interdit sur *manger* au sens de *déjeuner*, *dîner* ou *prendre un repas* ; mais cet interdit me semble tout à fait "bourgeois" en général, et n'être pas du tout propre aux "grandes familles" ; il en va de même de la plupart des autres.

Chaque jour je me berce de l'espérance que je vais trouver le temps de lire au moins une page ou deux de quelque chose de plus littéraire, Carlyle ou Marianne Alphant, mais cette ambition est toujours déçue. Je lis *Le Monde* en buvant du thé, au retour de promenade, afin de trouver dans le journal matière à un communiqué pour l'In-nocence. Et il faut reconnaître que *Le Jour ni l'Heure*, et la photographie en général, bien que je n'aie pas pris de nouveaux clichés depuis mon retour de Paris, dévorent beaucoup de mes instants. Cependant je n'ai pas chômé depuis ce matin, et le plus gros de mes efforts a bien porté sur la *Déculturation.* Malgré cela je n'ai pas du tout fini ce court essai. Et pourtant on m'annonce chez Fayard l'arrivée des épreuves des *Demeures de l'esprit*, premier volume.

***

Je suis tout de même arrivé à écouter hier (dans mon bain, vers deux heures de l'après-midi) le trio pour clarinette, violoncelle et piano de Zemlinsky, que j'ai été surpris de trouver si familier : j'ai dû beaucoup l'entendre à une période de ma vie – oui, grâce à ma manie de noter chaque écoute sur les livrets d'accompagnement de disques, je vois que c'était en 1996 (19 avril, 27 avril, 19 juillet, 28 octobre), puis de nouveau en 2001 (6 mars, 11 octobre, 21 novembre) – car j'ai l'impression de le connaître par cœur. Il est vrai que le thème principal, d'ailleurs exploité pour tout ce qu'il a à offrir, et c'est beaucoup, a quelque chose d'évident, d'irrésistible et de terriblement *catchy* qui fait qu'on s'étonne rétrospectivement qu'il ait sa source dans ce morceau tout de même assez obscur, même au sein du corpus lui-même peu fréquenté de Zemlinsky. Le trio date de 1895, le compositeur avait vingt-quatre ans. L'œuvre doit terriblement à Brahms, mais elle n'est pas indigne de lui : c'est d'ailleurs Brahms *en général* qu'elle évoque, l'esprit brahmsien, plus qu'une pièce particulière, que ce soit le quintette op. 115 ou la sonate op. 120, auxquels on pense forcément. Il s'agit d'une composition de jeunesse, Zemlinsky n'y est pas encore tout à fait lui-même. Mais il ajoute au grand lyrisme postromantique, dans lequel il est merveilleusement à l'aise comme son beau-frère Schoenberg à la même époque (et moi aussi, et moi aussi), un élément de nervosité fébrile, de déséquilibre agité, d'irrésolution véhémente, qui est du meilleur effet. Peu importe que cet opus tôtif n'ait rien de révolutionnaire, qu'il ne soit nullement en avance sur son temps : ces choses-là ont de moins en moins de signification et de poids, avec le temps (avec le temps qui nous éloigne de la date de composition et avec le temps dans l'absolu, à la mesure d'une vie). Il est solide, pas un instant on ne s'ennuie avec lui, et il résiste, la preuve, à une fréquentation assidue.

Dimanche 13 janvier, dix heures du soir. Jeudi soir il n'y a pas eu de *journal* parce que j'ai travaillé à la mise au point finale de *La Grande Déculturation*, version intégrant d'une part les corrections de fautes de

frappe et de fautes tout court auxquelles avaient procédé chacun de leur côté MM. Claude Durand et Jean-Bernard Lucas, et, d'autre part, quelques modifications de formulations et ajouts – cette révision superficielle m'a tout de même pris cinq journées pleines. Et avant-hier et hier il n'y a pas eu de *journal* parce que nous avions dans nos murs un critique ou journaliste, Thierry Cécille, professeur de lycée de son état et donc confrère de Pierre, venu du Havre pour m'interroger de la part du *Matricule des anges.*

Je n'attends pas beaucoup de cet entretien : d'abord parce que je suis un bafouilleur de première et totalement incapable de résumer en trois phrases des "concepts" tels que "la dictature de la petite bourgeoisie" ou "le soi-mêmisme" ; ensuite parce que mon interlocuteur était extrêmement résolu à se concentrer sur le *journal* et à n'en pas sortir, en s'appuyant d'ailleurs presque exclusivement sur *Corée l'absente.* Il m'a dit que *Le Matricule* avait envisagé de faire sur moi sa "couverture", mais que cela impliquait de traiter de l'ensemble de mon travail, et que lui avait décliné l'offre de s'en charger, car il ne pouvait pas lire quinze ou vingt livres. Mais une concentration exclusive sur le *journal* fausse les perspectives sur moi, à mon avis, et enlève toute tension à ma "figure littéraire", si j'ose dire. Ne ressort (aux yeux d'anges matriculés, pour ce que je sais d'eux) que l'écrivain réactionnaire à l'écriture traditionnelle, image que rien n'inquiète ni ne dérange s'il n'est pas question des *Églogues*, de *Vaisseaux brûlés* ou de ma pauvre pièce, *Théâtre ce soir*, dont vingt exemplaires m'étaient parvenus le matin même de l'arrivée de M. Cécille et se trouvaient empilés sur mon bureau : j'ai essayé à deux ou trois reprises de lui en offrir un, et aussi un *L'Amour l'Automne*, mais il a semblé n'être pas le moins du monde intéressé ou curieux, mes allusions et ouvertures sont tombées totalement à plat, et je ne pouvais tout de même pas poursuivre ce malheureux avec les divers volumes de ma prolixe prose.

Il ne m'a pas caché qu'une partie de la rédaction, au *Matricule*, s'était montrée hostile à l'idée de cette visite et de cet entretien – information un peu contradictoire avec celle du projet, même vague, de "couverture" sur moi. Toujours est-il que je n'étais sans doute pas – mais le suis-je jamais ? – en terrain idéologique bien favorable. M. Cécille, toutefois,

semble partager mes vues, au moins en partie, sur l'état intellectuel de la population scolaire, et aussi sur la dégradation du paysage. Il est nettement plus réservé, je crois bien, à propos des positions du parti de l'In-nocence en général et sur l'immigration en particulier. Qu'aurait-il dit s'il avait vu le communiqué que nous avons publié hier à propos du rapport Attali, lequel, semble-t-il, préconise un "retour" à plus d'immigration encore :

« Communiqué n° 559, samedi 12 janvier 2008

« Sur le rapport Attali et le changement de peuple :

« Le parti de l'In-nocence voit avec effarement se confirmer les rumeurs, qu'il avait d'abord peine à croire à cause de leur énormité, selon lesquelles le rapport de la commission présidée par M. Jacques Attali préconiserait, pour des raisons démographiques et économiques, une vive "reprise" de l'immigration, comme si d'ailleurs celle-ci avait jamais diminué ailleurs qu'en des statistiques biaisées.

« Le parti de l'In-nocence n'est pas loin de considérer comme relevant de la pure et simple trahison un texte qui semble envisager la nation française comme un territoire et rien d'autre, une expression géographique, une superficie donnée qu'il s'agirait d'exploiter en étroite conformité avec les principes de la meilleure gestion, et cela en toute abstraction de son histoire, de sa culture, de sa civilisation et du peuple qui l'a habitée et façonnée quinze ou vingt siècles durant : comme si les citoyens français étaient à tout moment remplaçables par n'importe quels autres, qui feraient tout aussi bien l'affaire sinon mieux aux yeux d'administrateurs aveugles, sourds, incultes et incapables.

« Le parti de l'In-nocence estime en effet que la "reprise" ou l'accélération d'une immigration qui déjà a soumis notre pays, contre son gré, au partage multiethnique et pluriculturel, et à tous les maux s'ensuivant, équivaudrait à rien de moins, cette fois, qu'à l'application au pied de la lettre de la boutade fameuse de Bertolt Brecht selon laquelle les gouvernements contestés n'ont qu'à "changer de peuple". »

Mardi 15 janvier, neuf heures du soir. Pas de *journal* hier parce que nous avons regardé, en *prime time*, sur le satellite, *The Importance of Being Ernest*, d'Oliver Parker, avec Rupert Everett et Colin Firth, d'après Oscar Wilde. Je n'en attendais pas grand-chose et ce n'est en effet pas grand-chose, mais j'étais "public captif", comme disait M. Cohen-Séat, le patron des éditions Mazarine, quand il publiait *Tricks* (je me demande à qui il pensait…) : en effet la comédie de Wilde était ma pièce favorite, je crois bien, quand j'avais quinze ou seize ans. Je ne sais pas comment je l'avais découverte, mais rien ne me paraissait plus drôle. Ce doit être une des premières œuvres en langue anglaise que j'ai lues dans le texte, d'ailleurs sans difficulté particulière, car le style en est tout à fait fluide. J'ai rencontré bien plus de fil à retordre, un peu après, avec James et *The Portrait of a Lady,* il me semble, ou bien était-ce *The Wings of the Dove ?*

Je me suis aperçu hier que je connaissais la pièce presque par cœur, pourvu que me soit donné un peu d'encouragement (c'est-à-dire que je retrouve le texte et puis le continuer avec un peu d'avance, quand je l'entends prononcer). J'en échangeais les répliques avec mon amie de Clermont-Ferrand, Dominique Gladel, rencontrée au Club hippique clermontois, sous le puy de Crouël :

« *Did you hear what I was playing, Lane ?*

– No, Sir, I did not find it polite to listen.

– I'm sorry for you, Lane : I can't say that I play with much accuracy but I play with much sentiment. As far as piano is concerned, sentiment is my forte. *»*

J'aime bien en général ces transpositions cinématographiques anglaises d'œuvres consacrées, qu'il s'agisse de romans de Jane Austen ou de James, ou bien d'autres pièces de Wilde comme *An Ideal Husband*, qu'il me semble avoir vu il n'y a pas trop longtemps avec beaucoup de plaisir. Mais celle-ci était tout à fait ratée, le metteur en scène tirant l'intrigue et les échanges vers la grosse farce et laissant cabotiner les acteurs au plus loin de l'humour *tongue in cheek* et policé de rigueur.

***

J'ai presque fini le choix des photographies destinées au premier volume des *Demeures de l'esprit*, mais pas tout à fait, et il faut encore que je les transpose sur un disque compact ou sur un CD-rom, alors que déjà m'est arrivée, ce soir, la transcription de mon entretien de ce week-end avec M. Cécille. Je n'ai eu ni le courage ni le temps d'y jeter un coup d'œil, mais je sais qu'il va falloir beaucoup y travailler pour tâcher d'en sauver ce qui peut l'être. Ainsi s'éloigne chaque jour un peu plus le retour à la normale, cette *normale* si peu normale et si rare qui me verrait travailler à *L'Écart*, au *journal* 2005, à l'*Anthologie de l'amour des hommes* comme je devrais le faire.

J'ai commencé de faire savoir à Vancouver que, pour des raisons financières, Pierre ne pouvait pas m'accompagner dans le voyage que je dois faire là-bas, et qu'en conséquence nous n'étions plus contraints par la nécessité de trouver des dates coïncidant avec les vacances scolaires françaises. Du coup il est à présent question d'avril, ce qui est sans doute plus agréable que février. Mais je crains un peu de voyager seul, ce dont j'ai perdu l'habitude et que je n'ai jamais aimé, surtout quand il faut se débattre avec des avions, des frontières et des aéroports.

La nouvelle chaudière, qui n'a pas deux mois, donne de premiers signes de faiblesse, ici. Plutôt c'est l'installation en général qui a eu des ratés, ces jours-ci, dont la première victime a été notre hôte du week-end, l'envoyé du *Matricule des anges*, M. Cécille. J'avais bien vu qu'il n'avait pas l'air trop réchauffé. Nous avons découvert le jour de son départ, horreur, qu'au premier étage le chauffage ne fonctionnait pour ainsi dire plus, pour des raisons mystérieuses. Miradoux s'est fait attendre quarante-huit heures, mais s'est présenté cette après-midi sous les espèces du plus classique de ses chauffagistes, un habitué de la maison depuis quinze ans et plus, malgré son relativement jeune âge. Je crois comprendre, d'un mot de lui trouvé à mon retour de promenade, qu'il pense avoir identifié le motif de la panne, mais il estime que les effets de la remise en route ne devraient pas se faire sentir avant demain. En bas, dans la salle à manger où Pierre est déjà et où je vais descendre à l'instant, on se gèle.

Nous avons fait toute sorte de rencontres chiéniques, dernièrement. La plus spectaculaire est celle d'un très beau et très sympathique basset à

jambes torses, avec lequel nous nous sommes liés dimanche, nos propres chiens, Pierre et moi, et qui semble appartenir à la ferme de Subervie, près de la rivière. Il y a là depuis la nuit des temps un chien noir aujourd'hui très âgé, sans doute, qui nous a toujours détestés mais ne manifeste plus guère ses mauvais sentiments, et il est flanqué désormais par une assez jolie grande chienne couleur feu, un peu maigre, par ce beau et très sympathique basset et par un autre chien noir dont j'ai fait la connaissance cette après-midi. Je m'explique mal ce massif renouvellement du chenil. D'après le nombre on pourrait croire à des projets d'élevage, mais comme toutes ces bêtes appartiennent à des races (pour les chiens on a encore le droit, je crois…) très différentes, l'hypothèse est peu vraisemblable. Seul le basset, de toute façon, paraît d'une espèce dont le lignage peut faire l'objet de soins particuliers et de débouchés commerciaux. Il nous a suivis jusqu'à la maison, avant-hier. Hier j'ai constaté, heureusement, qu'entre-temps il était bien rentré chez lui. Aujourd'hui, toutefois, je ne l'ai pas vu. C'est la grande chienne feu et le nouveau noiraud qui ont retenu toute l'attention de ces messieurs, cette après-midi, au point de compliquer beaucoup la promenade et d'en faire sensiblement dévier le cours. Je craignais de sérieuses escarmouches mais, après quelques forts grognements initiaux, toute cette petite société est devenue inséparable. J'ai eu le plus grand mal à en extraire ma propre petite meute. Le point savoureux est que la plupart des échanges se déroulent entre une rive et l'autre de l'étroite Auroue, ce qui donne lieu à de belles courses parallèles et danses guerrières symétriques, puis de séduction.

Mercredi 16 janvier, dix heures moins vingt, le soir. Décidément le temps est changeant, ces jours-ci. À deux heures de l'après-midi il faisait presque nuit, un vent fort soufflait, des paquets de pluie se brisaient contre les fenêtres, on n'aurait pas mis un chien dehors. J'ai tout de même sorti les miens et les ai menés à la rivière, comme tous les jours. À peine avions-nous pris le chemin du retour, après la traversée de l'Auroue, ou plutôt sur le pont de pierre à la japonaise disposé par nos soins, que le ciel s'est dégagé avec une rapidité stupéfiante, et que sur

toute la vallée s'est mise à régner une de ces lumières irréelles qui m'ont fait tomber amoureux de ce pays il y a vingt ans, ou plutôt trente – mais je suppose que sur la terre entière la lumière n'est jamais si belle qu'après la tempête, quand les nuages noirs sont encore là mais qu'un soleil vainqueur se fraie un passage parmi eux et fait vibrer d'une aura d'autre monde la moindre haie, les arbres, une ferme dans les lointains. Un magnifique arc-en-ciel est venu circonscrire les rives, les champs, le bois, la colline et notre tour, et en son beau milieu sur le chemin est apparu Pierre, qui venait gentiment me rejoindre.

L'installation de chauffage, qui nous a ruinés l'automne dernier (et ce n'est pas fini), et qui n'a guère commencé à fonctionner, pour cette saison-ci, qu'aux premiers jours de décembre, a connu une première défaillance dont la principale victime fut ce malheureux envoyé du *Matricule des anges* qui était ici le week-end dernier et qui a supporté stoïquement une chute de température, à son étage, dont nous n'avons commencé à nous aviser que quelques heures avant son départ. La crise n'a pu être confirmée que lundi, et c'est seulement aujourd'hui que se sont fait sentir les premiers effets des moyens mis en œuvre pour la résoudre. Même à cet étage-ci, qui n'était pas directement concerné, la température est tombée de deux degrés, car on m'a expliqué qu'il faisait plus froid, malgré le chauffage, lorsque au-dessous il n'y en a pas, de chauffage. Entre dix-neuf degrés et *dix-sept*, en plein hiver, la différence est sensible. Voilà un point parmi d'autres sur lequel je ne suis pas du tout conforme, hélas, à l'idéal aristocratique : je suis affreusement frileux.

Éric Mansion-Rigau, dans son *Aristocrates et grands bourgeois* – le seul ouvrage que je sois capable de lire avant de m'endormir, ou plutôt en dormant à moitié –, confirme que dans la noblesse (faisant contre mauvaise fortune bon cœur, je suppose), on se targue de sa résistance au froid. D'autre part il est mal élevé de se dire fatigué, autre point sur lequel je pèche gravement. Mais décidément je ne suis pas sûr qu'un sociologue ou un ethnologue puisse décrire de façon exacte un groupe ou un milieu auquel il n'appartient pas – à peine mieux que s'il y appartenait, je le crains, mais les empêchements ne sont pas du même ordre. En l'occurrence l'enquêteur ne cesse de présenter comme des traits

spécifiques de la classe qu'il décrit des caractéristiques, des vues, des opinions ou des préjugés qu'elle partage avec la bourgeoisie dans son entier, et quelquefois même avec la plus grande part de la petite bourgeoisie. Ainsi il souligne l'horreur éprouvée à l'égard du renversement du prénom et du nom. Je ne sais ce qu'il en est aujourd'hui, mais, "de mon temps", si j'ose dire, ce sentiment d'horreur était bourgeois tout autant qu'aristocratique ; et s'il délimitait une frontière de classe, c'est plutôt entre le prolétariat et la petite bourgeoisie. On peut dire à peu près la même chose du fameux *bon appétit !* Certes, je me souviens avoir écrit que « la petite bourgeoisie commence à *bon appétit !* » (quand on descend dans l'"échelle sociale"). Mais *bon appétit* est ou était tout aussi tabou dans l'ancienne classe moyenne que dans la noblesse.

L'auteur a raison de souligner en revanche le rôle du *silence* dans les échanges sociaux du grand et du presque grand monde. Nombreux sont en effet les cas où l'on ne dit *rien*, tout simplement, et donc il est inutile de se demander ou d'essayer de se rappeler quelle formule de politesse remplace en bonne société *bon appétit !*, justement, ou bien *enchanté !*, ou bien *bonne fin de soirée. Rien* ne les remplace, on ne dit rien. Mais ce silence, qui est celui de l'ancienne bonne éducation, passe aujourd'hui, dans la plupart des cas, pour de la morgue ou de la grossièreté.

Ou bien Mansion-Rigau n'a pas une très bonne oreille, ou bien certains de ses "enquêtés", comme il dit, ne sont pas si distingués qu'on pourrait le croire. Je ne fais pas allusion à quelques franches grossièretés dont il est bien connu que le monde met un point d'honneur à ne pas se priver, mais à des formules comme *deux-trois* ou *sept-huit* (plutôt que *deux ou trois*, *sept ou huit*), dont je crois bien qu'elles sont considérées dans les milieux policés comme le comble de la vulgarité.

« *La condamnation de l'Action française a beaucoup marqué notre famille et moi personnellement, parce que j'étais très Action française, très passionnée. Ma famille connaissait personnellement Maurras. J'avais 13-14 ans ; il a été mon maître à penser, notamment avec* L'Enquête sur la monarchie*, et a joué un grand rôle dans mon éducation intellectuelle »*, dit une dame dont on saura seulement qu'elle est née en 1914.

Mais est-ce elle qui le dit, *13-14 ans*, ou est-ce son enquêteur qui le lui fait dire sans bien se rendre compte, comme Françoise assurant en toute bonne foi que la duchesse de Guermantes lui a recommandé :

« Vous leur donnerez bien le bonjour » ?

Jeudi 17 janvier, neuf heures vingt-cinq, le soir. Il reste, je le vérifie à lire ce livre de Mansion-Rigau, que ma famille, dans mon enfance encore, suivait et m'enseignait à peu près exactement les rites, en particulier les rites langagiers, de l'aristocratie et de la grande bourgeoisie. Or c'est assez singulier car nous n'appartenions pas à l'une et ne relevions de l'autre que marginalement dans la mesure où l'on peut ou ne peut pas parler de "grande bourgeoisie" à propos d'une ville comme Clermont-Ferrand. Les Camus étaient des grands bourgeois par la fortune, ils avaient habité (mais n'habitaient déjà plus quand je suis né) une espèce de château (les Hautes Roches figuraient dans l'annuaire des châteaux), mais c'étaient au fond des commerçants (ils avaient un grand magasin d'exposition et de vente) autant et plus que des industriels (dit-on de fabricants de meubles que ce sont des *industriels* ?).

Cependant le trait le plus étrange est que la famille de ma mère, les Gourdiat, les méprisait un peu, socialement. Ma mère m'a même dit un jour qu'elle avait « commis l'erreur d'épouser quelqu'un qui n'était pas de son milieu ». Pourtant son père à elle était médecin généraliste dans une petite ville, Chamalières, après l'avoir été il est vrai à Clermont même, ce qui ne change pas grand-chose ; et sa mère était l'héritière d'une famille d'"industriels", oui, si l'on veut, les Collier, mais mon arrière-grand-père Antonin Collier, qui fut brièvement maire de Chamalières, n'était pas le propriétaire de l'usine de Roanne où il avait travaillé et fait fortune, je crois, et qui appartenait aux Bréchard, une famille de soyeux bien connue, elle – des cousins peut-être.

En 1934, au moment du mariage de mes parents, les Gourdiat, dont la fortune venait surtout des Collier, c'est-à-dire de ma grand-mère maternelle, étaient déjà en nette perte de vitesse financière, tandis que les Camus, pour assez peu de temps encore, étaient très à leur aise. Mais le

fantasme aristocratique et les pratiques qui l'accompagnent étaient tout à fait du côté Gourdiat, et pas du tout du côté Camus. Un bon marqueur des différences est l'usage du voussoiement (on disait *vouvoiement*, et je n'ai appris le mot *voussoiement* que sur le tard), auquel Mansion-Rigau accorde une grande importance et qu'il considère comme très caractéristique des milieux sur lesquels porte son livre. Chez les Camus personne ne se voussoyait. Mon père nous a toujours tutoyés, mon frère, ma sœur et moi, et nous le tutoyions. Il tutoyait sa sœur. Je ne me souviens plus s'il tutoyait sa mère, qui était en fait sa belle-mère, la seconde épouse de son père ; mais je le crois. En revanche il voussoyait ma mère, certainement sur son insistance à elle, et bien sûr elle le voussoyait, de même qu'elle nous a toujours dit *vous*, à nous ses enfants, et que nous le lui rendions – petits-enfants et arrière-petits-enfants, aujourd'hui, refusent absolument de prolonger cette tradition où ils ne voient sans doute qu'une affectation ridicule. Il m'est assez désagréable, je l'avoue, de les entendre tutoyer ma mère, ce que personne dans la famille n'avait jamais fait avant eux. Et ils l'appellent *Mamie*, avec cet inimitable air d'assurance parfaite d'être dans leur bon droit et d'agir en plein conformité avec le bon sens qu'affichent invariablement tous les vertueux idéologiques.

Bizarrerie dans la bizarrerie, et celle-là tout à fait inexplicable, ma mère tutoyait sa mère, qui la voussoyait. Ma grand-mère maternelle, née Collier, épouse Gourdiat, voussoyait tout le monde. Je l'ai déjà noté : quand on lui faisait remarquer qu'elle pouvait peut-être tutoyer des enfants de sept ou huit ans, elle répondait :

« Oh, mais ce sont eux qui m'intimident le plus ! »

Or ce voussoiement obstiné, chez elle, me surprend aujourd'hui (il ne me surprenait pas quand il s'adressait à moi), car ce que j'appelle plus ou moins justement, avec plus ou moins de justesse et de justice, faute d'un meilleur terme et pour aller vite, le "fantasme aristocratique", dans la famille de ma mère, me semblait venir plutôt du côté de son père, les Gourdiat, que du côté de sa mère, les Collier. Si ce n'est qu'ils passaient pour être d'origine anglaise, ce qui n'est pas invraisemblable (*Colleeer*), je ne sais à peu près rien des Collier avant mon arrière-grand-père Antonin ou Antoine Collier (on m'avait toujours dit qu'il s'appelait

Antonin, mais j'ai vu dans une liste des maires de Chamalières, récemment, qu'il était donné comme *Antoine*). Il avait épousé une demoiselle Journaux, mon arrière-grand-mère, la photographe (je conserve ici des dizaines de ses ektachromes, dont l'un a fait la couverture de mon *Voyage en France*), et il me semble qu'il y a aussi des Chol, de ce côté-là – tous patronymes fort peu aristocratiques. L'argent venait de Roanne et des soyeux (ou bien est-ce des *lainiers*, je ne sais plus ?).

Ce sont les Gourdiat, croyais-je, et pas du tout les Collier, et encore bien moins les Camus, malgré leur assez longue période de grande prospérité, qui ont introduit dans la lignée ces usages ou ces prétentions nobiliaires – non, pas des *prétentions*, des pratiques qui étaient autant de signes d'appartenance. Mais l'origine de ce filon est mystérieux. Mon grand-père maternel était médecin, son frère aussi (à Riom). Ils avaient perdu leur père dans leur petite enfance. Ils avaient été élevés difficilement par leur mère (c'est peut-être elle qui était née Chol, j'y pense…), qui jouissait de la protection de l'évêque de Nice (ou bien de l'archevêque de Lyon ? Oui, c'est plus vraisemblable ; l'évêque de Nice était fameux dans la famille, lui, et peut-être dans toute la France de cette époque, pour avoir six filles, d'ailleurs très légitimement, je crois…). Mon père prétendait en riant que la mère de son beau-père, la grand-mère de ma mère, donc, était en fait la maîtresse de ce fameux prélat qui avait joué un si grand rôle dans l'éducation des deux garçons. Chez les Gourdiat on poussait les hauts cris à cette assertion sacrilège.

Je ne sais plus si mon grand-père Jean Gourdiat, dont je me souviens très vaguement (il est mort en 1950), était né à Lyon, comme je crois, ou à Semur-en-Auxois, petite ville dont il était souvent question à propos de son enfance – peut-être y avait-il été au collège, ou bien sa mère s'y était-elle transportée pour une raison ou pour une autre (à moins que je ne confonde avec Semur-en-Brionnais, qui semble plus vraisemblable, géographiquement ?). Une fois que j'avais fait de vagues recherches généalogiques, il y a bien longtemps, elles m'avaient mené, mais sans certitude aucune, à Chamalières-sur-Loire, sur les confins du département de la Loire et de celui de la Haute-Loire. Ma mère me montrait lorsque j'étais enfant, parce qu'on le lui avait montré quand elle l'était elle-

même, un monument funéraire élevé à Feurs, dans la Loire, à la mémoire de victimes de la Terreur, dont un certain *Faure, seigneur d'Ouche*, qui passait pour notre ancêtre, à travers les Gourdiat je suppose.

L'histoire ne dit pas comment ces Gourdiat se rattachaient à ce Faure, seigneur d'Ouche ; et encore moins, mais c'est peut-être à travers lui, comment ils pouvaient bien descendre, ainsi que le voulait la tradition orale, de mystérieux marquis de Féliçan, ou plus vraisemblablement *Félissan*, ou *Félissant*, voire *Félissent*, qui eux-mêmes, car cette histoire à l'envers ne finit jamais, se rattachaient sans doute aux plus mythiques des ancêtres mythiques, les Frangipani, autrement appelés Frankopan sur la côte dalmate. Il y a plus mythique encore, ce qui paraît difficile à concevoir : les Frangipani-Frankopan ont toujours prétendu être issus de la *gens* Julia, laquelle, comme on sait, est sortie de la cuisse légère de Vénus. J'ai tous les papiers parfaitement en règle – il ne manque qu'un ultime coup de tampon.

Cette légende de l'ascendance Frangipani était tout de même assez prégnante pour que ma mère, il y a une vingtaine d'années encore, insiste pour se faire conduire, alors que nous passions dans les parages, à Krk, dans l'île de Krk, berceau présumé de cette famille. Il existe même une photographie nous représentant, elle et moi, là-bas, devant le palais Frankopan, d'ailleurs modeste. Quant au lien avec les Félissan, il est un peu plus sérieusement attesté par l'existence de deux portraits qui, dans mon enfance, étaient aux Garnaudes, à Chamalières, dans le salon, et qui sont aujourd'hui en la possession de mon cousin Ivan Gourdiat. Il y a quelques années il m'a proposé de les mettre en dépôt ici, à Plieux, qui lui semblait un cadre plus digne d'eux que son appartement clermontois et surtout que ceux de ses filles, qui d'ailleurs, si ma mémoire est bonne, ne s'intéressaient pas du tout à ces toiles. Pour ma part, je m'y intéressais fort mais, le temps que j'accepte la proposition, le cousin avait changé d'avis, et il a finalement donné la préférence à un autre de nos cousins, Pierre Chassaigne, l'agent immobilier spécialiste des châteaux, qui justement venait d'en acheter un, de château, très beau, paraît-il, et infiniment plus proche de Clermont que Plieux, puisque voisin de Thiers.

Les deux portraits datent de la seconde moitié du XVIIIe siècle, d'après mon souvenir. Or je les ai assez bien en tête, car je les ai eus sous les

yeux tous les jours de ma vie pendant mes dix ou douze premières années.

C'est moi qui prends l'initiative de rapprocher les Félissan des Frangipani. Comme ils sont les deux plus aristocratiques alliances présumées des Gourdiat, qui ne doivent pas en avoir tant, je crois vraisemblable de les accoler, d'autant que les uns et les autres pointent vers l'Italie (et, pour les Frankopan, vers la Slovénie ou la Croatie). Pierre et moi sommes passés à l'automne dernier, en rentrant de Milan, près d'une bourgade nommée Felissano. Sans doute faisait-elle partie du royaume de Piémont, c'est-à-dire de l'État savoyard, bilingue et transalpin. Il me semble que de vagues recherches internettiennes, il y a quelques années, m'avaient mené du côté de Lyon. Je m'avise d'ailleurs, en me ressouvenant de cette enquête sommaire et fugitive, que j'ai dû déjà, à son occasion, fatiguer ce *journal* avec toute cette histoire, qui encore une fois n'en est pas une.

Il ne me déplairait pas qu'elle le devînt. Il me faudrait pour cela louer les services d'un généalogiste. Cependant, dans l'hypothèse improbable où j'aurais les moyens de me lancer dans ce genre de dépenses, il serait sans doute plus pressant d'essayer de savoir si mon père était bien mon père, ou non, comme il s'en est plusieurs fois dit certain. Des tests ADN préciseraient cette question irritante, je suppose. Mais comment fait-on des tests ADN impliquant un mort ? Faut-il rouvrir son tombeau ? Ce devient une entreprise considérable…

Dimanche 20 janvier, neuf heures et demie du soir. J'ai scrupule à farcir indéfiniment ces chroniques avec l'évocation sans cesse réitérée d'une contrainte lassante, celle du manque de temps. Pourtant elle aura été l'une des constantes de ma vie – c'est un des rares points sur lesquels je suis "moderne", je présume. Et j'ai rarement eu si fort qu'en ce moment l'occasion de la formuler une fois de plus.

Hier nous sommes retournés à Malagar. Comme Claude Durand semblait réticent à l'idée que j'aille de nouveau en Grande-Bretagne cet été, et préférait que le deuxième volume des *Demeures* soit consacré à la

France, je l'ai assuré qu'il le serait en effet, et qu'avant le 30 juin (et notre éventuelle traversée de la Manche, donc, à Pierre et à moi), Fayard aurait reçu tous les textes destinés à *Demeures de l'esprit 2, France I, quart sud-ouest.* Or, si cet engagement doit être tenu, et il n'est pas question qu'il ne le soit pas, il me faut aller régulièrement sur les différents sites, d'autant qu'ils se révèlent plus nombreux que je ne l'avais calculé d'abord. La région Aquitaine, en particulier, justement fière d'avoir donné à la France et au monde ses "trois M" – Montaigne, Montesquieu et Mauriac –, a mis un point d'honneur à se montrer très littéraire et très amie des Lettres, et à offrir au public, et donc à mes travaux, autant de maisons d'écrivains que possible : il n'est jusqu'à La Calprenède dont on ne puisse visiter la demeure, dûment répertoriée dans la brochure récapitulative, et incitative, publiée par le Conseil régional (je crois) !

Donc, Malagar hier : nous avons eu plus de chance que la dernière fois, la maison était parfaitement ouverte et visitable, nous l'avons même visitée *deux fois*, tant je tenais à m'imprégner de tout, d'ailleurs sous la houlette d'une femme charmante. Tout est là-bas organisé au mieux, avec une compétence et une efficacité qui n'ont rien à envier aux plus rigoureuses gestions du National Trust. J'ai même rarement vu, dans une maison d'écrivain ouverte à la visite, une librairie aussi fournie. Mais c'est bien là que le bât blesse, hélas : non seulement je me suis ruiné en "documentation" (plus de cent soixante euros, et j'ai pourtant résisté à bien des tentations), mais je me trouve à la tête d'une pile de livres – les *Œuvres autobiographiques* de Mauriac dans la Pléiade, les deux volumes de la biographie de Jean Lacouture, celle de Violaine Massenet, les souvenirs de Jean Mauriac interrogé sur Malagar, une brochure sur les *Itinéraires François Mauriac en Gironde.* Dans leur catégorie respective, tous ces ouvrages sont d'un grand intérêt. J'ai passé en eux toute la journée d'aujourd'hui *sans écrire une seule ligne*, et je n'ai fait que gratter de l'ongle l'épaisseur stratifiée de ce qu'ils auraient à offrir. Une semaine entière ne suffirait pas à en extraire le suc, s'agissant surtout du premier d'entre eux, évidemment. Encore une fois, je ne sais pas comment je faisais cet été en Angleterre. Est-ce que je bâclais ? Je le

saurai d'un jour à l'autre car les épreuves de ce premier *Demeures de l'esprit* sont déjà en chemin vers moi, peut-être.

Hier, en rentrant de Malagar, nous avons dîné à Gramont, invités par Jeanne, pour fêter l'anniversaire de Pierre qui a aujourd'hui trente ans.

Lundi 21 janvier, dix heures moins vingt, le soir. Je notais cet automne (*je crois* : je n'ai plus un sentiment très net du temps…) que la paresse revêtait volontiers, chez moi, le masque de la vanité, ou s'appuyait sur elle pour agir, c'est-à-dire pour m'empêcher d'agir : ainsi lorsque, au lieu de travailler, je perds du temps à regarder sur différents sites amis ce qui pourrait bien s'y dire de moi (c'est pourtant loin d'être toujours agréable…). Mais une autre forme de la paresse est celle de l'érudition – je pourrais même dire que c'est le *travail* : je travaille pour ne pas travailler ; je fais de prétendues "recherches" à n'en plus finir pour remettre à plus tard d'écrire.

Devant par exemple rédiger un texte sur Malagar, la maison de Mauriac, j'ai passé tout hier et une bonne partie de cette journée-ci à lire Mauriac, des biographies de Mauriac, des ouvrages sur Malagar ou sur la Gironde mauriacienne. Or je pourrais sans doute très bien m'en passer. Je pourrais me contenter, évoquant les maisons dont doivent traiter les différents volumes de *Demeures*, de décrire ce que j'ai vu, ce qu'on voit quand on les visite. Dans mon esprit chaque texte devait avoir cinq mille signes, à l'origine : c'est-à-dire trois ou quatre pages. Ils ont commencé par dépasser couramment dix mille signes, en Angleterre, l'été dernier. Et maintenant nous en sommes à plus de vingt mille signes. Rien ne m'oblige à cela – sinon peut-être la vanité, encore une fois. Je veux me donner l'air plus savant et plus informé que je ne le suis : ces lectures frénétiques n'ont pas d'autre but…

***

Flatters, lors du vernissage d'une de ses expositions dans une grande ville de province, a rencontré un jeune dominicain dont il s'est épris ou pourrait s'éprendre en un tournemain. Ce dominicain, qui s'intéresse à l'art contemporain et l'a lui-même pratiqué naguère, lui a dit être venu à Plieux il y a bien longtemps. Flatters, pour me rafraîchir la mémoire, me donne son nom : coup de théâtre, c'est le garçon dont il est question aux pages 228-229 de *La Campagne de France*, à la date du 16 juillet 1994, bien que sa visite ait eu lieu le mercredi 6. Non seulement il n'était pas dominicain, à l'époque, et c'est pourquoi je ne voyais pas, d'abord, de qui pouvait bien me parler Flatters, mais il est vraiment l'un des personnages de cette longue chronique dont j'eusse le moins imaginé qu'il le devînt jamais. Il y a aussi une question d'âge qui nuisait à l'identification. Flatters me parlait d'un garçon d'*environ vingt-cinq ans* aujourd'hui. Or ce dominicain doit en avoir plutôt *trente-cinq*, car le visiteur de 1994 ne pouvait guère en avoir moins de vingt, il me semble. Flatters lui a d'ailleurs dit, lors du vernissage de la semaine dernière (c'est la seule fois qu'ils se sont vus), quel jeune âge il lui donnait : l'autre a répondu qu'il en était très flatté, avec une coquetterie peu ecclésiastique.

C'est lui qui s'était jeté sur ma braguette, après une heure de conversation mollement administrative (il était envoyé par un organisme culturel officiel), en me déclarant qu'il ne savait pas très bien comment on procédait dans ces cas-là, mais que, pour sa part, il trouvait que nous avions assez tergiversé. Toute cette histoire m'avait beaucoup amusé parce qu'il m'avait avoué ensuite qu'on l'avait sérieusement mis en garde contre mes probables avances, dans les bureaux qui le déléguaient auprès de moi ; et que c'était précisément de ces mises en garde qu'il tirait sa remarquable assurance. L'épisode m'avait d'ailleurs plus qu'amusé, et proprement enchanté, parce que ce garçon était très joli, très à mon goût, et que nous avions passé – ou moi du moins, grâce à lui – un excellent moment. Je crois bien, comme d'ailleurs je le soulignais à l'époque, que ce moment avait causé ici même un petit scandale, car à l'arrivée de ce tout jeune délégué des Affaires culturelles j'étais en plein accrochage, dans les salles du bas, de l'exposition Eugène Leroy, qui devait ouvrir quelques jours plus tard ; et j'avais planté là le maire du

village et toute l'équipe de son entreprise de charpenterie, pour des motifs qui ne leur furent sans doute que trop apparents lorsque je tardai, et tardai encore, à redescendre auprès d'eux après mon entretien avec ce séduisant et très entreprenant jeune homme.

Bien entendu, après le miracle inespéré, dans ces solitudes, de sa visite et du déroulement heureux qu'elle revêtit, je tombai plus ou moins amoureux de lui, plutôt plus que moins ; et cette partie-là de l'histoire fut moins agréable, de sorte que je ne garde pas de toute l'affaire un souvenir complètement enthousiaste. Le jeune homme avait un amant, je crois bien, il me parlait toujours de tiers, et, bien qu'il fût revenu ici pour un court séjour qui se déroula de façon satisfaisante, il m'annonça peu de temps après qu'il partait rejoindre quelqu'un dans un haut lieu de la *gayty* internationale où il avait l'intention de poursuivre la carrière artistique qu'il entreprenait alors. L'île où il se rendait ne me semblait pas très favorable au sérieux et à la qualité de ladite carrière, et moins encore au sérieux et à la qualité de nos amours qui, manifestement, n'étaient telles que pour moi. Je le perdis de vue malgré une ou deux cartes postales qu'il m'envoya, et malgré une petite œuvre de lui qu'il m'avait donnée et qui comprenait, au milieu d'un mécanisme assez rudimentaire, une photographie de lui prise par lui-même et sur laquelle on le voyait nu, son visage seul étant dissimulé par le flash de l'appareil reflété dans un miroir.

Mardi 22 janvier, neuf heures et demie du soir. Flatters a demandé que lui soit envoyée la photographie du lointain visiteur à Plieux, aujourd'hui dominicain, et ce fut fait.

***

J'ai bien travaillé toute la journée, aujourd'hui, sans faiblesse, sans excès de complaisance pour l'univers des images (représenté sur ce bureau par le terrible Flickr dont le premier internaute que j'ai entendu ou plutôt *vu* en parler, en écrire, disait que son *boyfriend* eût préféré qu'il

s'adonnât à quelque chose d'un peu moins *addictive*, comme la *coke*...) ; et pourtant je ne suis pas parvenu à finir le texte consacré à Malagar, pas même une simple première version. Il ne présente pourtant pas de particulières difficultés de rédaction. Pourtant je me perds dans le petit océan de lectures que je fais autour de lui. Je repère ici ou là une idée, une image, une date ou une citation que je veux utiliser, mais la plupart du temps, quand le besoin s'en fait sentir, je ne sais plus où je l'ai trouvée, et il faut que je feuillette de nouveau tous les livres que j'ai consultés, en une recherche fébrile et bientôt frénétique. En général, je pourrais très bien me passer, et le texte aussi, du renseignement ou des mots que je cherche. Mais je suis incapable de renoncer à eux, même si, à leur quête, je perds une heure ou davantage. C'est de l'ordre de la superstition, ou du jeu, de la manie. Il n'est pas étonnant que, dans ces conditions, je n'avance guère – quelque chose en moi veille à ce que toutes les conditions soient réunies pour qu'il en aille ainsi.

Il me faudrait d'ailleurs m'interroger sérieusement sur tous ces systèmes que je mets au point – car c'est bien de cela qu'il s'agit, sans doute – pour que le temps me manque tout le temps. Flickr est ma dernière invention, dans ce domaine. Si je passais à lire le temps que je passe sur Flickr, je serais l'homme le plus cultivé de la terre ; et si je l'employais à répondre aux lettres, je serais le modèle des correspondants. Flickr dévore presque autant de mes heures que jadis le minitel. Certes, je n'y drague pas, même si je ne suis pas au-dessus d'y copier, pour le vaste dossier de mes images favorites, nombre de photographies de beaux hommes et de jolis garçons qui s'y mélangent à des vues de châteaux, à des paysages, à des reproductions de tableaux ou à des compositions qui, pour une raison ou pour une autre, m'ont tapé dans l'œil. Mais quel besoin avais-je d'y poursuivre *Le Jour ni l'Heure*, espèce de second *journal* en images ? Je mets tant de détermination à *manquer de temps* (et, certes, avec le plus grand succès) que je ne puis pas ne pas soupçonner là, de ma part, une "politique", dont les motifs et les fins m'échappent.

***

Dans la biographie de Mauriac par Violaine Massenet, je vois que Mauriac aurait eu des tendresses pour… Jacques Chazot, le danseur, auquel il adresse quelques lettres citées là, à vrai dire peu compromettantes. Voilà un lien inattendu entre Mauriac et moi, car Chazot eut pour moi un petit faible, qui d'ailleurs ne le mena pas grand part. Mme Massenet cite la date de 1949, nous sommes donc approximativement vingt ans plus tard. Je rencontre Chazot chez Jacques de Ricaumont. Il m'invite à dîner chez lui, je crois, à un repas de cinq ou six convives, nous sommes en fait en tête à tête. S'ensuit une série de scènes ridicules car Chazot, outre qu'il a vingt ans de plus que moi – ce qui en soi ne m'eût pas forcément arrêté –, est vraiment la quintessence du "pas mon genre". Il a d'ailleurs, je ne sais comment, une certaine idée de ce que peut être "mon genre" (et cela implique, je m'en avise, que nous sommes sans doute plus près de 1979 que de 1969), car il me déclare savoir que j'aime les poils, chez les hommes, et pour me monter qu'il n'en manque pas tout à fait, il ouvre grand sa chemise, ce qui ne fait rien du tout pour me convaincre. Mon dieu, quel épisode désagréable ! Je ne sache pas que nous nous soyons revus après cette soirée mémorable et pénible (pour les deux parties). Et la fâcheuse dernière section de sa carrière, durant laquelle il tint officiellement, grâce à son talent, unique chez un homme, paraît-il, pour danser sur les pointes, le rôle de la grande folle amuseuse de service, ne fit rien pour me donner des regrets de ne m'être pas montré plus coopératif. Il est bien la dernière personne qui, dans mon esprit, se fût naturellement associée au nom de Mauriac !

Il est en revanche très associé à celui de Barbedienne, que je ne rencontre jamais sans penser à lui. C'était un ardent collectionneur de ce sculpteur, dont il y avait partout de dangereux bronzes, dans l'appartement où ma vertu fut mise à toutes les épreuves, sauf celle de la tentation.

***

« C'est un mystère autour de est-ce que la femme est coupable ? » (critique littéraire, à la radio).

« On est tout à fait intrigué par qu'est-ce qui le motive ? » (le même).

« Y a un rapport assez passionnant sur comment les mentalités changent » (le même, ou peut-être un autre).

« Y avait [*dans ce livre*] un portrait de qui elle était » (*id*. – j'ai noté ces phrases à la hâte, ces jours derniers, et ne sais plus très bien qui les a prononcées ; elles reflètent bien, en tout cas, la tonalité dominante des émissions culturelles).

« Il faut que je parle un p'tit peu de d'où vient le peuple des Amazones. »

« Je voudrais tirer la leçon d'un certain nombre d'erreurs qui ont pu être faits dans le passé » (le président de la République).

Le chef de l'opposition n'est pas en reste car, d'après lui, « c'qui y a b'soin maintenant, et vite… » (cet homme sort de l'E.N.A., je crois bien…).

Mercredi 23 janvier, dix heures du soir. Il y a maintenant trois semaines moins un jour que nous avons vu à Paris, le jeudi 3 janvier, la grande exposition Courbet, dans des conditions désagréables, mais je suppose que c'est la même chose pour tout le monde. J'en ai néanmoins tiré grand plaisir, mais j'aurais dû noter sur le moment, le soir même, les impressions que j'en avais ressenties, car à présent tout a perdu de sa netteté dans mon esprit, si tant est que c'en eût jamais. Le soir même, au lieu de tenir ce *journal*, je dînais avec Pierre chez Flatters ; et lui qui m'avait dit grand bien et de l'exposition et de Courbet lui-même, les semaines et les jours précédents, me surprenait en nous déclarant péremptoirement, selon son habitude, et comme si c'était un détail qui n'avait pas grande importance, qui en tout cas n'attentait en rien à la qualité de *grand peintre*, d'incontestable *grand peintre* de Courbet, qu'il n'était pas intelligent, et même, peut-être, qu'il n'y avait *pas une once* d'intelligence dans sa peinture – le contre-exemple étant évidemment Cézanne. Il est vrai qu'une lettre à Nieuwerkerke, si je ne me trompe, pour refuser la Légion d'honneur, si je ne m'abuse, fait une bien pénible

lecture : il aurait suffi de dire non plutôt que de tirer à la ligne ce fastidieux devoir d'écolier.

Flatters déteste le Courbet cynégétique, je ne partage pas son point de vue, ou plutôt j'en suis revenu car il fut aussi le mien. Je ne vais pas jusqu'à m'enthousiasmer pour *Le Cerf forcé* de Marseille où la pauvre bête a un œil de sainte de Guido Reni, semblable à un œuf sur le plat pendant la cuisson. Mais j'aime et j'admire beaucoup *La Curée* de Boston, que je ne suis pas sûr d'avoir jamais vue avant ce voyage de début d'année à Paris, quoique j'aie bien visité le musée de Boston il y a de cela quarante ans à peine. Ce tableau de 1857 est d'ailleurs aux États-Unis depuis 1866, le premier de Courbet à avoir franchi l'Atlantique. La grande réussite qu'il constitue à mon avis est d'autant plus paradoxale qu'il est vraiment fait de bric et de broc, étant composé de cinq ou six toiles assemblées, ajoutées les unes aux autres à force de coutures aujourd'hui bien visibles. La critique, réticente mais impressionnée, a beaucoup insisté d'emblée sur l'*égalité* de traitement des différentes parties. Je ne suis pas un partisan sans réserve de l'égalité, en général, mais ici elle ne me gêne pas du tout, car elle est en fait une égalité entre plusieurs tableaux plus qu'une égalité entre toutes les parties d'un seul. Elle s'accommode très bien de forts contrastes, au demeurant, et d'abord entre la partie gauche, très sombre, et la partie droite, très vive. Tout est unifié par la rêverie, voire la méditation du chasseur immobile, les bras croisés, au centre, appuyé contre un arbre comme la dépouille du chevreuil qui est suspendue au tronc de gauche. Il paraîtrait que ce chasseur est Courbet lui-même. Ce n'est pas très frappant, mais c'est une hypothèse séduisante.

Jeudi 24 janvier, dix heures du soir. Ce matin, sur France Culture, aux "Ateliers de l'histoire", une émission entière était consacrée à l'hostilité à l'égard de la bande dessinée au XXe siècle. Oui, nous assurait-on, c'est aujourd'hui bien difficile à croire, heureusement, mais la bande dessinée a suscité une hostilité, une haine, une fureur dont nous n'avons pas idée, et qui, Dieu merci, est pour nous inimaginable. On lui reprochait *tout*, c'est à ne pas croire : sa laideur, ses couleurs criardes, les menaces

qu'elle faisait peser sur le goût des enfants, la pauvreté de ses textes, la faiblesse de la syntaxe qui s'y déployait, la maigreur du vocabulaire qui y avait cours. Et de citer avec une horreur incrédule les pires abominations qui ont pu être proférées sur le sujet il y a trente ans, quarante ans et plus.

Bien entendu, j'aurais pu souscrire à la plupart d'entre elles, et d'ailleurs je tremblais de m'entendre citer moi-même. Mais j'ai dû fermer le poste car j'avais du travail, bien entendu.

La technique antiraciste a donné de toute part de si bons résultats, en somme, qu'on en généralise les méthodes. Toute opposition est criminalisée, non pas esthétiquement, en l'occurrence, ce qui n'aurait aucune portée, ni même moralement, ce qui ne serait pas encore assez effrayant, mais *idéologiquement*, domaine où l'on sait bien qu'il n'y a pas de pardon possible. La bande dessinée fait désormais partie du corpus dogmatique de la dictature médiatico-petite-bourgeoise : dire quoi que ce soit contre elle, s'opposer à son emprise ou seulement en déplorer l'ampleur, faire preuve de *b.d.phobie* ou donner à penser qu'on pourrait bien en être atteint, c'est se mettre au ban de la société, se condamner volontairement à l'ostracisme, s'avouer imbécile et abject, rendre inévitable toutes les condamnations dont on peut faire l'objet, légitimer par avance la répression qu'on attire fatalement sur soi. La *b.d.phobie* n'est pas une opinion, comme diraient en chœur Philippe Sollers et Claude Lanzmann sous la baguette d'Élisabeth Roudinesco. D'ailleurs on sentait bien qu'il n'avait pas été question un seul instant de donner la parole à l'un de ses tenants, quand bien même on aurait pu encore en trouver dans quelque asile de vieillards.

Suis-je moi-même un *b.d.phobe* ? Ce serait adopter le vocabulaire de l'adversaire et sa façon de me voir que d'assumer moi-même le qualificatif qui, de mon point de vue, n'est pas pertinent. Mais mon point de vue n'a plus cours, comme il arrive souvent. Et il n'est pas douteux que, selon les critères de mes juges, j'encours pleinement l'opprobre de ce nom.

Revenir encore un coup là-dessus ? Quel ennui ! Cependant, je suppose qu'il le faut bien. Écrivons donc pour la millième fois que je suis tout à fait persuadé qu'il y a, dans la bande dessinée, quelques œuvres remarquables. Je ne suis pas certain qu'elles dépassent, en proportion, un

pour cent de l'ensemble. Et presque chaque fois que je vois par hasard (j'exclus les situations de société *choisie*) des adultes, des adolescents ou des enfants plongés dans des bandes dessinées, ce qu'ils ont sous les yeux me semble abominable de laideur, de bêtise, de grossièreté, d'inculture et d'incivilisation (et aussi bien souvent de violence, de brutalité et de *sauvagerie* – mais ceci est inclus dans cela).

La bande dessinée a vaincu ? Il n'y a plus personne pour s'opposer à son triomphe et à son règne (sauf moi et deux ou trois autres, mais ça ne compte pas, nous sommes des tombés du temps…) ? La belle affaire ! La société qui voit cela est exactement celle qu'annonçaient les plus farouches des *b.d.phobes* cités ce matin. Leurs prédictions sont réalisées (et Nicolas Sarkozy est président de la République française). Mais l'on n'explore jamais assez, surtout quand on est un vaincu, l'atroce vérité de cette banalité suprême : l'histoire est écrite par les vainqueurs.

La bande dessinée est bien loin d'être le seul domaine où je devrais tous les jours me convaincre et me reconvaincre de cette vérité-là. L'histoire de France, demain, avec ses croisades, ses conquêtes, ses missions, ses colonies, ses guerres justes et injustes, sera réécrite par les enfants d'immigrés d'aujourd'hui (et elle ne s'appellera plus *histoire de France*, probablement). M'opposant à l'immigration, je ne fais donc que me condamner par avance puisqu'elle va vaincre, puisqu'elle a déjà vaincu ; tout à fait comme ceux qui tâchaient d'endiguer la montée de la bande dessinée, vers 1950, ne faisaient que préparer la condamnation *globale* et sans appel dont ils étaient l'objet ce matin. Ce que relevant je ne fais que confirmer de façon éclatante la justesse du point de vue qui les condamne et des procédés qui leur sont opposés (lesquels m'ont semblé si injustes).

Vendredi 25 janvier, neuf heures et demie du soir. Il y a eu de nouveau des fuites à travers le toit, et jusqu'en cette bibliothèque, lors des grandes pluies récentes. C'est décevant parce que, ces dernières années, j'ai fait refaire entièrement le toit du corps principal du bâtiment, petit à petit, avec le secours des Monuments historiques. Mais je n'ai pas fait refaire

le toit de la tour. Or l'explication des fuites est la même que l'hiver dernier, car il en était déjà survenu, alors : sous les bourrasques les plus violentes, les tuiles mal fixées du toit de la tour tombent sur celles du corps principal et les brisent, ce qui fait des trous où s'engouffrent les rigoles de pluie.

Le couvreur jadis désigné par les Monuments historiques, M. Guion, de La Croix-Blanche, dans le Tarn-et-Garonne, qui m'a toujours fait la meilleure impression et en qui j'ai toute confiance, est venu cette après-midi, accompagné de sa femme qui portait ses cordages et instruments de sécurité. Son diagnostic est bien celui que je viens de rapporter, à ceci près, détail très aggravant, que ce ne sont pas seulement des *tuiles* qui tombent de la tour, mais aussi le lourd et antique mortier de pierres mal jointes. Pis encore, en montant dans ces régions, il a découvert qu'une pierre de la plus haute voûte s'était détachée, brisant dans sa chute une solive – nous avions en effet remarqué, Pierre, Céline et moi, une abondance inédite de gravats dans l'escalier. Bref, il faut d'urgence prévenir les Bâtiments de France, qui sont chargés de suivre les travaux d'entretien. Le pire serait que cette administration juge la situation dangereuse (l'escalier où nous passons dix fois par jour est dans la tour) et qu'elle nous interdise d'habiter ce bâtiment : une fois, déjà, elle l'avait fait fermer au public. Mais, même en dehors de cette hypothèse affreuse, il est certain que tout cela va entraîner des dépenses littéralement inimaginables : si encore il ne s'agit que de problèmes de toit, c'est de l'ordre de l'intelligible, du concevable (mais pas du *payable*, certes) ; si, en revanche, il faut faire des travaux de maçonnerie et de consolidation de la tour, on entre dans l'incommensurable à la raison. Or c'est bien ce qui menace, et qui fait plus que menacer : s'il tombe déjà des pierres assez grosses pour briser dans leur chute une solive, c'est qu'il y a de sérieuses menaces d'écroulement. J'ai toujours cru comprendre qu'on ne pouvait rien enlever à une voûte sans qu'elle s'effondre. Là, un élément considérable s'est enlevé tout seul, sans doute sous l'effet des fuites. Et encore les désordres des voûtes (il y en a deux l'une sur l'autre, dans la tour) ne sont-ils que le reflet, certainement, de désordres encore plus graves, dans les murs eux-mêmes. Je n'oublie pas cette promeneuse que j'avais entendue dire, à travers la haie de laurier qui me dissimulait :

« I’ va pas tenir longtemps, leur château… »

Dieu des Hommes semés, sera-ce jamais fait ?

Toujours ce *double bind*, qui est le plus familier de tous ceux qui me contraignent : on ne peut pas *faire* (et, certes, on ne peut pas : *avec quoi pour d’argent ?*, comme disait scrupuleusement W.), on ne peut pas *ne pas faire* (et, certes, on ne peut pas : sans une intervention rapide, tout risque de s’aggraver très vite, et ce beau toit du corps principal, qui m’a coûté si cher – des milliers de pages ! –, risque d’être troué de toute part).

On pourrait bien *ne pas*, évidemment : ce serait de n’avoir pas de château. C’est justement un architecte des Bâtiments de France qui m’avait dit un peu rudement, un jour :

« Quand on n’a pas les moyens d’entretenir un château, on habite un trois-pièces-cuisine comme tout le monde ! »

Il avait même ajouté que c’était son cas ; que lui aussi, il aurait bien aimé habiter un château ; mais qu’il ne pouvait pas l’envisager de près ou de loin, que ses émoluments ne le lui permettaient pas et que la vie était comme ça. À vrai dire, il avait bien dû l’envisager un peu malgré tout, car des rumeurs assez désobligeantes m’étaient parvenues à propos de lui et de ses agissements professionnels, via Stéphane Martin qui était alors directeur de cabinet du ministre de la Culture – je crois bien qu’on avait étouffé l’affaire.

L’actuelle crise financière mondiale m’est entièrement due, j’en ai peur ; ou du moins à des gens comme moi, et au drame du surendettement. On nous explique que les banques ont trop prêté à des clients trop peu solvables. Pour ma part je ne suis pas encore tout à fait insolvable, mais je me sens nettement visé. L’année dernière, à ma relative surprise, la directrice de mon agence bancaire, qui est une personne très aimable, m’a proposé de m’ouvrir ce qu’elle appelle – et qui s’appelle à sa banque – un compte *Provisio*, pour un montant de six mille euros. J’ai accepté, évidemment, trop heureux, et très rapidement j’ai atteint les limites de cette ouverture de crédit inattendue. Qu’à cela ne tienne, Cher Monsieur, ne vous inquiétez pas : elles pouvaient très bien être portées à onze mille euros. Nous en sommes là : à peine onze mille

euros étaient-ils *disponibles*, en effet, onze mille euros étaient dépensés – non pas à des fantaisies, mais à la simple gestion en catastrophe des crises qui se présentaient : le voyage de cet été, l'affaire de la chaudière à changer, etc. Et pourtant, sur cette affaire-là, Flatters a payé deux fois trois mille euros. Et une généreuse donatrice anonyme m'a envoyé quinze cents euros en argent liquide, dans une enveloppe, à Noël (je les ai dépensés, ceux-là, à acheter de la vaisselle et de l'argenterie, il est vrai : nous n'avions plus une assiette ni une petite cuillère présentable…). Toujours est-il qu'avec cette histoire de *Provisio*, me voilà débiteur de onze mille euros à la banque, tandis que mon compte principal est tout aussi valétudinaire que d'habitude : j'ai appris ce matin, en ouvrant une vieille lettre qui traînait, que le prélèvement pour la voiture avait été refusé au début de ce mois. Et les quatre pneus de ladite voiture doivent être changés d'urgence, justement. Et il faut faire encore un versement de trois mille euros pour la chaudière. Et j'ai fait hier trois chèques de neuf cents euros chacun, payables à un mois d'intervalle, pour m'acquitter de la dernière facture Totalgaz (c'est pourtant bien avant trois mois qu'une nouvelle livraison sera nécessaire…).

Hier m'a téléphoné T., qui m'a parlé de ses ennuis d'argent à elle. Elle m'appelait pour me présenter ses vœux, officiellement. Elle l'a fait très gentiment, mais elle m'a surtout entretenu de ses soucis. À chacune de ses doléances je répondais :

« À qui le dites-vous ! »

Je me suis dit après coup que sans doute elle attendait de moi une tout autre réaction. Elle ne m'a rien demandé expressément, je ne lui dois rien, mais son coup de téléphone – c'est ainsi que je l'ai interprété a posteriori – était un appel au secours. Comparé à elle, je suis richissime, en cela que je mène beaucoup plus grand train, et en cela surtout que mes ennuis d'argent, dont je n'ai pas manqué de faire état devant elle, se situent sans doute à une échelle dix fois plus grande que les siens. Il est probable que trois cents euros, mettons, l'auraient très précieusement secourue. Il n'est que trop vrai que je ne les ai pas. Il est vrai aussi que trois cents euros de plus ou de moins ne feraient pas une grande différence dans mes affaires. Et vrai encore que si je ne dépensais pas neuf cents euros par mois pour payer ma voiture, par exemple (qui doit

bien m'en coûter deux mille ou davantage, entre l'assurance, l'essence et les maudits pneumatiques), j'aurais de quoi lui rendre service.

Je songeais que la charité n'avait jamais tenu, à ma connaissance du moins, aucune part dans ma famille. Je n'ai jamais entendu dire qu'on *donnât.* Moi-même je n'ai presque jamais *donné* – si, un peu, pour la recherche contre le sida, dans la période de relative prospérité qui a suivi la vente de mon appartement de Paris ; et encore devait-ce être par peur, en grande partie. Mes parents ni moi n'avons jamais *donné* parce que nous avons toujours vécu comme je vis actuellement, c'est-à-dire à l'extrême limite, et un peu au-delà, du possible. Structure mentale héréditaire ?

Dimanche 27 janvier, dix heures moins le quart. Hier, à l'heure où je tiens d'habitude ce *journal*, nous avons regardé à la télévision *La Dame de chez Maxim's.* Je ne sais pas à quel âge de ma vie exactement je trouvais *La Dame de chez Maxim's*, et d'ailleurs le théâtre de Feydeau en général, ou ce que j'en connaissais, extrêmement drôles – treize ans ? quinze ans ? vingt ans ? Non, pas *vingt ans* : c'était un goût adolescent, ou écolier, qui date de l'époque où je lisais du théâtre dans le "Livre de poche", achetais les pièces d'Anouilh (pas en livre de poche, dans une collection blanche que je revois très bien), faisais toutes les semaines l'acquisition d'une revue dont j'oublie le nom qui publiait les pièces qui se jouaient à Paris, celles d'André Roussin, de Marcel Achard ou de Félicien Marceau. Douze ans, plutôt. Treize ans, quatorze ans…

Je croyais être resté fidèle à Feydeau, mais je n'étais guère allé y voir. Il faudrait le *lire*, peut-être, comme je le faisais alors. Je ne sais vraiment pas comment on pourrait le monter intelligemment aujourd'hui. La mise en scène officiellement "intelligente", "déconstructive", "transposatrice", celle qui montre et surmontre et souligne un Feydeau tragique et révolutionnaire, subversif et dévastateur, et qui situe l'action à toutes les époques sauf la sienne, est certainement la plus insupportable et la plus impossible aujourd'hui, la plus éculée. Avec Francis Perrin, au moins, nous étions assurés de ne risquer rien de tel. Mais ça ne va pas non plus.

Le genre “Au théâtre ce soir” (très expressément revendiqué, en l’occurrence) est à peine moins pénible que le genre “Berliner Ensemble”. Je ne sais vraiment pas quel moyen terme on peut trouver. Il faut un peu de *champagne*, tout de même. Hier, c’était un Feydeau gros-rouge-qui-tache. Ou bien est-ce Feydeau lui-même qui n’est pas si drôle que cela après tout ?

Le milieu qu’il dépeint est vulgaire, sans aucun doute – pas seulement vulgaire *moralement*, vulgaire aussi *socialement* : les noms des personnages le suggèrent assez. Et pourtant, c’est un paradoxe, ce milieu ne peut pas être montré *vulgairement*, comme il l’était hier. Il faut une sorte de *grâce*, malgré tout. Par exemple, la Dame elle-même doit avoir au moins du *chien*, et il ne serait pas mauvais qu’elle fût très désirable, sans quoi on n’y comprend pas grand-chose. De même le lieutenant Corillon doit absolument être sexy, à mon avis. Le général est bien sûr une ganache, mais il ne serait pas mauvais qu’il ait un certain chic. Il n’est pas nécessaire que Mme Petipont soit affreuse, etc.

La pièce est de 1899, autant dire 1900. Pour une raison curieuse, soit par ignorance, soit parce que les tournures de cul pour les femmes amusaient le costumier, l’action, à en juger par les toilettes des femmes, et surtout par celles de ces dames de Touraine (censées être démodées, il est vrai…), avait été placée vers 1885, aurait-on dit. Les moyens n’avaient pas manqué, d’ailleurs, et le côté très “bas de gamme” de tout cela tenait plus au jeu des acteurs, et surtout à la mise en scène, au style général, qu’à des économies sur les tissus et fanfreluches. Ce style et ce jeu, au demeurant, pour mal distingué qu’ils fussent, procédaient de traditions aussi vénérables ou du moins aussi anciennes que le théâtre nô ou le kabuki, et pour le moins aussi figées. J’en étais presque à me réjouir et je m’étonnais que cela, au moins, fût demeuré intact. Le répertoire d’intonations, de mimiques, de regards du théâtre de boulevard a traversé victorieusement les âges, la soirée d’hier en attestait. Si “Au théâtre ce soir” reprenait demain, on n’aurait aucun mal à trouver des interprètes.

Lundi 28 janvier, neuf heures et quart, le soir. Il ne faut pas prendre de retard, dans un *journal* – d'abord parce que le retard est très difficile à rattraper, mais surtout parce que les impressions perdent très vite beaucoup de leur acuité. Il faut les attraper en plein vol, comme des papillons. Si on essaie de les reconstituer à posteriori, au mieux on tombe dans le ton de l'essai, qui n'est pas celui du *journal.* J'y pense à propos des expositions que nous avons vues au début de ce mois-ci et dont je n'ai pas pu parler sur le moment. Si j'y revenais maintenant, ce serait comme ouvrir une boîte de conserve ou dégeler un surgelé quand on veut faire un bon repas.

De même j'ai entendu trois jours de suite le troisième quatuor de Dusapin, avec une très grande satisfaction, à la mi-janvier. Mais comme je n'ai rien d'intelligent, ou de savant, ou seulement de *compétent* à dire de cette œuvre, je ne saurais en parler que sous le coup de l'émotion qu'elle me donne, et juste après elle. Il en va de même, quoiqu'en un genre bien différent, pour *Pranam*, de Scelsi, que j'ai écouté deux fois la semaine dernière, pour la première fois depuis presque vingt ans. C'est une pièce que j'ai adorée dans les années qui ont suivi mon retour de Rome (où j'avais souvent vu Scelsi, à la Villa Médicis, et même une ou deux fois lui avais parlé), que j'ai beaucoup entendue à cette époque, puis un beau jour délaissée, sans aucune raison que je sache. Elle m'est restée très familière, heureusement – plus que *Triphon*, morceau très antérieur (1956), mais que j'ai découvert ou redécouvert avec grand bonheur également.

Allant contre mes considérations présentes sur la nécessité d'une intervention rapide, dans le genre *journal*, il y a le *Journal de* Travers qui, lui, sans que j'y sois pour grand-chose, tire un certain parti du retard, justement, puis du retard dans le retard, du retard à combler le retard. Mais le *Journal de* Travers appartient à un autre sous-genre que mes *journaux* plus récents. Il est essentiellement factuel et *non-committal* : s'il ne s'agit que de rapporter des faits, on peut toujours laisser s'établir un certain délai, malgré l'oubli qui menace. Ce *journal*-ci est éminemment *committal*, lui : c'est pourquoi il doit rester *concomitant.*

***

Depuis que nous avons la télévision par satellite, nous regardons surtout des films, le soir, et beaucoup moins la télévision hertzienne, et beaucoup moins de débats et d'émissions politiques, "culturelles" ou "littéraires". Il nous arrive assez souvent, néanmoins, en zappant, de tomber à l'heure de notre dîner, avant et après le journal de France 3, sur l'émission de Frédéric Taddeï, qui, curieusement, est presque quotidienne, je crois. Je dis *curieusement*, parce qu'elle n'est pas sans ambition "culturelle", justement ; et qu'assez souvent il y paraît des invités intéressants, ou d'un certain prestige intellectuel. Nous les écoutons avec plaisir, quand l'occasion s'en présente. Seulement c'est assez difficile, parce que cette émission est diffusée à partir d'un studio où les invités sont assis sur des bancs parmi toute une jeunesse, très majoritairement et presque exclusivement, qui est censée figurer "la jeunesse", justement, je présume, et qui les enserre de très près. Or cette jeunesse qu'on voit constamment à l'écran, tandis que les invités parlent, non seulement est assez indisciplinée, bavarde volontiers, s'occupe de tout et de rien, mais surtout *n'écoute pas* et, s'il arrive qu'elle fasse semblant d'écouter, ce qui est assez rare, ne comprend pas ce qui est dit, dans la plupart des cas, pour la raison principale qu'elle ne s'y intéresse pas.

On ne peut pas mimer longtemps l'attention et la compréhension quand on ne les pratique ni ne les éprouve. Et d'ailleurs ce public-là ne fait pas beaucoup d'efforts. On le voit clairement s'ennuyer, chercher à se distraire, être ailleurs. On le voit n'être pas adapté à ce qui est dit, au niveau de ce qui est dit, à la matière des échanges. Et c'est terriblement distrayant, au plus mauvais sens de l'expression : cela rend terriblement difficile d'écouter soi-même, tellement on est gêné pour les malheureux qui essaient de s'exprimer dans des conditions pareilles. On dirait que tout est fait, une fois de plus, pour rendre la parole impossible, littéralement *intenable.*

Je ne comprends pas comment ce M. Taddeï, qui doit être intelligent et cultivé, et disposer même d'une exceptionnelle agilité d'esprit pour traiter tous les jours de plusieurs sujets différents avec des personnalités

souvent intimidantes dans leur domaine de compétence, a pu se laisser imposer un dispositif apparemment si contraire à ses desseins. Ou bien est-ce lui-même qui l'a voulu ? Un peu de culture ne peut-il se maintenir à la télévision qu'à la condition de se donner l'air et les gants de n'en être pas, d'être tout à fait autre chose – une soirée en bande dans une boîte ?

Les invités sont les plus à plaindre. Beaucoup s'en tirent assez bien, mais nombreux sont ceux – certainement les plus sensibles, les moins "bons clients", peut-être – qu'un tel procédé élimine radicalement. Moi qui déteste, ne serait-ce que pour prendre un repas, être assis au milieu de gens debout, pressés contre moi, je serais parfaitement incapable de dire trois mots dans des conditions pareilles. Quel curieux acharnement met l'époque à forcer la parole à ne s'exprimer jamais que *contre,* contre tous les obstacles qu'on multiplie comme à plaisir sur son chemin ! Quelle étrange opiniâtreté à contraindre la pensée à ne se frayer une voie qu'au milieu de toutes les chicanes imaginables, comme si on craignait qu'elle puisse se répandre ?

Mardi 29 janvier, neuf heures et demie du soir. « Le musée était une réflexion sur comment exposer la bande dessinée » (la radio).

« Où en est la réflexion de comment exposer la bande dessinée ? »

« Deux reproches qu'on va vous faire : un qui vous fera taxer d'être des libéraux… »

« C'est vrai qu'on s'est fait accuser au départ de libéraux. »

***

Le jour même où nous étions à Malagar paraissait dans *Sud-Ouest* (un de mes correspondants Flickr m'a envoyé la page) un grand article à propos du chalet Johanet de Saint-Symphorien (la maison des vacances enfantines de Mauriac) et des grands projets dont il fait l'objet de la part des autorités culturelles d'Aquitaine – projet auquel se montre hostile, paradoxalement, Jean Mauriac, le seul enfant survivant de l'écrivain,

parce qu'il trouve que la Région devrait concentrer ses efforts sur Malagar.

Le chalet de Saint-Symphorien deviendrait un centre culturel et recevrait en séjour des écrivains et des chercheurs. Je n'ai pas bien compris s'il serait également ouvert au public en tant que musée ou que "maison d'écrivain" – ce me semble assez souhaitable, étant donné son excellent état de conservation (encore que je m'inquiète un peu pour les meubles, qu'on apercevait distinctement à travers la porte vitrée du perron, lors de notre précédent passage, et qu'on ne voyait plus en décembre dernier). Aux personnes que préoccupent des atteintes qui pourraient être portées à l'"authenticité" des lieux, un des responsables du projet d'aménagement assure que tout sera religieusement conservé. Seule exception, dit-il : un ascenseur pour les handicapés, bien sûr.

Le « bien sûr » est du responsable interrogé, bien sûr. Pour lui, l'ascenseur pour les handicapés va sans dire. Peut-être constitue-t-il une obligation juridique, d'ailleurs. Néanmoins, il ne va pas sans dire pour moi. Et même il me plonge dans des abîmes de réflexion – enfin, à mon échelle, évidemment.

Le *chalet* de Saint-Symphorien, comme son nom le suggère, est une maison de famille, une maison de vacances de taille relativement modeste (*relativement* parce qu'aujourd'hui ce serait presque une maison de luxe…). Je ne vois pas du tout comment un ascenseur pourrait y être installé sans que son caractère en soit totalement dénaturé ; d'autant plus qu'il faudrait sans doute aussi, le perron comptant cinq ou six marches, construire à l'extérieur une rampe d'accès pour les fauteuils roulants. L'architecture, qu'on peut aimer ou ne pas aimer, est très caractéristique d'une époque, et elle est parvenue jusqu'à nous absolument intacte. Si le projet annoncé est mené à bien, la maison perdra tout son attrait, toute sa vérité, tout ce qui fait son prix. C'est généralement ce qui arrive, il faut bien le dire, aux demeures particulières qui tombent sous administration municipale, ou *officielle* de façon générale. Les élus appliquent la loi sans états d'âme, et d'ailleurs ils y sont bien obligés, et je suppose que c'est normal, et je suis prêt à reconnaître, même, que c'est souhaitable. Il reste que c'est à ce type de gestion qu'on doit tant de bâtiments historiques, ou qui étaient précieux pour une raison ou pour une autre, dépersonnalisés,

normalisés, standardisés, et, comme j'aime à dire je ne sais pourquoi (je ne suis pas l'inventeur du mot dans cette acception), *lobotomisés*. Peut-être est-ce la loi qu'il faut changer en prenant davantage en compte, *excuse my fingers*, la beauté, la poésie, le charme, tout ce qu'ont d'unique et d'irremplaçable certains sites, et qui tient précisément à leur insoumission à la norme, à toutes ces normes dont l'un des effets est forcément une dramatique banalisation.

Il me semble que si j'étais handicapé, et rien ne prouve qu'avant longtemps je ne le serai pas, je ne souhaiterais pas du tout que des endroits exceptionnels perdent une partie de leur caractère à cause de moi, pour mon bénéfice supposé, qui à mon avis n'en serait pas un. Mes positions ont au moins le mérite de la cohérence, car on en revient toujours à la question du parc magnifique auquel je préfère ne pas pouvoir accéder tout en sachant qu'il est là, intact, plutôt que de le voir ouvert au public et à moi, mais gâché, toutes ses allées goudronnées, d'affreux lampadaires installés partout et une aire de jeux pour enfants imposant au regard, de toute part, ses tubulures et ses couleurs vives – ah non, plutôt la bonne vieille propriété privée, même si elle m'exclut !

Un autre rapprochement possible est avec ces salles de classe (et ce sont à peu près *toutes* les salles de classe) dont la qualité d'enseignement est indéfiniment compromise par l'obligation où elles sont soumises d'accueillir des enfants qui ne peuvent pas suivre l'enseignement qui y serait normalement dispensé, non pas nécessairement parce que ces enfants sont d'une façon ou d'une autre handicapés, mais à cause de leur méconnaissance de la langue, mettons, ou de l'infériorité de leur niveau scolaire.

On touche là, on le voit bien, à des questions morales de la plus extrême acuité, sur lesquelles notre époque et la morale qu'elle promeut ont pris les partis les plus antinietzschéens qui se puissent concevoir. Et moi je ne prends pas le parti nietzschéen, auquel j'ai toujours profondément rechigné ; mais je pense qu'il y a bel et bien risque de faute morale dans la perte éventuelle, pour l'*espèce humaine*, en somme, de quelque chose d'irremplaçable, c'est-à-dire qui ne ressortit pas au seul domaine de l'argent ni à ce qu'il peut compenser.

Mercredi 30 janvier, dix heures moins vingt-cinq, le soir. J'ai dû m'interrompre hier dans une passe délicate d'un sujet périlleux. Il n'est pas seulement d'ordre moral, il tient aussi à quelque chose de plus profond, ou de plus vaste, dont j'ignore si cela relève de la métaphysique ou de l'idéologie – mais Dieu sait que ces deux champs ne sont pas tout à fait indépendants l'un de l'autre. Je veux parler de cette dimension essentielle, et qui n'est pas sans noblesse, ni sans grandeur faustienne, de la *Weltanschauung* moderne : le refus de ce qui est donné absolument et pour toujours, et qui ne peut être changé. Pour le moderne, tout peut être *échangé* (les individus, les peuples, les individus qui composent les peuples), parce que tout peut être *changé* – de là son horreur de l'origine, qui est précisément *ce qui ne peut être changé*. Mais ce qui semble irréversible est sommé en permanence d'abdiquer cette qualité détestée et d'exposer son caractère modifiable, guérissable, transformable, récupérable. Les handicapés sont au centre de ce mécanisme, puisque sans cesse ils sont invités (peut-être pas par les institutions elles-mêmes, plutôt par le fond de l'air idéologique du temps) à vouloir faire et être ce qui leur paraîtrait le plus interdit : les paralysés des deux jambes escaladeront le mont Blanc, les aveugles ou plutôt les *non-voyants* (et quelle vertigineuse perte de dignité, de grandeur tragique, de noblesse dans ce changement de nom : si je perdais la vue, combien je préférerais être *aveugle*, comme Œdipe ou Homère, que *non-voyant*, comme Gilbert Montagné !) seront critiques d'art, les dyslexiques deviendront professeurs d'université ; et tous autant qu'ils sont ne rêveront que Jeux olympiques ou carrières dans les relations publiques. L'ennemi par excellence est la résignation, l'acceptation du donné, de l'acquis, du subi. Or je ne suis pas absolument sûr que cette acceptation n'ait pas parfois ses mérites. Quel soulagement, dans l'amour malheureux, quelle liberté retrouvée, quelle disponibilité rétablie du *possible*, du merveilleux *possible*, lorsque arrive le moment où l'espoir s'éteint ! J'avoue préférer les époques où les aveugles jouaient de l'orgue à celle où les *non-voyants* font de la danse. Et même les malheureux qui ne voient pas, je ne suis pas sûr qu'ils aient gagné au change.

Jeudi 31 janvier, neuf heures et quart, le soir. « Je suis très frappé par comment votre regard se transforme sur elle » (la radio, critique de cinéma).

« Ça se voit comment tu la filmes que tu as une relation très forte avec elle » (*id*., critique de cinéma).

En Grèce, « la religion orthodoxe est ultramajoritaire, réduisant les autres cultes à des faire-valoir » (*id*., journaliste).

« Ça fait un peu plus de dix ans qu'on travaille ensemble avec Marion » (*id*., femme metteur en scène).

« Avec Marion on travaille complètement en harmonie » (*id*.)

« … Buren et les colonnes éponymes… » (*id*., chroniqueur).

***

Flatters m'a un peu déprimé, cette après-midi, en mettant une fois de plus sur le tapis le thème de l'*échec* – c'était à propos de son actuelle exposition à Lyon, dans une galerie : le marchand n'a pas vendu une seule pièce alors que l'artiste qui avait exposé juste avant lui avait vendu en quelques jours tout ce qui était sur les cimaises…

Ma situation n'est pas bien meilleure. Tout le monde trouve ma pièce si mauvaise, apparemment, que même les sept ou huit habitués du site de la Société des lecteurs n'osent pas en dire un seul mot. Personne, sauf Flatters, justement, n'a réagi aux envois de presse. Dans une biographie de Mauriac que je lisais récemment pour écrire à propos de Malagar, j'ai vu citer son mot bien connu, un soir de première d'une de ses pièces qui recevait un accueil assez tiède :

« Je ne suis pas fait pour l'échec ! »

L'*échec*, en l'occurrence, c'était tout de même une pièce montée devant le Tout-Paris, par une des plus grandes troupes du pays. Qu'aurait-il dit de mon destin ? À mon âge, en 1947 (je viens de faire le

calcul), il était célèbre depuis vingt-cinq ans, académicien depuis presque quinze, traduit dans je ne sais combien de langues – quatre ou cinq années encore, et il recevrait le prix Nobel. Je ne peux m'empêcher de penser que ma vie aurait été plus intéressante, plus riche, plus variée, *mieux vécue* (et ce *journal* de plus de prix…), si j'avais rencontré un peu de succès, et a fortiori beaucoup. Mais non, pas une seule fois, jamais, rien. Mes livres, on ne peut même pas dire qu'ils *tombent*, puisqu'ils paraissent mort-nés. Cette pièce, elle est publiée, mais je ne suis pas sûr que vingt personnes en France aient remarqué son existence. Et celles-là se taisent, comme si elles trouvaient plus gentil de garder le silence, et leur avis pour elles. Or, dans le domaine dramatique, n'ayant aucune expérience moi-même, je suis prêt à accepter comme absolument pertinent, hélas, leur verdict muet. S'agissant des *Églogues* il n'en va pas de même : je reste attaché à *L'Amour l'Automne* et garde une bonne opinion de ce livre malgré le silence tout à fait comparable et non moins vertigineux qui l'a accueilli. Mais, à propos de théâtre, qui suis-je pour sauvegarder une opinion personnelle, quand tout dit sans un mot qu'elle est sans fondement ?

Je me rappelle avoir été passablement abattu, de même, il y a un mois ou deux, à l'écoute d'une émission de radio extraordinairement laudative à propos de Michel Guy, le secrétaire d'État à la Culture de Valéry Giscard d'Estaing. Voici que Michel Guy – j'aurai vu cela ! – est en passe d'être consacré comme l'un des meilleurs hôtes de la rue de Valois depuis Malraux, et même, selon certains, supérieur à Malraux, du moins dans ces fonctions-là. Et la qualité que les commentateurs s'entendaient pour vanter plus que toutes, chez lui, c'étaient l'acuité de son regard, la pénétration de sa lecture, son flair, en un mot, pour reconnaître le talent autour de lui et lui donner toutes ses chances.

Autour de Michel Guy, je l'étais. Il connaissait mon nom, il connaissait mon visage, mon éditeur lui envoyait mes livres. S'il en avait pensé du bien, il aurait eu cent fois l'occasion de me l'exprimer et cent fois le pouvoir de les pousser dans le monde, et moi avec eux. Je ne sache pas qu'il m'en ait jamais dit un mot. Et l'intimité la plus grande où nous soyons jamais parvenus, lui et moi, c'est cette nuit où, dans un *fuck-bar* de la rue du Pont-Neuf, si je ne me trompe, ne sachant trop que faire de

son sexe majestueux, je le détournai vers Flatters en prononçant cette phrase restée illustre entre nous et qui ferait quelques années plus tard les délices de Jean Puyaubert :

« Tiens : je te passe la queue du ministre… »

***

À peine avais-je repris *L'Écart* et l'*Anthologie de l'amour des hommes*, et commencé à travailler sur le *journal* 2005, que me sont arrivées les épaisses épreuves du premier volume, anglais, de *Demeures de l'esprit* : plus de quatre cents pages, encore une fois. Et le volume sera encore plus gros parce que l'iconographie, constituée uniquement par les photographies que j'ai prises, sera beaucoup plus abondante que je ne l'avais imaginé. C'est une bonne surprise – il y en a, tout de même. Mais je ne suis arrivé ce soir qu'à boucler le septième texte du recueil, ou la septième *demeure*, et il y en a soixante-deux ! À ce rythme, j'en ai pour près de dix jours, en ne m'occupant que de cela, c'est-à-dire en laissant tout le reste aller à vau-l'eau.

J'ai eu grand plaisir à faire les photographies, pour ce livre, mais je m'aperçois, puisqu'on en utilise bien plus que je ne l'avais prévu, que j'aurais dû prendre cette tâche encore plus au sérieux. Lorsque, d'un lieu, je n'avais pas réussi à prendre de bonnes images, je me disais que cela n'avait pas d'importance, puisque de toute façon on ne pourrait jamais mettre dans le volume autant de photographies que nous visitions de maisons. Or on le peut, finalement, et même davantage. Mais il y a une donnée que j'ai négligée, c'est que, dans l'art photographique, et même dans la pratique du même nom, si peu artistique soit-elle, tout ne dépend pas du photographe. Il est obligé de tenir compte d'éléments sur lesquels il ne peut rien et auxquels il doit se soumettre. Il y a bien sûr la question des diverses autorisations ou interdictions, mais je pense surtout à l'heure et au temps qu'il fait. Certaines façades ne peuvent être photographiées à leur avantage que le matin – c'est le cas de mon cher Bateman's –, d'autres c'est en fin d'après-midi. Et, surtout, on a beau dire, il est de certaines lumières, ou absences de lumière, qui rendent impossible

d'atteindre un résultat satisfaisant : il faut revenir une autre fois, il n'y a pas d'autre solution ; et en général ce n'est pas envisageable.

J'ai eu plus ou moins le choix, à l'origine du projet, entre l'insertion de sept ou huit images sur un papier spécial, en des reproductions de bonne qualité, et celle d'une trentaine d'illustrations – mais nous en sommes à présent à presque cent ! – sur le même papier que le texte, c'est-à-dire avec une sérieuse déperdition de la luminosité des photographies. J'ai opté pour la seconde solution et je pense avoir eu raison. Je ne suis pas si bon photographe que mes images aient nécessairement besoin de reproductions "professionnelles", celles que l'on trouve dans les "beaux livres" et autres *coffee table books.* Il m'a semblé plus important d'offrir visuellement aux lecteurs une idée assez exacte, même si elle manque de contraste et d'éclat, des différentes demeures évoquées. Mes photographies aussi sont *évoquées* plus que reproduites à proprement parler. Il n'est pas assuré qu'elles aient beaucoup à y perdre. Et il est peu probable que très nombreux eussent été les acheteurs désireux de payer chaque volume trois ou quatre fois plus cher pour le seul plaisir d'admirer mes talents d'illustrateur dans toute leur hypothétique chatoyance. Je ne regrette donc pas du tout le choix fait, même si certaines images – mais c'est surtout ma faute, ou celle du ciel – menacent de se révéler passablement pâlichonnes au tirage définitif.

Vendredi 1er février, neuf heures moins vingt, le soir. « À travers aussi la parole de Michelle Martin qui, peu à peu, revient sur son père, son "*dieu*" mort accidentellement alors qu'elle a six ans et dont sa mère lui fera porter la responsabilité » (critique littéraire, *Le Monde*).

***

J'avance très lentement dans la correction d'épreuves du premier volume des *Demeures de l'esprit*, d'une part parce que ces textes écrits sur le motif l'ont été un peu vite, tout de même, et ont besoin de plus d'attention et de retouches que ce n'est d'habitude le cas, d'autre part

parce que la confection, pour moi sans précédent, d'un livre largement illustré par mes soins me confère des responsabilités – choix des images, choix de leurs emplacements, surtout – qui confinent à la fabrication de maquette et me retardent considérablement, tout en m'amusant beaucoup.

Il a toujours été convenu que je rédigerais pour chaque demeure une notice supplémentaire réunissant les renseignements pratiques, relatifs en particulier à la localisation. Nous avions plus ou moins décidé de ne pas nous occuper des heures et conditions de visite, trop sujettes à variation. Mais, hier, comme par un fait exprès, est arrivé ici le répertoire annuel du National Trust. J'ai vu là un signe du Ciel. En effet, plus de la moitié des maisons d'écrivains ou d'artistes dont je traite sont la propriété du National Trust. Il m'a semblé sot de ne pas faire profiter mes éventuels lecteurs de renseignements que j'avais sous la main et dont la version la plus *up-to-date* me parvenait par miracle au moment précis où j'allais boucler mon ouvrage. Je me suis donc mis, contrairement aux résolutions prises, à prodiguer les informations de ce genre. Or elles sont longues à transcrire quand on en dispose, et plus longues encore à trouver quand on n'en est pas détenteur. Un autre lot important de mes demeures ne relève pas du National Trust, malgré tout – d'où fastidieuses recherches et nouveaux ralentissements du rythme. Aujourd'hui je n'ai progressé que de trois chapitres, passant du septième au dixième. Et il y en a soixante-deux !

On peut dire que je me serai occupé de tout, pour ces recueils : les textes eux-mêmes, bien sûr, mais aussi les photographies, la mise en page, la collecte et la livraison des détails topographiques et pratiques. Par chance je trouve tout cela plutôt divertissant. Ce n'est pas fatigant pour le cerveau, en tout cas.

Cependant la lenteur de ma progression, aujourd'hui, s'explique surtout par la visite que j'ai reçue ce matin d'un des architectes des Bâtiments de France, à propos des problèmes de la tour. C'est un pittoresque personnage qui ressemble un peu à Antoine, le chanteur, mais dans une version plus gravement attaquée par le temps, et par ses diverses rigueurs. Le pauvre homme avait reçu une pierre sur le pied, hier, et marchait avec une canne. Cela ne l'a pas empêché de se rendre sur le toit du bâtiment principal et, exploit bien plus remarquable encore,

sur celui de la tour Sainte-Mère, à vingt-six mètres du sol. Il n'est pas spécialement alarmiste, il a même dit à plusieurs reprises que mes problèmes *n'étaient pas très graves*. J'imagine que c'est très relatif, et qu'il doit voir ailleurs bien pis, car il a tout de même déclaré, ce qui ne m'a pas surpris, que lorsque commençaient à se détacher les pierres d'une voûte, le mouvement non seulement ne s'interrompait pas de lui-même mais allait s'accélérant, *toujours*.

Pour les travaux à faire sur le toit de la tour, sa préférence irait à une intervention d'*acrobates*, terme dont je ne connaissais pas l'existence en cette acception spécialisée. Il s'agit de charpentiers qui travaillent sans échafaudages, en suspens. Seules certaines entreprises disposent de tels ouvriers qui ont suivi une formation particulière et bénéficient d'assurances idoines. Ce n'est malheureusement pas le cas de ma chère entreprise Guion. Après la visite de l'architecte j'ai parlé à M. Guion, qui en tient pour les échafaudages, disant que ce n'est pas forcément beaucoup plus cher, contrairement à ce qu'on croit, et, surtout, qu'on peut faire grâce à eux un bien meilleur travail. La pensée de ce que pourraient bien coûter des échafaudages sur vingt-six mètres de hauteur est tout de même on ne peut plus alarmante…

S'agissant de la voûte il faudra faire intervenir des maçons, bien entendu. Il n'est pas question de réparer ou de reconstituer, mais seulement d'*étayer*. Les Bâtiments de France du département ont déjà dépensé ou du moins réparti tous les (maigres) fonds dont ils disposaient pour l'année. À moins d'économies inattendues sur d'autres chantiers, il faudra donc attendre l'an prochain pour faire quoi que ce soit. Que les choses puissent ou non attendre jusque-là, ça, on ne saurait me le dire : les pierres peuvent très bien ne pas bouger pendant plusieurs années, mon cher monsieur, mais il peut en tomber plusieurs demain matin. Vous êtes libre d'agir de votre propre chef. Je suis libre d'agir de mon propre chef. Bref, qu'en eût-il été si la situation avait été *vraiment* alarmante ?

Mercredi 13 février, dix heures et quart, le soir. Il a fallu abandonner ce *journal* depuis bientôt quinze jours. La correction des épreuves du

premier volume des *Demeures de l'esprit* a pris toutes mes journées et toutes mes soirées. Je pensais pouvoir m'en tirer en une petite semaine, comme d'habitude, mais ce genre de textes pleins de dates, de noms propres et de références culturelles et historiques demande à chaque ligne des vérifications innombrables. J'ai payé aussi la précipitation dans laquelle ils ont été écrits dans des chambres d'hôtel, un tous les soirs (et aussi un peu le matin), l'été dernier. Cependant, ce n'est pas tant la correction d'épreuves proprement dite qui a dévoré mon temps que la rédaction du supplément consacré aux renseignements pratiques, à la localisation exacte des différents sites, à leurs horaires d'ouverture, aux numéros de téléphone où l'on peut obtenir des renseignements sur eux. Toute ma vie j'ai tellement pesté contre les guides qui vous donnent de faux renseignements que je ne voulais surtout pas encourir les mêmes reproches et m'assurais dix fois, maniaquement, que je ne m'étais pas trompé. Mais même si en effet je ne me suis pas trompé dans la collecte et la transcription de toutes ces indications pratiques, le temps se chargera vite de les rendre erronées, hélas. Et toutes ces erreurs possibles, virtuelles ou déjà accomplies, m'obsèdent et m'empêchent de dormir. Je me lève la plupart du temps à six heures du matin, quelquefois cinq. Je m'étonne que ne dormir que trois ou quatre heures chaque nuit ne m'ait pas encore mis sur la touche.

La mise en page du volume est elle aussi très *time-consuming.* Or il n'y a guère que moi qui puisse m'en charger, car je suis seul à savoir où doivent et peuvent aller telles ou telles images – dont, accessoirement, je suis aussi l'auteur. Ces livres me sont beaucoup moins bien payés que le *journal* (d'autant que tout l'argent va aux repérages et à la "recherche") et ils me demandent, je m'en avise, beaucoup plus de travail. D'un autre côté, ils m'assurent ce qui ressemble le plus à des "vacances" parmi ce que j'ai connu depuis des lustres. Mais tous ces jours-ci n'ont pas eu le moindre caractère de "vacances" : pas une seconde à moi. Si : samedi dernier nous étions invités à notre grand dîner annuel chez les Rodriguez, à Beaumont-de-Lomagne, et avant-hier soir nous avons vu avec Jeanne, avant de dîner chez elle, à Fleurance, *Into the Wild*, de Sean Penn, l'histoire d'un jeune homme avalé par l'Alaska.

Ma méthode pour venir à bout de la tâche du moment est toujours la même, malgré les piètres résultats qu'elle donne : sacrifier absolument tout le reste.

Vendredi 15 février, neuf heures et demie du soir. Pas de *journal* hier soir, parce que se tenait sur la Toile une assemblée générale "virtuelle" (il paraît que ce n'est pas du tout le mot qui convient) de l'In-nocence – il s'agissait de pourvoir aux postes de secrétaire général et de trésorier, qui étaient l'un et l'autre vacants : celui-ci en raison d'un désaccord idéologique, précipité par un communiqué jugé inadmissible, celui-là en raison d'un excès de travail, d'autre part, pour le titulaire. Nous avons élu secrétaire général M. Marcel Meyer, qui en faisait fonction depuis un mois ou deux, et dont la ténacité nous a sortis de la très grave crise technique dans laquelle a failli sombrer le site, le mois dernier ; et trésorier un nouveau venu, M. Didier Bourjon, qui est chef d'entreprise ou industriel à Nantes et qui a déjà rempli ce rôle dans des associations de… boxe française.

Nos habitués sont fidèles car, après deux semaines de fermeture totale, ils sont revenus aussi nombreux – je veux dire en même quantité – sitôt après la réouverture. Le site reçoit à peu près deux mille cinq cents visites par semaine, ce qui est sans doute très peu par rapport au moindre blog politique un peu lancé, mais suffit à assurer une raisonnable intensité des échanges. Nous publions un communiqué par jour, ces temps-ci. Il est en général, mais pas toujours, rédigé par moi. C'est une des contraintes que je m'impose quotidiennement, avec les cinquante, cinquante, cinquante, vingt-cinq et douze mouvements de gymnastique, et les dix envois sur Flickr pour *Le Jour ni l'Heure.* Ces derniers m'ont valu la plaisante surprise d'une demande de permission pour l'utilisation de certaines de mes photographies, une d'abord, puis trois ou quatre, de la part d'un éditeur allemand qui prépare un livre sur les jardins de l'Angleterre du Sud. J'ai accepté d'emblée quand il ne s'agissait que d'une image, mais demandé à être payé lorsqu'il a été question de plusieurs (peut-être a-t-il été question de plusieurs seulement parce que je n'avais rien demandé pour la première…). On m'a répondu qu'il était

bien normal que je fusse payé en effet, tout en précisant qu'on était une petite maison (Nicolai), sans gros moyens ; et en m'interrogeant sur mes prix. J'envisage de demander cent euros par image, ce qui, je crois, est très peu. D'un autre côté, je ne suis pas un professionnel, loin de là, ma technique laisse nettement à désirer, et si la maison Nicolai cherche ses illustrations sur Flickr et s'adresse à moi c'est probablement parce qu'elle n'a pas un sou et fait tout pour éviter la dépense. N'importe, il m'amuserait beaucoup de gagner un peu d'argent comme *photographe*.

Après tout j'ai passé la plus grande part de la journée d'aujourd'hui en cette fonction-là, au téléphone avec la jeune femme qui assure la mise en page finale du premier volume de *Demeures de l'esprit*, non pas chez Fayard mais chez un maquettiste sous-traitant. Il devrait y avoir un mot pour désigner ce qui serait, dans le champ du labeur, l'équivalent des *faux frais* dans celui de la dépense. On croit, *je crois*, malgré l'expérience, que le travail sur un livre, pour un écrivain, c'est de l'écrire et puis c'est tout. Et c'est en effet l'essentiel. Mais que de tâches annexes, et comme elles coûtent de temps ! C'est particulièrement vrai évidemment pour des volumes du type de ces *Demeures*, où je suis plus ou moins responsable de tout, et justement de l'iconographie, qui va être abondante. Après presque trois semaines de corrections d'épreuves et de travail sur la maquette, et de rédaction de la partie *pratique*, j'en suis depuis hier à m'occuper page par page de choix d'images, de problèmes de format, de cadrage et de recadrage. C'est une activité terriblement chronophage. Par chance, elle ne m'ennuie pas du tout. Il s'agit à peine de *travail*, même, tant je trouve cela amusant. J'aurais dû être iconographe, peut-être, puisque je suis à ce point *iconophile* – comme Baudelaire, aimé-je à penser…

… Mais pas du tout comme Flatters, par exemple. Peut-être les peintres n'aiment-ils pas les images – les images pour les images, je veux dire, les images *de quelque chose*. Même dans le domaine pornographique, Flatters est indifférent aux représentations sur papier, ou sur cristal liquide. C'est une des raisons de sa résistance passive à l'informatique et au réseau des réseaux : en quoi il est très finkielkrautien. Je ne cesse de lui parler de tel ou tel type magnifique que j'ai repéré sur la Toile et dont je pourrais facilement lui envoyer le

portrait s'il daignait s'équiper d'un ordinateur, ou apprendre à s'en servir. Mais non, mes propositions d'images le laissent totalement indifférent. Il a besoin de la chose même, il dit qu'il ne va pas commencer à entrer dans le monde des vulgaires *représentations*. Impossible de partager avec lui mes enthousiasmes.

Le goût pornographique est très central au goût pour les images, chez moi – je dis *pornographique*, c'est un peu beaucoup dire : ce qui m'intéresse ce sont les visages, les corps, pas les actions, sinon par les visages et les corps qui éventuellement s'y engagent. Le désir d'images est le désir, tout simplement. La jouissance aux images est la jouissance. Cependant elle n'est pas exclusivement de nature érotique, loin de là. Ou bien c'est Éros qui me fait aimer les paysages, les bâtiments, les photogrammes de films noirs et les photographies *vintage*, qu'elles soient de rois ou d'impératrices, d'actrices ou de compositeurs, de personnages historiques ou d'inconnus du temps de la guerre de Sécession ou du Second Empire. J'accumule.

On peut, sur Flickr, constituer un dossier de ses "favoris". Le mien croît encore plus vite que celui de mes propres photographies, dont j'envoie pourtant une dizaine par jour. Ce dossier ferait sans doute un excellent autoportrait – dis-moi quelles images te retiennent…

Samedi 16 février, neuf heures et demie du soir. Tout, absolument *tout*, prend plus longtemps que prévu – il est vrai que je passe beaucoup de temps parmi les images, justement, ou bien à jeter un coup d'œil aux sites amis, quand ce n'est pas à y intervenir, et toujours trop précipitamment, comme pour tout le reste. N'empêche : je croyais finir hier de répondre à un entretien pour *Libres*, une revue gaulliste – je n'ai même pas fini ce soir. Or il faut de toute urgence que j'écrive quelques lettres, la plus pressée étant pour Marianne Alphant qui m'a envoyé il y a maintenant deux mois sa *Petite Nuit.*

Il va falloir ensuite que je me mette à travailler exclusivement au *journal 2005*, puisqu'on me propose de le publier en juin, ce qui m'irait très bien ; mais pour tenir cet objectif il sera impossible de faire quoi que

ce soit d'autre pendant un mois ou deux – nouvelle interruption de *L'Écart*, donc. Quant à la pauvre *Anthologie*, c'est l'éternelle sacrifiée. Il est vrai qu'en elle le but ne cesse de reculer à mesure que je le poursuis plus ardemment : toute attention un peu soutenue à ce projet ne fait qu'en révéler des aspects inédits, insoupçonnés. Sans doute aurais-je dû m'en tenir à mon idée initiale, qui était de réunir en un petit volume les poèmes d'amour des hommes que je connaissais déjà et que j'aimais vraiment ; au lieu de quoi je me suis laissé emporter à la poursuite d'une exhaustivité bien sûr impossible à atteindre, qui me vaut toute sorte d'œuvres dont l'intérêt est surtout documentaire et qui change complètement la nature du volume envisagé : ce n'est plus un jardin de délices, c'est un cabinet de lectures savantes.

***

La semaine dernière j'ai reçu un coup de téléphone assez étrange d'une femme, d'ailleurs très aimable, qui me proposait – on était mercredi – de participer le dimanche suivant, dimanche dernier, donc, à Paris, à l'émission "Ripostes", dont l'hôte principal devait être Fadela Amara, qui présentait alors son "plan banlieue". Bien entendu j'ai refusé, entre autres raisons parce que j'étais alors en pleines épreuves de *Demeures de l'esprit*, et n'avais ni le temps ni l'argent d'aller à Paris. Mais ma correspondante insistait beaucoup, tirait argument de mes dénégations mêmes, disait que quelqu'un qui ne soit pas directement engagé dans l'affaire était exactement ce qu'on cherchait, que je donnerais à l'ensemble du recul, et même de la *hauteur* – bref, il n'est flatterie qui ne m'ait été prodiguée pour m'attirer dans ce qui, selon toute vraisemblance, n'était rien d'autre qu'un piège, une émission dans laquelle je tiendrais le rôle de bouc émissaire, celui qui met d'accord toutes les parties par l'horreur générale qu'il inspire.

Comme je continuais de refuser, il me fut fait une proposition qui, sur le moment, me parut stupéfiante, et que je continue, dix jours plus tard, de juger très étonnante. Puisque décidément je ne voulais pas venir à Paris, qu'à cela ne tienne, on viendrait chez moi pour m'interviewer seul,

et de cet entretien on ferait un insert dans le débat général en direct. Or il se trouve que depuis des années je me dis que je dois refuser les (rarissimes) propositions de *talk-shows* et débats collectifs qui me sont faites, entre autres choses parce que je suis très mauvais dans ces échanges à plusieurs, étant incapable de prendre la parole sauf quand elle m'est donnée, et encore ; mais qu'en revanche je pourrais accepter, si tant est qu'il m'en soit fait, les offres d'entretien en tête à tête. Je n'ai pas accepté celle-ci, mais mon interlocutrice a dû sentir que j'hésitais, que j'étais surpris et sans doute flatté, qu'elle avait une chance de me convaincre. Elle m'a laissé deux heures pour réfléchir. On était au début de l'après-midi : rendez-vous téléphonique fut pris pour cinq heures.

Je consultai Finkielkraut qui, contrairement à moi, et il sait mieux que moi de quoi il parle, trouvait que l'entretien en tête à tête n'était pas du tout un avantage, et même que c'était beaucoup plus dangereux pour moi que d'être dans le studio avec les autres invités, parce qu'une fois qu'aurait été diffusé le petit film où l'on m'entendrait – trois ou quatre minutes, par exemple – je ne serais pas sur place pour le défendre et pour me défendre, et je ne pourrais rien répliquer aux horreurs qui risquaient d'être dites sur moi. Il ne conseillait pas formellement de décliner l'offre, mais recommandait la plus grande prudence. Il voulait que je pose à mon interlocutrice toute sorte de questions sur le déroulement de toute l'affaire, que je me préoccupe de savoir, par exemple, quels étaient les autres invités, et que j'essaie d'exiger que l'entretien enregistré ne soit pas plus long que l'entretien diffusé. Il pensait que je n'avais presque aucune chance de me voir accorder cela, mais me conseillait toutefois de tâcher d'obtenir la garantie qu'on n'allait pas me faire parler vingt minutes pour diffuser deux minutes d'entretien : car des vingt minutes on garderait précisément ce qui pourrait servir à m'accabler, et qui ne manquerait pas de se présenter au sein d'un si long échange, tandis que sur deux minutes dont les monteurs ne pourraient rien enlever, j'avais une chance, en faisant très attention à ce que je dirais, de ne pas prêter le flanc à une nouvelle "affaire Camus" (que Finkielkraut paraît craindre pour moi beaucoup plus que je ne fais).

Je suis allé faire ma promenade quotidienne à la rivière, j'ai réfléchi aux divers éléments dont je disposais et je suis rentré de façon à être bien

à l'heure pour le rendez-vous de cinq heures. J'étais à la maison à temps pour recevoir avant l'heure dite un appel de Flatters, que j'avais consulté plus tôt lui aussi, qui penchait plutôt, alors, pour une acceptation de la proposition mais qui, entre-temps, avait changé d'avis et se montrait à présent formel – il s'agissait d'un piège et je devais absolument refuser.

De toute façon je n'imaginais pas que le coup de téléphone que j'allais recevoir de la part de la femme de "Ripostes" serait celui où une décision serait prise. Mon intention était de suivre à la lettre les conseils de Finkielkraut, de demander toutes les précisions possibles et de prier qu'on me laisse deux heures, ou jusqu'au lendemain matin, pour répondre par oui ou par non.

Or à cinq heures pas de coup de téléphone, à cinq heures et demie non plus, à six heures pas davantage et à sept heures toujours pas. M'eût-on appelé à ce moment-là, j'aurais persisté sans hésiter dans mon refus, à cause du rendez-vous téléphonique donné et pas tenu (j'avais hâté ma promenade pour être rentré bien à l'heure, après toutes ces consultations). Mais je n'en ai pas eu l'occasion car il n'y pas eu d'appel du tout, ni ce jour-là ni depuis lors.

J'ai toujours eu la conviction qu'il existait une muflerie journalistique ou médiatique spécifique, que j'ai souvent eu l'occasion d'éprouver. Rarement m'aura-t-il été donné de l'apprécier si pure.

Dimanche 17 février, dix heures et quart, le soir. Je termine à peine mes réponses à la revue *Libres.* Toute la journée de travail d'aujourd'hui y est passée, d'un travail il est vrai assez peu soutenu car je me suis aussi beaucoup occupé de photographie, comme tous ces temps-ci. Il reste que j'étais persuadé de pouvoir m'acquitter de la tâche en deux ou trois heures et qu'elle a dévoré deux ou trois jours, ou peu s'en faut. De façon assez curieuse, et contrairement à ce qui est habituellement le cas, je disposais de *plus* d'espace que je n'en avais besoin. On me demandait vingt mille signes et j'avais à répondre à dix questions seulement, dont aucune ne m'inspirait de très longs développements. Enfin c'est fait. Je compte me mettre assidûment dès demain au *journal 2005*, mais non sans

avoir auparavant écrit à Marianne Alphant et à quelques autres, et payé quelques factures.

***

« C'est la lecture de qu'est-ce que c'est qu'une exposition » (France Culture).

***

« On n'en sait toujours pas plus sur concrètement comment va se passer la présidence de Vladimir Poutine » (*id*. ; phrase doublement inintelligible puisque la présidence de Vladimir Poutine *s'achève* – peut-être le journaliste voulait-il parler de la présidence de son successeur… De toute façon, ce n'est pas cet aspect-là qui m'a retenu).

***

Ah, et celle-là, très belle, très pure :

« Ils sont vraiment orientés sur sécuriser la ressource » (un invité de France Culture).

***

Le Kosovo a proclamé aujourd'hui son indépendance. J'en éprouve des sentiments mêlés. Un ou deux passages du côté de Peč avaient fait de moi un grand ami du peuple kosovar, il y a vingt ans. Et pendant les guerres atroces de la décennie passée, j'ai constamment pris parti pour lui, comme pour les Bosniaques, contre les Serbes. Sans en être tout à fait au retournement, je suis à présent beaucoup plus partagé. Je suis certes très favorable au droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, les Kurdes et les Tibétains n'ont pas de plus fidèle allié que moi ; mais il me semble

que ce droit à l'indépendance, pour un peuple qui la désire, ne saurait être tout à fait agissant qu'à la condition de s'appuyer sur un droit territorial ancien, autrement dit sur l'histoire : il ne saurait avaliser la conquête, la colonisation ou la contre-colonisation démographique, l'immigration de masse. Le cas redoutable du Kosovo est un de ceux où le droit majoritaire démocratique (les Kosovars ou "Albanais" sont incontestablement majoritaires au Kosovo, comme le sont désormais les Chinois au Tibet) entre en conflit direct avec les droits territoriaux historiques, en l'occurrence ceux dont jouissent (mais ça ne les aide guère) les Serbes et la Serbie, dont le Kosovo est l'un des berceaux, ainsi qu'en attestent certains monuments très anciens dont j'ai visité quelques-uns.

Inutile de nier que je puis difficilement ne pas penser à mon propre pays. Qu'adviendra-t-il si telle ou telle communauté immigrée, en France, réclame son indépendance ou veut faire sécession au motif qu'elle est majoritaire dans telle ou telle région ?

En vingt ou trente ans, la présence de l'islam en Europe a totalement changé de réalité et de signification. Jadis j'y étais très attaché parce que je voyais en elle un élément de diversité (*réelle*, et pas au sens idéologique actuel), d'exotisme, de cosmopolitisme, de pittoresque, de merveilleuse *étrangèreté*. Je la trouvais romanesque et poétique, bien digne d'être protégée à ce titre. J'aimais la mosquée de Paris, les architectures mudéjares d'Aragon, les palais abencérages de Grenade, le mur des Sarrasins à Clermont, la cour aux arcs outrepassés et palmés de la villa Rufolo de Ravello, les pantalons bouffants des femmes du Kosovo, les minarets des Alpes dinariques. Je me souviens que j'avais offert à Rodolfo Junqueira un très beau livre italien de Gabriele Crespi qui s'appelait *Europe musulmane*, paru en France aux éditions du Zodiaque, dans la collection "Les Formes de la nuit", et qui était consacré aux traces archéologiques de la présence islamique en Espagne, en Italie, dans les Balkans et jusqu'en France ou en Hongrie : ce livre est encore dans ma bibliothèque, soit que Rodolfo l'ait jugé trop lourd, dans son épais coffret, pour traverser avec lui l'Atlantique, soit qu'il l'ait oublié derrière lui. Mais, aujourd'hui, le concept d'*Europe musulmane* revêt un tout autre sens et il fait froid dans le dos. Le Kosovo et la Bosnie

n'apparaissent plus comme de pittoresques enclaves parmi nous d'un monde lointain, à préserver par tous les moyens, mais comme les très inquiétants laboratoires de ce qui pourrait bien nous arriver avant longtemps, l'Europe n'étant plus rien qu'une grosse et suicidaire Yougoslavie.

Mardi 19 février, neuf heures et demie du soir. Toute mon entrée d'hier soir, ici, a été emportée par un incident informatique : toutes mes activités photographiques, certaines rigoureusement professionnelles, comme mes envois d'images supplémentaires ou de remplacement à la société qui travaille à la mise en page et à la maquette des *Demeures de l'esprit*, ont épuisé le peu qui reste de mémoire à ce pauvre ordinateur vieillissant, et il *plante*, comme je crois qu'on dit, à la moindre occasion. C'est ce qui est arrivé hier soir. Je ne me suis pas fait de souci sur le moment, ni aujourd'hui de toute la journée, parce que j'avais vu paraître sur l'écran, au moment de la remise en marche après l'incident, un fichier de sauvegarde automatique. Je viens de m'apercevoir qu'il était vide.

Toute l'entrée d'hier était consacrée à Alain Robbe-Grillet dont j'avais découvert la mort dans l'après-midi par le truchement du forum de l'Innocence, toujours très vite et très bien informé. La nouvelle m'a donné un coup, et d'autant plus vif que je ne m'y attendais pas du tout, malgré l'âge du défunt (quatre-vingt-cinq ans). Les dernières fois que je l'avais vu ou entendu à la télévision ou à la radio, il m'avait semblé n'avoir rien perdu de sa vivacité habituelle. Il est vrai que ce n'est pas tout à fait récent. Quant à la dernière fois que je l'avais rencontré, c'était à la soirée d'ouverture du musée du quai Branly, le 21 juin 2006. Il s'y trouvait avec sa femme Catherine, comme presque toujours dans mon expérience. Nous avions passé un assez long moment ensemble et bavardé très cordialement, sans faire la moindre allusion à l'épisode précédent, à savoir l'"affaire Camus" au cours de laquelle il s'était montré rien moins qu'amical. À un journaliste qui l'interrogeait à ce sujet il avait déclaré que « Renaud Camus met dans son journal toutes les conneries qui lui passent par la tête, et ensuite il s'étonne que ça lui retombe dessus ». Non seulement il avait absolument et véhémentement refusé de signer la

pétition dite “en ma faveur”, montée à grand mal par Flatters, il avait même interdit à sa femme de la signer elle-même, en tout cas sous le nom de Robbe-Grillet – peut-être l’a-t-elle signée sous son nom d’écrivain, *Jeanne de Berg*, je ne me souviens plus (je n’ai presque rien eu à voir avec cette pétition, organisée tandis que j’étais aux États-Unis, et pour cette raison je n’ai à son sujet que des réminiscences confuses qui, par leur flou, se révèlent souvent assez embarrassantes et m’ont fait plus d’une fois taxer d’ingratitude).

J’aime mieux me rappeler notre séjour à Rio de Janeiro, à l’hôtel Gloria, pendant l’été 1995. C’est le moment où, sans être intimes – nous n’avons jamais été intimes –, nous avons passé le plus de temps ensemble. Pendant une semaine ou une dizaine de jours nous nous sommes vus presque tous les jours, dès le petit déjeuner que nous prenions ensemble, lui, Catherine et moi, dans une des salles à manger de l’hôtel. Je me souviens d’une merveilleuse après-midi au Jardin botanique, où nous avions fait un concours de citations ou de récitations de textes, moi déversant sur lui tout Levet, lui déclamant presque de bout en bout une pièce de Sacha Guitry, assez peu connue je crois bien et qu’il savait par cœur, *Jean III ou l’Irrésistible Vocation du fils Mondétour* : c’était très drôle, au moins dans son interprétation. D’ailleurs il était très drôle et très gai, pendant tout ce séjour, et Catherine aussi, avec laquelle je suis sorti seul deux ou trois fois, dans des cinémas pornos et de drague, ou bien à l’Alaska, à Copacabana, où donnait un spectacle un groupe de vigoureux jeunes gens nommés *Los Leopardos*, dont le grand titre de gloire était qu’ils lâchaient leur foutre sur scène, en palmiers.

Robbe-Grillet, sans être à proprement parler homophobe, à ma connaissance, ne tenait pas plus que ça, contrairement à sa femme, à trop d’homosexualité dans son proche entourage. Il trouvait que pour nos excursions en voiture je lui imposais un peu trop facilement mes amants, qui n’étaient jamais le même et dont la plupart étaient noirs – il n’avait pas du tout d’objection à ce dernier point mais n’appréciait pas outre mesure, je crois, d’avoir à partager au matin la voiture de l’ambassade avec mes découvertes de la nuit. Ce point mis de côté, qui était plutôt, de sa part, un sujet de bougonnes plaisanteries, il était très cordial et de bonne humeur. Je ne crois pas qu’il se soit jamais beaucoup soucié de

moi ni de mes travaux, mais il était à mon égard d'une gentillesse indifférente, souriante, narquoise et passive, qui n'était pas désagréable.

Il y eut aussi une curieuse séance, un débat entre lui et moi, organisé par Jean-Pierre Salgas dans une bibliothèque du Ve arrondissement, du côté de la Grande Mosquée – après l'épisode brésilien, mais avant l'"affaire". Plus tôt, au début des années quatre-vingt-dix, peut-être, j'avais enregistré avec lui, pour France Culture, une série d'entretiens qui d'ailleurs ont été rediffusés il y a quelques années. Je crois que l'enregistrement s'était déroulé dans la maison de Jean Puyaubert, rue Campagne-Première, mais je peux me tromper : je crois *savoir* cela mais ma mémoire, étrangement, ne m'en offre aucune image. Sans doute Robbe-Grillet et Catherine étaient-ils venus là, encore plus tôt, lors d'une fête donnée par Jean-Paul et par moi à l'occasion de quelque vernissage de Jean-Paul, j'imagine.

Il y avait eu d'autres fêtes, bien plus anciennes celles-là, vieilles de plus de trente ans pour certaines, au 76, rue du Bac, ou bien chez Warhol (sans Warhol), au 15, rue du Cherche-Midi. Peu d'images, là aussi. Je revois plus facilement Catherine qu'Alain, et d'ailleurs il a dû arriver plusieurs fois qu'elle vînt seule. Je ne sache pas que nous nous soyons jamais rencontrés à New York et pourtant, en relisant récemment pour publication le *Journal de* Travers, je me suis vu rappeler que nous nous étions succédé un jour, ou d'un jour à l'autre, à la Factory warholienne.

Mercredi 20 février, neuf heures et demie du soir. Je ne suis pas sûr d'avoir beaucoup aimé les livres d'Alain Robbe-Grillet, mais j'ai beaucoup aimé nombre de ses *phrases*, et, pour un fétichiste de ma sorte, c'est plutôt plus important. Évidemment il est peu d'écrivains dont l'*imaginaire* (j'ai une sainte horreur de ce mot, mais, pour une fois, c'est bien de cela qu'il s'agit) soit plus éloigné du mien. Si mon homosexualité le mettait mal à l'aise ou l'ennuyait (dans la vie), son sadisme grand-guignol à l'égard de fragiles et dures petites adolescentes ne faisait rien pour m'exciter, ni ma lecture. Tout de même, nous partagions le goût des salles de théâtre ou d'opéra, des loges, des couloirs arrondis et des halls

déserts, des coups de feu, des rivages rocheux dans la marée montante, des plantations, des maisons coloniales, des galeries extérieures, des palais baroques, des parcs, des statues. Comme je n'ai jamais beaucoup pensé à Butor, l'homme, et ne l'ai jamais rencontré, c'est, avec Robbe-Grillet, le dernier représentant de la génération des pères, littérairement, qui disparaît. À présent je n'ai plus que des contemporains.

Ah non, il y a Bonnefoy, évidemment. Mais Bonnefoy vit dans un autre monde où je n'ai jamais pénétré. Et puis il n'écrit pas de romans, et je n'écris pas de poésie. Jamais je ne me suis senti à son égard dans une situation… je ne dirai pas *filiale*, mais *d'héritier*, pour le meilleur et pour le pire : de suiveur, de continuateur, d'être celui *qui vient après* – tandis que je me suis toujours senti celui, ou un de ceux, qui *venai(en)t après Robbe-Grillet.*

C'est peut-être une des raisons qui font que je suis de la sorte affecté par sa mort. Il y a surtout que je l'aimais bien. Je ne parlerai pas d'*affection*, mot qui introduirait une nuance d'intimité qui n'a pas lieu d'être ici. Mais j'avais le goût de sa voix, de ses intonations, de son rire, de sa drôlerie, des bizarreries de sa culture, de son intelligence caustique, peut-être même de son indifférence. Je vais trouver la vie plus plate, en son absence, moins résonnante.

***

Les articles nécrologiques et les commentaires évoquent tous le curieux épisode ultime de sa "carrière", cette affaire d'Académie française où j'aurais tendance à lui donner complètement tort, évidemment. On le félicite d'être arrivé à être et à ne pas être de la Compagnie, seul dans son cas, et d'avoir laissé en plan les Immortels sans les avoir jamais honorés de sa présence. Son attitude sur ce point me semble à la fois passablement mufle (il ne cessait de faire allusion au *consentement* à être élu qu'il aurait fini par donner, à l'honneur, en somme, qu'il faisait aux Quarante en daignant être des leurs…), enfantine (pourquoi avoir accepté l'élection, si c'était pour faire ensuite toutes ces histoires ?) et absurde (il ne voulait pas entendre parler de

l'habit vert – moi, évidemment, si j'entrais à l'Académie française, ce serait essentiellement pour l'uniforme…).

La pleine page du *Monde* à lui consacrée (article de Michel Contat) se termine par ce curieux morceau de phrase :

« … une œuvre considérable et qui peut échapper aux marques du temps par le coulé, le "nappé" somptueux, aurait dit Roland Barthes, de son écriture si française. »

Si *française ?* Il me semble qu'il y a des lustres que je n'avais pas vu parader ce malheureux adjectif, surtout en cheval funéraire. Mais je ne songe pas à m'en plaindre.

Jeudi 21 février, neuf heures et demie du soir. Oui, vraiment, il faudrait absolument trouver un mot qui fût au travail ce que sont aux frais les faux frais. *Faux travail* ? Mais c'est bel et bien du travail. Il est vrai que les faux frais sont bel et bien des frais…

Ainsi j'ai passé presque toute la journée à des problèmes de mise en page, pour *Demeures 1*. Pas un instant je n'avais imaginé, quand j'écrivais ce livre ou voyageais pour le préparer (ceci et cela désignent la même période) que nous pourrions *manquer de photographies.* Quand il n'y en avait pas qui fût réussie, pour telle ou telle maison, ou quand il n'y en avait pas *du tout* (parce que ce jour-là j'avais oublié mon appareil, par exemple), je ne me faisais aucun souci, convaincu que j'étais que si, dans le livre, il allait être possible de mettre douze photographies, disons, ou mettons dix-huit, ce serait déjà bien beau. Or il va y en avoir près de cent, peut-être même plus. Tous les chapitres commencent sur une page de droite et en face, sur la page de gauche, il doit y avoir une photographie. Or il y a soixante-deux chapitres. Et quand ils se terminent sur une page de gauche, comme tous les chapitres commencent sur une page de droite avec une photographie en face d'eux à gauche, il n'est pas question qu'un nouveau chapitre commence en face de celui qui finit, et donc il y a à droite un emplacement disponible pour une photographie de plus. Et parfois il y a des photographies sur double page, à l'intérieur des chapitres. Je croyais que tout cela allait être absolument ruineux et ne

pouvait pas être envisagé, et ruineux ce l'est peut-être, mais on m'explique qu'à partir du moment où l'on a fait choix d'un papier sur lequel on peut imprimer des photographies en couleurs (sans que ce soit du papier glacé), et qu'il est le même pour tout le livre, plus ou moins de photographies n'y change pas grand-chose et n'ajoute guère à la dépense, sauf en ceci qu'en ajouter augmente le nombre de pages, évidemment. Le livre va encore être énorme, d'ailleurs. J'avais imaginé qu'on en fasse deux volumes, mais la suggestion n'a pas été retenue. Tel quel, il risque d'être un peu gros pour le voyage. Mais si j'en juge par le "pdf", il sera absolument superbe, le plus beau livre qu'on m'ait jamais fait (au moins dans cette catégorie-là). Le maquettiste, ou compositeur, je ne sais comment on dit, l'homme qui dirige l'entreprise avec laquelle je travaille pour la mise en page, me dit de ne pas trop m'exciter, que je risque d'être un peu déçu, que le "pdf" (la maquette informatique) est souvent très flatteur, pour les images, parce qu'elles profitent de la luminosité de l'écran, ce que je crois volontiers. Et je n'entrevois pas très bien ce que peuvent donner ces images en couleurs sur un papier qui ne sera pas glacé. Il reste qu'au stade actuel, et tel que page après page fait la navette par voie électronique entre Paris et Plieux, c'est vraiment superbe.

Toutes mes photographies ne le sont pas, bien entendu, superbes. Et certains sites sont peu photogéniques. Dans la première sélection d'images que j'avais donnée, j'avais envoyé les meilleures ou les moins mauvaises, bien sûr, mais à mesure qu'il en faut davantage, la qualité se dégrade. D'autre part, il y a le cas des maisons et domaines pour lesquels je ne dispose d'*aucune* illustration dont je sois l'auteur, soit parce que nous avons oublié de nous rendre sur place, ainsi à Blenheim (qu'heureusement je connaissais assez bien), soit parce que je m'y suis présenté sans appareil, comme à la maison natale de John Wesley, The Old Rectory, à Epworth. En remplacement il aurait été possible de mettre des photographies d'autres photographes, trouvées par exemple sur Flickr. Mais j'aime mieux m'en tenir au principe selon lequel *toutes* les photographies sont de moi, sans quoi il faudrait entrer dans des attributions trop compliquées. L'idée m'est donc venue de rechercher des images qui ne puissent en aucune façon m'être attribuées, ni à un photographe contemporain. Ainsi j'ai envisagé de placer en face du début

du chapitre sur Blenheim la reproduction d'un plan de Vanbrugh. Je n'en ai pas trouvé sur le Net. Nous sommes passés de là à une photographie en noir et blanc de Churchill enfant, ou jeune homme, en uniforme de cadet. Et, pour les Cabinet War Rooms, où je n'ai pu prendre, dans la pénombre souterraine, aucun cliché présentable, à une photographie de Churchill en chef de guerre. Une solution du même ordre est celle qui sera retenue pour la maison de Freud, dont toutes les photographies que j'avais faites se sont perdues par une erreur de manipulation – acte manqué, dira-t-on, que palliera un beau cliché de Freud en sa dernière année. S'agissant de l'Old Rectory, nous sommes à la recherche d'un tableau ou d'une gravure figurant l'incendie au cours duquel ce bâtiment fut détruit en 1709 (avant d'être reconstruit) et le jeune John Wesley sauvé des flammes. Et il faut aussi trouver un portrait de Benjamin Franklin, parce qu'à l'intérieur de sa maison de Craven Street, à Londres, il était interdit de faire des photographies tandis qu'à l'extérieur, étroite et haute, avec des automobiles au premier plan, elle n'était vraiment pas photographiable, ou en tout cas pas par moi – bien que j'aie photographié la maison de Haendel, dans New Bond Street, en des conditions tout à fait semblables : le résultat n'est pas encourageant, et ce sera la plus mauvaise image du livre.

Donc voilà exactement ce dont je me suis occupé toute la journée. *Travail* ? Pas *travail* ? Quoi qu'il en soit, ça ne peut pas *ne pas* être fait, et pour la plus grande part ce ne peut être fait que par moi. Ce n'est pas ennuyeux, ce n'est pas fatigant (à ceci près que l'attente, chaque fois qu'une photographie est en chemin par voie électronique, est assez irritante pour les nerfs), cela ne demande guère d'effort intellectuel ni physique, mais pendant qu'on se livre à ce léger labeur inévitable on ne se consacre pas au *vrai* travail pourtant urgent, et pas, par exemple, au *journal* 2005 dont l'indispensable toilettage a progressé en tout et pour tout, aujourd'hui, de *trois* paragraphes (sur je ne sais combien de milliers…).

Le *faux travail* prend presque autant de temps que le vrai.

***

M’est revenu à propos de la mort de Robbe-Grillet que Paul Otchakovsky m’a dit un jour que Robbe-Grillet lui avait proposé une place pour moi au jury du prix Médicis :

« Commencez par le lui donner, le prix Médicis, on verra après ! » a répondu Paul.

Je crois qu’il a commis ce jour-là une grave erreur stratégique. Et puis il ne manquait pas d’air, de refuser à ma place sans même me consulter ! L’appartenance au jury Médicis eût été pour moi une de ces protections critiques, sociales, économiques et peut-être même idéologiques (c’est moins sûr) qui m’ont terriblement manqué.

Vendredi 22 février, dix heures du soir. Lundi matin est passé le sympathique couvreur, M. Guion, enté d’un tailleur de pierre. Il m’a présenté un devis pour ses travaux à la tour, devis dont le montant m’a semblé moins effrayant que je ne l’avais imaginé : six mille trois cent cinquante et un euros – bien entendu je n’en ai pas le premier sou, et suis même bien, bien en deçà du premier sou ; néanmoins, il s’agit d’une sorte de somme qui reste dans l’ordre de l’intelligible, de l’appréhendable par la sensation, du commensurable à l’imagination ; et si l’on songe qu’il ne s’agit de rien de moins que d’édifier, pour commencer, un échafaudage de vingt-six mètres, il me semble que c’est objectivement assez raisonnable.

Ce me l’a paru d’autant plus, d’abord – et j’étais presque enthousiaste –, que je croyais que c’était un devis général pour l’ensemble des travaux, intervention comprise du maçon tailleur de pierre. J’ai rapidement dû ouvrir les yeux, et d’ailleurs il était absurde d’imaginer qu’une somme aussi modique pût couvrir ceci et cela : bien sûr que non. Le maçon, lui, va m’envoyer son propre devis, dont je n’ai pas grande idée, mais dont je ne serais pas surpris qu’il fût nettement plus élevé. Or il ne s’agit en aucune façon de *réparer* la voûte de la pièce la plus élevée de la tour. Non, il n’est question que de l’*étayer*. Et pour étayer il faut condamner et remplir de madriers entrecroisés deux pièces, celle qui est immédiatement sous la voûte et celle qui est à l’étage inférieur, car les

étais ne peuvent prendre appui que sur de la pierre, et la pièce qui est sous la voûte n'a qu'un plancher, d'ailleurs sérieusement ébranlé déjà par la chute de deux grosses pierres.

Que ces pièces soient condamnées, cela ne nous gêne guère, nous n'y allons pour ainsi dire jamais et elles sont à peu près inutilisables de toute façon, serait-ce seulement parce qu'on risque d'y recevoir sur la tête des pierres de la taille d'une cuve de bénitier. Mais enfin, je vais devoir me saigner aux quatre veines, et d'un sang que je n'ai pas, pour quelque chose qui non seulement n'apportera absolument rien à cet édifice, aucun embellissement, aucune amélioration de la vie qu'on y mène, mais n'aura pour effet que de lui donner encore plus une allure de château branlant. Or il n'y a pas moyen de faire autrement, à moins de se résigner à plier bagage une fois pour toutes. Les Monuments historiques ni les Bâtiments de France ne peuvent donner un sou cette année. Ce que conseillent ces administrations, c'est d'étayer le plus vite possible, entièrement à mes frais, quitte à opérer l'année prochaine la réparation proprement dite, avec le concours de l'État.

Tout cela semble parfaitement raisonnable, si le raisonnable est une sous-catégorie de l'inévitable. Pourtant, c'est de ma part quitter tout à fait les rivages de la raison (que je n'ai jamais beaucoup fréquentés, il est vrai), et même ceux du concevable. Dire que je ne peux pas payer les sommes impliquées serait faire de la situation un tableau mille fois trop rose. Mon compte bancaire principal n'est pas négatif, mais c'est pour la seule raison que je dispose depuis six mois d'un compte annexe "Provisio" qui, lui, est débiteur de onze mille euros. Or c'est précisément le maximum de débit qui m'est autorisé pour lui. Et l'assureur me réclame deux mille cinq cents euros, et j'ai fait à Totalgaz toute sorte de chèques de huit cents ou mille euros qui doivent être touchés l'un après l'autre au début de chaque mois jusqu'en mai prochain. Et… et… et… Et je continue de payer tous les mois pour les maudits "convertisseurs" qui n'ont jamais marché. L'avocat qui suit à présent cette affaire-là est fort occupé, car il est candidat aux élections municipales de Fleurance (sans aucune chance de l'emporter, je crois bien), et rien ne bouge sur ce front. Curieusement, il en va de même, mais c'est moins grave, pour le site web de la Société des lecteurs, qui fonctionne très mal, auquel la plupart des

habitués ne peuvent pas accéder (ils s'en plaignent à moi), et qui ne fait l'objet d'aucune remise en ordre parce que son webmestre, lui aussi, est candidat (socialiste) sur une liste municipale dans le Lot-et-Garonne voisin.

J'ai signé cette semaine de nouveaux contrats avec P.O.L qui devrait reprendre le mois prochain, je crois, ses versements *normaux*, ceux qui avaient été divisés par deux il y a deux ans. On revient à la somme, trois mille euros *brut*, qui est celle qui avait cours entre nous il y a dix ans. Il n'est question de toute part que de la reprise de l'inflation, et je crois que dans tous les métiers du monde on est un peu augmenté tous les ans ou tous les deux ans, mais moi je dois être bien content et trouver que j'ai bien de la chance (et, en effet, je le trouve…) de recevoir de P.O.L la même somme exactement qu'en 1998 (à ceci près qu'entre-temps on est passé des francs aux euros, mais le chiffre a dûment été divisé par six et demi à cette occasion). Et Fayard, à partir du mois prochain, ne me versera plus que la moitié de ce que je recevais de ce côté-là depuis deux ans.

Samedi 23 février, dix heures moins le quart. Le contrat P.O.L prévoit une exclusivité dans toute sorte de domaines, le *roman*, la *poésie*, le *théâtre*, les *essais* et même les *chroniques autobiographiques*, ce qui paraîtrait devoir comprendre les *journaux* alors qu'il est bien entendu, ailleurs, oralement, et comme une évidence, que les *journaux* ne relèvent pas de cette exclusivité (puisqu'ils sont publiés chez Fayard). La liste ne mentionne pas les *guides*, heureusement, ce qui devrait mettre à couvert les *Demeures de l'esprit*. Cependant, *La Grande Déculturation*, qui doit paraître en mai chez Fayard, est bel et bien un *essai.* Paul Otchakovsky m'a dit une fois qu'il ne voulait pas de mes textes pour l'In-nocence. Celui-là a bien été écrit pour le parti. Pourtant, comme son titre l'indique, il est plus culturel que politique. Paul, si je le lui avais proposé, l'aurait peut-être accepté. Il regrettera de ne se l'être pas vu offert si le livre a quelque succès (ce qui, bien sûr, est hautement improbable). Heureusement, le contrat Fayard, en l'occurrence, est antérieur de quelques semaines au présent contrat d'exclusivité P.O.L. Il reste qu'il y

a toute sorte de cas tangents qui pourraient un jour créer des difficultés. J'ai songé à appeler Paul pour les mettre bien au point, et puis j'ai eu la paresse de le faire, ou la crainte que trop de lumière ne fasse tout capoter. Paul, quand je l'ai vu à Paris en décembre, et quand il a été question de ce retour financier au statu quo ante entre nous, m'a beaucoup interrogé sur un prétendu *roman* qu'on lui avait dit que je préparais pour Fayard. J'ai pu lui donner toute assurance sur ce point, qui semble lui tenir particulièrement à cœur : il n'est pas question entre Fayard et moi du moindre roman. En revanche, je n'ai rien dit des *Demeures*, qui sans doute ne lui feront pas plaisir.

Claude Durand n'a jamais donné de réponse quant au deuxième volume de ces *Demeures* consacré à la Grande-Bretagne (Angleterre Nord et Écosse), de sorte que je ne sais pas si Pierre et moi retournons là-bas l'été prochain. Un contrat pour ce projet-là apporterait un peu d'argent, mais pas assez pour mes besoins (*rien* n'apporterait assez d'argent pour mes actuels besoins, avec cette maudite tour qui s'effondre…). D'un autre côté, cet argent-là devrait être réservé au voyage lui-même, car l'expérience prouve que la partie de la somme prévue par ces contrats-là – ceux qui sont relatifs à ces volumes des *Demeures* – pour couvrir les frais de déplacement et de documentation est terriblement insuffisante, au moins quand il s'agit de voyager outre-Manche : même ce qui était censé constituer mes émoluments proprement dits y est passé et au-delà, l'année dernière. Donc, ces livres, à moi, ne rapportent rien, sinon qu'ils nous permettent d'assez jolis voyages, trop laborieux toutefois pour ressembler si peu que ce soit à des vacances. Et d'ailleurs, qu'ils nous permettent des voyages, à Pierre et à moi, j'avais dit à Claude Durand, lorsque je lui avais proposé le projet de cette série-là, que c'était mon seul objectif. Cette donnée-là, que mon grand argument, pour "vendre" ces livres, à l'origine, était qu'ils ne coûteraient pas cher, rend difficile de demander, à présent, qu'ils soient mieux rémunérés ; et d'autant plus difficile que je ne sais toujours pas, donc, si le deuxième volume britannique est oui ou non prévu pour cet été, après le premier volume français auquel je suis censé travailler cet hiver (j'ai déjà écrit cinq textes, mais il doit y en avoir vingt ou trente, je ne sais pas exactement).

Ce qui pourrait réactiver l'enthousiasme de Claude Durand pour la série serait que le premier volume, celui dont nous mettons au point la mise en page en ce moment, fût très beau, et il se pourrait bien qu'il le fût. Mais qu'il soit très beau n'est nullement une garantie de succès. Peut-être va-t-il devoir être très cher, peut-être sera-t-il trop gros pour servir commodément de guide, et puis les Français vont-ils beaucoup dans la province anglaise ?

Je ne vois d'autre solution à mes problèmes, quoi qu'il en soit, que de travailler toujours plus, et ma vie en devient absurde. Sept jours par semaine, trente jours par mois, je suis de sept heures du matin à onze heures du soir à ce bureau et devant cet écran, sans doute à m'esquinter irrémédiablement les yeux et peut-être à me détruire la santé. Je pense beaucoup à Pugin, l'architecte de Westminster et grand théoricien du retour au gothique, dont j'ai appris cet été qu'il était devenu fou *par excès de travail*. Je ne me sens pas tout à fait perdre la raison, mais mes nerfs sont dans un état déplorable et je suis ravagé par l'insomnie. Je n'éteins guère avant une heure du matin et une nuit sur deux, si ce n'est davantage, je me réveille à quatre heures. De plus en plus souvent je me lève alors et vaque aux affaires de l'In-nocence, ou de *Le Jour ni l'Heure* sur Flickr. Mais combien de temps peut-on tenir en dormant trois heures par nuit ?

Pourtant, si je refuse de céder à l'insomnie et m'obstine, presque toujours en vain, à tâcher de retrouver le sommeil, mon destin m'apparaît d'une absurdité désespérante. Pierre est actuellement en vacances, nous pourrions faire quelque chose, voyager un peu, au moins aller voir des maisons pour le premier volume français des *Demeures.* Mais même cela est impossible, faute de temps. Il a fallu travailler au premier volume anglais (et ce n'est sans doute pas fini), il faut travailler au *journal* 2005 (j'ai terminé la relecture de *janvier*, aujourd'hui), les épreuves de *La Déculturation* vont arriver d'un jour à l'autre, quand le *journal* sera au point il faudra écrire précipitamment *L'Écart*, il faudra vaquer au volume français des *Demeures*, il faudra aller voir les maisons, il faudra, il faudra, il faudra, cela ne s'arrête jamais et je n'en puis plus. Et ce labeur ininterrompu ne suffit pas, en ce traîtreux château, à m'assurer un peu d'aisance ou de tranquillité.

Du moins ai-je la chance de n'être pas seul. Pierre ne se plaint jamais. Il n'a pas l'air de trouver cette vie plus absurde qu'une autre. Jamais il ne présente la moindre requête pour un plaisir quelconque, un amusement, une sortie, une distraction. Il ne paraît même pas mécontent de son sort, il corrige quelques copies, il lit, il fait un peu de jardinage (sans grand résultat), il m'accompagne en promenade, il est paisible et gai, il est celui qui rend cette existence supportable

Et dont l'ange chargé de construire ma voie

Allège mon destin.

Dimanche 24 février, dix heures du soir. Il faut bien distinguer entre deux sortes de soucis – et pareillement le faudrait-il, sans doute, entre deux sortes de malheurs : ceux qui ont une influence directe sur la vie quotidienne, sur le cours des choses, sur l'apparence même des heures, et ceux qui n'en ont aucune. La maladie transforme les journées, le froid aussi, la faim également, les fâcheux dans la maison, les problèmes de plomberie, les catastrophes informatiques. À ceci près que, sans eux, je pourrais sans doute me permettre de travailler un peu moins (mais il n'est même pas certain que je le ferais…), mes soucis n'ont aucun effet sur le déroulement de mes jours. Je ne suis pas malade, la chaudière fonctionne de façon satisfaisante, nous mangeons tout à fait à notre faim, cet ordinateur s'abstient de faire des siennes. Je suis accablé par les embêtements d'argent, ils m'empêchent de dormir, mais, sans eux, mes matinées, mes après-midi et mes soirées auraient sans doute une tonalité à peine différente. Mes préoccupations financières, Dieu merci, sont comme celles qui affectent les personnages de *Guerre et Paix* : la fortune des Rostov est très gravement menacée, elle est même en train de s'effondrer, leur ruine est imminente, mais leur train de maison n'en est pas affecté – la catastrophe n'apparaît pas à l'image et, dans les films, si l'on n'était pas prévenu, on ne s'apercevrait de rien.

***

Si triomphalement enlevé un envoyage en l'air, au début de cette après-midi, que je demandai à Pierre, qui faisait couler un bain, se préparait à mettre un disque et m'interrogeait sur ce que je souhaitais entendre, un *Te Deum.* En fait de *Te Deum*, et alors que j'étais encore au lit, il a déclenché les accents d'abord orchestraux, mais passablement jubilatoires en effet, d'une musique que d'abord je n'ai pas reconnue. C'est que ce coffret-là est rarement mis à contribution. Il s'agissait du *Paulus* de Mendelssohn. Mendelssohn est très en faveur dans la maison, ces temps-ci, et cette œuvre-là est en effet magnifique. Néanmoins, assez peu porté sur les oratorios, de façon générale, et sur les grands déploiements de chœurs, et sur la musique religieuse, peut-être, je n'eusse sans doute jamais songé à faire l'acquisition d'un tel enregistrement. Il m'a été offert il y a plus de vingt ans par un garçon dont je ne me rappelle plus du tout où j'avais bien pu le rencontrer – mais ce *journal* s'en souviendrait, lui, si on savait l'interroger. C'était un Lorrain, originaire d'une petite ville des environs de Metz dont le nom se dérobe à moi pour l'instant : pas *Dombasle*, qui d'ailleurs est plus proche de Nancy, et où j'ai eu aussi quelques amours (sans y mettre jamais les pieds), mais plus tard, vers le milieu des années quatre-vingt-dix.

Le jeune homme de Metz – il a travaillé un moment à la Fnac de cette ville, je crois, au département des disques de musique classique, d'où ses cadeaux dans ce domaine – est venu avec moi, une fois, passer quelques jours sur la Côte d'Azur chez Casimir Estène, qui l'a revu plus tard à Paris ou ailleurs, s'en est un peu ou beaucoup épris, je ne sais, l'a plusieurs fois reçu de nouveau au cap d'Antibes.

Qu'a bien pu devenir ce garçon, celui qui m'avait offert *Paulus* (et aussi *Der Stern von Bethlehem*, de Rheinberger, une œuvre encore bien plus "recherchée" et que j'avoue n'avoir jamais beaucoup écoutée – peut-être la redécouvrirai-je dans ma discothèque dans vingt ans, si je suis encore de ce monde dans vingt ans, et de nouveau me demanderai-je ce qu'il a bien pu advenir de ce Fabrice) ? Je n'arrive plus à me le représenter nettement : non pas tel qu'il peut être aujourd'hui (il doit avoir près de quarante-cinq ans), mais tel qu'il était quand nous nous sommes rencontrés ; son image est offusquée dans mon souvenir par

celle, plus récente, du gendarme Éliézer auquel il ressemblait un peu, il me semble.

Vit-il encore à Metz ? Vit-il encore (ainsi qu'il est plus que probable, Dieu merci, d'autant qu'il menait une existence comparativement chaste, je crois bien, au moins selon les critères du temps) ? Il me revient qu'il était venu me voir à Nancy, une après-midi, à l'hôtel de la Reine où je séjournais pour quelque foire du livre, ou bien pour écrire quelque chose sur *La Bataille de Nancy*, le grand tableau de Delacroix (ce que je fis). Nous visitâmes un musée de l'école de Nancy, si je ne m'abuse – mais j'ai tendance à m'abuser beaucoup, et le propre des souvenirs, ou du moins des miens, est d'être inexacts et de tout mélanger.

Lundi 25 février, onze heures moins le quart, le soir. Nous allons dîner d'une minute à l'autre et c'est par défi que j'ouvre ce *journal*, malgré tout, à cette heure avancée de la soirée. Celle-ci a sombré dans des problèmes informatiques. Cet appareil est trop chargé, la mémoire lui manque, il est comme moi. Il s'est figé comme j'étais sur le Net, tout à l'heure, il a fallu l'éteindre artificiellement, en

Mardi 26 février, dix heures du soir. J'ai renvoyé hier, contresigné, le devis du couvreur pour le toit de la tour. Un élément pressant, c'est que lui disposait des échafaudages nécessaires *jusqu'au 15 mars* seulement, je ne sais pourquoi (il a sans doute plus de travail après cette date, et voulait bloquer cette affaire avant elle, j'imagine). Il a dit qu'il se montrerait accommodant pour le paiement. Il faudra bien le payer tout de même un jour ou l'autre, et je ne sais absolument pas comment je ferai. Encore lui ne s'occupera-t-il, à la tour, que du toit, d'où tombent des tuiles et des morceaux de mortier sur le toit principal, celui du *corps de logis*, comme il dit élégamment, y faisant des trous et y créant des fuites, alors que ce toit principal a été entièrement refait dans les années récentes. D'autre part, les problèmes du toit de la tour créent aussi des fuites dans la tour même, bien entendu, qui aggravent les dangers

d'effondrement de sa voûte supérieure. Le maçon n'a pas encore envoyé son devis pour l'étaiement de cette voûte. Ces travaux-là non plus, et même a fortiori, ne peuvent pas ne pas être faits. Ce serait une folie de ne pas les entreprendre, puisque les risques de chutes de pierres ne peuvent aller que s'aggravant et se multipliant si l'on ne fait rien. Mais n'est-ce pas folie plus grande encore que d'en passer commande alors que je n'ai pas la moindre idée de la façon d'en couvrir les frais ?

Ce *double bind* implacable et l'excès de travail me refusent absolument le sommeil. Ce sont maintenant les *bonnes* nuits que celles où, m'étant couché à une heure du matin, je me réveille à cinq. Dans les mauvaises je me réveille à trois, comme ce matin. Je suis étonné de tenir à ce régime. Quelle petite machine bien résistante que l'homme ! Je crains que ce ne soient les yeux qui m'abandonnent les premiers. Ils sont douloureux et surtout ils s'entendent mal, comme si l'un et l'autre ne relevaient plus du même système. Ma vision sur cet écran en est constamment faussée, pénible, difficile. Il me faudrait m'arrêter un peu. Il n'en est évidemment pas question.

Les *faux frais* du travail, toujours. La quasi-totalité de la journée d'hier s'est encore passée en ajustements avec la jeune femme qui s'occupe de la mise en page de *Demeures* à la société Palimpseste, à laquelle a recours Fayard. Cette jeune femme est heureusement très aimable et tout se passe au mieux avec elle. Mais que de temps dévoré par ces choix d'images et de dispositions ! Un temps que je n'avais absolument pas pris en compte dans mes calculs et prévisions…

***

J'ai noté ici, à propos d'images, mes activités sur Flickr. J'y mets en ligne tous les jours une dizaine de photographies qui constituent une sorte de deuxième *journal*, *Le Jour ni l'Heure*, également présent, sous une forme légèrement différente, sur mon site personnel dont s'occupe M. Lucas.

J'ai maintenant douze cents photographies installées sur Flickr. Parmi ces douze cents images, quatre ou cinq me représentent, moi. L'une

d'entre elles, prise par Pierre en juillet dernier, me montre à Laugharne, dans le pays de Galles, sur un banc du petit jardin de la *Boathouse* de Dylan Thomas. Toutes les photographies peuvent être commentées, mais, par tradition, sur Flickr, elles le sont presque exclusivement de façon positive – c'en est même parfois un peu ridicule, parce que ce réseau tourne souvent au pool d'admiration mutuelle, faire des compliments, comme on sait, étant la plus sûre façon de s'en attirer. Néanmoins une femme dont le pseudonyme est Kaedele, et que j'avais priée de mettre une reproduction d'un beau portrait de Cocteau mort, par Voinquel, dans la collection d'un groupe que j'ai formé récemment et qui se nomme *Let us now praise famous men*, a déposé sous le portrait de moi ce commentaire-ci :

« C'est toi, le vieil homme ? Zut alors, compte tenu de notre âge commun, tu me fais prendre conscience que je suis une "vieille femme" ! mdr. lol. Rions !!! »

Ça ne me fait rire qu'à moitié, évidemment, mais je ne suis même pas tout à fait sûr que cette femme ait délibérément voulu être désagréable (bien que ce soit difficile à exclure, tout de même…). J'ai jeté un coup d'œil à son "profil", et il m'a suffi pour me rendre compte que si nous tentions de nous "expliquer", elle et moi (il n'en est évidemment pas question), quarante ans n'y suffiraient pas, et même nous ne ferions aucun progrès – à aucun moment, même, nous ne commencerions à nous *entendre.*

Or, et c'est bien inquiétant, voilà un sentiment que j'éprouve de plus en plus souvent. Je tombe du temps – j'en sors par le haut ou par le bas, je ne sais, mais j'en suis déjà presque entièrement exclu.

Sur Flickr j'ai deux ou trois correspondants réguliers avec lesquels les relations sont très agréables, mais je vois bien, à lire ce qu'écrivent la grande majorité, la quasi-totalité, même, des innombrables intervenants, qu'avec leur monde je ne puis avoir que des rapports presque inexistants, que ne protège un peu, pourrait-on penser, que l'extrême politesse. Mais si l'on pensait cela l'on penserait mal, parce que la grande valeur en cours est la familiarité, l'absence de chichis, la simplicité, au point que ce que j'appelle la politesse, moi, y est presque perçue comme une insulte.

Mercredi 27 février, dix heures du soir. J'ai dû m'interrompre hier au milieu de réflexions que d'ailleurs il n'y a pas de raison de centrer sur le pauvre Flickr où, dans l'ensemble, au contraire, les échanges sont plutôt courtois. Non, le problème est bien plus général, même s'il n'est un problème que pour moi. Il est par excellence, une fois de plus, celui de *l'idéologie du sympa*, dont nous touchons là le cœur même. Qu'est-ce qu'être *sympa*, en effet, sinon être simple, direct, cordial, chaleureux et, dans les faits, rapidement familier ? C'est précisément sur ce dernier point que le bât blesse pour moi. Je ne demande pas mieux que d'être cordial et chaleureux, ni même *simple*, dans une certaine mesure, encore que cette valeur, qui a toujours été capitale pour la mondanité mondaine et aristocratique, au moins en principe, m'a toujours été, mais pas du tout pour cette raison, un peu suspecte. Et je ne demande pas mieux qu'on soit avec moi simple, cordial et chaleureux. Mais je n'associe pas du tout la chaleur et la cordialité à la familiarité ; et encore moins la familiarité à l'intimité.

Cette femme qui sur Flickr juge aimablement que j'ai l'air d'un vieil homme et du coup s'inquiète, ayant le même âge que moi, de pouvoir paraître quelque chose comme une vieille femme, est figurée par une "icône" très laide (un poulet jaune de bandes dessinées avec une crête en bataille) et, sur son "profil", précise que son diminutif est *Kay* et qu'elle souhaite que tout le monde l'appelle *Kay*. Elle a au moins le mérite de la parfaite cohérence et de la représentativité exemplaire – de tout ce que je déteste, certes, mais plus largement de tout ce qui a cours socialement aujourd'hui. Oh ! cet empressement, que dis-je, cette *précipitation* qu'ils ont tous à demander qu'on les appelle par leur prénom, et à vous appeler par votre prénom ! On sent bien que dans leur esprit c'est le fin du fin du sympa et que tout commence par là. Mais, dans le mien, hélas, c'est à cela que tout *aboutit*, éventuellement ; et encore n'est-ce pas nécessairement souhaitable. Qu'ont fait aux contemporains les beaux *Monsieur* ou *Madame* de nos ancêtres ? Pas une première lettre, fût-elle de fournisseur, de garagiste ou de représentant de commerce, qui ne commence par *Cher Monsieur*, en mettant les choses au mieux, et plus

souvent par *Bonjour !* Sur Flickr, qui est une sorte de monde en petit (sensiblement amélioré, tout de même), des formulaires sont disponibles pour inviter tel ou telle à rejoindre un groupe ou les prier d'ajouter une photographie à une collection. Toutes commencent par *Hi* ou, en français, par *Bonjour*. Je remplace *Hi* par *Hello*, qui n'est pas un grand progrès, et il m'arrive de remplacer *Bonjour* par *Monsieur* ou par *Madame* : mais je suis bien conscient, ce faisant, de me livrer à de la pure provocation, pour le coup, ou à ce qui sera perçu comme tel, et de me faire détester d'emblée.

Le pire, avec la familiarité, et surtout avec la familiarité *obligatoire*, ce n'est pas qu'elle écrase tout dans l'espace (social), c'est qu'elle écrase tout dans le temps. S'il faut d'emblée, tous, s'appeler les uns les autres par son prénom, voire par son surnom, il n'y a plus aucune progression possible vers l'intimité ; et celle-ci, n'ayant plus de sens, plus de direction, plus d'épaisseur, n'existe plus. Elle est en cela comme la culture : si tout le monde est cultivé, personne ne l'est plus. Si tout le monde est intime, et intime d'emblée, toute intimité est bafouée.

Vendredi 29 février, neuf heures et demie du soir. J'ai dû m'interrompre avant-hier soir, et hier il n'y a pas eu de *journal* parce que nous étions invités à dîner chez un collègue de Pierre, professeur dans le collège auquel Pierre était affecté l'année dernière. Cet homme et sa femme vivent près d'Aubiet, en rase campagne, et ils ont deux enfants qui m'ont paru exceptionnellement éveillés pour leur âge, et très gentils (comme d'ailleurs leurs parents). Le garçon a treize ans et se nomme Rodrigue, parce qu'il a été conçu sur l'île de ce nom en un temps où son père était en poste à La Réunion. La fille en a huit et s'appelle Augusta, parce que c'est à Auch (*Augusta Auscorum*) qu'elle doit le jour.

Il me semblait que j'avais ici toute sorte de choses à dire sur la familiarité et sur la radicale inadaptation qu'entraîne pour moi mon non moins radical manque de goût à son endroit. Mais, à présent, le thème se dérobe à moi, je n'en aperçois plus les harmoniques. J'ai déjà noté mon intenable refus de répondre aux lettres et aux messages qui commencent par *bonjour !* Le prénom me pose tout autant de problèmes. Le prénom est décidément mon grand ennemi, soit que de parfaits inconnus s'adressent à moi en m'appelant *Cher Renaud*, ce qui ne me semble guère acceptable qu'en un contexte sexuel que je ne pratique plus guère, soit qu'ils, et plus souvent *elles*, ne signent que de leur prénom, n'indiquent que lui, et réclament qu'on l'emploie seul en s'adressant à eux (elles), comme une faveur qu'ils (elles) vous feraient, et qu'on leur ferait en acceptant. J'ai eu aujourd'hui des ennuis webmatiques, la ligne de connexion ne fonctionnait plus, et j'ai dû affronter la

cauchemardesque entreprise de tâcher de régler le problème avec France Télécom, c'est-à-dire avec des lignes téléphoniques encombrées, des réponses enregistrées, des instructions d'avoir à presser telle ou telle touche (ce qui, sur mon appareil, *for some reason*, est sans effet…) – et des prénoms, des prénoms, des prénoms. Chaque fois qu'après une heure d'efforts on atteint enfin un être humain, il vous indique bien poliment son prénom, en général avant de vous expliquer que vous n'avez pas suivi la bonne filière, et qu'il va vous mettre en communication avec un autre service qui à son tour se présentera sous les espèces d'un homme ou d'une femme qui pareillement n'auront rien de plus pressé que de vous indiquer leur prénom.

Certainement j'ai déjà évoqué dix fois le cas de ces personnes qui demandent à un écrivain une dédicace et ne lui indiquent que leur prénom. Mais, Dieu merci, je n'ai pas souvent l'occasion de dédicacer des livres à des inconnus. À la radio le prénom est roi – ce qui fait que la plupart du temps on ne sait absolument pas de qui parlent journalistes et invités. À la télévision c'est encore pis. Et à la tête de l'État il n'en va pas différemment, nous dit-on : l'usage immédiat du prénom étant aussitôt suivi par le recours au tutoiement, toujours présenté bien sûr comme un grand progrès de l'intimité et de la bonne entente. (« Avec Angela on a décidé de se tutoyer. »)

D'où vient cette fureur de prénoms ? De l'effacement du nom, c'est-à-dire du nom du père, c'est-à-dire du père. La difficulté est toujours de récuser une structure tout en souhaitant en conserver certains éléments ; ou, au contraire, de désirer une structure tout en ne voulant pas qu'en fasse partie une pièce essentielle. Par exemple, je reste très attaché à la plus entière liberté sexuelle, mais puis difficilement ne pas voir que la plus entière liberté sexuelle (enfin non, la *liberté sexuelle*, tout simplement, car il va sans dire qu'elle ne comprend pas le viol ou la contrainte, ni même la méchanceté et la déloyauté…) n'appartient pas au monde des pères, au monde des noms, des *noms de famille*. L'émancipation de la femme, de même, implique la fin de la primauté patrilinéaire. On caricaturerait à peine en soutenant que le droit à l'avortement implique (à travers deux ou trois courroies de transmission) le règne et le triomphe des prénoms.

N'empêche. Je me souviens d'une discussion à l'In-nocence pour savoir comment les membres devaient s'appeler entre eux – *camarades* ne paraissant pas opportun. Si la question se posait de nouveau je suggérerais qu'ils s'appelassent *Monsieur* ou *Madame* (la concordance des temps est une structure forte qui ne peut pas s'accommoder de *bonjour* et dont *bonjour* ne peut pas prendre son parti).

Samedi 1er mars, neuf heures et demie du soir. « L'événement est suffisamment rare pour ne pas être relevé » (*Le Monde* d'aujourd'hui – après tout cela pourrait vouloir dire quelque chose ; mais ce qui suit montre bien que ce que veut dire le journaliste c'est que l'événement (l'invitation par la France d'un dissident chinois) est suffisamment rare pour être relevé (d'où l'article)).

***

Très joli : « Est-ce que c'est un facteur qui va jouer dans quel sens ? » (France Culture).

***

« C'est quatre fois le même film sur comment envisager le paysage à travers des lignes verticales » (*id*.).

***

« Ce proche de Jean-Pierre Chevènement fut relevé de ses fonctions par M. Sarkozy, lui reprochant devant les caméras d'employer les policiers à "*jouer au rugby*" avec les jeunes de quartier au lieu de poursuivre les délinquants » (*Le Monde* daté du 28 février).

***

Je souffre depuis trois ou quatre jours, inégalement suivant les moments, et surtout la nuit, surtout lorsque je suis étendu, de ce que j'aurais tendance à définir, certainement de façon très inadéquate, comme une espèce de *crampe au cœur*, une douleur parfois assez forte qu'un béotien de ma sorte pourrait prendre assez facilement, chaque fois, pour les alarmantes prémices d'un infarctus. Je crois en fait, *j'espèr*e, que cela n'a rien à voir avec le cœur. Il me semble que j'ai déjà éprouvé quelque chose comme cela dans le passé. On avait fait alors toute sorte d'examens et on n'avait rien trouvé du tout, si je me souviens bien. Je me demande si ce n'est pas un problème de digestion, tout simplement – un problème *lié à la digestion*, plutôt, parce qu'il se manifeste bien haut pour être d'ordre purement digestif : parfois il se conjugue même avec une douleur à l'arrière de la mâchoire, qui ressemble beaucoup à une rage de dents. Un symptôme purement nerveux ?

D'un autre côté, si c'était *vraiment* cardiaque, il serait fâcheux de ne rien faire à cause d'une assurance mal fondée. Dans le lit je me tourne et me retourne pour tâcher de trouver la position dans laquelle je souffrirai le moins ; et finalement suis obligé de me lever car j'ai beaucoup moins mal à mon bureau :

La nuit, quand tu as peur
N'écoute pas battre ton cœur :
C'est une étrange peine.

Ce qui me fait penser que j'ai reçu, très gentiment formulée, la demande d'un texte sur Toulet pour la *Revue pyrénéenne.* Puis-je refuser quoi que ce soit à la mémoire de Toulet ? Peut-on refuser quoi que ce soit à la *Revue pyrénéenne* ? Mais ne serait-ce pas une folie complète que de dire oui, alors que je n'ai pas une minute à moi et que trois livres, non, *quatre*, me pèsent en même temps sur les bras ? Dans cette hésitation, ne pouvant pas dire non, ne pouvant pas dire oui, je n'ai rien répondu depuis dix jours, ce qui est bien la pire muflerie.

***

Pierre Assouline dit dans *Le Monde 2* qu'il n'y avait pas un écrivain à l'enterrement de Robbe-Grillet. Il n'y avait pas non plus un représentant de l'Académie française, ni du jury Médicis, ni des éditions de Minuit. Assouline compare cela aux obsèques de Christian Bourgois, à Sainte-Clotilde, en janvier. La basilique était pleine à craquer :

« Ce que c'est d'avoir été non seulement respecté, mais aimé. »

J'avais envisagé un moment de me rendre en Normandie. Mais c'était bien loin, je n'avais pas de temps, je n'avais pas d'argent, il aurait fallu quatre nouveaux pneus à la voiture. Surtout j'ai eu peur d'être ridicule, d'en faire trop. Après tout, nous n'étions pas du tout intimes, jamais lui ne m'a fait le moindre signe, sauf une fois pour me proposer d'apparaître dans un de ses films (*La Belle Captive*) – et encore était-ce uniquement parce qu'il savait, m'ayant rencontré à l'Opéra un soir de première, que j'avais un smoking et que donc il n'aurait pas à faire cette dépense pour un figurant. Je ne savais rien de son état de santé, rien de sa vie quotidienne. Jamais nous ne nous sommes appelés pour nous appeler. Et quand il nous est arrivé de passer quelques moments ensemble, en général en la compagnie de Catherine, c'était toujours à la suite d'un hasard (exception faite pour les invitations lancées par moi à quelques soirées, il y a trente ans). Traverser toute la France en plein hiver pour assister à un enterrement dont personne ne m'avait rien dit, n'aurait-ce pas été une espèce de forfanterie, dans ces conditions ?

Néanmoins, en lisant l'article d'Assouline, j'ai éprouvé un mélange de remords et de regret. Je l'aimais bien, moi, Robbe-Grillet.

***

Descendant à la rivière comme toutes les après-midi, en janvier, j'ai eu la surprise de voir Jacques Aeberhard avancer dans l'un de ses champs en jetant devant lui, avec *le geste auguste du semeur*, des graines qu'il tirait d'une besace. Je n'avais pas assisté à pareil spectacle depuis un demi-siècle et, s'il m'était très familier, c'était surtout à cause de Jean-François

Millet et de quelques autres. Jacques m'a expliqué qu'il avait retrouvé ces quelques graines oubliées, qu'il n'y en avait pas assez pour semer dans les règles modernes, et que, pour vider sa besace, il en était revenu quelques instants aux antiques procédés. J'ai été très impressionné par cette scène sans âge.

Un autre jour il croyait avoir pris une fouine. C'était un assez joli animal assez long, avec une queue aussi étendue que son corps, beaucoup plus propre que je ne l'aurais supposé, à la fourrure plus soyeuse et luisante, rayée de brun et de noir. Jacques lui reprochait des meurtres de poules. Je l'ai vu dans la cage qui avait fait fonction de piège. L'expression de cette pauvre bête coupable était assez douce en son malheur, mais féroce quand elle s'est crue en danger immédiat et que mes chiens se sont approchés pour mieux la voir : elle les a si brusquement menacés de ses dents pointues qu'ils ont reculé de trois mètres, d'un bond, malgré le grillage, et ne sont plus revenus s'y frotter.

En fait il ne s'agissait pas d'une fouine, mais d'une *genette*.

Dimanche 2 mars, neuf heures et demie du soir. Jacques Aeberhard me disait aussi que sa chienne Patty, si on la laissait faire, mangerait dix fois ce qu'on lui donne, ou ce dont elle a besoin. Je suppose que tous les chiens sont comme ça. Mais moi aussi je suis comme ça. La différence est que c'est moi qui ne me laisse pas faire – non pas par économie (je pourrais manger bien plus que je ne mange sans déranger mon budget), mais par… mais par…

Par quoi, justement ? Par prudence, par coquetterie, par souci de mon travail : j'ai peur d'être malade si je mange trop, je n'ai pas envie de devenir énorme, je sais que je suis incapable d'écrire une ligne après de trop lourds repas. Donc je me "prive", je résiste à la tentation (pas complètement, mais dans une large mesure), je m'offre beaucoup moins de satisfactions nutritives (pas *gastronomiques*, parce que mes tentations ne sont pas de cet ordre-là : elles portent surtout sur le saucisson, le pâté, les terrines, le jambon, le magret de canard grillé, le pain de campagne grillé, le fromage et aussi sur les chocolats, les biscuits, la confiture de

figues, la confiture de poires, etc.) que je n'aurais la possibilité de le faire. C'est de l'administration de soi. Est-ce de la morale ?

J'ai toujours éprouvé beaucoup moins d'hostilité que n'en témoignent en général les esprits distingués à l'égard de la morale dite *utilitaire*. Ce pauvre Bentham, je n'ai jamais compris pourquoi il était tellement méprisé. Enfin *si*, je le comprends, mais je ne partage pas les raisons invoquées contre lui. Je ne l'ai jamais beaucoup pratiqué directement, mais il a toujours bénéficié auprès de moi d'un préjugé favorable. L*'intérêt* bien compris et fortement médiatisé, dé-immédiatisé, malgré le peu d'estime où il est tenu par les âmes les plus élevées, me paraît un socle assez solide, *le plus solide* peut-être, pour une morale. C'est par *intérêt* que je ne mange pas toute la journée, ou ne me précipite pas à la cuisine en rentrant de promenade. C'est par intérêt que je ne tue pas mon voisin (outre que je n'en éprouve aucune tentation). C'est par intérêt que je n'entre pas dans le cercle de la violence (où je sais que je n'aurais pas le dessus). C'est par intérêt que je m'efforce de respecter mes contrats, de payer mes dettes, de ne pas déranger mes voisins. Je me dis que la vie ne peut être vivable qu'à condition que tout le monde, et donc moi, moi le premier, se comporte à peu près de cette façon, s'abstienne comme je fais (tant bien que mal) de ce qui pourrait *nuire*, aux autres et à moi-même. Il me semble que du pauvre Bentham, si injustement décrié à mon sens, on saute en deux coups de cuillère à pot, quoi qu'on en dise, à Kant aussi bien qu'à Hobbes, au principe de sa propre action qui doit pouvoir être érigé en principe universel et au *covenant* – qu'il me plaît d'appeler plutôt le *pacte d'in-nocence.*

Je me souviens que cette réflexion anodine de Jacques Aeberhard au bord de son champ, à propos de sa chienne Patty qui avait faim en permanence, m'avait plongé durant ma promenade, ce jour-là, dans toute sorte de méditations confuses dont les lambeaux mêmes se dérobent à moi à présent. Ce qui est sûr, c'est que je m'étais tout à fait identifié à la chienne Patty. Je n'ai pourtant pas faim sans relâche (elle non plus, peut-être), mais j'ai continuellement envie de manger et surtout le plus grand mal, ayant commencé à manger, à m'arrêter, à ne pas reprendre une tranche de pain grillé pour finir mon fromage, un morceau de fromage pour finir mon pain, un verre de vin pour faire passer le tout, et encore un

peu de fromage pour finir mon vin. Il en est allé de même, pour moi, très longtemps (pendant tout ce que j'ai connu du XXe siècle, au moins), du désir sexuel, qui ne me quittait pour ainsi dire jamais, même quand je l'avais plusieurs fois satisfait et même quand je n'avais plus les moyens de le satisfaire une fois de plus : j'avais tout de même envie de caresses, alors, d'enlacements, de frottages, de léchages, de suçages, etc., et j'éprouvais autant de mal à me retirer du théâtre des opérations (au sauna, par exemple, ou dans les jardins de drague) qu'à décider fermement qu'un chocolat dans sa boîte serait le dernier. Si j'ai une vanité, et je n'en manque pas, c'est de *désirer* plus que les autres – disons plus que la moyenne des vivants, il me semble. Cette "désirance" ne porte pas seulement sur les corps, pas seulement sur les nourritures. Sans être universelle, car Dieu merci il y a des centaines de milliers d'objets qui ne m'inspirent aucune espèce d'envie (les montres Rolex, par exemple, pour me différencier de notre cher président), elle paraît comprendre presque tout l'espace, toute la durée du jour, tous les chemins, toutes les terrasses, tous les bords de rivière. Ah, je ne suis pas schopenhauerien pour deux sous (enfin, je ne crois pas…).

Lundi 3 mars, dix heures moins le quart, le soir. Il est bien vrai que le désir déçoit. Mais ce n'est pas sa satisfaction qui laisse frustré. C'est qu'après elle, il soit encore là.

Le désir sexuel en est le meilleur exemple, sans doute – après tout, il est le désir roi, le désir des désirs. Le poursuivre indéfiniment n'aboutit qu'à la frustration, jamais au comblement : le christianisme a raison sur ce point. Mais cette insatisfaction globale est faite d'une somme de satisfactions partielles, elle est sans cesse relancée par elles. Je n'ai jamais trouvé que la chair fût triste. Et je puis dire à soixante ans comme à vingt, avec l'Hylas des *Nourritures*, chez Ménalque :

Les plus douces joies de mes sens
Ont été des soifs étanchées.

Je me rappelle comme un des plus flatteurs compliments qu'il m'ait été donné de recevoir cette phrase de mon ami et amant "Valerio" (il est devenu capitaine dans l'armée caronienne, par la suite), à Florence, justement, il y a bientôt trente ans :

« Ce qu'il y a de bien avec toi, c'est que ça a vraiment l'air de te faire plaisir… »

Ça, personne ne m'a jamais reproché d'être blasé (mais d'aucuns de faire trop de bruit en jouissant, ça oui). Ce que j'essaie de dire est que, luttant en permanence, comme on est bien obligé de le faire, contre l'insistance incessante du désir, ou de la faim, on ne peut absolument pas s'appuyer, hélas (au moins quand on est moi), sur la déception qu'entraînerait leur exaucement. Ce serait trop facile. Non, non, non, l'exaucement n'est pas décevant du tout (sauf exception, tout de même). Et je ne pense plus ici au seul désir sexuel, si grand, si noble, si formidable : mais à de petits désirs autrement plus triviaux, on pourrait presque dire *vulgaires* – eh bien, même ceux-là, leur satisfaction n'est pas décevante, pas du tout.

Il y a deux mois à peu près, au moment des "fêtes", j'ai reçu d'une donatrice anonyme, ou *presque* anonyme (elle donnait son nom, mais aucune autre précision, et son nom ne me disait rien), la somme de quinze cents euros. Dieu sait que j'en eusse eu l'usage directement utilitaire, ou raisonnable, ne serait-ce qu'en utilisant cette somme à desserrer un peu l'étau de la dette. Au lieu de quoi nous fûmes à Limoges, Pierre et moi, et achetâmes non seulement de la vaisselle, mais un peu d'argenterie, notamment six petites cuillères non pas en argent (j'aurais dû…), mais en métal argenté.

À la suite de bizarreries de partages bien caractéristiques de ma bizarre famille, je me trouve depuis trente ans à la tête d'un nombre considérable de fourchettes en argent, mais pas de couteaux, et pas de petites cuillères, surtout. Il y en avait deux ou trois dans la maison, mais elles ont disparu l'une après l'autre, à la façon des petites cuillères. Et nous n'avions pour notre usage que d'affreuses petites cuillères en fer-blanc, du type qui se plie si l'on n'y prend garde, et qui est d'un contact très désagréable pour la main autant que pour la bouche.

Depuis le début de l'année, et le présent de la donatrice, ce mal est réparé et je prends mon petit déjeuner à l'aide de jolies petites cuillères d'Ercuis, de type "Vieux Paris" (ou "Cluny", mais je crois que c'est la même chose). Et, certes, bien sûr, j'aurais mieux fait d'utiliser cet argent tombé du ciel à des besoins plus pressants. Cependant, et c'est là que je voulais en venir, il ne se passe pas de matin que je ne rende grâces à la Providence, et à ma bienfaitrice, et à Ercuis (qui est un village et non pas une marque, contrairement à ce qu'on croit souvent), et à l'argent, et même au métal argenté. Oui, vraiment, tous les matins sans exception je me dis :

« Comme c'est agréable, de disposer de ces jolies petites cuillères pour son petit déjeuner, au lieu de ce pénible fer-blanc de jadis ! »

Une dépense bien futile, donc, au bord de l'inconscience, et pas du tout recommandable : et néanmoins cette satisfaction durable, assez intense (n'exagérons pas, ce n'est pas l'épectase…), chaque jour renouvelée.

Mardi 4 mars, neuf heures et demie du soir. « On aimerait qu'il nous en dise un peu plus sur qu'est-ce que c'était, pour un jeune homme de dix-huit ans, de rencontrer Hermann Broch » (critique littéraire, à la radio).

***

« L'enquête va déterminer exactement qu'est-ce qui s'est passé » (inspecteur d'académie, ou recteur, dans son bureau au rectorat, après qu'un "enseignant" a donné un coup de pied à un élève).

***

Hier sont arrivées les premières épreuves de *La Grande Déculturation.* Je les ai relues entièrement en y faisant assez peu de corrections, mais je

m'apprête à ajouter un paragraphe entier, sur un "renversement" de Bourdieu et Passeron.

Bien entendu, j'ai dû interrompre la mise en forme du *journal* 2005 (travail qui lui-même interrompt la rédaction de *L'Écart*, lequel interrompt la composition des *Églogues*, etc. Tout cela m'a poussé à mettre de côté pour le moment mes deux anthologies, "générale" et "de l'amour des hommes (et des garçons)").

J'aimerais bien avoir fini le travail sur le *journal* 2005 avant le 7 avril prochain, date de mon départ pour Vancouver. Le volume pourrait s'appeler *Le Royaume de Sobrarbe* (c'est ce petit État de l'extrême nord de l'Espagne d'où est sorti l'Aragon, plus ou moins, et où nous avons tourné quelques jours, durant l'été de cette année-là, avec pour guide *Aragon roman*).

***

François Berreur m'avait envoyé le premier volume du *journal* de Jean-Luc Lagarce, en décembre. Je lui avais écrit pour le remercier en joignant à mon envoi *Théâtre ce soir*. Il m'envoie à présent le deuxième volume du *journal* de Lagarce, avec un petit mot gentil, deux ou trois lignes, sur l'intérêt que Lagarce me portait, et ce post-scriptum :

« Merci pour votre envoi. »

M., récemment, partait pour Stuttgart et m'écrivait qu'elle se réjouissait de lire ma pièce, que je lui avais envoyée, dans le train. À présent elle m'écrit pour me vanter les charmes de Stuttgart – pas un mot de sa lecture (si lecture il y eut). Cette pièce doit être vraiment bien plus exécrable que je ne m'en rends compte, car tout le monde, apparemment, préfère ne m'en rien dire, par délicatesse, plutôt que de me donner son sentiment.

C'est curieux, je lui ai jeté encore un coup d'œil, elle ne m'a pas semblé si mauvaise que cela – mais je suppose que je suis vraiment très mal placé pour en juger. Ah, et je l'avais aussi envoyée à K., qui m'avait appris incidemment qu'il dirigeait une petite troupe universitaire et

qu'elle et lui étaient toujours à la recherche de textes inédits de qualité. Il m'écrit deux lignes aimables (*très intelligent, drôle, très bien construit*), mais pas un mot d'une éventuelle production, et je présume que le véritable jugement critique est dans ce silence.

***

Je ne vais pas revenir éternellement là-dessus (comme on dit lorsqu'on se prépare à faire *just that*…), mais c'est dommage, vraiment, le ratage avec Lagarce. Son *journal* confirme ce que m'écrit Berreur et ce que lui-même m'avait signifié par lettre à plusieurs reprises, à savoir l'intérêt qu'il me portait et, disons le mot, l'importance que j'avais pour lui. Chaque lettre de moi le remplit de joie ou lui remonte très vigoureusement le moral :

« Saint Renaud Camus, note-t-il un jour, priez pour moi ! »

La vérité est pourtant que je ne me suis pas beaucoup intéressé à lui et que je n'ai guère répondu, sauf par quelques lettres polies qui semble-t-il l'ont enchanté, à ses avances d'amitié. J'ai vu deux spectacles de lui, sur son invitation, et ni l'un ni l'autre ne m'ont enthousiasmé. Peut-être n'étaient-ils pas ce qu'il fallait voir, ou bien c'est moi qui n'ai pas su les regarder. L'un était une sorte de variation sur des thèmes de music-hall, et se donnait à la Cité universitaire : je n'ose vérifier dans mon propre *journal* ce que j'ai bien pu en dire, et que Lagarce a certainement lu. L'autre était un Marivaux qu'il avait monté dans un théâtre du centre de Paris et auquel j'avais assisté en compagnie de Stéphane Martin qui, je crois bien, n'était pas resté jusqu'à la fin. Et voilà que maintenant Lagarce est un mythe. Patrice Chéreau en parlait à la radio, ce matin, et le rapprochait de Koltès, à cause du rôle qu'avait joué leur mort prématurée, à l'un et à l'autre, comme instrument ou comme accélérateur foudroyant de leur gloire.

Lagarce, heureusement, a connu de son vivant quelques immenses succès. « Triomphe absolu », note-t-il un jour, « interminables rappels » (je n'ai pas le temps de chercher la citation exacte, mais c'est bien l'esprit, et l'expérience n'est pas unique). Ce doit être agréable, un

triomphe absolu. Je regrette vraiment de n'avoir pas connu cela, au moins une fois. Je n'ai éprouvé d'approchant qu'une merveilleuse et double victoire lors d'un concours hippique de quatrième zone, sous le puy de Crouël, à Clermont-Ferrand, c. 1960, avec "mon" cheval Ruy Blas (il appartenait évidemment au Club hippique clermontois). De cette apothéose j'ai pris un goût marqué pour la gloire, que la vie s'est chargée de longuement décevoir.

Mercredi 5 mars, neuf heures et demie du soir. Si je n'ai pas été enthousiasmé par ce que j'ai vu de Jean-Luc Lagarce, lui n'est pas toujours empli d'admiration, non plus, par ce qu'il lit de moi, il s'en faut de beaucoup :

« Renaud Camus et son *Esthétique de la solitude.* Oui. Mis à part le plaisir qu'il y a à le lire dans un train vide qui traverse des forêts de sapins, ce n'est pas terrible. Un peu sous-Barthes – et je viens justement de lire *Mythologies* – et un peu répétitif par rapport à ses livres précédents. Et puis, disons-le, semblant perdre son humour sur lui-même, pour tenter une œuvre plus sérieuse… J'attends toutefois le Journal à paraître » (jeudi 5 juillet 1990).

Ce qu'il aime le mieux de ma plume, apparemment, ce sont mes lettres :

« Et très très agréable, Renaud Camus – yeah ! – m'a envoyé une lettre adorable sur *Les Solitaires.* J'étais très joyeux de cette lettre » (samedi 6 juin 1992).

Je remarque avec amusement que nous avons les mêmes préjugés (ou avons eu les mêmes expériences) quant aux Italiens en amour :

« À Berlin, lundi soir, je me suis, à peine entré au Knast, fait accaparer par un petit Italien musclé et sexy, mais d'une imbécillité telle que je tiens à la mentionner. Le pédé italien est toujours un sujet d'étonnement (…). … on se jure amou' toujou' et fidélité respective.

« À peine sorti de la chambre nuptiale, le jeune prince ne vous voit plus, ne vous dit pas au revoir, évite votre regard – sale pédé que vous

êtes ! – et le lendemain, lorsque vous le revoyez et que, courageusement, vous lui adressez votre bonjour, il vous toise avec l'étonnement méprisant d'une comtesse tutoyée par son garde-chasse. (C'est un des plus beaux peuples de la terre, même leurs joueurs de football en ce moment sont les plus sexy, mais quelle absence d'intelligence de l'amour !) »

Je n'irai pas jusqu'à parler d'« absence d'intelligence », serait-ce seulement « de l'amour », mais il est tout de même troublant que des expériences de ce genre, presque littéralement, me soient, à moi aussi, survenues cent fois avec des Italiens. Bien entendu, à peine s'aventure-t-on sur pareil terrain, tous les champions de l'antiracisme à tout crin braquent sur vous leurs pétoires, si tant est qu'ils les aient jamais baissées. Et je suis prêt à leur faire de nombreuses concessions. Primo, pareilles mésaventures me sont souvent survenues avec *d'autres* que des Italiens. Secundo, avec des Italiens elles ne me sont pas *toujours* survenues. D'aucun Italien je n'eusse pensé avec certitude que, du seul fait qu'il était italien, il allait se comporter de la sorte. Seulement je suis obligé de me souvenir, et de maintenir, rien de plus, rien de moins, que, "statistiquement", des épisodes semblables m'ont été infligés beaucoup plus souvent par des Italiens que par des représentants d'autres nationalités ; et que, lors de mes relations amoureuses et surtout sexuelles avec des Italiens, les situations de ce type étaient plutôt plus fréquentes que leur contraire.

Maintenant, n'y a-t-il pas quelque moyen, messieurs les censeurs, de combiner ces faits, ou ces données, ces éléments de l'expérience, en tout cas, avec l'innocence antiraciste ? Ne peut-on faire intervenir des considérations culturelles, historiques, politiques, religieuses, sociales qui expliqueraient pareils phénomènes sans qu'on soit obligé de mettre en cause leur réalité ou la vertu idéologique de l'observateur ? « Le pédé italien est toujours un sujet d'étonnement », écrit Lagarce (le 5 juillet 1990, juste avant de trouver *Esthétique de la solitude* « pas terrible »). Je ne ferais aucune difficulté à remplacer *toujours* par *souvent*, dans sa phrase, et *étonnement* par *exaspération.* Il me faudrait aussi préciser que j'en juge seulement d'après un petit quart du seul XXe siècle. Tout cela peut avoir complètement changé, *for all I know.*

***

Puisque nous en sommes aux relations avec les “personnalités”, et à leur difficulté : j’ai reçu aujourd’hui une lettre très aimable de Léon Krier, l’architecte. Jacques Dewitte, qui m’a téléphoné de Berlin la semaine dernière, …

Jeudi 6 mars, neuf heures et demie du soir. … et qui est en relation avec lui (il en parle dans ses livres), lui a dit que j’étais allé l’été dernier à Poundbury, la ville qu’il construit pour le prince de Galles (et duc de Cornouailles, en l’occurrence), à côté de Dorchester. Krier m’invite à une visite du prince de Galles là-bas, une inauguration partielle, peut-être, au début de mai. Il joint à sa lettre, très aimable, un petit catalogue réalisé à l’occasion de la remise à lui-même, en 2003, du prix d’architecture Richard H. Driehaus, dont il m’explique qu’« Un détail amusant, croustillant même, concernant ce prix, c’est qu’il pèse 2 fois en $ celui du Pritzker, “Nobel” de l’architecture, mais reste totalement ignoré des médias, grands et petits. » Hmm…

Le revers de la couverture est orné de la reproduction d’un grand tableau de Carl Laubin, *Paper Tiger*, où l’on voit Krier au milieu de ses “œuvres”, disons de maquettes de bâtiments divers qui font une énorme ville imaginaire avec ses tours, ses dômes, ses pyramides et ses terrasses à la Boullée. L’ennui est que je trouve ce tableau bien vilain, *nul*, même ; et qu’en cette position liminaire il *fait signe*, comme dirait Flatters, terriblement. Il en va là comme des mises en scène de Lagarce que je n’avais pas aimées. La situation est un peu la même, en mutatant beaucoup de ce qui est à mutander, bien sûr. Krier d’évidence n’est pas n’importe qui, comme on dit. Il a été ou il est professeur à Yale et à Princeton, c’est un théoricien de renom, il a l’amitié de Dewitte, pour lequel j’ai beaucoup d’estime intellectuelle. En même temps, par son néo-classicisme extrême, il est probablement tenu en horreur, voire en grand mépris, par l’establishment architectural international. Sa lettre et son invitation ressemblent fort, comme jadis celles de Lagarce (qui, lui,

n'était pas, alors, au même stade de sa carrière, ni dans une comparable visibilité), à une ouverture d'amitié. Veux-je m'engager dans cette voie (intellectuellement et sans doute idéologiquement (je vois que Krier a écrit un livre sur Albert Speer…) compromettante) ? Je ne sais pas, je ne sais pas, je ne sais pas.

Tels étaient à peu près les sentiments que j'éprouvais face à Poundbury, déjà. Lorsque j'ai découvert au loin ces bâtiments, cette ville nouvelle sortant de terre, du haut de la forteresse préhistorique nommée Maiden Castle, m'a frappé qu'au moins ils ne défiguraient pas le paysage, ce qui est un mérite majeur, incontestablement. De près ils sont assez décevants, parce que la qualité de leur matériau n'est pas à la hauteur de leur architecture. Et leur architecture, qu'est-elle ? Une série de variations plutôt sages sur des thèmes essentiellement néo-classiques, mais quelquefois victoriens, aussi. Une architecture d'aujourd'hui, et de demain, peut-elle n'être que cela ? Il faudrait, pour l'admettre, franchir un grand pas que je ne suis pas encore sûr d'être tout à fait prêt à assumer.

Non, bien sûr, ce n'est pas laid, ce n'est pas laid. En tout cas, ce n'est pas *gênant*. Et puis, la ville n'est pas encore entièrement habitée, elle est bien loin d'être achevée, nous étions en juillet, les larges avenues étaient désertes, il n'était pas possible de savoir encore si tout cela allait ou non *prendre,* en tant que ville. Et, certes, je n'ai pas la moindre idée du type d'architecture auquel je pourrais adhérer pleinement, pour une "ville nouvelle".

D'un autre côté, ces tableaux de Carl Laubin (je vois qu'il y en a *deux*, dans le catalogue, et ils ressemblent, en mettant les choses au mieux, à des papiers peints panoramiques du temps de la Restauration (française), …

Vendredi 7 mars, dix heures moins le quart. … oui, ces tableaux de Carl Laubin… Est-ce que c'est cela, l'esthétique de Léon Krier ?

Cela dit, je ne sais plus ce que je voulais dire – sinon que j'étais dans une certaine confusion d'esprit à propos de cette "ouverture" (la lettre de

Krier) ; ah oui, et qu'elle n'est pas sans rapport avec la confusion d'esprit qui fut la mienne il y a dix ans, que dis-je, *quinze* ans, face aux approches amicales de Jean-Luc Lagarce.

Pourtant sa maison à Seaside, en Floride, est belle (et c'est une de ses rares œuvres *construites*).

On pourrait rapprocher mes sentiments, ici, de ceux que j'ai éprouvés (mais là, il n'était pas question de relations personnelles, et pour cause) à l'égard de Bax ou, bien pis, de Malcolm Arnold. Léon Krier est-il le Malcolm Arnold de l'architecture ?

***

Speaking of architecture, deux ouvriers ont édifié en trois jours, ici, contre la tour Sainte-Mère, un échafaudage de douze étages. Il est très impressionnant et même assez joli. Je devrais le photographier. On doit avoir de là-haut une vue magnifique, et, pour une fois, grâce à cette structure métallique, on doit pouvoir se tenir debout au niveau de la plate-forme supérieure de la tour, à vingt-six mètres du sol. J'aimerais bien monter, mais je suis certain que j'éprouverais un terrible vertige. Un ouvrier auquel je demandais s'il était bien attaché m'a répondu en riant qu'il était accroché aux nuages.

Moi aussi j'appartiens aux nuages, de me lancer dans une opération pareille sans avoir le premier sou pour m'en acquitter. C'est mon principal thème d'insomnie. Mais je suis assez content de l'arrangement radical que j'ai trouvé avec l'insomnie, dernièrement. À la première menace de sa part, je me lève et la laisse frustrée de sa proie. Cela me permet de gagner beaucoup de temps. Et comme je ne vois personne de toute la sainte journée, sauf Pierre et Céline, l'un toute délicatesse, l'autre toute réserve, je ne suis pas trop exposé à m'entendre dire ou signifier que j'ai une mine de déterré. *Who cares ?* Et une nuit sur trois ou quatre je dors à peu près bien, c'est à dire six ou sept heures. Le reste du temps je me lève à trois, quatre ou cinq heures du matin. Je m'occupe alors de *Le Jour ni l'Heure*, sous la forme quotidienne de dix envois Flickr. C'est devenu une espèce d'œuvre, à sa façon. Je ne sais pas à quel genre elle

ressortit. La photographie ? L'art conceptuel ? Ceci et cela est également beaucoup dire.

***

Je ne suis pas sûr de bien comprendre la situation politique à Plieux. Il y a eu la vague évocation d'une espèce de crise, peut-être parce que le maire ne voulait pas laisser la place à la génération suivante, je ne sais. Plusieurs conseillers municipaux ne se représentent pas, dont Simone Aeberhard, qui paraissait, à mots couverts, la plus irritée par la situation. Mais je vois à présent, dans une enveloppe que j'ai bien failli ne pas ouvrir (j'en ouvre une sur dix, au moins le jour de leur arrivée), que Jacques, son mari, figure sur la liste unique. Je vois aussi que les candidats se proposent d'encourager la venue de nouveaux habitants. Moi je suis comme tous les immigrés, je déteste la vague suivante. Je souhaiterais fermer après moi les portes de la mer. Et je dois dire à ma décharge que contrairement aux nouveaux nouveaux venus je n'ai, pour ma part, rien construit. De nouveaux habitants, passe encore, s'ils s'installaient dans les édifices déjà là. Au lieu de quoi ils bâtissent maisons neuves sur maisons neuves, le village a désormais une *banlieue*, et cette banlieue est en passe de rejoindre la grande banlieue universelle, dont elle ne se différencie en rien.

Plus d'habitants ? Faudrait-il que je souscrive à cela, alors que ça me désespère ? Je respecte les conseillers et leur travail, je leur suis reconnaissant de leur dévouement à la cause commune. Mais c'est beaucoup me demander à moi-même que d'aller leur apporter une voix d'encouragement à ce qui détruit toutes mes raisons d'être ici. Je penche ce soir pour l'abstention, ou pour le vote blanc. Cependant, nous sommes si peu nombreux que l'un ni l'autre ne passerait inaperçu, probablement.

Samedi 8 mars, dix heures du soir. « Votre film pose beaucoup de questions sur qu'est-ce qui se transmet au milieu de la transformation du monde » (France Culture, critique cinématographique).

***

« Je pense toujours à quel dialogue je veux engager avec le public » (*id*., metteur en scène de théâtre – mon dieu, *metteur en scène de théâtre* : un homme qui interroge les textes, qui dirige des acteurs dans leur interprétation, dont une grande partie du travail porte sur la langue, pourrait-on penser, et n'a pas de sens hors l'amour de la langue ; et il dit *je pense toujours à quel dialogue…*).

***

Cute : « Est-ce que s'il y a une vraie vague rose le gouvernement changera-t-il de cap ? » (France 2)

***

Tous ces exemples relèvent plus ou moins de la même structure, ou absence de structure. Tous procèdent également du *scrupule*. Tous opèrent un passage raté, et surtout immotivé, entre la forme affirmative et la forme interrogative. Leur modèle est à peu près celui-ci :

« Je crois que ce qui est important c'est plus tellement de réfléchir à quel monde nous voulons laisser à nos enfants mais plutôt de commencer à s'interroger sur quels enfants nous allons laisser à notre monde. »

Ce qui est troublant, c'est la simultanéité. Cette faute, ou cette complication, car c'en est une (*réfléchir à quel monde* au lieu de *réfléchir au monde que…*, *… penser à quel dialogue…* au lieu de *penser au dialogue que…*), existe depuis toujours, mais soudain on n'entend plus qu'elle. C'est à se demander si l'on peut encore parler de *faute* : non pas dans la mesure où le concept de faute est bien sûr totalement récusé par la pieuse pensée régnante et son sévère clergé, mais plutôt pour la raison qu'une faute qui se généralise a toutes chances de devenir la norme et doit peut-être être considérée comme telle.

Je me souviens de ma stupéfaction la première fois que j'ai entendu dire (c'était par Edouard Balladur, un peu curieusement, car il use en général d'un langage plus châtié) *je suis d'accord que…*, *je suis bien d'accord que…*, qui m'a semblé épouvantable. Mais, aujourd'hui, *tout le monde* dit *je suis d'accord que…*, *je suis bien d'accord que…* C'est au point que les dictionnaires, assez rapidement, vont sans doute homologuer le fait accompli, et à leur article *accord*, *d'accord*, après *être d'accord*, *tomber d'accord*, *être d'accord pour…*, etc., proposeront cette autre construction usuelle, *être d'accord que…* Et, bien sûr, il n'y aura plus rien à faire. Peut-être cette homologation a-t-elle déjà eu lieu, même, et n'y a-t-il *déjà* plus rien à faire – c'est assez probable.

La simultanéité : c'est de même parfaitement *en même temps* que tous les journalistes, puis toute la population se sont mis à placer bizarrement les adverbes entre les prépositions et leur régime : non plus *commencer justement à s'interroger sur* (*qu'est-ce que c'est la vie*), mais *commencer à justement s'interroger sur…* On pourrait citer aussi le cas des mots, verbes ou substantifs, même si ne me vient à l'esprit pour le moment qu'*acter*. Personne avant l'an 2000, sauf peut-être dans des séminaires de philosophie, n'avait employé le verbe *acter* (*acter* une décision*, acter* une entièrement nouvelle façon de voir). Tout soudain, tout le monde *acte.* Ah si, je pense aussi à l'expression *c'est plié*, *être plié*, au sens de *c'est réglé*, *le sort en est jeté*, *il n'y a pas à revenir là-dessus.* Jamais je n'avais entendu *c'est plié* avant ma soixantième année. Or, du jour au lendemain, tout *est plié* (sauf la rivalité entre Barack Obama et Hillary Clinton pour l'investiture démocrate, qui devait être *pliée* en janvier, puis lors du *Super Tuesday*, puis au moment du vote du Texas, et qui ne l'est toujours pas). C'est d'autant plus troublant que les gens qui disent *c'est plié* peuvent très bien avoir mon âge ou davantage, et, surtout, qu'ils emploient cette expression avec le plus parfait naturel, comme s'ils l'avaient toujours connue et comme s'ils s'attendaient que chacun la connût (ainsi ces messieurs de "La Rumeur du monde", le samedi, sur France Culture, qui sont de grands adeptes, l'un d'entre eux surtout, Casanova, je crois, de la *pliure*). Pierre me dit d'ailleurs qu'elle est plus ancienne que je ne le pense. Sans doute. Je continue tout de même à

trouver curieux de ne l'avoir jamais rencontrée en six décennies et de tomber sur elle dix fois par jour depuis l'année dernière.

Dimanche 9 mars, dix heures du soir. « Ils se sont réunis pour étudier comment mettre leurs moyens en commun » (France Culture, informations).

***

En dépit de ma désapprobation à l'égard de sa politique expansionniste, j'ai tout de même voté, sans y rien changer, pour la seule liste qui se présentait dans le village. Je me suis dit que je devais bien cela, moi qui ne lève jamais le petit doigt, à ces hommes et ces femmes qui se dévouent généreusement à la cause commune, qui accomplissent eux-mêmes nombre des travaux d'entretien de la commune et qui, après tout, échoueront peut-être, qui sait, mais j'ai bien peur que non, dans leur dessein d'attirer toujours plus de monde dans ce pauvre village. Je n'ai même pas retenu contre les sortants les insupportables trois jours ou plutôt trois nuits de la fête du village, qui maintenant, à cause des proportions inédites qu'elle a prises, nous force à l'exil une fois par an.

***

Influencé par le *journal* 2005 que je relis et qui dit grand bien du quintette op. 8 de Niels Gade, que nous écoutions un soir de mars en cette année-là, je l'ai réécouté et partage tout à fait mon sentiment d'alors. C'est vraiment très beau, très grand, très *middle of the stream*, pas du tout marginal ou "provincial" danois. Il a écrit huit symphonies, cet homme – elles sont peut-être très belles. Je n'ai de lui, outre le quintette, qu'un sextuor op. 44 (sur le même disque).

Lundi 10 mars, dix heures moins vingt, le soir. C'est tout de même troublant : voilà encore des élections nationales qui se déroulent sans qu'y tiennent la moindre place les questions qui, à l'In-nocence et à moi, nous semblent de très loin les plus importantes, et constituer l'un des plus graves problèmes, *le plus grave*, peut-être, que la France et son peuple aient eu à affronter au cours de leur histoire. Non, personne ne semble s'en soucier le moins du monde. Le Front national, qui était à peu près le seul parti à faire état des mêmes préoccupations, est généralement considéré comme en train de sortir de la scène de l'histoire (où le parti communiste, en revanche, opérerait un timide retour…). Et certes, ce n'est pas moi qui vais me désoler de la disparition du Front national. Cependant il était un *symptôme*, un symptôme tout à fait fâcheux, certes, mais dont le médecin se demande, quand il disparaît, si cette amélioration superficielle n'est pas le signe d'un nouvel affaiblissement du malade, et comment lui, médecin, va pouvoir s'en passer pour suivre l'évolution du mal…

Le *mal* ? Quel mal ? Le *malade* ? Quel malade ? Le grand problème, le seul, est celui du pouvoir d'achat. "Voilà ce qui intéresse les Français", selon la formule consacrée. Et, de fait, je ferais bien de m'y intéresser moi-même. Mais, quand la maison brûle, le bas de laine n'est pas forcément la préoccupation principale.

Cependant, multiculturalisme et multiethnisme s'installent tranquillement, pour la première fois, dans le paysage *électoral.* Les représentants des minorités et les candidats "issus de la diversité" sont rarement en situation d'être élus, mais ils figurent sur presque toutes les listes et souvent en tête d'une ou deux des listes en présence. Leurs noms ne leur nuisent pas, semble-t-il, ou peu. Même le faubourg Saint-Germain a été à deux doigts d'offrir dès le premier tour à Mme Rachida Dati, garde des Sceaux, le siège qu'elle sollicitait de lui et que, sans nul doute, elle obtiendra dimanche prochain. Voilà qui devrait avoir au moins l'avantage de mettre la sourdine, si c'était possible (mais je doute que ce le soit), aux éternelles accusations de *racisme* des Français ("de souche"). Il est vrai que Mme Dati est un excellent exemple d'une "intégration"

pleinement réussie. Il reste que, petit juge aux compétences discrètes, elle aurait eu, n'eût-elle représenté ce qu'elle représente, à peu près autant de chances de devenir ministre de la Justice que moi d'être élu président de la République. Et sa présence au sein du ministère Fillon, surtout à ce rang éminent, est un premier signe qu'un certain nombre de postes, sans doute de plus en plus nombreux, devront aller pour ainsi dire *de droit* à certaines "communautés", comme au Liban, en toute indépendance des exactes compétences. La paroisse Sainte-Clotilde, apparemment, ne voit pas d'inconvénient à cela.

D'ailleurs c'est toute la France qui témoigne massivement, par son indifférence à ces questions, qu'elle ne voit pas d'inconvénient à ce qui nous fait horreur, à l'In-nocence et à moi, et que j'appelle la *libanisation* du pays. Dans ces conditions, il n'y a sans doute pas lieu de persévérer. Ma carrière politique sera bientôt finie sans avoir jamais vraiment commencé. L'In-nocence, je l'ai toujours dit, n'avait de sens que dans la mesure où elle offrait une voix à un désir, à un refus, à un désespoir ou à une volonté, chez certains Français. Ce refus, ce désespoir, cette volonté-là, ce refus particulier n'existent pas. Mon deuxième mandat de président se termine à la fin de l'année. Sauf improbable changement d'ici là, je n'en solliciterai pas un troisième. Je ne sais pas si nous trouverons un remplaçant ; ni, donc, si le parti survivra.

Mardi 11 mars, dix heures vingt, le soir. « Dimanche prochain, c'est de la démocratie locale dont il est question » (le chef de l'État).

***

Sur le forum de l'In-nocence, quelqu'un a déposé le texte accablé d'une militante, non pas de l'In-nocence, mais de quelque petit parti proche et rival du Front national, en Alsace (un parti local, peut-être, ou bien le MNR, mais le MNR existe-t-il encore ? – de toute façon, ce n'est pas de cela qu'il s'agit). Ce texte se termine ainsi :

« Je ne vous cache pas mon très profond découragement et mon envie de plus en plus vive de quitter un pays où je me sens étrangère et pour tout dire incongrue. Ce n'est pas forcément mieux ailleurs ? Peut-être, mais je pense qu'il est somme toute plus facile de vivre étrangère dans un pays étranger qu'étrangère dans ce qui fut un jour son pays. »

La dernière phrase, en particulier, et *mutatis mutandis*, correspond parfaitement à mon sentiment. J'ai toujours aimé le statut d'étranger – mais pas dans mon propre pays…

L'expression de ma part, sur le forum de l'In-nocence, justement, d'humeurs tout à fait voisines de celles que j'exprimais ici même hier au soir, a suscité quelques tensions. Un habitué toujours très modéré, *Orimont Bolacre*, écrit ceci :

« Permettez-moi plutôt de revenir à l'origine de cette arborescence, c'est-à-dire au message de Renaud Camus. Il écrit en substance que "le multi-ethnisme comme le multiculturalisme entrent doucement dans les mœurs électorales, clairement reflétés qu'ils sont sur la plupart des listes."

« Si je le comprends bien, l'absence, en ce forum, de commentaires sur ce phénomène de l'apparition d'un nouveau type de candidats sur la plupart des listes, ferait naître en lui un "trouble". Il me semble que ce "trouble" pose une question très importante.

« À s'en tenir à la formulation de ce message, ce ne sont pas des individus tels et tels qui se présentent aux élections en fonction de telles ou telles de leurs affinités politiques, de leurs projets municipaux, de leur fantaisie, que sais-je, c'est "le multi-ethnisme et le multi-culturalisme" sans visage qui fait son entrée dans les mœurs électorales comme une espèce de cinquième colonne. Doit-on comprendre que la présence de candidats descendants de l'immigration est systématiquement un mauvais signe ? Est-ce à dire que ces personnes ne sauraient en aucun cas prétendre à la représentation nationale ? Si c'est le cas, est-ce tenable, considérant que la présence de ces personnes, qu'on la déplore ou s'en félicite, est une réalité sur laquelle on ne reviendra plus – sans que cette affirmation ne s'apparente en rien à un "renoncement" à lutter pour la conservation de nos valeurs ? »

Une dame *ostinato* (c'est son pseudonyme, sans majuscule), écrit en soutien au message précédent :

« Cher Orimont, on ne peut mieux résumer la problématique en effet dangereuse, selon moi, qui de temps à autre apparaît sur ce forum. Si telle était la position du P.I., j'en serais fort marrie et bientôt partie… »

À quoi je viens moi-même de répondre :

« Oh, de toute façon, Chère Ostinato (je ne me ferai jamais à votre minuscule…), vous avez toujours eu un pied dehors…

« Maintenant, si vous voulez que je vous dise que la perspective d'être gouverné par un gouvernement composé pour l'essentiel par cinq ou six Franciens, cinq ou six Arabes musulmans et cinq ou six Noirs, plus un ou deux bouddhistes pour la bonne mesure et une représentante de la communauté des transsexuels, avec un Premier ministre qui va tous les dimanches, pardon, tous les vendredis à la mosquée et un président de la République en boubou, me comble d'aise et me remplit d'impatience, j'aurai quelque mal à prononcer ces mots de façon convaincante. J'aurai l'impression que mon peuple n'a plus de patrie. Demandez aux Israéliens s'ils envisagent gaiement un arrangement de même sorte ? Ou bien est-ce que cela n'a rien à voir ?

« Ce que dit une dame citée plus haut exprime parfaitement mon sentiment : quitte à être étranger – un statut qui, en soi, ne m'a jamais gêné –, j'aime mieux l'être à l'étranger que dans un pays qui jadis fut mien. »

Le dalaï-lama, à l'occasion du quarante-neuvième anniversaire de sa fuite forcée du Tibet, a fait hier un discours pour tâcher une fois de plus d'attirer l'attention sur le sort de son peuple qui non seulement est victime d'une répression épouvantable, mais en plus, du fait de l'immigration massive de Chinois encouragée par la Chine, se trouve désormais minoritaire dans son propre pays. Nous avons publié hier un communiqué à ce propos :

« Communiqué n° 597, lundi 10 mars 2008 :

« Sur le Tibet, le droit du sol et le droit au sol.

« Le parti de l'In-nocence salue le courage de la chanteuse Björk qui, à Shanghaï, a évoqué la situation du Tibet et chanté en l'honneur de son indépendance.

« Le parti de l'In-nocence souscrit sans réserve aux propos du dalaï-lama qui, en ce quarante-neuvième anniversaire de son exil, évoque aujourd'hui même le long étranglement de la culture tibétaine et le sort effroyable de ses compatriotes, soumis à la terreur et voués par l'immigration massive et organisée à devenir une minorité dans leur propre pays, où l'envahisseur pourra se prévaloir du poids démographique pour justifier contre toute justice la brutale annexion qu'il a perpétrée.

« Le parti de l'In-nocence invite à réfléchir sur ce cas particulièrement douloureux et sur les paroles du dalaï-lama afin de se convaincre que le prétendu *droit du sol* a de longue date atteint et dépassé ses limites, et que c'est à un droit *au* sol que les peuples doivent désormais faire appel pour défendre, à l'exemple d'Israël, contre toutes les invasions ou menaces d'invasion, leur culture, leurs racines et leur implantation sur leur territoire traditionnel. »

Quelqu'un nous demande de préciser ce que nous voulons dire *exactement* par « territoire traditionnel », à propos d'Israël. À vrai dire, nous pensions à la "Terre sainte", comme dit Régis Debray, sans plus de précision pour le moment.

Mercredi 12 mars, neuf heures et demie du soir. J'ai aménagé ces jours derniers une minuscule bibliothèque dans la salle de bain, et plus précisément à portée de bras de la cuvette des toilettes, afin qu'aucun moment ne soit perdu qui pourrait me permettre de lire un peu, et spécialement les livres qu'on m'envoie et qui s'accumulent dans l'attente d'une réponse ou d'une lettre de remerciement. Pour ce faire, j'ai vidé une petite étagère, un trou dans la paroi de pierre. Sont ressortis de là toute sorte d'objets de toilette oubliés ou écartés, ces objets comme il y en a tant dans une maison, dont on ne se sert plus mais qu'on ne veut pas jeter néanmoins, soit qu'on se dise qu'ils pourraient bien servir un jour,

soit que vous y attache quelque raison sentimentale. Parmi toutes ces brosses, ces vieux rasoirs, ces peignes, ces petits savons d'hôtel, ces flacons de parfum, il y avait une bouteille de *Drakkar*, lointain cadeau de Philippe IV le Bel.

Dans la galerie d'amants de ma période préconjugale, qui s'est achevée avec le XXe siècle, Philippe IV tient l'emploi envié de l'*amant le plus beau*, comme Domenico celui du plus bandant (à mes yeux, à mes reins). Comme je m'étais plaint dans l'un de ces *journaux*, des années après l'avoir perdu de vue, de l'avoir perdu de vue, justement, des lecteurs qui le connaissaient lui avaient dit de m'appeler, ce qu'il fit. Il me donna alors un numéro de téléphone. Quand j'appelai ce numéro, une machine m'informa qu'il n'y a avait pas d'abonné qui lui correspondît. Avais-je mal noté ? Philippe IV s'était-il trompé dans les chiffres qu'il m'avait indiqués ? M'avait-il trompé délibérément ? Il me semble que cela ne lui eût pas ressemblé, mais il ne m'a jamais appelé une autre fois, ce qui paraît insinuer qu'il n'était pas outre mesure désireux de renouer les relations.

Le plus étonnant était que la bouteille de parfum était presque pleine. Sans doute n'avais-je pas souhaité faire d'infidélité à mon traditionnel *Grey Flannel*, que je me soupçonne pourtant d'aimer davantage pour son nom, son flacon, son "image" que pour son odeur. Je suis devenu moins regardant. Et j'ai donc porté tous ces derniers jours ce parfum *Drakkar* que Philippe IV m'avait offert il y a vingt ans en me disant qu'il m'irait très bien, que c'était ainsi qu'il me "voyait".

Il me semble qu'à l'époque de mes vingt ans, trente ans, un objet, un vêtement, une paire de chaussures qui avait six mois, un an, étaient pour moi un vieil objet, de vieilles chaussures. Dans l'enfance, tout ce qui nous entoure vieillit encore plus vite, un livre de l'année dernière est un vestige de l'Antiquité. J'ai peine à le croire, mais il me semble que tous les ans, pendant longtemps, j'ai acheté des vêtements, et c'était faire un geste allant de soi. Peut-être même ces achats avaient-ils lieu *deux fois* par an : vêtements d'hiver, vêtements d'été. Je n'envisageais pas de partir en vacances avec le même pantalon ou le même pull-over que l'année précédente. Et pourtant je n'étais pas riche. Mais un blouson vieux d'un an me paraissait appartenir à un autre temps.

À présent je ne vois plus le passage des saisons sur les objets. En corrigeant le *journal* 2005, je me suis avisé qu'en avril de cette année-là, à Londres, j'achetai une paire de chaussures à laquelle je pense, ces temps-ci, comme à *mes chaussures neuves.* Même en laissant de côté le cas extraordinaire et excentrique de l'imperméable vert bouteille acheté par Jean Puyaubert pour son ami Panis en 1932, qu'il m'a donné et que j'ai encore porté sous la pluie cette après-midi même – ce qui donne à penser qu'en 1860, un homme pouvait arborer sans stupéfier les gens qu'il croisait, à la campagne, un manteau ou une houppelande datant de 1784… –, même en laissant de côté cet imperméable (que je ne pourrais plus porter en ville sans passer pour un mendiant, tout de même, car le col est à présent tout râpé et il manque des boutons), l'essentiel de ma garde-robe a dix ou quinze ans d'âge. Je ne crois pas avoir acheté un costume depuis le changement de millénaire. Je serais d'ailleurs bien empêché de le faire. Combien cela peut-il coûter, un costume convenable ? Mille euros ? Deux mille euros ? Ceux de notre président doivent valoir beaucoup plus que cela et pourtant il a toujours l'air vêtu comme l'as de pique. Barack Obama, en revanche, qui l'année prochaine sera peut-être président des États-Unis, est toujours remarquablement élégant.

Mes costumes sont-ils démodés ? C'est plus que probable, mais je ne m'en rends pas bien compte. Quand je vois des films anciens, je n'ai aucun mal à distinguer 1938 de 1928, et même de 1932. Pourtant je ne vois pas de grandes différences, quant à la mode, entre aujourd'hui et 1995. Il me semble qu'une femme vêtue comme on l'était en 1995, et même peut-être en 1990, n'attirerait pas du tout l'attention, dans la rue. Est-ce parce que le temps est élastique et qu'il y a des périodes d'évolution lente, dans la mode, dans les styles, dans l'architecture, et des périodes d'évolution foudroyante ? Ou bien est-ce plutôt parce qu'on ne voit pas les changements trop proches dans le temps et que l'on vit soi-même, de même qu'on ne voit pas se transformer les visages des êtres qui se transforment à nos côtés ?

Jeudi 13 mars, une heure vingt de l'après-midi. Arnaud "C'est-vrai-que" Laporte reçoit en ce moment sur France Culture, à son émission "Tout arrive", Mme le ministre de la Culture. Et voici qu'elle se révèle une cévrékiste presque aussi acharnée que lui-même – c'est fascinant. Je me demande si le record du monde n'est pas en train de tomber !

Peuple vit-il jamais se déverser sur lui plus de vérité (proclamée) ?

Dix heures et quart, le soir. Moi qui ai une assez bonne mémoire des dates, pour ce qui relève de l'histoire, je suis incapable de situer dans le temps les événements contemporains. C'est sans doute qu'il ne se sont pas présentés à moi comme des *dates*, justement, pas comme de l'histoire, mais comme des incidents de ma propre existence, dans une sorte d'*actualité* perpétuelle. Pour pouvoir ordonnancer quelque peu dans mon esprit ce qui est arrivé ces dix ou quinze dernières années, il faudrait que je le lise dans les livres d'histoire, de préférence *ancienne manière.*

En tout cas, s'il est une constatation de la sagesse des nations qui se vérifie, et au-delà, tous les jours que Dieu fait, c'est l'*accélération du temps*, avec l'âge. J'en parlais l'autre jour avec Jeanne Lloan qui était venue marcher avec moi jusqu'à la rivière, une après-midi. Ses observations recoupent tout à fait les miennes. À mesure qu'on avance en nombre d'années, celles-ci passent de plus en plus vite. Je l'avais toujours entendu dire, mais je n'imaginais pas que ce fût saisissant à ce point.

Enfant, les vacances scolaires d'été me paraissaient durer une éternité. Vraiment, le personnage qui reprenait la classe en octobre n'était plus du tout le même que celui qui l'avait quittée en juin. Il est vrai que ces vacances étaient beaucoup plus longues qu'aujourd'hui, vrai aussi que je n'ai plus de rapports directs avec les "vacances scolaires". Mais, à présent, les étés s'enfuient avant d'avoir commencé. Avec les premiers beaux jours on pense à descendre et cacher les petits radiateurs d'appoint, électriques, très laids, qui sont à cet étage, dans la salle de bain ou près de ce bureau. Mais, chaque année, on tarde à le faire, par manque de temps. Ou bien l'on se dit que le froid pourrait bien se livrer encore à une petite

attaque, qui sait ? Mai se passe ainsi, juin aussi, bientôt juillet est sérieusement entamé. Oh là là, on n'a toujours pas descendu les radiateurs, c'est idiot ! Oui, mais d'un autre côté, pour avoir à les remonter dans quelques semaines à peine, est-ce que cela mérite le dérangement ?

Ou bien c'est la petite séquence télévisée, le dimanche soir, je crois bien, à l'issue du *journal*, où sont indiqués les résultats au box-office des films "sortis" cette semaine-là. Mais ce n'est pas possible, la dernière fois c'était avant-hier ! Non non, c'était dimanche dernier et nous sommes bien dimanche…

Est-ce que la constante précipitation du travail contribue à cette accélération affolante ? C'est bien possible, quoique Jeanne, à ma connaissance, ne soit pas soumise comme moi à de perpétuelles contraintes de dates. Je me suis mis dans la tête, et non sans d'excellentes raisons, que la *copie* du *journal* 2005 devait absolument être prête avant mon départ pour Vancouver le 7 avril prochain. Toutes les semaines j'envoie à Fayard un mois relu et corrigé. Mais il n'y a pas assez de semaines, et trop de mois.

Samedi 15 mars, dix heures moins vingt, le soir. Pas de *journal* hier parce qu'il a fallu travailler sur les deuxièmes épreuves des *Demeures* – il faudrait en fait les relire vraiment, chaque fois que je jette un coup d'œil au texte lui-même je trouve quelque chose à corriger ; mais il ne s'agissait pas de cela, pour quoi je n'ai pas assez de temps, non plus que pour rien d'autre ; plutôt d'unifier les titres de chapitre, dont certains portaient le nom de l'écrivain ou artiste concerné, en italique sous le nom de l'édifice, et certains pas, lorsque ce nom apparaissait déjà à la première ligne, dans des cas tels que "La maison natale de Dickens à Portsmouth", ou "La maison du docteur Johnson à Londres". Pour unifier il fallait que ces noms de personnes disparussent de la première ligne et y fussent remplacés par une simple adresse, par exemple, cela pour pouvoir apparaître à la seconde ligne, comme dans les cas plus nombreux où les demeures ont un nom à elles, telles "Lamb House, à Rye, *Henry James*"

ou “Penshurst Place, *Sir Philip Sidney*”. Je vois bien l’opportunité d’unifier, et me suis plié à ce qui m’était demandé, mais crains que “393 Commercial Road, à Portsmouth, *Charles Dickens*” n’attire moins l’œil et la curiosité que “La maison natale de Charles Dickens à Portsmouth”.

Hélène Guillaume et moi nous sommes presque disputés, hier, à propos de la couverture du même livre. Elle m’a traité de *psycho-rigide*. Ce n’est sans doute pas sans fondement. J’ai des idées assez arrêtées sur ce que doit être cette couverture mais, comme je ne peux pas les expliquer directement au maquettiste, lui doit s’en faire une idée à travers les intermédiaires, et ce qu’il m’envoie n’est jamais exactement ce que j’aurais souhaité. Ce l’est même de moins en moins à mesure que l’agacement monte chez toutes les parties. Hélène estime que ce que je demande sera *hideux*, et pense de toute façon qu’éditeurs et écrivains ne peuvent pas décider de ces choses-là, que c’est un métier, et que c’est précisément pour cette raison qu’on fait appel à des professionnels, maquettistes et graphistes. Pour ne pas envenimer les choses, je m’abstiens de faire remarquer que j’ai fait jusqu’à présent la plupart des couvertures de mes livres, qui en général ne sont pas jugées trop défavorablement ; et que j’ai aussi à mon actif tous les catalogues de Plieux, et toutes les affiches de “Pli selon Pli” ; de sorte que je suis un peu professionnel moi-même ; et que les seules fois où, contraint et forcé, j’ai dû m’abstenir de toute participation, chez Privat, au bénéfice de professionnels qui m’étaient présentés comme les meilleurs de la profession, les résultats ont été catastrophiques, pour *La Dictature de la petite bourgeoisie* et surtout pour le hideux, vraiment *hideux*, lui, *Comment massacrer…*

Au demeurant, je n’exclus pas que ce que je demande soit en effet *hideux*, mais j’aimerais bien le voir une fois, ne serait-ce que pour y renoncer sans regret. Je n’y suis pas parvenu. Et toute la journée s’est passée à des navettes électroniques qui ont empêché tout travail sur le *journal* 2005. Or mon obsession, je l’ai déjà noté, est d’en finir avec cette tâche-là avant mon départ pour Vancouver, le 7 avril, dans trois semaines. Je vois bien que ce sera impossible. En les quatre dernières semaines j’ai mis au net quatre mois du *journal*. Il reste huit mois : comment pourrais-je les “traiter” en trois semaines ?

À mon retour le 17 avril, en fait le 18, j'aurai à peine plus de deux mois pour finir le roman que j'ai promis à Paul Otchakovsky pour le 30 juin. Mais pendant le même temps je devrai rédiger tous les textes qui restent à écrire pour le premier volume français des *Demeures.* Durant la même période, si par miracle j'étais arrivé à mes fins et avais livré la totalité du *journal* 2005 avant mon départ, il faudrait que j'en revoie la copie et que j'en corrige les épreuves – ce livre-là doit paraître en juin, d'après l'agenda arrêté avec Fayard. Dès le début de juillet, il me faudrait partir pour la Grande-Bretagne pour travailler au troisième volume des *Demeures*, le deuxième de ceux qui doivent porter sur le Royaume-Uni. Mais, pour ce livre-là, je n'ai toujours pas de contrat. J'ai écrit cette semaine à Claude Durand pour lui demander de m'en envoyer un, il ne m'a pas encore répondu (ce qui est normal). Or j'ai le plus grand besoin des sommes impliquées, qui d'ailleurs seraient loin de suffire aux exigences de la situation.

C'est là que la question obsédante du travail en trop rejoint celle, lancinante, de l'argent en pas assez… Mais elles ne se sont jamais quittées de l'œil.

Les couvreurs ont fini leurs travaux sur le toit de la tour. Ils pourraient à présent défaire leur magnifique échafaudage. Mais cet échafaudage de douze étages devait servir aussi au maçon censé étayer la voûte supérieure de ladite tour. Or ce maçon ne m'a même pas envoyé son devis. Je ne serais pas étonné qu'il n'ait été désagréablement impressionné par mes tractations, d'ailleurs tout à fait aimables, mais sans doute alarmantes pour un tiers, avec le couvreur, auquel je disais devant lui que je ne savais comment le payer, mais que je finirais bien par y parvenir, comme je l'avais toujours fait. Cet aveu de faiblesse financière a-t-il alarmé le maçon ? Toujours est-il que je suis sans nouvelles de lui et que le couvreur ne pourra pas laisser éternellement en place son échafaudage, maintenant que ses propres travaux sont terminés. Il faudrait que je m'entretienne de cela avec l'un et l'autre. Mais je ne suis en relation avec le maçon qu'à travers le couvreur, qui m'a mis en contact avec lui. Et au couvreur je n'ai pas payé un sou des six mille cinq cents euros que je lui dois pour son intervention récente. Je compte lui

envoyer mille euros, bien que mon compte soit déjà à découvert de deux mille cinq cents euros, pour ne rien dire des onze mille du compte “Provisio”.

Là-dessus se réveillent les problèmes avec ma mère. Elle me demande de l’argent pour payer…

Dimanche 16 mars, dix heures moins le quart, le soir. … deux nuits par semaine de “garde de nuit”, ou de “dame de compagnie” – la caisse des barreaux paie déjà, pour quelques mois, cinq nuits par semaine, mais ma mère ne veut plus passer une seule nuit seule, elle le dit expressément. Chaque nuit coûte soixante euros : il s’agirait donc de cent vingt euros par semaine, quatre ou cinq cents par mois. Ce n’est pas une somme astronomique, mais où la trouver ? Et, encore une fois, la *trouver* ne suffirait pas : je ne parle pas ici à partir d’un simple *défaut* d’argent, d’un niveau zéro de la situation financière, niveau qui m’apparaît comme un pays de cocagne – j’ai découvert que le fameux compte “Provisio” me coûtait trois cent trente euros par mois, dont pas un seul ne va dans le sens d’un éventuel début de remboursement, mais qui tous relèvent de la catégorie des agios ou des intérêts…

Le cousin très gentil et très compétent qui nous envoie à tous des nouvelles de ma mère fait état de difficultés avec les deux femmes que la mairie de Royat envoie pour le ménage. Elles se plaignent des contrôles incessants auxquels se livre sur elles ma mère, et qui les empêchent de travailler, disent-elles. Le *contrôle*, tel que je connais ma mère, ne porte certainement pas sur la qualité de la prestation de ces dames, qui lui est totalement indifférente. Ce qu’elle vérifie continuellement, j’en suis certain, c’est qu’elles ne jettent rien de ce qu’elle veut garder. Or elle veut *tout* garder. Et dans l’état où se trouve ce malheureux appartement de Royat, il est impossible de faire le moindre ménage et de commencer à rétablir un peu d’ordre, ou plutôt à l’*établir*, car il n’y en a jamais eu, sans jeter énormément, ne serait-ce que journaux et magazines, dont ma mère ne veut jamais se débarrasser, et boîtes de chocolats ou de pâtes de fruits, qu’elle conserve systématiquement au merveilleux prétexte que

« ça peut toujours servir pour des rangements » – les *rangements*, c'est la grande obsession de ma mère…

Discrétion, délicatesse, goût du secret ou crainte que je ne sois tenté de mettre le nez dans ses affaires, elle me fait quotidiennement, au téléphone, un tableau de la situation très arrangé. Ainsi elle me dit grand bien de ces femmes de ménage, lesquelles, semble-t-il, font retentir la mairie de leurs doléances, ce qui paraît impliquer des relations nettement moins idylliques que celles qui me sont dépeintes. Le seul sujet d'inquiétude, ou d'agacement, qui m'était venu sur ce point particulier avant le long message du cousin, c'est que ma mère tient absolument, lorsque l'une de ces dames vient deux heures, que l'une de ces deux heures soit employée à une petite promenade (et l'autre, je le soupçonne, à la conversation). Elle a toujours eu la passion d'utiliser les gens à autre chose que ce pour quoi ils sont payés. Céline, quand ma mère est ici, lui fait des teintures de ses cheveux, par exemple ; ou bien se voit requise de venir avec nous si j'accompagne ma mère à la clinique pour une consultation. Et ainsi de suite. Et comme une fois, il y a longtemps, je me plaignais que des heures de ménage qui me coûtent un argent que je n'ai pas s'en allassent à des conversations interminables, je me suis entendu dire que j'étais « comme ces bonnes femmes qui vérifient tout le temps que leurs domestiques passent bien au travail toutes les heures où ils sont payés » – la maîtresse de maison bonne gestionnaire, ou la bourgeoise qui en veut pour son argent, voilà bien l'un des types humains les plus méprisés par ma mère…

Quelle simplicité ! pensais-je jadis dans ma simplesse. Quelle gentillesse ! Passer des heures à bavarder avec les femmes de ménage, les interroger sur leur vie, sur leur famille, sur leur lieu d'origine, les faire parler de leurs problèmes et de leurs joies – la vérité est que, de longue date, toute compagnie est précieuse à ma mère, toute conversation, toute intimité qui la distrait de la solitude, du silence, de la méditation, ne parlons pas du travail ou de l'effort intellectuel. Et ces échanges, cette curiosité, cette *ouverture à l'autre*, comme on dirait en jargon du jour, lui ont longtemps valu, c'est du moins ce que je croyais, et il y en eut quelques preuves, une grande popularité dans les milieux les plus divers. À en juger par les plaintes des "aides ménagères" actuelles aux services

sociaux de la mairie, le charme n'opère plus si bien. Le cousin est très alarmé par l'exaspération à l'égard de ma mère au sein de l'administration municipale de Royat.

Il revient, dans sa longue lettre, sur l'éternelle question de la maison de retraite. Lui estime qu'il est urgent de prendre cette direction, et d'autant plus urgent que le voisin du dessous, dans l'immeuble, se plaint de fuites et de "dégâts des eaux", et que les autres voisins, bien que remarquables de patience et de serviabilité, n'en peuvent plus des continuelles requêtes de ma mère, et de la crainte où ils sont de la voir mettre le feu à la maison. Il examine et compare diverses institutions. La maison de retraite de Royat est excellente, selon lui, mais coûte deux mille cinq cents euros par mois. Il recommande plutôt celle de Billom, tenue par des religieuses, très agréable selon lui, et dont le prix mensuel est seulement de quinze cents euros. Mais tous ses calculs sont faussés, à mon avis, parce que dans sa sagesse et son bon sens il imagine que si ma mère entrait dans une maison de repos, elle abandonnerait bien sûr son appartement, dont elle n'aurait donc plus à payer le loyer. Or, même si ma mère, ce qui est déjà hautement invraisemblable, acceptait d'entrer, à l'occasion de quelque crise, …

Lundi 17 mars, neuf heures et demie du soir. … dans une maison de retraite, ce ne serait, dans son esprit, qu'à titre d'*expérience*, afin de s'informer pour la suite (de même qu'elle ne passe jamais une nuit dans un hôtel, quand elle voyage avec moi, qu'à titre pareillement expérimental, à des fins de reconnaissance pour l'avenir, pour le temps qu'elle pourrait faire là, éventuellement, *un vrai séjour*). Ce que je veux dire est que pas un instant, entrant dans une maison de retraite, elle n'accepterait d'abandonner son appartement, de perdre la liberté d'y revenir à tout moment – de sorte que, et c'est la donnée que le gentil cousin n'a sans doute pas encore assimilée complètement, ce qu'il faudrait payer ce serait la maison de retraite *et* l'appartement, et non pas l'un ou l'autre.

Indubitablement, ce serait plus à moi qu'à lui de m'en soucier, de toute façon – il n'a que la malchance d'être sur place. Il conviendrait au moins que je fasse de longues réponses à ses longs messages hautement circonstanciés d'ancien directeur financier (chez Michelin) : j'en suis bien incapable, et surtout je n'ai pas le temps. Je n'ai pas le temps, je n'ai pas l'argent : voilà les deux abîmes où se balancent mes insomnies.

J'ai parlé au couvreur, aujourd'hui. Bonne nouvelle, il m'a dit que sa facture allait être moins élevée que son devis, car il a trouvé le bord du toit, là-haut, sur la tour, moins abîmé qu'il ne l'avait pensé. Je me suis engagé auprès de lui à le payer entièrement avant l'été.

Mauvaise nouvelle, en revanche : le maçon ne s'est pas plus manifesté auprès du couvreur qu'auprès de moi. Le plan était qu'il monterait le bois dont il a besoin pour ses étayages en utilisant les échafaudages actuellement en place. Mais le couvreur doit faire démonter ces échafaudages après-demain mercredi, et donc la chance qui était offerte de faire avec eux d'une pierre deux coups sera perdue. À mon avis, le maçon s'est effrayé des allusions assez lourdes que j'ai faites devant lui et devant le charpentier-couvreur aux difficultés que j'aurais à les payer l'un et l'autre. Il a dû se dire qu'il tombait dans une mauvaise maison. Maintenant que j'y repense, il est d'ailleurs le deuxième de sa corporation qui, approché, n'envoie pas de devis et fait le mort. J'ai peut-être, en tant que payeur, la pire réputation…

Et, bien sûr, d'un côté, c'est une bonne chose qu'il ne se soit pas manifesté, cet homme, puisqu'en effet je ne vois pas du tout comment j'aurais bien pu le payer, s'il l'avait fait et s'était mis au travail. D'un autre côté, nous ne pouvons guère vivre avec cette voûte qui menace de s'écrouler au-dessus de l'escalier que nous empruntons dix fois par jour. L'architecte des Bâtiments de France a dit, lors de sa visite, qu'une intervention était urgente et ne pouvait pas attendre l'année prochaine (l'année prochaine, quand son administration aura peut-être de l'argent pour en payer la moitié…).

***

Il y a tout de même des moments de victoire partielle, des succès locaux, des réussites d'escarmouche dans cette lutte de tous les instants contre le temps, contre l'argent, contre le manque de temps, contre le manque d'argent, contre la contingence. Ce matin, j'ai bien travaillé au *journal* 2005 (*Le Royaume de Sobrarbe*), j'ai même cru un moment que j'allais en finir aujourd'hui avec le mois de mai. Hélas (*hélas* pour le *journal* 2005), il a fallu passer encore plusieurs heures avec Hélène Guillaume, au téléphone, à la correction des secondes épreuves des *Demeures*, et spécialement au changement de titre de nombre des chapitres, à des fins d'unification. Par chance, nous avons beaucoup progressé sur la question de la couverture. Ce qu'Hélène disait qui devait être hideux a été réalisé presque suivant mes requêtes, par les maquettistes, et elle-même dit maintenant grand bien du résultat dont je suis de mon côté très satisfait. Il ne reste plus qu'à régler des questions de corps de caractères. Nous touchons au but, et n'en sommes qu'au vingt-huitième essai !

J'ai fait une bêtise incroyable, j'ai oublié de renvoyer les épreuves de *La Grande Déculturation* auxquelles j'avais pourtant travaillé d'arrache-pied il y a une dizaine de jours, et que je croyais reparties pour Paris depuis longtemps. J'ai juré mes grands dieux qu'elles devaient être chez Fayard, qu'on cherche mieux là-bas, qu'il y a des jours qu'elles avaient été expédiées d'ici. Puis, pris d'un doute, j'ai jeté un coup d'œil dans cette pièce et les ai retrouvées de l'autre côté de cette table. Je fais trop de choses à la fois, je mélange tout, je perds la tête.

Vendredi 21 mars, dix heures du soir. J'ai très peu de temps pour ce *journal*. L'essentiel de mes efforts devrait porter sur celui de l'année 2005, mais je dois sans cesse m'interrompre pour d'ultimes ou préultimes détails à régler à propos des *Demeures* ou de la *Déculturation.*

La couverture des *Demeures* est maintenant arrêtée et je crois qu'elle sera belle ; celle de la *Déculturation* est encore en suspens. Il a fallu aussi écrire des "quatrièmes de couverture" pour l'un et l'autre livres. De façon générale, et pour ce qui concerne uniquement le *temps* impliqué (pas

l'*intensité* du labeur), on peut considérer que pour mener un livre à bon port, c'est-à-dire aux tables des libraires, il faut ajouter à peu près une *moitié* au labeur nécessaire à l'écrire. C'est ce qui fausse tout mes calculs. Je devrais être instruit de cette donnée par l'expérience, et je le suis, mais pas en profondeur. Je sais sans savoir. Je suis informé de ces choses mais je n'en tiens pas compte, ou les oublie. Préparation de copie, premières épreuves, secondes épreuves, index, choix de couverture, "quatrième de couverture", exergue, dédicace, "adresse aux représentants" (texte de présentation du livre aux représentants qui devront le soutenir auprès des libraires), et maintenant choix et mise en page des photographies, oui, c'est à peu près, *en plus*, la moitié du temps qu'il a fallu, chaque fois, pour écrire le livre : peut-être pas en heures, précisément, mais en jours, en semaines, en mois quelquefois – le soir on a l'impression qu'on n'a rien fait : on a fait cela.

La gageure que j'ai voulu m'imposer de finir la préparation de copie du *journal* 2005 avant de partir pour Vancouver, j'aurais pu la tenir sans ces interruptions constantes. Ce matin il s'agissait, donc, de la "quatrième de couverture" de la *Déculturation.* On croirait qu'une aussi mince affaire peut se régler en un quart d'heure. Mais le premier texte que j'ai soumis était trop long. Il a fallu le raccourcir. Paris a coupé le dernier paragraphe, or je tenais à le garder et préférais couper ailleurs. Téléphonages, contre-téléphonages, envois de courriels, "fichiers joints" qui ne s'ouvrent pas, etc. – toute la matinée y est passée, et la question n'est même pas complètement réglée.

Cependant, ces ajustements éditoriaux ne sont pas principalement ce qui m'a tenu éloigné de ce *journal* depuis lundi. J'ai beau vouloir finir dans les quinze jours la mise au point du *journal* 2005, je ne peux pas abandonner complètement les autres projets. Et, par exemple, je voulais absolument voir une autre "demeure de l'esprit" et écrire un autre texte pour le recueil français avant Vancouver. Il était prévu d'aller à La Brède, chez Montesquieu, mais le château est fermé jusqu'à la mi-avril. Mardi, nous nous sommes donc rendus à Estillac, chez Blaise de Monluc. Moi qui n'aime pas les visites et les demeures trop industrialisées, systématisées, normalisées, j'étais servi. C'est même à se demander si cet Estillac doit bien figurer dans le livre, qui est consacré exclusivement, en

principe, aux “sites” ouverts au public. Celui-ci l’est sans l’être : il faut téléphoner pour prendre un rendez-vous. Le coup de téléphone avait été un peu alarmant (on ne semblait pas très bien m’entendre, ou me comprendre…), mais la visite elle-même s’est bien passée, sous la houlette du propriétaire. Pas de billets, pas de tarifs, et d’ailleurs nous n’avons rien payé. De l’intérieur on ne voit que deux pièces assez nues, mais pittoresques. La première, la plus grande, est une salle de garde qui servait de cuisine, ou l’inverse, et dans laquelle Monluc aurait écrit, ou plus vraisemblablement *dicté* ses *Commentaires* ; elle est voûtée sur un mode complexe, de très heureux effet.

Dimanche 23 mars, Pâques, dix heures moins le quart, le soir. « Ces rumeurs ont suscité l’indignement à Antibes » (France 2, *journal* de huit heures : il s’agit de rumeurs relatives à un jeune nageur qui, en trois jours, vient de battre trois records du monde, et qui a une musculature impressionnante – certains le soupçonnent de se faire aider par certaines substances).

***

Hier soir nous sommes allés voir à Fleurance, avec Jeanne chez qui nous avons ensuite dîné, *La Ronde de nuit*, de Peter Greenaway, qui n’a enthousiasmé personne. L’acteur qui joue Rembrandt est remarquable, il y en a un autre qui est plutôt joli garçon (un Polonais qui interprète le rôle d’un Français, je crois bien), mais le film m’a paru peu inspiré, et très au-dessous de son sujet. Est-ce pour rappeler *Meurtre dans un jardin anglais*, l’“intrigue” se complique d’une affaire criminelle qui n’a aucune espèce de consistance, à laquelle personne ne peut s’intéresser et qui est à la fois beaucoup trop lourde et beaucoup trop légère par rapport au thème que semblait promettre le titre. Je me suis avisé, en regardant cela, que je croyais bien n’avoir jamais eu de passion pour Greenaway. Le pauvre homme semble d’ailleurs ne plus beaucoup occuper les médias et avoir

perdu la faveur dont il a joui un moment auprès du public – voilà au moins un malheur qui ne me menace pas.

***

Estillac, donc : des deux seules pièces qu'on visite, la seconde est rectangulaire à l'intérieur d'une tour de forme arrondie, elle est assez exiguë et très nue. On y voit, au centre, un cénotaphe de Monluc, qui était naguère à l'extérieur du château, du côté nord, mais qu'il a fallu mettre à l'abri et des vandales et des éléments, non sans qu'il ait déjà subi bien de graves atteintes. Le propriétaire nous a dit se souvenir que dans son enfance, un lion et un chien, aux pieds du gisant, symbolisaient la bravoure et la fidélité. Ils ne sont plus là, et d'ailleurs le récit de notre hôte me surprend un peu, car j'ai vu sur la Toile la reproduction d'une carte postale 1900 montrant le cénotaphe en plein air, et je n'y distinguais ni chien ni lion. Quant au visage, il est terriblement raviné. Monluc avait déjà perdu son nez au combat de Rabastens-de-Bigorre, les siècles et la pluie lui ont rejoué le même tour.

Le propriétaire, que j'avais trouvé un peu ours au téléphone, s'est montré en fait aimable et disert. Il nous a longuement parlé dans la cour triangulaire, au pied de la curieuse tribune, ou chaire laïque, qu'avait fait bâtir Monluc au haut bout du triangle, et dont l'usage reste un peu mystérieux : harangues aux troupes ou instructions aux domestiques ? Plus tôt nous avions fait sous sa houlette le tour des bâtiments, que j'ai refait pour les photographier. Ils comprennent un "château gascon" qu'on ne voit guère, enserré qu'il est dans nombre de constructions ultérieures. De celles-ci les plus remarquables sont dues à Monluc lui-même qui a jeté vers l'est deux ailes divergentes (d'où le triangle). La mieux conservée est celle du sud, toute militaire au point d'évoquer Vauban avec plus d'un siècle d'avance, et remarquable par ses plans inclinés autant que par la forme de proue de son angle le plus saillant. C'est sur lui qu'on débouche en arrivant, et il fait bel et grand effet. La tour d'angle symétrique, au nord-est, de l'autre côté du porche d'accès à la

cour, a malheureusement été presque entièrement détruite pendant la Révolution.

L'église du village est une construction de Monluc, elle aussi. Elle est assez rustique de formes et de volumes, c'est à peine plus qu'une chapelle, mais elle est très heureuse de lignes, en sa simplicité : un large porche à toit incliné, monté sur des piliers carrés, précède un élégant clocher-mur, dont les contours curvilinéaires sont ceux d'une cloche. Château, église et village, malheureusement pour eux, sont gravement menacés dans leur beauté par la rapide montée vers eux de la banlieue d'Agen.

Lundi 24 mars, dix heures moins le quart, le soir. Beauté est beaucoup dire pour le village d'Estillac, en fait, même s'il occupe un site qui dut être charmant, oui, allongé qu'il est sur une espèce de crête, une colline lumineuse où les saisons devaient parader à l'envi. Ce qui le gâche, ce n'est pas seulement la marée montante de l'univers pavillonnaire, autour de lui, c'est aussi la fureur décrépisseuse de ses propres habitants, qui ont horribilisé l'une après l'autre toutes les maisons, à commencer par les plus anciennes et les plus jolies. Dans la lumière sans indulgence de mars, d'ailleurs, c'est toute la campagne, en ces parages, qui est désolante. Toutes les constructions de style traditionnel sont ravagées par l'impitoyable arrachage de leur peau, et autour d'elles prolifèrent les constructions nouvelles qui en ce concours attristent plutôt moins, car celles-là *naissent* affreuses, elles ne nous forcent pas à contempler la destruction de ce qui fut beau – *si*, la destruction de la campagne, bien sûr, car il n'y en a plus guère : rien, en tout cas, qui réponde à ma définition ou soit conforme à mon idée de la campagne. Astaffort, Marmont-Pachas, Laplume, Aubiac, toutes ces contrées sont dévastées par leur rapide transformation en banlieues ou, en attendant, en *zones d'aménagement semi-rural*, ou Dieu sait quelle est l'expression bureaucratique actuellement chargée d'offusquer ce qui survient.

Si sévère à de certaines heures, la lumière est peut-être tout ce qui nous restera. Autant elle était dure au début de l'après-midi sur ces pauvres

plateaux ravagés d'entre Gers et Lot-et-Garonne, autant elle ne savait qu'inventer pour séduire, dans Agen, au crépuscule. Et si elle est capable de rendre Agen déchirante de beauté, c'est bien qu'il n'est aucune limite à ses pouvoirs. Ce n'était d'ailleurs pas Agen soi-même qui était belle, malgré l'hôtel Hutot de Latour, auquel on se raccroche, depuis toujours, quand on a besoin d'un peu de grâce sur les quais de la Garonne, en ces parages. C'était le soir en personne, c'était l'ombre, les ombres, les dernières clartés s'allongeant comme des ombres. Oui, il restera cela, peut-être, qui n'a besoin de rien pour se manifester, qui peut s'avérer n'importe où, sur un parc de stationnement d'hypermarché, dans un embouteillage, le long d'une banale avenue commerçante.

Je crois toujours, parce que Agen est posée sur la rive *nord* de la Garonne, que la ville regarde le midi – mais ce n'est pas vrai. La Garonne ne coule pas d'est en ouest, à Agen, mais du sud-est vers le nord-ouest, presque du sud au nord. L'avenue principale, le boulevard de la République, se dirige vers le fleuve et serait perpendiculaire à lui si elle l'atteignait. Elle pointe en fait vers le sud-ouest. Quand on la remonte entre six et sept heures du soir, à la fin de mars, on a le crépuscule et le fleuve exactement derrière soi. Pour peu que le soleil couchant y mette un peu de bonne volonté et ne se laisse pas obnubiler, tout ce qu'on croise, tout ce qu'on découvre, est touché par lui de face, à hauteur d'homme. On croirait fendre un peuple illuminé, dans une cité éblouie.

Nous étions descendus des hauteurs modestes d'Estillac et entrés en ville pour tâcher d'y trouver de quoi nous documenter sur Monluc.

Mardi 25 mars, dix heures du soir. Le volume des *Commentaires* dans la "Bibliothèque de la Pléiade" est épuisé et, paraît-il, introuvable. Il y avait du même texte, sous les Cornières, une édition du début du XXe siècle en trois volumes, mais elle coûtait trois cents euros. Une autre édition, moderne celle-ci, en deux tomes, peut être obtenue à travers le Net, mais il y faut deux ou trois semaines et j'étais pressé – sans compter qu'elle est assez chère elle aussi. Nous nous sommes contentés d'acheter

chez Quesseveur une biographie Fayard, un peu ancienne mais très bien faite, semble-t-il. Nous disposons aussi du fort et savant volume de notre voisin Serge Brunet, le maître du manoir de Castaing, entre ici et Lectoure : *« De l'Espagnol dedans le ventre ! » – Les catholiques du Sud-Ouest de la France face à la Réforme (vers 1540-1589).* Il y est souvent question de Monluc, qui d'ailleurs, d'après ce que je comprends, et conformément aux accusations portées contre lui par ses ennemis au temps de Charles IX, semble bel et bien avoir entretenu avec Philippe II des relations épistolaires assez voisines de la traîtrise (du moins selon les façons de voir des siècles ultérieurs).

J'ai passé deux jours, les mercredi et jeudi de la semaine dernière, à la rédaction du texte relatif à Estillac, ce qui est un progrès par rapport au temps qu'il m'avait fallu pour traiter de Montaigne à Montaigne ou de Vigny au Maine-Giraud, mais encore beaucoup trop long. Je n'ai d'ailleurs même pas tout à fait fini, et une bonne relecture s'impose. Or nous découvrons tous les jours, comme jadis pour l'Angleterre, qu'il y a bien plus de *sites* à traiter que je ne l'avais cru. Comment finir, à ce rythme, ce deuxième volume des *Demeures* pour le 30 juin, avec le *journal* 2005 à mettre au point, le voyage à Vancouver à faire, *L'Écart* à écrire au plus vite ? Il faudrait pourtant bien que j'en aie fini avec le Sud-Ouest avant l'été, si Pierre et moi allons en juillet et en août en Angleterre du Nord et en Écosse pour le deuxième volume relatif à la Grande-Bretagne, le troisième de l'ensemble. Mais, sur ce point, je n'arrive pas à obtenir de réponse de Claude Durand. Je lui avais écrit en janvier pour le prier de préciser ses intentions, il ne l'a pas fait, sinon pour dire qu'il fallait faire alterner les volumes à sujet français et à sujet anglais, ce qui est acquis. Je lui ai écrit de nouveau il y a une quinzaine de jours, mais je n'ai pas reçu de réponse. Si le voyage en Grande-Bretagne ne se fait pas cet été, ce sera un soulagement quant à la somme de travail à fournir. En revanche, si le contrat pour ce livre-là n'est pas signé, ce sera une nouvelle aggravation de la situation financière. Je me suis engagé à payer six mille cinq cents euros au couvreur avant l'été. Le maçon, lui, a disparu dans la nature, et nous demeurons avec cette voûte dont peuvent à tout moment tomber sur l'escalier des pierres d'une demi-tonne. Comment relancer l'initiative sur ce point, puisque de toute façon

je n’ai pas de quoi payer ces travaux-là ? Il me faudrait consulter encore l’architecte des Bâtiments de France, mais il n’est pas facile à joindre et j’ai du mal à suivre ces affaires difficiles et compliquées en n’ayant pas une minute à moi.

Il en va de même pour le serpent de mer dit “affaire des convertisseurs”. Cette histoire-là aussi s’enlise dans les sables, et voilà bientôt deux ans qu’elle me gâche la vie. Je continue de payer tous les mois pour ces maudits “convertisseurs” qui rouillent dans le chenil sans avoir, et pour cause, jamais servi. La société qui me les a fournis, et qui s’est fait payer par la société de crédit en usant, selon moi, d’un faux en écriture, a depuis lors fait faillite, ce qui, me disait la semaine dernière l’avocat – le troisième auquel j’ai eu recours à propos de ce dossier –, complique beaucoup notre cas. Je l’ai appelé sitôt close la campagne municipale à laquelle il prenait une part active, et qui ne l’a pas conduit au succès. Il m’a proposé de passer à son cabinet, tout en précisant qu’il n’avait rien de nouveau à me dire. Dans ces conditions, et toujours à cause du manque de temps, j’ai préféré rester chez moi. Il doit m’appeler avant mon départ pour le Canada, dans moins de quinze jours. Je doute qu’on ait fait d’ici là grand progrès. Il est rageant de devoir subir mois après mois les conséquences d’une pure, simple et manifeste escroquerie, grosse comme une maison et même comme un château fort, sans que la justice, apparemment, vous soit du moindre secours. Un an s’est passé depuis que j’ai mis le doigt dans ses rouages, et nous n’avons pas progressé d’un iota.

Mercredi 26 mars, dix heures et quart, le soir. Geraldine Ferraro, une proche collaboratrice de campagne de Hillary Clinton, à dû démissionner de l’équipe, il y a une dizaine de jours, parce qu’elle avait insinué que si Barack Obama, le grand rival de Hillary Clinton pour l’investiture démocrate, était arrivé aussi loin qu’il l’était dans la course à la présidence, c’est parce qu’il était noir. Plus exactement, elle avait déclaré :

« S'il était blanc, il ne serait pas dans cette position. Ni s'il était une femme. Il a beaucoup de chance d'être ce qu'il est. »

Le Monde, qui relatait cette affaire, le faisait sous ce titre-ci :

« Démission de Geraldine Ferraro, une proche de Mme Clinton, après des propos à caractère raciste. »

Si Mme Ferraro a dû démissionner, c'est bien parce que ses propos étaient perçus par certains comme étant en effet de caractère raciste. C'est plus encore parce que certains ont supposé qu'ils pouvaient être interprétés par d'autres comme étant de caractère raciste (et donc coûter des voix à Mme Clinton). Mais *Le Monde* ne va-t-il pas trop loin en affirmant dans son titre, sans aucune précaution oratoire, que ces propos de Mme Ferraro sont bel et bien de caractère raciste ? Le sont-ils ?

S'ils le sont, j'ai du souci à me faire parce qu'ils recoupent exactement l'opinion que j'exprimais ici même, à peu près au même moment, en estimant que Mme Rachida Dati, le garde des Sceaux, avait bien de la chance d'être arabe et d'être une femme, sans quoi elle ne serait pas là où elle est. La différence est que je crois mon opinion vraie, jusqu'à preuve du contraire (quelle chance avait un petit juge "de souche", même militant UMP, de devenir garde des Sceaux ?), tandis que je suis loin d'être sûr que M. Obama ne doit sa situation qu'à sa qualité d'homme et à la couleur de sa peau : il semble avoir de grandes qualités et beaucoup de *talent*, comme on dit désormais pour les hommes politiques comme pour les pianistes, et c'est une succession d'élections et de désignations par vote démocratique (je suppose) qui l'ont mené là où il est.

Ses affaires n'allaient pas si bien, ces jours derniers, car il se débat dans l'onde de choc qu'a fait naître la révélation de ses liens amicaux et spirituels, voire idéologiques, avec un pasteur noir extrêmement exalté de Chicago, qui par exemple demande à Dieu non pas de *bénir* l'Amérique, mais de la *maudire,* au contraire, pour ce qu'elle a fait aux noirs. M. Obama, qui a été marié par ce pasteur et qui suit depuis des années les offices de son église, a pris ses distances avec les propos de cet homme, mais pas avec lui. Il continue de lui exprimer une grande reconnaissance pour la formation qu'il lui a prodiguée, et il refuse de le renier.

Aux dernières nouvelles, cependant, c'est Mme Clinton qui est dans la tourmente. Elle a déclaré à plusieurs reprises, au cours de ses meetings de campagne, qu'elle s'était rendue à Sarajevo pendant la guerre de Bosnie et que là-bas les balles sifflaient autour d'elle ; mais des fouineurs ont retrouvé la bande d'actualités relative à cette visite et elle a tout d'un paisible parcours de santé. Mme Clinton se voit accusée de poser à l'héroïne de guerre alors qu'elle n'a en fait, sur les fronts militaires, jamais couru aucun risque. Elle déclare que sa mémoire a pu l'abuser.

Pendant ce temps, Nicolas Sarkozy et son épouse Carla Bruni-Sarkozy sont à Londres et à Windsor, reçus en grande pompe par la reine. Mais la presse de caniveau anglaise montre nue l'épouse du président de la République. Pierre a de la chance que je n'aie pas été élu.

Jeudi 27 mars, dix heures moins vingt. Eh bien, ce voyage officiel dont je parlais en finissant, hier, est semble-t-il un grand succès, et tout particulièrement pour Mme Sarkozy que tout le monde a beaucoup appréciée, et qui est la nouvelle coqueluche des Anglais, paraît-il, nue ou pas nue. De fait, elle est très belle, élégante et plutôt sympathique, à première vue, infiniment plus, en tout cas, si l'on peut en juger de très loin, que la précédente épouse du chef de l'État, à laquelle je trouvais un air dur du plus désagréable effet. Lui, en revanche, ne s'améliore pas : ces deux journées outre-Manche s'étaient bien passées, sa femme avait surmonté l'épreuve de cette première sortie officielle avec beaucoup de grâce et d'à-propos, il a fallu qu'il aille tout gâcher en soulignant ce succès, en déclarant, lors d'un discours, que *Carla* avait fait honneur à la France, comme s'il s'agissait d'un enfant de cinq ans ou d'une pouliche qui aurait gagné le Grand Prix. Je suppose que cet homme est très intelligent, pour être arrivé là où il est en ayant triomphé de tant de redoutables rivaux. Mais en même temps, et de toute évidence, il est très bête. C'est lui l'enfant de cinq ans, qui parade de ses jolis jouets, vérifie qu'on les a bien remarqués et insiste pour qu'on reconnaisse que, décidément, ce sont les plus beaux. Et tous ces mamours étalés sont déplaisants au possible.

***

Foucault a eu bien de la chance de mourir il y a vingt-cinq ans, ou de n'être pas né vingt-cinq ans plus tard. S'il vivait aujourd'hui, ou si sa notoriété commençait à présent, il n'est pas douteux qu'il s'appellerait *Foucaulllltttt'''*, comme l'ex-ministre Raoult ne peut que s'appeler *Raoulllltttt*. La soirée de résultats des élections municipales a été un véritable festival de nouvelle prononciation du français, la prononciation *comme ça s'écrit*, si étrangère à l'esprit de la langue, à son histoire, à l'amour qu'on peut avoir pour elle. Je me souviens en particulier d'un M. Champredon, qui a été élu ou pas élu je ne sais où, et dont le nom revenait constamment, toujours prononcé *chant-preux-don*. Faut-il avoir perdu tout sentiment de notre idiome national pour prononcer Champredon *chant-preux-don* ! Mais peut-être M. Champredon lui-même prononce-t-il *chant-preux-don*, qui sait ?

Vendredi 28 mars, dix heures du soir. « Il rapportera directement au Premier ministre » (un nouveau secrétaire d'État – le genre de gibier n'était pas précisé).

***

« Le fait qu'ils aient formé un couple criminel avec son épouse… » (Fourniret, le tueur en série, dont le procès a commencé hier à Charleville-Mézières).

***

« Le don doit être absolument sans attendre de retour » (je n'ose écrire ici qui est l'auteur de cette phrase…).

***

Exploser est devenu un verbe transitif (selon la même évolution que naguère *débuter*) :

« Cette obsession va exploser son couple. »

***

J'ai reçu ce mois-ci, très peu de temps, donc, avant de partir pour Vancouver où je dois aller dans une dizaine de jours à l'invitation du professeur S. afin d'y parler devant ses étudiants, cette lettre d'un correspondant assez régulier, un mien lecteur canadien qui a longtemps habité Vancouver, justement (mais qui ignorait que je devais m'y rendre, et dans quelles conditions) :

« Cher écrivain,

« Je viens de terminer la lecture de *Corée l'absente* et j'y apprends que celui que vous appelez le "professeur S." vous a rendu visite.

« J'aurais dû vous mettre en garde contre ce personnage, car je crains qu'il ne fasse partie des "Amis du désastre", comme vous les nommez si bien.

« Voici pourquoi.

« Quand je travaillais à Vancouver comme journaliste, mon libraire m'a informé qu'un autre de ses clients s'intéressait beaucoup à votre œuvre. Il a ajouté qu'il avait pris la liberté de lui donner mon nom, pensant que notre commun intérêt pourrait faire de nous des amis.

« Cet autre client n'était nul autre que S. qui m'a téléphoné peu de temps après ma visite à la librairie.

« Notre conversation a roulé sur votre œuvre et notamment sur l'affaire Camus qui avait éclaté quelques semaines ou quelques mois avant cette conversation.

« Je le croyais un admirateur inconditionnel, tout comme moi, et je me suis ouvert à lui très librement sur ce que je pensais de cette "affaire" qui

déshonorait la presse française.

« Le lendemain, je reçois un courriel (e-mail) de lui m'informant que je m'étais trompé : qu'il n'était pas l'un de vos admirateurs, mais simplement *intrigué* par votre œuvre. Cela m'a beaucoup étonné, car à aucun moment de notre conversation téléphonique il ne m'avait laissé croire qu'il ne partageait pas mes sentiments à votre égard !!!

« Dans cette lettre, il affirmait qu'il vous considérait comme un salaud, *au sens sartrien* était-il précisé.

« Il estimait également que mon admiration pour vous témoignait d'un goût littéraire de midinette !!! Cette lettre m'a interloqué par son caractère insultant. J'ai jugé qu'elle ne valait aucune réponse, tant elle témoignait d'une âme retorse et d'un esprit faux.

« Il est possible qu'il ait changé d'idée au sujet de cette "affaire" après vous avoir parlé. Mais ne soyez pas trop étonné si le livre qu'il doit écrire (ou qu'il a peut-être déjà écrit) se révèle très décevant. »

Flatters, qui a rencontré S. à Paris, jugeait déjà, avant cette lettre, que c'était folie de ma part d'avoir accepté cette invitation.

À vrai dire, je ne vois pas très bien ce que je puis avoir à redouter – sinon que j'ai perdu l'habitude de voyager seul et crains de m'en montrer incapable : déjà, avant-hier, devant aller à Lectoure chez le dentiste, je me suis rendu compte que je savais à peine conduire ma propre voiture, tant je suis accoutumé à y être piloté par Pierre. J'ai peur aussi de la dépense, inévitable même dans ces cas où le voyage et une partie du séjour sont pris en charge par l'université hôte et par le consulat.

***

Ce matin je me suis décidé, poussé par le besoin, à téléphoner chez Fayard pour tâcher de parler à Claude Durand des questions qu'il avait jusqu'à présent laissées sans réponse à propos du troisième volume des *Demeures* – le deuxième de ceux qui doivent être consacrés à la Grande-Bretagne –, du contrat afférent et de mon voyage sur place, dans l'Angleterre du Nord et en Écosse, cet été. Je n'ai pu arriver jusqu'à

Durand, qui d'ailleurs n'était pas là, je crois, mais qui doit me rappeler mardi prochain. J'aurais mieux fait de m'abstenir d'appeler, car à peine avais-je raccroché m'est arrivée avec le courrier une lettre du même Claude Durand, en réponse à la plus récente des miennes, vieille de quinze jours ou trois semaines. Il est d'accord pour le volume, pour le voyage et le contrat, donc. En revanche, il écarte ma requête, ou ma suggestion, d'une rétribution augmentée : quinze mille euros c'était, quinze mille euros ce restera, donc.

Là-dessus cinq mille euros doivent être payés à la signature du contrat, c'est-à-dire assez vite, j'espère. Ils iront entièrement au paiement (partiel, je le crains) de la facture du couvreur, qui devrait m'arriver d'un jour à l'autre. Le problème, *l'un* des problèmes, est que, du coup, ils ne seront plus là pour le voyage de cet été, dont l'expérience prouve qu'il ne peut être assuré, financièrement, par les seules sommes officiellement prévues pour le couvrir à titre de "frais de mission". Claude Durand me dit gentiment qu'on pourra affecter à ces frais de mission les sommes prévues pour les mêmes fins au contrat suivant, qui, lui, doit porter sur les *demeures de l'esprit* de la France du Nord-Ouest. Très bien, mais alors il n'y aura plus d'argent pour le voyage qu'exigera ce livre-là. Quelle cavalerie !

Pendant ce temps, les onze mille euros de découvert du compte "Provisio" me coûtent trois cent vingt-cinq euros d'agios par mois. Quant à la voûte qui menace de s'effondrer sur l'escalier, que peut-on y faire dans ces conditions ? Le maçon consulté ne s'y est pas trompé, qui n'a même pas présenté de devis…

Samedi 29 mars, dix heures et quart, le soir. « Du Tibet il en sera question lors de la réunion qui doit se tenir à… » (Informations de France Culture.)

***

« Les États de l'Union européenne continuent d'insister que les Serbes respectent leurs engagements. » (*Id.*)

***

Bruno Chaouat, à qui j'avais écrit le mois dernier à propos de tout autre chose – en l'occurrence, de Ralph Sarkonak –, me répondait alors en revenant sur une discussion menée à l'In-nocence à partir de mon "trouble" relativement à la totale indifférence des Français, si l'on en croit les thèmes de la récente campagne pour les élections municipales, et si l'on en juge surtout par les résultats de ces élections, quant au "changement de population" dont notre pays est le théâtre. J'avais, comme souvent, fait un rapprochement avec Israël. Que diraient les Israéliens, avais-je demandé à peu près, si les arabes risquaient de devenir majoritaires dans leur pays ? Envisageraient-ils un gouvernement arabe, ou largement composé d'arabes ? Un président de la République arabe ?

Mais, pour Chaouat, le rapprochement n'est pas pertinent :

« Pardonnez-moi de n'avoir pas répondu à votre réponse sur le forum public (fil "trouble"). Je suis en plein déménagement. Je comprends votre point de vue (notamment quant aux mutations démographiques et au changement de visage du pays que ces mutations entraînent, à la différence entre les vagues antérieures d'immigration et la nouvelle vague d'immigration, infiniment plus difficile à intégrer, etc.). Mais une démocratie doit être jugée sur les principes de sa fondation et sur son idéal régulateur. La République française n'inscrit pas la religion ou l'origine ethnique dans ses principes de citoyenneté ; Israël, si. Et c'est le droit d'Israël, à mon avis, de s'identifier comme État juif, et le devoir des observateurs de le juger selon les règles qu'il a établies pour lui-même, suivant le principe d'autodétermination…

« La comparaison avec Israël a donc des limites, il me semble, sans compter les différences géopolitiques et démographiques entre les deux pays, Israël étant entouré de plus de vingt pays arabes plus ou moins hostiles. »

Alain Finkielkraut n'était pas d'accord avec moi quand je disais que les intellectuels juifs avaient beaucoup poussé, en France, à la déconnexion entre nationalité et origine. Il m'objectait que cette déconnexion, les juifs l'avaient trouvée *déjà là*, dans les principes mêmes de notre République. Disons qu'ils s'en sont accommodés à merveille et qu'ils ont beaucoup contribué à élargir la brèche qu'elle ouvrait en faveur de l'immigration, notamment, des naturalisations, de l'égale francité des Français d'ancienne ascendance et culture française et des Français les plus nouvellement français, fussent-ils les moins familiers de la langue et de la culture françaises. *Français*, répétaient-ils, ce n'est pas une race, pas même une ethnie, et moins encore une religion. De mon côté j'adhérais totalement à la manière juive de concevoir Israël, et elle n'est pas pour rien dans mon israélophilie.

Dimanche 30 mars, dix heures du soir. … Mais des représentants du peuple juif, fussent-ils en même temps des représentants du peuple français, ne peuvent pas à la fois réclamer pour Israël une conception ethnique, non pas de la citoyenneté, mais de l'existence en tant qu'État, et la dénier à la France. Ils disent que c'est la France qui se l'est déniée à elle-même. D'une part, j'ai les plus sérieux doutes sur ce point, d'autre part, si c'était bien là une vérité historique, qui d'ailleurs concernerait plus la République que la France proprement dite, il ne tiendrait qu'à la République, et a fortiori à la France, de changer historiquement ce qui a été fait historiquement. Ce ne serait jamais que revenir, selon moi, à une conception bien plus ancrée que son contraire dans le sentiment que le peuple français – semblable en cela, d'ailleurs, à tous les peuples – a toujours eu de lui-même. Ce sentiment-là, on ne voit pas pourquoi il faudrait l'abandonner aux juifs, mais aussi aux arabes quand ils s'interrogent sur ce que c'est qu'être arabe (ils n'ont d'ailleurs même pas besoin de le faire, tant ils en sont assurés, comme les juifs), aux Japonais, aux Coréens, aux Tibétains, à tous les peuples, et ils sont encore la grande majorité de par le monde, qui ne sont pas soumis à une conception de la nation qui ne paraît opposable qu'aux démocraties occidentales, Israël pour une fois exclu.

La France s'est perdue par une coquetterie qu'elle a eue un moment de poser, pour faire la maline, que n'importe quel citoyen du monde pouvait très bien devenir un Français comme un autre. Elle pensait alors à une centaine de belles âmes projacobines, une petite collection d'Anacharsis Cloots, qui étaient dans son esprit tout à fait des bienvenus pour se parer du titre de Français. Ce que prouve cette attitude, à une époque où, contrairement à ce que prétend la mensongère "histoire" contemporaine, l'immigration était à peu près insignifiante, c'est que pas un seul instant la France et les Français d'alors, les quelques Français qui alors faisaient la loi, n'imaginaient être pris au mot. La nationalité était si profondément liée au sang, à l'origine, aux ancêtres, dans l'esprit de ce peuple comme de tous les autres, que personne n'attachait la moindre importance à des proclamations qui n'avaient de portée que d'emphase révolutionnaire et universaliste. On ne pensait pas plus, pas vraiment, qu'un étranger pût être français qu'on n'avait pensé, cinquante plus tôt, en d'autres cercles, que Marie-Thérèse pût être *roi* de Hongrie. Il ne s'agissait, dans un cas comme dans l'autre, que de plaisantes fictions juridiques, destinées à frapper les esprits, mais pas dans l'ordre de la foi. Nul ne pensait que Marie-Thérèse était passée au sexe masculin du seul fait de son titre de *roi*, et nul ne pensait qu'un étranger devenait français, ce qui s'appelle français, ou plutôt *s'appelait*, du seul fait qu'on lui décernait la citoyenneté française. Hélas, en la suite de l'histoire, trop d'intérêts étaient en jeu pour que d'aucuns ne s'engouffrent pas dans la brèche ouverte par cette fable solennisée, et n'insistent pour en faire une réalité.

Lundi 31 mars, dix heures et quart, le soir. Flatters a comme moi des problèmes de prostate, mais, tandis que les miens semblent à peu près stabilisés, et ces temps-ci ne me gênent pas trop, les siens ont pris un tour très pressant, au point de rendre nécessaire une rapide intervention chirurgicale. Malheureusement, on s'est aperçu qu'il souffrait aussi, dans des régions voisines, d'une lésion cancéreuse, qui elle aussi exigeait une opération. Mon ignorance médicale est si grande que je n'imaginais même pas qu'on pût s'aviser de retirer chirurgicalement une *lésion.* Une *lésion*, dans mon esprit, c'est quelque chose *en moins*, une faille, un

manque, pas quelque chose *en plus*. Mais si, il semble que rien ne soit plus courant que d'*enlever* des lésions. C'est ce qu'on a fait à Flatters cette après-midi même. D'après ce que me dit Paula Gellis à l'instant, l'opération s'est très bien passée et Flatters se multipliait en plaisanteries quand il a regagné sa chambre. L'autre intervention doit avoir lieu dans un mois, ce qui me semble terriblement proche. La grande inquiétude était que l'anesthésie interrompe les fonctions urinaires, qui même en temps normal, ces temps-ci, sont fragiles.

***

Je suis ce soir dans un état de nerfs déplorable, très prometteur d'insomnie. Mon obsession actuelle est de finir avant mon départ pour Vancouver, lundi prochain, la mise au point du *journal 2005*, qui décidément va s'appeler *Le Royaume de Sobrarbe.* J'étais assez content, vers trois ou quatre heures, cette après-midi, j'en avais fini un peu plus tôt que prévu avec le mois de septembre, qui s'était révélé plus court que les autres. J'ai voulu profiter de cette légère avance (avance toute relative au sein d'une grand retard) pour mettre au point la question de cette couverture-là, celle du *Royaume*, donc. Il me fallait trouver dans mes archives une image liée au titre choisi, une photographie de notre court voyage dans le nord de l'Espagne, à la fin d'août 2005. Malheureusement, mes recherches ont donné moins de bons résultats que je ne l'espérais. Quand nous tentions d'approcher du village de Morcat, le 25 août au soir, il était tard et la lumière, bien que splendide, n'était plus assez forte pour assurer le succès d'un photographe inexpérimenté comme moi. J'ai quelques clichés un peu plus vifs de la belle Peña Montañesa, pris deux jours plus tôt. Sur les uns comme sur les autres, hélas, j'ai inscrit à l'époque, en surimpression, le nom du lieu, la date et l'heure exacte, conformément à mon projet *Le Jour ni l'Heure* (un autre titre possible pour ce *journal* 2005, c'était précisément *Le Jour ni l'Heure* ; mais j'aime mieux le garder pour un éventuel album photographique, un jour). Par une imbécillité incroyable, même de ma part, je n'ai pas gardé de ces images les exemplaires vierges. Jean-Bernard Lucas m'a un peu rassuré, ce soir. Avec sa sollicitude

coutumière, il me dit pouvoir sans doute faire disparaître les inscriptions. Il se chargera même, demain, de l'expédition vers Fayard. Mais toutes ces recherches, explications et mises au point d'éventuelles solutions ont pris du temps et m'on fait perdre les quelques demi-heures que je croyais pouvoir mettre à profit pour m'attaquer à octobre 2005. Le souci au sujet de Flatters, enveloppant ces ajustements laborieux, a exaspéré leurs virtualités de fébrilité.

Hier je n'ai pas pu arriver au terme de ce que j'essayais de m'expliquer à moi-même, pour commencer, ou de mettre en ordre pour les autres. Je comptais revenir ce soir sur le sujet, mais j'ai bien peur d'avoir perdu le fil et de n'être pas en état, de toute façon, de tâter à nouveau ce sujet sensible. J'imagine que ce que je voulais dire se résume à peu près à la conviction qu'il est injuste de réclamer pour Israël, en matière de politique de la citoyenneté, ce que l'on ne veut pas accorder à la France. Il va sans dire, je suppose, que je suis le premier à reconnaître et à soutenir le droit d'Israël, sur ce point et sur la plupart des autres : en l'occurrence, son droit à être un État juif. Je souhaite seulement pour la France le droit de rester un État "français" (et pas en un sens purement administratif) – mais voici de nouveau qu'on m'appelle…

Mardi 1er avril, dix heures du soir. Flatters se porte comme un charme, apparemment. Je lui ai parlé deux fois aujourd'hui, il disait ne souffrir même pas et compte rentrer chez lui demain matin. J'imaginais une opération bien plus sérieuse et redoutable que cela. Le chirurgien aussi est très satisfait, paraît-il, et pense avoir enlevé tout ce qu'il pouvait y avoir de fâcheux – qui, précise-t-il, était peu développé.

C'est la dixième fois que l'impétrant me fait le coup. Je ne sais pas qui écrit sa vie, mais il s'agit manifestement d'un auteur qui ne lésine pas sur les retournements abrupts de circonstances. À la fin du troisième acte tout semble perdu, au début du quatrième tout va comme sur des roulettes, et avec tant de naturel que personne ne se donne la peine de fournir la moindre explication. Tout juste si un personnage secondaire*, a*

super here, a clown there, *an attendant lord*, daignera informer l'auditoire, en *aparté* :

« Ah oui, on a oublié de vous dire : ce n'était rien, rien du tout. »

***

Je ne sais quel oiseau du chemin, quand on descend vers la rivière ou qu'on en remonte, prépare manifestement une audition pour le solo de trompette de ma chère *Hebridean Symphony* de Bantock. Il interprète exactement et *exclusivement* les six notes qui reviennent dix-neuf fois, *ostinato*, au cours du deuxième mouvement*, con moto.*

***

La jeune femme qui travaille avec Hélène Guillaume m'a fichu un coup, ce matin, alors que nous parlions de la couverture du *journal 2005*, *Le Royaume de Sobrarbe*, en m'affirmant que le problème, de toute façon, n'était pas très pressant puisque le livre ne figurait pas sur la liste des publications de juin : sans doute avait-il été repoussé à la rentrée… Quoi ? C'était bien la peine que je me donne tant de mal pour fournir la totalité du texte avant lundi prochain ! Mais Hélène elle-même m'a rassuré, cette après-midi : on s'en tient bien à l'objectif de juin.

Peut-être me faudra-t-il travailler dans l'avion, entre Amsterdam et Vancouver ? Cela me consolerait peut-être un peu d'avoir appris, ce matin toujours, et cette fois-ci, il n'y a pas eu de démenti, que le siège retenu pour moi, sur le vol KLM, était un *siège couloir* – moi qui aime tant les vues d'avion, et qui me réjouissais si fort de voir tout le Canada de mon hublot ! J'aurais dû m'inquiéter de cela plus tôt, sans doute. Ma correspondante à l'agence American Express était plutôt sèche et m'a dit qu'il n'était pas possible de changer maintenant, que de toute façon l'avion était plein.

***

L'In-nocence a publié aujourd'hui un communiqué très virulent pour dire son indignation (et la mienne) au spectacle de la libération des protagonistes de l'affaire dite "de l'Arche de Zoé" – ces animateurs d'une prétendue "organisation non gouvernementale" qui projetaient de faire passer en France une centaine d'enfants tchadiens pour qu'ils soient adoptés dans les familles d'accueil. Condamnés à six ans de prison au Tchad mais presque immédiatement transférés en France, ils viennent d'être graciés par le dictateur tchadien, Dieu sait sous quelles pressions.

Vancouver, Sheraton Wall Center, mardi 8 avril, onze heures et demie, le matin. L'avion de la compagnie qui m'a amené hier jusqu'à Vancouver, d'Amsterdam, s'appelait *Anna Pavlova* – je ne savais même pas que les avions avaient des noms particuliers ; mais celui-là m'a bien plu. J'avais pu faire modifier mon billet et obtenir une place près d'un hublot. J'ai ainsi vu et photographié le Groenland et constaté que c'était un territoire très montagneux, où les hauteurs affectent volontiers la forme de cirques, ou de cratères à demi effondrés. J'ai longuement suivi de l'œil, de même, les territoires du Nord, au Canada, et observé, sur la fin, comme déjà on se rapproche des zones habitées, de curieux quadrillages, assez semblables aux *Élevages de poussière* de Man Ray. Que peuvent bien être, sous la neige, ces lignes droites et perpendiculaires qui dessinent dans la blancheur, sur des territoires immenses, rectangles et carrés ? Il ne peut pas s'agir de routes, qui n'auraient aucun sens en pareille abondance sous ces latitudes. Les limites de champs d'exploitation, de cultures à la belle saison ? On est bien loin au nord pour une agriculture aussi intense ; et d'ailleurs on ne distingue aucune maison, aucune exploitation. Mystère pour moi (parmi tant d'autres – un autre étant par exemple, justement, comme pour Jean Clair je crois bien, la presque parfaite indifférence de l'immense majorité des voyageurs au spectacle du monde vu du ciel, pourtant stupéfiant : non, ils préfèrent feuilleter des magazines ou regarder à la télévision des films publicitaires idiots ; d'ailleurs la personne qui avait fait ma réservation avait délibérément

choisi pour moi un “siège couloir”, à l’origine, parce que personnellement elle préfère ces emplacements-là (ma vessie aussi, il est vrai)).

J’ai décidé à Vancouver de me plier immédiatement à l’heure locale et, bien qu’il fût pour moi trois heures du matin à mon arrivée, mais ici six heures de l’après-midi, de marcher dans la ville, après un bain. J’ai d’ailleurs trouvé le moyen de me perdre. À première vue, et dans ce quartier central, le tissu urbain n’est pas très différent de celui de Séoul ou de la Défense, à ceci près que, de ma chambre, au vingt-huitième étage, on voit au loin, entre les tours, quelques sérieuses montagnes. On m’avait prévenu que le pays était très pluvieux, et de fait il pleut. J’ai oublié mon chapeau de pluie, des gants, la précieuse tondeuse pour les cheveux et la barbe, qui m’a libéré des coiffeurs. Comme je viens de passer ma matinée dans la chambre, en grande partie à faire des envois sur Flickr pour *Le Jour ni l’Heure*, j’ai subi de la part du personnel hôtelier le siège habituel à ces heures-là, sous toutes les latitudes apparemment (et *longitudes*, surtout). Il était accompagné, non moins habituellement, de force claquements de portes. La chambre n’a pas de double porte, malgré un assez long couloir individuel qui s’y prêterait admirablement. Aussi y est-on terriblement exposé à tous les bruits du corridor, alors que rien n’eût été plus facile que de remédier à cela. Encore un de ces mystères auxquels je faisais allusion plus haut. Ma mère, depuis qu’elle est sourde, est convaincue que moi et certaine jeune fille qui vient coucher plusieurs fois par semaine chez elle et qui, étudiante, dit toujours que le son de la télévision est trop fort, sommes deux malades – deux malades des bruits.

Mercredi 9 avril, onze heures moins le quart, le matin. La journée d’hier, sans doute du fait du décalage horaire, s’est passée un peu comme un rêve – un rêve en accéléré. Je n’ai fait aux heures ouvrables, sous une pluie battante, qu’une brève sortie vers l’hypercentre, du côté de Granville Street, du musée des Beaux-Arts et de l’hôtel Fairmont. Ce petit tour m’a au moins permis de comprendre pourquoi je m’étais si sévèrement perdu la veille : j’avais très mal placé sur la carte cet hôtel-ci,

le Sheraton Wall Center, et tous mes calculs et repérages étaient gravement faussés par cette erreur initiale.

Le but de ma sortie était de m'acheter un guide, ce qui fut fait dans une grande et assez mauvaise librairie centrale, Chapters ; et de tâcher de pallier certains des très nombreux oublis que j'ai commis en faisant mes bagages. J'ai acheté un chapeau de pluie, cette ville n'ayant pas volé sa réputation, apparemment, quant à l'abondance des précipitations. En revanche j'ai renoncé à faire l'acquisition d'un double de la tondeuse à cheveux et barbe que nous utilisons à la maison, et que j'ai laissée là-bas : la sotte dépense m'a fait reculer, et aussi la pensée que, les prises et embouts électriques étant ici très différents, l'objet acheté en ces parages serait inutilisable hors du Canada, où je n'ai pas l'intention de faire ma vie, malgré ma sympathie pour cet estimable pays.

Un peu avant six heures du soir, comme je me préparais à quitter cet hôtel et à prendre un taxi pour me rendre à dîner chez Ralph Sarkonak, j'ai eu la bonne surprise de trouver en bas Hadrien Laroche, l'attaché culturel, avec qui j'avais échangé ces derniers mois quelques messages en préparation de ce voyage, et qui, très gentiment, était venu me chercher. Il n'est plus tout à fait d'âge à être appelé un *jeune homme*, sans doute, mais il est tout de même nettement plus jeune que ses cheveux gris, qui eussent enchanté Cocteau (*Les cheveux gris, quand jeunesse les porte / Font doux les yeux et le teint éclatant…*). Il a été plus tôt en poste à Tel-Aviv. Il est l'auteur d'un essai sur Genet, et de deux, bientôt *trois* romans, dont l'un, *Les Orphelins*, est déjà en livre de poche, dans la collection "J'ai lu". De façon générale, c'est une erreur de prendre les directeurs d'instituts français et les attachés culturels qui vous accueillent ici ou là pour de purs fonctionnaires de la culture : ils sont souvent tout aussi écrivains que vous, et souvent avec plus de succès. Celui-ci était fort civil, en tout cas, et d'agréable compagnie. Il est cousin germain de feu le banquier Stern, l'assassiné de Genève, qui n'est pas sans faire quelques apparitions dans *L'Amour l'Automne* et qui tient un rôle important – mais c'était avant le drame – dans l'un des trois récits qui composent *Les Orphelins*.

Ralph Sarkonak habite une agréable maison de style sanfrancisquien (en bois, à porche et pignons), sur les hauteurs de Mount Pleasant, au

sud-est de “*downtown*”, sur l’autre rive de la False Creek. Il m’a présenté à sa chienne Sophie, qui est beaucoup plus chaleureuse et joueuse, et moins névrosée, que la solennité protocolaire qu’il met à parler d’elle ne m’avait paru l’impliquer. Nous bûmes un peu trop, au moins pour ma part, de champagne, puis allâmes dîner dans un restaurant français du voisinage. Tout s’est déroulé on ne peut plus en douceur. M. Laroche m’a raccompagné ici sur les dix heures et il doit venir me chercher à une heure et quart, tout à l’heure, pour ce qui doit être la journée la plus dense, professionnellement, de ce voyage : débat public avec Sarkonak, à deux heures, puis conférence de Stéphane Martin, puis dîner chez le consul général et sa femme. Je n’ai pour paraître à cette soirée qu’une veste de velours côtelé marron, pas très appropriée, mais j’ai eu la paresse de m’encombrer d’un costume qui n’eût servi qu’une fois ou deux, et de la pièce de bagage supplémentaire impliquée.

***

Cet hôtel Sheraton Wall Center est assez étrange. Il est composé de deux tours, la principale étant en forme d’œil renversé ou de mandorle, revêtue de verre noir, très élevée, la plus élevée de la ville je crois bien, et assez spectaculaire ; l’autre, où je suis logé, est beaucoup plus basse (mais je suis tout de même au vingt-huitième étage, et loin du sommet) et nettement plus ordinaire d’apparence, son trait le plus saillant étant d’offrir une bonne vue sur la première. Comme la plupart des services d’accueil de l’hôtel sont dans l’autre tour, celle-ci, où la “réception” est réduite à sa plus simple expression, ressemble plutôt à un club, ou à une résidence universitaire. Il n’y est pas proposé de petit déjeuner sous forme de “buffet”, commodité qui m’est devenue chère, avec le temps, et que je suis allé chercher, ce matin, dans le bâtiment principal. Comme il m’a été précisé, en bas, que le petit déjeuner, de toute façon, était “à ma charge”, je me suis dit que je pouvais faire ce que je voulais – ceci n’est d’ailleurs pas plus cher que cela (ni moins).

Comme cinq jours de ce voyage, après sa partie “officielle”, doivent être à ma charge, justement, j’envisage de me transporter samedi dans

l'autre tour. Peut-être y disposerai-je d'une vue plus vaste, très souhaitable pour mes photographies. Les photographies (*as opposed to* "la photographie", cet art) tiennent de plus en plus de place dans ma vie. Elles en sont venues à constituer une sorte de second *journal*, de publication immédiate celui-ci. Mes cinq ou six "lecteurs d'images", sur Flickr, me savent tous à Vancouver, déjà.

Jeudi 10 avril, midi et demi. Cet hôtel me semble en excellente position pour battre le record mondial de l'intensité, de la force et de la durée des claquements de portes. Les chambres n'y ont que de ces lourdes portes tant aimées des hôteliers, toujours, qu'on ne peut fermer *qu'en* les faisant claquer, à moins d'y mettre un soin que ne s'imposent sans doute que de rares malades de mon espèce. Les clients les font donc claquer de gaieté de cœur, jusqu'à une heure avancée de la nuit, puis de nouveau à partir de cinq heures et demie du matin. Ensuite viennent les femmes de chambre, qui procèdent de façon plus systématique et curieusement exhaustive, car de neuf heures jusqu'à maintenant il n'y a pas eu un seul moment d'accalmie. Si je me plaignais, ce qu'à Dieu ne plaise – ce *journal* y suffit –, on me dirait sans doute que de toute façon je n'ai pas à être là. Le siège de chambre d'hôtel, tel qu'essuyé par le client qui s'obstine à rester dans sa chambre pour tâcher d'y travailler ou d'y dormir, le matin, c'est vraiment une des grandes épreuves de l'esprit (et des nerfs) (toutefois je me demande si je n'ai pas déjà abordé cette question plus haut, dans ces *Prolégomènes à une introduction générale à la vie*…).

Je passe dans l'autre tour pour mon petit déjeuner "buffet", désormais. Mais ce n'est pas très satisfaisant non plus. Selon la pénible mode anglo-saxonne qui, ainsi que la plupart des autres, gagne ou a déjà gagné la France, on est sommé, quand on arrive, d'attendre qu'on vous désigne une table. Cette attente peut prendre cinq ou dix minutes. Je la trouve pour ma part affreusement humiliante, surtout quand la salle à manger est aux trois quarts vide, que les tables qui vous conviendraient et auxquelles vous conviendriez sont nombreuses et que celle qui vous est finalement désignée est bien l'une des dernières, en plein milieu, que vous eussiez

choisie. Mais le caprice d'une maîtresse d'hôtel ou d'un serveur, car c'est bien d'un pur caprice qu'il s'agit, est d'un tout autre poids que vos désirs.

Je dirai d'autre part que les petits déjeuners "buffet", non seulement il faut qu'il en soit offert (ce qui n'est pas le cas dans cette tour-ci), mais il faut qu'ils soient offerts *seuls* – sans quoi beaucoup de leurs mérites et avantages sont perdus, et d'abord celui de n'avoir pas à faire un choix, avec la perte de temps impliquée. Au Sheraton Wall Center, ayant gâché déjà de précieuses minutes à attendre qu'on ait bien voulu vous autoriser à vous asseoir et vous dire où, il faut encore se voir présenter un menu, et attendre de nouveau qu'un maître d'hôtel consente à venir prendre votre commande, même si votre commande c'est le petit déjeuner "buffet". Et inutile d'essayer d'abréger le déroulement des opérations en disant par exemple, d'emblée, quand on vous apporte un menu dont vous n'avez que faire :

« Je sais ce que je veux. »

Non, il faut suivre étape par étape le protocole établi par la maison et son bras exécutif. On s'entend répondre :

« Je vais venir pour prendre votre commande, monsieur… »

Hmmmm… Ajoutons, pour être complet sur le chapitre des doléances relatives au petit déjeuner, qu'à ce Sheraton de Vancouver il y a bien du muesli, et même de toutes les espèces concevables, mais rien pour l'y faire tremper, sinon du lait, qui n'est pas votre goût. Les fruits proposés n'y baignent pas dans le jus, il ne faut donc pas compter sur eux pour amollir vos céréales.

Cela dit, quitte à changer de tour, je n'exclus toujours pas de rester ici pour la durée de mon séjour "personnel", qui commence après-demain. Je compte régler cette question demain.

Le séjour "officiel", lui, se déroule tout à fait bien. L'aimable Hadrien Laroche est venu me chercher à une heure et quart, hier, et m'a conduit à l'université, distante d'une quinzaine de kilomètres par rapport au centre de la ville. Elle se présente sous les espèces d'un vaste campus à l'américaine, ses bâtiments étant épars sur toute une presqu'île, au sud-ouest de Vancouver proprement dit, à l'entrée de sa baie. On est assez loin toutefois des impressionnants édifices coutumiers aux grandes

universités de l'est des États-Unis. Ceux d'ici sont d'une certaine pauvreté, comparativement, et surtout ils témoignent d'un grand désordre architectural, relevant de tous les styles concevables et s'agençant sans aucun plan bien discernable, malgré une vaste et large perspective centrale qui mène à un point de vue en surplomb sur la baie, d'où des jardins sans grande beauté descendent vers le rivage : un kiosque sans grâce et les barres de ciment de bâtiments semi-enterrés gâchent le spectacle.

Nous avons retrouvés Ralph Sarkonak qui m'a présenté au président du département de français, M. Lamontagne. Nous nous sommes dirigés vers une petite salle en rez-de-jardin qui rapidement fut raisonnablement pleine, le consul général de France et sa femme étant au premier rang. Les questions de Sarkonak n'avaient rien de redoutable. L'échange s'est déroulé à la satisfaction du public, je crois, et en tout cas à la mienne. J'ai lu en chantant, ensuite, quelques parties du chapitre IV de *L'Amour l'Automne.* Il y eut un nombre raisonnable de questions.

Ralph Sarkonak et moi, en attendant la conférence de Stéphane Martin, qui devait avoir lieu un peu plus tard, avons fait une petite promenade ensoleillée sur les bords du campus, au-dessus du rivage. Il m'a montré une belle maison construite en 1912 et offerte à l'université, en 1967, par un certain Cecil H. Green, riche industriel, self-made man et philanthrope, donc, qui vécut de 1900 à 2003 – oui, *cent trois ans* ; mais ce n'est tout de même pas pour lui, d'évidence, qu'avait été construite la villa, lointainement Arts and Crafts, avec de jolis détails aux fenêtres, par exemple, et surtout une très belle vue sur la baie, qu'elle regarde au nord.

Il paraît que cette villa est menacée par l'effondrement de la falaise qui la porte, de même que le fameux musée d'Anthropologie qui est son plus proche voisin et dont nous avons fait le tour sans y entrer car le temps pressait, et il presse pareillement à présent. Mais le conservateur du musée, un sympathique Anglais qui a présenté Stéphane lors de sa conférence, m'a dit ensuite que la menace était un mythe. Il assistait le soir à l'excellent dîner donné pour Stéphane par le consul général et sa femme dans leur belle villa. J'y avais pour voisine la veuve de Bill Reid, le plus fameux des artistes indiens contemporains. C'est une Française, anthropologue, enthousiasmée à vingt ans par la lecture de Boas et partie

seule, alors, pour ces lointains rivages. Elle vit une partie de l'année parmi les Indiens dans une île du nord de la baie, et le reste du temps prépare l'ouverture imminente d'une fondation à la mémoire de son mari.

Mais je dois absolument m'arrêter, je n'ai même pas commencé ma toilette.

Vancouver toujours, vendredi 11 avril, six heures vingt-cinq, le soir. Il est certain que l'obsession photographique qui s'est emparée de moi a un effet néfaste sur mon assiduité auprès de ce *journal*. Ce n'est pas tant de *faire* les photographies qui prend du temps, c'est plutôt de les "traiter", ensuite, puis de les mettre en ligne sur Flickr. Dans le courant principal de mes "publications" webmatiques, j'en suis encore à Londres à la fin du mois d'août de l'année dernière, au temps des *Demeures de l'esprit* (premier volume). Mais ce courant est maintenant entremêlé avec celui qui témoigne de l'actualité immédiate, de sorte que je me retrouve avec une double chronologie, tout à fait comme dans le *Journal de* Travers (à ceci près tout de même qu'elle est seulement *double*, jusqu'à présent…).

Il est vrai aussi que mes activités "professionnelles" et assimilées m'ont beaucoup occupé, ces jours derniers. Et, dans un court moment encore, je dois retrouver en bas M. Laroche, toujours aussi généreusement secourable, qui me mènera à un concert d'orgue à la cathédrale catholique, lequel figure depuis le début à mon "programme", un peu curieusement – l'organiste est la titulaire de Saint-Sulpice de Paris, et le consulat tient sans doute à attirer sous ses tuyaux tout ce qui peut l'être. M. Laroche m'a invité à dîner pour l'après-concert. Ma terreur est d'être une bonne fois rattrapé par le décalage horaire et de tomber de sommeil dans la cathédrale ou, pis encore, au restaurant. Pour combattre cette menace déjà très pressante, je me gave de thé. Mais le thé en de pareilles quantités pourrait bien me valoir, durant les différents morceaux, d'autres problèmes, et se révéler pire que le mal.

Hier a eu lieu à U.B.C. ma séance de "séminaire" avec les étudiants de troisième cycle qui, sur les instances de Ralph Sarkonak, avaient "travaillé sur" *L'Inauguration de la salle des Vents*. Ils étaient huit ou

dix, en grande majorité des filles, dont une qui ressemblait à s'y méprendre, quoique (encore) plus jeune, à Sandrine Kiberlain. Ces jeunes gens étaient fort savants, m'ont dit force choses aimables et intelligentes sur mon livre (plus intelligentes que lui, même, en de certaines occurrences, mais espérons qu'on ne prête qu'aux riches…), et même sur moi dans la foulée. Il n'est pas exclu, c'est le comble, que j'aie pu être trouvé *sympa*. Bref, j'ai accompli ma mission avec un raisonnable succès, m'a-t-il semblé, et aussi d'après les échos qui m'en parviennent. Je tiens avec un certain brio, malgré sa relative difficulté, l'emploi créé pour moi du grand-écrivain-dont-personne-n'a-jamais-entendu-parler.

Il y eut ensuite le moment toujours difficile du "verre", moment qui a poussé les lois du genre jusqu'à des proportions caricaturales rarement atteintes : dans notre errance à dix pour trouver un endroit approprié, nous avons bien dû toucher à dix ou douze adresses, celles d'endroits qui venaient de fermer, ou qui étaient trop pleins, ou sinistres, ou pas encore ouverts, ou pas du genre qu'il fallait, ou mille fois trop bruyants. En ma méchanceté j'espérais qu'il allait y avoir une sage renonciation générale, mais pas du tout, le douzième établissement fut le bon (nous étions alors rentrés en ville, en autobus, non sans perdre au passage un certain nombre de nos paroissiens) et nous y fûmes très gentiment invités, donc, M. Sarkonak et moi, par les étudiants qui, plus que ma visite, fêtaient – très curieusement pour moi – la fin de l'année universitaire (*le 10 avril* ????).

L'étape suivante fut un excellent dîner à trois, sans les étudiants, mais avec le directeur du département de français (et d'espagnol, et d'italien), M. Lamontagne. Sa famille, m'a-t-il appris, est originaire de l'actuel Lot-et-Garonne, et plus précisément de Lamont-joie. *Lamontagne* n'est pas le nom patronymique, qui était *Baquet*, peut-être une déformation de *basque. Lamontagne* est un de ces surnoms qu'on donnait aux soldats. Les ancêtres de notre hôte sont au Québec depuis le XVIIe siècle. Mais il connaît Astaffort, et même Francis Cabrel (Astaffort *de visu* et Francis Cabrel *de gloriu*).

Mon Dieu, M. Laroche va m'attendre en bas ! Quel relief agité !

Vancouver, mercredi 16 avril 2007, minuit moins le quart. Il m'arrive, dans la très grande fatigue (comme en ce moment), de fondre en larmes en songeant à la chance qui est la mienne.

***

En revanche, car cela, ce n'est vraiment pas de chance, je viens de m'apercevoir, en ouvrant ce fichier pour y noter la phrase ci-dessus (née, bien sûr, d'une expérience véritable lors de la traversée de Robson Street, cette après-midi), que la précédente entrée de ce journal avait disparu, je ne sais comment – j'ai dû oublier de l'"enregistrer", ou même, plus perversement, demander sans y penser qu'elle ne soit *pas* enregistrée. Elle était très fiévreuse comme je suis très fiévreux, sans doute très confuse comme je suis très confus, mais elle faisait le point sur la maladie (une bonne grosse grippe) qui depuis quatre jours me tient pratiquement enfermé dans cette chambre d'hôtel ; et donc sur mon séjour à Vancouver. Je me souviens qu'il y était question, en grand désordre assumé mais involontaire (la preuve, c'est lui qui a mené à la perte du "texte"), d'Arthur Erickson, le grand architecte local (dont je ne déteste pas le musée d'Anthropologie, mais dont le nouveau tribunal, que j'ai toute la journée exactement sous ma fenêtre, me laisse tout à fait insensible, pour ne pas dire pis) ; d'Adrian Gilbert Scott, membre de la grande dynastie des architectes anglais de ce nom (son frère Sir Giles Gilbert Scott est l'auteur de la fameuse Battersea Power Station, à Londres), et de son église vancouverienne et anglicane, St James, qu'Arthur Erickson, justement, considère comme le plus beau bâtiment de Vancouver (avant ses propres interventions, je suppose…) ; de la grande bibliothèque néo-fasciste et coliséenne de la ville ; ah, oui, des encyclopédies nationales et des singularités de l'italienne, qui, en 1949 (c'est l'édition qu'on trouve ici), reproduit sans hésiter et sans y changer un iota son édition de 1931 (ou l'article "fascisme", justement, est écrit par le vice-secrétaire général du mouvement (« le fascisme est un

spiritualisme ») ; de mon désir éperdu du dictionnaire national de biographie anglais (DNB), en trente-cinq volumes au moins (je ne possède que l'édition abrégée, en trois volumes…) ; de choses et d'autres et de l'aspect le plus étrange et le plus troublant de ma maladie, des bouffées de curieux délire dont la matière récurrente est liée à de très complexes problèmes de territoire entre l'université de Colombie britannique et des tribus indiennes – problèmes dont la résolution, quelle responsabilité, est entièrement entre mes mains….

Pierre dit que ce sont là de normaux effets de la fièvre.

C'est ennuyant, tout de même, d'avoir perdu cette entrée.

***

Je suis obsédé ici, mais je l'étais déjà depuis qu'il est question de ce voyage, par le vers de Marcel Thiry qui sert de titre à son deuxième recueil, *Toi qui pâlis au nom de Vancouver.* Je me répète ces mots en permanence depuis six mois – enfin, plus exactement, ils font partie des mots que je me répète en permanence depuis six mois, au même titre que *Pâle matin de février,* / *Couleur de tourterelle* (Toulet : décidément, on est bien pâle, dans mes rêves…), ou bien : « Aux heures orageuses des équinoxes, quand les marins des autres peuples ne songent qu'à regagner le port… » (Henri Martin).

Dans cette chambre haute où je suis enfermé par la maladie, la ville à mes pieds à travers une baie qui va du sol au plafond, il va sans dire que le vers de Thiry prend une résonance particulière, d'ailleurs ironique à souhait, ainsi qu'il était impliqué par la suite de la strophe :

Toi qui pâlis au nom de Vancouver,
Tu n'as pourtant fait qu'un banal voyage ;
Tu n'as pas vu la Croix du Sud, le vert
Des perroquets ni le soleil sauvage.

Ralenti par la fièvre, à demi paralysé par la fatigue, j'ai moins vu de Vancouver, malgré deux ou trois énormes marches à travers la ville et sur

ses confins, que je ne l'avais imaginé et souhaité ; et rien du tout de ses environs dont je me faisais une joie, de Victoria, des îles, des villages indiens de l'archipel, de la montagne à Winslow, Whitman, Whistler, comment est-ce déjà ?

Mais qu'il suffise à ton retour chagrin
D'avoir été ce soldat pérégrin
Sur le trottoir des villes inconnues.

(C'est dans la suite du poème, que je trouve à l'instant sur le Net. Quelle merveille, cette Toile, colossale bibliothèque de Babel qui nous suit partout en voyage ! Finkielkraut a bien tort sur ce point. D'ailleurs ce ne serait pas mal, comme titre d'un *journal*, *Le Soldat pérégrin* – ou bien trop Green, trop Péguy, trop Suarès (mais on n'est jamais trop Suarès) ?)

Vancouver, jeudi 17 avril 2008, onze heures et quart le matin. Ce séjour à Vancouver est un peu parti en eau de boudin, à cause de la maladie ; et cette entrée de *journal* perdue n'arrange rien. Je ne vois pas sans appréhension les vingt-quatre heures qui viennent. Il va s'agir de rentrer chez moi et, dans l'état où je suis, ce voyage, qui est déjà une épreuve pour un homme bien-portant, se présente comme un Himalaya de fatigues à surmonter. Dieu merci l'aimable Hadrien Laroche a eu la gentillesse de proposer de venir me chercher, à quatre heures cette après-midi. Et j'ai obtenu de l'hôtel de conserver cette chambre jusqu'à ce moment-là. Ce sont autant de chances dans mon (très relatif) malheur.

Cette grippe est coriace. Plusieurs fois j'ai eu l'impression que c'en était fini d'elle, que j'étais guéri, que j'allais pouvoir reprendre une vie à peu près normale ; et toujours elle est revenue, me laissant un peu plus faible qu'à la vague précédente. Je mérite une médaille de l'In-nocence pour m'être interdit hier, malgré une déréliction physique extrême, de décommander le dîner, ou *high tea*, auquel j'avais convié le professeur Sarkonak au bar-grill de l'hôtel Fairmont Vancouver voisin. Je me suis d'ailleurs bien trouvé de n'être pas revenu sur cet engagement, car le repas, le premier que je prenais depuis samedi, petits déjeuners exceptés,

s'est bien passé, *a* bien passé. Mais cette nuit sont revenues ces affreuses bouffées délirantes, qui doivent ressembler à l'effet de certains médicaments que prend Flatters et dont il se plaignait beaucoup, il y a quelques années. On aime mieux se lever et travailler qu'affronter cela, qui ne se présente pas comme un rêve, plutôt comme une conjuration tatillonne de toutes les forces mauvaises de l'éveil.

Il me semble que je vais un peu mieux, pour l'instant. Mais j'ai appris à dure école à ne pas me réjouir trop vite.

À cause de ce fragment perdu (et qui était très marqué par la fièvre, la même fièvre qui m'a fait le perdre), je sais encore moins que d'habitude ce que j'ai déjà, ou pas, noté ici. Le mieux est de procéder comme pour mon "agenda", en essayant de remplir les cases vides.

Vendredi dernier je suis allé à ce que j'appelle "le musée des Beaux-Arts" (il en a tout l'air, bien que ce soit l'ancien tribunal, transformé par l'ubiquiteux Arthur Erickson, qui a aussi, et surtout, construit le nouveau, un bâtiment que j'ai ici sous mes fenêtres et que de jour en jour j'aime de moins en moins – il a l'air d'une énorme piscine municipale, avec son immense toit de verre incliné, vert pâle, et ses innombrables maigres angles droits de béton, se combinant en forme d'escalier) – et qui se nomme en fait, officiellement, la *Vancouver Gallery of Art*. J'ai vu là une éblouissante exposition de photographies, une des plus mémorables dont j'aie souvenir, aussi bien par la qualité des œuvres rassemblées que par la perfection de l'accrochage, la rigueur et le haut style de tous les partis. Elle est consacrée au mouvement pictorialiste, ce qui, à première vue, peut sembler un sujet un peu étroit (quoique passionnant), mais il est traité de façon si large, avec les précurseurs et les prolongateurs, et les offres de comparaisons, et les contributions de régions du monde relativement marginales dans ce qu'on croyait savoir de cette histoire, tels la Tchécoslovaquie ou le Japon, qu'on a affaire, en fait, à un grand rassemblement de presque tout ce qu'il y a de meilleur dans la photographie "*vintage*", de Frederik Evans à Edward Weston, du baron de Meyer à Imogen Cunningham, en passant bien sûr par Stieglitz et Steichen. Autant dire qu'il y avait là quelques-unes des plus belles photographies du monde, dont certaines que je ne suis pas sûr d'avoir jamais vues autrement qu'en reproduction, comme la fameuse coupe aux

Water Lilies d'Adolf de Meyer. J'étais jeune et vigoureux, à l'époque, j'allais d'une salle à l'autre dans l'enchantement.

Cette Vancouver Gallery of Art est, paraît-il, notoire pour l'incapacité où l'on est de savoir jamais ce qu'on va y voir : en effet l'espace imparti aux expositions est régulièrement pris sur celui des collections permanentes, lesquelles ne passent pas pour être prodigieuses, loin de là, mais que je me réjouissais d'inspecter, car c'est souvent dans les rassemblements d'œuvres secondaires qu'on fait des découvertes intéressantes. Le seul élément stable, d'après mon guide, ce sont les peintures d'Emily Carr, la grande artiste locale, qui a vécu de 1871 à 1945. Las, il se prépare une grande exposition, qui ouvre après-demain, je crois, sur "Les femmes du modernisme, autour de l'œuvre d'Emily Carr" : ces salles-là étaient fermées, et les seuls tableaux de Carr qu'on pût voir figuraient dans une vaste et très inégale autre exposition encore, celle-ci consacrée au thème de l'arbre. Son art n'est pas sans quelque ressemblance avec celui de Georgia O'Keeffe, il me semble (qu'il précède, sans doute) – ce qui nous ramène au pictorialisme, car dans un film sur Stieglitz présenté en marge de l'exposition de photographies, au rez-de-chaussée, on voyait O'Keeffe, très belle jusqu'en son grand âge, parler de lui qui fut son compagnon, très beau jusqu'en son grand sien (mais irrésistible dans la jeunesse : ah oui, c'est tout à fait "mon genre", Alfred Stieglitz, *génie* or no *génie* (mais assez *génieet*, tout de même)).

Au dernier étage, enfin, se tenait une excellente et double exposition de l'artiste turc Kutlug Ataman, *Kuba et Paradise*. *Paradise* exploite un peu le légitime succès de *Kuba* et semble donc moins réussie, mais *Kuba*, très vaste installation de vieux postes de télévision sur lesquels on voit et on entend les personnages d'un quartier marginal d'Istanbul raconter leur vie et exposer les raisons de leur présence en cette partie de la ville, face à autant de fauteuils et sièges divers qui semblent tout droit sortis de l'univers où tous ces parleurs ont été filmés, est extrêmement convaincante, y compris sonoriquement, sur une mode bien sûr babélien. On peut suivre les histoires qu'on veut. Il faudrait revenir tous les jours pendant des semaines, pour tout entendre (deux mille heures d'enregistrement, je crois). Et personne, évidemment, parmi les visiteurs, ne voit ou n'entend les même récits. Mais il faut absolument que je

m'arrête. Si je survis à ce voyage, le reste de notre chapitre "Vancouver" sera traité à Plieux-les-Bains.

Plieux, samedi 19 avril, neuf heures et demie du soir. Peu avant mon départ pour le Canada j'ai entendu à la radio un entretien avec Hugues Gall, ancien directeur de l'Opéra de Paris, qui venait d'être nommé à la présidence d'une commission chargée de désigner un nouveau directeur pour la Villa Médicis ; ou, du moins, de "préciser le profil" d'un nouveau directeur possible, et de proposer des noms au ministre – cela, juste après la démission de Georges-Marc Benamou, nommé à ce poste par Nicolas Sarkozy qui ne voulait plus de lui comme conseiller culturel, et dont la désignation avait soulevé un tollé général (précédé par un communiqué indigné du parti de l'In-nocence).

Des propos de Hugues Gall il ressortait que le poste devrait aller plutôt à un artiste qu'à un administrateur, mais pas nécessairement à un "plasticien". Il semblait seulement souhaitable que le candidat, dans ce domaine, eût quelque expérience de l'art contemporain. Bref, superficiellement, moi, "artiste" ayant organisé de nombreuses expositions d'art contemporain, et fondé un festival de musique, et mis sur pied plusieurs colloques, je semblais tout désigné. Et comme Hugues Gall encourageait beaucoup les candidatures, lesquelles, dans un premier temps, devaient consister en une simple lettre accompagnée d'un curriculum vitae, j'envoyai le mien, par curiosité. La seule contrainte était de faire vite, car la date limite de dépôt des candidatures était fixée au 16 avril.

Ce matin, 19 avril, j'ai reçu de Hugues Gall la lettre suivante :

« Monsieur,

« La commission que j'ai l'honneur de présider s'est réunie le 18 avril 2008.

« Je vous remercie d'avoir manifesté votre intérêt pour le poste de directeur de l'Académie de France à Rome – Villa Médicis, mais n'avons [sic] cependant pas cru pouvoir sélectionner votre dossier.

« Avec mes regrets, veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

« Hugues R. Gall,

« Président ».

La lettre porte en en-tête le nom des membres de la commission : Paul Andreu, Edmonde Charles-Roux, Patrice Chéreau, Pascal Dusapin, Marc Fumaroli, Jean Guéguinou, Brigitte Lefèvre, Muriel Mayette, Maurice Quénet. On ne pourra pas leur reprocher de m'avoir fait languir.

***

Le retour de Vancouver avant-hier et hier (ayant quitté l'hôtel Sheraton à quatre heures de l'après-midi, jeudi, je suis arrivé ici à sept heures du soir, hier) a été tout aussi éprouvant que je le prévoyais, et même davantage. J'étais toujours malade et je le suis encore. Mais même pour des bien-portants, il me semble que ces très longs voyages transcontinentaux sont organisés de telle sorte, désormais, que la limite extrême est atteinte et dépassée de ce qu'on peut imposer à des êtres humains et à leur capacité de résistance physique et nerveuse. Onze heures d'affilée dans un espace à ce point confiné, si réduit qu'un presbyte de ma sorte peut à peine lire tant il y a peu de place pour son livre entre son œil et le dossier du siège de la rangée précédente, et dans cet intervalle non seulement on ne peut pas se tenir debout mais il n'est même pas question de ramasser quelque chose qui serait tombé à terre parce qu'il est impossible de se pencher en avant si peu que ce soit, et ne parlons pas d'espace latéral, pareilles conditions sont se montrer bien cruel pour l'espèce, il me semble, et présumer grandement de ses forces, à tout le moins des miennes. En tout cas je n'ai pas l'intention de me soumettre de nouveau à pareille expérience. S'il m'arrive d'être encore invité dans quelque terre lointaine, je demanderai un billet de première classe. Or, étant donné la faveur dont je jouis dans les cercles du pouvoir, telle qu'en témoigne la précipitation de la commission Gall à écarter ma candidature avant même sa formulation, ou presque, il est peu vraisemblable que ma requête soit entendue. Et comme je me vois mal

disposer jamais des moyens de payer moi-même un billet de première classe pour le Japon, mettons, ou pour la Nouvelle-Zélande, il est à craindre que je ne connaisse jamais ces belles contrées, qui pourtant m'attirent beaucoup. Mais cet enfer de nouveau, plutôt mourir !

De toute façon, ce sont les voyages en avion en général, et bien sûr aussi les voyages en train – disons les moyens de transport *collectifs* – qui me sont aussi peu *congéniaux* que possible. Je ne les supporte pas. Et j'ai toujours trouvé ridicules ces gens qui vous disent d'un air gourmand que tel lieu est *à deux heures d'avion* de tel autre. Qu'est-ce que cela veut dire, *deux heures d'avion*, s'il faut une heure ou deux pour gagner l'aéroport, pour commencer, et si à cet aéroport il faut être une heure ou deux avant l'heure fixée pour le départ ? Les aéroports, quelle horreur ! On y est vraiment traité comme du bétail. Et toutes les Brigitte Bardot qui s'indignent à très juste titre de la façon dont on transporte les malheureux animaux promis à l'abattage pourraient se préoccuper aussi de la manière dont on entasse dans les aéronefs les pauvres hommes et femmes.

À Amsterdam il faut chaque fois parcourir des kilomètres entre un terminal et l'autre. En plus, m'étant trouvé au dernier moment à la tête de dollars canadiens qu'il fallait dépenser avant de quitter le pays, je m'étais chargé en zone franche de petits et pas si petits cadeaux pour les uns et les autres et j'étais chargé comme un baudet, ce qui d'ailleurs diminuait d'autant le peu d'espace qui m'était imparti comme à tous mes compagnons d'infortune.

Lundi 21 avril, neuf heures et demie du soir. Dans le traitement des photographies, si l'on veut conserver telles quelles celles que l'on a faites, ou du moins garder un exemplaire de leur version originelle, il faut, à un moment donné, *ne pas conserver* les modifications qu'on a pu leur apporter. Je passe souvent par cette étape où, à la question *Voulez-vous enregistrer ?*, il convient un peu paradoxalement, si l'on veut suivre une politique conservatrice (ce qui en général est mon cas), de répondre *non, ne pas enregistrer* (car ce qui serait enregistré, ce serait les

changements). Du coup mes doigts ont pris l'habitude de la touche *Ne pas enregistrer*. Or, dans la plupart des cas, et qui ceux-là n'ont rien à voir avec la photographie, ce que je veux et ce que je dois faire c'est bel et bien *enregistrer*, au contraire. Mais deux fois de suite durant les dix derniers jours, une fois à Vancouver et hier encore ici, j'ai envoyé *ad patres*, en fin de session, tout mon travail de la soirée en pressant inconsidérément la touche *ne pas enregistrer*.

Hier soir j'avais fait comme j'avais pu le récit de la soirée du vendredi 11 avril, il y a maintenant dix jours : j'étais ce jour-là invité à dîner par Hadrien Laroche, mais, auparavant, nous devions assister à un récital d'orgue en la cathédrale catholique du Saint-Rosaire, à Vancouver, donc, de Sophie-Véronique Cauchefer-Choplin – le prêtre qui l'a présentée s'est plaint en riant que son nom fût le plus long qu'il ait jamais eu à affronter. Elle est titulaire adjointe de l'orgue de Saint-Sulpice. Elle a joué du Bach, du Mendelssohn, une toccata de Théodore Dubois, l'ennuyeux adagio de la *Quatrième Symphonie* de Widor, un prélude funèbre de Ropartz et deux pièces de Denis Bédard qui est, lui, le titulaire dudit Holy Rosary. D'autre part elle a brillamment improvisé, ce qui semble être sa grande spécialité. C'est une femme tout à fait aimable, qui paraît obsédée, comme beaucoup d'organistes, peut-être, mais plus que la plupart, semble-t-il, par la nécessité de libérer son instrument de la contrainte liturgique et religieuse. Elle se désespère qu'à Paris, en particulier, il n'y ait plus d'orgues dans les salles de concerts. Elle s'intéresse beaucoup aux possibilités d'association de ses tuyaux avec des textes et manifesta à me rencontrer une joie haute, liée plus, cependant, à ma qualité d'écrivain *en général*, qui m'était prêtée devant elle (je ne suis pas sûr qu'elle eût jamais entendu parler de moi avant cette soirée, bien qu'elle ait aimablement prétendu connaître mon nom), qu'à quelque mérite particulier de mon art.

Nous étions au concert en la compagnie du très aimable consul général et de sa femme. Je voyais le dîner avec Laroche s'élargir à des proportions considérables, car il fut proposé à Mme Cauchefer-Choplin de s'y joindre, ce qu'elle déclina sur la fatigue et sur l'obligation où elle était de faire honneur plus longtemps que nous à un petit verre qui était alors donné dans la sacristie de la (modeste) cathédrale. En revanche,

nous a accompagnés le couple consulaire, M. et Mme Serot Almeras. Hadrien Laroche avait fait choix d'un restaurant assez inattendu de Gastown, un endroit à la mode auprès de la jeunesse, terriblement bruyant et dans lequel, à part lui, sans doute, nous étions tous un peu déplacés, peut-être ; et cela, d'autant plus que ce n'était pas vraiment un restaurant, qu'on ne s'y voyait pas proposer vraiment des *plats*, mais diverses combinaisons de planches de hors-d'œuvre et de fromages à choisir d'après un tableau noir. Du moins ai-je vu là, séparément, les deux seuls vraiment très beaux garçons de ce voyage – fort hétéros l'un et l'autre, au demeurant, comme tout cet établissement mal diplomatique.

En effet il ne faut s'attendre à trouver à Vancouver, d'après ma courte expérience, ni le type *trappeur canadien* qui, s'il n'est pas un mythe, est peut-être plutôt une spécialité du Québec, ni le type *surfeur de Californie*, même en des versions dûment septentrionalisées. Rien à voir avec Los Angeles, parmi les hommes et les jeunes hommes ; rien non plus avec San Francisco et les apparences qui sont soigneusement cultivées du côté de Castro Street ou de Coit Tower. Le rude hiver de ces latitudes paraît assez éprouvant pour les formes et les teints, et je trouvai à tout le monde assez mauvaise mine, en ce froid début de printemps – étant bien entendu que la plus mauvaise mine de toutes, comme d'habitude, était la mienne.

Un des styles les plus répandus, un peu étrangement à mes yeux, est un style tardivo-hippie, nuance végétarienne et cheveux noués. Il n'est pas d'une grande efficacité érotique et d'ailleurs, à ma connaissance, il n'y aspire pas spécialement. J'ai eu l'occasion de l'observer dans son habitat pour ainsi dire "naturel", le lendemain samedi, lorsque j'ai marché longuement sur la plage plus ou moins nudiste de Wreck Beach, à partir d'une série d'escaliers dans les bois, voisins du musée d'Anthropologie, et jusqu'à une autre théorie de marches, plus au sud, que j'ai gravie, celle-ci, et qui m'a ramené, petit à petit, au cœur de l'université sur sa presqu'île, au sud-ouest de la ville. J'ai pu observer dans ces régions maritimes, par exemple, une sorte de déesse mère entièrement dévêtue, à peu près de mon âge, mais par l'embonpoint plutôt mieux protégée des atteintes du temps que beaucoup d'autres par les efforts vers la minceur : elle trônait dans sa nudité au milieu d'un cercle de fidèles pareillement

apprêtés, tout ce petit monde se passant nonchalamment des joints selon la meilleure et désormais bien ancienne tradition.

Cet aréopage-là, comme plusieurs autres, se tenait au pied de la falaise de rochers et de pins que je venais de dévaler, et il s'y protégeait du vent, du froid, et peut-être du regard des promeneurs, au moyen d'une barrière faite de planches, de troncs d'arbres et de divers objets rejetés par la mer. Chaque groupe, et parfois chaque individu, s'aménage ainsi son petit chez-soi de fortune, assez semblable à quelque jardin ouvrier océanique.

Quelqu'un parut trouver mauvais que je fusse muni d'un appareil photographique et fisse mine de m'en servir, bien que mon intérêt portât surtout sur le paysage, l'entrée de la baie, le détroit de Géorgie et l'île de Vancouver dans le lointain. Mais, à vrai dire, je trouve un peu abusif, moi, si l'on choisit de se montrer nu dans un lieu tout à fait public, de prétendre y être à l'abri des preneurs d'images. Cela dit, si j'ai photographié un assez joli jeune couple qui se baignait nu comme Adam et Ève, c'était à cent mètres au moins.

Mercredi 23 avril, neuf heures et demie du soir. Hier nous avons regardé un "docu-fiction", si c'est bien le mot, de Serge Moati, à propos de Mitterrand à Vichy. Suivait une série d'entretiens donnés par les uns et les autres sur le même sujet. L'une des conclusions de la soirée, son grand enseignement, l'essentiel de son message intellectuel et moral, c'est qu'il n'y a pas Vichy et la collaboration d'un côté, la Résistance et la lutte armée de l'autre ; mais que les choses sont beaucoup moins nettes que cela, qu'il y avait des passages secrets, que les frontières sont beaucoup plus poreuses qu'on ne pourrait le croire à première vue – bref, à peu près la conviction dominante au fond de la province française dans les années cinquante, au temps de mon enfance…

De façon plus inattendue, un historien estimait qu'une des tendances probables de l'historiographie dans les années à venir serait de mettre en avant et à sa juste place le rôle considérable de la *droite* dans les mouvements de résistance.

Décidément, vieillir est bien amusant – j'aurais été fâché de rater ça.

***

J'ai dû me décider enfin à consulter un médecin, hier. Mme Capdecomme étant en vacances, j'ai été reçu par un docteur Alduy, que j'avais déjà vu une fois lors de maux dentaires et de douleurs à la mâchoire, je me souviens, et dont le cabinet est très proche du sien, à Lectoure. Lui pense que ce dont je souffre n'est pas la grippe, cela ne durerait pas si longtemps, mais parle néanmoins, pour ce qui m'affecte, d'*états grippaux*, qui auraient pour origine un virus. Il m'a donné à prendre des antibiotiques, et à faire des fumigations pour lesquelles il a fallu louer à la pharmacie un appareil compliqué dont je ne sais pas me servir. J'ai fait hier une tentative pour l'utiliser mais ne suis, je crois, arrivé à rien. Je ferai un nouvel essai demain matin, si je tousse toujours autant. J'ai aussi le nez qui coule épouvantablement. Sans doute aurais-je dû consulter dès Vancouver, mais j'ai été découragé par la difficulté et le prix. Il en eût coûté cent cinquante dollars (canadiens) de faire venir un médecin à l'hôtel, et encore une certaine somme eût-elle été ajoutée sur ma note au titre des démarches destinées à m'assurer ses services. J'ai renoncé. Je me disais que de simples médicaments contre la grippe, obtenus dans une pharmacie, devraient suffire à me tirer d'affaire. Moyennant quoi je suis toujours malade, dix jours plus tard.

Comme si le rhume n'était pas assez, ni les douleurs articulaires, ni le mal de tête, ni la grande fatigue, j'ai été pris d'une affreuse attaque de goutte, la nuit dernière : forte douleur au pied droit, non pas au *talon*, comme d'habitude, mais au milieu du pied, à ce qui s'appelle le *cou-de-pied*, peut-être. J'avais suffisamment mal pour ne pouvoir envisager de fermer l'œil. J'ai pris du Bi-Profénid, qui m'a soulagé en deux ou trois heures. Et je me suis traîné toute la journée. Mais il y a maintenant plus de dix jours que je me traîne. Il faudrait que je travaille. Hélas j'ai l'esprit complètement embrumé, et du matin au soir suis entre deux sommeils. Je devrais profiter de l'absence de toute urgence pesant sur moi, ces jours-ci, pour faire avancer le projet de *L'Écart*, le "petit" roman que je dois à la P.O.L avant l'été. Malheureusement je suis aussi ininspiré que possible. Mon idée pour ce livre tient en trois lignes, et je n'ai pas beaucoup plus à lui offrir. Il conviendrait d'arriver au moins à deux cent

mille signes, les proportions d'un très court roman, ou d'une grosse nouvelle. Je ne sais comment les tirer de moi. Espérons que mon actuelle impuissance sur ce point est liée à mon mauvais état de santé. Je suis bien loin d'en être sûr.

***

D'après Hadrien Laroche c'est ma promenade à Wreck Beach, le samedi 12 de ce mois, qui m'aurait été fatale. Chaque fois qu'il y va avec ses enfants, l'un ou l'autre attrape ceci ou cela, dit-il. Le lieu est très exposé aux vents du large, en effet, même si leur élan est en parti coupé par l'île de Vancouver, de l'autre côté des *Georgia Straits*. De toute façon j'étais sans doute bien fatigué déjà quand je suis arrivé là, vers le milieu de l'après-midi de ce jour, car je marchais depuis le matin. Mon projet, et il a été exécuté, avait été de consacrer l'essentiel de la journée au musée d'Anthropologie ; mais comme je voulais voir Vancouver à partir des ponts, auparavant, et le panorama sur la ville tel qu'il est offert par Kitsilano, j'avais fait la plus grande part du chemin à pied, de mon hôtel, suivi vers le sud Granville Street, emprunté le pont du même nom, puis obliqué à droite et à l'ouest en longeant les rives de la péninsule qui s'achève en l'université et dont l'une des pointes est précisément occupée par le musée – tout juste avais-je pris un autobus pour les tout derniers kilomètres, alors que j'en avais déjà dix ou douze dans les bottes.

Ce musée, qui appartient à l'université, est l'institution la plus prestigieuse de Vancouver – à moins que le titre ne revienne à cette *alma mater* elle-même. Lui est fameux pour ses collections d'art amérindien (qui ne sont pourtant qu'une toute petite partie de son fonds), et presque autant pour son architecture, qui est due à Arthur Erickson. Erickson, né à Vancouver, est le grand homme de l'architecture locale. Mon guide disait même que Barcelone avait Gaudi, Rome le Bernin et Vancouver Arthur Erickson. Je suis un peu sceptique : non pas tant à cause du musée, inspiré par les formes amérindiennes et qui a assez bel air, quoiqu'il paraisse bien fatigué, vu de l'extérieur, peut-être à cause du caractère relativement pelé du contexte paysager, en cette sortie de grand hiver ;

plutôt du fait du tribunal de la ville, les Provincial Law Courts, qui sont légèrement antérieures, si je ne me trompe, *1973* contre *1976*, que j'avais directement sous mes fenêtres pendant dix jours, à l'hôtel Sheraton Wall Center, et qui, avec son immense toit vert transparent et oblique, évoque plus une vaste piscine ou une maison des jeunes et de la culture qu'un palais de justice. L'intérieur n'est pas beaucoup plus convaincant : tout y repose sur de maigres piliers de béton épousant chacun, à force d'angles droits concaves et convexes, la forme d'un escalier. Rien là qui ajoute un pôle quelconque à la ville, à mon avis, ni beaucoup de dignité à l'administration de la justice. Les usagers se plaignent de fuites continuelles.

Au musée d'Anthropologie, les problèmes sont d'un autre ordre.

Jeudi 24 avril, neuf heures et demie du soir. Il y a longtemps que je n'ai pas connu de journées si improductives. La maladie ne se relâche pas, j'ai l'esprit en capilotade, et je suis perpétuellement entre deux sommeils. L'incapacité à toute concentration intellectuelle fait peur. Je crains en particulier que mon impuissance totale face au projet du roman *L'Écart* ne soit pas entièrement due à mon actuel et interminable état grippal. Il y a pourtant bien eu un moment où ce livre m'apparaissait comme un *livre*, pas seulement comme une idée vague sans contenu de chair et de phrases. Ce moment-là, je n'arrive pas à y revenir. Je crains qu'il n'ait été qu'une illusion. J'essaie de me contraindre à produire tous les jours cinq mille signes : or non seulement je n'y parviens pas, mais les signes que je produis ne sont signes de rien, ils sont une matière inerte dont j'ai bien peur qu'il n'y ait à tirer aucune substance et dont le pire est que plus tard, dans les semaines qui viennent, je sois amené à me contenter sous l'effet de la panique.

La concentration intellectuelle n'a jamais été mon fort, sans doute, mais il y a des moments où je jouissais gaiement de ce qui m'en tient lieu : la capacité à établir des liaisons, à trouver des passages, à voir assez clairement les affinités discrètes entre des éléments épars. Ce don, si j'en ai jamais bénéficié, paraît m'avoir entièrement abandonné ; et cela a

quelque chose de presque angoissant. Est-ce qu'il arrive un moment où l'on sent que son cerveau n'est plus capable des accomplissements (quels qu'ils aient pu être) dont il s'acquittait sans mal peu auparavant ? Faire cette constatation avec certitude – je n'en suis pas encore tout à fait là… – doit être désespérant.

En attendant, je passe les trois quarts de mes heures dans le sommeil. Je me lève un peu avant neuf heures, "travaille" vaguement le matin et dois me recoucher à une heure, tant je suis fatigué. Pierre, qui est en vacances, pousse la solidarité jusqu'à se recoucher avec moi. Nous dormons jusqu'à quatre ou cinq heures. Lui jardine un peu, ensuite, et moi je végète. Nous avons accompli hier et aujourd'hui la promenade quotidienne, dont je me dis qu'elle me fait du bien, malgré le petit effort qu'elle exige. La campagne est très en beauté, le temps s'est amélioré, tous les buissons débordent de fleurs.

***

Ah oui, le musée d'Anthropologie de Vancouver… Il est fortement question qu'il change de nom. Son directeur, un Anglais qui a des liens avec le Portugal et une maison près de Coïmbre, m'a même consulté sur ce point, quand nous dînâmes ensemble chez le consul général et sa femme, en l'honneur de Stéphane Martin – mon Dieu, le mercredi 9 avril : il y a déjà quinze jours de cela !

Je lui ai conseillé de ne rien changer, dit que le nom actuel était contemporain du style du bâtiment et de l'état d'esprit au moment de l'ouverture, fait valoir que toute autre appellation serait nécessairement anachronique. Il était bien de mon avis, mais sa position est paraît-il intenable. Changement il devra bien y avoir. Le nom actuel est perçu comme une insulte par les représentants des diverses communautés indiennes locales, et leur voix est de plus en plus forte, leur influence de plus en plus grande.

Curieusement, au pire moment de la confusion de mon esprit, quand j'ai bien cru que je perdais la raison, cet aspect des choses tenait une grande place dans mon cerveau véritablement malade. J'ai déjà noté ici

un peu de ces épisodes alarmants, mais je crois que c'était dans les entrées qui se sont perdues. Le sommeil, alors, aux premiers temps de ma maladie, ne m'était d'aucun secours, au contraire, et ne m'offrait aucun repos. J'étais torturé en dormant par des pressions diverses m'invitant toutes à signer, ou au contraire à *ne pas* signer, certains documents de la plus grande importance, dont dépendait la propriété de terrains d'une valeur considérable, disputée entre l'université de Colombie britannique et telle ou telle parmi les "*First Nations*".

Or ces problèmes ne sont pas du tout imaginaires, bien qu'ils n'aient, par chance pour moi, et contrairement à ce dont j'étais convaincu dans mes rêves et mes semi-délires, rien à voir avec ma modeste personne. Ralph Sarkonak m'en avait assez longuement entretenu, lors de nos premières rencontres là-bas. Il m'avait en particulier exposé le cas d'un terrain de golf, voisin de l'université, dont la propriété, je crois bien, a été récemment attribuée aux Indiens. La crainte de froisser les Indiens, et de méconnaître leurs droits, à commencer par leurs droits *territoriaux*, prendrait en Colombie britannique des proportions inimaginables. D'après Sarkonak il n'y aurait pas de cérémonie officielle, d'ordre culturel ou économique, inauguration ou célébration, qui ne doive absolument s'ouvrir par un long discours d'un chef indien ou d'un autre exposant que tout cela se passe sur son territoire et par le seul effet de son consentement et celui des siens. Le long discours du chef indien, en général sans rapport aucun avec le sujet du jour, est un *topos* paraît-il inévitable de la vie publique brito-colombienne aujourd'hui ; et Ralph Sarkonak m'en a fait un tableau discrètement ironique, je crois bien.

Est-ce cette évocation qui m'a marqué plus que de raison ? Est-ce l'affaire du golf ? Sont-ce quelques premières lectures ? Toujours est-il que j'ai passé au moins deux nuits épuisantes à tourner et retourner dans ma tête ces questions-là, ou plutôt à être tourné et retourné par elles comme en un tourbillon, une essoreuse de machine à laver. Le pire est que j'étais convaincu qu'elles pesaient sur moi depuis de longs mois, et que les responsabilités dont je devais m'acquitter dataient au moins de la première visite de Sarkonak à Plieux, il y a de cela plusieurs années. Je n'étais pas sans le soupçonner, lui, d'ailleurs, de m'avoir fait prendre un sérum de vérité, qui eût été la cause de l'extrême agitation de mon esprit.

Pierre soutient que ces désordres de l'imagination sont typiques de la fièvre. Je n'en suis plus affecté à présent, Dieu merci. Je me trouve le cerveau très embrumé et très incapable de toute conception intellectuelle ou "artistique" ; mais du moins je ne suis plus harcelé de pressions diverses pour régler le sort des Indiens et apposer ou non mon paraphe sur des documents capitaux (il est vrai que l'université avec l'habituel génie de la paperasserie commun à tous ses semblables, m'avait donné plusieurs papiers à signer).

Vendredi 25 avril, dix heures du soir. Les piliers de maisons indiennes et totems divers sont fort beaux, au musée d'Anthropologie de Vancouver, et le musée conçu par Arthur Erickson les met admirablement en valeur. Mais porter sur eux un regard esthétique, artistique, comme tout y invite (malgré le nom du musée), et comme ils sont parfaitement à même d'en soutenir un, oblige, selon une logique qui ne tarde pas à révéler ses pièges, à envisager comme des artistes contemporains, puisque, *contemporains*, ils le sont, et, *artistes*, ils assument de l'être, leurs descendants et continuateurs.

Le plus fameux d'entre ceux-ci est Bill Reid (1920-1998), dont j'avais la veuve pour voisine de table au dîner chez le consul et sa femme, le mercredi 9 de ce mois. Hadrien Laroche a d'ailleurs fait une gaffe en présentant cette dame, française, comme « la veuve de Bill Reid », définition que véhémentement elle a jugée beaucoup trop limitative la concernant, m'apprenant qu'elle était anthropologue, et qu'elle avait publié récemment, par exemple, un ouvrage autour des souvenirs d'une femme appartenant à l'une des "First Nations", dont elle a étudié la langue. Sa vie, m'a-t-elle expliqué, a été transformée par la découverte, à Paris, sur les quais, alors qu'elle était étudiante et ne savait que faire, d'un livre de Franz Boas, qui l'a aussitôt transportée, et très littéralement puisque, peu de temps après, elle paraissait entre les îles de la Reine-Charlotte. Elle y habite encore une partie de l'année, et le reste du temps à Vancouver, où elle met sur pied une fondation consacrée à l'œuvre de son mari.

Bill Reid, après Emily Carr qui le précède dans le temps d'un demi-siècle, est la plus visible personnalité artistique de la Colombie britannique. Au musée d'Anthropologie (en l'occurrence spécialement mal nommé, il faut le reconnaître), il est représenté par un *Haida Bear* qui figure dans la galerie d'honneur, et surtout par le fameux *The Raven and the First Men*, inspiré par un mythe haïda, qui trône au milieu d'une rotonde spéciale, *The Bill Reid Rotunda*, et qui est devenu l'icône, ou l'emblème, non seulement du musée mais de Vancouver tout entier. Le problème à mes yeux est que cette pièce monumentale, si on l'envisage comme une œuvre d'art contemporain (elle date de 1980), est une sculpture tout à fait médiocre. Peut-être susciterait-elle un jugement critique plus favorable si on la considérait comme relevant de la tradition plastique amérindienne. Mais juger intéressante et forte (ce qui, à vrai dire, n'est pas mon cas) une œuvre traditionnelle moderne amérindienne qu'on estimerait de peu de valeur artistique en tant que sculpture contemporaine, n'est-ce pas faire preuve de condescendance à l'égard de la production des "First Nations", voire des "First Nations" elles-mêmes – autant dire se mettre dans un très mauvais pas ?

C'est celui que tâche d'éviter le discours critique officiel brito-colombien, et peut-être canadien en général, contraint pour ce faire à bien

de pénibles contorsions. Les délires et les angoisses où m'a plongé la fièvre étaient au fond un assez fidèle reflet de la gluante tourmente esthético-idéologique où l'on se débat couramment à Vancouver. L'art amérindien contemporain y tient une place considérable et, à mon sens (sauf exceptions toujours possibles, bien entendu), peu savoureuse. La situation est sans doute assez voisine de celle de l'art "naïf" haïtien. Les compromissions commerciales, en tout cas, semblent bien n'être pas moindres (ou pires encore, car on est au sein d'une société d'affluence).

Dimanche 27 avril, dix heures du soir. Sur les deux côtés du chemin qui descend à la rivière, les cochenilles sont encore en fleur, depuis maintenant plus d'un mois. Mais aujourd'hui est éclos dans les prairies un océan de boutons-d'or. On nage entre deux jaunes, l'un et l'autre très vifs, sur un fond de vagues vertes tout aussi lumineuses.

***

Hier nous avons passé une excellente journée autour d'une excursion plusieurs fois remise à La Brède, pour le deuxième volume des *Demeures de l'esprit* (le premier devrait me parvenir demain). Mais d'abord je voulais repasser à Estillac, chez Monluc, pour tâcher d'y prendre de meilleures photographies que lors de notre visite du mois dernier, alors que la lumière n'était guère favorable. Or, avant d'atteindre Estillac, nous avons touché Aubiac, que nous avions dû contourner la dernière fois à cause d'une déviation routière.

Je n'étais allé qu'une seule fois à Aubiac, il y a dix ou douze ans, pour y chercher une chienne labrador, à la suite d'une petite annonce. Cette chienne, qui massacrait les canards du voisinage, m'a valu tellement d'ennuis que j'ai dû la donner à un jeune maçon ou charpentier qui travaillait dans la maison, quelques années plus tard. J'ai oublié comment je l'avais appelée – ah non, ah si, *Néva*, comme le fleuve. Elle ne me laisse pas un bon souvenir, mais celui que j'avais gardé d'Aubiac était tout à fait favorable, d'autant que s'y déroulait, quand j'y étais passé, au

château, un très joli mariage qui, à cause du cadre, m'avait semblé très mozartien. J'avais cru que c'était un mariage au sein de la famille châtelaine, mais il y en avait un autre hier, ou une répétition de mariage, et la coïncidence serait bien grande si l'on restait dans le domaine privé, ou personnel – il semble en fait que le lieu puisse être loué pour ce genre de cérémonies, et qu'il le soit beaucoup.

Ce château est un peu bizarrement disposé par rapport au village, et pas de la façon qui, à l'un ou à l'autre, soit la plus favorable. À vrai dire, faute d'être invité à un mariage, on ne le voit guère, et on peut mal l'observer quand on s'assure un point de vue sur lui. Il semble être de la plus extrême simplicité et ne constituer qu'une partie, peut-être, d'un édifice plus vaste, projeté et jamais bâti, ou bien détruit. Un château avait été édifié à cet emplacement, où certainement il y en avait déjà eu un ou plusieurs autres auparavant, en 1760. Celui-là fut ravagé par un incendie. Celui qu'on aperçoit plus ou moins de profil daterait, lui, de 1784. Il aurait été construit, ou seulement un moment habité, je ne sais, par le comte de Narbonne-Lara, de la maison espagnole de Lara, né à Colorno en 1755, où son père servait le duc de Parme (Colorno, sur le Pô, fut le Versailles des Bourbons de Parme, après avoir été le Chambord ou le Fontainebleau des Farnèse). Dans un de ces *Historia* que je dévorais dans mon enfance, il y avait un article sur ce Narbonne-Lara, dont je crois me souvenir que c'était un grand séducteur. Il fut l'un des derniers ministres de Louis XVI, secrétaire d'État à la Guerre entre décembre 1791 et mars 1792. Le roi l'écarta à cause de son bellicisme. Exilé après le 10 août, il revint en France après Brumaire et s'éleva jusqu'au poste d'aide de camp de Napoléon, en 1811, et jusqu'à l'ambassade de Vienne en 1813. Chateaubriand l'évoque à deux reprises dans les *Mémoires d'outre-tombe*, pas de façon très flatteuse :

« Lauzun, déjà fané, soupait dans sa petite maison à la barrière du Maine, avec des danseuses de l'Opéra, entre-caressées de MM. de Noailles, de Choiseul, de Narbonne, de Talleyrand, *et de quelques autres élégances du jour dont il nous reste deux ou trois momies.* »

Je ne sais pas trop comment ces Lara se rattachaient à la maison vicomtale de Narbonne, ni quels étaient leurs liens avec les non moins retentissants Narbonne-Pelet, dont l'un fut duc et pair sous la

Restauration. Narbonne-Lara n'eût sans doute pas été si bien en cour auprès de Louis XVIII, mais il avait eu le bon esprit de mourir, dès 1813, à Torgau dont il était gouverneur. Je ne comprends pas comment il pouvait être à la fois, ou presque à la fois, ambassadeur à Vienne et gouverneur de Torgau. Peut-être son ambassade ne dura-t-elle que quelques mois, ou quelques semaines. Sans doute n'en profita-t-il guère. 1813 n'était pas une bonne année pour représenter Napoléon, de toute façon.

Plus remarquable que l'austère château ou fragment de château Louis XVI, à Aubiac, est la petite église romane qui l'avoisine. Elle est assez austère elle aussi, à l'extérieur, mais elle présente, lorsqu'on s'avance en elle jusqu'à la croisée du transept, un singulier tambour, si c'est bien le mot, une haute salle carrée située en l'air immédiatement au-dessous des cloches, dans la tour, et qu'on n'arrive pas à voir de façon pleinement satisfaisante, mais qu'on distingue suffisamment, tout de même, pour être étonné par son faste architectural, à quoi rien ne répond dans le reste de l'édifice. Je crois avoir lu qu'elle relevait d'un modèle carolingien. Cela expliquerait sa grande et presque luxueuse singularité, qui fait grand effet en cette modeste église de campagne.

Lundi 28 avril, neuf heures et demie du soir. Aujourd'hui est le premier jour où j'ai repris à peu près ma routine d'avant le Canada et surtout d'avant la grippe. Je me suis même remis à la gymnastique, pour bien marquer le coup.

Toutefois l'emploi du temps rituel a été un peu perturbé par l'arrivée de premiers exemplaires des deux volumes qui paraissent ces jours-ci chez Fayard, *Demeures de l'esprit (Grande-Bretagne, I)* et *La Grande Déculturation.*

Les photographies de *Demeures de l'esprit* semblent nettement pâlichonnes, évidemment, et en même temps plutôt sombres par rapport à mes originaux (qui déjà, au demeurant, ne sont nullement des chefs-d'œuvre de luminosité, hélas). Reproduites sur un papier qui n'est pas spécialement destiné à recueillir des images, elles perdent beaucoup d'un

éclat dont elles n'avaient pas à revendre *in the first place*. Cependant, je ne peux pas me plaindre, puisque c'est le choix de ce papier, auquel j'ai souscrit, qui a permis la grande et très appréciable abondance iconographique du volume. D'autre part, quand on n'a pas en tête la luminosité beaucoup plus grande des originaux, ou qu'on l'oublie, l'ensemble fait tout de même un assez beau et riche volume, je crois.

Autre petit défaut, les imprimeurs (ou les machines), pour la partie ajoutée en dernier, les vingt-cinq pages de renseignements pratiques, sont revenus à leur péché mignon, leur refus constant de distinguer entre guillemets français (« … ») et guillemets anglais ("…"), alors que c'est une distinction que j'observe scrupuleusement, et non sans mal (la preuve) – tout a été mis en guillemets français, que pour ma part je réserve aux *vraies* citations, tandis que j'utilise les guillemets anglais pour des occurrences telles que "bank holidays" (que d'autre part j'eusse souhaité en italique) – ce n'est pas bien méchant.

La Grande Déculturation se présente nettement moins bien que *Demeures de l'esprit*. L'image de couverture est parfaite quant au *sens*, mais elle n'a aucune qualité plastique. Les photographies que j'avais proposées pour elle, et qui n'étaient pas de moi, ont été écartées comme insuffisamment nettes (ce qui, à mon avis, n'avait pas grande importance). Peut-être aurait-il mieux valu ne pas mettre de couverture illustrée du tout, je me le demande. Tel qu'il est, le livre est, physiquement, d'une grande banalité. Il fait "table des nouveautés" en diable (section "essais de la saison"). Peut-être cela le servira-t-il, qui sait ? Cependant j'en doute sérieusement – rien ne peut servir un livre de moi, jamais.

Ajoutons que *La Grande Déculturation*, pour un motif que j'ignore, est devenu *La grande déculturation*, ce qui ne me semble pas conforme à la bonne règle. Mais bon…

***

Après Aubiac nous repassâmes au château d'Estillac, avant-hier samedi, et je pus en prendre des photographies un peu meilleures (mais

toujours pas assez nettes – il me faudrait vraiment un professeur…) que lors de notre précédente visite, le mois dernier. De là nous sautâmes au château de Roquefort, un peu plus au nord et pour son malheur encore plus proche d'Agen. La vue qu'il commande et la marée de pavillons qui vient battre sa butte détruisent tout le plaisir qu'il pourrait donner, lequel ne serait pas bien grand de toute façon, car il n'en reste que de rares vestiges : une tour carrée au toit pointu et deux murs d'enceinte également ruinés, mais qui témoignent qu'il dut y avoir là une forteresse importante, d'ailleurs très voisine de celle de Monluc (on irait de l'une à l'autre en moins d'une demi-heure à pied).

L'intérêt de Roquefort est surtout historique, ou littéraire, et, comme souvent, je ne l'ai découvert que rétrospectivement, une fois rentré chez moi : en 1562, Jeanne d'Albret fit don de ce château à Jean de Secondat de Montesquieu, dont la famille le conserva jusqu'au XVIIIe siècle. Montesquieu est un village voisin, peu éloigné d'Agen lui aussi. J'en remarquai le nom au passage, mais ne m'en émus pas outre mesure car le toponyme est, je crois, assez répandu. Or il s'agit bel et bien du fief du philosophe, qui en hérita en 1716, du même oncle qui lui légua sa charge de président à mortier au parlement de Bordeaux. C'est seulement alors, à vingt-sept ans, que Charles-Louis de Secondat, qui était déjà baron de La Brède, devint baron de Montesquieu et assuma ce nom à titre principal.

C'est aussi une histoire de nom, bien sûr, qui m'incitait à vouloir observer de plus près le château de Saint-Loup, devant lequel nous étions passés à la nuit tombée, cet hiver, alors que nous revenions de Malagar. Ce Saint-Loup-là, qui est voisin du village de Montagnac-sur-Auvignon, le long de la petite route qui mène à Bruch, n'est pas beaucoup plus intéressant que Roquefort, pour d'autres raisons. C'est un curieux et peu seyant alignement de petits châteaux ou de grosses maisons d'époques diverses, l'un, le plus à gauche, du XVIIIe siècle, peut-être, le suivant de la première moitié du XIXe siècle, le troisième de 1850, d'après ce que je comprends, et le quatrième de la Troisième République. Les deux moins anciens sont les plus délabrés, et menacent ruine. Le corps de bâtiment paisiblement néo-classique, qui n'est pas le plus laid, est le seul qui soit entretenu, semble-t-il. En avant de cet ensemble disparate se dresse une

chapelle néo-romane qui date de 1877, si j'en crois quelques recherches internettiennes. Le domaine abrite aujourd'hui un gîte rural. Monté sur un tracteur, le propriétaire, qui est peut-être le baron de Saint-Loup (j'ai vu qu'il en existait un dans les parages), tondait ses fossés, le long de la route, et parut trouver mauvais que je photographiasse son vilain château :

« C'est une propriété privée », crut-il bon de m'apprendre.

Comme j'étais tout à fait sur la voie publique, je jugeai légèrement abusive la peu amène intervention de ce monsieur – si je faisais des scènes, au prétexte de je ne sais quel "droit à l'image", à tous les promeneurs qui photographient Plieux de la rue, il ne me resterait plus de colère pour rien. C'est sans doute cet épisode qui m'indisposa à l'égard de cet édifice, lequel ne mérite pas tant d'attention, ni de prose.

Nous touchâmes à Bruch ; à Feugarolles où Jeanne se souvenait d'avoir entendu Jacques Duclos lors d'une fête des communistes du Lot-et-Garonne, traditionnelle en ces lieux, paraît-il ; à Buzet-sur-Baïse et à Damazan où nous prîmes l'autoroute vers l'ouest, après quoi nous roulâmes sans plus d'étapes, car notre but officiel était La Brède, le temps passait, et nous ne voulions pas arriver trop tard pour une visite complète.

La Brède est une petite ville qui se présente, quand on l'aborde à partir de l'autoroute, sous le jour le plus décourageant : hideux alignements de centres commerciaux, de "grandes surfaces" diverses, de garages et de lotissements. De la ville elle-même je n'ai rien remarqué, sans doute parce que nous étions pressés et que ses affreux faubourgs m'avaient mis de mauvaise humeur. Toutefois, quand on en sort en direction du château de La Brède, c'est-à-dire à l'ouest, on dépasse un plaisant petit château, une *villa* plutôt, d'esprit très gracieusement néo-classique, et qu'on n'aperçoit que de loin.

Mardi 29 avril, neuf heures et demie du soir. À aucune autre époque l'opposition ou la simple objection à l'idéologie dominante n'a été à ce point *niée.* Jadis le pouvoir idéologique en place combattait ses

adversaires, et rudement, bien entendu ; mais il ne les réduisait pas à la non-existence. Parmi nous, tout ce qui ne témoigne pas sa soumission à la pensée régnante est frappé d'invisibilité : vous pouvez marcher dans la rue, vous pouvez mener une vie à peu près normale, vous pouvez même publier des livres, eux et vous êtes totalement transparents – c'est comme si vous n'existiez pas.

Dans les mythes traditionnels et dans leurs adaptations modernes, l'invisibilité est en général envisagée positivement. Elle est un don précieux. On envisage moins qu'elle puisse être une malédiction, ce qui est pourtant bel et bien le cas. J'ai déjà parlé de mon remords à propos d'un jeu idiot auquel je m'étais livré avec un ou deux enfants que je prétendais ne pas voir et ne pas entendre, et chercher partout alors que nous étions dans la même pièce : au bout de deux ou trois minutes, ils étaient en larmes et hurlaient.

Arnaud "C'est-vrai-que" Laporte et ses affidés, qui présentent à midi l'émission "Tout arrive", exposent les principes de fonctionnement du système d'inclusion et d'exclusion avec une candeur charmante et, je crois, sans précédent. De presque tous leurs invités ils disent, et surtout Laporte lui-même, quotidiennement, qu'ils « les aiment beaucoup », qu'« on les aime beaucoup », que « ça faisait longtemps qu'on voulait les recevoir parce qu'on les aime beaucoup », que « c'est vrai qu'on trouvait que ça faisait vraiment longtemps qu'on les avait pas reçus, parce que c'est vrai qu'on les adore ». Très ouvertement, très officiellement, en s'en targuant, ils invitent et réinvitent indéfiniment ceux qu'« ils aiment beaucoup ». L'idée qu'ils puissent ou même qu'ils *doivent* inviter ceux qu'« ils n'aiment pas beaucoup » (c'est-à-dire qui ne penseraient pas exactement comme eux) ne les effleure pas une seconde. Ils ne sont pas là pour ça. Ce n'est pas leur métier.

Aucune époque n'a résolu avec autant de simplicité, d'élégance et surtout de bonne conscience le problème éternel de la *discordance.* Quelle *discordance* ? Je pense à mes chiens Horla et Hapax qui chacun, lorsqu'il trouvait que l'autre recevait ou risquait de recevoir trop d'attention, *s'asseyait* sur lui.

Je pense aussi bien sûr à tous ces journaux ou magazines, émissions de radio ou de télévision, à vocation culturelle ou littéraire, officiellement,

les uns et les autres – *Le Magazine littéraire*, *Télérama*, “Les mardis littéraires”, “L’atelier littéraire”, “Jeux d’épreuves”, “Le bateau libre”, “Ex-libris”, “Vol de nuit”, “Des mots de minuit”, bien d’autres –, qui, depuis trente ans et plus qu’ils existent, pour certains d’entre eux, et moi aussi, plus ou moins, ne m’ont pour ainsi dire jamais consacré un entrefilet ou un moment d’attention. Bien entendu, la première explication qui vienne à l’esprit, et c’est peut-être la bonne, est qu’ils me trouvent trop nul ou trop insignifiant pour importuner avec moi leurs lecteurs ou auditeurs : et alors leur abstention est non seulement leur droit le plus strict, mais leur devoir ; et je devrais leur en être reconnaissant. Cependant la liste de tous ceux et toutes celles dont ils ont suivi avec attention et sollicitude, dans le même temps, la carrière et la production, n’est point tout à fait telle que cette première hypothèse s’impose absolument ; ni qu’il faille supposer à Frédéric Ferney, Pascale Casanova, Joseph Macé-Scarron, Frédéric Mitterrand, Michèle Gazier, Patrick Poivre d’Arvor, Philippe Lefait ou Raphaëlle Rérolle des goûts littéraires si raffinés, et des critères esthétiques si exigeants que je sois, moi (pour prendre le premier exemple qui me vienne à l’esprit, té), manifestement indigne de paraître devant eux. S’insinue alors, et bientôt s’impose, le soupçon que la critique, qui se contraint si peu quand il s’agit de fustiger tel ou telle, fût-elle bien doucement formulée, ne s’accommode, elle, d’aucune critique et peut, si la fantaisie lui en prend, n’avoir pas de mots assez durs ou de termes assez blessants pour désigner celui-ci ou celle-là à la honte publique ou au ridicule ; et que quiconque se risque ou s’est risqué, serait-ce dans un lointain passé, à s’en prendre à elle, ou à trouver quoi que ce soit à redire aux organes de la presse écrite ou audiovisuelle où elle s’exerce (*Télérama*, *Le Magazine littéraire*, *Le Monde*, France Culture, etc.), ce faisant se suicide, prononce son propre arrêt de mort, signe sa totale et, semble-t-il, irrémédiable disparition locutoire : on ne critique pas le pouvoir journalistique, ou bien ce sont les miroirs eux-mêmes qui ne vous connaissent plus…

Sans doute y a-t-il là deux motifs différents d’exclusion médiatique : l’opposition idéologique au code de la bien-pensance instituée, d’une part, la critique de la critique et du pouvoir journalistique d’autre part. Mais ces deux motifs à la vérité n’en font qu’un, et leur conséquence est

la même : l'inexistence. Il ne me semble pas qu'aux époques précédentes le système ait été si simple et si rigoureux, serait-ce seulement parce que la présence d'une large classe cultivée, animée, chatoyante, contradictoire, disposant de très nombreux journaux ou d'un réseau de correspondants efficace, rendait impossible l'actuelle concentration idéologique du pouvoir, ou du pouvoir idéologique. Quant à se plaindre de cette inexistence où les dissidents sont condamnés, ce ne saurait qu'aggraver leur cas, et lui ajouter l'opprobre du ridicule :

« Machin-Truc se plaint de n'être pas reconnu (comme si on ne l'avait pas suffisamment identifié pour ce qu'il est !). »

***

Oui, donc, ce petit château *à* La Brède, entre la ville et le château de La Brède, je l'ai trouvé d'un grand intérêt, sur le moment, et l'ai dûment photographié ; mais c'est seulement à mon retour, avec mes livres, et en l'occurrence le *Dictionnaire des châteaux de France*, éditions Berger-Levrault, 1981, sous la direction d'Yvan Christ, volume *Guyenne, Gascogne, Béarn, Pays basque*, par Jacques Gardelles, que je découvre qu'il s'agit du château de La Lignière, jadis de Monplaisir, qui date de la fin du XVIIIe siècle ou du tout début du XIXe :

« On attribue traditionnellement cette construction à Victor Louis. »

Il y a aussi à La Brède un grand château néo-classique qui doit la plus grande part et sans doute la meilleure de son aspect actuel à l'architecte Gabriel-Joseph Durand, qui l'a « restauré et exhaussé en 1836 ». C'est aujourd'hui un collège :

« Son affectation actuelle a entraîné une dégradation du site et des constructions. »

Ainsi parlait le dictionnaire en 1981. Inutile de noter que la situation s'est beaucoup aggravée depuis lors. Ce pauvre La Sauque est en plein dans la désastreuse zone que je déplorais hier. Nous avons envisagé de nous en approcher, mais ne l'avons pas fait, ce que je regrette un peu.

Le dictionnaire ne dit pas un mot d'un autre château encore à La Brède, que nous n'avons pas vu ni même entr'aperçu, celui-ci, et dont je n'ai découvert l'existence qu'au cours de mes recherches récentes sur la postérité de Montesquieu. C'est le château des Fougères où vivait encore en 1995, d'après le Bottin mondain de cette année-là (je ferais bien d'en acheter un autre, plus récent), et vit sans doute toujours, un baron de Montesquieu et de Roquefort, du nom du premier château que nous avons vu samedi, tout à fait par hasard, près d'Agen (et de Montesquieu).

Je ne comprends pas comment La Brède, dans la seconde moitié du XIXe siècle, semble-t-il, est passé à la famille de Chabannes, tandis que ces Secondat de Montesquieu migraient vers Les Fougères, ou y demeuraient. Je ne comprends pas non plus comment la dernière propriétaire de La Brède, la comtesse Jacqueline de Chabannes, qui est morte à quatre-vingt-onze ans en 2004, pouvait être comtesse si elle descendait elle-même de Montesquieu, comme les Chabannes : ou bien elle était *née* Chabannes et serait restée demoiselle – mais alors comment et pourquoi ce titre de *comtesse ?* –, ou bien elle aurait épousé un comte de Chabannes, mais alors elle ne descendrait pas elle-même de Montesquieu. Dans le Bottin on ne donne pas son nom de jeune fille. Sur la Toile je n'ai rien trouvé au sujet de sa vie, sinon, marginalement, qu'elle avait été une "grande résistante". Il n'est question que du don qu'elle a fait à la bibliothèque de Bordeaux, en 1994, de ce qu'il restait des livres de Montesquieu, et de la fondation qui porte son nom, aujourd'hui propriétaire du château. Cette fondation n'est pas composée de membres de la famille, d'après ce que je comprends, mais d'amis de Jacqueline de Chabannes et, je suppose, de Montesquieu. Plus personne n'habite La Brède, en tout cas (alors qu'il y a des Montesquieu à deux pas) – c'est bien dommage.

Pierre et moi avions remarqué un assez vilain portail moderne, sur la route, un jour que nous n'avions pu entrer dans le parc, il y a un an ou deux (ou peut-être trois). Ce portail est toujours là, mais quand il est ouvert il est moins gênant, on le remarque à peine. Et autant tout ce qui précède le domaine de La Brède est affligeant, dans l'ensemble (la ville, ses abords, ses faubourgs), autant tout devient séduisant, à peine entre-t-on dans le parc. Pierre trouve le château *ingrat*, à mon grand étonnement.

Je ne suis pas du tout de cet avis, à ceci près que l'édifice est très sombre à l'intérieur. À l'extérieur, il doit un peu plus qu'il ne faudrait, sans doute, et que ne le signalent la plupart des commentateurs, au XIXe siècle ; mais sa silhouette n'en est pas affectée, et cette silhouette est irrésistible, d'autant qu'elle est soulignée et reflétée de tous les côtés par de très larges et magnifiques douves. Joyau posé sur les eaux pour joyau posé sur les eaux, je crois bien que j'aime mieux La Brède qu'Azay-le-Rideau, par exemple. L'architecture en est moins rigoureuse, certes, au point que le mot n'est guère approprié, en l'occurrence. Mais cet éventuel défaut se retourne en avantage. La Brède est tout à fait de bric et de broc, cependant tous les morceaux qui entrent dans sa composition brouillonne sont savoureux et se complètent à merveille, pour une macédoine de tours et de corps de logis dont le désordre est tenu à distance, et renversé en ordre, par la tranquille largeur de l'eau.

Mercredi 30 avril, neuf heures et demie du soir. S'il y a un défaut à La Brède, outre qu'on sait bien, hélas, que derrière ces magnifiques prairies et ces bois il y a un paysage ravagé, c'est que les différentes pièces sont étonnamment sombres, toutes – toutes celles qu'on visite, en tout cas. Et ce serait certes un grave inconvénient pour qui habiterait là ; mais ce ne l'est guère pour le visiteur, justement. Toutefois, c'est un mystère. Certes, les murs sont épais, mais les ouvertures sont larges. Sans doute n'y en a-t-il pas assez pour chacune des pièces. Aucune n'est éclairée de deux côtés. La chambre de Montesquieu, au rez-de-chaussée, n'était vraiment pas gaie. Et, personnellement, je ne fais pas grand cas de l'ex-bibliothèque, une vaste salle au médiévisme suspect, voûtée en carène, d'où les derniers livres sont partis en 1994 avec le don de Jacqueline de Chabannes à la bibliothèque de Bordeaux. Probablement ne les voyait-on pas, de toute façon, ces livres ; on peut se consoler en se disant cela : ils étaient enfermés dans des meubles clos. Je comprends la dernière propriétaire d'avoir préféré pour son usage personnel le salon suivant, qui fut peut-être la chambre de Mme de Montesquieu. Du moins, là, une vaste croisée donne-t-elle au midi, sur les champs et sur les forêts. Décidément on vivrait bien entre ces murs, malgré l'ombre et sans doute l'humidité.

Ce qui me fait penser que le rigoureux Pierre, prenant prétexte de la date, dernier jour du mois, et de ma guérison (mais j'ai encore le nez qui coule…), vient d'arrêter le chauffage. *Can't blame him.* On reçoit tous les jours des nouvelles effrayantes du prix du gaz. Et nous est parvenue ce jour la déclaration à remplir pour les impôts.

Le plan était, lorsque nous quittâmes La Brède un peu après cinq heures, samedi, de repasser à Malagar chez Mauriac, comme nous l'avions fait le matin à Estillac chez Monluc, afin d'y faire des photographies par un plus beau temps qu'à notre dernier passage, au cœur de l'hiver. Mais nous avons tant traîné en chemin qu'il était trop tard pour le moindre cliché, quand nous approchâmes de Langon. Et d'ailleurs l'appareil épuisé refusait tout service, à ce stade-là.

Une étape très intéressante fut à Portets, sur la Garonne, à l'ouest de La Brède et de Castres-Gironde. Je ne sais ce qui a bien pu se passer en ces parages dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, mais on y a vu grand, pour une raison ou pour une autre. Le château est peu de chose en soi, pour ce qu'on en peut voir, mais il est précédé par un très beau portail aux formes rigoureuses, de style Louis XVI et peut-être même "révolutionnaire" ; et surtout par une impressionnante terrasse à balustrade, qui domine des champs alluviaux plantés de vignes, au bord du fleuve. Là se dresse une petite tour assez bizarre dont j'ai lu quelque part qu'elle était destinée à la surveillance des mouvements des gabarres, précision que rend peu vraisemblable l'absence, en elle, de toute autre ouverture que la porte : des fenêtres sont bien dessinées, sur les flancs arrondis de ce haut édicule, mais elles sont pleines et paraissent l'avoir toujours été. Cette tour semble un peu antérieure, de style, aux bâtiments qui l'environnent de loin. On comprend mal sa fonction, mais elle est assez séduisante. La Garonne, à sa hauteur, n'est pas encore très enlaidie. Un port minuscule et solitaire s'observe là, qui consiste pour l'essentiel en une passerelle assez haute pointant vers le cours des eaux. Elle menait, samedi, à une péniche nommée *L'Angola.* Tout était tranquille et silencieux, empli d'air, d'absence et de ciel.

Sur l'un des côtés de la haute terrasse à balustrade du château se dressent plusieurs belles maisons du XVIIIe siècle, étonnantes d'élégance et de sophistication. Est-ce le commerce du vin qui les a dressées, ou celui

du bois, par le truchement, lui aussi, de la marine fluviale ? On ne serait pas étonné que toute cette bonne architecture, qu'on croirait concertée, soit liée à telle ou telle personnalité particulière, un peu comme à Aiguillon on ne comprend rien de ce qu'on voit, "archéologiquement", si l'on ne se met pas en tête le duc d'Aiguillon, celui du "triumvirat".

Faut-il chercher une explication du côté du château de Mongenan, un peu plus à l'intérieur des terres ? Ce doit être le plus petit château de France mais, quoique ses alentours vaillent ce qu'ils valent, il est véritablement exquis. C'est un pavillon à un seul étage au-dessus du rez-de-chaussée, et cet étage n'est percé que de trois fenêtres, très rapprochées, qui ne peuvent éclairer qu'une seule pièce. Au niveau du sol, il est vrai, le bâtiment s'élargit un peu, mais sans aucune architecture, alors que l'étroit corps central est d'un style Louis XV on ne peut plus gracieux. Le tout est précédé par deux niveaux de jardins, le plus bas merveilleusement touffu et fleuri. On ne saurait concevoir plus parfait décor pour un film ou un téléfilm tiré de Marivaux, de Rousseau ou de l'abbé Prévost. Je n'ai pour ainsi dire pas souvenir d'une autre maison de cette époque aimable, en France, qui, aimable, le soit à ce point.

Jeudi 1er mai, neuf heures et demie du soir. Aujourd'hui, ayant reçu hier l'argent prévu par le contrat relatif au troisième volume des *Demeures de l'esprit*, augmenté d'une mensualité due au titre du *journal* – ce *journal*-ci, 2008 –, j'ai fait un chèque à peu près pour la même somme, six mille euros, au couvreur, M. Guion. L'angoisse économique m'a pris, parce qu'en fait il n'y a pas vraiment cette somme-là sur mon compte, loin de là, des sorties inévitables s'annoncent, et de toute façon je traîne toujours le boulet des onze mille euros de découvert du terrible compte "Provisio".

Cependant il est survenu une espèce de miracle, auquel je n'ose croire tout à fait. Alors que je parlais à ma mère comme tous les jours, un peu après midi, elle m'a annoncé qu'elle m'envoyait sept mille euros qui me reviennent, d'après elle, de la vente du studio du front de Seine. Elle vient de recevoir à ce titre, contre toute espérance, quarante-deux mille

euros, dont elle garde pour elle la moitié tandis que les vingt et un mille euros qui restent nous reviennent, à nous les trois héritiers de mon père, ma sœur, mon frère mort et en son nom ses enfants, et moi. J'étais persuadé que tout cela allait être dévoré par la succession. Apparemment pas.

De ces sept mille euros miraculeux, que faire ? Les possibilités sont moins mirobolantes qu'il n'y paraît à première vue. La moitié va être immédiatement absorbée par le découvert permanent, né de l'excès constant des sorties sur les entrées. Certes il serait bon d'utiliser le reste, si reste il y a, à réduire l'affreux découvert "Provisio", qui me coûte trois cent quarante euros tous les mois. Mais ne vaudrait-il pas mieux, quoique la somme soit bien insuffisante, entreprendre les travaux d'étaiement de la voûte de la tour, recommandés de façon pressante par les Bâtiments de France, et pour lesquels j'ai tardivement reçu un devis ? Hélas, le plus probable est qu'avec cette façon qu'a toute somme d'argent s'approchant de moi de fondre à vue d'œil au soleil de mon génie (de la dépense), le montant disponible sera tout juste suffisant pour payer le changement des quatre pneus de la voiture, indispensable avant le voyage en Grande-Bretagne prévu pour cet été, et qui même aurait dû intervenir déjà. Qu'est-ce que cela peut bien coûter, quatre pneumatiques pour une Audi A6 ? Deux mille euros ? Trois mille euros ? Davantage ?

Si le miracle, bien qu'apprécié, n'a pas suffi à me rendre tout à fait de bonne humeur, c'est aussi que je suis affolé par le temps que je passe à écrire les textes destinés au *deuxième* volume, cette fois, des *Demeures de l'esprit* (France, quart sud-ouest). Encore une fois je ne comprends absolument pas comment je faisais l'été dernier pour visiter un site par jour et pour *écrire le même jour* les pages le concernant – c'était à l'intention du livre qui paraît ces jours-ci, le premier de la série. Je m'éreinte depuis samedi dernier sur le commentaire de La Brède, le château de Montesquieu où nous étions ce jour-là. Et je ne suis pas content du résultat, il y a une longue répétition que je n'arrive pas à résorber. Or je dois fournir encore vingt textes au moins pour ce volume-là, qui est à livrer avant l'été ; et ce sont autant de visites à faire, certaines assez lointaines (chez Descartes en Poitou, ou chez Guillaumin en Bourbonnais, par exemple). Dans le même temps je dois absolument

écrire *L'Écart*, et je ne suis absolument pas inspiré. Et si les choses se passaient comme il était prévu, je devrais aussi mettre au point le texte du *journal* 2005, *Le Royaume de Sobrarbe,* qui, lui, doit *paraître* en juin, officiellement. Mais je suppose ce projet-là abandonné, car il n'en est plus question. Claude Durand lit en général très vite ce que je lui soumets, cette fois-ci la version annotée par lui semble en rade. Nouvelles difficultés idéologiques, sans doute, ou bien personnelles, qui sait ? Comment pourrais-je être serein entre ces deux manques lancinants qui me déchirent, le temps et l'argent ?

***

Le minuscule château de Mongenan, qui m'a tant plu, ne figure pas, bizarrement, dans le dictionnaire Berger-Levrault des châteaux de France, qui ne retient pas non plus, pour Portets, le château de Portets, mais seulement un troisième que nous n'avons pas vu du tout, lui, et qui se nomme L'Hôpital. Tout ce que j'ai pu apprendre de Mongenan me vient donc de la Toile, en général prolixe, précieuse, mais peu sûre, je suis obligé de le reconnaître malgré la faveur dont elle jouit auprès de moi. La date de construction serait *1736*, ce qui paraît tout à fait conforme à l'observation. La demeure serait liée surtout à deux personnalités, dont l'une serait le fils naturel de l'autre.

La première est certain président de Gascq, ou de Gasq, grand ami de Montesquieu et, plus étonnamment, de Jean-Jacques Rousseau qui l'aurait conseillé pour l'agencement du très joli jardin qu'on voit là ; ou même, selon une autre version, trop séduisante pour qu'on s'y abandonne sans scrupule, qui aurait séjourné sur place. La seconde est Antoine-Claude de Valdec de Lessart, ou Waldec de Lessart (1741-1792), qui fut contrôleur général des Finances en 1790, ministre des Contributions et Revenus en 1791, ministre intérimaire de la Marine la même année avant de remplacer Montmorin aux Affaires étrangères – cela d'après le plus récent Grand Larousse. D'après le Larousse du XXe siècle, Lessart remplaça notre vieil ami Narbonne (– Lara) à la Guerre en mars 1792. Sans doute, en ces temps troublés, aurait-il mieux fait de rester tranquille,

de toute façon, car il fut accusé de trahison et de faux, emprisonné à Orléans et tué à Versailles lors d'un transfert, au cours des massacres de Septembre. Un petit musée lui est consacré à Mongenan. Je l'eusse très volontiers visité, surtout maintenant que j'en sais un peu plus, mais il était trop tard, la propriétaire était absente. C'est ce que nous a expliqué un voisin, ou un ancien employé, qui par chance passait par là et qui nous a fait entrer dans le jardin, ce qui était plus que nous n'en espérions. Nous avons quitté à regret cet endroit délicieux.

Vendredi 2 mai, dix heures moins le quart, le soir. Nouvelles de Fayard, aujourd'hui : il paraît que je vais recevoir dès demain la copie annotée par Claude Durand et du *journal* 2005, *Le Royaume de Sobrarbe*, et des textes déjà envoyés de *Demeures de l'esprit II.* En revanche ledit *journal* ne paraîtrait qu'à l'automne prochain, et pas en juin comme il était prévu. On estime en haut lieu que deux livres de moi sortant déjà ce mois-ci on ne peut pas en imposer un troisième aux libraires le mois prochain. Pierre est assez de cet avis, et je suis bien obligé de l'être aussi. Lui dit pour me faire enrager que c'est la perspective de massifs *retours-pilons* qui effraient ces messieurs, les uns et les autres. Il n'a sans doute pas tort. Il reste que la perspective de voir le *journal* rattraper son retard sur la vie s'éloigne encore une fois. Je suis bien content chaque fois que Fayard accepte de publier de moi un livre de plus, hors *journal*, mais dans mon esprit c'est précisément cela, *un livre de plus*, alors que chaque fois il interfère avec la publication régulière du *journal*, et la retarde.

Enfin, ce n'est pas très grave – ça l'est même d'autant moins que la mise au point du *journal*, à laquelle j'aurais dû procéder de toute urgence si la publication en juin avait été maintenue, se serait ajoutée encore à un programme déjà épouvantablement chargé, presque impossible à tenir. Il ne se passe pas de jour sans que je découvre une nouvelle maison d'écrivain ou d'artiste à visiter dans le Sud-Ouest et à "traiter". Aujourd'hui, par exemple, le château de Lurçat à Saint-Céré et l'atelier de Zadkine aux Arques. Et la maison natale de Théophraste Renaudot, est-ce que c'est une *demeure de l'esprit* ? Quoi qu'il en soit, il en reste au moins vingt. En voir une par semaine d'ici à la fin du mois de juin serait

loin d'être suffisant. Je dois absolument m'imposer comme une contrainte "littéraire" supplémentaire que la rédaction du texte relatif à ce que nous avons vu le samedi, par exemple, soit terminée le dimanche soir. Or j'en étais encore ce matin à travailler sur La Brède et sur Montesquieu ! Il faut à tout prix aller plus vite, afin qu'il reste du temps pour *L'Écart* (auquel j'ai travaillé deux ou trois heures aujourd'hui, mais comme on travaillerait à un volume supplémentaire de *Brigade mondaine*).

***

En quittant Portets, très contents de notre visite, nous nous sommes fourvoyés par ma faute et sommes restés sur la rive gauche de la Garonne alors que mon intention était de franchir le fleuve pour voir sur l'autre rive les ruines du château de Langoiran, que nous avons donc manquées. Nous ne nous sommes aperçus de notre erreur qu'à Podensac, où nous avons pris le premier pont. L'énorme et magnifique château de Cadillac est très irritant parce que de nulle part on n'arrive à en avoir une vue satisfaisante, cela par la faute d'une municipalité ou de deux, celle de Cadillac, bien sûr, et celle de Béguey toute voisine, qui n'ont pas l'air de croire à ce qu'elles ont, ni de se rendre compte qu'elles se trouvent à la tête d'un édifice aussi important que les grands châteaux de la Loire, et qui pourrait être presque aussi populaire. Certes il appartient à l'État, qui peut-être ne fait pas non plus ce qu'il devrait faire, faute de moyens et faute de foi. Mais, si je ne me trompe, ce sont bien les villes et leurs édiles qui ont laissé s'ériger l'enseigne d'un hôtel et une publicité pour des grottes dans la meilleure perspective sur la façade principale. Le jardin de l'hôtel et surtout le parc qui le continue offriraient d'excellents points de vue si on n'avait pas laissé croître de grands arbres qui arrêtent en grande partie le regard, ainsi qu'en atteste a contrario une photographie ancienne du dictionnaire Berger-Levrault offrant une perspective infiniment plus dégagée. Pour une dépense tout à fait minime, et au seul prix d'une réglementation un peu rigoureuse, d'un peu d'amour et d'attention, ce magnifique Cadillac, l'un des derniers grands châteaux de la Renaissance en France, si l'on veut, ou l'un des chefs-

d'œuvre de l'architecture maniériste dans notre pays (il a été entrepris par le duc d'Épernon, l'ex-mignon de Henri III, a l'extrême fin du XVIe siècle, et les travaux, malgré sa disgrâce, se sont poursuivis, ralentis par elle, à peu près jusqu'à sa mort en 1642), pourrait produire un effet dix fois plus puissant que ce n'est le cas.

Lundi 5 mai, dix heures moins le quart, le soir. Pas de *journal* hier parce que je voulais à tout prix finir le texte sur Marguerite de Navarre au château de Nérac, afin de ne pas renouveler l'expérience du chapitre sur Montesquieu au château de La Brède – pages dont la rédaction m'avait pris toute la semaine dernière. La nouvelle règle est que, si la visite a eu lieu le samedi, par exemple, le dimanche doit suffire à la relation qui en est faite et à l'évocation du lieu et du personnage qui lui est lié. J'ai respecté hier cette loi très nécessaire, en sacrifiant le *journal*, avec pour résultat qu'aujourd'hui, sottement content de moi, j'ai traîné toute la journée et n'ai pas du tout travaillé à *L'Écart*, alors que c'est pour *L'Écart* qu'ont été instaurés ces principes mêmes que j'étais si fier d'avoir respectés.

Avant-hier samedi il n'y avait pas eu de *journal* non plus parce que, étant partis le matin pour visiter le château de Nérac sur les traces de Marguerite de Navarre (qui y sont à peu près nulles…), et ayant vu dans la journée beaucoup d'autre choses, certaines autrement plus intéressantes que le château de Nérac, ou en tout cas plus séduisantes, nous nous étions retrouvés sur les huit heures et demie du soir à Fourcès et y avions dîné, sur la fameuse place ronde, de même que huit jours plus tôt, le samedi 26 avril, après La Brède, Portets et Cadillac, nous avions dîné à Saint-Macaire, près de Langon et du Malagar de Mauriac.

C'est une femme qui publie ses photographies sur Flickr, signe *fredpanassac*, habite Orthez et a beaucoup des mêmes curiosités que les miennes en matière archéologique, ou faut-il dire plutôt *touristiques*, hélas, c'est cette femme, donc, qui m'a intéressé, par les images qu'elle en donnait, à Saint-Macaire, que je confondais un peu avec *Saint-Maixent*, le village dont dépend Malagar. Saint-Macaire est à peine plus

éloigné que Saint-Maixent de la maison de Mauriac – à un ou deux kilomètres à peine, légèrement en amont sur la Garonne, presque en face de Langon. C'est un village beaucoup plus considérable que Saint-Maixent, presque une petite ville. Il a une certaine réputation touristique, justement très méritée, mais que j'ignorais je l'avoue, et dont je dois à "fredpanassac", donc, la découverte.

Saint-Macaire a une étonnante densité de monuments remarquables mais manque un peu de charme, peut-être. Il n'est pas exclu que je doive cette dernière impression à l'animation qui régnait ce soir-là dans la petite ville (oui, décidément, c'est plutôt une petite ville…), laquelle paraît baigner avec une volupté un peu suspecte dans son statut de *ville d'art*, ou peut-être plutôt de *petite ville pittoresque*, voire, je le crains, de *petite ville où il fait bon vivre*. Il y avait beaucoup de monde aux terrasses de café, sur les places et dans les rues – du monde du cru, semblait-il, jouissant d'une atmosphère chaleureuse un peu forcée qui m'a semblé celle des vernissages collectifs dans les quartiers de mauvaises galeries. D'autre part toutes les restaurations ne sont pas très heureuses, loin de là, et les prairies, ou le parc, ou le terrain de camping, je ne sais, qui s'étendent sous l'espèce de rempart de soutènement de l'église, sont parsemés d'affreux lampadaires à globes blancs et semblent menacés d'imminente banlocalisation. Une galerie qui m'avait beaucoup plu dans les photographies de "fredpanassac" est en fait un fragment de cloître reconstitué il y a quelques années. Cela ne l'empêche pas d'avoir un gracieux air italien, ni l'église d'exposer de belles parties romanes, surtout du côté de l'abside, ni les rues et ruelles d'abonder en riches façades médiévales, ou Renaissance, et parfois XVIIIe, ou élégamment Louis-Philippe.

Nous dînâmes en plein air dans une modeste crêperie voisine de la porte de ville, et c'était très agréable. Certes, il serait plus sage, après ces journées d'excursions centrées sur telle ou telle "demeure de l'esprit", de rentrer directement à la maison et, sinon de commencer incontinent à rédiger le texte, du moins d'entreprendre les lectures nécessaires à sa rédaction, ou de tenir son *journal.* Ce serait aussi plus économique, même si nous ne menons, en pareil cas, qu'un train des plus modestes. Mais, par ces beaux jours de printemps, la tentation est grande de

prolonger la bonne journée et la bonne entente, et de prétendre être en vacances – nous y avons cédé le 26 avril à Saint-Maixent, donc, et avant-hier à Fourcès.

Il serait également possible, selon un régime plus rigoureux encore, d'aller voir ce que je dois voir pour les *Demeures de l'esprit*, de ne voir que cela et de rentrer aussitôt après à la maison. Malheureusement ce n'est guère notre genre, et puis j'ai grand désir de faire ici et là des photographies dont ensuite j'inonde Flickr et l'espèce de second *journal*, purement visuel celui-ci, que je tiens sur ce site : au rythme de dix images par jour, la publication des seules photographies prises le seul 26 avril m'a occupé jusqu'à ce matin.

Avant-hier 3 mai, comme le but de l'excursion du jour, Nérac, était plus étroitement dans cette région-ci que La Brède la semaine précédente, je voulais profiter d'elle pour faire des photographies du Gers afin d'illustrer, à terme, une édition webmatique de mon *Département du Gers*. Dans ce but nous fûmes à Roquepine pour y photographier le petit château où vit le peintre Bernard Ollier ; à Saint-Orens-Pouy-Petit, pour y recueillir des images du château de Saint-Orens qui sert de mairie, au cœur du village du même nom, et de la chartreuse ou du château de Polignac, en contrebas de Pouy-Petit ; à Maignaut et au Tauzia voisin, commune de Maignaut-Tauzia ; à Flaran où je n'étais pas retourné, si je ne me trompe, depuis mes pénibles démêlés avec l'administration de cette abbaye, au temps de l'exposition *Plieux à Flaran* (1997 ?) ; au château des Rouquettes et à celui de Mansencôme, que je voulais tant acheter en 1992 ; au Busca-Maniban et à l'église de Mouchan – tout cela *avant* la visite de Nérac, où nous ne sommes arrivés que sur les trois heures.

Après la visite de Nérac, et du château qui m'a beaucoup déçu, en tant, du moins, que "maison d'écrivain" ou "demeure de l'esprit", nous vîmes encore le moulin de Barbaste, que Pierre ne connaissait pas, Mézin où naquit Armand Fallières, et Poudenas où…

Mardi 6 mai, dix heures moins le quart, le soir. … Poudenas qui était pour moi le lieu de la fête et de la célébration, vers le milieu de la précédente décennie, quand il y avait là le restaurant La Belle Gasconne, et la belle Gasconne elle-même, que j'aimais beaucoup l'un et l'autre, comme d'ailleurs le magnifique village. Le restaurant est toujours là, le *bâtiment* je veux dire, quasiment au-dessus de la rivière, qui doit être la Gélise. Il y a même toujours l'enseigne, "La Belle Gasconne". Mais l'établissement est fermé, ce que je savais. Qu'a-t-il bien pu se passer ? Cette femme avait à peu près mon âge, elle était aux fourneaux et son mari recevait, ils avaient un grand succès, le guide Michelin leur avait donné une étoile, dans le beau livre de Stéphane Baumont sur l'Agenais il est question des lieux et de leur énergique maîtresse comme d'institutions du Lot-et-Garonne. Elle avait accepté d'assurer les nourritures d'un des vernissages de Plieux, ce devait être en 1994, pour Eugène Leroy. Pourquoi a-t-elle cessé ses activités ? Qu'est-elle devenue ?

Que peu de temps suffit pour changer toute chose !

Nature au front serein, comme vous oubliez !

Mais une quinzaine d'années, ce n'est peut-être pas *peu de temps*… Quoi qu'il en soit, j'ai eu plusieurs fois l'occasion d'éprouver ce sentiment de la fugacité des êtres et des choses lors de cette longue promenade de samedi. À Mansencôme que je désirais tant acheter en 1992, j'avais affaire alors à un couple âgé de cultivateurs, *viticulteurs* peut-être (en armagnac), qui habitaient la maison voisine du château presque en ruine et disaient ne pas vouloir le vendre car leur petit-fils, qui suivait les cours d'une école d'œnologie, si je ne me trompe, pourrait en faire un lieu prestigieux de démonstration, pour ses vins et eaux-de-vie. Ces gens sont morts, sans doute, ou peut-être seulement l'un d'eux. Ils ne sont plus là, en tout cas. Non seulement leur maison est fermée, mais tout le petit domaine entourant le château est rigoureusement clos, on ne peut plus s'approcher de l'édifice, et l'on peut d'autant moins le voir bien et le photographier que la végétation est redevenue sauvage, autour de lui. Quant au petit-fils, sur qui tout reposait, pas trace. Eût-on accédé à mes vœux, j'aurais fait à Mansencôme ce que j'ai fait à Plieux – les deux châteaux ont à peu près la même taille et ils étaient à peu près dans le

même état. M'en trouverais-je mieux aujourd'hui ? J'aimais plus Mansencôme que Plieux, à l'époque, et je crois que je préfère cette partie-là du département. Jeanne dit que Plieux lui plaît davantage, mais c'est peut-être par loyalisme, et puis il est difficile de comparer un bâtiment plus ou moins rendu à la vie avec un autre qui semble tout à fait abandonné.

Au château du Busca-Maniban, la propriétaire, environ le même temps, avait une mère centenaire. Cette mère est forcément morte, à présent, et la propriétaire elle-même est sans doute fort âgée.

Le grand spécialiste de tous ces châteaux, et de la castellologie en général, était l'animateur du groupe gersois des Vieilles Maisons françaises, un très savant, très aimable et très distingué professeur d'histoire, Jean-Henri Ducos, que j'aimais beaucoup. Il était très présent entre nous, samedi dernier, car nous avions avec nous, bien que ce ne soit pas bon pour lui, le préciosissime gros volume du *Dictionnaire des châteaux de France* des éditions Berger-Levrault consacré à la Guyenne, à la Gascogne, au Béarn et au Pays basque : la plupart des notices gersoises ont été écrites par M. Ducos. Lui est mort il y a un an ou deux.

Du très joli, très élégant et plutôt modeste – en fait, c'est plutôt une simple *chartreuse*… – château de Polignac, sous le hameau de Pouy-Petit, dans la commune de Saint-Orens-Pouy-Petit, M. Ducos écrivait en 1981 :

« Ses actuels et récents propriétaires l'ont très heureusement restauré. »

Un cultivateur qui travaillait dans un champ, à proximité, nous a dit que le château – le mot paraissait l'étonner, de même que celui de *manoir* sur lequel nous nous étions repliés – était inhabité. En effet, tout était clos, sauf les vantaux de ce qui semblait une remise, ou une ancienne serre, et dont l'ouverture à tout vent pouvait aussi bien signifier la fréquentation maintenue que l'abandon. *Abandon* serait trop dire, pour la maison. Mais elle ne donnait pas l'impression d'un édifice que « ses propriétaires récents ont très heureusement restauré ». Peut-être a-t-elle parcouru le cycle complet de la vente, de la restauration et du retour à un certain délaissement. Presque trente ans : c'est la durée d'une génération.

Les maisons et surtout les châteaux qui n'appartiennent plus à leurs familles traditionnelles, et c'est le cas de la plupart d'entre eux, changent de mains de plus en plus vite. La passion de restaurer et d'habiter un château n'est pas héréditaire. Souvent la génération suivante ne voit que source d'ennuis et d'ennui dans cette fantaisie coûteuse et peut-être ridicule. La satisfaire n'a été possible pour les parents, en général, qu'à l'âge où on accède à une certaine aisance, rarement avant cinquante ans, quelquefois à soixante ou même davantage. À cet âge-là les enfants sont élevés, de sorte qu'ils n'ont même pas de souvenirs d'enfance de la propriété qu'ont achetée sur le tard leurs père et mère. Ceux-ci se fatiguent, ils n'ont plus la force de veiller sur les lieux ou seulement d'en habiter l'inconfort, ou bien ils meurent, tout simplement, ils sont morts. Et la maison ou le château sont de nouveau sur le marché, parfois pour cinq ou dix ans, éventuellement pour toujours.

Je n'ai pas compris ce que voulait dire le voisin en nous apprenant que Polignac était *inhabité*. Ce n'est pas en général le mot qu'on emploie pour signifier qu'une maison n'est ouverte qu'à la belle saison. Le jardin n'avait l'air ni très attentivement cultivé ni abandonné. Les lieux nous ont tous les trois enchantés, en tout cas. Il y avait une séduction immense à cette tranquille longue chartreuse close, construite en 1791, dit Ducos, à l'exception de la partie où s'ouvraient les trois baies en plein cintre que nous avons trouvées béantes et qui, celle-ci, date peut-être de la Restauration, ou d'après.

1791, drôle d'année pour construire un château, mais temps de la plus grande élégance, pour l'Ancien Régime s'achevant. Et peut-être les Polignac, qui n'ont certainement rien à voir avec leurs illustres homonymes du Velay, s'imaginaient-ils, en quittant leur vieux manoir du sommet de la colline, à Pouy-Petit, se construire une très simple maison basse et longue, sans aucun signe apparent de noblesse ou de seigneurie. De fait elle n'en présente guère, mais n'en paraît que plus aristocratique.

Mercredi 7 mai, neuf heures et demie du soir. « Ça fait depuis quelques décennies que le pouvoir d'achat n'a pas progressé. »

***

« Selon comment on regarde les choses… »

***

« Vous déplorez de n'avoir aucune idée de comment sonnent un certain nombre d'actrices françaises. »

***

« C'est une question impossible à répondre » (un grand intellectuel, ce matin, sur France Culture – ce bel exemple pourrait servir à de longs développements sur ce qu'est la syntaxe : entre autres choses, une question de position, voire de "positionnement", du sujet).

***

À midi, toujours à la radio, et à propos de l'exposition du Centre Pompidou sur l'art et le sacré, il était question de la situation de l'art après la Shoah, des relations des camps de la mort avec l'art contemporain (ou plutôt l'inverse), des liens de la modernité d'après le désastre avec le sacré (ce sacré-là). Faut-il préciser qu'on ne semblait pas y être plus au courant de l'existence du *Discours de Flaran* que de celle de *Commande publique*, l'année dernière, lorsqu'il était question sur ces mêmes ondes de l'art dans le métro toulousain ?

***

N'étant jamais allé à Poudenas que pour y dîner, je n'y connaissais que les rives de la Gélise, le restaurant, qui devait être un ancien moulin car il est lancé sur une partie du cours de la rivière, et le magnifique et très

vaste ancien relais de poste, superbe bâtiment à galerie du XVIe siècle (d'apparence, en tout cas). Le château, je ne l'avais jamais vu que du bas, d'où il donne une singulière impression de château ou de villa *italiens*, d'une de ces énormes bâtisses qu'on voit s'étendre au-dessus des villages de l'Ombrie, du Latium ou de la Campanie. Sa façade incurvée, convexe, est précédée par une longue terrasse à balustrade, semble-t-il assez large.

Samedi dernier nous y sommes montés, tout à fait à la fin de l'après-midi, et cette excursion dans l'excursion fut un des meilleurs moments de la journée, elle nous a complètement enchantés, tous autant que nous étions. Le château, qui est en fait une véritable forteresse, malgré ses airs de vaste maison de plaisance, est séparé du plateau au bord duquel il s'étend par d'assez profondes douves sèches, que franchit un pont menant à un passage voûté, lequel à son tour conduit à la cour d'honneur, entourée de bâtiments pour la plus grande part du XVIIe siècle. Au sud-ouest ou à l'ouest se dressent des constructions apparemment plus anciennes que nous n'avons pas pu explorer, car nous n'osions pas aller plus avant que la face intérieure de la poterne d'accès. Ces constructions-là, à l'extérieur, présentent au large fossé que j'ai dit de belles fenêtres Renaissance, probablement percées dans des murailles médiévales. L'ensemble de l'édifice est à peu près de forme ovale, très vaste, et le long de cet ovale il offre des aspects très différents les uns des autres – le plus solennel étant celui qui s'ouvre, au sud-est, sur la terrasse et le village.

Du côté du plateau, au nord ou au nord-ouest (je suis un peu perdu), l'accès à la forêt est précédé, de l'autre côté du pont dormant, par une très belle et vaste esplanade qu'entourent divers bâtiments de ferme ou de communs et, à l'extrémité orientale, je crois, ou *nord*-orientale, l'église du village, sans doute ancienne chapelle du château car elle est beaucoup plus près de celui-ci que de celui-là. Elle a une belle tour très simple, percée vers le haut de baies en ogives, si je ne me trompe. Ce qu'il y a de plus remarquable sur ces hauteurs très ouvertes et très paisibles, qui dominent en silence le mouvement déjà peu frénétique de la vallée, c'est qu'à partir d'elles, *mirabile visu* (c'est le cas de le dire), on n'aperçoit rien de laid, quoique la vue soit assez vaste. Tout juste une des maisons de l'esplanade, la plus éloignée de l'église, commence-t-elle à présenter

quelques signes inquiétants : début de décrépissage et vilaines fenêtres à pans de verre d'un seul tenant, sans carreau, qui rompent un peu, mais marginalement, l'harmonie de cette grande avant-cour sans âge.

Jeudi 8 mai, Ascension, dix heures du soir. À Poudenas toujours, en haut du village, au-dessus même du château, de l'autre côté des maisons qui ferment l'esplanade, comme je l'appelle (mais ce peut n'être qu'une immense cour de ferme, ou un autre village, un village de théâtre, avec ses quatre ou cinq maisons et son église), de l'autre côté, donc, derrière elles, juste avant la forêt qui commence, je crois – et cette forêt ce sont les Landes, rien de moins –, il y sur la droite, du côté de l'église, et très près du cimetière, un ou deux courts de tennis entourés d'un grillage rouillé, plus "Finzi-Contini" que nature ; et cela d'autant plus que se dressent devant eux quelques hauts cèdres, ou sont-ce des pins parasols, je ne me souviens plus, et pourtant je les ai photographiés. Tout ce coin du haut Poudenas, dans le soir finissant de printemps, était d'une beauté déchirante.

Nous avons retrouvé au cimetière, nettoyant comme tous les jours, peut-être, la tombe d'un mari ou d'un fils, ou d'une fille, ou d'une mère, qui sait, une femme âgée que nous avions dépassée en montant. Elle et nous nous sommes salués en silence.

***

Un supplément du *Monde* tout entier consacré au président de la République à l'occasion du premier anniversaire de son arrivée au pouvoir raconte qu'il a remisé la grosse montre tape-à-l'œil, Rolex plutôt que Breitling, je crois, qui lui avait valu force critiques et moqueries, et des accusations de nouveau-richisme vulgaire. Maintenant il arbore une beaucoup plus discrète Patek Philippe, ainsi qu'il s'en porte parmi les vraies grandes fortunes anciennes des rives du lac Léman. Il l'enlève et la fait circuler à table parmi ses amis et invités, en se tordant :

« Elle vaut quatre fois plus cher que l'autre ! »

***

Flatters a subi avec succès, semble-t-il, une deuxième opération chirurgicale en un mois. Je n'ai jamais vu personne récupérer si vite après le passage du bistouri. Quelques heures après, au téléphone, il plaisante, me parle de ses lectures et me raconte ce qu'il voit par la fenêtre de sa chambre à la clinique, rue Bachaumont. Il est même tout à fait rassuré : ayant un peu dormi, il s'est réveillé avec une superbe érection.

***

Certains villages du Gers ont été complètement ravagés par la fureur de décrépir. À Maignaut, en çà du très petit château lui-même passablement récuré, toutes les maisons paraissent neuves – enfin, pas vraiment *neuves*, mais pas anciennes non plus, anciennes mais qui voudraient paraître neuves : c'est désolant.

On ne peut pas faire le tour du château du Tauzia, voisin mais lui en pleine campagne, ni s'en approcher ni donc le bien voir, parce que de génération en génération la famille qui le possède, et qui habite une maison de ferme juste à côté, s'emploie à écarter les curieux avec une férocité héréditaire dont j'éprouvais déjà les effets lors de mon installation dans la région. Samedi nous avons commis l'impair d'utiliser trois mètres du chemin qui mène à cette maison pour faire une manœuvre et repartir du côté par lequel nous étions arrivés, celui de Valence-sur-Baïse. Je n'étais pas dans la voiture pendant l'opération, et j'ai profité d'elle pour faire une photographie du château sur ce versant-là, son flanc nord. Un petit garçon d'une dizaine d'années regardait tout cela avec un air haineux comme j'en ai rarement vu à un enfant de cet âge. Je l'ai salué par deux fois car je ne pouvais croire que, distant de moi de

quelques mètres à peine, il ne m'ait ni vu ni entendu lui dire bonjour. Ses lèvres ni ses cils n'ont battu d'un iota.

Vendredi 9 mai, dix heures du soir. Il y a une quinzaine de jours avait été annoncée par Europe 1 – mais l'information a été aussitôt reprise ici et là, y compris sur le forum de l'In-nocence – la mort de Pascal Sevran. Une ou deux heures après, la nouvelle a été démentie, et Jean-Pierre Elkabbach, qui avait insisté, paraît-il, pour qu'elle fût diffusée, est depuis lors dans une passe professionnelle difficile : il a déclaré récemment que cette affaire était la seule faute sérieuse de sa carrière.

L'épisode m'avait du moins appris que Pascal Sevran était malade, ce dont je n'avais pas la moindre idée. Ce soir a été annoncée de nouveau sa mort, cette fois-ci pour de bon, ou pour de mauvais. C'était la principale information du journal télévisé, celle qui a été le plus longuement développée. Je n'imaginais pas que cet homme fût fameux à ce point, et tînt une telle place dans notre société. Il a été dit que malgré son intérêt pour la politique il n'avait jamais été membre d'aucun parti. C'est faux : il était ou il avait été – je ne sais pas s'il était à jour quant au paiement de ses cotisations, probablement pas – membre de l'In-nocence, et même membre bienfaiteur.

Michel Drucker a fait allusion à la possibilité d'un lien entre cette mort relativement rapide – je le répète, avant l'incident Elkabbach, je ne savais même pas que Sevran était malade – et le scandale qui avait défrayé la chronique l'année dernière, était-ce à l'automne, à partir de déclarations à la presse et d'un paragraphe d'un volume de son *journal,* à propos des débordements de la démographie en Afrique. Les formulations étaient peut-être malheureuses (je crois me souvenir qu'il était question de la "bite des noirs" qui aurait été responsable de toutes les misères du continent), mais, sur le fond, à savoir les méfaits de la croissance démographique – en Afrique et, pour notre part, partout dans le monde –, Sevran était en parfait accord avec l'In-nocence, et l'In-nocence avec lui.

Lui et moi ne nous étions rencontrés que trois fois, si je ne me trompe : lors d'une émission de télévision enregistrée à Boulogne-Billancourt en

compagnie de Guillaume Dustan, mort aussi, et d'Alain Soral ; lors d'un dîner auquel il nous avait conviés rue Maître-Albert, Pierre et moi, avec son ami l'écrivain Philippe Besson, et nous étions tous, ensuite, allés chez lui quai d'Orléans ; et lors d'un autre dîner sur la terrasse de sa maison de Morterolles, où nous nous étions arrêtés, en route pour Paris, Pierre, moi, et Luc Charcellay, qui venait de passer quelques jours à Plieux. Je me souviens que Pierre et moi partions alors pour la Grande-Bretagne. J'imaginais en commençant ce paragraphe que c'était en juillet dernier, avant le voyage *Demeures de l'esprit*. Un coup d'œil à mon agenda 2007 m'a montré qu'il n'en était rien. Est-il possible que ç'ait été en 2003, au moment où nous sommes allés en Écosse ? La seule autre fois que j'ai traversé la Manche avec Pierre c'était en 2005, quand nous sommes allés passer une dizaine de jours à Londres ; mais ce n'était pas en été, c'était au mois de mai, et je suis sûr que le dîner de Morterolles a eu lieu en juillet. *2003*, donc. Je perds la tête. Est-il possible, en 2008, de ne pas savoir si un événement de sa vie personnelle a eu lieu en 2007 ou en 2003 ? Il y a un an ou bien cinq ? Moi qui suis obsédé par les dates, j'ai, du temps de ma propre vie, une vision totalement écrasée.

Donc je n'aurais pas rencontré Pascal Sevran depuis cinq ans ? Ce dîner de Morterolles, il me semble que c'était hier, ou du moins l'année dernière. Nous nous sommes plusieurs fois parlé au téléphone, depuis lors. Il appelait ici de temps en temps, le soir, en général assez tard. Nous échangions aussi des petits mots, toujours très brefs de sa part. La dernière fois que je me suis manifesté auprès de lui, c'était au moment de son "affaire", pour lui exprimer mon soutien, et lui souhaiter la bienvenue au club copurchic des maudits. Il ne rendait pas les relations faciles. Par exemple il envoyait par voie électronique – ou bien était-ce son secrétariat, son équipe ? – des lettres circulaires, d'ailleurs peu bavardes, et qu'il m'agaçait un peu de recevoir, je dois le dire, parce qu'elles ressemblaient plus aux missives qu'une vedette envoie à ses fans qu'à des messages destinés à des relations personnelles. Ces e-mails collectifs comprenaient un lien avec son site, et sur son site je me rappelle avoir lu, cet hiver, que le pire, d'après lui, c'étaient les amis qui lui demandaient d'un air alarmé :

« Alors, *comment ça va ?* »

Cette doléance n'encourageait pas à prendre des nouvelles. Elle aurait dû m'inquiéter, mais je n'ai pas pensé que les questions soucieuses des amis fissent référence à des problèmes de santé. Je croyais qu'elles se rapportaient à l'affaire dite "de la bite des noirs", et aux graves conséquences qu'elle avait eues sur la situation professionnelle de Sevran, qui avait perdu son émission sur France 2, ou France 3. Que les deux ordres de problèmes aient été étroitement liés, c'est tout à fait vraisemblable – Michel Drucker a raison.

Lundi 12 mai, dix heures moins vingt. Décidément il est écrit qu'une espèce de malédiction pèse sur les envois Fayard de "services de presse". Cette fois-ci j'avais bien meilleur espoir que d'habitude, parce qu'on avait confié mes intérêts à une personne nouvelle, nouvelle par rapport à eux, une femme très aimable à laquelle j'ai parlé deux ou trois fois et qui m'avait paru pleine de bonne volonté. De fait, il arrive quelque chose aux destinataires, ce qui est déjà un net progrès sur le précédent épisode. J'ai reçu quelques coups de téléphone, des courriels et des petits mots de remerciement qui prouvent que certains volumes sont bien parvenus dans les boîtes prévues. Mais les remerciements ne portent tous que sur *un* seul livre, *La Grande Déculturation.* Or nous nous sommes donné un mal de chien, les bureaux et moi, pour que *Demeures de l'esprit* et *La Grande Déculturation* soient prêts ensemble et publiés en même temps. Il me semblait que ces deux livres si différents faisaient une heureuse combinaison, qu'ils se complétaient de façon très satisfaisante. Encore eût-il fallu qu'ils arrivassent conjointement à leurs destinataires. Je ne sais pas si les *Demeures* seront envoyées.

Maintenant que j'y resonge, il me semble que la personne à qui j'ai parlé se plaignait il y a quinze jours de ne pas disposer d'assez de volumes pour faire tous les envois qu'elle souhaitait faire et ceux que je souhaitais qu'elle fît. Mais alors le problème ne tient pas à elle, mais à l'organisation Fayard des services de presse : n'est-il pas essentiel qu'on dispose au moment de la sortie d'un livre de tous les exemplaires nécessaires pour tâcher de le faire favorablement connaître ?

Tous les noms de ma liste dite “personnelle”, il est vrai, ne sont pas des noms de journalistes et de critiques. Quelques-uns, deux ou trois, *cinq* peut-être, appartiennent à des relations purement personnelles, c’est vrai, comme le cher André Clerc, de Migennes, pour qui j’ai beaucoup d’affection et de gratitude. S’agissant de cette catégorie-là de destinataires, il serait plus honnête de ma part, et certainement plus efficace, de procéder moi-même aux envois, en prenant sur le contingent des “exemplaires d’auteur” que Fayard me fait parvenir d’autre part avec beaucoup de régularité. Je m’en abstiens par paresse (faire des paquets, aller à la poste) plus que par avarice.

D’autres noms sont bel et bien ceux de journalistes et de critiques, qui en général se sont montrés favorables dans le passé, et que je crains qu’on n’oublie. Il y a aussi les critiques universitaires et les professeurs qui se sont intéressés à mon cas, auxquels il est très légitime de faire des envois, je pense, mais que les attachés de presse ne connaissent pas. Entre ces catégories-là et la première il y a des cas intermédiaires, comme ceux de Stéphane Martin ou de Madeleine Gobeil (qui l’un et l’autre m’ont remercié aujourd’hui, à mon grand agacement – pas à leur égard, certes –, de la seule *Déculturation*), qui sont bien sûr des amis chers mais aussi des personnalités “d’influence”, auxquelles je suis redevable de beaucoup de choses et dont il me paraît parfaitement légitime qu’ils reçoivent des services de presse “officiels”. Madeleine Gobeil, par exemple, qui d’ailleurs, à l’origine, est journaliste, j’y songe, était directeur des Arts à l’Unesco ; elle m’a valu des subsides et une médaille de cet organisme, elle est très répandue et connaît la cour et la ville, y compris de nombreux journalistes. Il ne me semble donc pas abusif de ma part de suggérer et même de demander que des volumes de service de presse lui soient adressés (plutôt que de les envoyer moi-même). Mais s’ils n’arrivent pas, ou s’il n’en arrive qu’un sur deux ? (et d’ailleurs j’aurais préféré, dans ce dernier cas, que ce fût l’autre, les *Demeures*, plus immédiatement plaisant (j’espère)) ?

***

Pas de *journal* hier ni avant-hier, à cause de Champollion : samedi, toujours avec Jeanne, nous sommes allés voir la maison natale de l'égyptologue, à Figeac ; et je tenais absolument à ce que le texte la concernant soit fini hier dimanche – je n'y suis d'ailleurs pas parvenu, j'étais encore sur lui aujourd'hui à midi (et ce fut donc une matinée de moins pour *L'Écart*).

La maison natale de Champollion à Figeac est terriblement décevante ; mais peut-être seulement en tant que maison natale, que maison, que *demeure de l'esprit* au sens où l'entendent mes entreprises – décevante de mon seul point de vue, admettons-le. Elle n'a pas le moindre caractère de maison habitée ou qui le fut jamais, mais elle abrite aujourd'hui, ainsi que deux ou trois de ses voisines, un ultramoderne musée *des Écritures du monde,* avec lequel je crains, ce soir, de m'être montré, dans ma déception et dans ma description, pour parler comme M. Prud'homme, trop sévère. Je crains aussi de m'être montré trop sévère avec Figeac, dans mon élan, voire injuste. J'ai une vieille dent contre Figeac. C'est pourtant une assez belle ville, ou ce le fut, et ç'aurait pu l'être encore. Nombre des visiteurs qui s'y pressent paraissent la tenir pour telle, et d'ailleurs ils ne viendraient pas si nombreux si telle n'était pas en effet la réputation de la ville. Elle a de quoi être belle, mais de ce capital elle fait un très mauvais usage, selon moi. D'ailleurs le problème n'est pas nouveau. Ainsi elle possédait certain hôtel de la Monnaie, médiéval, que le Guide bleu décrit encore comme « le monument par excellence de Figeac ». Cette excellence même l'a perdu il y a déjà un siècle. Il a été restauré en 1908 avec une radicalité ravageuse qui en fait, au mieux, un monument 1908, assez quelconque. Il en va de même, à quelques années près, de la spectaculaire maison gothique du 5, place Champollion (anciennement place de l'Avoine, ou place du Marché-aux-Châtaignes) : ses baies "gothiques" ont encore l'air flambant neuves, cent ans après, et elles ne dépareraient pas une gare victorienne (je récite cette fois mon propre texte sur Champollion, sa maison et sa ville).

Mercredi 14 mai, neuf heures et demie du soir. Hier a été une journée de ratages et, du seul point de vue des *Demeures de l'esprit* – les livres,

pas les choses –, une journée perdue. En effet nous sommes allés au château de Fénelon, à Sainte-Mondane, assez loin d'ici, au nord de Gourdon, près de Sarlat, et nous avons découvert, une fois arrivés là-bas, qu'il était fermé le mardi. Cela n'a rien d'extraordinaire et c'était même assez prévisible, mais je croyais m'être renseigné la veille, j'avais vu sur le site d'une agence touristique que Fénelon était ouvert *tous les jours* excepté en janvier et février, et sottement je n'avais pas creusé plus avant. En fait il faudrait toujours téléphoner.

Pour comble de malheur, le château fait en ce moment l'objet de travaux, une partie de son enceinte extérieure était recouverte d'échafaudages, il était impossible de le photographier, et cela malgré une lumière orageuse très favorable qui risque de ne pas se retrouver. Non seulement il va falloir retourner là-bas, mais ce ne pourra pas être avant les premiers jours de juillet, car les échafaudages – nous nous sommes renseignés auprès d'ouvriers qui entraient sur le chantier – ne doivent être enlevés qu'à la fin du mois de juin.

Nous nous sommes rabattus sur la maison-atelier de Zadkine aux Arques, au sud de Gourdon, près de laquelle nous étions passés à l'aller et qui de toute façon figurait dûment sur mes listes. Hélas, elle y figurait à tort, et même indûment, car ce qui est ouvert au public, là-bas, n'est ni une maison ni un atelier, mais un simple musée, voulu par Zadkine, certes, installé dans des granges achetées par lui, c'est vrai, mais où lui-même n'a jamais habité ni travaillé. Il habitait dans une superbe gentilhommière voisine, qu'on ne visite pas et où son actuel propriétaire ne passe, nous a-t-on expliqué, que quelques semaines par an. Elle est un peu à l'écart et semblait en effet très fermée. Dans les murs des communs qui ferment sa cour on voit des baies vitrées qui doivent être celles du véritable atelier. Le musée Zadkine tel qu'il se présente, je ne saurais le retenir pour mon livre, puisqu'il n'a jamais été une demeure – pas pour Zadkine, en tout cas.

Les Arques devaient être de toute beauté lorsque Zadkine s'y est installé, vers le milieu des années trente. C'était d'ailleurs une preuve de grande indépendance d'esprit, de sa part, que de s'établir là, car ce pays n'avait pas d'"image" et n'en a toujours pas. Il était d'un étonnant isolement, et l'est resté. J'avais une bonne opinion du Lot, des paysages

du Lot, et nos deux excursions de ces derniers jours, de samedi dernier et d'hier, l'ont confirmée. Des Arques nous sommes allés voir, à quelques kilomètres, certaine chapelle modestement romane où Zadkine et le curé ont découvert en 1954 des fresques gothiques à belle et riche dominante rouge. Cette chapelle est dans une grande solitude et le chemin qu'on suit pour s'y rendre et pour en revenir permet d'apprécier celle du village, à peine moindre. Zadkine vivait au milieu d'un océan de feuilles, un immense moutonnement boisé qui ne s'interrompt de loin en loin que pour laisser la place à quelques prairies, ou bien, une fois, à la tour pointue d'un château sur son rocher. De sa superbe maison et de son atelier, Zadkine ne voyait à l'infini, fors le village au bord duquel sa demeure est posée, et encore elle lui tourne le dos, aucune trace de présence humaine. Je sais peu de lieux de France qui soient plus isolés, et suis reconnaissant au Lot de prodiguer pareil aristocratique écart d'avec le monde.

Quand je dis *le Lot* je pense à la région, au territoire, à cette partie du monde. Pour ce qui du département proprement dit et de son administration, je suis beaucoup moins enthousiaste. Ce pauvre village des Arques, qui dut être si beau jusqu'à ces dernières années, est l'objet, avec la bénédiction et même l'active participation des autorités, certainement, d'un vandalisme en cours parmi les plus dévastateurs et imbéciles qu'il m'ait été donné d'observer. Il est de double nature, paysanne et petite-bourgeoise d'un côté, artistique, prétentieuse, presque intellectuelle et "branchée", mais non moins petite-bourgeoise de l'autre. Les autochtones "améliorent" leurs maisons et les massacrent, une clique artistico-administrative, architecturo-culturelle se charge de mettre à mal les autres, qui sont de loin les plus nombreuses.

Je ne suis pas sûr que toutes les maisons, ni même la majorité, aient été revêtues de crépis, dans ces parages. On voit nombre de façades anciennes en pierres sèches. Mais ces pierres-là ont subi l'épreuve du temps : elles sont grises, noires, ou légèrement verdies par le lichen. Hélas, la plupart des façades qu'on observe aujourd'hui aux Arques, à commencer par celles de la mairie et du musée Zadkine, ont été karcherisées au dernier degré, elles sont blanches, stupides et sans âge, et surtout affreusement laides, malgré leurs belles formes séculaires. Le

musée lui-même présente intérieurement toutes les caractéristiques d'une grange d'esprit "poutres app.", pour week-end à la campagne de Parisiens d'époque pompidolienne. Or il est peu de cadres moins favorables à la monstration de l'art, et est-ce pour cette raison, est-ce à cause de la mauvaise humeur qui commençait à me gagner, est-ce parce qu'il est objectivement un artiste assez secondaire et passablement dérivatif, je trouvai Zadkine bien mauvais, ou plutôt bien pas bon.

Mais le chef-d'œuvre du massacre, celui qui donne le *la* à tout le reste, et tel qu'après lui il n'y avait plus aucune raison de se gêner, est une espèce d'aquarium de verre avec toutefois, vers le haut, des parties pleines, qui occupe exactement le débouché de la principale rue du village, devant une superbe maison haute, un autre manoir, qui est occupé, lui, par une *résidence d'artistes*, si c'est bien l'expression exacte. En fait d'artistes, et je crains fort que ce n'en ait été un, en effet, nous n'avons vu qu'un maigre type à queue de cheval, qui était à son téléphone portable quand nous arrivâmes vers quatre heures et qui l'était encore, mais avec d'autres correspondants (« Raconte-moi ton histoire… ») deux ou trois heures plus tard quand nous quittâmes définitivement Les Arques après être allés voir la chapelle Saint-André et avoir rapporté au musée la clef qu'on nous avait prêtée à cette intention. Ce pauvre homme s'ennuie tellement, semble-t-il, qu'il passe ses journées à appeler toutes ses relations pour qu'elles veuillent bien l'entretenir de leurs propres soucis. Il dispose pourtant d'un commode atelier, en voie de massacrisation lui aussi, par l'installation dans toutes ses ouvertures de grands panneaux de verre à montants de métal. Le fenestrage, le fenestrage c'est, avec l'arrachage des crépis et la signalisation proliférante, le principal instrument de la destruction des villages, des villes et des sites. L'écologie elle-même n'est d'ailleurs pas, c'est triste à dire, sans responsabilité sur ce point. Avec sa légitime requête d'économie d'énergie, et spécialement d'économie *thermique*, elle incite tout un chacun à changer ses fenêtres pour des parois plus isolantes, et les parois les mieux isolantes ressemblent toujours à des Vélux. Presque toutes les maisons des Arques sont désormais dotées de baies de cette sorte, qui jurent affreusement avec leur architecture campagnarde. Et souvent on les a dotées, pour mieux assurer la

circulation de leurs hôtes, d'escaliers, de rampes et de passerelles modernistes, en métal peint en gris.

Plusieurs écoles doivent s'affronter parmi les massacreurs, toutefois, parce que la belle maison que j'ai dite, la plus haute, au centre du village, celle qui abrite les artistes en résidence, aurait été laissée à peu près à elle-même, et à sa grande beauté, si on ne l'avait pas affublée de cet inqualifiable abri d'autobus liminaire, dont on ne comprend pas la fonction, sas ou solennisation imbécile du seuil, sinon de méchanceté pure – en tout cas il ne laisse rien subsister du grand plaisir que pourrait donner le singulier édifice qu'il gâche avec tant d'inexplicable entrain.

Vendredi 16 mai, neuf heures et demie du soir. Je n'y arrive pas, je n'y arrive pas, je n'y arrive pas, je n'y arrive absolument pas. Je n'arrive pas, pour simplifier, à mener de front le deuxième volume des *Demeures* et le roman *L'Écart.* Quant à ce dernier, mes ambitions sont pourtant modestes, au moins pour ce qui est de la taille. Je voudrais un livre de deux cent mille signes, c'est-à-dire de cent cinquante pages à peu près. J'en ai déjà cent mille et voudrais absolument arriver à deux cent mille à la fin de ce mois, afin de tout reprendre et corriger. Mais pour atteindre cet objectif, et compte tenu des jours de visite pour les *Demeures* et des jours de rédaction du texte subséquent, il faudrait produire dix mille signes par jour – non, même cela ce ne serait pas assez. Et aujourd'hui j'en ai produit *deux mille cinq cents*… (des signes qui ne valent pas grand-chose, qui pis est, et peut-être même rien du tout – qui ne sont là que pour faire signe(s) et servir de litière, de terreau, de limon pour le livre à faire).

Il faut dire que la photographie dévore énormément de mon temps. Quelle folie s'est emparée de moi ! Ah, et comme avait raison la première personne que j'ai vue mentionner Flickr sur le Net, un achrien qui disait que son amant eût préféré qu'il se fût lancé dans une drogue un peu moins "*addictive*", comme l'héroïne ! Je m'étais d'abord donné comme contrainte de mettre en ligne, pour *Le Jour ni l'Heure*, dix photographies par jour, ce qui est déjà un énorme travail, surtout de la

façon dont je procède, avec le plus grand nombre possible de renseignements historiques ou artistiques exacts à propos de ce que je montre. Mais dix mises en ligne par jour ne suffisent pas, loin de là, pour suivre le rythme des photographies que je prends, une centaine ou davantage chaque fois que nous partons dans le Lot ou en Dordogne pour une excursion ou une autre. L'éditeur de *Le Jour ni l'Heure*, en moi, voudrait à tout prix ne pas se laisser distancer par le photographe. Il faudra bien qu'il s'y résigne, pourtant, même si, jusqu'à présent, il se bat, et j'ai bien dû procéder à vingt-cinq mises en ligne pour la seule journée d'aujourd'hui. Je puis mal m'étonner dans ces conditions que mes travaux plus sérieux (encore que…) n'avancent pas comme je le souhaiterais.

J'ai reçu un coup de téléphone de Paul Otchakovsky, ce matin. Je craignais fort qu'il ne m'appelât pour me faire des reproches à propos des deux livres qui paraissent ces jours-ci chez Fayard, mais pas du tout, pas un mot là-dessus (il n'est sans doute pas au courant). Il était d'excellente humeur, très cordial, et me téléphonait pour me confirmer ce qu'il m'avait dit la dernière fois que nous nous sommes vus, à savoir que le Seuil songeait à acheter les droits du *Répertoire des délicatesses* pour une publication en livre de poche, dans la collection "Points" – le contrat est signé. Excellente chose, mais il ne serait pas mauvais que je procédasse à une sérieuse relecture du texte : or c'est bien ce qu'il y a de plus impossible.

J'ai demandé à Paul si ce serait une catastrophe que je ne lui remette pas le texte de *L'Écart* avant l'été. Non, pas du tout : il serait déçu, car il est impatient de lire le livre, a-t-il dit bien poliment, mais il patienterait, et sa maison aussi. C'est une bonne chose à avoir en tête, mais il serait mille fois préférable, dix mille fois, de ne pas profiter de cette possibilité ouverte. Si je ne finis pas *L'Écart* avant l'été, en effet, je devrai y travailler en septembre alors qu'il me faudrait à ce moment-là m'occuper du *journal* 2005. Et si je ne m'occupe pas en septembre du *journal* 2005 (non, cela, c'est encore plus impossible…). Ma situation de travail commence à ressembler à ma situation bancaire, dans laquelle je vis en juin d'argent que je recevrai en décembre grâce à des livres que j'écrirai

dans deux ans. Non, non, non, ce n'est pas possible. Et pourtant je n'arrive pas à l'éviter. Je n'y arrive pas.

***

Hier soir nous avons dîné chez le voisin, M. Dupuy, avec lui et sa fille de huit ans (ou *dix ans* ? elle est très mûre pour son âge…), Zoé. M. Dupuy dit vivre à l'heure luxembourgeoise. En effet, son ex-épouse demeure désormais au Luxembourg, Zoé habite là-bas auprès d'elle, et les dates des vacances scolaires luxembourgeoises sont tout à fait différentes des nôtres. Zoé est donc en vacances auprès de son père quand tous les autres enfants de France sont en classe. M. Dupuy craignait que je ne m'en étonnasse, d'où ces explications. Il surestime un peu mes talents d'observation. Mais il dit que dans la rue et dans les magasins sa fille et lui sont constamment interpellés par des gens qui manifestent leur surprise qu'elle ne soit pas à l'école. Leur association paraît très suspecte.

Nous avons fait bien sûr un dîner délicieux, comme chaque fois dans cette maison de haute gastronomie. Il ne s'agissait pourtant que d'un "dîner de garçons", presque sans "cuisine". Le morceau de bravoure était une épaule d'agneau incomparable d'onctuosité, admirablement prise de tous les côtés. Comme j'en faisais, avec la plus totale sincérité, les plus grands compliments au maître de maison, il m'a dit que ça, cet effet-là, c'était précisément l'effet de son fameux *furwuth.* Je connais cinq mots d'allemand, et *furwuth*, ou *fürwuth*, n'en fait pas partie. Je me demandais bien pourquoi M. Dupuy s'adressait à moi dans cette langue. Ou bien je me disais que lui aussi avait dû se mettre au luxembourgeois. Mais après cinq minutes de malentendu il fut découvert que le fameux *furwuth* était en fait le non moins fameux *four-voûte*, qui a fait la gloire de la maison La Cornue, aux destinées de laquelle préside héréditairement M. Dupuy, et dont il tire sa fortune.

Samedi 17 mai, dix heures du soir. Nous devions en fin d'après-midi nous promener jusqu'à la rivière (et le long du "cours Zoé") en compagnie des Dupuy père et fille, qui avaient proposé de se joindre à nous, mais finalement ils ne sont pas venus parce que Mlle Zoé, à la dernière minute, a préféré regarder à la télévision une série qui lui est chère et dont elle avait oublié qu'elle était diffusée précisément à ce moment-là.

Le fils de M. Dupuy, né d'un premier mariage, et qui est âgé, lui, de dix-neuf ans, a vu neuf ou dix fois le film tiré des carnets de route de Che Guevara. Il a voulu faire sur les traces de son héros le même voyage, et depuis six mois il est en Argentine. Son intention était de voyager sur la même Norton (si je ne me trompe) que le Che – une moto d'époque, en tout cas –, mais il a dû renoncer à cette partie du projet. D'autre part, il ne peut pas sortir d'Argentine, car on ne saurait le faire avec un véhicule acheté sur place, paraît-il : on est soupçonné de vouloir le revendre avec profit de l'autre côté de la frontière. Et pour la même raison il n'a pu aller en Terre de Feu, parce qu'il existe au sud de la Patagonie une espèce de bec de canard qui sépare l'Argentine d'avec elle-même et oblige à passer pour quelques dizaines de kilomètres au Chili, ce qui, précisément, est impossible. Mais, à ces détails près, le fils de M. Dupuy a fait exactement le même voyage que son idole (je ne sais pas du tout si c'est son idole ou son héros, à la vérité, et suis poussé à ces éventuelles inexactitudes, comme il arrive, par le seul souci d'éviter une répétition : peut-être le jeune homme a-t-il seulement aimé le film, et les paysages qui s'y voyaient).

M. Dupuy approuve fort cette aventure, en tout cas. Il trouve – et je ne saurais lui donner tort – que les voyages forment la jeunesse. Il est très content de ses trois enfants (il y a aussi une autre fille, leur aînée à tous, qui pourrait bien se marier très vite).

Un petit mystère est que la maison des Dupuy est présentée depuis de nombreux mois comme étant en vente, dans plusieurs magazines spécialisés et sur le site de mon cousin, le puissant agent immobilier spécialisé dans les châteaux, les propriétés de caractère et "de standing". Le prix demandé était d'abord considérable, mais Jacques Aeberhard, avec lequel j'ai souvent des conversations de caractère immobilier, m'a

dit qu'il avait diminué presque de moitié – ce que nonobstant la maison ne se vend toujours pas, soit qu'il n'y ait pas d'acheteur, soit que M. Dupuy ait changé d'avis, soit qu'il ait seulement voulu, comme moi un moment, "tâter le terrain". Toujours est-il qu'il ne fait pas la moindre allusion à cette circonstance : les annonces de mise en vente. Je me dis que ce n'est pas mon rôle d'en parler le premier si lui ne se décide pas à le faire. Comme nous abordons surtout des questions de voisinage, nos échanges sont un peu faussés par ce silence central. Je me rabats sur l'épaule d'agneau et je ne sais plus quel prestigieux vin de Bordeaux (faut-il une capitale à *bordeaux*, dans *vin de Bordeaux* ? Je suppose que oui).

***

Stéphane Martin, président du musée du quai Branly, m'écrit drôlement, mais de façon politiquement très incorrecte, et cela à deux niveaux au moins :

« Du coup j'ai terminé *La Grande Déculturation* et je me trouve un peu dans la situation de l'officier allemand qui désapprouve hautement la politique d'Hitler tout en s'activant scrupuleusement à faire fonctionner au mieux son camp de concentration ! »

Mon vieil ami Christophe Girard, lui, adjoint au maire de Paris pour la culture, m'écrit de façon au moins aussi inattendue, et même bien davantage :

« *Je partage ton analyse* [c'est moi qui souligne] et sache que mon action de fond porte sur les Conservatoires [*je ne suis pas sûr de bien déchiffrer ce mot*]. Et la lecture publique, d'abord. J'avais demandé au Maire de m'ajouter après "en charge de la culture" "et de la lecture publique". L'écume médiatique envahit tout au détriment du fond. »

À vrai dire je ne suis pas sûr de bien savoir ce qu'est la *lecture publique*. Je croyais que c'était le fait de lire en public, pour un écrivain ou un acteur ; mais d'après le contexte Christophe Girard songerait plutôt aux bibliothèques, je présume.

Flatters, qui est en contact plus étroit que moi avec Finkielkraut, me dit qu'Alain veut faire une de ses émissions "Répliques" autour de *La Grande Déculturation*, justement (je ne sais pas pourquoi, sur la couverture du volume et sur sa page de titre, on n'a pas mis de capitale à l'adjectif et au substantif, comme je croyais que c'était la règle après l'article défini). Mais il faut un autre invité que moi. Le premier nom qui nous soit venu à l'esprit, à Flatters et à moi, est celui de Jack Lang, la personnalité la plus directement visée par le livre, après tout. Mais Finkielkraut ne pense pas que ce soit une bonne idée, non plus, et pour de tout autres raisons, que Xavier Darcos qui d'ailleurs refuserait certainement. Du coup, les deux noms qui restent sur notre liste sont ceux de Stéphane Martin et de Christophe Girard, précisément. J'avais pensé tout de suite à Stéphane, et à Christophe après réception de son petit mot. Rien ne prouve qu'ils accepteraient, au demeurant.

***

La mort de Rauschenberg, que j'ai apprise jeudi matin par la radio, progressivement, parce qu'on y parlait longuement de lui, mais d'abord je ne savais pas pourquoi, m'a été un coup. Il était un des artistes vivants que j'ai le plus aimés et admirés, et mon sentiment n'a pas changé. Il était aussi le premier, je crois bien, sur lequel j'aie jamais écrit, à la demande d'Ileana Sonnabend, à propos d'une exposition dans sa galerie parisienne. Je me demande si ce n'était pas avant *Passage*, même. Et je l'ai fréquenté assez régulièrement, quelquefois à Paris et plus souvent aux États-Unis, mais toujours et uniquement à travers William B., qui était beaucoup plus intime avec lui que je ne l'étais – moi je n'étais que le compagnon de l'invité, quand nous étions chez lui.

Dimanche 18 mai, dix heures moins le quart, le soir. J'ai dû m'interrompre hier comme je commençais à évoquer Robert Rauschenberg, ou peut-être plutôt les souvenirs que j'avais de lui –

”Rauschenberg et moi”, ou plus exactement “moi et Rauschenberg”, car je ne pense pas avoir laissé la moindre trace dans sa mémoire.

L’épisode le plus marquant est celui de notre séjour, à W. et à moi, dans sa maison de Captiva Island, sur la façade occidentale de la Floride. Cette façade occidentale, pour ce que j’en ai vu, ne ressemble pas du tout à l’autre. Elle est encore très sauvage, ou du moins elle l’était il y a… trente et un ans. Les pages d’un petit carnet de notes concernant le jour ou deux, peut-être trois, que nous avons passés là-bas, sont celles que je regrette le plus d’avoir perdues, parmi toutes celles qui concernaient la fin du mois de décembre 1976, tout le mois de janvier 1977 et le début de février. Nous voyagions beaucoup à travers les États-Unis, alors. Comme je ne voulais pas m’encombrer des grands cahiers de marque Oxford de mon *journal* de l’époque (celui qui a été publié l’année dernière sous le titre *Journal de* Travers), j’avais fait provision de minuscules carnets rouges, à spirale, dont plus tard j’ai arraché les pages pour les ranger précautionneusement, croyais-je, dans des enveloppes que j’avais l’intention de garder avec soin. Je les ai gardées avec si grand soin, en effet, que jamais je n’ai pu remettre la main sur elles quand j’ai remué ciel et terre, ici même, il y a deux ou trois ans, au moment où je préparais pour la publication le texte du *Journal de* Travers, justement. Rien à faire. Mais je ne serais pas étonné qu’on les retrouve un jour. Je suis bien certain de ne pas les avoir délibérément jetées, en tout cas.

Oh, elles seraient sans doute très décevantes, de toute façon. Je n’avais sans doute pas le temps ou l’occasion de noter grand-chose, pendant ce séjour-là – c’était en janvier 1977, donc, le mois de l’“inauguration” du président Carter (à laquelle nous avons assisté, juste avant ou plus vraisemblablement juste après, le 20, en tout cas, par un froid terrible). Je crois me rappeler que la ville la plus proche de Captiva s’appelait Naples (*Népeulsse*). Comme je sais que nous avons passé quelques jours, une fois, à Fort Lauderdale, ville éminemment achrienne de la côte est de la Floride, peut-être avons-nous, de là, traversé la péninsule, je ne me souviens pas par quel moyen, train, avion, autobus. Je nous vois arriver en voiture, je crois, un taxi, sans doute, dans une contrée qui m’a stupéfié par son caractère tropical auquel les États-Unis ne m’avaient pas habitué jusqu’alors : une sorte d’énorme bayou, à la végétation très dense, et

surtout prodigieusement exotique (au moins pour moi). Est-ce que ma mémoire me joue des tours, ou bien nous avons aperçu des crocodiles (ou des alligators) ? Il me semblait que nous avancions à travers une forêt de lianes, parmi des arbres aux racines énormes et des eaux traîtresses.

Il y avait chez Rauschenberg plusieurs maisons, au moins deux et peut-être trois – celle qu'il habitait, celle où se trouvait son atelier, une troisième pour les invités ? C'était, si j'en crois mon souvenir tout de même assez flou, des maisons de bois de style colonial, ou tropical, pas très éloignées de celles qu'on imagine à la lecture de *La Jalousie.*

L'épisode le plus marquant, ou du moins celui qui m'a le plus marqué, est une histoire de cuisine. Rauschenberg avait un assistant japonais qui, à New York, nous avait fait goûter une cuisine excellente, japonaise, faite surtout de poisson cru, que j'ai découverte à cette occasion, je crois bien, et pour laquelle je me suis pris immédiatement d'un goût très marqué. Mais l'assistant japonais, dont le nom commençait par *Sh*, ou *Sk*, n'était pas à Captiva, non, je ne crois pas. En revanche s'y trouvait l'amant, Bob Peterson, artiste lui-même, que Bob Rauschenberg (on disait : *les deux Bob*) avait fait adopter par la galerie Sonnabend, qui lui a donné une ou deux expositions. C'était un assez gentil garçon, grand et fort, qui ressemblait à Gustave Flaubert. Je me demande ce qu'il est devenu.

Lequel des deux Bob cuisinait ? Rauschenberg lui-même, je crois bien. Il préparait un plat du cru, une grande spécialité locale.

Lundi 19 mai, neuf heures et demie du soir. Il entre un stupide élément de *jeu* dans les formes au demeurant très laborieuses que revêt ma paresse. Il s'agit de rendre la *performance* toujours plus difficile, toujours plus risquée. Ainsi je devrais consacrer tout le peu de temps dont je dispose à travailler à *L'Écart*, qu'il me faudrait vraiment finir avant l'été, malgré les assurances de Paul selon lesquelles ce ne serait pas une catastrophe si je n'y parvenais pas. Or, tous les jours, je joue au lièvre de la fable et remets d'heure en heure de m'atteler à cette tâche-là.

Si je parle des *formes laborieuses* qu'arbore ma paresse, c'est que je m'occupe de photographies, au lieu d'écrire. Plus précisément je

m'occupe d'envoyer sur Flickr les photographies que j'ai faites lors de nos "excursions" récentes, ou bien – puisque nous ne sommes allés nulle part depuis une semaine, à cause du temps peu favorable à l'activité photographique, justement – celles que j'ai prises l'automne dernier en Italie ou en Suisse, le jour où, de Milan, nous sommes allés, par le lac de Côme, à Soglio et au lac de Sils.

Ces photographies n'intéressent pas grand monde – c'est facile à constater puisque des appareils de comptage admirables peuvent vous dire d'heure en d'heure et presque de seconde en seconde combien de personnes ont eu la curiosité de regarder vos images. Dans l'ensemble, et ma vie durant, j'ai peu intéressé (je n'ai pas du tout intéressé Rauschenberg, par exemple, ni Warhol, et Twombly encore moins). Toutefois j'ai été démenti quand j'écrivais ici même, il y a quelques mois, que les groupes que j'avais fondés, sur Flickr toujours, se morfondaient sans recruter personne. M'avait frappé en particulier qu'un groupe centré sur la passion des livres, fondé par un dynamique Québécois, avait eu près de cent membres en dix ou quinze jours, tandis que mon propre groupe "Demeures de l'esprit", créé presque en même temps, au bout d'un mois n'en avait qu'une dizaine. Or j'ai trouvé depuis lors l'explication de ce mystère, qui ne tient pas forcément au moindre intérêt du thème choisi par moi, ni même à ma raseuse personne. Avoir des membres, c'est tout un travail. Ils se *recrutent.* Il faut aller les chercher, en invitant les personnes qui ont publié des photographies en rapport avec l'objet du groupe à rejoindre celui-ci.

Depuis "Demeures de l'esprit", j'ai fondé trois autres groupes : "Châteaux en France", "Art et architecture romans en France" et "*Let Us now Praise Famous Men*", celui-ci consacré aux représentations de grands hommes (et de femmes illustres), écrivains, artistes, savants, personnages historiques, dans la statuaire, la peinture ou la photographie – j'appartenais à un groupe qui avait à peu près cette fonction, "*Portrait of the artist*", mais il a été abandonné par sa fondatrice, on ne pouvait plus l'enrichir, j'ai donc repris le flambeau sur de nouvelles fondations, d'ailleurs élargies au passage (plus seulement les *artistes*, mais toutes les figures historiques ; plus seulement les statues de nos villes et les sculptures, mais toutes les voies du portrait). Or ces groupes prospèrent

très vite dès lors que je me donne le mal de les faire connaître et d'inviter de nouveaux membres. C'est, j'ose à peine l'avouer à ce *journal*, l'activité à laquelle je me livre, après le journal télévisé de huit heures, au lieu de venir directement à ces fichiers-ci.

Je me suis donné pour mission – je ne cesse de me donner des missions, qui sont en fait des formes de ma paresse – de mener à cent membres au moins le groupe "Art et architecture romans en France", le plus récent des quatre ; les trois autres ont déjà passé ce seuil, au-delà duquel je me dis qu'ils peuvent voler de leurs propres ailes, sans, du moins, que je m'en occupe de façon aussi systématique. Le groupe roman en est déjà à quatre-vingts membres (après une quinzaine de jours d'existence à peine) : l'objectif sera vite atteint. J'espère que je n'irai pas m'inventer, alors, de nouvelles "formes laborieuses" de la paresse.

Toutes ne sont pas si laborieuses, à la vérité. Je passe aussi beaucoup de temps, sur Flickr, toujours, à chercher des photographies de jolis garçons et de beaux hommes, images parfois relativement chastes, parfois nettement pornographiques. Elles se mélangent, dans la rubrique "Favoris" de mon compte Flickr, à des images de chapiteaux romans, de châteaux, de paysages, de sculptures, à des reproductions de tableaux et à quelques photographies "pures", je veux dire : dont le seul ou principal mérite, et c'est le plus flatteur, est d'être de *belles* photographies (il s'agit bien sûr d'images mises en ligne, je le précise, par d'*autres* membres de Flickr). Il doit y avoir un moyen de rendre l'accès à ces "Favoris" impossible à des tiers ; ou même de sélectionner ceux qui sont visibles par tout le monde et ceux qui sont strictement privés. Mais j'ai la paresse de trouver ce moyen et je ne suis pas sûr d'en désirer vraiment la découverte. Je suis après tout fidèle à moi-même : paysages, églises, châteaux, ciels, bites, culs, poils, scènes d'enculage, c'est tout un. Ce *journal* est devenu très chaste. Mes propres photographies le sont aussi, par la force des choses. La rubrique de mes "Favoris" ne l'est pas, même si tels qui n'y chercheraient que du sexe devraient se voir imposer, comme dans mes livres (sauf *Tricks*), de longues digressions vers l'art et la nature. Je crains plutôt la surprise de passionnées et de passionnés d'art roman, de manoirs gothiques, de lochs écossais et de ciels engadins, et qui tomberont nécessairement sur des culs velus, des queues noires ou

blanches, des torses et des visages. Mais après tout, si l'on s'avise d'aller inspecter les "Favoris" de tel ou tel – en somme ses *goûts* –, il faut bien s'attendre que ce ne soient pas toujours exactement les mêmes que les siens. Pour ma part je n'ai rien à cacher et suis trop avancé en âge pour faire des secrets, dont je ne vois pas qu'ils aient lieu d'être, même pour le président de l'In-nocence.

Donc, disais-je, et contrairement à ce que je croyais, et que j'ai dit précédemment, je ne suis pas si incapable que cela de fonder et de régir des groupes assez prospères, et bien vivants. L'échec ne serait donc pas pour moi tout à fait aussi fatal que je le pensais. C'est ce dont je devrais me convaincre si j'écoutais "mon" "attachée de presse". Elle a cru que je me moquais quand je lui ai dit aujourd'hui même que c'était la première fois que j'avais une "attachée de presse". C'est pourtant à peu près vrai. C'est en tout cas la première fois que j'ai une "attachée de presse" qui se manifeste auprès de moi et me rend compte de ses démarches, et des espérances qu'elles peuvent faire naître en nous. Or celles-ci ne sont pas minces, à en croire l'aimable Mme Lafitte. Plusieurs journaux songeraient à "faire quelque chose" à propos des *Demeures de l'esprit* ou de *La Grande Déculturation*, ou des deux. Nous verrons bien. En tout cas, les volumes de service de presse, en dépit de mes inquiétudes et de mes débuts de doléances, sont cette fois bien arrivés à ceux de leurs destinataires que j'avais suggérés, et l'un et l'autre dans chaque cas, bien qu'en ordre dispersé. C'est une grande satisfaction.

Mardi 20 mai, dix heures du soir. Ce *journal* se met à ressembler beaucoup, bien que la matière en soit plus chaste, et d'ailleurs je ne parle que de sa "structure", au *Journal de* Travers, avec ses interruptions permanentes et ses retards qui s'accumulent, et ses retards sur les retards, et tous les temps qui se chevauchent sans pouvoir jamais se rattraper ni se confondre. Tous les soirs je suis obligé de m'interrompre abruptement et de laisser en plan ce que j'essayais de raconter. Était-ce avant-hier, par exemple, l'"histoire", si c'en est bien une, du séjour à Captiva Island chez Rauschenberg, et de la soirée du plat compliqué ?

S'était-elle déroulée le jour même de notre arrivée ? Peut-être. Tout cela se passait sur un fond de disputes permanentes entre William et moi, et les quelques jours passés à Fort Lauderdale, avec les occasions d'herbe plus verte et de changement de râtelier sexuel à tous les coins de couloir d'hôtel, de jetée et de plage, n'avaient pas dû arranger les choses. Je suppose que l'essentiel de la tension qui est liée dans mon souvenir à ces deux ou trois jours dans l'île, et en particulier à cette soirée dite "du plat compliqué", relevait de la querelle de couple, en l'occurrence à peu près continuelle.

Il s'est passé qu'on nous a annoncé un repas ou plutôt un plat sensationnel. Je crois bien que c'était Rauschenberg lui-même qui le préparait, au moins principalement. Peut-être même était-ce sa grande spécialité, qu'il avait décidé de nous faire goûter, à nous et aux quelques autres personnes présentes chez lui, que j'ai complètement oubliées. C'était un plat très compliqué, donc, et surtout de préparation très longue, impliquant toute sorte de poissons pour la plupart très exotiques, qui devaient cuire des heures dans un énorme fait-tout, une véritable cuve semblable à celle des druides. On nous avait prévenus, vers sept ou huit heures, peut-être, qu'il faudrait patienter un moment. Mais à dix heures nous patientions toujours, et à onze heures itou. Pendant ce temps il se buvait force bouteilles de tout et de n'importe quoi, et je ne serais pas étonné qu'il se fût consommé, aussi, d'autres matières moyennement licites mais on ne peut plus répandues à l'époque dans les milieux de l'art et de la "jet-society" qui, en ce temps-là, et aux États-Unis, étaient étroitement liés (je parle de *certains* milieux de l'art et de *certaines* sections de la "jet-society", puisqu'il faut toujours préciser ces choses-là, qui devraient être évidentes).

J'ai passé peu de soirées chez un aussi grand artiste que Robert Rauschenberg, et peu de soirées qui m'aient jamais semblé si longues et si ennuyeuses. Je ne suis pas sûr que Rauschenberg, ce génie, ait été d'une intelligence très vive. Son ami Bob Petersen n'était pas, lui, un génie, et ne l'est sans doute toujours pas, mais il n'avait pas l'esprit beaucoup plus pétillant pour autant. Je suis moi-même un causeur de dernière catégorie, et au demeurant personne ne me portait grande attention, ce qui est peut-être la raison fondamentale, *when all is said and*

done, du souvenir que je garde de cette soirée, et la raison pour laquelle elle me paraissait si épouvantablement longue. Il y a peut-être aussi que j'avais faim, tout simplement.

Quand on s'ennuie beaucoup chez les gens qui passent pour brillants, ce qui n'est pas sans exemple, on se dit que ce doit être sa propre faute, qu'on ne comprend pas ce qui se dit, et l'on cherche aux propos les plus insignifiants une profondeur ou une drôlerie cachées. Si profondeur et drôlerie il y avait, elles étaient bien cachées en effet. À vrai dire, je suis à peu près persuadé encore, trente ans plus tard, que j'ai rarement assisté à un plus long et lent et morne échange de phrases plus plates que ce soir-là. Rauschenberg lui-même était fin saoul et, maintenant que j'y repense, c'était presque toujours le cas chaque fois que je l'ai rencontré. Il n'avait pas l'ivresse agitée, et d'ailleurs ce n'était pas une ivresse : plutôt une sorte d'abrutissement aimable et souriant, fort peu efficace dans les échanges humains (en tout cas avec moi) et dans les préparations culinaires.

Le plat en préparation sentait bon, je dois le dire, mais il n'était jamais prêt. Pour tâcher de patienter je faisais des tours et des tours dans le jardin, c'est-à-dire dans la forêt vierge, ou peu s'en faut, au risque de me faire bouffer par un caïman. Ou bien j'allais lire ou peut-être écrire quelques pages dans notre case. Chaque fois que je revenais et m'inquiétais de l'état d'avancement du dîner, on me disait qu'il y en avait encore pour un petit quart d'heure – c'était William qui jouait le rôle d'intermédiaire entre l'illustre intendance et moi. Mais les quarts d'heure s'ajoutaient aux quarts d'heure sans que rien arrive. Je me rappelle avoir fait état d'une horrible fatigue, qui sans doute n'était pas feinte, aggravée qu'elle était par l'exaspération. À minuit passé j'ai demandé s'il ne serait pas possible d'avoir quelque chose à manger, *n'importe quoi*, une tranche de jambon et du fromage avec un peu de pain, qui me suffirait bien avant d'aller me coucher, car vraiment je n'en pouvais plus. Sans doute me fut-il répondu (par William, qui tenait aussi l'emploi de marmiton) qu'il n'y en avait plus que pour un petit quart d'heure (le dix ou quinzième). Beaucoup de détails m'échappent. Je me souviens seulement que ce fut long et pénible, et que toute l'affaire s'est très mal terminée entre William et moi, comme d'habitude. Lui craignait sans doute que mon

attitude ne parût très grossière à Rauschenberg. Je crois que je suis allé me coucher sans dîner, vers une ou deux heures du matin. Ou plutôt je suis allé dans notre chambre où, certainement, et toujours comme d'habitude, je n'ai pas pu fermer l'œil.

Mercredi 21 mai, dix heures du soir. Alain Finkielkraut, retour d'Israël, m'a appelé cette après-midi à propos de son invitation, que m'avait annoncée Flatters, à son émission "Répliques". Cela m'a permis de préciser mon emploi du temps dans les semaines qui viennent. Nous sommes en effet convenus d'une date pour l'enregistrement, qui doit avoir lieu le vendredi 13 juin. Nous nous étions d'abord arrêtés au jeudi 12, mais le vendredi 13 convient mieux à l'autre invité, Stéphane Martin. Lui et Christophe Girard étaient les deux personnes dont Finkielkraut et moi avions retenus les noms, j'ai appelé Stéphane en premier, et à ma relative surprise il a accepté sans une seconde d'hésitation. C'est bien courageux de sa part, car sa position lui rend impossible d'afficher publiquement un accord trop étroit avec mes vues. Mais justement Finkielkraut souhaiterait vivement qu'accord trop étroit il n'y ait pas, pour maintenir à l'émission sa nécessaire tension. Stéphane devrait donc n'avoir aucun scrupule à laisser parler en lui le président de grand musée plutôt que l'ami et le lecteur favorable de *La Grande Déculturation.*

Un nom qui m'est venu après la bataille est celui d'Olivier Poivre d'Arvor, président de l'A.F.A.A., si je ne me trompe, responsable à Toulouse et du "Marathon des Mots" et de la candidature de la ville au titre de capitale européenne pour je ne sais plus quelle année, et lui-même récent candidat à la direction de la Villa Médicis. Il estimait ces jours-ci que si la culture française peinait à trouver une audience internationale, c'est parce qu'elle était « trop blanche ». En lui j'aurais eu un adversaire *réel*, comme le souhaitait Finkielkraut, et sur tous les points. Mais ce qui est fait est fait, et la solution arrêtée est certainement plus agréable pour moi. Tout ce qu'on peut lui reprocher est d'être aussi plus facile, Stéphane Martin étant un de mes meilleurs amis.

Le choix d'une date pour l'émission "Répliques" m'a permis d'appeler Paul-Marie Coûteaux, un autre excellent ami – il doit même venir avec nous en Écosse cet été – qui m'a invité depuis longtemps…

Jeudi 22 mai, dix heures du soir. … à participer, un mercredi de mon choix, à l'émission qu'il anime sur Radio Courtoisie : j'y serai cette fois seul en face de lui, ce qui est hautement appréciable. Nous sommes convenus du mercredi 11 – de sorte que les dates de mon prochain voyage à Paris sont à présent fixées ou à peu près, et que j'entrevois mieux l'agencement possible des semaines à venir.

Il n'y a qu'Élisabeth Lévy qui me maintienne dans une certaine incertitude. Depuis une semaine on me dit de toute part (Fayard, Finkielkraut) qu'elle va m'appeler d'un jour à l'autre pour un entretien destiné au *Point*, mais elle ne le fait pas. J'avoue que je lui réserve un chien de ma chienne depuis le joli traquenard dans lequel elle m'a attiré il y a quelques années sous la forme d'une émission de Franz-Olivier Giesbert, à laquelle elle collaborait étroitement. Elle m'avait appelé pour m'inviter, j'avais accepté, nous entretenions des liens assez amicaux et avions dîné ensemble peu de temps auparavant chez Flatters. J'étais tout à fait en confiance. Nous devions nous retrouver, avant l'enregistrement, dans les entours du studio. Le jour dit et à l'heure dite, personne, ou plutôt pas d'Élisabeth Lévy, ni plus tard. Quant à l'émission elle-même, il s'agissait d'une exécution en règle, parfaitement préparée, à laquelle je m'attendais si peu (j'avais été invité par une amie) que je ne me suis avisé de sa vraie nature que le supplice déjà bien avancé : j'étais comme un explorateur invité à un grand dîner par une peuplade indigène et qui s'aperçoit en cours de repas, quand on allume le feu sous la cuve où il a été convié à prendre place (il aurait bien dû se douter de quelque chose, tout de même…), que le plat de résistance, c'est lui.

***

J'ai beaucoup de mal avec moi-même, ces temps-ci. Je me plains sans cesse de manquer de temps, et c'est vrai, mais si l'on savait ce que je fais de celui dont je dispose… Paresse, aboulie, complaisance, velléités – il me faudrait passer mes journées à me donner des coups de pied dans le cul, ce qui n'est pas chose aisée.

Combien d'heures aujourd'hui ai-je consacrées à mon *vrai* travail, écrire *L'Écart*, pour lequel je suis payé et même assez bien payé, *considering* ? À peine plus d'une seule, je crois bien, qui a donné péniblement deux mille signes de *brouillon*, dont Dieu seul sait ce qui pourra être conservé. J'ai pris par téléphone un rendez-vous au garage Audi pour une révision et pour le changement de deux pneumatiques, j'ai écrit un communiqué pour le parti, j'ai fait ma gymnastique, j'ai promené les chiens à la rivière, j'ai lu *Le Monde :* voilà à peu près (pas dans cet ordre) tous mes accomplissements du jour. Ah, et j'ai bien sûr mis en ligne une dizaine de photographies sur Flickr, et fait du recrutement pour le groupe d'art et d'architecture romans, qui a atteint cent membres aujourd'hui même, plus vite que je ne le croyais. La photographie, voilà le principal nom actuel de ma paresse – encore ne s'agit-il pas de la photographie comme art, plutôt de la photographie comme gestion, classement, prétexte à érudition et à pornographie mêlées.

Vendredi 23 mai, dix heures du soir. Aucun progrès aujourd'hui. Aucun progrès pour *L'Écart*, je veux dire – mille malheureux signes. J'en parle abusivement comme s'il s'agissait d'une rigueur du sort. La faute n'en revient qu'à moi, pourtant, à ma paresse, à mon incapacité à me faire faire ce que je dois me contraindre à faire.

Comme souvent ma paresse est un travail de Romain et paraîtrait telle à qui devrait s'y colleter à ma place : vingt ou vingt-cinq photographies mises en ligne, avec recherches d'érudition pour la plupart d'entre elles, car elles sont accompagnées de légendes ou de titres très détaillés précisant par exemple, s'il s'agit d'un monument (c'est le cas le plus fréquent), sa localisation exacte, sa date, éventuellement un peu de son histoire, etc. Il n'y a pas de traînasseries, pas de complaisance à

proprement parler, pas de rêveries béates, pas de temps perdu, à moins que *Le Jour ni l'Heure* ne soit du temps perdu et de la complaisance. Plus que la photographie, cet art dont je ne suis pas un artiste, c'est *Le Jour ni l'Heure*, ce *projet*, ce *concept*, cette *œuvre*, je l'espère (je n'en suis pas sûr, malgré le travail qu'elle me coûte), qui dévore mon temps. Il ne me déplairait pas de trouver pour elle un éditeur un jour – un éditeur de photographies, plutôt, ou de livres d'art, ou de "livres d'artistes", comment dit-on ? Lui ou moi choisirions les images.

***

J'ai laissé en plan ici plusieurs de nos promenades, ou excursions, ou sorties relatives aux *Demeures.* Nous avons fait et surtout vu, dans le Lot en particulier, dans le Tarn-et-Garonne, en Dordogne, beaucoup de choses dont je n'ai pas dit un mot, faute de temps – du moins n'ont-elles pas été perdues pour *Le Jour ni l'Heure*, de sorte que la rivalité n'est pas seulement entre cette entreprise-là et *L'Écart*, mais entre elle et ce *journal*. *Le Jour ni l'Heure* est d'ailleurs un *journal*, bien entendu, un *journal* autant et plus obsessionnel que celui-ci, un *journal* en images, d'heure en heure et souvent de minute en minute.

Je me souviens d'un agréable dîner à Saint-Cirq-Lapopie, il y a… quinze jours ? trois semaines ? – le jour où nous étions allés à Figeac. Je croyais détester Saint-Cirq-Lapopie, pour moi la quintessence du "beau village professionnel", mais j'ai mis beaucoup d'eau dans mon vin. C'est sans doute beaucoup mieux la nuit : on ne voit pas combien le paysage est abîmé à l'entour, ni l'excès d'apprêt pittoresque du détail des maisons. Et il faut reconnaître que c'est magnifique. Nous y avons passé, sous une tonnelle, un moment de vacances enchanté, et nous y avons fait une très jolie promenade nocturne.

Plus tôt ce jour-là, venant de Figeac – c'était le samedi 10 mai, il y aura deux semaines demain –, nous avions vu Faycelles ; la très intéressante église romane fortifiée de Saint-Pierre-Toirac, avec son merveilleux chapiteau qui pourrait bien représenter Charlemagne entre deux superbes et farouches soldats ; l'impressionnant château de

Larroque-Toirac, qui dresse contre le rocher sept ou huit étages sous des tours pointues ; celui de Montbrun, dans un beau site, qui fait l'objet d'une partielle reconstruction moderne, plutôt réussie ; celui, très pittoresque, de Salvagnac-Cajarc, dans l'Aveyron, au sud de Cajarc, dans le Lot, où naquit Françoise Sagan ; et encore celui de Cenevières où nous étions déjà passés, Pierre et moi, et que nous revîmes deux ou trois jours plus tard à la télévision, parce que son propriétaire y était interrogé à propos des aménagements fiscaux liés aux Monuments historiques, qu'il est question de supprimer comme de vulgaires "niches fiscales" (il ne manquerait plus que ça…).

Plus tôt le même jour, avant Figeac et son décevant musée Champollion (décevant, en tout cas, en tant que *demeure de l'esprit*), nous avions vu dans la vallée du Célé, légèrement au nord de celle du Lot que je viens de décrire ou plutôt d'évoquer, et parallèle à elle (grosso modo, très grosso modo), la belle chapelle en ruine, romane, de Saint-Martin de Camboulit ; et, un peu plus tôt, au-dessus du village de Boussac, un château qui m'a beaucoup plu et dont je n'arrive pas à découvrir le nom, un château qui est aujourd'hui une ferme, je crois bien, et qui l'était peut-être à l'origine, au XVIIIe siècle. Il pourrait dater de 1730, mais j'ai un doute sur ce point, une hypothèse plus haute est également envisageable, les dernières années du règne de Louis XIV, voire les dernières du XVIIe siècle. Il a grand air en tout cas, un air honnête et noble, une grande simplicité un peu cabrée, passablement verticale, et il m'a tout à fait tapé dans l'œil – plus, en tout cas, que le château de Ceint-d'Eau, ou de Saint-Dau, ou de Saint-Dau à Ceint-d'Eau, plus près de Figeac, presque dans sa banlieue, médiéval d'origine, sans doute, mais très modifié au XVIe siècle et surtout au XIXe, voire au début du XXe : j'ai vu qu'un grand projet en cours voulait tailler en lui quarante appartements "de prestige" ; tant pis pour lui.

Le mauvais temps à mis un frein à nos ardeurs visiteuses, à cause de la photographie. Je peux être convenable photographe par temps lumineux, mais suis exécrable par temps bas. C'est pour cette raison, puisque je dois illustrer le second volume des *Demeures* comme j'ai fait le premier, que nous ne sommes allés nulle part samedi dernier, ni dimanche dernier, ni mardi dernier, ce qui aurait dû me permettre d'avancer dans *L'Écart*, et

c’est un peu ce qui est arrivé, mais bien moins qu’il n’aurait fallu. Cependant le temps passe, il y a encore vingt ou vingt-cinq sites à visiter et il va bien falloir se décider à partir en campagne quel que soit le temps…

Samedi 24 mai, neuf heures et demie du soir. Il faisait si mauvais, ce matin, que nous ne sommes tout de même pas partis, malgré nos résolutions. Il y a eu dans la journée quelques belles éclaircies et quelques beaux effets de lumière, mais très brefs. Nous nous sommes fait tremper de la tête aux pieds en remontant de la rivière. Et maintenant nous sommes au milieu de la plus formidable tempête de l’année (au moins jusqu’à présent). Il entre de la pluie par les fenêtres fermées, qui pourtant sont celles que nous avons fait installer l’année dernière, par la même société aujourd’hui disparue qui nous a entraînés dans l’affreuse affaire dite “des convertisseurs” (ou “des pompes à chaleur”). Il semble écrit que cette entreprise ne fait rien correctement, puisque Pierre est en train de passer une serpillière sous mes pieds, et c’est à cela que je m’avise qu’il y a de grandes flaques au beau milieu de cette bibliothèque et, paraît-il, dans la chambre aussi bien, et dans la salle des Vents.

Pierre estime cependant qu’il est normal que des fenêtres, même neuves, laissent passer la pluie au milieu d’un pareil déchaînement des éléments. Je croyais naïvement, et j’ai tendance à croire encore un peu, qu’une bonne “isolation” ne laissait rien passer du tout, quelles que soient les circonstances atmosphériques (en deçà du typhon et de l’ouragan, au moins, mais de l’ouragan nous ne sommes pas loin, il est vrai…).

Bref, encore un fragment de tranquillité qu’on croyait acquis et qui se révèle illusoire…

***

L'aimable Mme Lafitte, mon "attachée de presse" (l'autre jour je n'étais pas là quand elle a appelé, et Céline m'a dit à mon retour : « votre attachée de presse vous a téléphoné » – j'étais très impressionné…), commence à rabattre un peu de son bel optimisme quant aux attentions de la presse à mon endroit. Elle m'avait informé la semaine dernière qu'il allait y avoir un "papier" sur l'un de mes livres (je ne me souviens plus lequel) dans le *Magazine littéraire*, et j'en avais manifesté un grand étonnement parce qu'en trente ans cette revue n'a jamais cru devoir entretenir ses lecteurs de mes travaux, sauf peut-être à mes tout débuts, et encore n'en suis-je pas bien sûr, par le truchement de Bernard Delvaille et de Georges Raillard ; mais il y a des lustres que je n'existe pas dans ces colonnes-là, non plus d'ailleurs que pour celles de la *Quinzaine littéraire*, de *Télérama* et de nombreuses autres. D'où ma surprise.

Mme Lafitte a dû convenir que ma surprise n'avait pas tort, car l'article proposé par je ne sais plus qui au *Magazine* a été platement refusé, sans la moindre raison avancée – sans doute le motif était-il jugé évident…

L'opinion admise aujourd'hui est que les journaux me boudent depuis l'"affaire Camus". Mais ce n'est pas exact. Il est bien exact qu'ils me boudent, certes, mais ils me boudaient bien avant. Il y a beau temps que je me demande, même, si ce n'est pas leur vieille hostilité à mon endroit qui m'a valu l'"affaire" (plutôt que l'inverse).

Encore une fois, ou bien ils me trouvent nul et non avenu (je crois que cela a toujours été le sentiment de Maurice Nadeau, par exemple), et ils sont parfaitement dans leur droit en ne me faisant pas advenir : c'est une politesse de leur part à l'égard de leurs lecteurs auxquels ils estiment n'avoir pas à faire perdre leur temps en les entretenant d'auteurs insignifiants – rien à redire à cela. Ou bien ils me trouvent seulement très antipathique, politiquement et socialement incorrect, d'un autre bord qu'eux-mêmes ; et alors, si tel est le motif de leur silence obstiné, il relève d'une attitude que les autres époques n'ont pas connue : celui qui ne pense pas comme nous, ou, pis encore, ne *ressent* pas comme nous, ne perçoit pas la même réalité, pas dans les mêmes termes, pas avec la même syntaxe (et la syntaxe est un autre nom du regard), celui-là n'existe pas, et ne doit pas exister.

***

« La présence de N. (la tragédienne) a été de nous donner une idée de comment on pouvait jouer la tragédie », dit le grand metteur en scène.

« On ne s'est jamais posé la question de comment dire ce texte », dit la tragédienne elle-même un peu plus tard.

Bien : la tragédienne, je ne sais pas ce qu'elle est ; mais le grand metteur en scène, lui, est incontestablement un homme cultivé, et même très cultivé – nettement plus cultivé que moi, par exemple (il est intime avec Claudel et, quoi qu'il en dise, avec la tragédie grecque). Depuis dix ans, quinze ans, je suis tous les jours stupéfait d'entendre des gens qui ont l'occasion de s'exprimer en public dire "réfléchir à comment…", "être bien conscient de pourquoi…", "commencer à se poser des questions sur de quelle façon on pourrait…". Je suis stupéfait parce que je me dis que ces gens ne connaissent pas leur langue, qu'ils font des fautes de syntaxe épouvantables, que leur façon de s'exprimer est celle d'un enfant de dix ans issu de milieux culturellement défavorisés. Cependant il y a dix ou quinze ans que cela dure, ma stupéfaction est mise à l'épreuve tous les matins et, fatalement, elle s'atténue ; et maintenant un homme indubitablement très cultivé, habitué à fréquenter de grands textes, écrivain lui-même, dit très naturellement :

« Sa présence nous a donné une idée de comment on pouvait jouer la tragédie. »

À ce stade, après si longtemps, dans cette bouche ou ce genre de bouches (car le grand metteur en scène n'est pas le premier homme incontestablement cultivé que j'entends s'exprimer de la sorte), peut-on encore parler de faute de syntaxe et tout simplement de *faute*, de mauvaise langue ? Comment peut-il s'agir de mauvaise langue si c'est la langue de tous, y compris d'hommes et de femmes très cultivés ? Ne vaut-il pas mieux dire et considérer que la langue et la syntaxe ont changé, que cette façon de s'exprimer et de tourner ses phrases n'est plus du tout celle d'un enfant de dix ans issu de milieux culturellement défavorisés, mais qu'il s'agit de la norme, de la nouvelle norme ?

Mon problème (au fond, c'est exactement le sujet de *L'Écart*), c'est qu'à cette nouvelle norme je ne puis pas me plier. Non, non, non, non, non, non et non.

Mardi 27 mai 2008, dix heures moins le quart, le soir. Justement, *té* :

« J'ai tendu l'oreille à comment parlaient les mômes et puis j'en ai fait un livre » (François Bégaudeau, interrogé après la Palme d'or reçue à Cannes par le film tiré de son livre, *Entre les murs*).

***

Notre vie tous ces jours-ci est étroitement soumise au temps qu'il fait, et il fait un temps exécrable. Il faudrait se précipiter sur tous les sites qui restent à voir pour *Demeures de l'esprit* 2, mais il fait tellement mauvais, et il serait à ce point impossible pour moi de faire des photographies dans ces conditions, qu'en général nous restons à la maison. C'est ce qui s'est passé samedi dernier, et c'est ce qui s'est passé aujourd'hui. Dimanche, en revanche, après la tempête qui s'était abattue sur nous dans la nuit, nous avons voulu forcer le destin, d'autant que les services météorologiques promettaient des améliorations pour l'après-midi. Nous sommes donc partis avec Jeanne pour Bourdeilles et Brantôme afin d'y voir les demeures de Pierre de Bourdeille, seigneur de Brantôme, le chroniqueur des *Dames galantes* (et des *Hommes illustres*, on l'oublie un peu). Double déception, mais pas complète : d'amélioration il n'y eut pas la moindre, au contraire il a plu sans discontinuer du matin au soir, à telle enseigne qu'il était beaucoup question le lendemain, hier soir, à la télévision, des inondations de la Dordogne ; d'autre part, il n'y a guère de traces de Brantôme à Bourdeilles, où sans doute il est né entre 1538 et 1540, et moins encore à Brantôme dont il fut abbé commendataire et seigneur – néanmoins, nous avons fait une assez belle promenade, encore qu'un peu longuette (d'ici c'est au diable, ce Brantôme, de l'autre côté de Périgueux…), et nous avons vu des choses intéressantes.

Il y a (au moins) trois châteaux à Bourdeilles (j'ai appris à cette occasion qu'on écrivait *Bourdeilles* pour le village et *Bourdeille* pour la famille…), dont deux sont célèbres et très beaux.

Le premier est une forteresse médiévale assez bien conservée, fief héréditaire des ancêtres de Brantôme : mais, à la Renaissance, la famille n'habitait plus là depuis longtemps.

Le deuxième date de l'extrême fin du XVIe siècle, et il a été construit par la belle-sœur de Brantôme, la veuve de son frère André, sur les plans de cette dame elle-même, double curiosité : Brantôme est venu entre ces murs, et d'autant plus qu'il avait des vues sur ladite belle-sœur ; mais il n'y a jamais habité à proprement parler. Ce château-là, contrairement au premier, est meublé, mais c'est de meubles qui n'ont rien à voir avec Brantôme, ni avec sa belle-sœur, ni avec le château lui-même : il s'agit de la collection, en majeure partie espagnole, réunie au siècle dernier par deux mécènes, M. Sandiar et Mme Bulteau, qui l'ont offerte au département de la Dordogne, propriétaire des lieux.

Le troisième château est beaucoup plus modeste, c'est plutôt une sorte d'hôtel particulier datant de la Renaissance, tout de même, et en partie plus ancien sans doute. Il s'élève au cœur du village, au pied de la butte rocheuse où se dressent les deux autres. Appelé *château des Sénéchaux*, il est l'édifice où demeurait effectivement la famille de Bourdeille au temps de l'enfance de Brantôme : la vieille forteresse sur son rocher ne servait alors que de référence, de rappel généalogique, de répondant seigneurial. Ce château des Sénéchaux serait de plein droit une *demeure de l'esprit*, s'il le voulait, mais il ne se visite pas, contrairement aux deux autres, et on ne peut que l'apercevoir à travers sa cour-jardin, du portail.

Si j'étais un peu plus rigoureux, je considérerais, et ce serait vrai, que rien de tout cela ne fait une *demeure de l'esprit*, et Bourdeilles ne figurerait pas dans mon ouvrage. Mais j'étais fâché d'avoir fait tout ce chemin pour rien et d'avoir perdu une journée, après les récents choux blancs Fénelon et surtout Les Arques, pour Zadkine. J'ai décidé que les châteaux remplissaient à peu près les critères d'une seule demeure, à eux trois, et j'ai écrit hier une entrée *Bourdeilles*, malgré tout, non sans me lever à quatre heures du matin pour la finir aujourd'hui, quand je pensais encore que nous allions prendre la route pour aller voir un autre site, et je

ne voulais pas qu'ils se chevauchassent – mais à neuf heures, quand j'ai eu fini, il faisait vraiment trop mauvais pour envisager d'aller où que ce soit.

Brantôme, la ville, est encore pire que Bourdeilles – du seul point de vue des *demeures de l'esprit*, bien entendu (car c'est une très jolie ville, comme j'en avais souvenance : je ne l'avais aperçue qu'une fois, il y a peut-être quarante ans). Strictement rien n'y parle de Brantôme, sinon un assez beau buste, placé en 1895 contre une fontaine du XVIIIe siècle, entre l'abbaye et le fameux "pont coudé". Les bâtiments qu'il occupait quelquefois (je suppose), en tant qu'abbé commendataire, ont été démolis sous Louis XIV pour faire place à ceux que l'on voit aujourd'hui, et qui d'ailleurs sont fort beaux, entre leurs deux pavillons d'angle à dôme et à lanternon. Tout juste peut-on se dire que le chroniqueur a forcément connu, et probablement aimé, comme nous le faisons, le pavillon et les "reposoirs" élevés vers 1540 par son prédécesseur Pierre de Mareuil. Le pavillon surtout est irrésistible, au bord qu'il est de la Dronne là où elle se rejoint elle-même, après avoir enserré la petite ville, dont la partie laïque est une île, donc.

Mercredi 28 mai, dix heures moins le quart, le soir. Il a fallu aller voir l'avocat, cette après-midi, pour la pénible et interminable affaire dite "des convertisseurs". Je l'avais appelé en mars pour savoir où nous en étions : il m'avait dit qu'il me rappellerait avant mon départ en voyage (c'était le moment où j'allais au Canada), mais il ne l'avait pas fait. J'ai longtemps négligé de lui téléphoner une nouvelle fois, à mon retour. Il m'a proposé de passer le voir aujourd'hui et j'ai accepté, bien que je sache parfaitement que ces entrevues n'apportent rien du tout et que le même échange pourrait parfaitement s'opérer en cinq ou dix minutes au téléphone. Mais enfin il avait l'air de tenir à ce que je vienne jusqu'à son cabinet : j'y suis allé. Il s'agissait surtout de lui remettre en mémoire les circonstances de l'affaire et les éléments du dossier. Nous avons tout repris au début, pratiquement, et c'était tout ce qu'il y avait à faire, puisque rien n'a avancé. Depuis des mois je comptais sur cet homme de loi pour presser un peu le mouvement. Mais il ne bouge que si je le fais

bouger, apparemment. Il m'a dit qu'il allait se rendre demain au tribunal de grande instance pour se renseigner sur les avancées éventuelles de la procédure. Très bien – mais si j'étais allé le voir en janvier, il serait allé au tribunal le lendemain de ma visite, et nous aurions gagné six mois.

Pendant ce temps me sont toujours prélevés trois cent dix euros tous les mois pour des "convertisseurs" ou "pompes à chaleur" qui depuis deux ans rouillent dans le chenil, n'ont jamais été mis en marche et, l'auraient-ils été, n'en seraient pas moins restés parfaitement inadéquats à chauffer un bâtiment tel que celui-ci.

Me frappe toujours à quel point tout ce qui relève de la justice est impressionniste, flou, approximatif, capricieux, aléatoire. Des trois avocats que j'ai consultés sur cette affaire, pas un n'envisageait la même approche que son confrère, ni ne semblait attacher d'importance aux même détails. Pis, d'une entrevue à l'autre, le point de vue du même avocat peut avoir complètement changé. Celui-ci paraissait ne pas s'intéresser du tout, jadis, à l'aspect pénal de l'affaire, à la plainte que j'ai déposée pour faux et usage de faux, à la falsification de documents qui a permis à l'entreprise fournisseuse des fameux "convertisseurs" de se faire payer entièrement par la société de crédit qu'elle avait elle-même introduite dans le circuit, alors que ces "convertisseurs" ne marchaient pas et n'auraient jamais pu marcher. À présent ce lui semble un aspect essentiel, et il a fallu de nouveau lui exposer tout ce versant de l'affaire.

Au fond, c'est tout à fait simple, et il n'y a aucun doute dans mon esprit sur ce qui s'est passé. J'ai eu affaire à un escroc qui a falsifié des documents qu'il m'avait fait signer. Il est coutumier du fait, les gendarmes me l'ont dit. Dix fois il a été mêlé à des affaires du même genre. Oui, mais il n'a jamais été condamné. Donc, il faut faire comme si l'on ne savait rien de sa personnalité, son dossier à la gendarmerie ne compte pas, on ne saurait en faire état : pour la justice, nous avons affaire à un citoyen irréprochable, à moins que mon conseiller ou moi ne parvenions à établir le contraire.

***

Michel Fourniret, le tueur en série, a été condamné aujourd'hui à la prison à perpétuité, de même que son épouse et complice, *plus* que complice, dont la "peine incompressible" est "seulement" de vingt-huit ans, tandis que la sienne ne comporte aucun aménagement possible.

Hier ou avant-hier était évoquée une affaire presque aussi troublante, ou même davantage, bien que personne n'ait été assassiné. On juge un homme qui, il y a vingt-cinq ans, violait régulièrement sa belle-fille, une enfant, puis, quand il s'en est un peu lassé, l'a offerte aux employés de son entreprise, lesquels ont abusé d'elle après lui. N'était pas précisé si *tous* les employés ont profité de l'offre. On nous disait seulement que la chose était de notoriété publique autour de cette petite société de traitement du bois, à cent ou cent cinquante kilomètres au sud de Paris. Mais alors, toute collectivité, si on lui propose un crime apparemment sans danger pour elle, accepte d'y participer ? Il n'était pas question de poursuites contre les employés de l'entreprise. Même la mère de la petite fille était au courant et, semble-t-il, laissait faire.

Autre point troublant, et le mot est faible : quand l'enfant, devenue adolescente, a pu s'échapper, l'homme a été poursuivi, mais laissé en liberté. Il n'a pas été jugé. L'affaire n'a pas été instruite, ou elle s'est vu classer sans suite. L'homme a refait sa vie, incognito, dans un département proche. Il n'a été arrêté que tout récemment, lors d'un "contrôle de routine", selon l'expression consacrée.

Or les histoires de ce genre – juges d'instruction qui n'instruisent pas, magistrats qui laissent se perdre des dossiers, crimes atroces qui restent impunis des années durant parce que personne ne s'en est sérieusement soucié, ainsi qu'il en est allé de l'affaire des "Disparues de l'Yonne" qui m'avait tant frappé à l'époque – semblent de plus en plus fréquentes. Que des juges et des policiers ne fassent pas leur travail, cela était-il courant de tout temps ? Ou bien y a-t-il dans l'appareil judiciaire actuel, moderne, une incompétence, une négligence, un défaut de conscience professionnelle spécifiques, comme j'ai tendance à le croire ?

Jeudi 29 mai, neuf heures et demie du soir. L'avocat qui devait m'appeler ce matin ne l'a pas fait, non plus qu'il n'avait téléphoné quand il devait le faire avant mon départ pour Vancouver. Je n'ai décidément pas de chance. J'imagine, s'il appelle un jour, qu'il dira, comme le font toujours tous les gens qui ne vous ont pas téléphoné quand il était convenu qu'ils le feraient, qu'il n'avait pas de nouvelles à me communiquer, qu'il n'y a pas d'éléments inédits concernant mon affaire, qu'il a décidé d'attendre d'avoir vraiment quelque chose à me dire.

Il y a peu de travers qui m'inspirent plus d'immédiate antipathie pour les êtres que le défaut de parole – là non plus je n'ai pas de chance, c'est le défaut de l'époque par excellence : mais c'est la parole elle-même qui est malade, plus que ne sont coupables ceux qui la trahissent sans vergogne (la preuve de la maladie, c'est le manque de vergogne ; ils n'ont pas honte, ils ne comprendraient même pas de quoi on parle : oh là là, tant d'histoires pour un coup de téléphone qui n'a pas été donné à l'heure dite, est-ce que c'est seulement la peine d'en parler ?).

Justement je me suis un peu embrouillé en prenant divers rendez-vous pour le mois de juin : le mardi 10 juin avec le conservateur de la maison de Loti à Rochefort, afin d'y faire des photographies de l'intérieur ; et le mardi 17 juin avec le propriétaire du château de Richemont, autre demeure de Brantôme près de Brantôme, qui me ferait visiter sa résidence, à titre exceptionnel, alors qu'elle est fermée au public jusqu'au 15 juillet, officiellement. Je croyais que l'une et l'autre dates étaient postérieures au séjour que je dois faire à Paris pour les émissions de MM. de Coûteaux et de Finkielkraut. En fait non, elles l'encadrent, car je me suis trompé d'une semaine. Il faudrait tout déplacer, c'est contraire à mes principes. Et je suis très satisfait de mes principes : à moins d'empêchement majeur, s'en tenir aux engagements pris, ne pas essayer de les changer pour des raisons de simple commodité. Non seulement c'est plus agréable pour les tiers, ceux avec lesquels a été pris l'engagement ou le rendez-vous en question, et bien sûr plus poli à leur égard, c'est aussi préférable pour soi-même, car on dispose d'éléments fixes, irréversibles, qui permettent d'agencer le temps à partir d'eux.

L'irréversible, ce-qui-ne-peut-pas-être-changé : voilà ce que la modernité, et la post-modernité itou, détestent plus que tout. Rien ne doit

être irréversible, l'homme sans jambes doit pouvoir affronter l'épreuve du quatre cents mètres haies aux Jeux olympiques, l'aveugle doit pouvoir devenir critique d'art, l'enfant autiste agité doit pouvoir être en classe avec les autres, la femme de soixante-cinq ans doit pouvoir avoir des enfants « comme toutes les autres femmes », les couples stériles doivent pouvoir goûter aux joies de la parenté « comme tous les autres couples », etc. *Il ne sera pas dit que…* Je ne serais pas étonné qu'il y ait là un lien étroit avec ce que j'appelle *la décadence de la parole. C'est dit*, dit-on quand une décision ou un engagement sont pris. Mais justement, ce qui est dit ne doit pas l'être, *ne pas l'avoir été.* Même le passé, le passé surtout, ne doit pas être contraignant – d'où la haine de l'origine, que j'ai cru pouvoir définir un jour, et c'était signer ma perte, comme *ce qui ne peut être changé. Tout* doit pouvoir être changé. Ce qui, par malheur, ne pourrait pas l'être est condamné, ne doit pas être nommé, ne doit pas être convoqué, doit être dit n'exister pas, ne doit avoir aucun effet sur le cours des choses : ainsi le passé, l'histoire, l'origine, la race, la *culture*, qui est une sorte de condensé de tout cela. La haine de l'irréversible, qui est la révolte prométhéenne par excellence, démiurgique et luciférienne, rend indispensable et inévitable l'enseignement de l'ignorance, la transmission de l'inculture (cette inculture qui consiste à appeler *culture* n'importe quoi), l'effacement de l'honneur et la décadence de la parole. Le définitif, voilà l'ennemi.

Or il y a une grande sérénité dans le définitif. Que l'aveugle fasse tout pour recouvrer la vue, je le comprends. Mais que, une fois acquis qu'il est aveugle à jamais, il mette un point d'honneur à ce que cette donnée-là soit sans effet et à faire précisément ce qui eût semblé le plus interdit aux aveugles, c'est ce que la modernité approuve fort, mais je ne serais pas étonné qu'elle ait tort. S'il est avéré qu'on ne va pas y voir, il me semble que développer la finesse de son ouïe, par exemple, est une plus grande source de sagesse et de dignité que de tenir absolument à faire le tour du monde pour contempler les musées. Si décidément on ne va pas avoir de jambes qui nous portent, vaut-il mieux s'obstiner à vaincre l'Everest, ou bien accepter son infirmité, l'habiter et en tirer parti pour se consacrer à l'étude, à la méditation, à l'exercice permanent de l'esprit ?

Vendredi 30 mai, dix heures et quart, le soir. Tant pis, nous ne pouvons pas nous soumettre plus longtemps au temps qu'il fait. Il faut nous remettre en route pour aller voir de nouveaux sites, sans quoi le deuxième volume des *Demeures* ne sera jamais fini avant l'été, c'est-à-dire avant le moment où je dois me consacrer au troisième, *Grande-Bretagne II*. Demain nous irons au Cayla chez les Guérin, sans doute, ou bien à Hautefort pour Bertran de Born. Pourtant la météorologie n'annonce que de la pluie, et la même chose pour dimanche. Comment faire des photographies dans ces conditions ?

Si du moins j'avais profité de ces mauvais jours et de l'impossibilité des excursions pour avancer le roman, *L'Écart* ! Je m'étais donné pour exigence d'avoir deux cent mille signes le 31 mai. Le 31 mai c'est demain et je n'en suis qu'à cent quarante-huit mille. Or je ne puis m'en prendre qu'à moi-même pour ce retard. Aujourd'hui et hier, je n'avais même pas de photographies à mettre en ligne. Et pourtant tout s'est passé comme si j'en avais : je paresse, je baguenaude dans la bibliothèque, je me découvre toute sorte de tâches urgentes, je ne travaille pas.

Du moins ai-je commencé la révision "finale", post-durandique, des textes sur les demeures du Sud-Ouest déjà écrits (et déjà lus par Claude Durand, donc). Deux d'entre eux sont prêts pour l'impression, je crois : ceux qui concernent Loti à Rochefort et Montaigne à Montaigne.

***

"Mon" attachée de presse me téléphone tous les jours. Je n'en reviens pas d'avoir une "attachée de presse". À quelques fantaisies près dont s'était pris Paul Otchakovsky, une ou deux fois, et qui n'ont pas duré, je n'ai jamais eu d'"attachée de presse". C'est une grande nouveauté dans ma vie.

Enfin *si*, j'en avais bien une avant celle-ci, chez Fayard, et elle m'a même accompagné une fois à une émission d'Ardisson, à je ne sais quel

diable vauvert. Mais je n'ai pas souvenir qu'elle m'ait jamais téléphoné, ni moi à elle. Sophie Barrouyer, qui m'a téléphoné aujourd'hui, est tout à fait convaincue que non seulement cette dame ne faisait rien pour moi, ce qui est à peu près acquis, je pense, mais qu'elle faisait en sorte de me nuire, étant intime de Z., de A. et de B., protagonistes essentiels de l'"affaire Camus", au premier rang de mes pires adversaires. Tous ces gens, et parmi eux mon ancienne *attachée de presse*, donc, passeraient leurs vacances ensemble, paraît-il, en Corse ou à la Colombe d'Or ("la Colombe d'Or" semblait une circonstance très aggravante dans le tableau dressé par Sophie B.).

C'est agréable d'avoir des personnes qui se chargent d'être paranoïaques à votre place – et cela d'autant plus si, comme chez la plupart des paranoïaques, il y a beaucoup de vérité dans leur discours. Il est bel et bien attesté que mes "services de presse" sont toujours très mal arrivés, et, la dernière fois, pas arrivés du tout. Il est assez tentant de penser qu'ils n'avaient pas été envoyés ; tandis que, cette fois-ci, ils arrivent à merveille, et me valent toute sorte de remerciements.

On dirait que la méthode porte ses fruits, qui plus est. Rien que dans la journée d'hier, j'ai envoyé une photographie de Sissinghurst Castle à *L'Express*, qui la réclamait pour illustrer un article à paraître sur les *Demeures* ; et me suis offert le luxe de refuser une émission de télévision. Il est vrai qu'elle ne durait que trois minutes et m'eût obligé à aller à Paris rien que pour elle, le 6 juin. Mais le producteur de cet "Un livre, un jour" doit être un chaud partisan des *Demeures*, car il a décidé de maintenir l'émission sur ce livre malgré mon absence. Elle sera diffusée le 23 juin.

Cela dit, sur Amazon.com, et malgré ce triomphe médiatique, *Demeures* et *Déculturation* oscillent doucement entre la sept millième place, les jours de gloire, et la quarante-huit millième. Mais je suis tout de même bien content d'avoir une "attachée de presse". Les "attachées de presse" – peut-être parce que j'en ai été un peu *deprived* – m'ont toujours semblé le dernier mot du *glamour* (d'ailleurs je n'arrive même pas à écrire l'expression sans guillemets…).

Lundi 2 juin, dix heures du soir. Avant-hier samedi, nous avons eu une chance extraordinaire : nous sommes partis le matin par un temps affreux, et seulement parce qu'il était impossible ce jour-là de ne pas voir une maison de plus pour le livre des *Demeures* alors qu'il en reste tant à visiter et à décrire ; et nous sommes rentrés le soir par une véritable tempête, qui d'ailleurs a laissé beaucoup de traces dans le pays – tous les lieux que nous avons traversés sont apparus le lendemain à la télévision (nationale), à la rubrique des inondations. Et, entre-temps, nous avons passé un long moment délicieux au Cayla, chez Maurice et Eugénie de Guérin, sous un ciel dégagé et lumineux, avec juste ce qu'il fallait de nuages pour la photographie.

De ce Cayla je n'ai que du bien à dire, de toute façon, et cela aussi est une excellente chose, car, après les déconvenues successives de Nérac, où Marguerite de Navarre est à peine présente, de Figeac, où la maison de Champollion n'est plus qu'un froid musée, et de Bourdeilles et Brantôme, où de Brantôme il n'y a aucune trace (ah, et j'oubliais Fénelon fermé, et Les Arques où l'on ne visite pas la maison de Zadkine…), mon livre commençait à prendre un tour maugréant et râleur, auquel je ne suis que trop porté et dont je craignais qu'il ne fît mauvaise impression, pour commencer, à mon premier lecteur, Claude Durand, qui lit mes textes au fur et à mesure de leur production (on aura rarement vu, sans doute, circuit éditorial aussi court et surtout aussi rapide : visite le samedi, écriture du texte le dimanche, relecture par Pierre le lundi – il corrige les fautes d'orthographe –, arrivée le mardi sur le bureau de l'éditeur…). Je lui ai envoyé aujourd'hui même celui qui concerne Le Cayla, et, *mirabile visu*, je ne m'y plains pratiquement de rien, si ce n'est un peu d'Andillac, le village (mais on ne le voit pas du château) dont toute les maisons ont été récurées et les rues pavées comme pour un studio de cinéma (spécialisé dans les clips publicitaires) ; tandis que Le Cayla est parfait, parfait, parfait – je compte lui donner trois étoiles, comme à La Brède, et je ne vois rien d'autre (oh, Malagar est très bien, tout de même…), dans ma partie d'appréciations critiques et de renseignements pratiques.

Il y a d'abord que la maison est irrésistible, simple, noble et bien assise ; qu'elle commande, comme le Bateman's de Kipling, un beau paysage à peu près intact, de tous les côtés ; qu'elle est bien plus *maison d'écrivain* que *musée*, bien qu'elle comporte un petit musée ; et qu'elle est excellemment administrée, alors qu'elle appartient au département du Tarn et que je me méfie comme de la peste, en général, pour les fonctions de conservateur et gestionnaire de monuments historiques, en tout cas, et tout spécialement de *maisons*, des administrations départementales, comme d'ailleurs municipales. Celle-ci se comporte à merveille, c'est-à-dire qu'elle ne fait à peu près rien, ou plus exactement que ce qu'elle fait ne se voit pas. Preuve ultime de cette discrétion et de cette réserve, Le Cayla a conservé, par pans entiers dessinés par le hasard et par le temps, des fragments de son vieux crépi, et ses pierres ont gardé loisir de paraître tous leurs âges.

Contre tout espoir matinal j'ai pu faire mes photographies, donc, et si elles ne sont pas excellentes, je ne pourrai m'en prendre qu'à moi-même, pas aux dispositions du ciel, qui étaient aussi favorables que possible. Comme j'espérais que le soleil dans sa course finirait par toucher, avec le soir, en cette saison, la façade nord, qui est un peu au nord-ouest, je crois, nous avons, résolus à attendre ce moment, passé plusieurs heures au Cayla, ce qui nous a valu, comme en 2006, outre une visite à Andillac et quelques instants de recueillement sur les tombes, là-bas, une longue promenade dans le parc, lequel se distingue à peine de la campagne, mais celle-ci plaisante, élégiaque et bucolique au possible.

La dernière fois nous avions découvert Puycelci, au retour. Cette fois-ci ce fut la forêt de la Grésigne, qui m'a plu tout à fait autant, et d'autant plus qu'elle est de surface très ondulée, de sorte qu'en de certains points d'elle-même on peut la voir se creuser et se soulever comme une mer. Ma grande théorie inédite est que *Le Centaure* en est sorti tout armé, c'est-à-dire tout nu :

> *J'ai reçu la naissance dans les antres de ces montagnes. Comme le fleuve de cette vallée dont les gouttes primitives tombent de quelque roche qui pleure dans une grotte profonde, le premier instant de ma vie tomba dans les ténèbres d'un séjour reculé et sans troubler son silence.*

Venait-on chasser là, du Cayla ? Ou bien ce massif magnifique, beaucoup plus grandiose et sauvage que sa modeste élévation ne pourrait le donner à penser, est-il un peu loin de l'antre des Guérin ?

Mardi 3 juin, dix heures. C'est encore le mauvais temps qui règle notre vie, la photographie ayant offert aux états du ciel ce privilège que je n'avais jamais voulu, de mon propre chef, leur conférer. Pierre ne travaille pas le mardi, néanmoins nous ne sommes allés nulle part, aujourd'hui, et bien nous en a pris car il a plu toute la journée. D'autre part, la voiture était en révision à Auch. Ce passage au garage est d'ailleurs un sujet d'agacement, car il s'est fait sur la foi d'une publicité de la marque qui annonçait qu'au printemps on pouvait faire réviser sa voiture pour quinze euros. Quand j'ai téléphoné pour un rendez-vous, on m'a confirmé que cette "promotion" s'appliquait bien à la révision des trente mille kilomètres, qu'il fallait faire subir à notre véhicule avant de partir cet été pour la Grande-Bretagne, de toute façon, mais ce n'était pas urgent. Révision il y a tout de même, avant l'heure, pour profiter de l'offre. Mais, finalement, elle coûte deux cent cinquante euros :

« Ah non, le forfait, ça ne valait pas pour la révision des trente mille ! Ça m'étonne qu'on vous ait dit ça… »

Et deux pneumatiques à changer, cinq cent cinquante euros, soit plus de huit cents pour l'ensemble… L'épisode est irritant et déplaisant, mais moins que l'avocat qui devait m'appeler jeudi dernier et ne l'a pas fait, ni depuis lors.

Ce *journal* est une espèce d'écriture automatique : j'étais parti pour parler de la jolie promenade à pied que nous avions faite hier soir, et je me retrouve dans des histoires de garage et d'avocat. C'est que les sujets d'agacement ont une prégnance redoutable.

La promenade d'hier n'a pas été de bout en bout agréable, d'ailleurs, car en son beau milieu je suis tombé dans l'eau. C'était un épisode presque dramatique, au demeurant, ou qui aurait pu l'être, d'une part parce que mon appareil photographique est tombé avec moi, et il passe pour craindre l'eau plus que tout – néanmoins il semble fonctionner

encore ; d'autre part parce que, eussé-je été seul, je ne sais pas comment je me serais tiré de ce qui ressemblait fort à des sables mouvants, ou du moins à leur principe meurtrier : m'étant avancé dans des champs inondés pour prendre des photographies, je m'inquiétai qu'une de mes jambes s'enfonçât très avant dans l'eau et le limon, m'appuyai sur l'autre pour dégager la première, ne fis qu'enfoncer la seconde encore plus profond, et finalement tombai en avant. Sans Pierre, je me serais peut-être noyé, qui sait ? Lui ne m'a tiré de ce mauvais pas qu'en m'extirpant de mes bottes qui, dans un premier temps, sont restées sur place. Nous avons pu ensuite les récupérer, et je suis rentré clapotant en elles.

Mais c'était très beau, très beau – non pas le spectacle piteux que j'offrais, certes, mais la vallée inondée sous le beau temps un moment revenu, ciel très bleu et gros nuages très blancs. Nous avions contourné la ferme de Subervie pour prendre l'Auroue à revers, car il n'était pas question de la traverser autrement que sur le pont routier ; et pour photographier le spectacle de la vallée inondée, je voulais avoir le soleil derrière moi. Au retour nous avons assez longuement parlé au maître de Subervie, qui est toujours très aimable, et à son épouse. Il ont ouvert un gîte rural dans une des dépendances de leur ferme. Je les ai grandement félicités de l'heureuse administration de leurs bâtiments, car eux ont conservé leurs crépis anciens, qui sont d'ailleurs magnifiques. À ma relative surprise, M. Dulau m'a dit que l'architecte auquel ils avaient eu affaire, pour l'installation du gîte, était de la même opinion que moi, et les avait beaucoup encouragés à ne pas toucher à leurs crépis.

Ailleurs, pourtant, les défaites s'accumulent, en cette guerre désespérée. Il y avait une maison que j'aimais beaucoup dans le premier hameau qu'on rencontre après l'église de Magnas, avant Le Sarthé, quand on se dirige d'ici vers Castelnau-d'Arbieu. Elle appartenait à un couple d'Anglais, je crois, que je voyais un peu au temps de mes activités culturelles – qu'ils encourageaient hautement, elle surtout. Sans doute sont-ils partis, et retournés en Angleterre, qui sait. Certainement ils ont vendu leur maison, en tout cas, car le crépi qui faisait mon admiration, et qui m'était une consolation face à la destruction de tous les autres, a été récemment arraché : je m'en suis rendu compte en allant à Fleurance,

mercredi dernier, chez l'avocat. La maison a perdu tout son caractère, bien entendu, et elle est à présent d'une banalité à pleurer.

Mercredi 4 juin, onze heures du matin. Le téléphone sonne si peu souvent, dans cette maison, Flatters est à tel point notre seul correspondant régulier, que Pierre, quand la sonnerie se fait entendre, dit :

« Tiens ? Mais qui cela peut-il être ? Jean-Paul a déjà appelé ! »

Dix heures du soir. C'est finalement Frédéric Mitterand qui a été nommé à la Villa Médicis. Je m'en réjouis pour lui, et je m'en réjouis pour moi car cette nomination me ferme moins la porte des lieux que ne l'eût fait celle de Laure Adler, *say*.

***

Grâce sans doute aux efforts de "mon" "attachée de presse" (je n'arrive pas à m'y faire), il est paru dans *L'Express* un article sur *Demeures de l'esprit 1*. Je ne suis pas fou du titre ("Au vrai chic anglais"), mais le texte est tout à fait favorable. L'auteur est ce Jérôme Dupuis qui était venu ici il y a un an ou deux, si je ne me trompe, pour faire avec moi un entretien destiné à *Lire.*

Pierre et moi avons le plus grand mal, *speaking of Demeures de l'esprit*, mais *2*, cette fois (France, quart sud-ouest), à mettre sur pied notre mois de juin et les premiers jours de juillet. Il reste encore une bonne vingtaine de sites à voir, au moins, mais les trois quarts d'entre eux ne sont ouverts que certains jours, jamais les mêmes. Pierre n'est libre que le samedi, le dimanche et le mardi, et je n'aime pas voyager sans lui. Je dois passer une semaine à Paris (à partir de mardi prochain). Et, bien sûr, je dois finir *L'Écart* !

Après les marins-pêcheurs, ce sont les agriculteurs qui manifestent à cause du prix du carburant. Je ferais bien de m'y mettre aussi, et d'arpenter les rues de Lectoure sous une pancarte de contreplaqué, au nom de la corporation des faiseurs de guides, qui sillonnent le pays en tous sens. D'autre part nous n'avons pu trouver jusqu'à présent que cinq ou six maisons d'écrivains en Irlande – trop peu pour constituer un volume, comme j'avais l'intention d'en faire un. Du coup, il semblerait raisonnable d'ajouter l'Irlande à *Demeures de l'esprit 3*, c'est-à-dire *Grande-Bretagne II*, le volume dont nous devons nous occuper cet été, qui de la sorte deviendrait *Grande-Bretagne II & Irlande.* Mais ce serait se lancer dans de considérables dépenses supplémentaires. Or Claude Durand a déjà décliné une demande de ma part d'augmentation du plafond des *notes de frais*, pourtant pulvérisé par les dépenses de voyage et de documentation, et je n'ai pas envie de revenir à la charge. Je devrais faire un volume sur les maisons d'écrivains en Haïti…

***

Pour mesurer à quel point la musique "savante" (comme on est obligé de dire à présent pour se faire comprendre…) est morte, à quel point, plus exactement, elle a disparu de la "culture", il faut prendre la mesure de son absence chez les personnes cultivées. Sur Flickr il y a (très minoritaires, certes) des personnes cultivées, ou même très cultivées : des personnes qui consacrent tous leurs loisirs à photographier des chapiteaux romans, par exemple, ou à explorer dans tous ses détails l'art copte, ou bien celui de l'Émilie-Romagne. Il y a aussi, toujours sur Flickr, quelque chose qui s'appelle le *profil*, où les usagers se présentent, répondent à des questions sur leurs goûts, sur leurs intérêts divers. Or on y constate…

Jeudi 5 juin, dix heures du soir. ... que personne, fût-ce parmi les universitaires d'Oxford qui président aux destinées d'un groupe voué à la recension exhaustive des églises de l'Oxfordshire, ni chez les

collectionneurs de photographies ornées de citations littéraires, personne ne s'intéresse à la musique classique, ni n'affiche le moindre goût pour elle. C'est fini. Oh, j'exagère sans doute un peu en écrivant *personne* – un scrupule me vient, car, depuis que j'ai pris la résolution de rédiger cette note, que je n'ai pas eu le temps de coucher sur le papier ou plutôt sur cet écran ces derniers jours, je suis tombé, pour me donner tort, sur un amateur de Palestrina, et de Weber, et de Schoenberg : mais c'était la première fois que cela m'arrivait, et c'est jusqu'à présent la seule. Ou bien quelqu'un, pour contribuer à remplir la rubrique *goûts musicaux*, mentionne bien Brahms, oui, ou Beethoven, mais c'est en troisième ligne, au milieu d'une liste où figurent en bonne place Indochine, Full Metal Jacket ou Sylvie Vartan.

Quand j'avais douze ou treize ans, à Massillon, mon école à Clermont-Ferrand, la question : « Et en musique, qu'est-ce que vous aimez ? » ne pouvait comporter qu'un type de réponse, selon les préférences des uns ou des autres : Brahms, Vivaldi, Chopin, les Russes, les *Gymnopédies*, etc. J'imagine que certains de mes camarades écoutaient autre chose, mais cet autre chose ne relevait pas, dans leur esprit, de la question : « Quels sont vos goûts musicaux ? » Si l'on voulait entendre parler de lui, cet autre chose, il fallait demander : « Et dans les variétés, vous avez des préférences ? » Aujourd'hui les variétés sont toute la musique, et tel qui sait tout d'Adorno peut très bien ne jamais songer à écouter Schumann.

Le paradigme de ce changement formidable, ce sont pour moi ces cafés achriens du Paris des années soixante-dix, tels Le Dauphin, rue de Buci, ou L'Apollinaire, boulevard Saint-Germain, à l'ombre de l'église (celui-ci a aujourd'hui tout à fait disparu) : lesquels, tout à coup, ou bien profitant de vacances, d'un voyage, d'un séjour de quelques mois que j'aurais fait en Italie, par exemple, redevenaient ou devenaient tout à fait "normaux", hinarces, hétérosexuels. J'avais chaque fois le plus grand mal à me convaincre d'une si radicale transformation. Ce doit être un malentendu, pensais-je, ça ne va pas durer : il n'est pas possible que tous les garçons et les hommes qui avaient ici leurs habitudes depuis des années aient subitement disparu, migré ailleurs, soient morts, ou sortis de ma vie. Et pendant des semaines et peut-être des mois je m'obstinais à

retourner à des terrasses qui avaient perdu tout le caractère particulier qu'elles avaient eu longtemps et qui m'avait d'abord attiré (ainsi lorsque le quartier "gay" de la capitale s'est massivement transporté, en quelques mois à peine, peut-être moins, de Saint-Germain-des-Prés au Marais).

La musique savante, classique, était la seule musique de la culture. Si quelqu'un était cultivé, la musique, pour lui ou pour elle, c'était cette aventure occidentale qui allait de Guillaume de Machaut, mettons (on n'avait pas encore inventé Hildegarde von Bingen…), à Boulez, Berio ou Ligeti. Aujourd'hui, non seulement on voit de grands intellectuels pour qui la musique ce sont les Doors, Portishead ou Philippe Katerine, mais on ne rencontre plus guère que cela. C'est en tout cas à ce registre de réponses qu'il faut s'attendre si la question s'émeut au sein d'un groupe donné d'agrégés de philosophie ou d'écrivains P.O.L. Et, face à cet état de fait, il en va pour moi comme lorsque à l'Apollinaire il n'y avait plus soudain que des marchands de biens de Lons-le-Saunier venus à Paris faire une cure de théâtre de boulevard, ou le pharmacien de la rue de Rennes impatient de son rendez-vous avec la jolie vendeuse de la rue de Tournon : je n'arrivais pas à me convaincre de ce qui s'était passé, je croyais à un mauvais rêve, j'étais sûr que ce que j'avais toujours, ou longtemps, connu allait redevenir comme avant, que cette méchante parenthèse allait se refermer d'un instant à l'autre, que la réalité allait reprendre son cours et ses droits – hélas non, la réalité c'est Philippe Katerine, Alanis Morissette ou Grand Corps Malade…

***

Nous étions au Cayla samedi, j'ai écrit dimanche le texte relatif à ce domaine-là, lundi je l'ai expédié par courrier électronique chez Fayard, mardi Claude Durand le lisait et ce soir je le relisais pour le mettre définitivement au point en tenant compte des annotations présidentielles – en l'occurrence il n'y en avait pour ainsi dire pas. On peut dire que ma petite entreprise tourne à plein rendement. Mais je n'ai trouvé que cette heure vespérale pour procéder à ces relectures ultimes et urgentes, et donc elles empiètent sur le temps censément voué à ce *journal.*

Des tiraillages lointainement réminiscents des beaux jours de l'"affaire" se sont fait entendre aujourd'hui à propos de *La Grande Déculturation.* Pierre Assouline rappelle aux lecteurs de son blog que je suis un grand amateur de culs velus, ce qui ne paraît pas avoir de rapport très étroit avec le sujet mais qui, semble-t-il, l'a frappé ; et Frédéric Martel, dans le sien, intitule son billet "Un livre raciste", je crois bien – tout cela peu de chose, mais d'une grande élévation de sentiment et d'expression comparé aux "réactions" de lecteurs (quatre-vingt-quatre en quelques heures chez Assouline – je suppose que je devrais être flatté…).

Vendredi 6 juin, neuf heures et demie du soir. Autre pièce à verser au dossier de "la grande déculturation" : les magazines. Il y a longtemps que je n'avais pas vu *L'Express.* Il en est entré un dans la maison, hier, à cause de l'article de Jérôme Dupuis. *Marianne* m'avait semblé d'une hideur et d'une vulgarité visuelle inconcevables, quand cet hebdomadaire est apparu, mais il était voué à servir de modèle esthétique, c'est à croire, et *L'Express*, désormais, n'a pas grand-chose à lui envier. La couverture, rouge et fuchsia, en accord chromatique subtil avec la robe portée par Rachida Dati sur la photographie reproduite là, est absolument couverte de titres et de sous-titres, tous plus racoleurs les uns que les autres ("Enquête sur les caprices de Rachida Dati", "Ses coquetteries de diva", "Sarkozy va-t-il la lâcher ?", etc.), en caractères orange ou blanc. C'est absolument cauchemardesque. Et j'imagine qu'il en va à peu près de même toutes les semaines. Je faisais, dans *La Grande Déculturation*, la liste très incomplète de tout ce qui avait "baissé d'un cran", ou de plusieurs : on pourrait y ajouter que les hebdomadaires "sérieux", ou qui passaient pour tels, ressemblent à présent à la presse de caniveau, et *L'Express*, par exemple, à feu *Ici Paris* ou *Cinémonde.* Dieu sait à quoi ressembleraient ces journaux-là s'ils existaient encore…

De Rachida Dati il est beaucoup question partout. Je ne sais si c'est dans un article à elle consacré dans *Le Monde* ou bien dans celui de *L'Express* que j'ai lu que Mme le garde des Sceaux faisait régulièrement son jogging, en bonne sarkozienne, en écoutant en boucle Sylvie Vartan. Il me faut le répéter aux mânes du garçon de vingt ans que je fus : Mme le

garde des Sceaux fait son jogging en écoutant en boucle Sylvie Vartan, Mme le garde des Sceaux fait son jogging en écoutant en boucle Sylvie Vartan. Cela n'a pas l'air d'étonner les journalistes, qui ont beaucoup de choses à reprocher à Rachida Dati, mais certainement pas cela.

Flatters est mis hors de lui par le titre de l'article à propos de mes *Demeures*, "Au vrai chic anglais". Cet article occupe une demi-page sur deux colonnes (ce qui fait assez peu de texte), l'autre moitié de la page étant occupée par une publicité (pour un thriller publié dans la collection "J'ai lu"). La page en regard est agencée de façon parfaitement semblable. J'y ai eu l'œil attiré par un sous-titre ou hors-texte retentissant : « Le minuscule livre de Sylvain Tesson est un immense ouvrage ». Cette appréciation est précisée dans le corps du texte, chronique de François Busnel sur le livre de Sylvain Tesson, donc, intitulé *Aphorismes sous la lune et autres pensées sauvages* :

« Car ce livre minuscule est un immense ouvrage. *Mieux* [c'est moi qui souligne] : il deviendra, parions-le, votre livre de chevet durant tout l'été. »

Le lecteur, pour qu'il soit bien convaincu, est gratifié de quelques exemples.

« Non, ces *Aphorismes sous la lune*… sont tout simplement de merveilleux compagnons de vie. Quelques exemples ? Savez-vous ce qu'est le brouillard ? "L'haleine de l'aube après une mauvaise nuit". Une cascade ? Un "débit de boisson qui ne sert que de l'eau". Méfiez-vous, car "un jour les sentiers se vengeront d'avoir été battus". »

Si j'avais été critique littéraire, je pense que je n'aurais pas réussi non plus.

Lundi 9 juin, dix heures du soir. Nous sommes allés deux jours en Aveyron et avons vu trois "demeures de l'esprit" : le château du Bosc, où Toulouse-Lautrec a passé une partie de son enfance ; la maison natale de Jean Henri Fabre à Saint-Léons, dans le Lévézou ; et – entre ceci et cela géographiquement, mais le lieu était clos lors de notre premier passage, hier matin, et nous y sommes revenus à la fin de l'après-midi, après

Saint-Léons – le moulin de Roupeyrac, où naquit en 1846 François Fabié, poète rouergat mort en 1928 (il est le plus obscur de mes “clients”, au moins parmi les Français : j’avoue que je n’en avais jamais entendu parler avant d’entreprendre ce travail ; et j’ai sans doute déjà noté ici qu’il avait disparu du Grand Larousse).

Ce fut un très agréable petit voyage, à ceci près qu’il a fait mauvais presque tout le temps, comme décidément pendant tout ce printemps. J’eus la chance d’un rayon de soleil de deux ou trois minutes sur le Bosc, samedi après-midi, mais je découvre qu’il y a soleil et soleil, pour le photographe : celui-là était trop faible pour illuminer sinon la façade du château, du moins le fond de mon appareil. Et le même phénomène s’est reproduit le lendemain pour la maison de Fabre, à Saint-Léons. Nous ne pouvons tout de même pas retourner là-bas, à l’autre bout de l’Aveyron, dans le seul espoir d’un peu de lumière ! Et chez Fabié il pleuvait à notre premier passage, tandis qu’au second le soir se présentait sous la forme d’un rouleau de brume s’avançant. Heureusement il y a les intérieurs, auxquels je deviens un peu moins malhabile. Le moulin de Roupeyrac et Saint-Léons devront se contenter de vues de détail, chambres ou tables, mécanismes techniques ou instruments domestiques – de toute façon ce sont des attractions mineures ; le Bosc est en revanche passionnant.

C’est un bien beau département que l’Aveyron, je l’ai toujours pensé, et j’ai toujours eu un goût marqué, dûment répertorié dans mon *j’aime/je n’aime pas* ancien, pour ce que j’appelais globalement “le sud du Massif central” : Cantal, Lozère, Haute-Loire, Aveyron, et on pourrait leur ajouter le Lot et une partie du Tarn, et aussi, en souvenir de mes séjours anciens entre l’Orb et l’Agout, le nord de l’Hérault (sans oublier l’Ardèche). Sévissent gravement en ces contrées, néanmoins, les deux calamités habituelles : les stabulations, qui sont la plaie des pays d’élevage, et les arrachements de façades, qui gâchent le moulin de Roupeyrac comme la place aux Arcades de Sauveterre-de-Rouergue, bourg médiéval où nous avons couché. La table était très recommandée par le guide Michelin, et en effet nous avons fait là, samedi soir, un très bon dîner, invités par Pierre qui fêtait son passage au “sixième échelon” (sic). L’hôtel, même maison, nous avait fait un peu hésiter parce que nous ne le trouvions pas joli : rustico-moderniste, ou l’inverse, très en accord

en tout cas avec la Grande Pelade qui ravage sa petite ville – néanmoins la patronne était aimable, le chef excellent je l'ai dit, les chambres confortables, et, installé dès cinq heures de l'après-midi, comme l'année dernière en Angleterre, j'ai pu bien avancer le jour même le texte sur le Bosc, qui est parti ce matin pour Paris, revu et corrigé ; ceux qui concernent Durenque et Saint-Léons, en revanche, devront attendre.

Nous sommes passés à Villefranche-de-Panat, à Truel, à Saint-Rome-de-Tarn, patrie de Mgr Affre, qui a là sa statue. Mais ce que nous avons vu de plus beau, c'est le village de Castelnau-Pégayrols, dans le Lévézou, avec ses deux belles églises romanes, ses remparts, son presbytère et son château ; et surtout, peut-être, pas très loin de là, sur la commune de Saint-Beauzély, le splendide prieuré grandmontain de Comberoumal, dans un site admirable et qui, chose incroyable à dire, n'est gâché par rien. Les bâtiments conventuels sont aujourd'hui une grosse maison habitée, qui a fait l'objet d'une restauration dont je n'approuve pas tout – j'ai du mal à me faire, décidément, aux vitres d'un seul tenant –, tandis que l'église et la salle capitulaire, percée d'une ouverture à trois baies, comme à Flaran, sont dans un état de conservation et d'entretien merveilleux. Il faut dire que leur construction était d'une noblesse et d'un dépouillement saisissants, dont l'architecture puissante et simple fait grand honneur à l'ordre de Grandmont, dont elle est, nous dit-on, très représentative. Au profane que je suis il semble qu'on n'est pas très éloigné de Cîteaux, la décoration historiée étant pareillement bannie ici et là. Du coup, toute la beauté est recherchée et obtenue par le seul agencement des lignes, des volumes, et du sort qu'ils réservent à la lumière : le résultat, en l'occurrence, est calmement éblouissant.

Paris, nouvel atelier de Flatters, rue Jean-Lantier, jeudi 12 juin, onze heures et quart, le soir. (À vrai dire, c'est plutôt rue *des Deux-Boules*, techniquement, car c'est là que se trouve l'entrée – mais Flatters et moi sommes d'accord pour trouver cette adresse d'un comique un peu gros, et toutes les fenêtres donnent sur la rue Jean-Lantier…)

(Voilà, bon exemple de mes problèmes typographiques, et spécialement de ponctuation : est-ce qu'il faut un point final, là ?). (Et là ?). (Et là ?)

Ceci ne pourra être qu'un bref relevé chronologique, car je meurs de fatigue :

Avant-hier mardi j'ai quitté Plieux, seul, vers onze heures du matin, et sur les deux heures touchais Rochefort, où je devais photographier, le jour de fermeture hebdomadaire, la maison de Loti. Le conservateur, qui est un ami à la fois de Bruno Vercier et de Stéphane Martin, m'attendait. J'ai passé entre ses murs une grosse heure et pris une centaine de photographies. Si trois ou quatre sont *utilisables*, absolument sans plus, je pourrai m'estimer satisfait – la plupart sont tout à fait ratées : je ne suis décidément pas un maître de la lumière basse, et, cette maison de Loti, on y voit comme dans le cul d'un… (non, rien (je n'aurais d'ailleurs, sauf pour l'éclairage, que du bien à dire du cul des…, dont j'ai quelques souvenirs délicieux (mais bon))). J'étais à Paris vers neuf heures, prenais mes quartiers dans le nouvel atelier de Flatters rue Jean-Lantier (donc), et dînais avec lui dans son appartement de la rue Berger (mais pas sur le balcon car il faisait trop froid).

Hier, mercredi, j'ai passé une journée extrêmement futile, consacrée pour l'essentiel au renouvellement de ma garde-robe (qui en avait grand besoin, il est vrai). J'ai dépensé tout l'argent, et sans doute un peu davantage (le calcul étant fait sur les prix de l'hôtel Bourgogne & Montana, rue de Bourgogne, où Pierre et moi étions descendus la dernière fois et qui est celui qui m'agrée le plus à Paris, jusqu'à présent…), que me fait économiser l'hospitalité de Flatters en son nouvel atelier. Je ne rêve qu'Inde, en matière de mode. Pour une fois je suis lassé avant les autres de quelque chose d'ancien, en l'occurrence les longs revers de veste qui sévissent depuis le XIXe siècle – je ne peux plus les supporter, qu'ils soient ou non assortis de cravate. Ce qui me semble la solution la plus élégante, pour le buste de l'homme et son col, c'est la mode indienne ou anglo-indienne, la veste à col Nehru, comme je crois qu'on dit. J'en ai cherché jusqu'à Vancouver où j'ai appris ce nom-là, mais pas trouvé la chose. Et je ne l'ai pas trouvée davantage dans Paris, malgré une expédition à pied dans le quartier indien, entre la gare

du Nord et le métro La Chapelle. Apparemment il n'y a rien dans Paris qui ressemble à la veste grège ou safran de mes rêves, à col sans revers. Mais, à défaut de trouver exactement ce que je cherchais, j'ai acheté deux costumes, un noir et un blanc, nettement plus "habillés" que ce que j'avais en tête, mais à col Nehru, et deux vestes, dont l'une est une espèce de saharienne beige, avec force poches, beaucoup plus *de sport* que mon idée, elle, au contraire, et une autre, ruineuse, grise, en je ne sais quelle peau de bête (chevreau ?). Une grande partie de la journée d'aujourd'hui a été occupée à des retours sur les lieux pour essayages ou retraits des objets après retouches diverses, et ce n'est pas fini. Mais hier j'ai aussi, et surtout, eu un long entretien radiophonique en direct, sur Radio Courtoisie, avec Paul-Marie Coûteaux, après quoi nous dînâmes chez Lipp, entre onze heures du soir et une heure du matin. Coûteaux est un bien sympathique garçon, je trouve (même si je ne partage pas toutes ses idées ; mais ça n'a jamais empêché la sympathie) ; et l'émission elle-même, où nous étions, merveille, en tête à tête, s'est très bien déroulée, à mon sens. Cependant, je me fais peut-être de grandes illusions et ne dispose d'aucune connexion, ici, en ce loft sans même une ligne téléphonique, pour savoir ce qu'on en a pu penser à l'In-nocence, par exemple.

Quant à la journée d'aujourd'hui, trois phases : séances de photographies de l'ancien atelier de Flatters, qu'il va quitter, rue des Bourdonnais (il me semble que quelques-unes des images prises ne sont pas trop mauvaises, et ce seront autant de souvenirs, attrapés in extremis) ; longue visite au musée du quai Branly, où j'ai vu trois expositions, l'une sur les découvertes archéologiques de la péninsule de Paracas, au Pérou, une autre, un peu liée à la précédente, sur la créatrice de tissus Elena Izcue, l'Anni Albers péruvienne, et sur son séjour parisien entre la fin des années vingt et la fin des années trente, et la troisième intitulée "Planète métisse", avec le sous-titre "*to mix or not to mix*" – en effet, *that is the question* ; avant et après cela je suis passé au Printemps et aux Galeries Lafayette, où m'appelaient encore des histoires de retouches et l'impérieuse nécessité où nous étions, Pierre et moi (mais Pierre n'arrive que demain), d'acheter slips, caleçons et chaussettes, ce que je fis. Et je dînai à l'Ao Yama, modeste restaurant japonais de la rue de la Verrerie, si je ne me trompe, où j'avais naguère mes habitudes, en une période qui s'éloigne et qui pourtant était déjà, pour moi, "post-historique".

Paris encore, nouvel atelier de Flatters, dimanche 15 juin, dix heures et demie du soir. Je me demande si la pulsion la plus forte et la plus naturelle, en moi, n'est pas tout simplement l'esprit de contradiction.

Flatters m'avait dit pis que pendre de l'exposition "Traces du sacré", au Centre Pompidou, au point que je n'y suis pas allé avec Pierre tant qu'il était ici, mais m'y suis rendu seulement après son départ, cette après-midi, comme un supplément scrupuleux aux activités de la journée. Le fait est que je ne l'ai pas trouvée si mauvaise que je me l'étais laissé dire. Si personne ne m'avait prévenu contre elle, l'aurais-je jugée exécrable ?

Il est vrai qu'elle est beaucoup trop densément accrochée, comme un capharnaüm, et que, en tant qu'exposition, elle n'a aucune dimension visuelle, et c'est fâcheux ; d'autre part elle est beaucoup moins informative qu'elle ne pourrait l'être, car les cartouches, bien que très

bavards, s'abstiennent de donner, par exemple, les dates de naissance et de mort des artistes, pourtant très obscurs, bien souvent ; ajoutons que sur le même thème j'aurais fait des choix tout à fait différents, de même, sans doute, que n'importe lequel des visiteurs. N'en demeure pas moins qu'elle est vaste et riche, et qu'elle abonde en œuvres assez peu connues ou rarement vues d'artistes majeurs, ou bien en œuvres très intéressantes d'artistes mineurs ou tout à fait inconnus. Bref, elle a l'air d'une foire ou d'une brocante, mais on y apprend beaucoup de choses et on y découvre ou revoit quelques œuvres admirables, pas nécessairement du domaine de la peinture.

Autre exemple de ma pulsion de la contradiction : Corinth. Il y a bien trente ans que je me bats pour Corinth et pour le faire connaître de mes quelques lecteurs, ce qui d'ailleurs n'a pas empêché la *vox mediorum*, ces dernières semaines, de répéter à satiété que Corinth était totalement inconnu en France et qu'aucun Français n'en avait jamais dit un mot (je suppose que je suis bantou…). Il n'empêche que Corinth est présentement en gloire au musée d'Orsay et que tous les autorisés de parole y vont de leurs couplets admiratifs, sur le mode :

« Ah, ce Corinth, quel grand artiste ! Comment avons-nous pu l'ignorer si longtemps ? »

Du coup me voici libre de commencer à lui trouver des défauts, et je n'y manque pas. Il est souvent, et peut-être fondamentalement, bien proche de notre peinture académique, ou plus exactement de la plus enlevée de notre peinture de Salon. Il y a du Ribot en lui, du Rochegrosse et même, ici et là, du Boldini, tant il est virtuose. Mais je ne voudrais pas qu'on m'en croie trop. Si ce malheur arrivait je retournerais à mes positions premières et insisterais sur la puissance de Corinth, sa vitalité, sa mâlitude, sa détermination à aller de l'avant.

***

C'est justement à l'entrée du musée Corinth, avant-hier vendredi, que Pierre et moi nous sommes retrouvés après deux jours de séparation. Il était alors midi et quart. Vers trois heures et demie nous sommes passés

ici et presque aussitôt repartis pour la Maison de la radio et l'enregistrement de l'émission de Finkielkraut, "Répliques", où j'avais en face de moi, sous la direction de l'hôte, Stéphane Martin. Pierre et moi, aussitôt après, nous sommes rendus à la Maison de l'Amérique latine, boulevard Saint-Germain, où avait lieu une longue mais intéressante soirée d'hommage à Robbe-Grillet. Nous avons retrouvé là Flatters et Paula, et dîné très tardivement chez Lipp avec ledit Flatters, Catherine Robbe-Grillet et celle qu'elle nous a présentée comme sa nouvelle compagne.

Hier nous sommes allés dans l'Allier pour y voir enfin, à Ygrande, la maison d'Émile Guillaumin que nous avions trouvée fermée en octobre dernier. Nous avions dû partir tôt, parce qu'un précieux électricien, très attendu et espéré, venait ici à huit heures du matin. En chemin nous avons entendu l'émission de Finkielkraut enregistrée la veille, précédée d'un "chapeau" très agressif à mon endroit de Frédéric Martel, qui anime l'émission précédente et devait donc annoncer celle de Finkielkraut. Il s'est acquitté de cette tâche en informant ses auditeurs que Finkielkraut allait recevoir Renaud Camus et que lui se demandait bien pourquoi, parce qu'avec Renaud Camus il n'y avait pas à débattre. Finkielkraut, à qui j'ai parlé ce matin, voit dans cet incident un véritable *casus belli*, et entend bien qu'il ne reste pas sans suite. Comme il le prend à cœur à ce point, je suis heureux de n'avoir pas à m'en soucier – esprit de contradiction toujours, peut-être ?

Nous avons profité de notre expédition dans l'Allier pour visiter le château des Pêcheurs, à La Bussière, dans le Loiret, pour découvrir certain château de Villars et même deux (l'un près de Magny-Cours, dans la Nièvre, l'autre près de Villeneuve-d'Allier, au retour), pour marcher longuement le long du pont-canal, à Briare, pour voir ou entr'apercevoir les châteaux de Lévis, dans l'Allier, de Saint-Augustin, de Bourbon-l'Archambault, de Suys, du Riau, d'admirer les églises de Couleuvre, de Bourbon-l'Archambault, de Saint-Menoux – expédition très dense et très agréable, dont nous ne sommes revenus qu'à deux heures du matin, passablement épuisés.

Je le suis aussi ce soir après avoir vu successivement, dans la journée, "Promenade" de Richard Serra au Grand Palais, les expositions de Peter

Doig et de Jonathan Monk au musée d'Art moderne de la Ville, et, seul après le départ de Pierre, l'église Saint-Pierre-de-Chaillot où je n'étais, je crois, jamais entré et qui m'a beaucoup impressionné ; puis, donc, au Centre Pompidou, la vaste exposition "Traces du sacré", si conjointement détestée par Flatters et par Mme Corinne Rondeau, une de mes bêtes noires de France Culture.

Denis Kessler, le directeur de cette station, était vendredi dans le studio pour l'enregistrement de l'émission de Finkielkraut, ou juste après, et il envisage, m'a-t-il dit, d'organiser sur la chaîne un débat entre lui et moi à propos de ce que je dis de ladite France Culture. Je serais très favorable à cet échange mais doute qu'il ait jamais lieu car son organisation dépend, un peu bizarrement, de Brice Couturier et de Julie Clarini, les responsables de l'émission "La suite dans les idées", qui nous recevrait. Apparemment, le président de France Culture ne peut pas ou ne veut pas imposer à ses producteurs une émission dans laquelle il serait présent ; mais bien entendu ce n'est pas lui qui risque d'être rebuté, c'est moi.

Grand Hôtel, Nontron, Dordogne, lundi 16 juin, onze heures moins le quart. Je viens de faire une assez jolie promenade crépusculaire dans Nontron en l'un de ces plus longs jours de l'année. La ville, à première vue, ne m'avait pas trop plu, mais par certain passage s'ouvrant à droite d'un joli édifice du XVIIIe siècle, qui est peut-être le château, ou *l'un* des châteaux, je suis arrivé à une très séduisante terrasse d'où l'on voyait, au-dessus d'une petite vallée où serpentait un filet de brume, toute la haute cité incurver ses terrasses, ses balustrades, ses étroits jardins et quelques belles façades classiques. La théorie de ces jardins s'achevait malheureusement, au point le plus élevé du panorama, sur les bâtiments en désordre, mais tous aussi laids les uns que les autres, de l'hôpital. Toutefois, ils ne suffisaient pas à tout gâcher, non plus que les diverses atteintes portées vers 1900 au petit château Louis XV que j'ai dit, par l'installation d'un anachronique et bourgeois grand *M* dans les frontons centraux des deux façades, sur la rue et sur la terrasse, et, ces temps derniers, par l'arrachage, particulièrement imbécile dans ce contexte, des crépis sur la moitié du versant nord, ou *est*, ou *nord-est*, celui qui donne

sur la vallée et sur la belle terrasse où j'ai passé seul un long moment très plaisant, y ayant appelé successivement Pierre et Jean-Paul.

Ce petit "Grand Hôtel" où je suis arrivé vers huit heures et demie, ce soir, et où j'ai immédiatement dîné, est attenant à l'hôtel de ville, sur une place qui pour l'essentiel a dû être aménagée sous la Restauration, ou sous la monarchie de Juillet. En face de la mairie, à l'autre extrémité de la place, en contrebas, se dresse ce qui dut être une belle maison néo-classique, à en juger par son long balcon et par les consoles de sa corniche qui sont tout ce qui a survécu à un rigoureux massacre perpétré sans doute vers 1960. Nontron n'a certes pas la beauté de Brantôme, mais sa position sur une arête assez abrupte, la terrasse du petit château XVIIIe (qui pourrait être appelé aussi bien un *hôtel*…), le parc en contrebas, les jardins s'étageant, la courbe décrite par les maisons de la haute ville, et, ce soir, la pleine lune au-dessus de la rivière et du filet de brume qui l'épousait, tout prêtait, sinon tout à fait à l'amour, du moins à l'estime et à la sympathie.

Il a fait presque toute la journée un temps épouvantable. Sur le Bellac de Giraudoux, durant les deux ou trois heures que j'y ai passées, il n'a pas cessé de tomber des hallebardes. Qui pis est, la maison natale était fermée à mon arrivée, malgré toutes les promesses qui se peuvent lire dans les guides et ouvrages spécialisés. Indigné, j'ai remué ciel et terre, me suis plaint au syndicat d'initiative, ai dit que je venais spécialement de Paris (ce qui n'était qu'à moitié faux), ai évoqué mon travail en cours et les éditions Fayard, bref ai tant protesté qu'une dame d'ailleurs très aimable est allée tirer de sa retraite, ou plus exactement de sa *récupération* (sic – de quoi, grands dieux ?) le préposé coutumier, qui est venu m'ouvrir.

La maison, à ceci près qu'elle est bel et bien maison natale, est d'un intérêt mitigé. On y visite quatre pièces, dont deux, au rez-de-chaussée, ont tous les caractères d'un archaïque petit musée de province, où se tiennent des expositions tournantes, celle qui est actuellement en cours étant consacrée à Jean Blanzy et à Charles Sylvestre, bellachons comme Giraudoux et qui furent en correspondance avec lui ; tandis que les deux du premier étage sont l'une une bibliothèque, froidement emplie de livres ayant appartenu à Giraudoux, et l'autre une sorte de petit salon-bureau,

non moins froidement “décoré” de meubles qui furent siens, nous dit-on, mais ailleurs, dans une autre vie. Il a quitté très tôt cette maison et, avant qu’elle ne devienne un musée, il y a une quarantaine d’années, elle fut, je crois, un hôtel – c’est dire si l’on est loin de l’atmosphère de ses premières années.

Bravant la pluie, j’ai exploré comme j’ai pu Bellac : vu le petit château du XVIe siècle qui sert aujourd’hui de mairie ; observé le théâtre du Cloître où se tient un festival qui faisait plus de bruit, il me semble, il y a quarante ans qu’aujourd’hui ; remarqué une ancienne auberge où La Fontaine, un jour de 1666, si je ne me trompe, a écrit, s’il faut en croire une plaque, “Le Coche et la Mouche” ; pénétré dans l’église où surnagent, bien minoritaires désormais, quelques éléments romans et gothiques ; et aimé la sérieuse petite folie XVIIIe qui fait office aujourd’hui de sous-préfecture. Je n’ai pas eu le courage, sous les déversements sans relâche du ciel, de descendre jusqu’à la rivière, le Vincou, qu’enjambe un pont médiéval recommandé. La configuration de Bellac, j’y songe, n’est pas sans quelque rapport avec celle de Nontron. La maison natale de Giraudoux est tout à fait dans le haut du pays, sur la modeste grand’route. On s’y croit au centre de la petite ville, quand on y arrive, puis on s’aperçoit que celle-ci se tient pour la plus grande part en contrebas, la partie la plus ancienne étant la plus éloignée.

Bellac regarde le Vincou comme Nontron le Bandiat. Un viaduc de caractère nettement Troisième République enjambe la vallée, et il a eu suffisamment le temps de se fondre dans le paysage pour ne pas lui nuire et pour lui conférer, au contraire, un agréable caractère de carte postale de fond de tiroir. Sur l’autre versant commence une magnifique campagne mais le regard, pour l’atteindre, doit comme partout payer son écot à la laideur.

Ce qui m’a enchanté, ce sont les champs et les bois, les prairies et les haies que j’ai traversés ensuite, en poursuivant mon voyage vers le sud selon cet axe qui m’est peu familier – lorsque je passais par Bordeaux, entre Paris et Plieux, je croisais plus à l’ouest ; et je passe plus à l’est à présent que je touche à Limoges. J’aurai attendu bien longtemps, décidément, pour découvrir les charmes du Limousin, qui sont considérables. Ou bien s’agit-il de la Marche ? Pierre, quand je lui ai

parlé tout à l'heure, a mentionné le plateau de Millevaches, mais je crois qu'il s'abuse. Mortemart et ses environs, pour ne rien dire du nom, m'ont tellement enthousiasmé, *whatever the case*, que j'ai envisagé d'y prendre mes quartiers pour la nuit, quoiqu'il ne fût alors qu'un peu plus de six heures ; mais le seul hôtel de ce beau village est fermé le lundi et le mardi, et j'ai donc repris la route.

Saint-Junien paraît avoir une belle église en partie romane, d'ailleurs plus ou moins fameuse, je crois ; cependant, la ville elle-même est plutôt laide. À Rochechouart je suis passé il y a vingt ou trente ans avec ma mère, et nous y avons vu, dans le magnifique château devenu centre d'art contemporain, une mémorable exposition de Richard Long. J'ai l'impression que ces lieux-là, qui ont tenu une certaine place dans la vie artistique – la preuve, nous y étions venus spécialement, et pas du tout passés par hasard –, font à présent beaucoup moins parler d'eux (comme Plieux, toutes proportions gardées…).

Pour parachever la séduction auprès de moi de ces contrées que je connais très mal, le ciel s'est éclairci in extremis, entre Rochechouart et Nontron. Et ce fut alors, sur les grandes échappées de prairies d'un vert profond bordées de part et d'autre par des bois, un haut ciel enfin bleu, pour ce qu'en laissaient contempler des nuages blancs boursouflés.

***

Il semble que je vais devoir retourner à Paris la semaine prochaine. Le projet d'émission avec Denis Kessler prend forme, mais il s'est élargi jusqu'à inclure à présent Maryvonne de Saint-Pulgent et Henri Loyrette, ce que je regrette, non par hostilité à l'égard de ces personnes mais par l'effet d'une nette préférence, chez moi, pour les entretiens en tête à tête, qui permettent seuls, à mon avis, de dire ce qu'on a à dire et de traiter un sujet quelconque sans qu'il soit noyé dans les interventions des uns et des autres. On m'a proposé plusieurs dates, ce qui m'a surpris et continue de me surprendre, car j'imagine le président du Louvre, au moins, plus tenu que je ne le suis par de strictes obligations. J'ai choisi le plus proche des jours proposés, mais ne serais pas étonné qu'il soit changé, comme

d'ailleurs la "distribution" envisagée : ces choses-là, dans mon expérience, se décident au dernier moment, après moult tâtonnements successifs.

Ce matin, en quittant Paris, je suis passé quelques minutes chez Fayard dont les bureaux étaient sur ma route vers la porte d'Orléans, et j'ai pu échanger quelques mots (je viens d'écrire *échanger quelques morts*, qui n'est pas mal…) avec Claude Durand, Hélène Guillaume, Sophie Kucoyanis, Chantal Marion. Je suis reparti avec, sous le bras, une biographie de Fénelon (Fayard) qui devrait m'être très utile dans les jours qui viennent.

Les retards s'accumulent pour les *Demeures.* J'en suis encore au texte sur Jean Henri Fabre, alors que, depuis la visite à Saint-Léons, j'ai vu les maisons de François Fabié, d'Émile Guillaumin et donc, cette après-midi, de Jean Giraudoux. Demain j'ai rendez-vous pour visiter avec son propriétaire le château de Richemont, ultime demeure de Brantôme. Je me demande si je ne devrais pas profiter de mon séjour dans la région pour voir aussi Hautefort, qui fut le fief de Bertran de Born. J'ai grand-peur de tout confondre…

Il y a aussi que toutes ces visites, et les voyages qu'elles impliquent, et la documentation qu'elles exigent, coûtent en moyenne (en France) deux cents cinquante euros par jour, ai-je calculé – ce qui rend toute l'entreprise peu rentable. Une des raisons qui me poussent très fort à finir ce volume-là avant l'été, c'est que je dois toucher deux mille cinq cents euros à la remise du manuscrit, et que j'aurai grand besoin de cet argent avant de partir pour la Grande-Bretagne où chaque visite revient en moyenne à trois cents livres, soit cinq cents euros. J'ai parlé ce matin à Hélène Guillaume de mon idée d'incorporer l'Irlande, où nous n'avons découvert que cinq ou six maisons d'écrivains ouvertes au public, dans le volume *Grande-Bretagne nord* (*Angleterre nord & Écosse*). Elle a promis qu'elle s'entremettrait auprès de Claude Durand pour que soient augmentés dans cette perspective les défraiements prévus. Mais comme de premières ouvertures en ce sens n'ont abouti à rien, j'augure mal du succès de la démarche.

Vendredi soir, à la Maison de l'Amérique latine, Pierre et moi étions à côté de Paul Otchakovsky qui, nous voyant arriver, a gentiment réservé

pour nous deux places auprès de lui. Il m'a reproché de ne pas lui avoir signalé ma présence à Paris. Cependant, si j'ai des remords à son égard, et j'en ai, c'est plutôt parce que ces jours-ci je ne travaille pas du tout à *L'Écart*, et que je ne vois même pas quand je vais bien pouvoir m'y remettre. Or la P.O.L me verse trois mille euros par mois pour écrire précisément ce livre-là. Suis-je un escroc ?

Plieux, jeudi 19 juin, dix heures et quart, le soir. Je vole un moment aux *Demeures* pour essayer de mettre ce pauvre *journal* au courant de la situation, qui est assez critique, au moins quant au travail, et sans doute aussi quant à l'argent – mais sur ce point je n'ose même pas regarder ce qu'il en est, et qui ne peut être que désastreux.

Toute ma volonté est tendue dans le désir de finir le deuxième volume des *Demeures* avant de partir, aux alentours du 10 juillet, pour la Grande-Bretagne et pour le travail sur le *troisième* volume. Et, pour une fois, je ne suis pas seul à me réclamer de la copie. Même ma nouvelle "attachée de presse" s'y met. Elle déplore de n'avoir pu s'occuper du premier volume suffisamment en amont et veut, cette fois-ci, envoyer des épreuves à différents magazines et revues de décoration ou de voyage avant la grande interruption de l'été, car c'est en juillet, m'explique-t-elle, que ces rédactions préparent leurs numéros de la rentrée ou de l'automne. Mais, pour avoir des épreuves, il faudrait avoir tout le texte et toutes les photographies. Or j'ai encore une quinzaine de maisons à voir et davantage encore à photographier car, de plusieurs d'entre celles que j'ai visitées, je n'ai pu prendre de bonnes images à cause du temps. Qui pis est, je suis en retard de cinq ou six textes par rapport aux sites les plus récemment parcourus : j'en suis encore à me débattre avec François Fabié et son moulin de Roupeyrac alors que nous étions là-bas il y a bientôt quinze jours et que j'ai vu, depuis, la ferme de Guillaumin à Ygrande, la maison natale de Giraudoux à Bellac, le château de Brantôme à Richemont et celui de Bertran de Born à Hautefort.

La photographie et le temps qu'il fait imposent à ma vie des contraintes que j'ignorais jusqu'à présent. Avant-hier mardi, je n'ai pu

obtenir de vues convenables de Richemont où m'ont reçu très aimablement le propriétaire et sa sœur, ni de Bourdeilles où je suis retourné aussitôt après, ni de Hautefort où j'ai fini la journée. J'ai longuement hésité à coucher dans ces contrées, dans l'espoir que le ciel serait plus clément le lendemain. Mais les chances m'en ont paru trop faibles, la dépense impliquée trop forte, sans compter que j'étais impatient de retrouver Pierre, et Plieux, et les chiens.

Je dois retourner à Paris mercredi prochain, non pas pour un mais pour deux enregistrements d'émissions de radio, l'un le matin et l'autre l'après-midi. Je vais donc devoir partir la veille et sans doute revenir le lendemain. J'avais pensé faire le voyage en train, pour une fois, mais je penche plutôt à présent pour la voiture, comme c'est ma pente "naturelle", car elle me permettrait de repasser en Dordogne, en chemin, pour tâcher de photographier correctement Hautefort, Bourdeilles et Richemont. Au retour nous pourrions passer par Ventadour, pour Bernard le troubadour. Il semble que Pierre puisse venir avec moi, n'ayant pas ces jours-là à surveiller les épreuves du baccalauréat, comme ces jours derniers. En revanche, il y aura quelque difficulté à coucher dans le nouvel atelier de Flatters, comme la semaine dernière. Lui commence à s'y installer tout à fait et il se sert du recoin où je m'étais établi comme d'un dépôt pour ses cartons et ses boîtes, qu'il ne veut pas voir ailleurs. Or ce recoin était la seule partie de l'atelier à peu près habitable par moi, car dans la première pièce on est directement sur la cour et l'on entend le bruit énorme de la porte cochère et d'une autre, métallique, chaque fois que quelqu'un entre ou sort : impossible de fermer l'œil.

Très curieux, d'ailleurs, combien, chaque fois qu'on séjourne chez des tiers, on s'aperçoit que des points pour nous capitaux n'y font l'objet d'aucune attention, comme si, pour ces tiers ou pour leurs voisins, ils n'avaient pas la moindre importance. Dans le cas présent, c'est à l'échelle de tout l'immeuble : ces deux portes, surtout la métallique, font toute la différence, pour moi, entre une maison habitable et une autre qui ne l'est pas. Il me semble que si je faisais partie des copropriétaires, ou des colocataires, la première, la plus urgente des questions à régler, dès mon installation, serait celle de ces portes, qui à toute heure du jour et de la nuit font un bruit d'enfer et ébranlent tout l'immeuble chaque fois

qu'une personne les franchit. Être réveillé par elles est si désagréable qu'en fait, plus ou moins consciemment, on préfère ne pas s'endormir du tout plutôt que courir le risque d'être tiré du sommeil par cet ébranlement qu'on passe la nuit à guetter (et ce n'est pas en vain). Il doit bien y avoir un remède à ce mal – peut-être est-il un peu coûteux, mais, pour ma part, je ne reculerais devant aucune dépense, si j'habitais là, pour résoudre un problème aussi ravageur. Et pourtant non, apparemment personne ne s'en soucie : ce n'est pas considéré comme un point important.

Quelquefois c'est en sens inverse. Ainsi, des deux ou trois choses dont je me souviens de ma tante Suzanne, la sœur de ma mère, c'est qu'elle attache de l'importance, à propos d'un appartement ou d'une chambre d'hôtel, à la séparation des cabinets d'avec la salle de bain. C'est pour elle un critère fondamental. Je me souviens qu'elle voulait savoir de moi ce qu'il en était de ce point à propos d'un appartement que je me préparais à prendre il y a des lustres, celui de la rue Saint-Paul, à Paris, ou peut-être même celui de la rue du Bac, encore bien plus tôt. Sa question m'avait frappé, tant elle m'avait semblé bizarre. Je crois même que je n'avais pas su y répondre. Je dois dire que pour ma part je ne prête aucune attention à ce détail-là. Je me demande même si je ne préfère pas que les cabinets, les toilettes, la cuvette, les *chiottes*, l'objet même, veux-je dire, se trouvent, ce qui fait horreur à ma tante, dans la salle de bain, car alors on est plus près de la possibilité de laver aussitôt ce qui doit l'être (ne serait-ce que ses mains), et surtout, si l'on séjourne là un moment, on se trouve dans une pièce plus grande, plus distrayante, en général mieux éclairée, moins cellulaire, plus propice à la lecture, aux effets de style ou au séjour prolongé.

Ce que je déteste, en revanche, dans les maisons des autres, et encore plus dans les hôtels (mais alors là, ils deviennent tout à fait inenvisageables), c'est que la salle de bains et les toilettes ne soient pas immédiatement attenants à la chambre, qu'il faille traverser une partie commune pour les atteindre. Je veux pouvoir à tout moment pisser et laver de moi ce que j'estime devoir être lavé sans avoir à m'habiller, sans risquer de rencontrer qui que ce soit, sans même me réveiller tout à fait si c'est au milieu de la nuit. Et sur ce point je ne suis pas seul dans mon désir, si j'en crois les innombrables panneaux de *bed and breakfast* et

d'hôtels qui signalent en gros caractères, le long des routes d'Angleterre et d'Écosse, que toutes les chambres ont leur salle de bain attenante, *All Rooms En-Suite.* Mais beaucoup de particuliers, pour leurs hôtes, semblent n'y attacher aucune importance.

(Ici, de notre chambre, il faut traverser un petit morceau de la bibliothèque, il est vrai, pour gagner la salle de bain dans la tour ; mais ce n'est pas pour moi un problème dans la mesure où je suis chez moi et où il n'y a personne d'autre à l'étage (sauf lorsque quelqu'un couche dans le petit lit de la bibliothèque, mais c'est pratiquement sans exemple) – l'essentiel est d'être assuré de ne rencontrer personne. Dans cette maison c'est tout le second étage qui est *en-suite.* L'exigence capitale est que la chambre et ses dépendances constituent un sanctuaire où l'on puisse sinon vivre, du moins dormir, travailler, faire l'amour, travailler et se soulager en complète autonomie.)

Ou bien ce sont des salles de bain où il n'y a pas de verre à dents, ou des cuisines où il n'y a pas de théière, ou des lits où il n'y a pas de lampes de chevet ; et, bien entendu, des chambres d'hôtel où il n'y a pas de double porte. Mais bien sûr je ne suis que trop certain que moi-même, en les rares occasions où c'est moi qui prodigue l'hospitalité, j'oublie certains détails qui, pour mes hôtes, font toute la différence entre un séjour agréable et la frustration – cela, pour relever à quel point le concept d'*essentiel* est variable selon les individus, en matière de confort domestique (même en laissant de côté les évidentes différences de *degré*, dans ce confort).

Hôtel de l'Évêché, Alet-les-Bains, samedi 21 juin, dix heures et demie du soir. Nous voici dans Alet, que j'avais envie de voir depuis des lustres. J'ai toujours eu un goût marqué pour les évêchés minuscules. Ainsi je me rappelle Embrun, dans la haute Provence, tout en me demandant bien quand j'ai pu y passer. Embrun servit à l'exil de Soanen, au XVIIIe siècle, et Alet à celui de Nicolas Pavillon, au XVIIe. Pavillon était-il janséniste comme Soanen ? Je le croyais, mais Pierre a semé le doute dans mon esprit. Il ne devait pas être très bien en cour, en tout cas, car ces évêchés

détournés et villageois servaient à éloigner et sanctionner des prêtres ou des prélats dont la doctrine sentait le soufre. Le pauvre Pavillon est d'autant plus compromis, de nos jours, qu'il s'est vu posthumement entraîné, comme Nicolas Poussin et ses *Bergers d'Arcadie*, dans les troubles affaires de Rennes-le-Château, de l'abbé Saunière, d'Emma Calvé et du Saint-Graal, récemment relancées par toute l'agitation autour du *Da Vinci Code.* Alexandre Adler est un grand spécialiste de toutes ces histoires-là, qui vont de sainte Madeleine à Otto Hahn en passant par les Templiers.

Il n'y avait pas de chambres à l'hôtel Moderne & Pigeon de Limoux, et pas non plus à celui des Ducs de Joyeuse à Couiza – nous nous en assurâmes par téléphone. Et nous commencions à craindre de n'en pas trouver du tout, et que toute la région fût déjà pleine de touristes et de voyageurs, car Limoux, que nous traversâmes, était animée d'un formidable concours de peuple. Mais cet Alet est bien tranquille, et c'est un petit mystère, car il s'agit d'un très beau village, où se voient les ruines magnifiques de l'ancienne cathédrale, ravagée par les protestants en 1577. Or il ne s'y trouve pas d'autre hôtel ni restaurant que ce désuet et pension-de-familial Évêché, qui occupe en effet, selon toute vraisemblance, les bâtiments inachevés et sans doute plusieurs fois ruinés de l'ancien palais épiscopal. Leurs terrasses dominent le cours de l'Aude par une longue et splendide balustrade, due sans doute au malheureux Pavillon. Je ne sais rien de plus satisfaisant pour l'esprit que les balustrades, surtout d'époque Louis XIV, et surtout quand elles dominent, parmi de paisibles jardins, de calmes ou rapides rivières.

Nous avons vu aujourd'hui la chambre de Joë Bousquet, dans Carcassonne. Elle est intacte mais on ne peut pas y entrer, seulement la contempler à travers une paroi de verre. Et elle est entourée par tout un musée fort instructif mais beaucoup trop *musée*, parsemée d'innombrables vitrines de verre et ne sachant pas laisser une seule des belles portes de l'hôtel des Bousquet sans son affiche punaisée, ni un seul palier du bel escalier sans son vilain banc. Nous sommes allés aussi voir les deux maisons de famille du poète, Marseillens et l'Évêché, celle-ci à Villalier – toutes deux sont dans un assez pauvre état. Il me faudrait présentement travailler sur tout cela, mais j'en ai d'autant moins la force

que nous avons fait ici un rustique mais copieux dîner, ordonnancé, carrément, autour d'un cassoulet : je me demande si ce n'est pas la première fois de ma vie que je mange un cassoulet…

Plus tôt encore, entre Toulouse et Carcassonne, à travers le Lauragais et la Montagne Noire, nous avions fait étape vers midi, par une chaleur torride, à Saint-Félix-Lauragais, un peu parce qu'il avait été question un moment d'inclure dans le livre des *Demeures* celle de Déodat de Séverac, qu'on peut voir sur demande si l'on arrive à établir qu'on est sincèrement passionné. J'ai parlé hier à la propriétaire qui fait là des bijoux et les présente au public. Elle était très aimable, mais ne tenait pas à ce que sa maison soit incluse dans mon ouvrage, car elle craignait d'être obligée d'accueillir quiconque se présenterait. Exit le pauvre Séverac, donc (qui pourtant aurait bien besoin d'un peu de publicité…).

Il y a dans Saint-Félix d'impressionnantes orgues d'époque Louis XVI, à l'église, un vaste et très austère château, les vestiges désolants d'un superbe hôtel Louis XVI et un buste de Séverac qui, peu républicainement, l'appelle *Déodat, baron de Séverac.* Mais ce que j'ai vu de plus remarquable aujourd'hui en fait de sculpture est l'extraordinaire monument aux morts de Carcassonne, que je crois avoir été consacré, à l'origine, aux morts de la guerre de 1870, bien qu'y soient aussi évoqués ceux de la Révolution et de l'Empire. De très nombreux personnages y sont figurés et il est d'une rare intensité dramatique. Le personnage central, en particulier, n'est pas sans évoquer le magnifique monument aux morts de la même guerre de 1870, par Bourdelle, à Montauban. Celui-ci pourrait bien être antérieur.

Nous pensions être ici à l'abri de la fête de la "Musique", mais un groupe de voyageurs du troisième âge beugle chanson sur chanson, à l'issue de leur banquet dans la salle à manger voisine. Alet n'est pas si tranquille que je croyais, apparemment. Pourtant je continue de m'étonner, et de me réjouir, qu'un si beau village attire si peu de monde et offre si peu d'établissements aux voyageurs, alors que dans la région tous les autres sont pleins, en ces premières nuits d'été. La très quelconque Limoux regorgeait de public, et ce bel Alet eût été vide sans cette fâcheuse autobusée de jeunes vieillards beugleurs et beuglants.

Nous allons demain chez Maillol à Banyuls, mais j'espère bien voir au passage, au moins, le château d'Arques, à défaut du Saint Graal à Rennes-le-Château.

***

Finkielkraut a très vertement répliqué ce matin à l'intervention intempestive, la semaine dernière, de Frédéric Martel critiquant son choix d'invités – *moi*, en l'occurrence, car Stéphane Martin n'était même pas annoncé.

Paris, nouvel atelier de Flatters, rue Jean-Lantier, mercredi 25 juin, huit heures du matin. Allant hier de Plieux à Paris nous étions partis pour photographier en Dordogne les quelques sites – Hautefort, Brantôme, Bourdeilles, Richemont – dont je n'ai pu prendre de bonnes images, ces semaines passées, à cause du mauvais temps. Mais le ciel n'était pas beaucoup plus favorable et nous avons obliqué vers la Corrèze pour y visiter les ruines de Ventadour, en hommage à Bernard de Ventadour. Un très pâle soleil a bien un peu percé la masse des nuages, là-bas, et j'ai pu faire une ou deux photographies passables, mais ce n'est pas assez pour de bonnes images que de brefs moments de ciel un peu bleu. Il ne faut pas non plus que celui-ci soit *trop* bleu et exclusivement bleu. Ah, que de conditions difficiles à remplir ! Le meilleur est un ciel bleu avec quelques bons gros nuages blancs ; ou bien, plus souhaitable encore, mais très difficile à rencontrer, un ciel sombre, ou même très sombre, avec une vive lumière latérale, comme avant ou après l'orage. Ces conditions n'ont guère été réunies tout ce printemps, et je m'inquiète de la médiocre qualité des photographies réunies pour le deuxième volume des *Demeures*, très inférieures à celles du premier.

Étant montés jusqu'aux ruines de Ventadour, malgré l'interdiction, et en ayant deux fois fait le tour à distance, nous nous sommes retrouvés, ayant à rejoindre Paris pour les deux émissions de radio que je dois enregistrer aujourd'hui, face à un itinéraire tout à fait inédit, et que j'ai

trouvé passionnant, bien que, pour ma famille au sens large, et pour la même personne de ma famille, ces régions aient été deux fois marquées par la tragédie. Dans le lac de Neuvic-d'Ussel s'est noyé, vers le milieu des années cinquante, mon cousin issu de germains Didier Camus, fils cadet de François Camus, cousin germain de mon père et lui-même fils du sculpteur Jean Camus. La mère de l'enfant, alors épouse de François Camus, avait pour nom de jeune fille Loisel. Elle avait vécu dans son enfance et sa jeunesse au château d'Étangsannes où nous sommes passés aussi, dans la Creuse, près de Chénérailles, entre Aubusson et Gouzon. Mais, quelques années ou quelques mois avant la mort de son fils, elle avait perdu son frère bien-aimé, retour d'Indochine, qui avait voulu surprendre sa famille en sautant en parachute sur Étangsannes, justement, et s'était tué. C'est du moins ce que j'ai cru comprendre hier aux souvenirs de ma mère, consultée par téléphone. Cet Étangsannes, qui n'appartient plus à la famille de ma tante, est aujourd'hui un peu délabré, sans plus, mais fort beau, altier et très vertical, dans un pays de bocage et d'étangs.

Nous avons d'ailleurs été enchantés de la traversée de ces contrées, de moi comme de Pierre à peu près complètement inconnues, le long d'un axe nord-sud ou, en l'occurrence, sud-nord, pourtant très central, mais que nous n'avions jamais eu l'occasion de suivre, de Corrèze en Creuse et de Creuse en Allier : Neuvic-d'Ussel, Saint-Angel, Meymac, Millevaches, Féniers, Felletin où nous rencontrâmes par surprise le buste de Quinault et vîmes dans l'église une bonne copie du *Repas d'Emmaüs* de Titien, Aubusson où nous n'entrâmes point, châteaux de Saint-Maixant et d'Étangsannes, Gouzon, Montluçon. Nous aurions bien continué le long de routes secondaires en nous enfonçant du côté d'Issoudun, mais il était huit heures du soir et déjà, en nous refusant ce plaisir, nous ne sommes arrivés à Paris qu'à une heure du matin.

C'était la première fois de ma vie, je crois bien, que je voyais ou du moins traversais le fameux plateau de Millevaches, grandement illustré dans les années récentes par MM. Millet et Bergougnoux. Par un soir d'été finalement presque dégagé, ces hautes terres avaient l'air nettement plus plaisantes qu'il ne ressort des ouvrages de ces enfants du pays.

Mercredi 25 juin, onze heures et demie. Une journée bien remplie : assez long entretien, ce matin, avec Jacques Fisher à Fréquence protestante, rue Denis-Poisson, près de l'avenue de la Grande-Armée (en attendant nous sommes entrés, Pierre et moi, dans l'église Saint-Ferdinand, intéressante, mais moins impressionnante que Saint-Pierre-de-Chaillot où j'avais passé un moment, dimanche dernier en huit) ; déjeuner avec Alain Finkielkraut, Pierre et "mon" "attachée de presse" Marie Lafitte, à la Rotonde, comme aux temps lointains de Jean Puyaubert (auparavant j'étais allé photographier la maison de celui-ci, passage Campagne-Première, et nous avions fait étape un moment chez Tschann) ; émission "Le grain à moudre" à la Maison de la radio, avec les hôtes, Brice Couturier et Julie Clarini, et, pour autres invités, le directeur de France Culture, David Kessler, Yvonne de Saint-Pulgent et Christophe Girard – au dire des témoins et auditeurs amis tout s'est excellemment passé, mais ils ne sont peut-être pas très objectifs…

Comme il est agréable de pouvoir faire des compliments en toute sincérité ! En quittant la Rotonde sur les trois heures, nous sommes tombés sur Michel Chaillou et sa femme Michèle, qui désormais habitent à Montparnasse et non plus rue Davioud comme en notre jeunesse. J'ai pu dire en toute vérité à Chaillou que j'avais énormément pensé à lui récemment chez Montaigne, avec en main son excellent *Domestique chez Montaigne.* Mais surtout, en sa présence, j'ai pu dire sans mentir d'une syllabe à Finkielkraut, qui ne le connaissait pas bien, que je tenais *Le Sentiment géographique* pour un des plus beaux livres parus en France dans le dernier demi-siècle, peut-être le plus beau.

Christophe Girard, deux heures plus tard, m'a fait part de son intention d'apprendre aux auditeurs, pendant l'émission en direct qui allait commencer, que c'était moi qui pour la première fois lui avait fait connaître les poppers, ces excellents poppers de l'époque, qui se présentaient sous la forme de petites capsules jaunes, qu'on se brisait sous le nez pendant l'action. Ce rappel historique me semblait une excellente idée de la part de M. l'adjoint au maire de Paris, mais il n'a pas mis son projet à exécution, soit qu'il n'en ait pas eu les tripes après

tout, soit que la chose lui soit sortie de l'esprit, ou que l'occasion ne se soit pas présentée. Me souvenant de lui tel qu'il était à dix-sept ans (et encore à vingt-cinq), je le croyais tout à fait capable de faire exactement ce qu'il avait dit.

Mme de Saint-Pulgent – Stéphane Martin m'en avait prévenu – est presque aussi bavarde que Madeleine Gobeil. Après l'émission elle s'est lancée dans les couloirs, et encore sur le seuil de la Maison de la radio, dans un long monologue sur la musique française, qui à son avis est impossible à définir et isoler. Je croyais d'abord qu'elle aspirait à une discussion (qui eût été d'autant mieux venue que je n'étais en rien de son avis), mais je me suis avisé bien vite que l'exercice, dans son esprit, ne prévoyait aucune place pour un échange quelconque.

Paris toujours, jeudi 26 juin, sept heures moins le quart du matin. Oh oui, il n'y a aucun doute, je l'expérimente ces jours-ci en humant ce qui en a très lointainement la saveur et le goût dilués, le succès m'aurait plu – surtout le succès dans la jeunesse, bien sûr, car à mon âge il est trop mélangé de regrets. Mais enfin, la Providence m'a offert à la place presque dix années maintenant de parfait bonheur sentimental, lequel va plutôt se creusant, s'élargissant et s'affirmant : tant qu'à faire, j'aime autant cela…

Christophe Girard disait hier que Pierre et moi nous ressemblons comme des frères. Je crains que ce ne soit plutôt, si c'était le cas, comme un père et son fils, et j'étais très flatté – mais enfin ça ne me frappe pas.

***

Pierre, qui m'accompagnait hier à l'émission de France Culture, se fait grand souci à cause d'un malentendu qui croit-il serait survenu in extremis, alors que nous partions, entre lui et notre co-hôtesse, Julie Clarini. Comme on avait plus tôt, mais déjà hors antenne, parlé d'accents, il lui a, pour plaisanter, dit au revoir et l'a remerciée de son accueil avec

un fort accent du Sud-Ouest, qui lui est d'ailleurs assez naturel (il est parfaitement bilingue et passe d'un mode d'expression à l'autre sans solution de continuité, à la maison, selon qu'il s'adresse à Céline ou à moi). Or Julie Clarini, craint-il, aurait-il très mal pris cette plaisanterie et, d'après son expression interprétée par lui ou par sa paranoïa, pourtant bien moindre que la mienne, elle aurait paru y voir quelque provocation idéologique, qui bombarderait Pierre dans le statut très immérité de pousse-au-crime, à mes côtés, voire y déceler une allusion personnelle blessante – à vrai dire je comprends mal ce point du récit car Julie Clarini n'a aucun accent, et surtout pas du Sud-Ouest… Il est vrai que nous sommes facilement suspects des pires intentions, dans ce petit cercle.

***

Alain Finkielkraut s'inquiétait hier de récents communiqués de l'Innocence dont il a été soulagé d'apprendre que non seulement ils n'étaient pas de moi, mais que je n'y avais eu aucune part et qu'ils avaient été votés en mon absence, avec ma voix déléguée. Il y a là "un vrai problème", selon l'une des scies du jour. Je ne peux pas empêcher les autres membres du parti de s'exprimer, surtout ceux qui fournissent un grand travail pour le faire fonctionner. Malheureusement ce parti est tellement associé à moi dans les rares esprits qui le connaissent que tout ce qui vient de lui m'est attribué, et d'ailleurs, dans une certaine mesure, j'en suis en effet responsable. Finkielkraut, hier, à déjeuner, craignait qu'il ne fût fait allusion à telle ou telle de ces publications récentes lors de l'émission de l'après-midi. Heureusement il n'en a rien été.

***

Si j'avais la tête un peu tournée par la petite activité médiatique qui m'entoure ces jours-ci (et qui, pour n'importe quel autre écrivain faisant une véritable carrière et venant de publier un livre, et surtout trois, serait dérisoire, voire catastrophique), de petites phrases se chargeraient de me remettre l'imagination en place. À Fréquence protestante comme à

France Culture on m'a demandé comment on pouvait me présenter : *écrivain*, oui, c'est bien ? Apparemment, et malgré les trois pages de "Du même auteur" qui closent chacun de mes volumes, il y a là des gens qui n'ont jamais entendu parler de moi et qui pensaient que *La Grande Déculturation* ou *Demeures de l'esprit* étaient mes premiers ouvrages.

***

Par manque de temps je n'ai absolument pas pu rendre compte régulièrement, ici, de tous nos petits voyages récents, et c'est irrattrapable. Nous avons pourtant été enchantés, le week-end dernier, de notre traversée du Razès et du Fenouillet (est-ce le Fenouillet – Saint-Paul-de-Fenouillet – ou bien le *Fenouillèdes*, comme on voit également écrit ?), aux splendides confins de l'Aude et des Pyrénées-Orientales, dans les hautes Corbières. Après l'émerveillement d'Alet nous fûmes à Couiza, assez vilaine petite ville où se dresse un beau château des ducs de Joyeuse, aujourd'hui un hôtel. À la légère désapprobation de M. Pierre, qui méprise grandement tout ce bric-à-brac-là, nous montâmes à Rennes-le-Château, dans un site admirable, et qui devait être encore bien plus beau du temps du mystérieux abbé Saunière, quand l'énorme panorama qu'on a de ce promontoire n'était gâté par rien. De l'abbé Saunière, justement, nous visitâmes la maison, après avoir inspecté son église. Et, en tant que maison, elle serait parfaite pour les *Demeures de l'esprit*, car elle est admirablement conservée, ni trop ni trop peu. Mais l'abbé Saunière, est-ce un *esprit ?* Pas d'œuvre (écrite), à ma connaissance. Tant pis pour Rennes-le-Château. Dommage.

La métairie de Maillol en arrière de Banyuls c'est tout le contraire. Maillol est incontestablement un *esprit*, ou du moins une figure de la vie artistique, intellectuelle et culturelle ; mais sa pauvre maison a été atrocement "rénovée" de fond en comble et n'a plus aucun caractère de maison. C'est un pur "musée", et fort laid qui pis est, malgré la présence de quelques belles sculptures. J'ai décidément une dent contre Dina Vierny. J'ai toujours trouvé très mauvaises les expositions de la fondation Vierny de la rue de Grenelle, ses accrochages et l'administration des

lieux ; et la gestion à mes yeux désastreuse de la malheureuse métairie me confirme dans la conviction que le viernisme n'est décidément pas mon affaire.

Nous sommes allés voir aussi la "Maison rose", la demeure de Maillol en ville, dans Banyuls. À la métairie où nous demandions notre chemin, on a tâché de nous dissuader de faire ce petit pèlerinage en nous assurant que la "Maison rose" était en cours de restauration et qu'en attendant, elle n'avait aucun intérêt. Nous avons donc pu la voir encore, malgré les échafaudages, à peu près telle qu'elle était du temps de Maillol (et fort peu "rose"), avant qu'elle ne soit radicalement – et, à mon sens, catastrophiquement – viernifiée. Cependant notre informateur craignait que l'opération en cours, et qui traîne, ne puisse être menée à bien du vivant de sa promotrice, qui a quatre-vingt-neuf ans. Qu'est-ce que c'est que quatre-vingt-neuf ans, de nos jours ?

Nous avons poussé jusqu'à Cerbère où je voulais revoir l'extraordinaire bâtiment en proue de vaisseau qui occupe un angle étroit entre la voie de chemin de fer et la route. C'est l'ancien hôtel Belvédère, ou *Belvédère du Rayon Vert*, drôle de nom, élevé de 1928 à 1932 par l'architecte perpignanais Léon Baille à l'intention des voyageurs qui devaient passer la nuit à la frontière espagnole en attendant l'inspection de leurs papiers et le changement de train rendu nécessaire par la différence d'écartement des voies. Le pauvre bâtiment, pourtant fameux à sa manière, et très photographié, y compris bien sûr par moi, est en bien piètre état.

Plus tôt dans la même journée, entre Rennes-le-Château et les magnifiques gorges de Galamus, nous avions vu aussi, à ma vive satisfaction, le non moins magnifique château d'Arques, qui fut des Voisins, au cœur d'un paysage splendide. Dans le village d'Arques est un musée du catharisme, installé dans la maison de Déodat Roché, autre grand prêtre des études cathares et auteur, lui, de nombreux ouvrages. Est-ce une "demeure de l'esprit" ? Je crains bien que oui, *stricto sensu*. L'infortunée maison vous a été vidée et muséifiée de la belle manière, encore bien plus sauvagement que la métairie de Maillol, et elle n'a plus le moindre caractère de maison. C'est bien simple, on dirait une mairie –

un des types de bâtiments anciens les plus exhaustivement massacrés, toujours, dans les villages (au moins à l'intérieur).

Dimanche 29 juin, neuf heures et demie du soir. Aujourd'hui nous avions l'intention d'aller voir, pour les *Demeures*, le château de Malromé, près de Langon (et de Malagar), où Toulouse-Lautrec est mort en 1901. Mais il ne se visite que sur rendez-vous, officiellement, et ce matin personne ne répondait au téléphone. Nous réessaierons demain. Si les résultats ne sont pas plus convaincants nous abandonnerons Malromé à son sort, et considérerons que l'endroit n'est pas suffisamment ouvert au public pour figurer dans mon recueil.

Nous nous sommes rabattus sur la maison de Pierre Bayle au Carla-Bayle, dans l'Ariège, c'est-à-dire dans la direction exactement opposée. Le site du village, au sommet d'une butte du piémont pyrénéen, doit être assez beau sous de certaines lumières, mais les entours immédiats sont largement abîmés par des lotissements, tandis que le village lui-même regorge d'artistes et de mauvaises galeries. Quant à la maison natale de Bayle, elle a fait l'objet de réfections draconiennes avant de devenir un musée, et elle est beaucoup plus musée que maison – assez médiocre musée qui pis est, instructif, certes, mais plutôt laid, encombré d'affiches sur les portes, de reproductions de lithographies et de feuillets didactiques punaisés : aucune espèce d'atmosphère, sauf, par contagion, celle qui monte des rues encombrées de mauvaise peinture fraîche et de vilaine sculpture.

En revanche nous avons traversé, sous un ciel sans grand intérêt, une bonne part de ces contrées toulousaines, mais aussi un peu gasconnes et beaucoup montalbanaises, où l'architecture vernaculaire néo-classique fleurit avec une abondance et un niveau de qualité qui ne cessent de m'étonner. Il y aurait un magnifique livre à faire sur le sujet (qui jusqu'à présent n'intéresse pas grand monde, de toute évidence). J'ai manqué me faire dévorer par un gros chien féroce que son maître anglais modérait à grand mal, et d'ailleurs sans y tenir plus que cela, devant une magnifique grande ferme aux larges arcades, entre le village de Saint-André et le

château de Bézéril, dans le Gers encore. À Samatan, toujours dans le Gers, j'ai pour une fois pu photographier à peu près correctement la fontaine et la belle maison à balcon dorique de la place centrale, bien entretenue mais hélas enlaidie par l'enseigne d'un géomètre. Rieumes, un peu plus loin, dans la Haute-Garonne, est presque aussi néo-classique que Cadours. Même au Carla, sur la place principale, il y a une très élégante maison Louis-Philippe, telle que les rares notables s'en faisaient construire en Grèce au temps du roi Othon. Qu'a-t-il bien pu se passer dans ce Languedoc extrême-occidental, entre 1820 et 1840, 1810 et 1850, peut-être, pour que près de la moitié de l'habitat ancien semble relever de cette période-là ?

***

L'émission de mercredi dernier à France Culture m'a laissé passablement frustré, bien entendu, quoiqu'on en paraisse assez satisfait autour de moi. Je regrette en particulier de n'avoir pas relevé une phrase de David Kessler sur la qualité de la langue, à France Culture – un point sur lequel il veillait personnellement, a-t-il assuré. Que serait-ce s'il n'y veillait pas, aurais-je pu dire, et que France Culture était une des principales places fortes du *c'est-vrai-qu'isme*, et du *sur-comment*, et du *réfléchir à comment*, et du *s'interroger sur qu'est-ce que c'est l'identité*, et du redoublement du sujet : *le problème il est là*, il est pas ailleurs. Flatters juge toutefois préférable que je me sois abstenu et n'aie pas compromis ma position sereine, et l'impression de grand calme que je donnais selon lui, par ce qui n'eût pas manqué de paraître de l'agressivité. Il a peut-être raison ; peut-être pas.

Un autre sujet qu'il eût été bien nécessaire d'aborder, à propos de France Culture mais aussi de façon générale, c'est celui de l'impossibilité de s'exprimer, pour quiconque aurait une *pensée.* Je ne suis pas sûr d'en avoir une, mais, serait-ce le cas, ladite émission serait un bon exemple de l'impossibilité de l'exposer. On dispose d'une cinquantaine de minutes en tout et pour tout : mais il y a deux animateurs, qui parlent au moins autant que les invités, et pas moins de *quatre* invités, dont chacun est

intimement persuadé, bien entendu, moi le premier, d'avoir au moins autant de choses à dire, et sans doute plus intéressantes, que tous les autres réunis – Maryvonne de Saint-Pulgent, en particulier, est une redoutable bavarde, à un degré qu'elle n'a manifesté pleinement, il est vrai, qu'après l'émission, dans les couloirs et sur le trottoir de la Maison de la radio (je ne sais jamais si on doit écrire *Maison de la radio*, *maison de la Radio* ou, pourquoi pas, *Maison de la Radio*). Nous nous sommes tous montrés très courtois, cela dit, personne n'a interrompu personne, chacun a développé ses vues, dont la plupart n'avaient qu'assez peu à voir avec mon petit ouvrage, bien qu'il fût officiellement le point de départ ou le prétexte du débat. En ce qui se rapportait à lui dans les propos des autres, il y avait chaque fois dix choses qui, de ma part, auraient mérité réponse, corrections, précisions. Mais comment faire, à moins de sortir des règles de la bienséance ?

Un autre point frustrant, c'est que j'ai été donné une fois de plus*, in fine*, comme un champion du patrimoine, de la culture patrimoniale, de l'acquis, d'un vieux fonds national qu'il me semblerait inutile d'élargir et de renouveler. J'aurais bien aimé corriger cette image de moi qui me colle à la peau, mais la parole ne m'a pas été donnée pour le faire, et l'émission s'est terminée là-dessus, un peu fâcheusement pour moi, avec une ou deux minutes d'avance, pour comble, qui ont surpris les techniciens – peut-être avait-on peur que je sorte quelque énormité, et était-on pressé d'en finir… ?

Même auprès d'Élisabeth Lévy, je le vois bien à ses questions pour l'entretien que nous préparons à l'intention du *Point*, je passe pour un vieux réactionnaire *culturel*, en plus de tout le reste. Les gens ne songent pas un seul instant à se lancer dans mes *Églogues*, à s'embarquer sur mes *Vaisseaux brûlés* ou à assister sous ma houlette à *L'Inauguration de la salle des Vents* – tous ouvrages dont ils ne connaissent même pas l'existence, en général. Cela ne les empêche pas de me donner tout naturellement des leçons d'ouverture, d'avant-gardisme, de renouvellement des formes, au lieu de rester éternellement attaché aux vieilles formules du passé, vous pensez pas ? Devoir subir en permanence cette attitude est bien irritant, et pourtant je ne peux guère me donner le ridicule d'attirer l'attention sur des ouvrages que personne

n'a lus et qu'il est coutumier, de la part de la critique, d'ignorer rigoureusement. C'est pourtant bel et bien ce que j'ai fini par faire, exaspéré, dans l'entretien pour *Le Point.*

Plieux, mercredi 2 juillet, dix heures du soir. Hier nous sommes allés à Orthez, c'était d'un intérêt assez mitigé. La maison Chrestia, que Francis Jammes a habitée entre 1897 et 1907 (l'année de son mariage), a plus les caractères d'un siège d'association (qu'elle est), d'un petit musée et d'un centre de recherches jammesiennes (qu'elle est aussi), que d'une maison à proprement parler ou d'une maison d'écrivain. Il n'y reste pour ainsi dire pas de meubles, que fort peu d'objets, aucune atmosphère, et l'on n'y rencontre guère que panneau didactique sur panneau didactique, vitrines, étiquettes, étiquettes, étiquettes et très mauvais art – Jammes inspire le plus mauvais art : cela ne plaide pas en sa faveur…

La maison elle-même serait assez jolie, et certainement elle l'a été. Mais elle regarde une vaste station-service, tout est goudronné autour d'elle, sauf à l'arrière ou s'étend un jardin public, ou bien est-ce le parc d'un lotissement ? Tout est normalisé au dernier degré, lobotomisé, macadamisé, tiré au cordeau, sans vie. Il n'y a de désordre qu'à l'intérieur, dans les bureaux envahissants de l'association des amis, manifestement cafouilleuse, pleine de bonne volonté (nous avons été reçus très gentiment) et sans grands moyens. Tout cela se tient dans une ingrate banlieue d'Orthez, ville qui certainement a dû être longtemps séduisante mais qui est aujourd'hui fort enlaidie. Le mal ne date pas d'hier, d'ailleurs, car même le monument le plus notable, le Pont-Vieux, modeste mais charmant petit-cousin du pont Valentré de Cahors, est gâché depuis longtemps par l'étroite intimité de la voie de chemin de fer qui lui impose ses fils, ses poteaux et même son passage à niveau.

Le Guide bleu Aquitaine donne trois étoiles à la tour Moncade, qui domine la ville, et cette haute appréciation me stupéfie. Si la tour Moncade a trois étoiles, qui est le maximum, comment classe-t-on Hautefort ou La Brède, ou le cirque de Gavarnie, ou la place de la Bourse à Bordeaux ? *Une* étoile m'aurait paru bien assez.

Orthez a beaucoup de belles maisons anciennes, de belles fenêtres et nombre de belles portes. Mais l'église est laide. Il n'est rien qui déprécie plus efficacement une petite ville ou un village qu'une ingrate église. Un vilain clocher, en particulier, c'est une faiblesse presque impossible à compenser. Bourdeilles a ce défaut, par exemple. Mais Bourdeilles est très différent selon qu'on arrive par le sud, comme nous l'avons fait la première fois, ou par le nord, comme c'était le cas à mes deux plus récentes visites (je venais de Richemont par Saint-Julien-de-Bourdeilles). Il faut absolument arriver par le nord et par la rivière, je veux dire par le côté de la rivière et le bas du village – entre autres raisons parce que ainsi on remarque beaucoup moins l'église, cachée derrière les deux châteaux sur leur butte.

Cela commence à devenir ennuyant, tous ces endroits décevants, comme cette maison Chrestia de Jammes, et Le Carla-Bayle, et l'atelier de Maillol à Banyuls, et les maisons natales de Fabre et de Fabié, et celle de Giraudoux, et la ferme de Guillaumin (qui n'est pas *décevante* à proprement parler, parce que je n'en attendais pas grand-chose…). La proportion des "demeures de l'esprit" qui sont plutôt mal gérées et d'un intérêt vraiment très limité pour le voyageur est beaucoup plus forte en France qu'en Angleterre, ce qui ne devrait pas favoriser le deuxième volume de la série. Encore mes photographies sont-elles assez menteuses, dans l'ensemble. Je m'efforce de…

Sare, Pays basque, hôtel Arraya, vendredi 4 juillet, onze heures du soir. Nous sommes dans le même village, au même hôtel, et venons de faire la même promenade le long d'un joli chemin pavé descendant vers la campagne qu'en… 2002 – c'est du moins ce que prétend Pierre, mais j'ai du mal à le croire car ce me semble l'année dernière.

Je soupçonne cet hôtel de n'être pas particulièrement *gay friendly*, mais, à cela près, qui ne se manifeste par rien de très précis, juste par un léger flottement quand nous arrivons après la réservation téléphonique d'une chambre, il est agréable et nous y avons fait, à la terrasse, un bon dîner. Puis nous marchâmes à la dernière lumière du jour, alors que la

dernière fois il faisait nuit noire, mais ce devait être la même heure, seulement on était à la fin d'août. J'ai reconnu les mêmes hôteliers, qui donc ont dû poursuivre leur vie pendant six ans au même endroit, comme je l'ai fait moi-même.

La nuit dernière nous avons dormi dans un très petit hôtel de Cambo-les-Bains, le Trinquet, et aujourd'hui revisité la villa Arnaga de Rostand – ou plutôt *je* l'ai revisitée, car Pierre s'était levé à six heures pour gagner Tarbes et des réunions de jury du baccalauréat. Il m'a rejoint vers deux heures dans les jardins d'Arnaga. Cet Arnaga est parfait, parfait, et je ne manquerai pas de lui donner trois étoiles dans mon guide. Mais cela ne fait que prouver qu'il y a trois étoiles et trois étoiles ; car cet endroit parfait, parfaite maison d'écrivain parfaitement administrée et entretenue, ne m'inspire aucune passion et encore moins de désir d'établissement, contrairement bien sûr au Bateman's de Kipling – je n'aurais pas du tout aimé habiter là, je trouve même l'endroit assez ridicule, comme *demeure.*

Hier nous étions à La Pelouse, maison de Pierre Benoit à Saint-Paul-lès-Dax. Saint-Paul-lès-Dax est décourageant, mais La Pelouse, une fois qu'on y est, n'est pas sans son petit charme sagano-mauriaco-louis-philippard. Plus tôt nous avions vu le château de Poyanne, curieusement chevernien (et donc moulinsartique) avant la lettre – quelle bizarrerie que ce riche palais d'avant-garde (en 1625) au fond de la pauvre Chalosse !

J'ai parlé cette après-midi à Hélène Guillaume, chez Fayard, qui voudrait avoir tous les textes de *Demeures de l'esprit 2* (France, quart sud-ouest) avant son départ en vacances et celui de Claude Durand à la fin de la semaine prochaine. Or il reste trois sites à visiter et onze textes à écrire, ce qui paraît impossible dans pareil délai. D'un autre côté, il est absolument impossible de n'avoir pas fini le volume français avant notre départ pour la Grande-Bretagne dans une dizaine de jours. Les jours qui viennent s'annoncent donc horriblement laborieux et ce *journal* me verra probablement peu.

Sare toujours, hôtel Arraya, samedi 5 juillet, huit heures du matin. Nous n'avons pas de chance : ce qui nous a absolument décidés à

voyager ce week-end-ci plutôt qu'un autre, ce sont les trois jours et surtout les trois nuits de la fête à Plieux, qui rendent la maison complètement inhabitable. Or ici, dans cet hôtel confortable, nous n'avons pas fermé l'œil de la nuit, moi du moins, car il y avait sur la place du village ou sous les arcades je ne sais quelle assemblée de beugleurs beuglants qui n'a commencé à se calmer que sur les quatre heures du matin – je ne sais de quoi il s'agissait, ce n'était pas officiellement une *fête*, car il n'y avait pas de *musique*, je veux dire pas d'instruments, d'enregistrements ou de haut-parleurs, seulement des cris, des cris, des cris, et des beuglements d'ivrognes, en basque je crois bien. Et quand nous avons pu enfin nous endormir a éclaté un formidable orage qui a fait trembler tous les murs et claquer toutes les portes et toutes les fenêtres.

Sare est à présent dans le plus total brouillard. C'est ennuyant car nous devons aller, non loin d'ici, au château d'Arcangues où j'ai obtenu du propriétaire un rendez-vous, alors que les lieux n'ouvrent au public, officiellement, que le 15 juillet. Mais le château d'Arcangues, est-ce une "demeure de l'esprit" ? Il figure dans le volume de Michel Suffran sur les maisons d'écrivains d'Aquitaine. En effet il peut se visiter deux mois par an et il fut récemment la demeure d'un homme qui a publié de nombreux ouvrages et recueils de poésie, le marquis d'Arcangues. Cependant, qui a jamais pensé au marquis d'Arcangues comme à un écrivain ? Il était connu comme animateur des mondanités de Biarritz, jet-setter et play-boy, pas comme poète ou penseur – mais si ç'allait être une injustice ?

Durant mes longues heures d'insomnie, j'ai vu mon sort sous le jour ou plutôt dans la nuit les plus sombres. Je suis fatigué, fatigué, fatigué. Personne ne semble se rendre compte à quel point je travaille. Il suffirait pourtant de faire la somme de ce que je publie, quoique ce soit bien en retard sur ce que j'écris. Je dispose de moins d'une semaine pour produire onze textes sur des maisons d'artistes ou d'écrivains français, cela avant de partir pour la Grande-Bretagne faire la même chose à propos des artistes et écrivains anglais et écossais. Pour cette tâche épuisante (si tout se passe comme l'année dernière, ce qui est plus que probable), je partirai donc épuisé. Ce qui a commencé comme un naïf moyen de faire subventionner mes vacances est devenu un labeur de

Sisyphe, intéressant, certes, instructif, enrichissant pour moi et, je l'espère, pour ses lecteurs, mais qui dévore toutes mes heures et qui n'est jamais clos. Du moins Paul Otchakovsky a-t-il très gentiment accepté, cette semaine, que le roman que je devais lui remettre le 1er juillet ne lui arrive qu'à la Toussaint. Mais même ainsi, comment faire ? Deux mois, d'ailleurs sérieusement écornés, *un mois et demi* plutôt, pour le nouveau volume britannique des *Demeures*, puis, en septembre, le *journal* 2005 à mettre au point, le volume français à mener jusqu'à l'impression et donc ce roman à finir qui, en fait, est très peu avancé. Qui a jamais mené à ce point pareille existence de forçat des Lettres ? Le seul concept de *dimanche*, ne parlons pas de *vacances*, est pour moi une farce depuis quarante ans. En compensation, il est vrai que je vois du pays – mais vite et mal.

Néanmoins, et comme d'habitude, je vois les choses moins sombrement au matin. Après tout, notre petite promenade était agréable, hier soir, sur le chemin pavé qui s'éloigne de Sare, et qui y ramène…

Neuf heures et quart. Triste situation quand les étrangers parlent mieux français que les Français :

« Et comme boisson chaude ?

– Du café, s'il vous plaît.

– Un café ? »

Il en va de cet affreux *un café* des métiers de la limonade (qui, selon l'usage, a gagné toute la société, il est vrai) comme de la prononciation *Gerssss* : alors que les tenants de *Ger'* et du partitif (*du* café) sont fort tolérants à l'égard du parti adverse (ils n'ont d'ailleurs guère le choix, d'autant que ce parti adverse est infiniment majoritaire et qu'il circonscrit chaque jour plus étroitement le peu de terrain qui leur reste…), les champions de *Gersss* et de *un café*, eux (ce sont souvent les mêmes), ne peuvent pas supporter qu'on ne dise pas comme eux, estiment toujours que c'est forcément par ignorance de la bonne règle, et vous corrigent effrontément. Il faut voir l'immanquable assurance un peu méprisante

d'un garçon ou d'une serveuse à qui l'on demande *du café* ou *du thé* et qui traduit aussitôt dans sa langue, déplorant qu'elle ne soit pas la vôtre :

« *Un thé* (vous voulez dire) ? »

Mais comme vous êtes têtu et larbaldien :

« Oui, *du thé*, s'il vous plaît. »

(Ah, ce n'est pas une vie facile… Je dis *larbaldien* à cause de cet épisode de *Mon plus secret conseil*, que j'ai souvent cité, où sa maîtresse, au café, reproche à Lucas de demander à payer *les boissons*. Elle aurait voulu qu'il dise *les consommations*, car il a dû passer pour un paysan qui ne sait pas comment on parle dans un café. Mais justement il déclare n'avoir aucune raison, n'étant pas garçon de café, d'adopter les façons de parler de ce métier.)

Au demeurant il n'est aucun domaine où je sois moins français que celui du petit déjeuner, dont le morceau de bravoure, triomphalement annoncé, ce sont, curieusement, les *viennoiseries* ; et qui paraît misérable à tous les autres peuples de l'Europe.

Hôtel Briketenia, Guéthary, onze heures vingt, le soir. Nous sommes à deux cents mètres de la tombe de Toulet et à trois ou quatre cents de la maison où il est mort. J'en ressens une grande émotion. De tous les grands écrivains, Toulet est peut-être celui pour lequel j'éprouve la plus profonde affection. Il y aurait bien Virginia Woolf, mais il y a trop de monde dans la salle d'attente.

Cette après-midi nous avons visité le château d'Arcangues. Est-ce une *demeure de l'esprit* ? Tout dépend du mérite qu'on trouve ou qu'on ne trouve pas à la poésie de Guy d'Arcangues. Je penche pour l'affirmative parce que la maison est vraiment étonnante, qu'elle est ouverte au public, et qu'elle fait ou ferait, indépendamment de son écrivain, l'une des plus extraordinaires "maisons d'écrivains" de la région.

Plus tôt nous avions vu, sur la recommandation téléphonique d'Emmanuel Carrère, le surprenant château du baron de l'Épée, à Ilbarritz, au sud de Biarritz. Lui fait face sur la colline voisine, et

pareillement face à la mer, le “Pavillon royal”, strictement néo-classique, lui (enfin : au sens un peu éclectique et tardif du terme…), et qui appartint à la reine Nathalie de Serbie avant de passer aux Latécoère, les avionneurs, qui semblent y être encore, au moins en partie (nous avons vu leur nom sur une boîte à lettres).

Nous sommes aussi entrés dans l’église de Saint-Pé-sur-Nivelle, où trois étages de tribunes, dans la meilleure tradition basque, regardent un très vaste et impressionnant retable baroque, dont la largeur est celle de l’église, ou peu s’en faut.

Langon, hôtel Darroze, lundi 7 juillet, huit heures moins le quart, le matin. Il pleuvait hier matin sur la tombe de Toulet, et devant sa maison de Guéthary, et presque toute la journée ensuite. Le temps s’était un peu amélioré, toutefois, quand nous sommes ressortis vers six heures de la longue et passionnante visite d’Abbadia, la remarquable demeure d’Antoine d’Abbadie d’Arrast à côté de Hendaye, dont je ne serais pas étonné qu’elle reçoive trois étoiles dans le guide Camus (le dessein en est à peu près pris, même). J’ai profité de l’éclaircie pour faire quelques photographies un peu moins mauvaises de l’extérieur, sur les magnifiques prairies qui dominent la mer. Et, du coup, nous sommes retournés à Arcangues, dans la même intention. Mais, de façon générale, et pas seulement à cause du temps, qui fut exécrable tout ce printemps, et continue à l’être, j’ai l’impression que mes photographies de France, pour le deuxième volume des *Demeures*, sont beaucoup moins bonnes que celles d’Angleterre et du pays de Galles pour le premier : ou bien je perds la main, sans l’avoir jamais beaucoup eue, ou bien mon appareil s’abîme. Il faudrait que je prenne des leçons ou, à défaut, que je pioche sérieusement les livres, manuels et modes d’emploi. Je n’en ai guère le temps, hélas, et ce n’est rien de le dire…

Nous avons dîné dans Dax au beau – au moins intérieurement – Grand Hôtel Splendid, et cela très agréablement, quoique assez médiocrement sous le rapport de la cuisine : l’énorme hall d’entrée de style *Normandie* valait cette petite sortie de la grand-route. Nous nous dirigions alors vers

Langon où nous avons passé la nuit, afin d'essayer de faire ce matin, par beau temps, si possible, de meilleures photographies de Malagar que celles que j'ai prises cet hiver. Mais jusqu'à présent je ne sais rien du ciel, n'osant ouvrir les volets car Pierre dort encore.

Nous comptons nous rendre ensuite à Fénelon, au fond du Périgord, en priant le Ciel que les échafaudages qui encombraient la façade du château à notre précédent passage aient été retirés. Avec cette demeure-là j'en aurai fini de mes visites pour le premier volume français, encore que me taraude un peu le cas de Lurçat à Saint-Céré, où l'on peut voir les tapisseries de l'artiste, dans l'enceinte du château fort qu'il habita, mais pas ses appartements. Est-ce une *demeure de l'esprit*, dans ces conditions ? De toute façon l'endroit n'ouvre au public que le 15 juillet, et le 15 juillet, pour bien faire, nous devrions être loin ; et pour bien faire aussi, mais ce semble presque impossible, il faudrait qu'à cette date j'aie écrit les dix textes qui restent à rédiger, visites faites et (médiocres) photographies prises, pour *Demeures de l'esprit 2*.

***

Ce serait agréable, de temps en temps, d'être un peu célèbre – en tout cas la vie en serait grandement facilitée. Il s'est trouvé trois fois, dernièrement, à Saint-Paul-lès-Dax chez Pierre Benoit, à la villa Arnaga de Rostand auprès de Mme l'adjointe à la Culture de la ville de Cambo, au château d'Arcangues auprès du marquis d'Arcangues et de ses invités, auteur, éditeur, etc., réunis ce jour-là pour une conférence et un cocktail donnés à l'occasion de la publication du livre de Michel Suffran, *Quinze maisons d'écrivains qu'il faut connaître en Aquitaine*, trois fois, dis-je, que pour me faire ouvrir des portes, ou gratifier de l'autorisation de prendre des photographies, j'ai dû décliner mon identité et exposer mon projet, ce que bien entendu je ne fais jamais à moins d'y être tout à fait contraint. Eh bien, pas une seule fois mon nom n'a suscité le moindre écho de connaissance. Qu'eût-ce été auprès de l'adjoint aux Sports, ou du responsable d'une maison de savant ou de chef militaire ! On peut dire que j'aurai vécu dans la plus parfaite obscurité.

La seule consolation est que les Lettres, de toute façon, ne sont probablement pas, de nos jours, la meilleure voie vers la gloire. Aurais-je été Pascal Quignard ou Yves Bonnefoy, je ne suis pas sûr que ma présence eût suscité beaucoup plus d'émoi. Alain Finkielkraut, peut-être ? Michel Houellebecq ? Philippe Sollers, sûrement. La prochaine fois, oui, j'essaierai d'être Philippe Sollers.

Dakota Hotel, au nord de Nottingham, dimanche 20 juillet, six heures et quart, le matin. Tous ces jours derniers ont comporté au moins un moment délicieux, parfois assez long. Jeudi nous avons vu à Londres, à la Tate Modern, la splendide exposition Twombly. Jeudi nous avons lu longuement – pour ma part c'était l'excellente biographie de Pierre Bayle, par Hubert Bost – près de l'étang du bas, à Newstead Abbey, chez Byron, et conversé avec des canards. Hier vendredi nous avons fait le tour (incomplet) de Papplewick Hall, très belle maison construite vers 1785 pour Frederick Montagu, sans doute par William Lindsey, puis assisté à un match de cricket que disputaient des Indiens, et finalement marché entre étang et bois, du cimetière de Papplewick jusqu'aux environs de Linby, non loin de Hucknall. La photographie témoignera de ces promenades avec plus de précision que je ne saurais en faire preuve ici.

À Newstead Abbey, avant-hier, nous avons aussi, longuement, regardé un paon traverser avec fureur le stade du miroir : il s'apercevait dans la carrosserie brillante d'une voiture noire – pas la nôtre –, sur le parking, et se harcelait de douloureux coups de bec.

Il y eut aussi des épisodes moins divertissants et agréables – un seul, à vrai dire : à Londres, pendant que nous visitions longuement l'exposition Twombly, notre voiture fut emmenée par la police et déportée vers une lointaine fourrière, à Southwark. Au poste où nous dûmes nous transporter d'abord pour savoir ce qu'il en était, dans la City, le policier auquel nous avons eu affaire était un jeune islamiste à longue barbe noire et coiffe musulmane traditionnelle : il n'était pas spécialement aimable, mais efficace et de bon conseil (« Prenez le bus 78 »). À Southwark, le

gardien de la fourrière était un noir obèse et lymphatique, à peine poli, qui a terminé une molle conversation avec un sien collègue, noir également, avant de daigner s'occuper de nous. L'affaire nous a coûté deux cent quarante livres, soit plus de quatre cents euros, sans parler d'un taxi qui d'abord a cherché longuement un poste de police sur la rive droite de la Tamise, au sud du musée, puis s'est décidé à aller voir sur la rive droite, donc, au profond de la Cité. Notre seul tort, apparemment, était d'être restés garés une demi-heure de plus que ne l'autorisait notre ticket de stationnement. *Ça rigole pas*, comme dirait Émilia. Et Twombly ne me réussit pas, décidément – ce qui n'enlève rien à mon admiration pour lui.

Mardi soir, 15 juillet, étant partis de Plieux à quatre heures de l'après-midi, nous avions couché à Paris dans l'atelier de Flatters ; mercredi soir à Ashford, dans une vaste usine à sommeil voisine de l'autoroute. Le jeudi matin nous nous sommes recueillis sur la tombe de Simone Weil, au Bybrook Cemetery, non loin de l'hôtel – ne trouvant pas là cette sépulture, nous étions allés la chercher au milieu d'Ashford, dans un cimetière plus ancien ; revenus au premier sur les indications du syndicat d'initiative, nous y avons été guidés vers la bonne plaque mortuaire par un très joli jeune creuseur de tombe aux yeux verts et rieurs, qui, semble-t-il, connaissait très bien Simone Weil, ou du moins sa dernière demeure, et nous l'a désignée volontairement et de son propre chef, nous voyant tourner, sans que nous ayons rien eu à lui demander.

Je n'ai toujours pas fini *Demeures de l'esprit 2*, le volume français, et c'est ce qui commande toute notre existence ces jours-ci, passablement absurde il faut bien le dire. Nous sommes enfermés du matin au soir et du soir au matin dans des chambres d'hôtel, et j'écris les ultimes textes de la série, sur Francis Jammes à Orthez, sur Pierre Bayle au Carla, sur Maillol à Banyuls, sur Bernart de Ventadour à Ventadour – celui-ci n'est même pas commencé, j'en suis encore à Maillol. Nous avons décidé qu'il était impossible de ne même pas nous rendre à pied d'œuvre pour *Demeures de l'esprit 3*, le deuxième volume britannique. À pied d'œuvre nous le sommes, ou à peu près, mais je ne suis toujours pas prêt à me mettre à la tâche anglaise, tout empêtré que je suis encore dans la française. Nous sommes depuis trois jours dans cet hôtel Dakota que nous avions déjà

assez longuement pratiqué l'année dernière. C'est un gros cube noir, moderne et tout à fait abstrait, plutôt confortable malgré l'absence de double porte qui me vaut d'être réveillé tous les matins par le premier levé des rares autres clients, et relativement peu cher, curieusement, du moins à l'aune anglaise (quatre-vingt-dix-neuf livres la chambre, soit à peu près cent quarante euros). Il est posé dans la belle campagne du nord de Nottingham, assez près de Newstead Abbey et du plus obscur mais superbe Papplewick, donc. Nous faisons tous les jours une petite sortie de quelques heures, dont nous sommes en général très contents. Mon anglophilie ne connaît plus de bornes.

Dower House Hotel, Knaresborough, jeudi 24 juillet, onze heures et demie du soir. J'ai pu souffler un peu aujourd'hui, par hasard, car la visite qu'avait prévue Pierre – c'est lui qui agence nos itinéraires et nos programmes –, celle de Hovingham Hall, château-écuries ou, comme dit Jenkins, « *Palladian stables with house attached* », conçus sur les plans de son propre maître d'ouvrage, Thomas Worsley, un de ces *gentlemen architects* (c'est aimable pour les autres…) dans la tradition de Burlington, n'a pu se faire, l'édifice étant maintenant fermé au public. Il en va de même de celui que nous devions voir demain, la "Maison dans le rocher", création pour lui-même également, à la fin du XVIIIe siècle, d'un certain Thomas Hill, en ce curieux Knaresborough où j'écris ceci : nous avions imaginé qu'il pouvait s'agir d'une sorte de maison Picassiette ou du Facteur Cheval, mais enfin l'appartenance à la catégorie des *demeures de l'esprit* était sujette à caution, comme d'ailleurs celle de Hovingham Hall.

Pierre ne paraît pas bien se rendre compte de l'énorme effort qu'il me faut fournir pour produire quotidiennement en sa forme quasi définitive, un des textes d'une dizaine de pages chacun qui doivent un jour composer *Demeures de l'esprit 3.* J'en ai à peine fini la semaine dernière, à l'hôtel Dakota des environs de Nottingham, avec le volume français, *Demeures 2* ; et sans aucune interruption il m'a fallu me mettre au suivant. Nous avons déjà vu – et j'ai déjà "traité" – le presbytère des

Brontë à Haworth, la très singulière maison du vétérinaire-écrivain James Herriot à Thirsk, et hier le Shandy Hall de Sterne, que nous aimons tant.

Pierre lui-même a beaucoup de travail, car la plus grande part de la responsabilité pratique et “logistique” de ce voyage lui incombe, et il se donne le plus grand mal, avec sa gentillesse coutumière, pour me faciliter la tâche dans tous les domaines. Je l’envie tout de même de pouvoir s’endormir tous les soirs vers onze heures ou minuit, tandis que je suis obligé de m’escrimer sur cet ordinateur, en général, jusqu’à des une ou deux heures du matin ; et la plupart du temps je me lève à six. Aussi suis-je bien fatigué et trouvé-je assez mauvais que tout le monde, en France, y compris chez Fayard, me parle obstinément, au téléphone, de mes *vacances* – il s’agit d’un type de *vacances* qui exigerait, pour leur faire suite, un ou deux mois de repos complet…

Nous parvenons tout de même à jouir tous les jours d’un moment agréable, en plus de nos visites “professionnelles” qui sont elles-mêmes très intéressantes, la plupart du temps. Après la visite, assez pénible celle-ci (à cause de la foule), du presbytère de Haworth, lundi dernier, nous avons fait une belle et énorme promenade sur la lande, jusqu’à Top Withens, qui passe à tort ou à raison pour le lieu dont est inspirée la description des Hauts de Hurlevent – à vrai dire nous avons un peu triché et ne sommes partis à pied que de Stanbury, pas de Haworth.

Mardi, le jour de la visite de la maison de James Herriot – découverte tout à fait par surprise parce que nous nous étions garés devant elle, dans Thirsk –, nous avons vu le grand Cheval de Kilburn, sous Sutton Bank, avons pris nos quartiers au Fauconberg Arms de Coxwell, le village de Sterne, avons été enchantés par les retrouvailles avec l’abbaye de Byland, poreuse et mordorée, illuminée par le soleil couchant, et avons fait un très agréable dîner dans une auberge d’Oldstead.

Hier mercredi nous avons visité une nouvelle fois Shandy Hall, la maison de Sterne, et dîné, justement, en face de Byland Abbey, toujours aussi splendide.

Aujourd’hui nous avons profité de l’impossibilité d’accéder à Hovingham Hall pour voir la terrasse qui domine Rievaulx Abbey, entre ses deux temples néo-antiques, et un peu de Rievaulx Abbey soi-même,

toutefois sans y entrer car c'était l'heure de la fermeture. Nous avons aussi marché autour de Sutton Bank, où les landes du Yorkshire s'effondrent abruptement au-dessus du Yorkshire Vale, face à Thirsk. Et nous avons un peu exploré Knaresborough, avant le dîner.

Chambre 12, The Pennington Hotel, Ravenglass, Cumbria, dimanche 3 août 2008, huit heures et demie du matin. Journée inoubliable hier, et tout entière ordonnancée autour de Wordsworth, d'autant qu'elle a commencé à Cockermouth, sa ville natale, où nous avons passé trois nuits à l'hôtel de la Truite, rayonnant de là. Nous avions l'intention de visiter Mirehouse, domaine des Spedding, sur le lac de Bassenthwaite, mais la maison, là-bas, est fermée le samedi, ce qui m'a donné, pour mes écritures, un jour de battement très bienvenu – en revanche il apparaît que nous allons devoir renoncer à l'Irlande, au moins pour cet été : je suffis à peine à la tâche anglo-écossaise.

Ne pouvant quitter la région, car il fallait tout de même voir le lendemain, c'est-à-dire aujourd'hui, la maison des Spedding, nous avons pu nous promener un peu pour le plaisir, une fois n'est pas coutume, quoique les autres promenades, documentaires, de repérage, soient en général très agréables elles aussi. Nous sommes allés sur le lac d'Ullswater, au nord-est de la région des Lacs, que les connaisseurs, paraît-il, disent être le plus beau. En effet, il est splendide. Nous y avons marché jusqu'à une cascade dans les bois et entre les rochers, Aira Force. Mais surtout nous y avons cherché l'endroit où Dorothy Wordsworth, le 15 avril 1802, tomba en arrêt, avec son frère, sur une longue bande de jonquilles, le long du rivage. Elle note cette rencontre éblouie dans son *journal* et ce sera la source du fameux poème de William, *The Daffodils* :

I wandered lonely as a cloud…

Nous avons d'abord cherché l'endroit trop au nord et trop à l'est, ce qui nous a valu une magnifique promenade dans le parc d'un manoir d'époque Regency voisin du hameau de Watermillock, et qui est de nos jours un centre d'entraînement à la montagne et aux activités nautiques,

je suppose, “*Outward Bound*”, pour les jeunes gens. Je ne connais guère de site plus merveilleusement beau, et le temps, qui plus est, déversait sur nous à grands baquets, le long de ces rivages à la fois sauvages et raffinés au dernier degré – larges eaux, hautes pentes couvertes de bruyère, maisons comme on en rêve dans Jane Austen ou dans Fanny Burney –, une surabondance lumineuse de splendeur, qui nous bousculait de tous les côtés à la fois, sur les galets solitaires, au seul son des vaguelettes.

Nous sommes allés ensuite à l’emplacement “officiel” des jonquilles, plus au sud et plus à l’ouest, au nord de Glenridding : il nous avait été indiqué très gentiment au manoir d’entraînement, et rien ne le signale (heureusement) – il est superbe, comme tout le reste, mais nous n’y avons pas vu de jonquilles.

Puis, franchissant la Kirstone Pass vers le sud, nous sommes repassés à Grasmere, que nous avons beaucoup pratiqué ces jours derniers et où je voulais essayer de prendre par beau temps, enfin, une photographie de Dove Cottage, la maison habitée par les Wordsworth entre 1799 et 1808. Hélas, à peine nous sommes-nous approchés du village, le temps s’était couvert. Je vais finir par croire que sur ce Grasmere il fait toujours mauvais. Cependant, le rembrunissement du ciel ne nous a pas empêchés, traversant toute la région des Lacs de nord-est en sud-ouest, de gagner, par Little Langdale et la superbe Wrynose Pass, la vallée de la Duddon, rivière chantée par Wordsworth en cinquante-cinq sonnets de 1818, je crois. À partir de sa source près du col nous l’avons suivie tout le long de son cours, à travers des contrées magnifiques et désertes, et c’est ce qui nous vaut de nous retrouver sur ces rivages écartés de la Cumbrie, dans un port minuscule nommé Ravenglass, dont nous avons arpenté dans les deux sens, hier, avant dîner, l’unique rue. Elle aboutit à un estuaire qui n’est pas celui de la Duddon, mais de l’Esk. Le restaurant de cet hôtel se nomme d’ailleurs l’Estuaire.

L’hôtel, lui, s’appelle Pennington. Les Pennington, qui le possèdent, si je comprends bien, sont la famille qui depuis huit siècles se tient au château voisin de Muncaster, que nous avons dépassé hier pour arriver ici. Non contents d’ouvrir leur demeure et son parc à la visite, ils les ont transformés en certaine *Muncaster Experience*, avec animations diverses

et animaux, et j'ai rarement vu aussi laid que leur dépliant publicitaire, que j'ai sous les yeux.

Ah si, le *Times*, peut-être. Pour comprendre ce que je veux dire par "dictature de la petite bourgeoisie", "grande déculturation" et tout ce tintouin, il faut voir ce qu'est devenu le *Times* aujourd'hui – presque plus rien ne le distingue, physiquement, de la dite "presse de caniveau". C'est bien simple, on dirait *Marianne.* Telle était sans doute la condition à remplir pour ne pas disparaître tout à fait. Se soumettre ou se démettre : voilà l'alternative à laquelle est astreinte toute entreprise intellectuelle ou culturelle, fût-elle seulement journalistique, aujourd'hui. Vous mourez ou vous êtes Franz-Olivier Giesbert ; vous vous taisez ou vous passez chez Laurent Ruquier ; vous renoncez à toute influence, toute présence, toute aisance, ou vous vous faites la tête du *Daily Mirror* (qui lui-même, depuis longtemps, s'est fait la tête du *Sun*) ; vous laissez votre château s'effondrer sur vous et finalement le quittez après dix siècles (je ne parle pas de moi, pour une fois), ou bien vous l'aménagez en parc Astérix.

Alston House Hotel, Alston, Cumbria, lundi 4 août, dix heures dix, le soir. Encore une journée merveilleuse et, comme la précédente, due à des difficultés d'agencement des visites "officielles", "professionnelles". Il nous reste deux maisons à voir en Angleterre avant de passer à l'Écosse, mais nous nous sommes avisés au milieu de cette journée-ci que l'une des deux n'était pas ouverte avant jeudi, ce qui risque de nous donner *deux* jours de battement plutôt qu'un. C'est très ennuyant du point de vue du plan général de travail, car il devient de plus en plus évident qu'il nous sera impossible d'aller en Irlande ; et même, il pourrait devenir difficile de voir tout ce que nous avons à voir en Écosse si des problèmes de ce genre se présentaient très souvent et nous retardaient à plusieurs reprises. Mais, d'un autre côté, ces délais imposés et ces journées de chômage technique me permettent de souffler un peu et c'est très nécessaire.

L'obligation de produire un texte par jour, avec ce que chacun implique de *recherche* – c'est un bien grand mot, certes, mais, pour me

donner l'air et les gants de savoir à peu près ce dont je parle, et me parer des plumes du paon de la connaissance, je dois me livrer chaque fois à un assez sérieux travail de documentation –, est nerveusement et physiquement épuisante, surtout dans tous ces hôtels où les portes claquent sans cesse, où les gens crient dans les couloirs et où chaque matin il faut subir un siège en règle pour essayer de se maintenir le plus longtemps possible dans les lieux et finir le texte du jour. Nous avons pris ces temps derniers, contraints et forcés, l'habitude d'évacuer la chambre vers onze heures et de nous transporter alors au bar, dans le hall ou dans le *lounge* de l'hôtel où nous nous trouvons car, si inconfortable que ce soit de travailler en pareils endroits, ce l'est tout de même moins que dans la voiture ou en plein air, quand les caractères et le curseur, sur l'écran de l'ordinateur, sont presque invisibles.

Aujourd'hui j'ai fini vers une heure de l'après-midi le texte sur Mirehouse et les frères Spedding au bar de l'hôtel Castle Inn, au haut bout du lac de Bassenthwaite, pas très loin de Mirehouse, justement, et à deux pas de l'hôtel Armathwaite Hall, semi-palace de campagne qui me fait rêver par la beauté de la vue qu'il offre sur le lac de Bassenthwaite, mais bien au-dessus de nos moyens. C'est alors que nous avons découvert qu'une des deux maisons qui nous restent à voir en Angleterre n'était pas ouverte avant jeudi prochain. Une solution possible eût été de passer en Écosse pour un jour ou deux et de revenir ensuite en Angleterre avant de repartir une bonne fois pour l'Écosse, mais cette idée me déplaisait, sans même que je prenne en compte ses inconvénients économiques, énergétiques et financiers, pourtant évidents. Nous avons décidé de considérer cette journée perdue – et peut-être y en aura-t-il même deux – comme une aubaine, et de ralentir notre avancée.

Nous sommes d'abord, de Kenswick, retournés pour la troisième fois à Grasmere afin de tâcher de prendre, de Dove Cottage, une photographie par beau temps ; et aussi d'en visiter et d'en photographier le jardin, fermé à la visite tous ces jours derniers à cause de la pluie, qui en rendait les marches excessivement glissantes, paraît-il. Cependant la malédiction s'acharne sur nous, à Grasmere. Le jardin était bien ouvert, cette fois, nous avons pu le voir, et d'ailleurs ce n'est vraiment pas grand-chose ; mais ce pauvre village doit maléficier d'un microclimat particulièrement

désagréable, je ne vois pas d'autre explication : il faisait beau une demi-heure plus tôt à Kenswick, il ferait beau une heure plus tard sur le lac d'Ullswater, mais tout le temps que nous fûmes autour de Dove Cottage le ciel resta obstinément couvert, la lumière était basse et faible, et donc nous n'avons toujours pas de bonne photographie de cette maison-là de Wordsworth, malgré quatre tentatives sur elle depuis le 31 juillet.

Craignant d'y perdre tout l'après-midi, nous avons renoncé à l'espoir après trois quarts d'heure de vaine attente d'une éclaircie. Il nous fallait partir vers le nord-est pour visiter près de Newcastle, demain, la maison du graveur Thomas Bewick. Affrontant à la montée la route dite *the struggle*, que nous avions déjà défiée à la descente l'avant-veille, entre Ambleside et la Kirkstone Pass, nous avons fait nos adieux au Lake District par le lac d'Ullswater, où je voulais voir certain hôtel très recommandé par le guide Michelin et qui mérite bien de l'être, non point tant parce qu'il offre sans doute une excellente table (une étoile), mais parce qu'il jouit, à partir de la rive orientale du lac, entre Pooley Bridge et Howton, d'une vue inoubliable, qui le rend lui-même inoubliable, même pour les malheureux qui ne peuvent y passer que cinq minutes, à la terrasse. Cette Sharrow Bay Country House rejoint en tout cas ma liste personnelle d'hôtels mythiques qui s'ouvrit il y a trente ans sur le Palumbo de Ravello, le Bussaco Palace Hotel de Bussaco (l'original du "Deux cents chambres, deux cents salles de bain" de Larbaud, bien qu'il n'y ait guère plus d'une trentaine des unes et des autres, je crois bien) et l'hôtel des Ducs de Bourgogne à Bruges, que j'ai revu bien banalisé dans les années récentes (et Bruges aussi, je crois bien…).

Après un coup d'œil à Penrith, où Wordsworth a passé une partie de son enfance (ses parents en étaient originaires), nous nous enfonçâmes, toujours en direction du nord-est, dans une région dont j'attendais beaucoup et qui ne m'a en aucune façon déçu, bien au contraire. Elle est une sorte de blanc de la carte de l'Angleterre, au nord des Yorkshire Dales, entre Penrith et Carlisle d'un côté, à l'ouest, Barnard Castle et Newcastle, de l'autre. Je crois qu'on parle des *Pennines du Nord*. Mais entre le massif du Lake District et les Pennines proprement dit, il y a d'abord une sorte de plaine, où coule la rivière Eden et où nous rencontrâmes par hasard, grâce à l'heureux effet d'une déviation routière

opportune, la belle église St Cuthbert de Great Salkeld, dont le clocher fortifié gothique, une tour carrée, oblitère un portail roman, sans doute très ancien.

À Kirkoswald il y a une belle maison du temps de Charles II, ou est-ce de la reine Anne ? – j'ai tendance à confondre un peu ces styles-là, mais pencherais plutôt pour la première hypothèse. Néanmoins le véritable émerveillement de la belle vallée de l'Eden fut au site préhistorique que nous cherchions, *Meg and her Daughters* c'est son nom, le *troisième* en importance des cercles de pierres dressées d'Angleterre, dit le guide qui nous l'a indiqué, "Lonely Planet", sans préciser quel est le deuxième (le premier étant évidemment Stonehenge). Nos autres guides ne mentionnent même pas l'endroit, il n'est désigné par rien le long des routes minuscules qui y mènent, sauf une fois, à la toute fin du parcours. Rien n'y est aménagé pour les visiteurs, l'accès en est totalement libre, les pierres, plutôt rondes pour la plupart, sauf celle qui est appelée Meg, verticale et dressée en dehors de leur cercle, dessinent dans la prairie une vaste circonférence, que traverse en toute simplicité le chemin d'une ferme, entre quelques grands hêtres. Une très grande partie de la poésie du lieu vient de l'état d'abandon où il est tenu, si par *abandon* on peut vouloir dire non pas négligence et encore moins mauvais traitement mais absence, abstention, non-intervention. Personne à proximité, pas un mot d'explication, pas un panneau. Quel bonheur et quel soulagement que d'échapper une fois de temps en temps au National Trust et à English Heritage, malgré tous leurs mérites, avec leurs parcs de stationnement "Pay & Display / Have you paid & displayed ?" et le long exposé de leurs intentions pour de futures interventions ! Aucune intervention, là, pas même à l'état de menace – de gros cailloux en arrondi dans l'herbe, au couchant le Skiddaw, le Hevellyn et leurs frères, et, se penchant vers Meg et ses filles dans la lumière blonde du soir, une très haute lande aux longues vagues qui tombe brusquement vers cette fausse plaine.

Mais je dois m'arrêter là, je tombe de sommeil. Je nous mènerai jusqu'à Alston une autre fois.

Alston toujours, Alston House, mardi 5 août, huit heures du matin. Ce n'est d'ailleurs pas une affaire, bien qu'il y ait au parcours deux parties bien distinctes, *trois* en comptant la montée, entre les deux. La première est dans cette belle plaine largement entourée de montagnes où se dressent Meg et ses filles, donc. Les routes, excepté celle qui mène de Penrith à Alston, y sont extraordinairement étroites, comme dans le Lake District, et comme c'est très souvent le cas en Angleterre. Il règne en ces parages une grande solitude, que j'attribuerai audacieusement à l'absence de *gentry.* La *gentry* c'est l'histoire, qu'elle conserve précieusement, et dans une certaine mesure aussi la géographie, ou du moins l'espace, qu'elle structure par ses propriétés, ses murs, ses portails, ses façades, ses édicules, son amour des monuments commémoratifs de toute sorte. Les peuples et les régions sans *gentry* sont sans histoire, comme l'Afrique selon MM. Sarkozy & Guaino, non qu'ils n'en aient pas eu, mais parce que rien ni personne ne l'a notée dans les livres ni dans les édifices. La seule trace de *gentry* que nous ayons trouvée c'est à Kirkoswald, en la belle maison que j'ai dite – encore ne semble-t-elle pas, aujourd'hui, très *gentryment* habitée. Pierre m'explique que la population de ces régions du Nord était pour une large part constituée par une classe particulière de *yeomen* qui recevait toute sorte de privilèges, et surtout de grandes libertés en échange de la responsabilité militaire de défendre le pays contre les innombrables incursions écossaises, dont il est question partout : je ne compte plus les châteaux, les églises, les villages et même les villes, telles Penrith, dont on nous dit qu'ils furent rasés en telle ou telle année, et souvent plusieurs fois, par les Écossais.

Peu après que nous eûmes rejoint, à la suite de nos errances dans les villages et parmi les mégalithes, la route de Penrith à Alston, elle a commencé à s'élever, gravissant selon une longue oblique les pentes magnifiques des moors, alors dorées par le soleil couchant. James Herriot disait de la vue qu'on a de Sutton Bank, parmi les Hambleton Hills, que c'est la plus belle d'Angleterre ; je crois qu'elle a une sérieuse rivale en celle dont on peut jouir dans la montée vers Hartside Summit, et de ce point même, c'est-à-dire le col, sous Hartside Height. Il est vrai que lorsque nous étions l'autre jour à Sutton Bank les horizons étaient embrumés, tandis qu'hier, au-dessus de Gamblesby et de Renwick (des

hameaux), tout était parfaitement clair, si loin que pût porter le regard, et il pouvait porter très loin : au sud-ouest, le massif bien distinct du Lake District, avec la percée constituée en lui par le lac d'Ullswater, au-delà de Penrith ; au nord-ouest, les montagnes du Galloway, en Écosse, de l'autre côté du Solway Firth, bras de mer qui était parfaitement distinct et miroitant dans la lumière ; en avant de cela, Carlisle, certainement, mais que rien ne distinguait dans la plaine (il en fût sans doute allé bien différemment la nuit) ; et surtout, surtout, la plaine immense, très lisible en chacun de ses détails, comme si elle avait été peinte par un paysagiste très méticuleux, et qui eût eu la vie devant lui pour fignoler une myriade de petites collines, des plans successifs à l'infini, de simples renflements de terrain et des enfilades de vallées, tous et toutes occupés par des champs entourés par des haies – et, à travers toute cette étendue gigantesque, était-ce dû à la seule indulgente lumière du soir, pas un toit de tôle : non, une énormité ininterrompue de bocage, en avant des montagnes bleues et de la mer scintillante.

Neuf heures et quart, après le petit déjeuner. Et, plus au nord, plus à droite, les sommets des Borders, dont plus d'un doit être en Écosse.

Chez les Spedding à Mirehouse, sur le lac de Bassenthwaite où nous étions avant-hier, il est beaucoup question d'une dynastie relativement moderne de "comtes du Galloway". Il y avait une jolie photographie d'une très antique comtesse de Galloway, en crinoline, avec son petit-fils ou arrière-petit-fils.

Après le Hartside Summit, qui est un col comme son nom ne l'indique peut-être pas, on entre tout à fait sur la lande qui se présente sous les espèces d'une gigantesque cuvette, de sorte que son bord est aussi son sommet, sa ligne de crête. Je n'aurai pas vu, ou à peine, les Yorkshire Dales, mais j'aurai vu cette lande-là, plus nordique, plus solitaire encore, certainement, mieux lunaire. Il ne manque aux Anglais, décidément, rien de ce que l'on dit qu'ils viennent chercher chez nous, et ils ont même à profusion des Lozères plus lozériennes que la Lozère, mieux désertes, et au climat sans doute plus rude, quoiqu'il y régnât hier soir un temps

splendide. La disposition des lieux est telle que de la route qui descend vers Alston on voit tout le pays déployé comme une carte en relief, ses torrents, ses rivières (la Shield, la Tyne du Sud), ses vallées profondes ou plutôt ses ravins, ses très rares maisons qui sont plutôt des granges, ou des abris (ce que, par chez moi, nous appellerions des *burons*), que des habitations à proprement parler, et ses immensités de bruyère. *Quite an experience.*

Une petite famille anglaise avec laquelle nous avions lié conversation à Hartside Summit, face au panorama, m'avait prévenu qu'Alston, la seule ville de ces contrées, était *very steep*, et je ne comprenais pas, m'en approchant, comment Alston pouvait être *very steep* car elle est dans un trou, au fond de l'entonnoir gigantesque des *moors,* et on ne fait que descendre vers elle et descendre encore, plusieurs miles durant. Mais elle s'étale sur la pente opposée, qui commence à remonter vers l'est, et sa rue principale est en effet très en pente. Il s'agit de la ville de marché (*market town* – mais il ne s'y tient plus de marché) la plus élevée d'Angleterre, à près de trois cent cinquante mètres d'altitude je crois bien, ce qui lui permet, dans le relief anglais, si particulier et incompréhensible pour nous (les plus hauts sommets du Lake District ont à peine six ou sept cents mètres, et paraissent des Himalayas), de donner l'impression d'être installée sur quelque Gévaudan, à onze ou douze cents mètres. Elle sert à nombre de tournages de films et de téléfilms me dit-on, et récemment *Jane Eyre* et *David Copperfield.* De fait elle est sans doute plus Haworth telle qu'on l'imagine que Haworth. Sans être précisément jolie elle a une forte personnalité, et je suis d'autant plus heureux d'avoir fait sa connaissance que presque tous les guides l'ignorent totalement, de même que toute cette région d'entre Cumbrie et Northumbrie (Alston est juste à la frontière, dans la Cumbrie encore).

Il y a eu une assez longue hésitation pour choisir un hôtel, les guides étant justement de maigre secours en l'occurrence. Nous sommes allés jusqu'à Nenthall, à l'est, pour en voir deux, dont le seul qui figure dans le guide Michelin, mais il était trop cher pour nous (deux cent cinquante livres, trois cents cinquante euros, avec le dîner il est vrai – et encore n'a-t-il qu'une seule "maison", la catégorie la plus modeste…). Nous nous sommes finalement décidés pour un établissement de la ville elle-même,

sis dans un bel immeuble du XVIIIe siècle, regardant la lande à l'ouest. Je crains fort pour son avenir, car nous y étions je crois bien les seuls clients. Du coup nous y avons très bien dormi et même tiré un coup, justement, pour fêter ces demi-vacances (au sein des fausses *vacances*).

White Swan Hotel, Alnswick, mercredi 6 août, dix heures du soir. À l'hôtel du Cygne Blanc, à Alnwick, fief des ducs de Northumberland où ils ont leur énorme château, il est dit dans les chambres qu'on peut dîner jusqu'à neuf heures et demie dans la salle à manger, et jusqu'à dix heures au bar. Nous préférons en général dîner au bar, où l'on est plus libre de ne pas faire tout un repas. Mais la salle à manger de cet hôtel est si belle, ainsi que le signale un de nos guides, que nous nous y présentâmes à neuf heures dix. Ce fut pour nous entendre dire qu'on ne pouvait dîner là que jusqu'à neuf heures, mais que nous pouvions aller au bar, où l'on prendrait notre commande jusqu'à neuf heures et demie. Cependant, au bar, même jeu : il était trop tard. Indignés, nous protestâmes, et si fort qu'on consentit tout de même, de très mauvaise grâce, à nous servir un plat, un seul. Nous fûmes alors conduits jusqu'à la dernière table que nous eussions choisie, au beau milieu de la pièce, moi qui n'aime que les bords – toujours cette détestable prétention des gargotiers anglo- saxons à vous imposer votre table, imités maintenant par ceux de France qui prétendent pareillement vous faire attendre leur bon ou leur mauvais vouloir –, et invités à nous asseoir là, face à toutes les miettes des précédents occupants que j'osai toutefois réclamer qu'on voulût bien nettoyer. Après une longue attente nous fut servi enfin le plat unique auquel nous avions droit, ainsi que nous en avions été prévenus, mais de la façon la plus odieuse, par une serveuse rendue furieuse, et haineuse, par notre double prétention à obtenir à dîner aux heures officiellement indiquées et à nous asseoir à une table à peu près nettoyée (j'avais dû finir le travail moi-même) (cela dans le meilleur hôtel de la ville, et qui passe même pour une institution).

Bien entendu j'écris ces lignes, bien que je n'aie pas le temps de le faire, pour tâcher de me calmer un peu.

Mill Hotel, New Lanark, lundi 11 août, quatre heures du matin. Je n'attache pas d'importance particulière aux anniversaires, et aux miens moins qu'à tout autre, mais le New Lanark Mill Hotel pourra se vanter d'avoir complètement gâché celui-ci. L'endroit, une petite ville industrielle du XVIIIe siècle, sorte de cité idéale pré-fouriériste lovée dans une profonde vallée de la Clyde, est pourtant intéressant et beau. Il est d'ailleurs inscrit au Patrimoine mondial de l'Unesco, mais les mœurs y sont très provinciales. Nous y avons une chambre qui donne de haut sur la rivière, et c'est un spectacle fascinant tant elle est large, rapide et encaissée, entre ces grands bâtiments tous semblables, archéo-industriels. Cependant, et c'est un premier ou plutôt un deuxième sujet d'exaspération, on ne peut pas ouvrir la fenêtre. Ces chambres où l'on ne peut pas ouvrir la fenêtre me mettent hors de moi. Passe encore quand il s'agit d'imbéciles et sinistres chambres et fenêtres ultramodernes, où ce sont les plans des architectes qui le veulent ainsi. Mais que pareil emprisonnement puisse être aujourd'hui voulu et imposé dans des bâtiments anciens où les fenêtres ont été bien entendu dessinées pour être ouvertes ou fermées, c'est vraiment révoltant. Je ne sais pas les raisons de cette nouvelle pratique hôtelière, tyrannique comme elles le sont presque toutes. Y a-t-il à l'interdit et à l'empêchement d'ouvrir les fenêtres des motifs écologiques ? S'agit-il d'économiser l'énergie en évitant de chauffer pour rien ? Mais je ne sache pas qu'on chauffe en cette saison ! Le bon air de la rivière éviterait plutôt des dépenses d'air conditionné. Ou bien s'agit-il d'éviter les suicides, ou les simples accidents ? Mais faut-il que pour quelques malheureux qui voudraient se jeter par les fenêtres, ou pour quelques imbéciles qui pourraient s'arranger Dieu sait comment, en l'occurrence, pour tomber à travers elles, on prive toute une population de voyageurs du droit élémentaire à profiter de l'air naturel, de la brise et, en grande partie, de la vue ? Ce sont bien ces enfermements qui donneraient envie de se suicider ; sans parler de ces épouvantables humiliations dont je parlais la dernière fois que j'ai ouvert ce *journal*, et qui consistent à devoir attendre cinq et parfois dix minutes, à l'orée d'une salle de restaurant, qu'un maître

d'hôtel ou une petite jeune fille daigne vous remarquer et vous conduire à la table qu'ils vont choisir pour vous, et qui sera invariablement la dernière que vous eussiez choisie vous-même – et pourtant vous n'envisageriez pas une seule seconde de revendiquer ou de prendre d'assaut une table pour quatre personnes quand vous n'êtes que deux. Non, non, non, vous êtes discrets, polis, bien élevés, effacés, vous parlez bas dans les couloirs et dans votre chambre, et vous vous donnez grand mal pour ne jamais faire claquer votre porte ; mais cela ne vous expose que davantage à la dictature hôtelière, qui n'est bien sûr qu'une variante et une sous-partie de la dictature de la petite bourgeoisie régnante, ainsi qu'en témoignent ces atroces sonorisations qu'il faut subir toujours et partout, et sur lesquelles je ne veux pas gâcher le beau nom de musique. Comment un patron d'hôtel ou un tenancier de restaurant peut-il prétendre vous imposer ses goûts en matière de bruit de fond musical, goûts qui à mes oreilles sont presque sans exception insupportables ? Et pourtant ils font plus que prétendre, ils vous les imposent bel et bien.

Mais ce n'est pas de ces maux quotidiens de la vie d'hôtel que je veux parler ici et maintenant, ce ne sont pas eux qui m'empêchent de dormir à l'instant, encore que je donnerais beaucoup pour pouvoir profiter de l'air de la nuit. Ma revendication et mon indignation, c'est rare, sont d'ordre tout achrien, et presque militant – même pas *presque.*

Lorsque nous arrivons dans un hôtel où nous n'avons pas réservé, c'est moi, en général, qui vais le premier demander s'il y a des chambres pendant que Pierre, qui conduit, reste dans la voiture en deuxième position, ou cherche à la garer. Je demande discrètement une chambre pour deux personnes, afin d'éviter les histoires. Si même on me demande si je désire une chambre *double* (à un seul grand lit) ou "*twin*" (à deux lits jumeaux), je dis un peu lâchement que l'un ou l'autre type convient très bien, que nous n'avons pas de préférence. Mais, cette fois-ci, ici, comme un type et l'autre étaient disponibles, une jeune femme qui de toute façon, déjà, était désagréable et de manières revêches, m'a demandé de prendre une décision et de lui dire si je voulais une chambre à un seul grand lit ou à deux petits. « Un seul grand lit », ai-je précisé puisqu'elle insistait, car c'est en effet ce que nous préférons, d'autant que nous en utilisons un seul quand il y en a deux. Et un seul grand lit fut-il décidé.

Mais Pierre sur ces entrefaites arriva, et quand nous nous retrouvâmes dans la chambre nous nous aperçûmes qu'elle avait deux lits jumeaux.

Ce n'est pas la première fois que ce genre d'incident se produit, surtout ces derniers jours, et je commence à soupçonner le pays de John Knox d'être très répressif en matière de mœurs. *Deux hommes* égale *deux petits lits*, même si, en répondant à la question qui leur était posée, ils ont expressément demandé un seul grand lit. Mais c'est la première fois, justement, que la question avait été clairement posée, et la réponse clairement formulée. Et le tour de passe-passe intervenu entre la commande par moi seul et son exécution biaisée après l'arrivée de Pierre m'ulcère au dernier degré.

Hélas ce n'était encore rien dans le gâchage de mon anniversaire car, sur ma colère à l'égard de l'hôtel et de la jeune réceptionniste désagréable est venu se greffer un fort tirage avec Pierre, qui dure encore. J'étais tellement furieux, en effet, que, cette fois-ci, lassé de toutes ces *twin rooms* imposées, je voulais aller me plaindre, et il m'a adjuré de n'en rien faire, craignant un esclandre. Je lui ai dit que si nous avions tous réagi comme lui il y a trente ans, et tout accepté, nous serions encore dans une belle situation, et notre dîner a été glacial, d'autant qu'était intervenue entre-temps la scène presque rituelle de la longue attente, non pas même d'une table, mais de l'attention d'une péronnelle, une autre, tout occupée à ne pas nous voir tandis que nous nous tenions docilement à l'orée de *sa* salle de restaurant, comme l'exigeait un péremptoire avis. Bref, soirée sinistre, nuit sinistre, et maintenant voilà le jour et je serai épuisé demain de n'avoir pas dormi, alors que je suis terriblement en retard dans mon travail, étant encore à m'occuper de John Muir alors que je devrais en être à Ian Hamilton Finlay.

Ce *journal* risque de donner un jour une bien fausse idée de ce voyage en Angleterre et en Écosse. En effet, je ne viens à lui qu'aux moments où nerveusement je ne peux faire autrement, pour me débarrasser de mon ire. Or nos journées ne sont pas faites, Dieu merci, que d'épreuves hôtelières. Cependant il est bien vrai que la vie d'hôtel est un presque quotidien supplice (ici bien sûr une dizaine de lignes de précautions oratoires, que je n'ai pas le temps de torcher, sur le caractère éminemment relatif dudit *supplice*) quand on doit travailler comme je

fais et qu'on ne dispose que de ces chambres de louage où tout est conçu pour que l'on reste le moins longtemps possible. Le désagrément, cela dit, vient des autres clients autant et plus que des hôteliers eux-mêmes. La décivilisation et ses progrès font de la vie en partie collective (chambres aux minces cloisons, portes qui n'arrêtent pas les bruits, corridors, ascenseurs, cours, abords, salle à manger du dîner et du petit déjeuner) une épreuve de tous les instants. Et j'ai en réserve, évidemment, un beau et grand chapitre (mais n'importe quel lecteur un peu aguerri se le ficellerait sans mal) sur la question des défuntes manières de table.

Or tout cela est ruineux. Nous n'allons pas dans des hôtels de dernière catégorie, mais pas non plus dans des palaces, ni même dans de "grands" hôtels ; et il en coûte chaque nuit, pour la seule chambre, entre cent vingt et cent quarante livres sterling, soit deux cents euros à peu près, plutôt plus. Entre la voiture, l'essence, la "documentation", les billets d'entrée, les hôtels et les repas (et pourtant nous ne déjeunons pas), chacun des textes des *Demeures* coûte au moins cinq cents euros – c'est beaucoup plus qu'il ne rapporte, beaucoup plus aussi qu'il n'en est remboursé…

La femme qui habite encore le domaine de Ian Hamilton Finlay, et qui est peut-être sa dernière compagne, je ne sais, une Autrichienne, peut-être, ou une Hongroise (elle nous a déclaré avoir aussi un appartement à Vienne et un autre à Budapest, et elle avait en anglais un fort accent étranger), nous a dit que la vie en Écosse était très dure dix mois par an – mais aussi qu'elle y revient sans cesse et ne peut s'en empêcher, de sorte qu'il y avait à son discours (nous avons assez longuement parlé) de quoi plaider pour et contre l'existence en ces redoutables et superbes parages. Pour ma part, je continue d'y songer. Cette femme habite d'ailleurs un des coins les plus beaux (non loin d'ici).

Plieux, lundi 1er septembre, dix heures du soir. Le voyage d'été, énergiquement rythmé de bout en bout, s'est terminé sur un *accelerando* qui, pour le retour à proprement parler, a atteint à la frénésie.

Samedi soir, avant-hier, nous étions encore à Dublin, ayant vu pour la première fois deux sites pour les *Demeures de l'esprit* dans la même journée – la tour Martello de Joyce, à Sandycove, et la maison natale de Shaw dans Synge Street –, plus le Livre de Kells (ou les deux pages de lui qui sont ouvertes), la Long Room de la bibliothèque de Trinity College, Custom House et le château. Nous nous sommes embarqués à neuf heures sur le navire *Ulysses*, pour une traversée de trois heures en direction de Holyhead, à la pointe d'Anglesey. Nous croyions disposer d'une chambre trouvée à grand mal et retenue d'Irlande par téléphone à certain hôtel Celtic Royal de Caernarfon, à une cinquantaine de kilomètres de là. Mais quand nous nous y sommes présentés, peu avant deux heures du matin, non seulement il s'y prolongeait dans les beugleries une fête de mariage, mais ladite chambre se révéla totalement impropre à tout sommeil, malgré notre fatigue, à cause d'un bruit de climatiseur ou de purificateur de salle de bain devenu fou, qui vrombissait comme un moteur d'avion au moment du décollage et qu'il était impossible d'arrêter. Nous avons dû reprendre la route, non sans une vive dispute avec le directeur de nuit de l'hôtel, qui convenait que la chambre 104 était fameuse pour son bruit et qu'il n'était pas possible d'y dormir, mais ce nonobstant refusait d'annuler le prélèvement bancaire par carte bleue opéré, disait-il, dès la réservation. Tout ce que je pouvais faire, d'après lui, était de demander un *refund* le lendemain matin. Mais le lendemain matin nous serions loin, et de toute façon ce que je voulais n'était pas un hypothétique remboursement mais une absence de prélèvement, qui, me semblait-il, n'aurait jamais dû être opéré de toute façon. Le ton a monté, il a même été question de ma part d'*aller en justice* (*going to court*), à quoi j'ai été vivement encouragé : ces gens savent bien ce que l'expérience quotidienne de ces dernières années aurait dû m'apprendre jour après jour, que la difficulté épuisante de se faire rendre justice, pour un particulier disposant de moyens ordinaires, rend vain tout espoir, de sa part, de triompher dans un combat avec des escrocs organisés ou des exploiteurs déterminés. Nous avions pourtant trouvé cet hôtel par le guide Michelin, où il est le seul indiqué pour Caernarfon. On nous y avait proposé une autre chambre, mais, outre qu'elle sentait horriblement mauvais, le bruit y était à peine moindre que dans la précédente. Et, à part elle, tout était plein à des lieues à la ronde.

Ce contretemps a permis à Pierre d'être à son lycée ce matin à huit heures et demie tapantes comme il le devait, et comme il semblait tout à fait impossible, ces derniers jours, qu'il le fût : c'est au point que je l'accuse d'avoir manigancé par avance toute cette histoire d'hôtel, qui nous a forcés à reprendre la route au milieu de la nuit, à une heure où il n'y avait plus aucune chance de trouver ailleurs une autre chambre.

Une autre mésaventure est que le GPS de la voiture nous a fourvoyés jusqu'au cœur de Londres, ou presque. Nous trouvions bizarre qu'Audette, comme nous avons surnommé cette machine, nous invitât à traverser Londres pour gagner Folkestone et le tunnel sous la Manche, plutôt que de contourner la capitale. Mais nous avons suivi ses instructions parce que nous avions décidé pour une fois, étant donné l'extrême urgence, et pour ne pas perdre de temps à chercher notre chemin à l'ancienne, de nous en remettre à elle. Mal nous en a pris. Après nous avoir menés à Chiswick, ce qui nous a permis d'entr'apercevoir Chiswick House, du portail, Audette nous a complètement lâchés et, ce qui n'est guère son genre, elle a même reconnu implicitement son erreur, car elle recommandait alors de repartir en arrière pour regagner l'anneau périphérique. Il est effrayant de songer qu'on puisse s'en remettre à ces appareils pour des affaires de vie et de mort.

Nous nous sommes tirés d'embarras en suivant interminablement la route A205 qui traverse tout le sud de Londres de Richmond à Eltham en passant par Fulham, Clapham Junction, Tulse Hill, Dulwich, Forest Hill et Lewisham. Et nous nous sommes présentés à l'orée du tunnel à midi et demi, hier dimanche, au lieu des dix heures et demie d'abord annoncés par le GPS.

Le désir, surtout après cette mauvaise expérience londonienne, d'éviter Paris et même Rouen tout en nous dirigeant vers le sud-ouest nous a jetés dans Forges-les-Eaux, Gournay, Gisors, Saint-Clair-sur-Epte, La Roche-Guyon, Pacy-sur-Eure, Ivry-la-Bataille, Anet, Dreux et Chartres. Le plus intéressant de ce parcours, outre le beau La Roche-Guyon, fut Anet, où j'ai à peine souvenir d'être peut-être passé une fois, il y a trente ou quarante ans. C'est bien beau. Nous sommes entrés dans la cour du château (ou de ce qu'il en reste) et même dans la chapelle funéraire de Diane de Poitiers, et j'ai photographié là avec grand succès, pour une

fois, l'une des sphinges qui supportent le tombeau – par la porte ouverte, la lumière de la fin de l'après-midi tombait exactement sur elle.

Je vois que ce très beau morceau de sculpture est attribué à Pierre Bontemps, mais d'une part je trouve un peu curieux que ce protestant, fuyant Paris, ait pu aller travailler à la sépulture d'une des pires ennemies de ceux de sa religion, d'autre part le style de ces sphinges, et du priant de Diane au-dessus d'elle, me paraît très éloigné de celui du gisant de Claude de France à Saint-Denis, par exemple. Bontemps me surprend. Mais je ne demande qu'à apprendre davantage sur le sujet.

Après ces diverses étapes, et pour menées à la course qu'elles aient été, nous sommes arrivés ici à deux heures du matin, suivant l'usage, et y avons trouvé notre premier lit depuis quarante heures.

Ah, il y a eu aussi – c'était le jour des disputes, décidément – des mots avec le gestionnaire ou propriétaire de la ferme de Bray, près de Forges-les-Eaux, qui, apprenant que nous voulions seulement jeter un coup d'œil à ce monument et le photographier, mais pas le visiter, faute de temps, nous a invités à vider les lieux avec un geste et une phrase – « Alors c'est par là », en montrant la sortie, bras et doigt tendus – que je m'avisai de trouver mauvais.

Mardi 2 septembre, dix heures du soir. Ce premier contact avec l'Irlande n'a pas été excellent. C'est sans doute ma faute, en partie. Nous étions trop pressés, cinq jours sont trop peu pour se faire une idée, et puis, les itinéraires étant étroitement dictés par les lieux à visiter pour mon travail, nous n'avons disposé de presque aucun temps qui ne fût régi par les exigences professionnelles (les miennes et celles de Pierre, car lui devait absolument être rentré ici pour lundi matin, 1er septembre). D'autre part il a presque constamment fait mauvais. Néanmoins nous avons bien dû parcourir un petit millier de kilomètres dans le pays, et dans ses deux parties politiques ; nous avons passé cinq jours sur les routes dans des régions qui passent pour très belles ; et j'avoue n'avoir rien vu qui m'ait absolument bouleversé.

Si, tout à fait au début, peu de temps après que nous avions débarqués à Larne, au nord de Belfast, venant de Cairnryan, au nord de Stranraer, et alors que nous nous dirigions vers le nord en suivant la côte d'Antrim, je commençai à aimer beaucoup un glen de l'intérieur des terres, tandis que de Glenariff nous avions décidé de faire une courte incursion dans les Glens of Antrim. Là les paysages, à mesure que nous nous élevions en tournant le dos à la mer, devenaient vraiment magnifiques. Malheureusement la voiture, dans la côte, a réclamé de l'huile, et Pierre, lui en donnant, a fait tomber dans les profondeurs du moteur le bouchon du radiateur – impossible de le rattraper. Nous nous sommes affolés, peut-être à tort : il nous a semblé impossible de rouler sans bouchon au réservoir d'huile, nous en avons improvisé un avec du papier, mais avons jugé plus prudent de redescendre vers Glenariff, à la recherche d'un garage ouvert et d'un bouchon de rechange, ou d'une solution pour repêcher celui qui était perdu. C'est ainsi que nous avons raté l'excursion dite des Glens d'Antrim, qui pourtant s'annonçait sous les meilleurs auspices. Nous avons manqué aussi la dite "tombe d'Ossian", qui est également dans les parages et dont je me faisais une joie, mais qui eût exigé un très petit détour que nous n'osâmes pas faire, faute de temps (il était cinq heures et demie de l'après-midi, mardi dernier, 26 août, les garages seraient fermés…) et crainte d'un incident ou d'un accident mécanique majeur (si le moteur allait prendre feu ?).

Dans Ballycastle secouée par une fête nous trouvâmes un garagiste taiseux mais efficace qui sans dire un mot, au récit de nos malheurs, alla chercher un autre bouchon sous le capot d'une des voitures d'un cimetière attenant à son atelier, s'en saisit et le fixa d'un geste sûr à notre radiateur d'huile, puis refusa toute rémunération pour ce silencieux haut fait.

Rassérénés nous pûmes alors, à l'extrémité nord-est de l'Irlande (du Nord), voir et même emprunter le Carrick-a-rede, ou Rope Bridge, pont de cordes qui relie le rivage rocheux à un îlot qui ne l'est pas moins, à quinze ou vingt mètres de lui, et quarante ou cinquante au-dessus des flots et de leurs remous. C'est amusant et pittoresque, mais très institutionnalisé.

L'illustre Chaussée des Géants l'est plus encore, un peu plus loin, mais nous avons eu la chance d'y être les derniers, après huit heures du soir, alors que la nuit tombait sur un jour qui de toute façon n'avait jamais été bien vif. C'était très beau et très intéressant, passionnant, même, et romantique en diable dans la solitude du soir, dans le vent et face à la mer agitée, sous un ciel d'acier menaçant. Toutefois ce genre d'attractions fameuses, et certes à juste titre, mais qui se résument un peu dans ce qu'on attend d'elles, n'est pas, en général, ce qui m'attache à un pays.

Nous dînâmes, d'ailleurs très mal, à l'hôtel et restaurant le plus proche, et allâmes coucher à Londonderry, à quelques soixante ou soixante-dix kilomètres de là.

Vendredi 5 septembre, dix heures et quart, le soir. Hier nous sommes allés, malgré le temps qui manque affreusement, à une soirée chez Macha Méril, dans sa maison voisine de Montréal-du-Gers, et de la chère église (en ruine) de Genens. Elle nous avait déjà invités cet été alors que nous étions absents, et puis il me semble que je ne dois pas me couper absolument et complètement de toute espèce de vie sociale dans la région. Macha Méril était parfaite pour un renouement des liens avec la société gersoise (ou du Gers en été), parce qu'elle est charmante, de façon générale, et tout à fait aimable et bienveillante à mon égard (et à l'endroit de Pierre). Sa maison est très jolie et sise dans un paysage miraculeusement intact, très harmonieux. L'objet ou le prétexte de la soirée était une répétition d'un spectacle que nôtre hôtesse doit donner à Paris à la rentrée, si j'ai bien compris. Il s'agit d'une lecture du texte de Marguerite Duras, *Écrire*, entrecoupée de chansons ou de "mélodrames" écrits par notre hôtesse elle-même et mis en musique par Vincent Cespédès, le jeune professeur de philosophie que je trouvais si joli, lors de ses premières apparitions médiatiques, il y a quelques années. Je n'ai jamais été fou du texte de Duras, en particulier à cause de ce mot d'*écriture* qu'elle emploie à chaque phrase, *l'écriture*-ci, *l'écriture* – ça, et que vraiment je ne peux pas supporter dans cette acception mystico-sacroïde. Mais les parties chantées étaient jolies, surtout les textes, que le piano malheureusement couvrait un peu – Macha Méril souffrait d'une

partielle extinction de voix et elle avait envisagé d'annuler la soirée mais avait reculé devant cette mesure extrême, en quoi elle avait bien fait car toute sa réception était très réussie, autant en son versant purement social, ou amical, qu'en son versant artistique. J'ai même réussi, chose rare, à la quitter sans éprouver le sentiment paranoïaque (mais souvent très fondé) d'avoir dit des énormités, d'avoir commis des gaffes irréparables ou d'avoir été à un bout ou un autre d'affreuses agressions ou d'irréparables malentendus. Non, tout s'est passé très doucement, aimablement, chaleureusement, en autant d'harmonie qu'en déployait autour de nous le beau paysage d'été, tout en échelonnements pelucheux.

La scène aurait pu se prêter pourtant…

Mardi 9 septembre, dix heures du soir. Ce pauvre *journal* est de plus en plus velléitaire, entrecoupé, raréfié : il y a les soirs où je ne peux pas l'ouvrir du tout, faute de temps, et il y a ceux où, l'ayant ouvert, en général beaucoup trop tard pour son bien, je ne peux pas aller au bout du "sujet", du "thème", de l'anecdote ou de la description dans lesquels je m'étais lancé.

Pas de *journal* samedi soir parce qu'en ce jour anniversaire de ma mère et de ma sœur nous avons, Pierre et moi, donné un dîner pour Jeanne Lloan, née également un 6 septembre – passer cette soirée en sa compagnie est une récente tradition de la maison, qui n'en compte pas beaucoup. Et dimanche soir et hier pas de *journal* non plus parce que je n'avais qu'une idée en tête, finir la rédaction des textes du troisième volume de *Demeures de l'esprit*, celui que, pour l'essentiel, j'ai écrit cet été en Angleterre du Nord, en Écosse et en Irlande.

Lorsque nous sommes rentrés ici le 31 août au soir, j'étais en retard de quatre ou cinq chapitres, ceux qui concernent l'Irlande, justement. Et je ne voulais pas me mettre à une autre tâche avant d'en avoir fini avec eux, car je craignais que le souvenir des visites récemment effectuées ne s'efface progressivement en moi ; d'autre part, plus trivial motif, j'ai bien entendu le plus urgent besoin de la somme qui doit m'être versée à la livraison du manuscrit complet. Le dernier texte, relatif à la maison

natale de Shaw dans Synge Street, à Dublin, est parti par voie électronique ce matin. Et cette après-midi je suis allé à Lectoure poster une lettre à Claude Durand pour demander ladite somme et diverses autres petites choses, et une autre à Macha Méril pour la remercier de la soirée de jeudi dernier.

« La scène aurait pu se prêter pourtant… », « La scène aurait pu se prêter pourtant… » : oui, à de certaines tensions, *to say the least*, car il y avait là, je ne m'en suis avisé qu'assez tard parce qu'il a rasé sa moustache et que, de loin, je ne le reconnaissais pas, mon archi-ennemi Alain Vircondelet, qui la dernière fois que nous nous sommes rencontrés – c'était il y a plusieurs années – m'a fait dans la rue, à Paris, une horrible scène. Nous nous sommes soigneusement ignorés réciproquement, et c'était sans doute le parti le plus sage. L'étrange est que sa femme, elle, est très aimable à mon égard. Elle ne se contente pas d'échanger avec moi un salut poli, ce qui serait déjà beaucoup, elle entreprend de véritables conversations, y compris sur des sujets assez personnels, tels les soucis que donne son fils, qui a maintenant dix-neuf ans et ne sait pas ce qu'il veut faire dans la vie. Il est au demeurant bien difficile d'imaginer qu'elle a un fils de dix-neuf ans, car elle paraît très jeune. Elle est resplendissante de santé, et de gaieté malgré ses préoccupations, et elle était avec moi aussi chaleureuse et souriante qu'on peut l'être, ce qui, de sa part et en les circonstances, ne manquait pas d'élégance.

J'avais pour vis-à-vis à table un homme dont je ne connaissais que le nom, Pierre Laville, le metteur en scène, qui lui aussi était à mon endroit d'une aménité extrême. Emporté par son élan, et s'étant déclaré un de mes plus ardents lecteurs, il m'a demandé, le malheureux, si je ne songeais pas à écrire pour le théâtre ; à quoi je ne pouvais que répondre, évidemment, que justement j'avais publié, dans la plus grande discrétion il est vrai, une pièce ; et lui, bien élevé comme il semble l'être, et venant de me faire force compliments sur mes ouvrages, ne pouvait que dire qu'il serait bien aise de la connaître. Je la lui ai envoyée samedi. Je doute qu'il en advienne grand-chose – ce n'est pas mon genre… –, mais sait-on jamais ?

Mercredi 10 septembre, dix heures moins le quart, le soir. Ma mère a bien raison de dire que pour enseigner l'histoire et la géographie aux enfants, il faut les faire voyager et voyager encore. C'est valable aussi pour les adultes. Nous sommes tombés hier soir, à la télévision, à peu près par hasard, sur un film en partie irlandais, je suppose, intitulé *Michael Collins*, du nom du premier chef de gouvernement de l'État libre d'Irlande. Notre récent voyage le rendait tout à fait passionnant : non pas tant parce que connaître un peu, très peu, le pays accroît la compréhension des faits et des hommes, mais parce que tout en acquiert une épaisseur d'existence infiniment plus tangible. Ainsi nous n'avons même pas passé vingt-quatre heures à Dublin, mais tout de même nous avons vu les quais de la Liffey, nous avons emprunté Ha'penny Bridge, nous sommes passés en voiture devant le palais de justice, Four Courts, tous lieux qui sont très présents dans le film – Four Courts y fait même l'objet, comme dans la réalité, de terribles combats entre partisans et adversaires du traité de 1921, en 1922. Nous ne sommes pas allés dans la région de Cork, mais nous étions tout de même dans l'Ouest, et par exemple à Thoor Ballylee, chez Yeats, édifice qui domine un pont que les "irréguliers" firent sauter à la même époque. Il serait bien ridicule d'écrire que les événements dépeints et les lieux de l'action m'étaient presque *familiers*, mais enfin ils avaient pour moi une vraie réalité sensible.

À propos des événements de 1922, qui coûtèrent la vie à Collins, et de l'Ouest, où il est né et où il meurt dans une embuscade, j'ai été très surpris que le film paraisse attribuer à De Valera la responsabilité de sa mort : De Valera, d'ailleurs malade à l'époque, tient le Sud-Ouest avec ses partisans (les adversaires du traité) ; Collins qui, en vertu du traité, exerce à Dublin le pouvoir, accepte de se rendre dans la région de Cork pour avoir une discussion avec son ancien ami et compagnon d'armes : il est pris dans une embuscade en s'approchant du lieu convenu de la réunion. Est-il possible que De Valera soit coupable d'un pareil forfait, doublement déloyal (la victime est son ami, l'entrevue a été proposée comme une espèce d'armistice) ? Je croyais que c'était le modèle de

toutes les vertus ! Ma grand-mère l'admirait comme tel, en tout cas. Il est vrai qu'elle admirait beaucoup aussi Salazar, qui n'avait sans doute pas non plus les mains parfaitement blanches. Ces messieurs étaient surtout appréciés par elle pour leur ardent catholicisme, bien sûr, mais aussi pour leur simplicité, l'austérité de leur existence, leur peu de goût pour les fastes du pouvoir – cela valant surtout pour Salazar, je crois bien.

Ma grand-mère (la mère de ma mère) a eu aussi, sur le tard, une troisième admiration parmi les grandes figures politiques du monde, celle-ci plus inattendue : Mouammar Kadhafi. Mais cette fois ce n'était pas pour des raisons politiques ou morales, c'était physique : elle le trouvait magnifique. Qu'il ait pu l'éblouir à ce point est difficile à imaginer aujourd'hui, mais en ce temps-là il était très jeune (ma grand-mère est morte en 1973) et sans doute lui trouvait-elle du *chien.*

Jeudi 11 septembre, dix heures et quart, le soir. Il y avait dans *Le Monde* d'hier un très curieux article sur la jeunesse du Danemark et sur sa formidable joie de vivre, nous apprenait-on. Alors que la jeunesse en France voit son avenir sous les couleurs les plus grises, celle du Danemark exulte. Une des composantes essentielles de son bonheur serait des sortes d'années sabbatiques, très libéralement allouées, et qui permettent aux étudiants et même, avant eux, aux lycéens, d'interrompre une année durant, voire deux, le cours de leurs études et de voyager à travers le monde, par exemple, pour élargir leur personnalité et leur expérience. Les patrons font les yeux doux à cette jeunesse très demandée, la préférence pour l'emploi n'allant pas aux plus diplômés mais aux plus épanouis, à ceux qui peuvent faire état des meilleures relations avec leur entourage et la société en général, de la meilleure adaptation à leur époque et à la liberté pleine d'aisance que, dans leur pays, elle leur prodigue.

L'essentiel est que ces jeunes gens, garçons et filles, ne sentent pas peser sur eux la moindre urgence : ils ont tout le temps devant eux et même s'ils se fourvoient, ils ont tout loisir d'essayer d'autres pistes. Leur insouciance est la qualité la plus soigneusement entretenue, et par eux-

mêmes et par la société tout entière, l'État, l'université, les régimes sociaux. D'ailleurs, dès l'école leur a été épargné l'affreux traumatisme de la notation, antidémocratique et inhibant. Ils ne peuvent même pas imaginer aujourd'hui que dans certains pays on en soit encore à donner des *notes* aux lycéens et aux étudiants. La chose leur paraît aussi invraisemblable, archaïque, que le fouet.

L'envoyée du *Monde* peut à peine contenir son enthousiasme – car ces méthodes douces et libérales au possible donnent des résultats merveilleux. Mon Dieu, et si c'était vrai ?

Vendredi 12 septembre, dix heures du soir. À Londonderry on voit assez bien l'histoire, si proche et si présente que c'est peut-être plutôt l'actualité. Un gigantesque drapeau de la République d'Irlande, par exemple, flotte sur les quartiers hauts de la rive droite de la Foyle : témoignage, j'imagine, d'une emprise gouvernementale assez faible, de la part de Belfast et de Londres ; mais sans doute estime-t-on que rétablir en ces parages l'autorité symbolique du pouvoir officiel (le Royaume-Uni) ne vaut pas de courir le risque de rallumer la guerre civile.

Il y a bien d'autre quartiers catholiques, à commencer par le notoire Boxside, où nous sommes allés observer la fameuse inscription, joliment provocante elle aussi, « *Welcome to Free Derry* ». Elle est reprise à quelques mètres de là sur une grande fresque où on la voit au milieu des combats dont elle a été le centre et le prétexte, lors d'une manifestation où se reconnaît la silhouette de Bernadette Devlin, si je ne me trompe. Nombreuses sont les fresques peintes par les artistes du Boxside, et qui recouvrent des pans entiers de maisons. Toutes célèbrent les combattants et martyrs catholiques. Intra-muros les protestants loyalistes doivent se sentir assiégés, mais eux aussi ont le pinceau facile. Dans leurs quartiers populaires ils représentent l'histoire de l'Irlande protestante, de ses épreuves et de ses succès. Les bords de trottoirs eux-mêmes clament des appartenances, posées de part et d'autre comme autant de revendications de territoire : bandes alternées orange, blanches et vertes pour les catholiques (les couleurs de la République), bleues, blanches et rouges

pour les protestants (celles de l'Union Jack). Certaines zones sont séparées par de hauts grillages.

Samedi 13 septembre, dix heures vingt, le soir. Sur le forum de l'Innocence, qui continue d'être assez animé, à sa modeste échelle (entre deux mille et trois mille visiteurs par semaine), quelqu'un, un habitué, a laissé ce message en forme de questionnement :

« Depuis que je me sers d'Internet, j'ai remarqué une chose assez troublante : la musique n'est pas (apparemment) – n'est plus, en fait – un critère discriminant. Je m'explique.

« Je parle des "profils", qu'on trouve un peu partout sur le Net lorsqu'un individu, pour une raison ou pour une autre, croit utile de "brosser un portrait de lui", portrait qui consiste en une énumération de "goûts culturels" et d'opinions. Les "biens culturels", qui s'énoncent en autant de goûts, semblent aujourd'hui être essentiellement de trois ordres :

– La "musique"

– La "littérature"

– Le cinéma

« Je laisse de côté le cinéma, qui, pour des raisons longues à expliquer, est moins pertinent, a priori, ou plus compliqué à analyser, que les deux autres catégories.

« Je suis toujours extrêmement frappé d'une chose, qui est la discrépance invraisemblable entre les goûts et références littéraires et les goûts et références musicaux. S'il est rare de voir un individu qui cite Monteverdi, Brahms, Berg, Schumann, Beethoven et Scarlatti au nombre de ses amours musicales déclarer lire *Harry Potter*, Madeleine Chapsal, Coelho et la BD, par exemple, il est absolument courant de lire des listes où, en face de Julien Gracq, Stendhal, Faulkner, Balzac, Robbe-Grillet, Calvino, Carpentier, Beckett, Borges, Cortazar, Flaubert, Claudel, et même Dante et Racine, sont alignés des noms de "musiciens" dont vous allez me pardonner de faire l'économie, car à vrai dire j'en connais très

peu (mais je suis certain que vous me comprenez). Disons, pour ceux que je peux citer sans aller fouiller sur Internet, les Beatles, les Rolling Stones, la techno, l'"électro", etc.

« Comment comprenez-vous cela ? »

Je ne sais pas comment je comprends cela, mais c'est en effet tout à fait ce que j'observe moi aussi, et que j'ai dû noter déjà ici en termes un peu différents. Oui, j'ai remarqué comme cet internaute que la *musique*, au sens où nous l'entendions, et où je continue, mais presque seul (avec lui, toutefois, semble-t-il), de l'entendre, a pour ainsi dire disparu de la culture. Des individus qui semblent très cultivés d'autre part, et tels que de mon côté je les remarque sur Flickr, des spécialistes d'art roman ou passionnés d'art contemporain ou de maisons d'écrivains, mettons, ont en matière de musique, alors que ce n'est pas le cas en fait de littérature, ou s'agissant des arts plastiques, des goût qui, à mes yeux, semblent les situer totalement en dehors de la culture. À la question de leurs goûts musicaux, que bien entendu ce n'est jamais moi qui pose (je ne suis qu'observateur dans cette affaire), ils ne paraissent pas concevoir d'autre réponse que de préciser le type de musique de variétés (je reste dans ma terminologie) auquel vont leurs préférences. Pas un seul ne semble imaginer une seule seconde qu'on puisse désirer savoir de lui si sa dilection va plutôt à Mozart ou à Wagner, au piano romantique ou à l'orchestre baroque, à l'orgue ou au violoncelle. Non, tout ce domaine de la connaissance et de l'amour paraît totalement évacué. C'est comme une ville dont on peut croire qu'elle est encore debout mais que tous ses habitants auraient quittée ; comme une terrasse de café qu'un homme aurait fréquentée pendant cinquante ans de sa vie et où il constaterait qu'il est désormais seul à s'asseoir – ou bien, pis encore, que ne la fréquente plus que le type de personnes que ses amis et lui fuyaient précisément en venant prendre là leur apéritif quotidien.

Le questionneur a raison. Pourquoi, des différents champs de la grande culture, de ce qu'on appelait naguère encore la culture tout court, pourquoi est-ce la musique qui a cédé la première ? Pourquoi a-t-elle avant tous les autres arts et domaines de la connaissance été submergée par la grande déculturation ?

Beaucoup de la solitude que j'éprouve au sein de mon époque tient à cela.

Mardi 16 septembre, neuf heures et demie du soir. Ce pauvre *journal* est bien délaissé, malgré que j'en aie. Chaque journée apporte son urgence, qui me fait le sacrifier. Hier matin nous sommes retournés à Nérac pour que j'y fasse les photographies que m'avait empêché de faire je ne sais quelle fête ou foire, lorsque nous avions visité le château pour le texte sur Marguerite de Navarre, dans les *Demeures.* Je me suis beaucoup occupé des illustrations du volume qui doit sortir en novembre, ces jours derniers, et aussi de sa mise en pages qui dépend largement des illustrations. J'ai dû aussi écrire les dernières pages du livre, celles qui contiennent mes appréciations sur les lieux traités et les renseignements pratiques à l'intention des visiteurs. Comme j'ai mille fois pesté contre les guides qui fournissent à leurs lecteurs des informations erronées, en particulier sur les jours et heures d'ouverture, et leur font faire pour rien des cinq cents kilomètres ou davantage, je me donne chaque fois un mal fou pour vérifier que les indications que je prodigue sont aussi exactes que possible. Or on perd à cette tâche un temps considérable, car une fois sur deux et même plus les sources consultées, qu'il s'agisse d'autres livres, de brochures, de dépliants ou de sites webmatiques, divergent terriblement.

Enfin c'est fait : cette partie-là de l'ouvrage, la dernière que j'ai eu à réviser, est partie ce matin. Je me suis remis aussitôt à la correction des épreuves du même livre, de ses chapitres eux-mêmes. J'avance assez vite mais à peine aurai-je fini – après-demain peut-être – il me faudra passer aux épreuves du *journal*, qui devraient bien m'occuper au moins jusqu'à la fin du mois. Et pendant ce temps-là je ne travaille pas, comment le pourrais-je, au roman pour la P.O.L, qui doit être remis à la Toussaint, date qui est elle-même le résultat d'un premier retard de quatre mois. J'ai l'impression d'être un escroc : plus de la moitié de mes revenus me viennent de la P.O.L et il y a des semaines que je n'ai pas travaillé pour elle.

J'aurais dix lettres urgentes à écrire, je ne puis. Pour la première fois depuis des années je ne trouve même pas le temps de tenir à jour mon précieux agenda. Pierre s'en est chargé cet été, mais depuis notre retour la notation quotidienne du cours des choses est abandonnée. Il est vrai que je n'aurais pas grand-chose à relever :

« Levé à sept heures (parfois six, plus rarement cinq). *Le Jour ni l'Heure* (très peu). Mise en pages de *Demeures 2*, rédaction des pages pratiques, correction des épreuves. 50 50 50 25 12 (mouvements de gymnastique). Correction des épreuves. Promenade à la rivière avec Pierre (ou sans lui, quand il fait visiter la maison). Journal télévisé. Épreuves encore, ou autres tâches relatives aux *Demeures.* Dîné à onze heures. Lu un peu de *Penser sans concepts : fonction de l'épopée guerrière*, que m'a envoyé son auteur, Florence Goyet. »

Cette après-midi nous avons eu, sur ma demande, la visite du fils du maire, qui a repris son affaire de charpenterie et de menuiserie. Je voulais lui demander de construire de nouveaux rayons de bibliothèque, au premier étage cette fois-ci. Ici, au second, on ne peut plus faire entrer un seul volume. Il doit me présenter un devis. Mais à peine m'étais-je lancé dans ces nouveaux projets de dépense, des complications financières rabat-joie sont survenues. Huit mille trois cents euros ont été remboursés par Fayard la semaine dernière sur nos dépenses de cet été en Grande-Bretagne et en Irlande. Je croyais pouvoir faire rembourser neuf mille euros, l'Irlande, justement, m'ayant valu une rallonge de quinze cents euros sur les sept mille cinq cents euros habituels. Pour toucher les sept cents euros que je croyais rester disponibles, nous avons donc envoyé encore une facture d'hôtel, celle du Dakota où nous avons passé cinq jours, près de Nottingham. Mais d'abord cette facture avait déjà été remboursée : nous en avions, je ne sais pourquoi, deux exemplaires. Cependant ce n'est pas le plus grave, bien que l'incident puisse nous faire passer pour des aigrefins (c'est pourtant le pauvre Pierre, mille fois plus délicat que moi en ces matières – il refuse de déclarer en "frais réels" professionnels un ouvrage que nous aurions lu pour le plaisir… – qui s'occupe de tout cela). Non seulement il ne restait pas sept cents euros disponibles, m'a-t-on expliqué, mais j'avais déjà dépassé de neuf cents euros la somme qui m'était allouée. Comment est-ce possible, puisque

cette somme était de neuf mille euros sur ce volume-ci, *Grande-Bretagne II & Irlande* ? Eh bien, parce que des factures relatives à la préparation du volume précédent, *France I, quart sud-ouest*, ou même du premier de la série, *Grande-Bretagne I*, avaient été payées grâce à cette somme-là. Plus exactement, Fayard a combiné en une seule les trois sommes prévues pour les dépenses relatives aux trois volumes, sept mille cinq cents euros, sept mille cinq cents euros et neuf mille euros, soit vingt-quatre mille en tout, et trouvé qu'elle était dépassée de neuf cents euros par l'ensemble des factures envoyées par moi, ou plus exactement par Pierre, dernièrement, et dont j'ai ainsi appris, à cette occasion, qu'elles s'élevaient à vingt-quatre mille neuf cents euros – *jusqu'ici*, car nous en aurions bien d'autres encore à alléguer, et par exemple celle du tunnel sous la Manche, près de six cents euros à elle seule, mais en l'occurrence nous n'avons aucun document à faire valoir, n'ayant même pas eu la présence d'esprit, à la cabine de péage, non plus que l'année dernière, maintenant que j'y pense, de demander un reçu…

De toute façon, en aurions-nous un, et disposerions-nous d'une facture, nous ne pourrions toujours pas demander de remboursement, puisque nous avons déjà dépassé de neuf cents euros, paraît-il, la somme prévue pour mes défraiements. Ces neuf cents euros vont être déduits de ce qui doit m'être versé au titre d'un quatrième contrat relatif aux *Demeures*, portant celui-ci sur la *France II, le quart nord-ouest.* J'ai donc appris aujourd'hui, d'une part, que sept cents euros que je croyais disponibles pour des remboursements à me faire ne l'étaient plus, et d'autre part qu'au contraire neuf cents euros de *trop-perçu*, en somme, *trop perçu* par moi, allaient m'être retenus sur ce que j'espérais gagner – seize cents euros de perte sèche : le prix d'un des pans de bibliothèque, peut-être (il devrait y en avoir deux).

Je n'avais pas lu dans le détail, ni signé, ni donc renvoyé, le contrat envoyé par Claude Durand (sur ma demande) à propos du quatrième volume des *Demeures.* M'avait un peu préoccupé un petit mot d'accompagnement prévoyant une remise de manuscrit en mai prochain. Une telle date est totalement impossible à respecter, serait-ce seulement parce que plusieurs des maisons qu'il faudrait visiter pour en écrire sont déjà fermées pour l'hiver, à présent (et il serait bien question d'aller les

voir maintenant, de toute façon !) et elles ne rouvriront que l'été prochain. Mais surtout…

Mercredi 17 septembre, dix heures dix, le soir. Mais surtout… Mais surtout… Mais surtout m'y engager, à respecter cette date, ce serait me promettre un enfer redoublé de précipitation et de travail de forçat. Il faudrait voir une quarantaine de maisons (Pierre a déjà fait le compte), écrire une quarantaine de textes d'au moins dix mille signes chacun (c'est la limite inférieure que je me suis fixée, et en général je la dépasse de beaucoup). Or il faudra, d'ici là, mettre au point le volume précédent, celui que j'ai rédigé cet été en Angleterre du Nord, en Écosse et en Irlande. Il faudra finir un roman pour P.O.L et travailler au sixième volume des *Églogues*. Il faudra mettre au point le texte du *Journal* 2006 et corriger les épreuves du *Journal 2005* – une tâche à laquelle je dois me mettre dès demain. Il faudra travailler au *Dictionnaire des délicatesses*, que je me suis engagé à livrer à la fin de l'année prochaine, je crois bien ; et à cette éternelle *Anthologie de l'amour des hommes* dont je ne me suis plus occupé depuis des mois. Je ne peux pas me plaindre d'avoir trop de travail : ce n'est pas comme si les éditeurs me harcelaient pour me faire signer de nouveaux contrats. C'est plutôt moi qui leur en propose, et j'ai bien de la chance qu'ils acceptent de les passer. Mais je leur en propose pour tâcher de me tirer d'embarras financièrement. Et m'en tirant plus ou moins d'extrême justesse, toujours, je me jette dans des obligations de travail dont je ne sache pas que personne en assure de pareilles. Tous les jours que Dieu fait je suis à la tâche de sept heures du matin à onze heures du soir, avec pour seules interruptions un gros quart d'heure de petit déjeuner, un peu avant neuf heures, un bain à l'heure du déjeuner (du déjeuner des autres) et une promenade d'une heure et demie avec les chiens – elle a lieu encore à la fin de l'après-midi, ces temps-ci, mais nous allons passer dès la fin de la semaine aux horaires d'hiver ; et pour seule distraction, elle-même assez laborieuse, d'alimenter mon énorme fichier *Le Jour ni l'Heure*, sur Flickr.

J'espérais terminer aujourd'hui la correction des épreuves de *Demeures 2*, mais je n'y suis pas arrivé. On n'imagine pas la masse de

petits détails chronophages qui restent encore à régler quand on croit un livre presque fini – ce qui me fait penser que va encore me tomber dessus *l'index*, qui n'est pas du tout un petit détail, et dont les semblables m'ont couramment coûté quatre ou cinq jours de travail, dans le passé, alors que ce n'est même pas moi qui les dresse, pour l'essentiel.

Je ne sais pas ce que peut bien être ma situation bancaire, parce que je n'ai pas le temps de la suivre au jour le jour sur Internet. Il y a des jours que je ne m'en suis pas inquiété, quoiqu'elle m'inquiète beaucoup. L'agenda récapitulatif est pareillement abandonné, et cela sur une période plus longue qu'aucune par le passé. Il faudrait que j'écrive d'urgence à Marianne Alphant, qui m'invite à un colloque à Beaubourg. J'ai mis des semaines à répondre – négativement, hélas, à une invitation de Sjeff Houppermans pour une conférence à Leyde. Je n'ai même pas été fichu d'écrire à Paul qui nous invite à une soirée chez lui samedi prochain. Et il a fallu, à ma grande honte, que ce soit Philippe Stoeckel qui m'appelle pour qu'il sache si oui ou non nous avions l'intention d'assister au récital de violoncelle qu'il organise ce même samedi prochain, l'après-midi, dans son abbaye de Picardie.

Jeudi 18 septembre, dix heures moins dix, le soir. La coïncidence de ces deux invitations, l'une pour l'après-midi, l'autre pour le soir, m'avait un instant tenté d'y répondre positivement et de faire le voyage de Paris, d'où l'abbaye de Philippe n'est qu'à une heure ou deux. C'eût été bien déraisonnable étant donné la masse de travail que je dois fournir d'urgence, et jusqu'à la Toussaint ; mais en plus, et c'est ce qui m'a dissuadé de céder à la tentation, les deux invitations coïncidaient non seulement entre elles, mais aussi avec les Journées du patrimoine – celle de Philippe leur est d'ailleurs liée car c'est à l'occasion de ces Journées qu'il organise un récital sous ses voûtes romano-gothiques. Pierre et moi ne pouvons pas quitter le navire au moment où nous demandons à Jeanne Lloan de venir nous aider dans cette passe délicate. Et elle ne pourrait pas faire face toute seule au flot des visiteurs.

Ce flot risque de n'être pas très abondant, il est vrai (et ce n'est pas moi qui m'en plaindrai…), car nous avons oublié, ou négligé, de répondre à l'abondant courrier des Monuments historiques et de la direction départementale du tourisme ; et du coup nous ne sommes pas inscrits parmi les monuments participants. Néanmoins le cas s'est déjà rencontré dans le passé et l'expérience prouve que le public se précipite vers les monuments historiques, durant les fameuses Journées, sans trop se soucier de savoir si leurs propriétaires se sont associés à elles ou non. Mais, de façon générale, ne pas répondre au courrier et souvent ne même pas l'ouvrir, comme je fais, entraîne toute sorte de conséquences fâcheuses.

Au printemps dernier, sur un coup de tête, j'ai acheté deux costumes aux Galeries Lafayette. On m'y a demandé si je disposais d'une "carte de fidélité". Non, bien entendu. On m'a dit que c'était dommage, dommage, grand dommage pour moi (c'était moins élégamment tourné) parce que, eût-ce été le cas, j'aurais économisé deux cents euros sur les achats que je venais de faire. D'ailleurs il ne tenait qu'à moi de demander ma carte dès à présent – ce que je fis, impressionné, et je m'étonnai alors ne n'avoir même pas à payer sur le moment, ma carte de crédit n'étant pas débitée, alors que je m'apprêtais à payer avec elle. Ce à quoi je venais de souscrire, en effet, n'était pas tant une carte de fidélité, comme je le croyais, qu'une autre carte de crédit, utilisable dans tous les magasins Galeries Lafayette et quelques autres aussi, je crois. C'est avec cette carte que j'allais devoir payer, ce que je ne comprends que maintenant. Mais il me fallait, pour ce faire, signer et renvoyer je ne sais quoi, un mois après l'achat. Or un mois après l'achat nous étions en Angleterre. À mon retour, au début de ce mois-ci, j'ai trouvé un tas de lettres de la société bancaire des Galeries Lafayette, dont je ne connaissais ni ne reconnaissais le nom, et qui m'informaient, je ne m'en suis avisé qu'avant-hier, de toute sorte de dépenses et de frais entraînés par mon défaut de paiement à la mi juillet. La somme alors due avait déjà été deux fois augmentée. Et comme, furieux, je ne songeais qu'à me débarrasser de cette carte de crédit nouvelle que je ne croyais pas avoir demandée, il m'a fallu, pour en finir, acquitter non seulement le prix initial des costumes, sans rien des remises promises, mais deux fois soixante euros

en plus, pour défaut de paiement au moment convenu et fermeture de compte. Tout cela me semble aussi peu catholique que possible, et quelqu'un qui disposerait d'un bon avocat et pourrait le payer aurait sans doute le moyen de débroussailler cette arnaque ; mais pour ma part je n'aspirais qu'à n'en plus jamais entendre parler, ni de la carte de crédit de la Sofima, Cogima, Cofinoma ou je ne sais quoi…

Je confonds un peu avec la Sofinco qui de mon point de vue ne vaut pas mieux et à laquelle je continue de payer tous les mois trois cent trente euros pour des convertisseurs qui rouillent dans le chenil, derrière les niches des chiens, et déparent la maison par leur croissante laideur, particulièrement fâcheuse au moment des Journées du patrimoine, justement. J'en suis au troisième avocat pour cette affaire-là. Il est très aimable quand je lui téléphone, me demande de lui rappeler les faits et m'annonce qu'il va m'appeler dès qu'il se sera renseigné pour savoir où l'on en est. Moi je croyais naïvement qu'on en serait là où il aurait fait en sorte qu'on en soit. De toute façon il ne rappelle jamais. C'est moi qui dois le faire après quelques semaines ou quelques mois, et le cycle reprend alors à son début. Il serait d'ailleurs grand temps que je m'impose à nouveau cette vaine corvée.

Jean Puyaubert avait en horreur tout ce qui pouvait ressembler de près ou de loin à une *remise*, une *ristourne*, une faveur commerciale, une *fleur*, une offre de crédit. Qu'on osât lui proposer une *formule*, dans un restaurant, le mettait hors de lui. La seule mention d'une "carte de fidélité" l'eût fait fuir (j'ai honte). Il voyait très justement dans toutes ces offres alléchantes des moyens de vous soumettre, de vous tenir, de vous domestiquer, de vous ravir votre liberté et vos droits de client. Il avait bien raison (comme presque toujours).

Dans un genre voisin je suppose que je vais payer, par refus absolu de prolonger le débat, cet affreux hôtel Celtic Royal de Caernarfon, dans le nord du pays de Galles, qui nous a fait régler par avance une chambre que nous retenions d'Irlande pour la tardive arrivée à Anglesey du bateau de Dublin ; et qui nous a donné alors, à deux heures du matin, une chambre affectée d'un tel vacarme de climatiseur cassé qu'il n'était pas question d'y fermer l'œil, du propre aveu du gardien de nuit qui nous y a menés, et que nous sommes aussitôt repartis dans la nuit. Le Royal Celtic

a certainement débité mon compte du coût de la chambre, où nous sommes restés dix minutes. Que faire ? Plaider ? Il aurait sans doute fallu faire venir un huissier sur le moment même. Et comment pourrais-je mener d'ici, et à quel prix, le combat juridique que j'ai pourtant promis, dans ma colère, au pitoyable "directeur de nuit" ?

Vendredi 19 septembre, dix heures dix, le soir. Évidemment, je gagnerais sans doute pas mal de temps en cessant de me plaindre ici que je manque de temps. Les épreuves de *Demeures 2* sont reparties hier pour Paris. Je suis aussitôt passé au *Journal*, *Le Royaume de Sobrarbe*, et j'en suis déjà au mois de mars. Allons, ça ne va pas trop mal.

Un *journal* du type de celui-ci, le mien, doit être tenu très régulièrement. Les interruptions sont mauvaises pour lui. Après elles il faut remettre la machine en marche, c'est une opération longue et fastidieuse. Certains *journaux*, les plus fins, sans doute, et certainement les plus agréables à lire, proposent de loin en loin d'agréables vignettes, ou bien de géniales fulgurances, une série de scènes isolées et d'idées jaillies tout armées. Le mien n'est pas de cette sorte. C'est un lourd appareil, lent, glébeux, qui n'arrive à avancer, et pesamment, qu'en ne s'arrêtant jamais. Ce mouvement perpétuel et sourd l'amène à proposer d'indigestes morceaux, mais ceux-là sont la condition des autres. Il faut chaque fois que j'ai bien tout dit de ce que j'avais à dire – non pas ce que j'avais à dire pour distraire un éventuel lecteur, ce que j'avais à dire pour m'en débarrasser, m'en désencombrer l'esprit. Je n'arrive à être un peu léger qu'après avoir longuement été lourd.

***

Un "grand intellectuel", je suppose, agrégé de philosophie, je crois bien, parlait l'autre jour du *zeugme*, à la radio. Bien entendu, et comme tout le monde, et ce n'est pas moi qui le lui reprocherai, il était incapable d'en donner une définition simple et intelligible, ou du moins *opératoire*. Et, comme tout le monde, il a eu recours à des exemples. Étant donné

qu'il vient de consacrer un livre entier à la question, je me suis dit que nous allions couper sans doute à l'exemple rituel, qui sans doute lui paraîtrait trop banal. Mais non, c'est celui qu'il a choisi. Seulement, dans sa bouche, l'exemple était devenu ceci :

Vêtue de lin blanc et de probité candide.

Donc, pensais-je, ce "grand intellectuel" ne sait pas ce que c'est qu'un alexandrin. Il paraît croire sérieusement que Hugo a pu écrire :

Vêtue de lin blanc et de probité candide.

Un des vers les plus fameux et des plus rabâchés de notre littérature lui est inconnu, il est incapable de le citer correctement, alors que ce vers est précisément l'exemple archétypal, ressassé, de la figure de style à laquelle cet homme vient de consacrer un livre. Donc cette homme, ce grand intellectuel, qui a écrit de nombreux ouvrages et qui est invité partout à prendre la parole, n'est pas un homme "cultivé". Parlant de Hannah Arendt il est capable de dire que « Heidegger a mis très longtemps, peut-être jamais, à reconnaître son importance philosophique ». Il ne sait pas ce que c'est qu'un vers, il ne sait pas ce que c'est qu'une phrase. Mais il a écrit un livre sur le zeugme, probablement très intéressant et informé.

Samedi 20 septembre, dix heures moins le quart. Les visiteurs qui sont venus à Plieux à l'occasion des Journées du patrimoine ont eu de la chance, ils ont eu un temps merveilleux. Je ne veux pas dire seulement du beau temps, du soleil et une température agréable. Je veux dire un temps *vraiment* beau, beau comme on dirait d'un tableau qu'il est beau, et le temps nommant ici la lumière. Tout était beau, aujourd'hui, et Plieux était magnifique, la bibliothèque une vraie merveille. Le mérite ne leur en revient pas, même une pièce affreuse et un bâtiment sans intérêt auraient été splendides. Bien sûr il n'était pas mauvais que la pièce fût assez belle

et le bâtiment d'un certain caractère. Mais on les a vus cent fois ne dégager aucun attrait. Aujourd'hui ils étaient irrésistibles.

Je regrette de m'être laissé dissuader d'appeler un des volumes de ce *journal Septembre absolu*. Tout le monde autour de moi, MM. de Pierre et de Flatters en tête, M. de Sganarelle et M. de Quinquin (dans quelle pièce un des personnages se voit-il appeler *M. de Quinquin* ? Ou bien s'agit-il du *Chevalier à la Rose* ?), tout le monde trouvait ce titre inepte, ou ridicule. Il correspond pourtant à quelque chose de très fort et de très persistant en moi. Septembre a toujours été mon mois préféré, et ce n'est pas pour rien que Roman II de Caronie, le personnage le plus sympathique de mes livres, d'après je ne sais plus quel critique (après Flatters, tout de même), est né un 17 septembre (*17* étant mon nombre préféré, serait-ce seulement parce que c'est pour moi le plus agréable à écrire – je sais mal faire les 5, et ne réussis pas toujours les 8 (et rate à tout coup les &, pour lesquelles j'ai pourtant un goût marqué). Mais quand septembre se mêle d'être à son meilleur, il est incomparable. À aucun moment de l'année on ne se sent mieux. Jamais l'air ne nous est plus amical, moins pesant, moins tranchant, plus diaphane, mieux semblable au tissu promis des habits neufs du roi. Les chaleurs de l'été, souvent si pénibles en ces régions, sont passées, les premiers froids sont encore en chemin, le tissu d'une simple chemise est agréable sur la peau, toutes les ouvertures de la maison sont grandes ouvertes, le paysage enjambe familièrement l'appui des fenêtres, l'atmosphère est transparente et sereine.

Je suis descendu dans la vallée pour y cueillir des mûres. J'en cueille tous les jours et les mange aussitôt, sur place, le long des haies, non sans en jeter deux sur trois aux chiens ; mais cette fois-ci j'avais décidé de me munir d'un panier et d'en ramasser vraiment, afin d'en faire un vrai dessert pour ce soir. Tout cela est très prémédité car Céline, qui ce matin allait faire des courses, avait été priée de rapporter de la glace à la vanille. Je me fais une vraie joie de l'entremets qui nous attend.

Moi qui aime si peu les fruits, j'ai toujours aimé les mûres. Elles sont un de mes plus anciens souvenirs. J'en cueillais près de la ligne de chemin de fer, à Chamalières, au-dessus de l'avenue Thermale, sous les Bois-Noirs, près de la villa de Mlle Deschamps. Nous passions par là

quand nous montions à pied vers Orcines et d'abord Villars, le dimanche, mon père et moi, avec les chiens. Tout ce qui se rapporte à cet endroit est très clair dans mon esprit, clair dans mes rêves (et c'en est un qui ne finit pas). Il fallait franchir de part et d'autre des voies des portillons métalliques à croisillons rouge et blanc. Il y avait un de ces fameux panneaux qui disaient « Un train peut en cacher un autre », avec un dessin en noir et blanc sur l'émail, très archaïque, dans le style des années vingt, avec une femme coiffée à la garçonne, ou peut-être plutôt à la Jeanne d'Arc, à la Saint Louis, tenant un enfant sur un bras et un autre à la main, et que lui aussi je revois parfaitement – ou bien était-ce un homme à chapeau Dick Tracy, avec son fils ?

Carine Toly, qui longtemps travailla étroitement avec Paul Otchakovsky, avait une peau merveilleuse et longtemps arbora un parfum à l'odeur de mûre, que j'adorais. J'aimais beaucoup l'embrasser dans le cou. Je ne sais pas pourquoi ils se sont séparés. Ah oui, elle trouvait qu'il n'y avait pas de destin pour elle à la P.O.L, que Paul y était trop au bout de tous les chemins. Elle est passée ensuite chez Gallimard, je crois. La dernière fois que je l'ai vue, c'était à un salon du Livre. Comment s'écrit *Salon du livre* ? Comment s'écrit *Pays basque* ? Comme s'écrit *Îles britanniques* ? Pour les épreuves que je suis en train de corriger, celles du *Royaume de Sobrarbe*, je dispose de deux jeux, l'un qui est passé par Claude Durand, l'autre par le correcteur attitré de Fayard, M. Massuyeau : l'un recommande *Îles britanniques*, l'autre *îles Britanniques.* Et faut-il écrire « les épreuves du *Royaume de Sobrarbe* » ou bien « les épreuves de *Le Royaume de Sobrarbe »* ? Je m'étais convaincu que la deuxième formule était la bonne, mais voilà que M. Massuyeau me corrige en faveur de la première. Pourtant, en général, il aime beaucoup les titres entiers. Il ne veut pas qu'on écrive *La Recherche du temps perdu* mais insiste pour *À la recherche du temps perdu.* Il a raison. Néanmoins il est prêt à transiger sur la *Recherche*, dans la *Recherche*, à propos de la *Recherche.* Les mûres sont ma petite madeleine.

Les épreuves avancent plus vite que je ne l'aurais cru. J'en suis déjà au mois de mai : Pierre et moi venons de passer dix jours à Londres. C'est bien, les *journaux*, on vit tout en double. Jeanne Bresciani, amie

d'enfance de Marcheschi, à laquelle j'ai téléphoné hier, m'a donné son autorisation pour une citation de son livre, *2, rue de la Marine*, outrepassant nettement les treize lignes légalement autorisées. Il doit y avoir dans le texte d'autres problèmes du même genre, mais je ne suis pas encore arrivé jusqu'à eux.

Dimanche 21 septembre, dix heures du matin. Et pourtant, quelquefois, le matin, souvent, quelque chose comme une espèce de *perfection*, malgré tout…

Neuf heures et demie, le soir. Je poursuis la correction d'épreuves, étant passé depuis trois jours des *Demeures* au *Journal.* Pour ce qui est de celui-ci, tout se passait très bien dans les premières dizaines de pages, et les premiers jours de la relecture, et s'agissant des premiers mois de l'année 2005. Mais nous sommes entrés dans une zone de turbulences. Les annotations marginales de Claude Durand se multiplient, sur la copie, et elles semblent manifester un agacement croissant, à la lecture, et une désapprobation qui enfle.

Le premier incident, et jusqu'à présent le plus grave, porte sur une assez longue citation que je faisais de la Cassandre du forum de l'Innocence, en précisant *in fine* que les opinions exprimées là étaient à peu de chose près les miennes. Un gros *NON !* en lettres capitales barre la marge, ce qui semble signifier une exigence de retrait. J'ai commencé par souscrire à cette exigence, tout en suggérant un renvoi au site de l'Innocence. Un avocat que j'ai consulté en vitesse estime pourtant que le texte en question ne tombe en aucune façon sous le coup de la loi. Il est vrai que cet avocat est suisse, et lointainement sympathisant de l'Innocence, en l'occurrence plutôt de son aile gauche. Constitutionnaliste de son état, il estime en tout cas que si condamnation il y avait en France, la Cour européenne se ferait un plaisir de casser l'arrêt, au nom de la liberté d'expression, qui a déjà valu à la France plusieurs condamnations. J'espère qu'il ne faudrait pas en arriver jusque-là ! Mais tout de même, si

un texte pareil ne peut pas être publié en France aujourd'hui – et de fait il ne le peut pas, puisqu'on me demande de le faire disparaître de mon livre –, c'est que vraiment à aucune période de l'histoire de notre pays il n'a été plus difficile de dire ce qu'on pensait.

La censure porte toujours sur l'essentiel, sur l'enjeu principal du moment – en effet, pourquoi censurer ce à quoi une société et le pouvoir qui s'y exerce n'attacheraient pas d'importance ? La censure et moi, d'évidence, sommes donc parfaitement d'accord dans notre appréciation de ce qui importe vraiment, dans la société française et européenne d'aujourd'hui : les phénomènes capitaux, nous les identifions pareillement.

Interdit, pas interdit, coup de la loi, pas coup de la loi, cela n'a pas grande signification en soi – je parle de la frontière entre l'un et l'autre. S'il y a une conviction qui augmente en moi, c'est celle de l'élasticité de la justice, de l'extrême subjectivité et même de l'opportunisme de ses arrêts. On voit tous les jours publier, et sans qu'ils s'attirent les moindres foudres, des textes dix mille fois plus virulents que ceux de Cassandre. Mais ils ne sont pas signés de moi, et ils ne sont pas publiés chez Fayard. Il est certain qu'on m'a à l'œil, et que ce qui donne un sens répréhensible, *qu'il faut réprimer*, aux lignes que je cite, c'est qu'elles soient citées par moi.

***

Une surprise du voyage en Irlande, c'est qu'on passe d'Irlande du Nord à la République sans aucun obstacle. La frontière, sur le papier, est à quelques kilomètres à peine à l'ouest de Londonderry ; mais rien que nous ayons pu voir ne la matérialise sur le sol et dans l'espace, personne ne nous a arrêtés, et d'ailleurs il n'y avait personne, c'est tout juste si nous nous sommes rendu compte que nous avions changé de pays. J'aurais cru au contraire cette frontière farouchement gardée. On la franchit sans l'apercevoir. Il est vrai que, les deux pays étant membres de l'Union européenne, ils peuvent difficilement ériger entre eux des murs, ou étendre des barbelés…

La première ville que nous ayons rencontrée en République d'Irlande, venants de l'Ulster, se nomme Letterkenny et nous en avons retiré une impression affreuse. Rien d'étonnant à cela, elle passe pour une des plus dynamiques d'Irlande – j'avoue que je n'en avais jamais entendu parler et ne connaissais même pas son nom. Si j'ai bien compris, elle est quelque chose comme la Silicon Valley de l'Eire. Il paraît qu'elle est fameuse pour ses embouteillages. Elle s'est présentée à nous sous les espèces d'un énorme chantier, creusant partout le sol autour d'une vilaine cathédrale 1900 : car ce Letterkenny inconnu de nos services (il est vrai assez peu au fait des choses irlandaises) est un évêché, à mon vif étonnement. Je m'avise que le pull-over que je porte en écrivant ceci en provient, bizarrement. C'est que nous y sommes passés *deux* fois, avant et après la visite à la Glebe House de Derek Hill, à dix ou quinze kilomètres au nord-ouest de la ville. À notre second passage nous avons été pris en effet dans l'un des embouteillages que promettait le guide, et arrêtés devant un grand magasin, sur une sorte de boulevard périphérique. Nous avions besoin de cirage. Nous sommes donc entrés dans cette "grande surface" et, comme le temps se rafraîchissait, j'y ai acheté ce lainage qui se présentait, et qui n'était pas trop vilain.

Lundi 22 septembre, dix heures vingt, le soir. Dans le *journal* de l'année 2005 dont je corrige les épreuves, je dis un mot en passant du peintre Francisque Millet, dont j'ai vu alors, dans une exposition, un tableau merveilleux. Et j'exprime le regret de connaître insuffisamment son œuvre, faute d'avoir rencontré beaucoup de ses peintures, dont je ne sais pas où elles sont. Or, dans la "copie", que je feuillette parallèlement aux épreuves pour y suivre les corrections et annotations de Claude Durand (et ses redoutables demandes de suppression…), je vois qu'il a énuméré dans la marge, à la hauteur de ce passage-là, à mon intention je présume, toute une liste d'églises où, si je comprends bien, on peut voir des toiles de Millet, ce Millet-là. Ou bien Francisque Millet est plus connu que je ne le pensais (sa gloire me semblait encore plus discrète que celle de mes chers Valentin & Dughet), ou bien Claude Durand est un spécialiste de la peinture française du XVIIe siècle, ce dont je n'avais pas la

moindre idée. D'ailleurs je sais très peu de chose de lui. C'est l'homme le plus réservé de la terre. Quelqu'un m'a appris récemment qu'il était un passionné d'opéra, et très expert en ce domaine. Je ferais bien de faire attention à ce que j'écris…

À propos d'épreuves, j'ai dormi deux heures, cette après-midi (et du coup n'en suis encore qu'au mois de juillet, dans mes corrections). Il avait été convenu avec la rue du Montparnasse, ce matin, par téléphone, que j'expédierais aujourd'hui, par chronopost, la moitié du paquet, les six premiers mois de l'année. Je comptais envoyer Céline à la poste, mais je ne suis pas arrivé à finir ce matin, avant qu'elle ne parte. L'après-midi, Pierre devait monter la garde ici pour accueillir les éventuels visiteurs, car aujourd'hui est le dernier jour d'ouverture au public, pour cette année. Je suis donc allé à la poste à Lectoure, où j'ai longuement fait la queue. Mais la guichetière à laquelle j'ai finalement eu affaire, comme je lui demandais quand arriverait mon paquet, m'a demandé si j'avais écouté les nouvelles, à midi. Oui, mais…

Eh bien il paraît qu'il doit y avoir une grève nationale de la poste, demain, et qui a toutes chances d'être très suivie (France Culture n'en a pas pipé mot). Non seulement mon paquet n'arriverait donc ni demain (sur cela je n'avais jamais compté) ni après-demain (ah bon ?), mais, si je l'envoyais aujourd'hui, il risquait de se perdre dans quelque dépôt, moi je ne vous le conseille pas ; vous feriez mieux de le poster seulement *après* la grève…

Cette dame a tout de même accepté de le garder jusque-là…

Mardi 23 septembre, dix heures moins vingt, le soir. « Ça m'a poussé à réfléchir davantage à qui étaient mes lecteurs. »

En effet, on ne saurait trop…

***

Entre nos deux passages dans la vilaine Letterkenny, nous nous étions enfoncés un peu plus dans le Donegal pour visiter, à Church Hill, ou *Churchill*, au nord-ouest de la ville, la maison du peintre Derek Hill, dont je dois confesser que je connaissais à peine le nom. C'est un artiste mondain, anglais, né en 1916 et mort en 2000. Je ne sais exactement si sa peinture est *mondaine*, mais lui paraît l'avoir été éminemment, et semble avoir reçu dans sa maison pourtant très retirée, St Columb's Rectory, devenue Dieu sait pourquoi, récemment, Glebe House, la cour et la ville, comme disait Jean (avec une certaine préférence pour *la cour*). Il a connu le succès surtout comme portraitiste. Je ne suis pas insensible à certains de ses paysages. Il était, de formation, décorateur de théâtre, et son frère John l'était, décorateur.

La maison, intérieurement, est tout à fait "maison de décorateur", on croirait plus la demeure d'un architecte d'intérieur qui se serait essayé à la peinture que celle d'un peintre qui s'est amusé à la décoration. L'artiste est mineur, incontestablement, mais sa résidence fait une excellente maison d'artiste, aussi peu "musée" que possible, touffue, intacte depuis qu'il l'a quittée (au début des années quatre-vingt) et tout à fait distrayante à visiter. On y voit d'ailleurs beaucoup de tableaux, dont tous ne sont pas mauvais, loin de là. Ils correspondent même assez exactement à ce que pourrait être mon goût si je ne me contrôlais pas un peu. Flatters serait horrifié, ne parlons pas de W.

Le bâtiment lui-même est un ancien presbytère, comme son ancien nom l'indiquait, rouge, d'époque Regency, élégant et simple, posé au flanc d'une légère éminence dans un beau parc, sur les rives d'un lac. Curieusement, ni les fenêtres ni l'orientation de la maison ne paraissent faire grand cas de ce lac, qui est pourtant superbe. Mais cette ignorance presque complète où il est tenu par elles n'est sans doute pas plus mal, pour elles, car il va devenir rapidement une source de chagrin, à mon avis. Ses bords, qui sont encore presque intacts, commencent à se construire, et l'on sent les armées pavillonnaires à deux pas. C'est d'ailleurs ce que j'ai observé dans tout ce que j'ai vu de l'Irlande. Les paysages y sont aussi menacés qu'en France et aussi peu protégés.

Une source d'étonnement pour moi, ce fut la densité des habitations. Le territoire est tout de même assez vaste et la quantité de population,

croyais-je, très faible. Mais, d'une part, l'accroissement démographique est un des plus rapides d'Europe, d'autre part les résidences secondaires, qui sont habitées quelques semaines ou quelques mois par an, constituent une part énorme du patrimoine bâti : près de la moitié. Je ne sais si elles sont possédées par des Irlandais ou par des étrangers – les deux, probablement. En tout cas, la plus grande part de la côte occidentale de l'Irlande n'a rien de sauvage comme je l'imaginais. On y voit des maisons partout et la plupart sont très laides. Mais peut-être ne sommes-nous pas allés aux bons endroits. Avec un peu plus de temps, je suppose que nous en aurions découvert de merveilleux. Ce ne fut malheureusement pas le cas.

De Churchill nous avons envisagé de rejoindre la côte à la même latitude, du côté des Rosses, et ensuite de la suivre vers le sud, en en épousant les méandres. Mais nous avons dû renoncer à cette tentation, et bien nous en a pris parce qu'en allant au plus court, et en parant au plus pressé, nous avons eu à peine assez de journées et assez d'heures pour voir ce qu'il était indispensable que nous vissions, pour les *Demeures.* Après Glebe House le 27 août nous sommes repassés à Letterkenny comme je l'ai dit, non sans de très vifs regrets que j'éprouve encore car j'aurais bien voulu voir, par exemple, la région qu'a beaucoup pratiquée Bax, du côté de Glencolumkille, je crois, à la pointe occidentale du Donegal. Au lieu de quoi nous rejoignîmes la ville de Donegal elle-même, ou ses entours, car nous la dépassâmes sans y entrer ni seulement la voir. Et nous continuâmes vers le sud en direction de Sligo.

Peu avant d'atteindre cette ville, nous fîmes un petit détour vers l'ouest, en direction de la pointe de Roskeeragh, pour voir un château que nous avions repéré sur la carte, près du hameau de Raghly, et qui se révéla très décevant et très abîmé, malgré le signe "beau château" qui lui était attaché. Beaucoup plus séduisant nous apparut Lissadell, son voisin, très austère édifice de pierre grise et de lignes élégantes où fréquenta beaucoup Yeats, chez ses amis Gore-Booth et Markiewicz (Constance Gore-Booth avait épousé le comte Casimir Markiewicz).

Le domaine était bien entendu fermé quand nous nous en sommes approchés à huit heures du soir, mais nous avons pu tout de même nous

en faire une assez bonne idée, à force de détours par de petites routes, le long de la mer, pour prendre le château à revers.

Mercredi 24 septembre, dix heures du soir. La plus redoutable, parmi les annotations marginales de Claude Durand, sur la “copie” que je suis de l’œil en corrigeant les épreuves, c’est :

« Est-ce bien utile ? »

Évidemment, si l’on commence à se poser la question au coup par coup, rien n’est absolument indispensable…

***

Non loin de Lissadell, mais hélas beaucoup plus près de la grand-route – une très grande route –, à l’entrée de Drumcliff, à quelques kilomètres au nord de Sligo où il a passé son enfance, Yeats a sa tombe, selon ses vœux je crois bien, en vue du Ben Bulben qu’il a chanté. La sépulture elle-même, voisine d’une église sans grâce dans un cimetière sans grand caractère, n’est pas spécialement jolie ni émouvante, bien qu’elle porte les vers fameux, écrits pour elle :

Cast a cold eye
– on life, on death –
Horseman, pass by.

En fait de *horsemen*, ne vrombissent à proximité que les voitures qui passent à moins de cent mètres, sur la quasi-autoroute. Entre elles et la tombe se dresse toutefois une croix celtique de toute beauté.

Nous avons bien cru ne pas trouver d’hôtel, ce soir-là, mercredi 27 août, il y a presque un mois. Nous en cherchâmes dans Sligo et à l’entour, mais tous étaient à la fois pleins et si laids que c’était presque un plaisir d’en être refoulés – énormes bâtisses modernes de confins balnéaires, préposés à la gestion bureaucratique des autocars et des

groupes : je crains qu'il ne reste pas grand-chose à aimer des rivages de vacances de Yeats et de son frère. Nous avons fui ce qui nous semblait une horreur, et sommes allés de l'avant vers le sud, assez aventureusement car aucune ville ne s'annonçait où le guide Michelin connût ou daignât signaler le moindre hôtel. Il était presque neuf heures et demie quand nous avons finalement trouvé le vivre et le couvert dans un petit hôtel de Tobercurry, Carley's, que tient une femme aimable, d'autant plus francophone qu'elle est l'épouse d'un Belge.

Jeudi 25 septembre, dix heures du soir. Aujourd'hui nous avons eu affaire à un artisan admirable, un serrurier de Lectoure que Céline avait appelé ce matin parce que la serrure séculaire de la porte du bas était cassée. Il a dit qu'il viendrait dans la journée, il se présentait ici à quatre heures. C'est moi qui alors ne me trouvais pas sur place, étant descendu à la rivière parce que je m'étais dit que je n'allais pas renoncer à ma promenade quotidienne avec les chiens à cause d'une de ces promesses d'artisans qui ne valent jamais rien – bon exemple, entre parenthèses, du caractère affreusement *contagieux* de la dévaluation de la parole. Quand je suis revenu, l'homme m'attendait dans la cour, « depuis peu de temps », m'a-t-il dit, mais il est si poli que c'était peut-être par courtoisie. Il a dû démonter la serrure pour l'emporter. Je pensais qu'il allait revenir dans une dizaine de jours, mais il m'a annoncé qu'il la rapporterait demain. Puis, à sept heures et demie, tout à l'heure, il a téléphoné pour me demander si, l'ayant réparée, il pouvait passer pour la remettre en place, malgré l'heure tardive, car vraiment cela l'ennuyait de penser que nous allions passer une nuit sans pouvoir fermer la porte à clef. La serrure est de nouveau en place.

Impressionnés par tant de conscience professionnelle, nous avons voulu le payer aussitôt, mais il a dit qu'il n'y avait pas d'urgence, qu'il allait nous envoyer sa facture. J'espère qu'il n'a pas pensé que nous voulions le payer *au noir*…

Je me hâte d'écrire ici mon extrême satisfaction car je projetais depuis plusieurs jours, mais je n'ai pas eu le temps de le faire, de pousser ici un couplet sur l'exaspération sans nom où vous plongent les artisans et les entrepreneurs en général, et d'ailleurs quasiment sans exception – sauf celui de cette après-midi, justement. Dans le *journal* 2005 dont les épreuves sont prêtes à repartir demain matin pour Paris, nous avons affaire à des menuisiers de Mauvezin dont le premier envoyé m'avait dit, je m'en souviens, qu'ils étaient une société nouvelle et que la première de leurs ambitions c'était de redonner bonne réputation aux artisans. Moyennant quoi ils nous avaient installé une bibliothèque qui ne correspondait en rien à ma commande et dont les rayonnages étaient répartis d'une façon qui ne tenait aucun compte ni de mes demandes, ni des mesures prises par leur délégué liminaire. Et ces messieurs avaient été extrêmement surpris de ma requête d'une fixation au mur, pour ladite bibliothèque. À vrai dire, c'est moi qui avais été stupéfait d'avoir à leur demander une chose pareille, qui dans mon esprit allait absolument sans dire. A-t-on jamais entendu parler d'une bibliothèque qui tiendrait toute seule ? Ce serait la promesse d'une fin à la Alkan, le compositeur, mort écrasé par ses livres ! J'imagine que ces messieurs n'avaient jamais installé de bibliothèque plus tôt…

Mais mon grand reproche, et je suppose que je ne suis pas le seul à le formuler, c'est le défaut de parole : comme ce qu'ils disent, annoncent et promettent ne vaut absolument rien, dans les neuf dixièmes des cas, on est bientôt réduit au détestable rôle du harceleur, puis du suppliant :

« Mais vous m'aviez dit que vous passiez la semaine dernière ? »

« Mais je croyais que vous deviez m'envoyer un devis ? »

Évidemment la tentation est grande, au cinquième ou au dixième rendez-vous non tenu, de tout laisser tomber et d'aller voir ailleurs. Hélas, le grand principe de la dictature de la petite bourgeoisie – les lecteurs de Machin-Truc le savent bien (j'en suis un, je viens de me taper

six cents pages d'épreuves…) –, c'est qu'il n'y a pas d'*ailleurs*. Rompre, ah oui, pour une tentation c'est une tentation, cela est sûr, plutôt que de laisser sur un répondeur encore un message, dont on sait bien qu'il ne suscitera aucun rappel. Mais on sait bien aussi que le prochain charpentier ou le prochain maçon sera pareil et agira de la même façon et commencera par vous faire perdre un mois comme celui que vous venez de quitter… On se dit que le mois perdu est tout de même pris en compte dans l'ensemble du processus, peut-être : il paraît tellement rituel ; et qu'il serait dommage d'en perdre le privilège…

La difficulté et le caractère extrêmement éprouvant des rapports avec les artisans et entrepreneurs, dans mon expérience, en la France d'aujourd'hui, inciterait presque à vivre à l'hôtel, pour échapper à cela.

Donnez-moi pour la vie une chambre à la semaine,

comme on chante dans Poulenc, d'après Apollinaire.

Vendredi 26 septembre, dix heures moins le quart, le soir. Mais la vie d'hôtel est bien difficile aussi – non pas tant du fait des hôteliers, d'ailleurs, que des autres clients, en cette période de décivilisation générale et précipitée. Cela dit les hôteliers sont en partie responsables aussi, car s'ils mettaient à leurs chambres des doubles portes, comme je les en adjure depuis cinquante ans, on aurait moins à souffrir des maudits claqueurs de portes et des damnés beugleurs de couloirs ; et le personnel hôtelier est bien pénible aussi, avec le siège auquel il se livre dès la première heure, le matin, pour vous inciter à vider les lieux.

Nous avons passé cet été quarante-cinq nuits à l'hôtel, à peu près, dans une trentaine d'établissements différents. Et parmi ces établissements je n'ai pas le souvenir d'un seul dont j'aie pu me dire :

« Quel endroit agréable ! Et comme il serait plaisant d'y séjourner plus longuement ! »

Le Dakota des environs de Nottingham, où nous sommes demeurés quatre ou cinq jours, au début du voyage, est sans doute celui qui a le

plus d'avantages, bien qu'il soit exactement le contraire de ce qu'on imagine en général à l'idée d'un joli hôtel de la campagne anglaise. C'est une sorte de tombeau de verre noir, très massif et moderne, posé sur les confins de la forêt de Sherwood, entre toute sorte, mais pas trop près, de très grandes routes. Les hôtels de cette chaîne sont inexplicablement confortables et presque luxueux pour leurs prix, ou bien leurs prix sont inexplicablement bas au regard de leur confort – si tant est bien sûr qu'on puisse parler de *confort*, ce que je ne crois pas, pour des chambres qui n'ont pas de double porte, et où l'on est donc exposé à tous les bruits de couloirs, criailleries de voisins et aspirateurs du matin, sur fond de claquements de portes, justement. Mais ce qui distingue l'hôtel Dakota de Nottingham, c'est que, hôtel d'affaires et de gens d'affaires, qui viennent là pour les grandes entreprises voisines, il est presque vide en été, de sorte qu'on y souffre moins du bruit. On ne peut pas en dire autant de l'hôtel Dakota de Glasgow, pour lequel il semble n'y avoir pas de périodes creuses. Quant à celui d'Édimbourg, nous n'avons même pas pu y avoir de chambres, malgré deux tentatives.

Mes rapports avec les hôtels – anglais, écossais, irlandais, mais je suis sûr qu'en France c'eût été pareil – sont évidemment compliqués par la nécessité où je suis d'y travailler, et d'y travailler dans la journée. Tous les matins recommençait l'épreuve d'avoir à finir le texte du jour, relatif au site que nous avions vu la veille, avant de sortir pour en voir un autre. Et tous les matins c'était le même combat épuisant pour les nerfs : tâcher de produire sept ou huit pages quand tout est fait autour de vous pour vous empêcher de vous concentrer si peu que ce soit, d'une part, et pour vous convaincre d'évacuer votre chambre. Je crois me souvenir que dans ma jeunesse la convention était qu'on avait le droit de garder une chambre d'hôtel jusqu'à midi, voire, mais j'ai dû rêver, jusqu'à *une heure*. Aujourd'hui la dernière limite est plutôt onze heures, en général ; et il n'est pas rare que ce soit dix. Nous avons même rencontré un cas de *neuf heures et demie*, en Irlande : il est vrai qu'il s'agissait plutôt d'un *bed and breakfast* et que de toute façon, ce matin-là, nous devions prendre le bateau pour Inishmaan, dans les îles d'Aran.

Ah si, j'y pense, *bed and breakfast* aussi, mais de tout autre sorte, beaucoup plus joli et confortable, Gillbank House, l'établissement de

Thornhill où nous avons passé quatre nuits, je crois, peu avant de quitter l'Écosse pour l'Irlande. Il était admirablement propre, les chambres y étaient spacieuses et assez joliment meublées, elles s'ouvraient par de grandes baies sur la campagne ou sur la rue, les hôtes étaient des Danois, étrangement, de très agréables rapports. Pas de double porte non plus, cela dit : de sorte qu'on dépend entièrement pour son repos et sa tranquillité de la délicatesse des voisins, et tout allait bien quand il n'y en avait pas, ou peu, mais le supplice des éclats de voix et des portes qui claquent reprenait dès que la maison s'animait, comme ce fut le cas lorsque nous eûmes sur le même palier une famille d'Indiens (de Londres, je crois), chargée d'enfants.

La seule chambre d'hôtel dont je garde un bon souvenir, cette année, c'est celle du dernier étage de l'hôtel de Bourgogne & Montana, à Paris, dont malheureusement j'ai oublié le numéro – non, *67*, me rappelle l'opportun agenda : elle est presque isolée au sommet du bâtiment, elle a, *mirabile visu*, une double porte, et, qui encore plus est, elle offre une très jolie vue sur le palais Bourbon et sur la place de la Concorde au-delà. C'est la chambre d'hôtel idéale à Paris. Malheureusement elle coûte plus de trois cents euros et l'établissement est très dépersonnalisé, ce que je ne déteste pas en soi, mais à condition qu'on y soit tout de même aimable, ce qui, en l'occurrence, n'est pas toujours le cas.

Nous avons été assez tranquilles, aussi, dans un hôtel que je revois très bien mais que, pour l'instant, je n'arrive pas du tout à… "replacer", géographiquement. Je ne me souviens même pas s'il était en Angleterre ou en Écosse. Ah si : non loin de Grantown-on-Spey, dans les Highlands : le Dowans, dans une ancienne villa victorienne, au-dessus d'Aberlour – le lendemain matin nous étions à Elgin. Il n'y avait pas de double porte à la chambre, mais nous étions au bout d'un petit couloir sur lequel ouvrait une seule autre porte et elle est restée ouverte toute la nuit, car personne n'a occupé cette chambre-là (s'il y en a un que je comprends, c'est Proust, qui d'après la légende louait aussi la chambre à gauche et la chambre à droite de la sienne, au Grand Hôtel de Cabourg, la chambre au-dessus et la chambre au-dessous). Et nous avons fait dans ce Dowans, au bar, un très bon dîner. Si, il était assez agréable, celui-là.

Je ne sais plus quand j'ai renoncé, contraint et forcé, à tenir en route ce *journal*. Ai-je mentionné notre visite à Castle Grant, que j'"envisageais" d'acheter (sans l'avoir vu) en 2005, dans le *journal* dont je viens de corriger les épreuves (*Le Royaume de Sobrarbe*) ? Nous sommes passés là, venant de Balmoral et du merveilleux Corgarff, juste avant la soirée (de travail, *no doubt*) à l'hôtel Dowans d'Aberlour. Il faudra que je regarde si j'en parle plus haut. Mais pour le moment je n'ai pas le temps.

Samedi 27 septembre, dix heures du soir. Depuis la rentrée, et sans explication, il n'y avait que des rediffusions, à l'émission "Répliques", sur France Culture. J'étais d'abord un peu étonné, puis inquiet, d'autant plus que sur le forum de l'In-nocence on se faisait beaucoup de souci pour Finkielkraut. Les uns imaginaient qu'il était encore en vacances, les autres qu'il avait des problèmes avec le nouveau directeur, Bruno Patino, venu de *Télérama* (tout un programme !) et qui remplace David Kessler, avec lequel je m'entretenais en juin dernier, sur son invitation ; les autres se préoccupaient de sa santé. Ce matin, quatrième rediffusion. Vraiment soucieux cette fois-ci, je me suis décidé à l'appeler, pour en avoir le cœur net. Je suis tombé sur Sylvie, qui avait une voix blanche de mauvais augure. J'arrivais à peine à lui arracher un mot, au début, puis elle était au bord des larmes et ne pouvait plus parler du tout, et enfin elle m'a expliqué longuement et très gentiment la situation. J'avais beau être inquiet, sans doute ne croyais-je pas à mon inquiétude, car les nouvelles m'ont pris totalement par surprise.

Jamais, il est vrai, je n'avais eu l'occasion de me faire du souci pour la *santé* d'Alain. C'est un sujet qui tout simplement n'existait pas dans mon esprit. D'ailleurs il est plus jeune que moi, les gens plus jeunes que moi ne sont pas malades, sauf quand ils sont achriens et qu'ils ont le sida, ce qui certes n'est pas le cas. Néanmoins Alain va mal. Sylvie a même dit qu'il allait *très* mal. Elle venait de passer une nuit épouvantable à l'hôpital Beaujon et tombait de fatigue et de chagrin.

Tout a commencé par une histoire d'œil, cet été, quand la famille était en vacances en Provence. Alain a dû consulter parce qu'il avait des

troubles de la vision. On lui a dit qu'il était en train de perdre toute capacité de voir quoi que ce soit d'un côté, et que le processus était engagé depuis au moins une année. Ce dernier point l'a un peu rassuré, car il ne s'était jusqu'alors aperçu de rien. Une intervention était néanmoins nécessaire, non point pour lui rendre l'usage de cet œil, mais pour qu'il ne le perde pas tout à fait. Et c'est alors qu'ont débuté les complications, auprès desquelles les affaires d'œil originelles sont désormais tout à fait secondaires.

Il semble qu'Alain ait développé une grave allergie à un produit anesthésiant. Sont apparus des symptômes semblables à ceux de la maladie de Parkinson. J'ai cru comprendre qu'il était question de troubles mentaux, d'une grande agitation nerveuse, peut-être de cauchemars. Sylvie incrimine le Primpéran et se reproche d'en avoir donné à l'excès à son mari, c'est-à-dire chaque fois qu'il en réclamait. Le Primpéran, si je me souviens bien, est un médicament en usage contre les troubles gastriques. Un ami psychiatre a dit à Sylvie que ses effets secondaires d'ordre mental étaient bien connus.

Elle en veut aux médecins et infirmières qui pendant des semaines lui ont dit que son mari était trop agité, qu'il devrait se calmer. Elle croit qu'ils faisaient allusion aux gestes qu'il fait quand il parle, à la télévision, et qui seraient la preuve d'une nervosité exagérée. Mais elle dit, et je la crois volontiers, qu'Alain est très calme au contraire, qu'il a pris très sereinement l'histoire de l'œil, et que ce dont il se plaint véhémentement, ce sont des maux bien réels que les spécialistes et professionnels ne savent pas reconnaître.

Il a fallu aller chez l'ophtalmologiste. Mais Alain est tombé en sortant du taxi. Il a été transporté à Beaujon. Là, une infirmière, le voyant dans le couloir, a dit, comme pour attirer l'attention sur un point qu'elle découvrait, que cet homme allait très mal. Sylvie a rétorqué que c'était là exactement ce qu'il disait, lui, et elle aussi, depuis des semaines, sans que personne jusqu'à présent ait pris ces doléances au sérieux. On a fait sur lui, enfin, des examens poussés, et constaté qu'il était très faible, très anémié, et qu'il avait perdu beaucoup de sang – un point que je comprends mal, car comment peut-on perdre beaucoup de sang sans s'en apercevoir et sans qu'on s'en aperçoive autour de soi ? La nuit dernière

avait été particulièrement dramatique et éprouvante. Mais c'est là que commençait le récit de Sylvie, que j'ai beaucoup abrégé ici et espère ne pas avoir trop déformé. Il en ressortait qu'elle était extrêmement inquiète, et cette inquiétude m'a gagné. J'aimerais la partager avec Flatters, mais il est à Nantes et je n'arrive pas à le joindre.

Dimanche 28 septembre, dix heures du soir. Un camionneur est venu chercher aujourd'hui les deux grandes *Morsures de l'aube* que nous prêtons pour l'exposition de Jean-Paul à Nantes, si *exposition* est bien le mot, car les œuvres doivent être accrochées là-bas dans la cathédrale, pendant la durée d'un festival de musique sacrée. Lui n'a pas appelé et je ne sais comment parvenir à lui parler. J'en aurais pourtant bien besoin, car l'angoisse où m'a plongé la conversation d'hier avec Sylvie Topaloff est aggravée par mon incapacité à en savoir plus long sur ce qui se passe et même à aborder le problème avec qui que ce soit, sinon Pierre, qui lui-même n'a pas d'autre source d'information que moi. Je n'ose rappeler Sylvie, qui doit avoir à répondre à un tas de gens alors qu'elle est elle-même, bien sûr, et plus que quiconque, rongée d'inquiétude. Il y a en plus que je ne suis pas très bien en cour auprès d'elle, précisément à cause de ce que je suis en train de faire : parler d'elle et de son mari. Mais comment pourrais-je ne pas le faire, quand l'état de santé d'Alain est tout ce qui occupe mon esprit, et que je n'ai d'autre moyen de soulagement que d'en entretenir ce *journal ?*

Sans doute, au risque d'être vraiment importun, me déciderai-je à appeler demain soir, si j'arrive à tenir jusque là.

***

Je me suis remis à *L'Écart*, avant-hier – tiens, curieuse formule…

***

Ma pauvre pièce, décidément, ne doit pas faire bonne impression auprès des hommes de l'art (il est vrai qu'ils ne sont que deux à l'avoir eue entre les mains, à ma connaissance…), car Pierre Laville, qui me l'avait demandée avec ce qui semblait presque une certaine impatience, au début du mois, chez Macha Méril, ne s'est pas manifesté depuis qu'il l'a reçue (évidemment, comme on le fait dans ces cas-là, je me demande s'il l'a bien reçue…). Encore une carrière, le théâtre, qui se referme pour moi avant même de s'être jamais ouverte…

***

Quittant Tobercurry à la fin de la matinée, le jeudi 28 août, et poursuivant notre route vers le sud dans l'ouest de l'Irlande, nous avons dépassé Knock et Tuam, vu à Claregalway les ruines d'un prieuré franciscain – assez belles, mais sises dans un environnement décourageant –, touché presque à Galway soi-même sans y entrer et continué notre chemin jusqu'à Thoor Ballylee, la tour qu'acheta Yeats en 1917, non loin du Coole Park de Lady Gregory, et où il est venu très irrégulièrement jusqu'en 1926. C'est un assez joli endroit, et qu'on aimerait beaucoup aimer beaucoup (la tour de *The Tower*, tout de même, et l'escalier en spirale de *The Winding Stair !*), mais qui déçoit un peu malgré tout. Le paysage n'est pas laid, mais n'impressionne ni n'émeut plus que cela (ou bien si j'avais commencé à prendre l'Irlande en grippe*, at that point* ?). La tour elle-même est une belle tour, haute et carrée, mais très restaurée à diverses époques, il me semble, y compris par Yeats lui-même. Elle se dresse au bord d'une route minuscule, à côté d'un pont qui d'ailleurs a sauté pendant la guerre civile, en 1923 (il a depuis lors été restauré), au confluent de deux rivières dont l'une, la plus large, est si proche qu'on pourrait parfaitement, ainsi que le faisait remarquer Yeats à ses correspondants, pêcher par la fenêtre.

Presque illimitées sont bien sûr les vertus *symboliques* d'un tel lieu, et leur occupant n'a pas manqué de les exploiter jusqu'à la corde, malgré les sarcasmes de Pound (« *Ballyphallus or whatever he calls it, with the river on the first floor…* »). Je ne suis pas certain qu'elles compensent

entièrement son caractère inhabitable. Plieux est une maison Phénix, par comparaison, et la résidence la plus commode et sensée de la terre. À Thoor Ballylee l'humidité est telle qu'on ne peut rien accrocher sur les murs, tout se détériore immédiatement. Le jour où nous étions là l'édifice suintait de partout et les marches, tant elles étaient glissantes, étaient une véritable patinoire. Encore eussent-elles été difficiles à négocier de toute façon : elles sont extrêmement hautes, en effet, et surtout très étroites. C'est une maison où l'on se cogne de tous les côtés et où, en tout point, surtout si l'on s'avise de changer d'étage – or il n'y a qu'une pièce par étage –, il faut se courber, rentrer la tête, serrer les épaules et plier les jambes. *No* house *for old men indeed.* Il n'est pas étonnant que Yeats à soixante ans l'ait quittée pour n'y plus revenir. Je ne suis pas sûr que j'aurais tenu jusque-là.

Du sommet on a une assez jolie vue, mais enfin sans rien d'exceptionnel et surtout très menacée, comme tout le reste du pays semblerait-il. Il n'y a pas encore trop de ces vilaines maisons neuves qu'on voit pousser comme des champignons de quelque côté qu'on se tourne, en Irlande, mais il y en a déjà quelques-unes et l'on sent bien qu'elles ne sont qu'une avant-garde – c'est bien simple, on se croirait en France.

La tour est retombée plus ou moins à l'abandon après que Yeats l'avait restaurée, habitée et quittée. Il y a vingt ou trente ans elle a été restaurée de nouveau, et de nouveau elle est à présent dans une phase d'usure et de vieillissement. Il n'y a rien à redire à la façon discrète dont elle est présentement administrée. Et l'un des cottages qui la flanquent, et qui faisaient partie eux aussi de l'habitation de Yeats, renferme une boutique où j'ai pu acheter un châle et une écharpe de laine irlandaise pour ma mère et pour Jeanne Lloan, et surtout abrite une excellente librairie spécialisée, où nous avons fait des razzias. Cette librairie ne se limite pas à Yeats mais prend en compte aussi Lady Gregory, Synge et une bonne part de la littérature irlandaise. Nous y avons trouvé, entre autres choses, un guide de Coole Park qui nous a été très utile pour la suite de la journée.

Quittant Thoor Ballylee nous sommes allés à Coole, en effet, un peu plus à l'ouest, en faisant un détour pour jeter un coup d'œil à la petite

ville de Gort dont dépendent ceci et cela (*And smithy work from the Gort forge…*). À Coole la maison de Lady Gregory, haut lieu s'il en est de la Renaissance irlandaise de la fin du XIXe siècle et du début du XXe, a été démolie en 1942, si je ne me trompe, et c'est certainement un des actes de vandalisme intellectuel les plus caractérisés de l'histoire de l'Europe au XXe siècle (qui en a connu tant). Il reste le magnifique parc et son énorme étang, jusqu'auquel nous avons marché. Nous n'avons pas vu les cygnes du merveilleux *The Swans at Coole Park* (qui sont des cygnes sauvages et migrateurs n'apparaissant qu'en une seule courte période de l'année). Mais le paysage était très beau, là, dans un esprit voisin de celui de la Brenne.

Lundi 29 septembre, dix heures vingt, le soir. Il fait un temps magnifique, les soucis d'argent sont un peu moins pressants que d'habitude (malgré la crise financière mondiale qui bat son plein mais qui, jusqu'à présent, ne nous affecte pas trop personnellement – le sort de notre argent de côté étant bien le cadet de nos soucis) et les obligations de travail moins rigoureuses et moins urgentes que ces temps derniers (j'ai seulement un roman à remettre dans un mois, après l'avoir fini et entièrement revu !). Bref, la période serait presque sereine et, pour un peu, aussi lumineuse que ces belles après-midi qui viennent s'accouder aux fenêtres de la bibliothèque, comme des Muses, des Euménides ou des bergères d'Arcadie. Mais toute cette tranquillité apparente est trompeuse. Depuis samedi et ma conversation avec Sylvie, je suis plongé dans l'inquiétude et presque dans l'angoisse (une inquiétude qui se dit qu'elle ferait mieux d'être de l'angoisse, peut-être…) à propos de Finkielkraut. J'ai appelé chez lui deux fois, ce soir, mais personne n'a répondu.

Mardi 30 septembre, onze heures moins le quart, le soir. Je n'ai pas pu joindre Sylvie dans la journée, aujourd'hui, mais suis arrivé à parler à Élisabeth Lévy. Je lui avais laissé un message, elle m'a rappelé vers sept heures. Elle avait des nouvelles assez rassurantes qui dataient d'hier :

certains examens avaient écarté les hypothèses les plus alarmantes. J'ai dû à cette conversation une heure et demie de relatif apaisement à mes inquiétudes. Mais Sylvie, à qui j'avais aussi laissé un message, m'a rappelé à huit heures et demie, et c'est extraordinairement gentil de sa part car, tout de même, je ne suis pas tout à fait un intime, elle doit avoir des dizaines de coups de téléphone à donner, et elle est audiblement dans un état d'épuisement complet. Ce qu'elle m'a dit était de nouveau très inquiétant, de sorte que maintenant c'est une véritable angoisse que je ressens. Je ne la connais pas suffisamment, je n'ai pas assez d'éléments de comparaison pour interpréter exactement le ton de sa voix. Cependant elle ne m'a jamais donné l'impression d'être particulièrement émotive ou facile à abattre. Or elle parle comme quelqu'un qui serait ravagé par une peur terrible et presque immédiate. Alain s'est beaucoup affaibli aujourd'hui, dit-elle. Il me semble qu'il est question d'une autre opération demain matin, mais je ne suis pas sûr d'avoir bien compris ce point-là, car la seule opération dont j'aie eu connaissance jusqu'à présent c'est celle qui a été pratiquée sur l'œil, et les problèmes de l'œil sont passés désormais tout à fait au second plan.

Sylvie, qui elle-même paraît dans un état d'épuisement extrême, m'a demandé d'appeler Élisabeth pour lui transmettre ces demi-nouvelles, ce que j'ai fait. Mais Élisabeth elle-même m'a rappelé une heure plus tard, ayant entre-temps parlé directement à Sylvie. Nous formons une petite communauté serrée par le souci, par la peur et par le désir d'avoir des nouvelles, bien que la plupart de celles que nous obtenons soient mauvaises et ne fassent qu'accroître notre anxiété.

Mercredi 1er octobre, onze heures du soir. Élisabeth Lévy m'a appelé deux fois aujourd'hui. L'opération dont parlait hier Sylvie n'était semble-t-il qu'une biopsie, pratiquée par cœlioscopie. Mieux vaut que je n'entre pas ici dans les détails – d'une part, je n'écrirais sans doute que des énormités, par ignorance et de la médecine et du cas particulier ; d'autre part, j'aimerais mieux ne pas être plus tard accusé d'indiscrétion, comme je l'ai déjà été dans le passé. Ce qu'il y a de spécifique dans la situation médicale n'est d'ailleurs pas essentiel en l'occurrence, je veux dire *du*

point de vue de ce journal. Ce qui compte est l'évolution générale, qui aujourd'hui, d'après ce que j'en sais par Élisabeth, n'a pas connu de bouleversement, ni dans un sens ni dans l'autre. Écrire ici soulage un peu l'angoisse que je ressens.

Jeudi 2 octobre, dix heures du soir. Presque aucune nouvelle aujourd'hui. J'ai essayé d'appeler Sylvie mais il n'y a pas de réponse sur la ligne fixe, et pas non plus sur le portable, qui ne prend plus de messages. On a scrupule à insister, et d'un autre côté on a un besoin terrible de savoir quelque chose, tout en ayant peur de recevoir de très mauvaises nouvelles.

Élisabeth Lévy vient de m'appeler, mais elle n'en savait pas beaucoup plus que moi, sinon que la cœlioscopie entreprise hier avait due être remplacée par une intervention traditionnelle. Elle a pu parler, elle, au père de Sylvie, qui devait la rappeler mais ne l'a pas fait, ce qui l'inquiète beaucoup, car en général il est tout à fait de parole : est-ce qu'une aggravation radicale aurait mis le chaos dans la famille ?

Nous avons cherché avant-hier et hier une distraction et un soulagement dans un téléfilm de Diane Kurys sur la vie de Françoise Sagan mais, bien qu'il soit plutôt de bonne qualité, et très bien joué, il n'a fait qu'ajouter aux ombres qui pèsent. Comme cette vie-là paraît gâchée ! On est d'abord atterré par ce qu'il faut bien appeler sa bêtise – le jeu, la drogue, les boîtes, les voitures, les permanentes cohortes d'amis dans l'ensemble aussi peu intéressants les uns que les autres –, mais la deuxième partie tourne au véritable cauchemar. Je ne comprends même pas comment ce film a pu être tourné, ne serait-ce que pour des raisons juridiques. Un homme politique qui se trouve être étroitement mon compatriote, qui n'est pas nommé mais qu'on reconnaît parfaitement du fait de ses fonctions à l'Élysée, de son apparence et de ses tics d'attitude, à merveille imités par l'acteur qui l'incarne, y est accusé de très vilaines manœuvres. Or il est vivant. Françoise Verny est morte, elle, mais elle est présentée sous un jour épouvantable, elle aussi, tandis que lui sont

imputés des agissements hautement contraires à la loi. Mais tout cela n'est encore rien.

Je ne savais rien, pour ma part, ou presque rien, des amours lesbiennes de Sagan, qui, dans la seconde partie de son existence, semblent avoir été de loin les plus importantes, et même les seules. Il y a d'abord une longue liaison avec un ancien mannequin devenu directrice d'une maison de couture, très bien interprété par Jeanne Balibar, une idole de Pierre (Sagan elle-même est jouée par Sylvie Testud, excellente) ; et déjà ce n'est pas bien brillant, moralement, humainement, psychologiquement, bien que cette femme s'améliore beaucoup avec le temps (dans le téléfilm) et soit très émouvante quand elle meurt. Mais lui succède un véritable monstre de méchanceté et de bêtise, interprété par Arielle Dombasle. Cette maîtresse-là s'appelle Astrid, et je suppose que ce n'est pas son vrai prénom. Mais il doit bien s'agir d'un personnage réel, largement réel, et qui, selon toute vraisemblance, vit encore. Comment peut-elle souffrir d'être représentée sous des traits aussi noirs ? Il s'agit de l'épouse d'un milliardaire, une artiste ratée et ridicule, mais riche à millions, qui fait des pieds et des mains pendant des années pour s'introduire dans la vie de Sagan, suscitant au passage la jalousie très douloureuse de la maîtresse précédente, ravagée par la maladie ; puis, une fois qu'elle s'est introduite dans la place, elle semble n'avoir de cesse que ne soit entièrement détruite celle qu'elle a conquise, qu'elle isole de tous ses amis, qu'elle séquestre, qu'elle pousse à sombrer toujours plus avant dans la drogue et qui, ruinée, réduite à l'état d'épave, est son hôte, son invitée, sa pensionnaire, son obligée dans la maison de Honfleur qui fut la sienne, celle de Sagan, et où plus personne ne peut venir la voir. Or cette prise de possession ne semble pas dictée par l'amour, comme on pouvait l'imaginer au début, mais par la haine et par une cruauté sans nom. On voit cette femme dire à Sagan pratiquement grabataire et cloîtrée que son œuvre n'a jamais été grand-chose mais à présent n'intéresse plus personne, appartient à une autre époque. On la voit la quitter et partir en voyage à l'autre bout du monde, d'un cœur léger, alors que Sagan est agonisante. Il n'y a rien de plus monstrueux dans les plus monstrueux Dickens. Mais s'agit-il d'un roman, d'un simple film, d'une improbable fiction ? Et, si ce n'est pas le cas – or il est

peu vraisemblable que ce le soit, l'invention serait par trop rocambolesque –, comment le modèle d'un tel personnage, la femme réelle qui l'a inspiré, peut-il s'accommoder d'un portrait aussi dévastateur ?

Je me dis que ma vie est bien douce, par comparaison, que je suis nettement mieux entouré et Plieux beaucoup plus serein.

Vendredi 3 octobre, neuf heures et demie du soir. Élisabeth Lévy et Sylvie Topaloff m'ont toutes les deux appelé à la fin de l'après-midi. Elles sont avec moi bien généreuses de leur temps, d'autant que les nouvelles qu'elles m'apportaient n'étaient pas agréables à donner. Alain a subi une intervention de six heures, à seule fin d'une claire identification du mal. Et, en effet, on sait à présent ce dont il souffre. En un sens, c'est un progrès sur la phase antérieure, quand les médecins et tout le monde étaient dans l'incertitude la plus complète. On va pouvoir maintenant commencer un traitement. Mais le patient est extrêmement faible. Le premier objectif est de lui redonner quelques forces. Il a une tension très basse et n'a rien avalé depuis des jours.

Je lui ai écrit, cette après-midi (après une première conversation avec Élisabeth Lévy qui m'avait téléphoné vers deux heures).

Flatters, je crois, ne sait absolument rien de tout cela. Il est à Nantes, où ses œuvres sont accrochées pour quelques semaines dans la cathédrale – l'inauguration avait lieu hier. Le vernissage d'une autre exposition, celle-ci à la galerie Plessis, se déroulait ce soir. Madeleine Gobeil m'a appelé hier, de Nantes, au moment-clef, mais cette conversation a été complètement ratée, et cela entièrement par ma faute. J'attendais un appel de Sylvie que je ne voulais pas manquer, je n'étais pas du tout d'humeur festive, je crois que Madeleine avait l'intention de me passer Jean-Paul dont elle n'était pas loin, mais je ne voulais pas gâcher sa soirée par des nouvelles alarmantes que je n'aurais pas pu non plus lui cacher si je lui avais parlé. J'ai donc dissuadé Madeleine de lui transmettre l'appareil, au prétexte qu'il devait être très occupé et qu'il avait sans doute autre chose à faire que de s'entretenir avec moi dans un

moment pareil. Elle a dû trouver mon attitude inexplicable, et peu amicale, d'autant qu'elle me téléphonait surtout par gentillesse, pour avoir le plaisir et me faire le plaisir de me donner l'occasion de parler à mon ami. Comme le dit toujours Machin-Truc, « la vie sociale n'est pas facile »…

… Mais enfin je continue de penser que la mienne, et ma vie intime, ma vie domestique, ma vie sentimentale, sont plus simples et plus agréables, plus sereines, plus sages, que celles de cette pauvre Françoise Sagan. Ce téléfilm, décidément, m'a marqué, j'en ai même eu des cauchemars affreux où intervenaient aussi, bien sûr, des éléments du drame Finkielkraut. Je suis étonné, mais peut-être ne suis-je pas au bon endroit pour les entendre, que ce *biopic*, comme dit affreusement *Télérama* (du côté de Finkielkraut il est plutôt question de *biopsie*, et mes rêves et rêveries confondent un peu les deux mots), ne crée pas davantage de remous. On apprend qu'une figure très connue et très visible de nos Lettres a passé ses dernières années comme une sorte de Séquestrée de Honfleur, victime d'une maîtresse qui la martyrisait moralement et qui faisait tout pour précipiter sa déchéance, et personne ne semble si peu que ce soit surpris, ou indigné, ou ému. Est-ce que tout le monde était au courant ? Ai-je manqué certains débats qui auraient eu lieu à la sortie de la version cinématographique du téléfilm, au printemps dernier ?

Décidément je m'intéresse beaucoup aux biographies ; et plus à la vie de Sagan qu'à son œuvre, bien que je croie *Bonjour tristesse* très réussi, dans son genre, et que j'aie *lu* avec plaisir la pièce *Château en Suède*, quand elle a été publiée au temps de mon adolescence ; et vu pareillement *Aimez-vous Brahms ?*, d'Otto Preminger, si je ne me trompe, non, d'Anatole Litvak, d'après un autre roman d'elle. Il y a eu entre elle et moi un échange épistolaire que j'ai dû raconter cent fois et qui amusait beaucoup Jean Puyaubert, lequel éprouvait d'ailleurs beaucoup de sympathie et de tendresse pour Sagan. Je lui avais écrit après qu'elle avait été gravement et, à mon sens, stupidement, insultée par Peter Handke sur le plateau d'"Apostrophes". C'était l'époque, vers le milieu des années quatre-vingt peut-être, où on avait parlé un tout petit peu de moi en tant qu'auteur de *Tricks*, d'abord, puis, plus récemment, de *Roman Roi.* Mais ma minuscule notoriété, d'évidence, n'était pas arrivée

jusqu'à Françoise Sagan qui, à ma lettre de soutien indigné contre Handke, avait répondu par une lettre qui commençait ainsi :

« Il est toujours agréable de recevoir l'appui d'un parfait inconnu… »

So much pour ma petite illusion de gloriole, si j'en avais entretenu…

Elle aurait pu prendre des renseignements sur moi auprès de son ami Jacques Chazot, auquel me liait, si l'on peut dire, une autre anecdote de quinze ou vingt ans plus ancienne encore, et qu'elle aussi j'ai certainement relevée, déjà, dans l'un ou l'autre volume de ces *journaux.* Je l'avais rencontré, d'ailleurs à plusieurs reprises, chez Jacques de Ricaumont. Un jour, il m'avait invité à dîner chez lui. Nous n'avions eu de rapports que très formels, je m'attendais à quelque dîner mondain avec cinq ou six invités. Catastrophe, il s'agissait d'un tête-à-tête. J'avais vingt ans, Chazot devait en avoir plus de quarante, les hommes plus âgés que moi ne m'intéressaient guère et lui, surtout, grand, très mince et passablement efféminé, très *folle*, même (il en faisait une raison sociale comique), était aussi peu "mon genre" que possible. Ce fut une pénible soirée. Je me souviens que, pour détourner le coup et la conversation, je prétendais m'intéresser beaucoup à Barbedienne, le bronzier, dont il avait toute une collection. Je courais d'une statue à l'autre en espérant qu'elles me protégeraient. Ce qui m'étonne beaucoup à présent, c'est que Chazot devait savoir certaines choses de mes goûts véritables, ou bien les lui ai-je exposés en désespoir de cause – oui, c'est plus vraisemblable –, car la dernière vision que j'ai de cette soirée, celle qui m'est restée, à part les Barbedienne, c'est mon hôte déboutonnant et écartant sa chemise et m'exposant son torse en me disant :

« Mais moi aussi j'ai des poils ! »

À ce stade, heureusement, j'étais déjà sur le palier.

Samedi 4 octobre, dix heures moins le quart, le soir. Un infime anachronisme, peut-être, j'espère, dans le film ou téléfilm de Diane Kurys : au début, dans la période des grands succès, Sagan dédicace des livres dans une librairie et toutes les personnes qui lui tendent un volume afin qu'elle les signe pour eux lui donnent leur prénom et rien que leur

prénom. Est-ce que je m'abuse à penser que vers 1960, cette pratique n'était pas encore entrée dans les mœurs ? J'ai bien dû commencer moi-même à dédicacer publiquement quelques livres vers 1975, et il me semble qu'alors les personnes inconnues qui présentaient aux auteurs, pour qu'ils le signent, leur exemplaire donnaient leur nom complet. Peut-être l'usage de donner seulement son prénom ne m'exaspérait-il pas encore, à l'époque, et pour cette raison ne le remarquais-je pas – c'est possible.

Il m'exaspère aujourd'hui, Dieu sait. Cette stupide question des prénoms est devenue l'un des principaux parmi les innombrables points qui me font me sentir étranger à mon époque et me la rendent insupportable – et réciproquement, il va sans dire. Je ne peux pas supporter tous ces gens qui m'écrivent pour la première fois en signant de leur seul prénom, ou qui m'appellent par mon prénom, et je ne sais jamais comment leur répondre. Pourquoi leurs codes à eux, qui me sont très désagréables, devraient-ils toujours primer mes codes à moi ? Pourquoi devrais-je toujours me soumettre, m'aligner sur des pratiques qui me semblent n'avoir, à dire le moins, aucune supériorité sur les miennes ? Toute cette fausse familiarité et cette cordialité de pacotille me dégoûtent au dernier degré. On les voyait s'étaler au journal télévisé, tout à l'heure, à l'occasion d'un petit "sommet" des membres européens du G7 qu'a réunis à Paris Nicolas Sarkozy pour faire face à la crise financière. Avec Sarkozy ce n'est jamais qu'*Angela* par-ci, *Angela* par-là, bien entendu, pour la chancelière d'Allemagne. Apparement, à l'Élysée, il tutoie tout le monde, et, je crois bien, réciproquement : au moins dans le cercle de ses proches collaborateurs et conseillers, dont l'un, Patrick Buisson, un ancien militant d'extrême droite et journaliste à *Minute*, objet d'un "décryptage" dans *Le Monde* d'avant-hier, nous apprend qu'à leur première entrevue, lui, Buisson, a dit à Sarkozy, à propos du référendum sur la "Constitution européenne", en 2005 :

« Le *non* l'emportera à 55 %. Si je me trompe, tu ne m'invites plus jamais dans ton bureau. »

L'indicatif présent aussi est curieux, dans cette formule. Il est vrai que Nicolas Sarkozy n'était pas encore président de la République, à l'époque. Mais il n'y a pas de raison de penser que le ton de leurs

échanges a beaucoup évolué depuis. Quant aux échanges avec *Angela*, ils sont assez tendus, ces temps-ci, paraît-il, « malgré la bise » qui nous fut montrée. Dans la société des prénoms, la *bise* n'est jamais bien loin. Je pense que je connaissais l'existence de ce mot mais, jusqu'à l'âge de cinquante ans, je n'avais jamais eu l'occasion de l'employer. Après non plus, d'ailleurs. Il me semblait, de même, que l'expression aggravante, *se faire la bise*, appartenait exclusivement au vocabulaire des enfants de moins de cinq ans des milieux culturellement défavorisés, pour parler en commodes syntagmes figés. Mais le vocabulaire des enfants de moins de cinq ans des milieux culturellement défavorisés est devenu en moins d'une génération la langue officielle de la société des prénoms.

Il n'y a plus qu'une personne, dans la vie "professionnelle", pour m'offrir encore les délices des anciens usages moribonds. C'est Mme Marion, la secrétaire de direction de Claude Durand, chez Fayard. Elle m'appelle très naturellement *Monsieur* et je l'appelle *Madame* non moins naturellement – c'est même mon naturel même, c'est-à-dire ma plus ancienne culture. Et aux imbéciles seuls faudrait-il expliquer que cette solennité, ou qui leur paraîtrait telle, s'allie non seulement à la plus grande courtoisie, mais à beaucoup de cordialité et de chaleur humaine.

Dimanche 5 octobre, dix heures du soir. Nous avons vu hier soir, et pour ma part encore une fois *revu*, en DVD, *Shakespeare Wallah*, de James Ivory, un de mes films préférés. Non seulement je lui suis pleinement fidèle, mais je trouve que j'ai grand tort, lorsque j'en parle (ce qui n'arrive pas souvent, car à qui en parlerais-je ?), de m'excuser presque de l'aimer tant, et de présenter ce goût comme une fantaisie un peu coupable de ma part. C'est vraiment un excellent film, merveilleusement poétique, admirablement photographié. S'il a un point faible c'est sans doute l'interprétation, celle du couple central : la jeune femme est un peu inutilement bécasse, à mon avis, et le jeune homme, quoiqu'un peu sexy, sans plus, manque exagérément de séduction, je trouve. Disons qu'ils pourraient être plus attachants, l'un comme l'autre. Mais leur situation l'est, attachante, et leur environnement, et le moindre

des lieux qu'ils traversent ou qu'ils touchent. Le *supporting cast*, lui, est d'ailleurs excellent.

Un phénomène curieux est qu'à présent j'observe ce film non seulement avec le relief du temps, mais avec un *double* relief. J'ai dû le voir pour la première fois à sa sortie ou à peu près, en 1965 – je n'avais même pas vingt ans. Mais je l'ai revu vingt-cinq ans plus tard, autour de 1990, ce *journal* saurait nous dire ça. J'en rêvais depuis des lustres, j'en avais gardé un souvenir excellent, mais confus, et voilà qu'à ma grande surprise il a été programmé dans une petite salle de Montparnasse, le Lucernaire peut-être, assez voisine de la Rotonde où Jean Puyaubert et moi dînions presque tous les soirs. C'était la grande époque Jean Puyaubert. Lui n'aimait pas le cinéma, il n'a pas voulu venir avec nous. Mais je suis allé à cette séance en une compagnie compliquée et plus ou moins heureusement combinée par le hasard, qui en tout cas s'est révélée érotiquement pleine de richesse. Ma vie sexuelle jetait les derniers de ses feux vagabonds. Il y avait là Philippe V, qui plusieurs années durant fut amoureux de moi. Il y avait aussi un garçon qui, lui, n'était pas du tout amoureux de moi mais que je trouvais très à mon goût. Je ne me souviens plus très bien qui il était, quoique j'aie son corps parfaitement dans l'esprit. Il avait une liaison avec un autre garçon qui était plus étroitement que lui lié avec moi, mais dont je n'arrive pas du tout, ce soir, à me rappeler. Cet autre garçon n'était pas là. Quant à celui dont je parle, qui était je crois un peu méchant, peut-être tenait-il à montrer à Philippe V qu'il pouvait faire de moi ce qu'il voulait. Et il y avait encore quelqu'un d'autre, hétérosexuel, il me semble, ou en tout cas étranger au système et à l'égard duquel nous devions garder une certaine discrétion.

Discrétion ou pas, il n'y eut aucun scandale, pas même auprès du tiers non participant qui nous accompagnait. Sans doute n'y avait-il pas grand monde dans la salle et en tout cas nous étions au dernier rang, de cela je suis certain, parce que c'est mon habitude de toute façon et que nous avions peut-être, plus ou moins consciemment, préparé notre coup. Coup il y eut bel et bien en tout cas, tiré, et même plusieurs. Je me rappelle mal les détails et quelque volume d'amont de ce *journal*, si on parvenait à retrouver la scène, serait possiblement plus disert. Je me souviens seulement que c'était extrêmement agréable et excitant, que j'étais au

milieu des opérations, que quelqu'un me faisait une pipe pendant que j'embrassais quelqu'un d'autre, et que cet arrangement fut ensuite inversé. S'attache à cette scène, dans ma mémoire, une impression de comédie et même de farce, comme si le garçon que j'embrassais et qui était peut-être Philippe Guedj, mettons, ne se rendait pas compte que quelqu'un d'autre au même moment avait mon sexe dans la bouche – ce semble peu vraisemblable, j'en conviens. Mais enfin des quiproquos d'un genre assez voisin ne sont pas sans exemple. Toujours est-il que non seulement cet épisode figure très agréablement dans les archives libidinales de mon cerveau, il se mélange à *Shakespeare Wallah* : tout cela semble également lointain et plaisant, comme une Inde perdue, et le film ne m'en est que plus cher.

Lundi 6 octobre, dix heures et quart, le soir. Ces jours ne bruissent que de la crise financière mondiale, qui d'américaine est devenue universelle, puis européenne et peut-être française. Tout le monde se fait beaucoup de souci pour ses économies. Chefs d'État et de gouvernement se disputent la tribune des médias pour assurer les épargnants que leur épargne n'est pas en danger – ce qui a évidemment pour effet de susciter l'inquiétude, voire l'angoisse, chez ceux qui n'en éprouvaient pas. Voilà bien une préoccupation que je ne ressens pas, par exemple, et pour cause. Le président de la République vient encore de promettre aux Français que leur épargne était en sécurité. Est-ce que tous les Français ont une épargne ? Pour ma part je n'ai pas la moindre. J'avais déjà été stupéfait d'apprendre le nombre des livrets A dans le pays, qui est presque égal à celui de la population. A-t-on le droit d'en avoir plusieurs ? Si ce n'est pas le cas, presque tout le monde en a un. Et chaque jour on nous parle d'actions, de placements, de *produits financiers*, comme si tous les citoyens, ou l'immense majorité d'entre eux, étaient directement concernés. Je m'inquiète un peu d'être parmi les seuls à n'avoir pas de souci à se faire.

Pas un instant dans ma famille je n'ai entendu parler de la nécessité, non pas de *faire* des économies, oh, cela, si, mais d'en *constituer.* Des années après que j'avais quitté mes parents, j'ai appris avec surprise

qu'ils avaient acheté un ou deux appartements au Mont-Dore, en guise de *placement*, j'imagine, quoiqu'ils en occupassent un eux-mêmes quand ils allaient faire du ski. Ces appartements ont depuis longtemps été emportés dans le maelström des dettes de mon père. Mais quand ils ont été achetés, assez tard dans la vie de mes parents, le mal était fait, au regard de mon éducation : je n'avais rien appris de la nécessité de se protéger des hasards de l'existence et des besoins du vieil âge. J'ai vécu jusqu'à présent dans cette inconscience et n'ai jamais eu trois sous devant moi que je ne les ai immédiatement dépensés – la plupart du temps ils étaient même dépensés bien longtemps avant de se matérialiser auprès de moi.

Je ne possède rien que ce Plieux qui a donné bien des signes, les deux ou trois fois où j'ai joué avec l'idée de le vendre, d'être invendable. Je crois que j'ai toujours vécu dans l'absurde illusion que dans mon vieil âge mes livres me nourriraient, alors qu'ils ne m'ont jamais rapporté un kopeck – ils me rapportent un peu d'argent quand je les écris et que j'en vends le texte à un éditeur, bien sûr, mais ils n'ont jamais rien rapporté *ensuite*, de sorte qu'il est peu vraisemblable qu'ils le fassent un jour. Qu'adviendrait-il si je ne pouvais plus en écrire ? Ou pour mieux dire : qu'adviendra-t-il quand je ne pourrai plus en écrire ? Parmi les cotisations sociales dont je m'acquitte comme tout le monde, une part importante est destinée à ma retraite. Mais il faut cotiser quarante ans au moins, si je ne me trompe, pour avoir droit à une retraite – le parti de l'In-nocence milite même pour que cette durée soit *augmentée* ! Or, pour une raison ou pour une autre, je n'ai pas beaucoup plus de vingt ans de cotisation à mon actif. Même mes deux années à la Villa Médicis ne sont pas prises en compte, Dieu sait pourquoi. Pendant des années je n'étais pas "mensualisé", à la P.O.L, ni, avant cela, chez Hachette et chez Flammarion. Et encore plus tôt, quand je gagnais ma vie comme lecteur de manuscrits et de livres étrangers, pour Denoël, j'étais payé au livre et au manuscrit, précisément, et sans doute n'étais-je pas considéré comme salarié.

Il y a une dizaine d'années de cela, lorsqu'une jeune femme qui travaillait ici s'était enquis de mon cas auprès de la caisse de retraite du Gers, on s'était avisé que je n'avais pas beaucoup plus d'une dizaine d'années de cotisation inscrites en ma faveur. Elles sont sans doute

devenues vingt, entre-temps, mais, à soixante-deux ans, c'est peu. Il me faudrait travailler jusqu'à quatre-vingt-deux ans et plus pour avoir droit à une retraite ! À vrai dire c'est bien mon intention, si Dieu me prête vie. Cependant j'aurais préféré que ce fût pour le plaisir que par nécessité.

Mercredi 8 octobre, dix heures du soir. Après un dîner aux Perles d'Asie en compagnie de Jeanne Lloan et de son amie de Guise, dans l'Aisne, Mme Husson, nous avons vu avec elles *Entre les murs*, hier soir. Pour des raisons un peu différentes, ni Pierre ni moi n'y tenions bien fort, mais j'estimais pour ma part qu'il était de mon devoir, politique, intellectuel, moral, de m'imposer cette épreuve. Ce n'est pas une épreuve à cause du film lui-même, qui n'est pas ennuyeux, bien qu'il ne soit pas non plus du moindre intérêt artistique, à mon avis. C'est une épreuve à cause de ce qu'on y voit de la réalité de la situation. Oh, ces visages, ces expressions, ces mots !

L'In-nocence a publié aujourd'hui le communiqué ci-dessous, qui reflète à peu près, et pour cause, mon point de vue :

« Communiqué n° 736 : Sur le film *Entre les murs*

« Le parti de l'In-nocence se réjouit vivement que le film *Entre les murs* dresse un tableau relativement exact, même s'il est sensiblement adouci, non seulement de l'état de prolétarisation avancée et d'hébétude idéologique d'une part importante du corps enseignant mais aussi, et surtout, de la situation véritable de notre système d'enseignement en société multiculturelle, pluriethnique et dogmatiquement antiraciste : les raisons du désastre scolaire y sont implicitement exposées, au même titre que sa réalité.

« Le parti de l'In-nocence s'étonne en revanche qu'un tel film, d'une rare insignifiance cinématographique malgré le caractère dramatique de son sujet, ait pu remporter la Palme d'or au festival de Cannes : convenait-il de signifier de manière aussi emphatique, aux jeunes acteurs qui sont aussi les protagonistes de l'accablante réalité exposée, la reconnaissance de la civilisation en général et de la civilisation française en particulier pour la mise à sac à laquelle on les voit se livrer sur elles ?

Rarement culture agonisante aura-t-elle à ce point encouragé, honoré, remercié et félicité ses vainqueurs et ses fossoyeurs. »

***

J'ai reçu un long coup de téléphone de Pierre Laville, le metteur en scène, à propos de ma pièce, la semaine dernière – mais les inquiétudes Finkielkraut m'ont détourné de la méditation sur ce sujet-là.

Laville était à la fois très enthousiaste – enfin *une véritable écriture théâtrale*, etc., et puis je serais le seul à parler vraiment de la situation réelle *aujourd'hui* – et porteur de deux réserves qui, mises ensemble, ramenaient à presque zéro l'aiguille de mesure de ses réactions.

D'abord il n'aime pas du tout le titre, *Théâtre ce soir*, ce que je peux comprendre. Deuxièmement, et là j'ai beaucoup plus de mal à me pénétrer de son objection, il trouve que, pour les spectateurs, les rapports entre les personnages ne sont pas clairs du tout. Quand on lit le texte on voit que l'un ou l'autre sont *le père*, *la mère*, *le fils*, *la fille*, parce que les protagonistes sont expressément désignés ainsi, etc. Mais le spectateur, lui, qui n'aura pas eu le texte sous les yeux, ne comprendra pas ce que ces gens font ensemble, ni n'entreverra ce qui les lie.

Ça par exemple ! Il me semble que rien n'est plus clair au contraire, et que le titre, justement, pose cela très clairement. Si, dans une pièce intitulée *Théâtre ce soir*, on voit un homme bien installé dans un intérieur bourgeois, une femme du même âge vérifiant sa toilette dans la glace avant de sortir, un jeune homme et une jeune fille eux aussi très familiers des lieux, et pour couronner le tout une femme de chambre à plumeau, en jupe noire, tablier blanc et coiffe blanche, comment peut-on douter une seule seconde qu'il s'agisse du père, de la mère et des enfants ? Un autre titre possible serait *Papa, maman, la bonne et moi…*

Laville m'a dit gentiment qu'il souhaitait déjeuner avec moi la prochaine fois que je passerais par Paris. Mais je ne passe guère par Paris et, à propos de ma pièce, je n'aurais, de toute façon, je le crains, pas grand-chose à lui dire. Comment peut-on répondre à une objection dont on ne perçoit même pas la substance ?

Par coïncidence Denis Podalydès, acteur très connu mais à présent metteur en scène aussi – il présente ces temps-ci un *Fantasio* au Français –, disait l'autre jour, à la radio, qu'il se souvenait distinctement d'*Au théâtre ce soir*, la série d'émissions théâtrales qui fit les beaux jours de la télévision des années soixante-dix et quatre-vingt. Du coup je lui ai envoyé aussi la pièce. Il doit en recevoir trente par jour. Mais comme je n'attends rien je ne peux pas être déçu (*rien* m'a rarement déçu, dans l'ensemble…).

Jeudi 9 octobre, dix heures moins le quart. Jean-Marie Gustave Le Clézio a eu le prix Nobel. Je dois être un de ses plus anciens lecteurs, mais pas un des plus fidèles. Je lisais *Le Procès-Verbal* à Massillon quand le livre est sorti. Cependant je vois que c'était en 1963, il pourrait donc bien s'agir d'un faux souvenir, car je n'étais plus à Massillon cette année-là, ou bien peut-être jusqu'en juin, si, oui, c'est vraisemblable : je me dis toujours que j'ai eu le baccalauréat (qu'on appelait à l'époque le *deuxième baccalauréat*) à seize ans, et en effet je n'ai eu dix-sept ans qu'en août, cette année-là. *Le Procès-Verbal* a remporté le prix Renaudot, j'imagine que c'était en novembre ; mais le livre était peut-être paru bien avant, de sorte que mon souvenir n'est peut-être pas faux, après tout. Je serais surpris qu'il le fût, car il est très précis – il est vrai que ce n'est pas incompatible. L'abbé Godé, ou Godet, qui fut plusieurs années durant mon professeur de latin, et peut-être aussi un peu d'histoire, je crois bien, et qui plus tard fut supérieur de l'école, y joue un rôle prééminent : soit il me confisque le livre, soit il se contente de le remarquer et peut-être de s'en saisir un instant, et il dit :

« Tiens, vous lisez ça, vous… »

Remarque au demeurant nullement péjorative, au contraire. Des années plus tard, Denise Clergié, l'amie de ma mère, m'a offert *Le Déluge*, que j'ai encore, dans une jolie édition reliée, tandis que je n'ai plus depuis longtemps *Le Procès-Verbal*, sinon en livre de poche, racheté beaucoup plus tard. J'ai aussi *L'Extase matérielle*, mais je ne suis pas sûr de l'avoir lu. Je dois admettre que j'ai décroché quelque part, et assez tôt.

Peut-être ai-je été détaché de Le Clézio par les entretiens qu'il a donnés, plus que par ses livres. Je l'entendais encore hier matin, à la radio. Il faut bien dire qu'il est remarquablement ennuyeux, oralement. Mais enfin cela n'empêche pas le génie, je présume.

***

Un lecteur m'a envoyé cet été des photographies accablantes du Faget-Abbatial, qu'il disait en voie de "tchernobylisation", et ses clichés ne confirmaient que trop la vérité de ce diagnostic. Le Faget-Abbatial est ce merveilleux domaine, étonnamment baroque, qui a été à plusieurs reprises ce que je trouvais de plus joli dans le département – assez loin d'ici, beaucoup plus au sud. C'était le minuscule "palais", curieusement portugais, ou sud-américain, de l'abbé d'un très petit couvent, au temps de la Régence. Ce que les lieux avaient de plus remarquable c'étaient deux murs d'enceinte percés de beaux portails et surmontés, au moins l'un d'entre eux, de volutes en forme de vagues, du plus étrange et séduisant effet. Tout cela est à présent en ruine, semble-t-il. Et pour ajouter l'insulte à la cruauté traînent partout des carcasses de voitures abandonnées et d'autres débris rouillés de la modernité.

Je me souviens qu'il y avait là une femme, une paysanne, qui disait qu'elle ne voulait pas vendre, mais conserver le domaine pour ses enfants, au contraire. Il me semble que Laurent Fabius, très lié avec le président du Conseil général Philippe Martin, fut un moment sur la liste des acheteurs potentiels. Il a acquis une autre propriété, pas très loin de là. Peut-être la maîtresse du Faget-Abbatial est-elle morte, ou partie. Ses héritiers ne paraissent guère mériter qu'elle se soit tant battue pour leur conserver leur héritage.

À peine moins sensibles, quoique l'édifice soit infiniment moins rare et moins précieux, me sont les malheurs de cette maison très simple et très nette que j'aimais tant, elle aussi, et qui se dresse dans un minuscule hameau, à droite de la route quand on va d'ici vers Fleurance, entre l'église de Magnas et le hameau du Sarthé. Je ne sais plus si j'ai déjà noté le choc que j'ai éprouvé le printemps dernier, ou peut-être avant – je n'ai

plus la notion du temps –, et encore avant-hier soir, quand nous sommes allés au cinéma à Fleurance, à la découvrir toute pelée, banalisée, vandalisée au dernier degré, alors que sa seule existence antérieure me remontait le moral et que je me disais que grâce à elle, au moins, il restait un exemple des beaux crépis gascons et de la façon classique, en ces régions, de répartir sur une façade le crépi et la pierre, ou parfois la peinture, pour les pourtours de fenêtres. Elle appartenait à des Anglais qui venaient beaucoup à Plieux au temps des expositions d'été. Ils étaient charmants, elle surtout, dont je me souviens plus que de son mari. Je doute qu'ils soient morts, ils n'avaient pas l'âge de mourir. Sont-ils retournés en Angleterre ? Bien des exilés volontaires s'y résolvent, sur le tard, comme si la patrie faisait l'objet malgré tout d'un impérieux besoin, l'âge venant. Quoi qu'il en soit, ils ont certainement vendu leur maison. Ce ne peut pas être eux qui l'ont ravagée de la sorte.

Vendredi 10 octobre, dix heures moins le quart, le soir. Je n'ose trop déranger les Finkielkraut, je me suis contenté d'écrire à Alain à la fin de la semaine dernière, je me suis volontairement interdit de téléphoner pendant une semaine, je pensais qu'on avait atteint une sorte de palier avec le diagnostic de vendredi dernier, et qu'à partir de là s'effectuait lentement un début de remontée, que je ne voulais pas encombrer. Mais j'ai parlé à Sylvie aujourd'hui. Elle avait d'ailleurs essayé de me joindre plus tôt dans la journée. Il semble que chaque fois que j'appelle, hélas, je tombe dans une crise particulière au sein de la situation médicale qui peut-être, il est vrai, n'est faite de rien d'autre. Aujourd'hui la secousse avait été apportée par le mot d'un médecin qui, comme on lui rappelait qu'il avait été dit que le mal était pris à son début, avait répondu :

« Pas tant que ça… »

Ce « pas tant que ça… » avait plongé Sylvie et tous les proches dans le désespoir, et on le comprend, d'autant qu'Alain est toujours aussi faible et même davantage encore, qu'il ne peut toujours rien avaler, qu'il a perdu quinze kilos depuis un mois et qu'il gît dans un abattement total.

Sylvie a dit à Jean-Paul qu'elle avait l'impression de le voir mourir. Ce n'est pas du tout le tableau que je m'attendais à rencontrer.

Alain est rentré chez lui, ce que je trouvais une bonne chose, car, pour ma part, je n'ai qu'une idée lorsque je suis à l'hôpital, c'est de rentrer chez moi, et c'est en effet ce qu'il souhaitait très vivement. Mais Jean-Paul me fait remarquer que ce n'est pas forcément très bon signe. D'autre part cet arrangement est encore plus épuisant pour Sylvie qui, évidemment, se sent une responsabilité de tous les instants, vit dans la terreur d'une hémorragie dont elle ne se rendrait pas compte, et allume tous les quarts d'heure, pendant la nuit, ce qu'on lui a dit ce matin qu'il ne fallait surtout pas faire – elle est audiblement à bout de nerfs et de fatigue.

Jean-Paul m'a appelé pendant le paragraphe précédent. Depuis qu'il est rentré de Nantes où, à tort ou à raison, je l'avais laissé en dehors de tout ça pour ne pas gâcher son vernissage, ni surtout disperser ses forces dans la phase finale le précédant, il s'est inscrit dans le cercle des coups de téléphone que les amis s'échangent de moment en moment pour partager les plus récentes nouvelles et tâcher de distraire ou tromper l'angoisse où nous sommes tous. Pas plus que moi il n'a pu joindre Élisabeth Lévy, que j'avais appelée pour lui dire ce que m'avait dit Sylvie ; mais, en revanche, il a parlé à Sylvie elle-même qui, me dit-il, était un peu moins abattue qu'elle ne l'était avec moi il y a trois heures. Lui a beaucoup plus de connaissances médicales que je n'en ai (ce n'est pas difficile…), il comprend mieux ce qui se passe, il peut en parler plus précisément avec la garde-malade. Le retour à la maison ne signifierait en aucune façon que les médecins baissent les bras. Au contraire ils ont des projets précis, et Alain peut être aussi bien soigné chez lui qu'à l'hôpital.

Samedi 11 octobre, dix heures du soir. Il y au moins un point sur lequel j'aurai été entendu de mon époque – je veux dire sur lequel elle s'est ralliée à mon opinion, sans que j'y sois pour rien bien entendu –, je pense à la peinture allemande. Il y a des années et même des décennies que je

déplore que la peinture allemande, entre Dürer et Max Ernst, dirons-nous pour aller vite, ne suscite aucun intérêt en France, ni d'ailleurs, à ma connaissance, dans le monde. Les grands musées n'ont pas de salles de peinture allemande, et longtemps ils n'ont même pas songé à en avoir. C'est comme si l'Allemagne, deux ou trois siècles durant, entre la Renaissance et Weimar, était tombée de l'histoire de l'art. Et je déplorais tout particulièrement que fussent presque inconnus en dehors de leur pays les artistes de la première génération expressionniste et leurs prédécesseurs. Or voici qu'à Paris se tiennent coup sur coup une grande exposition Corinth, que nous avons vue au printemps dernier, et maintenant une exposition Nolde, qui vient d'ouvrir.

Le Monde la saluait ces jours derniers d'un article bien bêta. Il commençait par rappeler que Nolde, dans sa vieillesse, s'était inscrit au parti nazi. Certes, l'article soutenait qu'il ne fallait pas s'arrêter là dans l'appréciation du peintre. Mais pourquoi *commencer* par là ? Quand on a à présenter au public français, qui ne sait pour ainsi dire rien de lui, un artiste de la dimension de Nolde, est-il indispensable – sans doute *oui*, dans l'état intellectuel et "culturel" auquel nous sommes réduits… – de l'informer avant toute chose que ce peintre immense, prodigieux, né en 1867, a pris sa carte du parti nazi dans les années trente, sans doute pour tâcher de sauver, de sa carrière, ce qui pouvait l'être ? C'est comme s'il n'y avait rien de plus urgent, s'il s'agissait de faire connaître Richard Strauss à des auditeurs qui ne sauraient rien de lui, que de signaler qu'il a présidé la Reichsmusikkammer. Oh, le geste de Nolde est fâcheux, je n'en disconviens pas. Il aurait mieux fait de s'abstenir, c'est hors de doute. Mais sa peinture est-elle nazie, elle ? Y a-t-il la moindre compromission *dans son œuvre* ? Et n'a-t-il pas figuré en tête des artistes dits "dégénérés" dont de nombreuses toiles ont été détruites par le Troisième Reich ?

L'auteur de l'article veut bien reconnaître que Nolde est un très grand artiste. Mais c'est plus fort que lui, il faut qu'il revienne encore sur la question en finissant. Il exhorte alors ses lecteurs à ne pas réduire Nolde à son tardif moment d'égarement (ou de lâcheté, ou de désespoir). Mais ils ne risquaient guère de le faire, car il est peu vraisemblable qu'ils aient connu ce geste avant de lire *Le Monde.* Il y a trente ou quarante ans que

je m'intéresse à Nolde et j'ignorais qu'il ait jamais eu sa carte du parti ; ou si je l'ai su, je l'avais oublié. Il n'est pas sans intérêt de le savoir, hélas ; mais commencer et finir un article sur ce peintre, au moment où il semble que lui soit enfin rendu justice dans notre pays, en montant en épingle ce point-là, c'est dire beaucoup de l'état de la réflexion et de l'amour de l'art, en France aujourd'hui.

Lundi 13 octobre, onze heures et quart, le soir. Non seulement nous avons eu ce soir, par Sylvie, de meilleures nouvelles d'Alain Finkielkraut, qui semble en partie sorti de la prostration où il était et commence à reprendre quelques forces – suffisamment, en tout cas, pour pouvoir affronter bientôt le lourd traitement qu'il va lui falloir subir –, mais encore je lui ai parlé, ce qui me semblait bien au-delà de ce qu'on pouvait raisonnablement espérer. Il m'a téléphoné vers huit heures et demie. Sa voix est faible, lente et très fatiguée, mais enfin il s'exprime parfaitement et paraît presque impatient d'en découdre avec la maladie. J'ai senti une chape de plomb se retirer de mes épaules. Sylvie elle-même avait une voix toute différente, presque sa voix coutumière, comme libérée de l'angoisse. J'ai téléphoné à Jean-Paul et à Élisabeth Lévy pour leur faire part de ce que je n'ose encore appeler tout à fait les "bonnes nouvelles", mais qui ressemble tout de même beaucoup à cela. Quelque chose s'est dénoué, une grande joie un peu effrayée d'elle-même s'est répandue entre nous, et ici dans toute la maison. Nous avons même, Pierre et moi, et Dieu me pardonne, fait une espèce de "gueuleton" (qui sans nul doute va me valoir une fameuse insomnie, mais les circonstances le valaient).

Mercredi 15 octobre, dix heures moins vingt, le soir. Deux jours viennent de sombrer à la vérification de l'index du *Royaume de Sobrarbe.* Encore ne s'agit-il que d'essayer de limiter les dégâts les plus criants et les confusions les plus coutumières, comme l'amalgame entre Frédéric II de Hohenstaufen et Frédéric II de Prusse, un classique du

genre. Pour bien faire, il faudrait quinze jours. Qu'est-ce qui distingue *exactement*, par exemple, les *hommes politiques* et les *hommes d'État* ? Les hommes d'État seraient ceux qui auraient dirigé leur pays, soit. Mais faut-il nécessairement que ce soit à titre de chef d'État, ou la fonction de chef de gouvernement suffit-elle ? Si l'on se range au premier parti, il n'y a pas d'autres *hommes d'État*, dans les monarchies, que les souverains. Pourtant Churchill n'est-il pas un *homme d'État*, autant et plus que, mettons, René Coty ? Mais si Churchill est un *homme d'État*, ne faut-il pas que Liverpool et Salisbury (les hommes, pas les villes) le soient aussi ? Apparemment je ne suis pas le seul à me colleter avec ce problème, car dans l'index tel que je l'ai reçu, Gladstone était un *homme d'État*, mais pas Disraeli. Dans le même ordre d'idées, Charles Ier était *roi d'Angleterre*, mais Charles II *roi du Royaume-Uni*, ce qui à ma connaissance ne correspond, en l'occurrence, à aucun changement historique de titulature (le *Royaume-Uni* ne commence qu'en 1707, il me semble, sous la reine Anne, avec la suppression du Parlement écossais).

Et qu'est-ce qui fait décider qu'un écrivain est *écrivain* ou bien qu'il est *poète*, *dramaturge*, *romancier* ? Et tous ces journalistes qui écrivent des livres, à partir de combien de volumes, ou de quel succès, ou de quel niveau de qualité, deviennent-ils *écrivains ?* Et faut-il dire *critique littéraire et écrivain* ou bien *écrivain et critique littéraire* ? Dominique de Villepin, d'après le premier état du "texte" (je ne suis même pas sûr que ce soit bien le premier), était *écrivain et homme politique*, ce qui m'a semblé renverser l'ordre des états. Mais la difficulté est toujours de *normaliser*, c'est-à-dire de choisir un parti et de s'y tenir. À peine en a-t-on arrêté un que d'excellentes raisons de préférer l'autre se pressent en abondance devant nous.

J'ai un fort préjugé contre *militaire*, que mon indexiste pour cette fois-ci aime beaucoup, au contraire, et pareillement contre *universitaire. Militaire*, la plupart du temps, peut avantageusement se remplacer par *officier*, *général*, *soldat* ou *homme de guerre*, selon les cas et les époques ; mais *professeur d'université* n'est pas toujours approprié en lieu et place d'*universitaire*, souvent bien commode.

Est-il vraiment indispensable de préciser que les hommes politiques, les théoriciens ou les administrateurs nazis sont nazis ? On ne donne pas

pareil détail pour les conservateurs, les libéraux, les sociaux-démocrates ni même les communistes. Ceux-là sont seulement *hommes politiques* ou *essayistes*. Mais si on s'abstient de préciser les opinions et les tendances pour les nazis comme pour les autres, comment définit-on Eichmann ? *Administrateur allemand* ?

Et ainsi de suite. Pendant ce temps-là, *L'Écart* ne progresse pas d'un pouce, alors que, devant remettre le texte de ce roman à Paul Otchakovsky en juillet dernier, je lui ai demandé un délai de grâce jusqu'à la Toussaint. Ces temps-ci, et à l'exception d'hier et d'aujourd'hui, je n'avance pas mal, mais je n'écris à proprement parler rien de nouveau : j'ai tout repris au début et je me contente de relire et corriger les cent ou cent cinquante pages déjà existantes. Elles font sur moi moins mauvaise impression que je ne le craignais. Cependant, comme ce sont des pages de dialogue, pour la plupart, elles évoquent plus une pièce de théâtre qu'un roman. Et qu'adviendra-t-il quand je serai arrivé au bout de ce qui est déjà écrit et devrai rédiger en quelques jours, si les délais convenus doivent être tenus, un dénouement dont je n'ai pas une idée bien précise ? Et quand je dis un *dénouement*, ce qui manque tout à fait est beaucoup plus que cela. Alors cet index…

Jeudi 16 octobre, dix heures du soir. La Marseillaise ayant été encore une fois longuement et copieusement sifflée mardi soir au Stade de France (!), à l'ouverture d'un match entre la France et la Tunisie, l'Innocence a publié un communiqué sur le sujet. Dans la discussion à ce propos, Cassandre écrivait ceci :

« Pauvre peuple de France ! Non seulement on exige de lui qu'il fasse cadeau de son pays, avec le sourire, à des peuples étrangers qui le détestent et l'injurient sans cesse de la pire façon, mais encore, en guise de remerciements, c'est lui qu'on traite de raciste ! L'ignominie d'une telle situation, sans précédent dans l'histoire des hommes, passe l'entendement. »

Ce qui me fait penser qu'un article récent de *Valeurs actuelles*, très favorable à *La Grande Déculturation*, m'appelle « notre Cassandre

nationale ».

Le long texte de Cassandre (celle de l'In-nocence) qui figurait dans mon *journal 2005* a été retiré de son édition livresque, *Le Royaume de Sobrarbe* (dont j'ai renvoyé à Paris, ce matin, l'index corrigé). Une note précisera néanmoins qu'il peut être lu sur le site de l'In-nocence. Les personnes qui iront y voir pourront ainsi avoir une idée précise de ce qui peut et ne peut pas être publié en 2008 – *publié sous mon nom*, faudrait-il préciser, et dans un livre de moi, quoique je ne sois pas l'auteur de ces lignes bannies ; j'imagine que sous une autre signature elles passeraient mieux car elles sont à la vérité bien innocentes (et très in-nocentes, ce qui bien sûr n'est pas exactement la même chose).

Claude Durand m'écrit pour me dire que *La Grande Déculturation* est jugée « remarquable d'intelligence et de concision » par… Édouard Balladur ! Parfait : je pense depuis des années que nous n'en serions pas là où nous en sommes si en 1995 il avait été élu président de la République plutôt que Jacques Chirac – un beau gâchis. En revanche, je lui en veux un peu de la première *utterance* (comment dit-on en français *utterance* ?) publique (à mes oreilles, en tout cas) de *Je suis bien d'accord que…*

Le Harrap's donne, pour *utterance, expression* et *émission.* Aucun de ces deux mots ne fait l'affaire ni ne traduit vraiment le terme anglais.

Vendredi 17 octobre, dix heures et quart, le soir. Mots à la mode : *plomber* (grever, empêtrer, alourdir, compromettre), *dévisser* (intransitif : perdre de la valeur, dégringoler dans les sondages ou à la Bourse, aller de mal en pis). Comme d'habitude, une fois qu'on les a repérés, on n'entend plus qu'eux. À la radio, et à la faveur de la crise financière mondiale, c'est trente fois par jour et cinq fois par journal d'informations : le Crédit Lyonnais est plombé par des investissements peu judicieux, la Bourse de Tokyo dévisse, McCain aussi…

C'est un phénomène très curieux. Personne ou presque personne ne songeait à utiliser ces mots-là dans ces sens-là il y a un an ou deux et,

tout soudain, chacun est convaincu de ne pouvoir absolument pas s'expliquer sans avoir recours à eux.

***

Ce doit bien être la preuve de ma mauvaiseté fondamentale, je ne connais personne qui soit aussi récalcitrant à Mozart que moi. Oh, je ne le suis pas *entièrement*, et l'adagio K. 540, ou bien le mouvement central de la sonate K. 310, comptent parmi mes morceaux de musique tout à fait préférés, au contraire, ceux dont je me passerais le moins volontiers. Je pourrais ajouter banalement le Requiem, le quintette avec clarinette, le concerto pour clarinette, un ou deux airs de concert, une bonne partie de *Cosi*. Mais il n'y a rien à faire, je suis récalcitrant au Mozart *courant*, celui qui fait l'admiration et suscite la vénération des foules comme des plus fins musicologues. Régulièrement j'essaie de me soigner. J'ai écouté par exemple aujourd'hui deux symphonies, et pourtant choisies parmi les dernières. Oh, bien entendu, il y a des passages magnifiques, mais alors ils sont trop connus, d'emblée usés en moi (phénomène qui ne se produit pas du tout pour les symphonies de Beethoven, par exemple, pourtant tout aussi rabâchées) ; mais, surtout, le fond, le reste, la *soupe primitive*, si j'ose dire, non seulement ne me donne aucun plaisir, mais pourrait facilement m'insupporter ; et m'insupporte bel et bien, avant la fin. Quatre-vingt-quinze pour cent de la musique de Mozart m'est un objet d'indifférence, au mieux, et souvent d'agacement. Est-ce grave ? Et ne serait-ce pas criminel, surtout ? Un compositeur dont on dit que même les vaches sont sensibles à lui !

Samedi 18 octobre, dix heures du soir. Le grand optimisme qui s'était emparé de nous au début de la semaine, à propos de Finkielkraut, a fait long feu. Jean-Paul a appelé mercredi ou jeudi, il est tombé sur Thomas, le fils, qui avait paraît-il une voix très angoissée et lui a dit qu'à son avis, il ne pourrait pas parler à son père avant deux ou trois semaines. Comme Jean-Paul savait qu'Alain m'avait parlé la veille, il a craint une rechute.

Non, apparemment, pas de rechute, mais tout est encore très confus, et le patient toujours très faible. Après notre échange de mardi je lui avais écrit une lettre très enthousiaste, au sujet de ce qui m'avait paru un début de remontée vers la lumière ; mais je crains que mon ton festif ne soit tombé tout à fait à plat.

J'ai appelé tout à l'heure mais, bizarrement, personne n'a répondu. Ceci et cela fait que la grande inquiétude dont je nous avais cru libérés s'appesantit sur nous de nouveau.

À France Culture, à moins que je n'aie mal entendu, il me semble qu'avait été annoncé hier qu'un certain Florent Quelque Chose, je crois bien, allait assurer l'intérim de l'émission d'Alain. Mais, ce matin, il y a eu une rediffusion, d'ailleurs très intéressante (sur l'identité de l'Europe, mais en fait largement sur Patocka), comme chacune de ces dernières semaines.

Kundera est accusé d'avoir dénoncé un étudiant anticommuniste, en 1950, à dix-neuf ans : on aurait retrouvé dans les archives de la police un document parfaitement clair. L'étudiant dénoncé aurait passé quatorze ans derrière les barreaux. Kundera a démenti formellement. Yasmina Réza prenait sa défense dans *Le Monde* d'hier. Élisabeth Lévy et moi espérions jeudi que personne ne parlerait de cela à Alain pour le moment.

***

Mon idée de départ, pour *L'Écart*, tiendrait en trois lignes et donnerait, réalisée, un texte de cinq pages, *dix* peut-être : un homme descend de l'histoire, prend à travers champs, s'absente du monde, disparaît. Je rêvais d'un récit extraordinairement transparent, limpide, sans psychologie, sans explication à rien : un homme s'absente, voilà tout. Malheureusement j'ai parlé à Paul d'un *roman*, il me faut bien l'écrire, je suis bien obligé de produire deux cents ou deux cent cinquante pages. Et ces deux cent cinquante pages, je suis bien obligé de leur apporter de la matière. Du coup, ce qui devait être si limpide ne cesse de s'épaissir. Je sais, je crois savoir que je ne devrais pas faire ce que je fais, mais je le fais tout de même parce qu'il me faut absolument fournir de la copie. Les

personnages commencent à avoir des raisons d'agir, des motifs, c'est-à-dire exactement ce que je voulais qu'ils n'eussent pas.

***

Symphonie de Franck, aujourd'hui – je croyais ne pas l'avoir entendue depuis trente ans : je n'en avais pas d'enregistrement, sauf en disque noir, que je n'écoute pas. Or elle m'est formidablement familière, comme si je l'avais écoutée la semaine dernière, et à plusieurs reprises ces derniers mois. La radio, peut-être ? Mais je n'écoute plus guère France Musique et n'ai pas souvenir d'une audition *consciente* depuis des lustres. Est-il possible qu'une intimité musicale datant de l'adolescence puisse, quand on a mon âge, s'être maintenue intacte à ce point ?

J'ai commandé par Amazon, ces jours-ci, des disques que j'appelle de *fond de maison* : œuvres tellement évidentes qu'on ne songe pas à en acquérir d'enregistrement, que moi, en tout cas, je n'ai pas pensé à les acheter quand je suis passé, il y a vingt ans et même un peu plus, des trente-trois-tours aux disques compacts : symphonies de Mozart, symphonies de Beethoven (je n'avais que les enregistrements de Karajan, que je n'aime pas beaucoup, et des transcriptions pour piano), symphonie de Franck, donc, piano de Franck, quintette de Franck, *Symphonie cévenole*, et même la *Fantastique.*

Dimanche 19 octobre, dix heures du soir. Oui, décidément, invraisemblable est la puissance d'inscription dans l'oreille, dans l'œil et dans la mémoire de tout ce que l'on entend, lit, apprend et comprend durant l'adolescence. Au début de l'après-midi nous avons entendu la *Symphonie cévenole*, de d'Indy. Sauf deux ou trois fois par hasard à la radio, je ne l'ai pas entendue, elle non plus, depuis presque cinquante ans – disons *quarante-cinq*. Or j'ai l'impression de la connaître par cœur. Cela confirme mon sentiment que tout se joue avant quinze ans : peut-être *vingt*, mais je crois plutôt que c'est quinze. Et quelle désolation, dans

ces conditions, de voir laisser en jachère, par le système, tant d'intelligences qui ne pourront jamais rattraper le temps perdu !

***

France 2 a diffusé tout à l'heure un reportage absolument scandaleux. Il s'agissait de mettre en cause le passé de "héros" du candidat républicain à la Maison Blanche, John McCain, qui passe pour avoir subi un véritable martyre en Indochine quand il était tombé entre les mains de l'ennemi. Un journaliste ou réalisateur français du nom de Daniel Roussel est allé au Vietnam pour interroger les représentants du régime ou les simples citoyens auprès de qui il était prisonnier. Tous assurent en chœur que McCain, blessé lors d'une chute en parachute, a été très bien soigné et d'autant mieux traité qu'il était le fils d'un amiral américain, de sorte qu'on lui prêtait une grande valeur d'échange contre des prisonniers vietcongs détenus par les Américains. Il semble assez peu vraisemblable que, le régime là-bas n'ayant pas changé, ceux qui vivent sous lui, ou *de* lui, aillent déclarer qu'en effet les conditions de détention étaient inhumaines, épouvantables – ce qui serait en revanche assez conforme à ce qu'on sait des pratiques nord-vietnamiennes telles qu'elles avaient cours sous cette dictature post-stalinienne parmi les plus féroces.

L'auteur du "reportage" paraît là-bas comme un poisson dans l'eau. Je ne sais évidemment rien de lui, mais ne serais pas du tout étonné qu'il soit considéré sur place comme "un grand ami du Vietnam", selon l'expression consacrée. Il est en tout cas, semble-t-il, un habitué des lieux et paraît y être tout à fait persona grata.

Que peut bien viser France 2 en diffusant un "sujet" pareil, qui bafoue toutes les règles déontologiques et le plus élémentaire bon sens (non seulement aucune place n'est donnée à la défense, mais l'accusation ne présente pas le moindre caractère de sérieux) ? Nuire à McCain en France ? Mais quatre-vingt treize pour cent des Français sont déjà favorables à son adversaire, et même moi je l'ai lâché, ne pouvant me faire à l'idée que la colistière qu'il s'est choisie, Sarah Palin, puisse être un jour présidente des États-Unis. Nuire à McCain aux États-Unis ? Mais

je doute que la télévision française ait grand effet sur la campagne américaine. La chaîne, en tout cas, ne semble pas très fière de ce qu'elle a fait car, une heure après sa diffusion, la séquence avait disparu du site Internet de France 2.

Lundi 20 octobre, dix heures et demie du soir. « Réfléchissons ensemble à comment faire » (Mme le ministre de la Culture).

Mardi 21 octobre, dix heures cinq, le soir. Le *Répertoire des délicatesses* doit paraître en édition de poche, ou de semi-poche, au Seuil, dans la collection "Points". Je croyais qu'il s'agissait d'un pur et simple *reprint*, mais on m'annonce aujourd'hui qu'on va m'envoyer des épreuves. Je n'ai guère le temps de m'en occuper ; d'un autre côté, c'est toujours une excellente chose que d'améliorer autant que faire se peut un texte déjà paru – je n'en ai guère eu l'occasion, n'ayant guère connu de rééditions. Mais justement, jusqu'où aller dans les corrections ? Se contenter des plus manifestes coquilles, si je les repère ? Corriger quelques erreurs de fond (il y en a une sur *errements*, par exemple, que m'avait signalée Jean d'Ormesson). Améliorer, enrichir ?

Non, ce troisième parti est exclu, car il est précisément l'objet du *Dictionnaire des délicatesses*, version très augmentée du *Répertoire*, pour lequel j'ai déjà un contrat chez Fayard. Le débat est donc cantonné entre la première et la deuxième possibilité. Il sera tranché par la quantité de temps dont je disposerai. Or ce sera nécessairement très peu, puisque, si je respectais les engagements pris, je devrais remettre à la P.O.L un roman à la Toussaint, c'est-à-dire dans dix jours. Ce roman est loin d'être fini. À mon retour des îles Britanniques, j'ai tout repris au début et, depuis lors, n'en suis même pas arrivé au point que j'avais atteint avant d'interrompre le travail sur ce chantier-là. Toute la fin, un tiers du texte peut-être, est non pas *à corriger*, mais bel et bien à *écrire* et d'abord à *trouver.* Il serait déjà bien beau que tout fût prêt quand j'irai à Paris

autour du 20 novembre, date prévue pour un enregistrement avec François Castaing pour France Musique.

Je dois admettre que la photographie et ses annexes dévorent un nombre effrayant de mes heures. Plus exactement, c'est l'énorme entreprise *Le Jour ni l'Heure*, sœur et rivale de ce *journal*, qui se révèle chronophage au dernier degré. Ce *boyfriend* d'un adepte de Flickr avait bien raison, qui disait qu'il eût préféré que son amant se fût lancé dans l'héroïne, c'était nettement moins addictif.

Or voici maintenant que Flick propose à ses membres de leur confectionner des livres « aussi beaux que les vrais livres », avec leurs photographies ; des livres que, d'ailleurs, ils agenceraient eux-mêmes, dont ils pourraient commander le nombre d'exemplaires qu'ils souhaiteraient et qu'ils pourraient vendre, soit directement, soit par l'intermédiaire de la sous-section de Flickr qui s'occupe de cela. C'est tentant. C'est même extrêmement séduisant, comme perspective. J'ai toujours rêvé de donner à *Le Jour ni l'Heure* une forme livresque. Mais je peux attendre longtemps qu'un éditeur de "beaux livres" ou de "livres photographiques" me le propose. Pourquoi ne pas me lancer moi-même dans l'aventure, avec l'aide d'un logiciel qui formalise le travail de préparation et de mise en page (auquel je commence à être assez habitué), tandis que la fabrication proprement dite serait effectuée par Flickr ?

Qui sait, ce pourrait peut-être être un peu rémunérateur, même ? J'aime assez l'idée de ne devoir rien à personne, d'être mon propre éditeur dans un domaine, le livre de photographies, où je ne suis lié par aucun engagement à qui que ce soit. Pour limiter les risques, je pourrais procéder par souscription (en ayant recours au truchement de la Société des lecteurs, par exemple) et ne faire fabriquer que les volumes déjà commandés (et payés).

Mais bien sûr il faudrait commencer par faire exécuter un seul volume, à titre de maquette. Et dans cette voie j'ai déjà rencontré un obstacle : le système d'exploitation de mon ordinateur est trop ancien pour me permettre d'utiliser le logiciel de mise en page. Il me faudrait commencer par *upgrade*, ou *update*, je ne sais plus. Et à cela je ne parviens pas, malgré l'aide de Jean-Bernard Lucas, parce qu'on me demande un code

que, bien entendu, je n'ai plus depuis longtemps, si je l'ai jamais eu. Peut-être Christian Combaz l'a-t-il, toutefois : il me semble que c'est lui qui avait mis cet appareil en marche, il y a quatre ou cinq ans. J'ai essayé en vain de le joindre. Je ne sais pas trop ce qu'il devient. Il y a plusieurs mois que je ne lui ai parlé. L'année dernière à cette époque-ci nous nous préparions à partir pour Milan, où il m'avait invité à prendre la parole dans son Institut français.

Mercredi 22 octobre, dix heures et demie du soir. J'ai fait mes débuts dans une liste de best-sellers grâce à *La Grande Déculturation.* Malheureusement c'est seulement à Lons-le-Saunier. Comme le titre un peu cruellement un intervenant du forum de l'In-nocence : "Les meilleures ventes à Lons-le-Saunier". Encore ne suis-je que neuvième sur une liste de dix, même à Lons-le-Saunier…

***

Toujours pas de nouvelles de Finkielkraut. J'ai appelé hier et suis tombé immédiatement sur Sylvie, qui m'a dit qu'elle allait me rappeler. Elle ne l'a pas fait jusqu'à présent, ce qui me préoccupe d'autant plus qu'elle devait aussi rappeler Jean-Paul, m'a-t-il dit, et qu'elle ne l'a pas fait non plus. Cela signifie-t-il qu'on est en pleine crise, rue N., ou bien que Sylvie n'a pas le courage de diffuser de mauvaises nouvelles ? D'un autre côté, sa voix n'était pas mauvaise, quand nous avons échangé trois mots – beaucoup moins "blanche" et tendue qu'aux plus mauvais moments, il y a quinze jours.

Jeudi 23 octobre, dix heures du soir. Je n'ai aucune raison d'être content de moi, je passe un temps fou noyé dans les images. Ayant pris mon parti de ne pouvoir finir *L'Écart* pour la Toussaint, et m'étant fixé plutôt, comme date ultime, les alentours du 20 novembre car je dois alors

me rendre à Paris, je me dis, plus ou moins consciemment – mais enfin, assez consciemment pour le noter ici, tout de même… –, que je viens de *gagner* vingt jours, ce qui bien entendu est absurde ; et qu'ayant gagné vingt jours je puis bien en perdre un, puis deux, puis trois.

Oh, ce n'est pas exactement que je paresse, non, et mon temps perdu, à beaucoup de gens, semblerait très densément rempli. Mais je papillonne, écris des lettres, envoie des messages électroniques, fais un peu d'ordre sur mon bureau et surtout, surtout, envoie une image sur l'autre à Flickr. Déjà l'abbé Godé, ou Godet (plutôt *Godé*, il me semble), à Massillon, avait bien remarqué chez moi la tendance à batifoler au travail, à rêvasser, à suivre la politique du lièvre, à faire dix choses en même temps, c'est-à-dire à n'en faire aucune. Il entre aussi là-dedans un élément de jeu : il s'agit de prendre des risques, de faire monter les enchères, de voir jusqu'où je peux laisser filer la situation avant de la rattraper à la dernière minute – ou de ne la rattraper pas, d'ailleurs, non plus que le lièvre.

Une variante de cet esprit de jeu, chez moi qui aime si peu les jeux, n'ai jamais l'occasion de pratiquer les jeux de société et déteste l'idée même des jeux d'argent (en tout cas pour moi), s'observe dans mon rapport à l'automobile et à l'essence. C'est merveille que je ne tombe pas plus souvent en panne. Comme je n'aime pas m'arrêter pour prendre de l'essence, je veux avoir à le faire le moins souvent possible et donc aller chaque fois jusqu'au bout extrême du réservoir. Je laisse passer sans m'y arrêter station-service après station-service alors que je me rends bien compte que je n'ai presque plus de carburant – essayons de voir si on ne pourrait tenir jusqu'à la suivante… Heureusement, de nos jours, c'est Pierre qui conduit, la plupart du temps, et lui ne pratique pas du tout ce sport-là. Il verserait plutôt dans l'excès inverse et, à ma grande indignation (en partie jouée, heureusement), s'arrête dans les stations-service alors que le voyant d'essence *n'est même pas encore allumé* (ce que je ne fais jamais), ou que l'aiguille est encore au quart du cadran. Mais enfin, tant qu'il n'y a que cela pour nous mettre en guerre…

***

Même l'écologie, c'est triste à dire, malgré tous ses mérites et toutes ses vertus, et d'ailleurs *à cause* d'elles, surtout, à cause d'eux, même l'écologie (c'est la voiture qui m'y fait penser) rend chaque jour un peu plus difficile la vie dans les marges, la *lointeur*, la *lontanité*, le refus du collectif, l'autosoustraction par rapport aux groupes, l'insoumission luciférienne à la norme grégaire. On a plus de mal encore à se soustraire à elle qu'à la pression économique, pourtant formidable, parce qu'on souscrit beaucoup plus étroitement aux contraintes qu'elle édicte, on y adhère plus volontiers, on les respecte davantage, on est beaucoup plus prêt à en reconnaître la légitimité – elle vous a aux sentiments…

Ainsi, vivre dans un château où il faut chauffer six ou sept mois par an des espaces immenses, c'est une folie économique, passe encore, on en est la seule victime, si on veut se ruiner c'est notre affaire ; mais c'est aussi une folie *écologique*, puisqu'on dépense à soi seul autant d'énergie, sinon plus, que les habitants de dix ou quinze appartements bien calfeutrés (les gens de Totalgaz croyaient que j'étais une administration, jadis, ou une usine !). Voyager en voiture, de même, devient presque coupable, et a fortiori s'il s'agit d'une assez grosse voiture. L'exigence écologique, si parfaitement justifiée, et justement parce qu'elle l'est, va beaucoup diminuer la liberté, le droit et la possibilité de vivre à l'écart, de faire de sa vie un *écart.*

Vendredi 24 octobre, dix heures et demie. Si je suis très attaché à la voiture, c'est par amour des voyages et antipathie pour les transports en commun. Je n'aime pas le train, je n'aime pas l'avion, parce que je supporte mal la promiscuité, je déteste les conversations de voisins et les bruits qu'on m'impose, et les téléphones portables, et les boustifailles déployées à côté de moi, et la fatigue des gares, et les longues attentes dans les aéroports, et les horaires arrêtés auxquels il faut coûte que coûte s'adapter. Ah non, vive la voiture, et l'on part quand on veut, et l'on arrive quand on veut, et surtout, surtout, on prend le chemin qu'on veut, c'est-à-dire qu'on fait tous les détours qu'on souhaite, sur les petites routes, dans les arrière-pays. Voyager n'a jamais consisté pour moi, étant dans un endroit, à être le plus rapidement possible dans un autre. Ce qui

m'intéresse, c'est le chemin et surtout ses traverses, tout ce qu'il y a entre ceci et cela, à gauche, à droite, à la perpendiculaire, en parallèle, en oblique. Il n'est pas rare que même des gens du cru me fassent des compliments sur ma bonne connaissance de tel ou tel pays, s'étonnent que je sois allé sur tel ou tel site peu connu ou peu fréquenté, qu'eux-mêmes n'ont jamais visité. Mais si cela est possible, c'est seulement grâce à la voiture. Sans voiture, comment voit-on "Meg et ses Filles", cercle préhistorique de Cumbrie, ou le château de Coussay, près de Mirebeau (mais enfin pas si près) ?

Mardi 28 octobre, dix heures moins vingt, le soir. J'ai dû interrompre et ce *journal* et surtout le travail sur *L'Écart* pour la tâche tout à fait inattendue de corriger les épreuves de la nouvelle édition du *Répertoire des délicatesses*, pour la collection "Points" – qui, semble-t-il, s'appellerait désormais *les éditions Points*, si j'en crois l'adresse à laquelle on m'a demandé de renvoyer le paquet. Ce n'était pas du temps perdu, loin de là, car j'ai pu corriger un certain nombre de coquilles et quelques fautes. Mais quatre journées et quatre soirées y sont passées – non, moins une soirée où nous avons reçu à dîner les Campistron, cette famille d'un confrère de Pierre chez qui nous étions allés dîner l'année dernière. Serge Campistron admire beaucoup la bibliothèque du château d'Abbadia, près de Hendaye : voilà qui nous fait un point commun.

Les éditions Points, puisque éditions Points il y a, semblerait-il (mais leur adresse est néanmoins la même que celle du Seuil), ont, si j'en crois les épreuves, raccourci le titre du livre, devenu *Répertoire des délicatesses* tout court (et non plus *du français contemporain*), mais l'ont gratifié d'un sous-titre, auquel j'ai d'ailleurs collaboré puisqu'on m'expliquait que le sous-titre faisait partie de la "charte" de la collection : *Charmes et difficultés de la langue française.* Je ne comprends pas bien l'objet de ces modifications ni ne les approuve beaucoup, mais n'ai pas envie de me battre. Il n'a pas été question de la couverture, et je suppose qu'à ce stade c'est une affaire réglée. Celle de *Roman Roi* dans la même collection, il y a presque vingt-cinq ans, était

un horrible dessin en couleurs, alors que j'avais demandé une photographie.

N'empêche, c'est tout de même une bonne chose que ce livre reparaisse, et qu'il reparaisse en ce moment. *Le Royaume de Sobrarbe* est déjà arrivé chez Fayard, des ateliers de l'imprimeur, et le deuxième volume des *Demeures de l'esprit* devrait être prêt vendredi. Ma petite usine tourne bien. D'ailleurs elle n'a jamais eu de problèmes de production.

Paul Otchakovsky m'a envoyé un e-mail (non, décidément, je ne peux pas me faire à *courriel*, qui semble impliquer qu'une lettre sur papier est un *courrier*, à quoi je ne puis me résoudre) pour se plaindre d'avoir vu chez Emmanuel Carrère un magnifique (disait-il) *Demeures de l'esprit* (le premier volume, bien sûr) et de ne l'avoir pas reçu personnellement. Je vais lui faire envoyer le volume de *journal* qui paraît ces jours-ci. Pour le deuxième *Demeures de l'esprit*, c'est plus délicat. Je crains beaucoup son mécontentement – d'une part parce que je ne tiens nullement à le mécontenter ; d'autre part parce que j'ai grand peur qu'il ne me coupe les vivres, en tout ou en partie. Il me verse trois mille euros par mois pour lesquels je n'aurai à lui présenter cette année que *L'Écart*, que je devais lui remettre à la fin de juin, puis à la Toussaint – à la Toussaint nous y sommes, et je suis loin d'avoir fini (pas *très* loin, mais assez loin tout de même).

Pierre a lu ce qui existe du texte – les deux tiers à peu près de ce qu'il doit être dans son entier – et a dit que Paul devrait en être content, ce qui m'a un peu rasséréné.

À propos des livres qui paraissent j'ai aussi un problème avec Alain Finkielkraut. J'ai peur que les passages du *journal* où il est question de sa famille et de lui ne l'agacent un peu, comme d'habitude, surtout dans sa condition actuelle. Je trouve que *Demeures*, livre d'images, est plus approprié pour un malade. Mais c'est le *journal* qui arrive en premier. J'ai demandé qu'on sursoie à l'envoi pour donner artificiellement la priorité à *Demeures*.

De ce côté-là, Finkielkraut, les nouvelles sont bonnes, mais il y a bien eu une crise, comme Jean-Paul et moi l'avions subodoré à cause de la

difficulté d'obtenir des nouvelles. Sylvie m'a téléphoné dimanche. Elle m'a dit que la semaine avait été extrêmement difficile et éprouvante, et que c'est pour cette raison qu'elle n'avait pu me rappeler plus tôt. Alain avait dû retourner à l'hôpital, pour vingt-quatre heures. Mais depuis la nuit précédente il allait mieux. Confirmation, et excellente surprise, il m'a lui-même téléphoné hier. Les ennuis de ces derniers jours n'avaient rien à voir, en tout cas directement, avec la maladie elle-même ni avec le traitement, mais procédaient de très désagréables séquelles des opérations effectuées, qu'on avait pu identifier et traiter. Lui aussi donnait à entendre que depuis lors, quarante-huit heures à peine, les choses semblaient prendre un tour plus favorable. Il avait commencé à manger un peu et on lui avait enlevé la perfusion qui seule le nourrissait depuis des semaines (il a perdu vingt kilos). En tout cas, sa voix était bien meilleure que la semaine dernière et son débit redevenu presque normal. Il lit un livre français sur les frères James et la répartition des tâches entre eux.

Mercredi 29 octobre, dix heures du soir. Sont arrivés aujourd'hui vingt-cinq exemplaires du *Royaume de Sobrarbe.* Le volume a plutôt bon air et semble bien accueilli, physiquement, par les deux seules personnes de mon entourage qui l'aient vu, Flatters et Pierre.

On donnait hier soir à Paris une première projection d'un film nouveau sur Flatters et son travail, justement. Les jeunes gens qui l'ont tourné sont venus ici faire des prises de vues, cet été, quand nous n'étions pas là, et il paraît que Plieux y apparaît sous un excellent jour.

À propos de Plieux j'ai fait un affreux cauchemar, la nuit dernière. Je rêvais que je dormais sur le petit lit de repos de la bibliothèque et que, me réveillant, je constatais deux choses : d'une part que j'avais été victime dans mon sommeil de ce qui s'appelle en termes médicaux, je crois bien, une *débâcle intestinale* (j'ai connu une ou deux fois dans ma vie cette très désagréable expérience) ; et, d'autre part qu'un groupe de cinquante ou soixante personnes, venant de Toulouse (?), se présentaient pour visiter les lieux, en vertu d'un rendez-vous pris trois ou quatre mois plus

tôt et que j'avais complètement oublié, si tant est qu'il fût bien réel. Je m'efforçais de parer au plus pressé mais en bas Mme Lloan, impressionnée par la nouvelle du rendez-vous, laissait passer les envahisseurs qui déboulaient dans cette pièce-ci bien avant que j'aie pu y rétablir l'ordre et la pauvreté (sic – je voulais écrire la *propreté*, évidemment…) et tandis que, comme d'habitude, je prenais la fuite vers la tour.

Un deuxième épisode était presque aussi désagréable que le premier. Les visiteurs ayant visité, ils se retiraient, mais j'étais habité de l'idée de me justifier à toute force auprès d'eux. Et pour ce faire je leur courais après, si telle est bien la juste expression car je fendais leur rang en les *croisant* (mais il avait suffi pour cela de faire le tour de l'étage dans l'autre sens). Aucun ne voulait m'écouter. L'un d'entre eux me disait même (et c'est ce qui m'étonne le plus) :

« Je ne discute pas avec un ivrogne. »

Jeudi 30 octobre, dix heures moins le quart, le soir. Petit problème : je me suis aperçu ce matin que le volume de *journal* arrivé hier portait pour titre, sur la jaquette et sur la couverture, *Le royaume de Sobrarbe.* À l'intérieur du volume, sur la page de titre, le titre est bien : *Le Royaume de Sobrarbe.* Le discord entre ceci et cela est fâcheux, et de même entre la couverture actuelle et celle de *La Campagne de France*, par exemple, soumise à un régime de capitales qui a de très loin ma préférence, dans l'absolu, et qui a été abandonné cette fois-ci, en conformité avec de nettes tendances modernes (mais pas spécialement récentes, je crois).

Il n'y a probablement que moi pour m'apercevoir de ce genre de choses, et surtout pour m'en contrarier. En l'occurrence je ne puis m'en prendre qu'à moi-même car les projets de couverture m'ont été soumis, et je ne me suis aperçu de rien.

Pour le livre à paraître au Seuil, et quant à la couverture, je n'ai aucune idée de ce qui se prépare et on ne m'en parle pas. À la vérité je ne vois pas trop ce qu'on peut bien mettre comme image à un volume intitulé *Répertoire des délicatesses du français contemporain* (tel était du moins son titre jusqu'à présent, mais je crois comprendre qu'un changement

partiel menace). La couverture de *Roman Roi* dans la même collection “Points”, il y a plus de vingt ans, ne m’a pas laissé un bon souvenir. On m’avait alors demandé ce que je souhaitais, j’avais suggéré un château du XIXe siècle très compliqué et théâtral, du genre de Sinaia, Sintra, Haut-Kœnigsbourg ou Hohenzollern, mais j’imaginais bien sûr une photographie. Au lieu de quoi ç’avait été un affreux dessin colorié, d’esthétique *heroic fantasy.*

***

Nous luttons comme tous les ans pour ne pas allumer le chauffage avant la Toussaint, et jusqu’à présent octobre nous avait bien secondés dans la résistance. Il a fait assez froid au début du mois, deux ou trois jours, et puis s’est installé un beau temps ensoleillé qui permettait à la maison d’emmagasiner la chaleur dans la journée, ou du moins de ne pas trop perdre celle de l’été. Mais depuis deux jours tout a changé. J’ai ressorti mon pull-over “Ubu roi”, dont j’ai vu qu’il était déjà question dans le *journal 2005* et peut-être même avant : son gros avantage est qu’on peut le passer par-dessus trois ou quatre autres.

***

J’y songeais l’autre soir en regardant et écoutant ma vieille ennemie Josyane Savigneau reçue à la télévision par Daniel Picouly : une des composantes les plus actives de la situation culturelle (et sociale) moderne est sans aucun doute le ressentiment de classe, de la part des intellectuels ou semi-intellectuels, artistes, écrivains, animateurs culturels, metteurs en scène, etc., dont la majorité sans doute (contrairement à la légende) sont issus de milieux populaires ou petits-bourgeois, culturellement défavorisés. Ils sont arrivés là où ils sont avec un fort esprit de vengeance, ou du moins de règlement de compte. Ils sont prompts à dénoncer comme relevant de l’inconscience de classe, voire du racisme social, et en tout cas du mépris, bien des attitudes, des façons de voir, des protocoles, des syntaxes, des styles qui charrient avec eux

beaucoup de ce qui fut la culture, qui lui sont même consubstantiels, mais qui sont rendus très difficiles à défendre et à pratiquer par la menace constante d'accusations de cette sorte, lesquelles peuvent être menées très loin et se révéler très dangereuses. J'ai touché un mot de cela dans *La Grande Déculturation* et sans doute dans *La Dictature de la petite bourgeoisie*, plus tôt. Mais je n'ai probablement pas assez insisté sur cette hargne, qui chez Savigneau est bien sûr particulièrement spectaculaire, isolée et mise en valeur qu'elle est, par le visage, qui n'a pratiquement pas d'autre expression. On pourrait citer de nombreux autres noms. Ce sont des pans entiers de la culture, et pour commencer de la langue, qui tombent sous les coups, mais surtout sous les insinuations, les menaces plus ou moins voilées, de ce ressentiment – lequel est peut-être très fondé, là n'est pas la question pour le moment.

Toute la vieille culture, l'ancienne culture, la culture classique, la culture patrimoniale, tout ce qui pendant très longtemps avait été à soi seul presque tout ce qu'on appelait *culture* – la haute littérature, la grande pensée, la "grande musique", les arts majeurs, le langage "soutenu" –, ne vit ou ne survit plus autrement que sous la menace perpétuelle d'accusations de mépris. Quelquefois il n'y a même pas d'accusations. Le mépris est considéré comme allant sans dire. Il est un point acquis. Faire référence à ceci ou cela, juger que telle ou telle forme d'art n'a pas la même élévation que telle ou telle autre, défendre certaines façons de parler contre d'autres, c'est affirmer sa solidarité de classe avec ceux qui méprisent, et mépriser comme eux – bref, c'est ne pas mériter qu'on discute avec vous car votre affaire est entendue d'avance.

Vendredi 31 octobre, dix heures du soir. « Est-ce que vous avez une démarche différente de quand vous écrivez un roman ? » (à un romancier américain qui publie un livre de bandes dessinées).

***

« Il doit désigner quel est son préféré parmi les candidats. »

***

« Après je m'associe Christiane, avec qui on s'entend merveilleusement bien » (metteur en scène de théâtre, mais la phrase aurait pu être prononcée par le président de la République, surtout si l'on remplace *Christiane* par *Angela*, la chancelière allemande – *avec Angela, on a décidé…*).

***

Quand j'évoquais ici notre bref passage de cet été en Irlande, je nous avais laissés à Coole Park au bord du lac, près de l'emplacement de la grande maison détruite de Lady Gregory. C'était le jeudi 28 août. Le lendemain, nous devions aller dans l'une des îles d'Aran pour y visiter le cottage de Synge. L'unique bateau qui desservît Inishmore partait assez tôt le matin, mieux valait donc être à pied d'œuvre. Pour rejoindre le point d'embarquement, un hameau du nom de Rossaveel (*Ros-a-mbil*), il nous fallait, de Coole Park, repartir vers le nord et obliquer vers l'ouest afin de traverser Galway, passage obligé à cette latitude en direction du Connemara. Cette Galway, j'ai rarement vu une ville qui m'ait fait plus mauvaise impression. J'ai lu depuis lors qu'elle était en Europe une de celles qui connaissent le développement le plus rapide. Je me demande même si elle ne détient pas le record absolu. Et l'information correspond à merveille à ce que nous avons pu observer.

Passe encore pour le vieux centre, que nous avons tenu à traverser en souvenir de Nora Joyce, et qui est lui-même passablement chamboulé. Mais tout autour de lui se développe, presque littéralement à vue d'œil, une grande cité moderne, très moderne, qui a d'ailleurs déjà sa population moderne, jeunes cadres et cadresses à casquette de base-ball qui en fin de journée font leur jogging tout en téléphonant, à moins qu'ils n'aient les oreilles bouchées par les écouteurs de leur iPod. Tout autour d'eux et tandis qu'ils courent, on construit. On trace de larges avenues qui s'ébauchent à peine quand ils les empruntent et qui seront achevées à l'autre bout lorsqu'ils l'atteindront.

Samedi 1er novembre, dix heures moins vingt, le soir. Ce matin, tandis que nous prenions notre petit déjeuner dans la cuisine, nous sommes passés, pour échapper aux divers services religieux de France Culture, à France Musique. Comme c'est le cas une fois sur deux lorsqu'on arrive sur cette station par hasard, et c'est la première des raisons qui m'ont fait l'abandonner presque entièrement il y a quelques années, nous sommes tombés sur de la musique légère, en l'occurrence, et pour la millième fois sur une émission consacrée à la comédie musicale américaine et à ses marges *jazzy* : Billie Holiday, Fred Astaire, Frank Sinatra et consorts. Mieux eût valu qu'il n'y eût pas Billie Holiday dans le groupe, au demeurant, parce qu'elle est plus ou moins intouchable et sacrée, et il ne ferait pas bon rompre des lances contre elle. Aussi n'y songé-je guère, non plus d'ailleurs qu'à m'attaquer aux autres. Laissons de côté le *blues*, idéologiquement trop connoté et farouchement défendu. Mais de Broadway comme genre musical, a-t-on le droit de dire, d'écrire et de penser qu'il n'est pas au sommet de la taxinomie ? La vérité est que je n'en suis pas sûr – non pas qu'il ne soit pas au sommet, si, de cela je suis sûr, mais qu'on ait le droit de le dire.

La profusion d'extraits de comédies musicales et genres assimilés est ce qui, personnellement, m'a dégoûté de France Musique : j'en avais assez de ne trouver que si rarement, sur cette station, ce que j'attendais d'elle. Mais, exposant cette attitude, je prête immédiatement le flanc à des critiques qui ne sont pas seulement artistiques et culturelles (et dont la vulgate se décline à peu près ainsi : « la musique légère, les comédies musicales, Broadway, quand l'interprétation est de qualité, sont tout à fait du même niveau que la prétendue "grande musique", et les artistes qui s'y consacrent sont d'aussi grands artistes que les interprètes et compositeurs "classiques" », etc.), mais aussi – et comme telles infiniment plus dangereuses – sociales, politiques, idéologiques. Discriminer au détriment des genres mineurs, c'est mépriser le peuple et la petite bourgeoisie, c'est témoigner du mépris de classe. C'est en somme se condamner à la mort médiatique, bien proche de la mort civile.

Depuis quelques mois, sur France Culture, sont diffusées plusieurs fois par jour d'atroces publicités pour les autres stations de Radio France, qui vous prennent à tout moment par surprise. France Culture est bien sûr une forteresse du c'est-vrai-qu'isme, du *sur comment* et du *réfléchir à qu'est-ce que c'est un texte, au théâtre*, le niveau de langue y est certes éminemment fautif, Dieu sait, mais, comparé à ces publicités, c'est du Vaugelas. Le mot qu'elles charrient avec le plus d'insistance est un de ceux que je déteste le plus, *info.* Sur l'une des stations que l'on nous invite à fréquenter, nous bénéficierons de l'*info en continu*, d'un suivi permanent de l'*info*, de *flashes d'info* en temps réel, bref, de *toujours plus d'info*. Quant au ton, avec alternance tous les trois mots de voix masculine et féminine, toutes les deux confites en cette odieuse expression artificiellement ravie de la publicité martelée pour les soldes ou pour les lessives, pour les rabais sur les lessives, il est celui auquel on est soumis sans échappatoire au supermarché quand on y pousse son Caddie. Écouter France Culture c'était jadis, en des temps désormais bien anciens, avoir la garantie, au moins, qu'on ne serait pas exposé à cette langue-là, à ce ton-là, à cet enthousiasme en boîte de sardines. Écouter France Musique, c'était se donner l'assurance qu'on ne courait aucun risque de tomber sur Frank Sinatra. Acheter et lire *Le Monde*, c'était acquérir la certitude que notre œil ne tomberait pas sur des dessins du style et du niveau graphique de Plantu. La culture, de même que le goût, se définissait tout autant par ce qu'elle excluait que par ce qu'elle comprenait. Mais, aujourd'hui, rien ne saurait être exclu – il n'y a que l'exclusion qui soit exclue. L'exclusion ne saurait relever que du snobisme intellectuel, passe encore, du conservatisme ranci, on peut survivre à l'accusation, et surtout du mépris social, une étiquette qui, elle, ne pardonne pas. La culture meurt aussi de cela : de cette interdiction d(e s)'interdire, d'établir et de souhaiter des zones protégées, d'ériger et de défendre des frontières. Sans exclusion, pas de culture. Or cette prohibition farouche de l'exclusion, elle est largement d'origine sociale et elle a sa source pour une très grande part dans le formidable ressentiment de classe que j'évoquais l'autre jour, tel qu'il sévit au sein de la classe aujourd'hui dominante (culturellement, médiatiquement).

Nous nous sommes bien éloignés de Mme Josyane Savigneau, que je n'accuse pas d'être une ennemie de la culture. Il se trouve que m'a beaucoup frappé l'intensité du ressentiment de classe, chez elle, l'autre jour. Elle racontait une histoire que malheureusement j'ai oubliée, comme j'ai oublié le nom de son autre protagoniste, en sus de la narratrice. Je ne me souviens que de la chute :

« Si ce n'est pas du mépris de classe, ça ! »

Dimanche 2 novembre, dix heures moins dix, le soir. Grâce au forum de l'In-nocence, j'ai pu retrouver l'épisode auquel je faisais allusion hier. Josyane Savigneau, dans le livre d'elle qui paraît ces jours-ci, *Point de côté*, rapporte que Régine Deforges, dans son *journal* pour l'année 2004, ou 2005, je ne sais plus, écrit qu'elle, Josyane Savigneau, est passée directement de la caisse d'un supermarché de Châtellerault à la direction du *Monde des livres.* C'est à propos de cette réflexion que Savigneau s'exclame :

« Si ce n'est pas du mépris de classe, ça ! »

Elle n'a peut-être pas tort – il faudrait retrouver la phrase exacte, et la replacer dans son contexte. De toute façon, ce moment de télévision n'a fait que me rappeler d'avoir à noter les considérations ci-dessus, elles ne sont pas inspirées par lui, mais lui sont antérieures. Oui, je crois que le ressentiment de classe, et le triomphe socio-culturel, politique, statistique, médiatique, de la classe qui l'éprouvait, ont joué un rôle considérable dans l'effondrement de ce que j'ai de plus en plus tendance à appeler, hélas, mais ce n'est nullement péjoratif dans mon esprit, la *vieille culture.*

Il semble que le flambeau de la défense de la culture, ou seulement de la littérature, ou peut-être plutôt des livres, à la télévision, soit actuellement entre les mains de Daniel Picouly. Nous l'avons vu un moment à deux reprises. Au moins il n'est pas antipathique, je trouve : il a l'air bienveillant à l'égard de ses invités, et l'on n'a pas envie à tout moment de le gifler, ce qui est un progrès sur la majorité de ses prédécesseurs et rivaux. En revanche il opère, et ses hôtes sont reçus,

dans un décor d'une hallucinante laideur. Je subodore qu'il s'agit d'une citation rétro du style des années soixante-dix, mais je ne suis pas bien certain qu'elle soit absolument consciente et volontaire ; et, si elle l'est, je ne vois pas clairement l'intérêt qu'il peut y avoir, quitte à revenir trente ou quarante ans en arrière, à aller chercher dans cette période-là ce qu'elle a pu présenter de plus hideux – car un tel décor aurait paru monstrueux en 1970, et même une boîte de nuit de Châtellerault, puisqu'il n'est plus question que de Châtellerault, aurait hésité à s'en parer.

Châtellerault a produit dans les années récentes deux personnalités de premier plan, Mme Édith Cresson et Mme Josyane Savigneau. C'est curieux, il me semble qu'elles ont dans l'expression quelque chose en commun.

Un des Hamilton d'Écosse fut fait duc de Châtellerault, pour avoir favorisé le mariage du futur François II avec Marie Stuart. Dans les environs de Glasgow et autour de Hamilton, le nom de Châtellerault a été soumis à toute sorte de transformations onomastiques dont la plus longtemps agissante fut *Chatelherault.* La cité ouvrière où naquit en 1813 David Livingstone, à Blantyre, à côté de Hamilton, s'appelait et s'appelle encore *Shuttle Row*, qui pourrait bien être encore une déformation de Châtellerault. Hamilton Palace était le plus grand palais de Grande-Bretagne après Windsor. Non, je confonds avec l'Alnwick des Percy, ducs de Northumberland, eux, qui est la plus grande forteresse d'Angleterre après Windsor. Hamilton Palace était peut-être le plus grand palais privé de Grande-Bretagne, ou le deuxième après Blenheim. Il fut démoli après la Première Guerre mondiale (comment peut bien s'écrire *Première Guerre Mondiale* ?), à cause du coût de son entretien, de son état de délabrement et aussi des mines creusées au-dessous de lui, qui menaçaient sa stabilité. Il se dressait en effet au cœur du bassin industriel de Glasgow. Hugh MacDiarmid, le poète, avant de s'installer à Biggar, a vécu quelques mois, avec sa femme et son fils, dans un bâtiment qui était l'ancienne buanderie du palais ou *d'un* palais des ducs de Hamilton – je ne suis pas tout à fait sûr que ce soit bien le même, car je crois me souvenir que les MacDiarmid ont dû plier bagage à cause de la transformation de cet ensemble architectural en prison. Comment Hamilton Palace a-t-il pu devenir une prison en 1950, s'il a été démoli

vers 1922 ? Ou bien sont-ce seulement les anciens communs qui sont devenus alors un centre de détention ?

Non, il me revient tandis que j'écris que la résidence MacDiarmid sur un ancien domaine Hamilton était à Strathaven, ville que nous avons, je crois, traversée cet été, le 19 août dernier, quittant Blantyre et nous dirigeant vers Alloway. Le ciel en masse s'était déversé sur Shuttle Row, tandis que nous y étions. C'est au point que beaucoup d'avenues et de routes étaient impraticables et que nous avons cru un moment que nous ne pourrions pas quitter ces faubourgs de Glasgow. Nous y parvînmes grâce à force détours.

Lundi 3 novembre, dix heures du soir. Quelle horreur, le siège des électeurs par les *canvassers*, aux États-Unis ! Les *canvassers* sont ces militants d'un parti ou de l'autre qui font du porte-à-porte pour convaincre les gens de voter pour leur(s) candidat(s). Et s'ils ne vont pas les voir, ils leur téléphonent. Et ils discutent avec eux, et ils essaient de les convaincre. Voilà bien un des traits de la civilisation américaine qui me serait le plus antipathique, par exemple. J'espère qu'il ne va pas s'acclimater par ici. Je trouverais vraiment abominable d'être embêté par des voisins qui viendraient m'endoctriner pour que je vote comme eux. Est-ce qu'on a au moins le droit de mettre sur sa porte *No Canvassing*, comme nous pouvons mettre sur notre boîte à lettres *Pas de publicité, s'il vous plaît* ?

De toute façon il semble bien que les jeux soient faits. Le candidat McCain n'a, dirait-on, plus aucune chance de l'emporter. Il a même perdu mon soutien virtuel depuis qu'il a choisi comme colistière l'inénarrable Mme Palin. Comment peut-on voter pour une équipe qui pourrait très bien aboutir à ce que le sort de la plus grande puissance du monde, et donc le sort du monde, soit confié à cette terrible petite bonne femme ? La veuve de Perón a bien gouverné l'Argentine, mais ce n'était que l'Argentine, et le moins qu'on puisse dire est que l'expérience n'a pas été concluante. Comment un vieux routier de la politique a-t-il pu commettre une erreur pareille, aller chercher une cruche de cette sorte,

pour le court bénéfice, depuis lors retourné en son contraire, d'une petite remontée dans les sondages ? Pareil choix ne prêche pas en faveur de la solidité de son jugement, à lui non plus. Et l'élan en faveur de Barack Obama est d'autant plus irrésistible que vraiment ses opposants n'ont pas grand-chose ni grand monde à lui opposer.

Cela dit, je ne l'écris pas pour diminuer ses mérites. Convergent vers sa personne des valeurs qui ne sont pas les miennes, certes, mais, quant à sa personnalité non plus qu'à son apparence il n'y a pas grand-chose à redire. Il est intelligent, charismatique et remarquablement élégant.

Mardi 4 novembre, neuf heures et demie du soir. Je suppose que nous sommes en train de vivre, avec les élections américaines, une journée historique, mais ce ne sera tout à fait attesté que dans la nuit. Le monde entier vote pour Barack Obama. Si par extraordinaire il ne gagnait pas, demeurerait pour la terre entière un goût d'inachevé.

Quatre-vingts pour cent des Français lui apporteraient leurs suffrages s'ils le pouvaient. C'est du moins ce qu'ils disent, et il n'y a pas de raison de ne pas les croire. Reste à savoir s'ils agiraient de même, en France, en faveur d'un candidat noir, doté des mêmes qualités.

Les noirs à peu près unanimes, où qu'ils soient, plébiscitent Obama, et sans doute peut-on parler, en l'occurrence, d'un soutien de nature ethnique (il ne s'adresserait pas dans les mêmes proportions à un blanc qui afficherait exactement les mêmes positions). Mais les non-noirs, partout dans le monde, sont à peine moins enthousiastes. Les pourcentages qui s'observent en France sont à peu près universels. L'élection d'Obama marquera donc pour une part le triomphe de l'antiracisme. Et bien sûr il faudra s'en réjouir si ce triomphe coïncide effectivement avec l'entrée dans une ère post-raciale, où l'appartenance ethnique des uns et des autres n'a plus d'importance et où les divisions ethniques au sein des sociétés et des nations ne sont plus un facteur essentiel de la vie politique, de la vie culturelle et des rapports de force. J'ai du mal à croire que puisse se réaliser vraiment pareille utopie. J'ai du mal à espérer que la culture puisse survivre à pareille fusion dans un

énorme fonds commun. Mais s'il est établi que j'ai tort en mon scepticisme, tant mieux pour l'humanité.

L'incontestable expérience historique à laquelle nous allons sans doute assister demain serait évidemment plus pure, plus nette, si le candidat et presque président Barack Obama était un personnage moins exceptionnel – par quoi je ne fais pas allusion à ses qualités, qui sont certainement hors du commun en effet, mais à ses origines et à son histoire. On dit qu'il est noir, mais les noirs pourraient tout aussi bien l'appeler un *blanc*, puisque sa mère était blanche. Personnellement, et sauf peut-être par le mariage, il n'a aucune espèce de lien de famille avec la communauté noire américaine. Ce n'est pas un descendant d'esclave. Ce qu'il a de blancheur (de peau) doit tout aux États-Unis et à sa mère, mais ce qu'il a de noirceur (toujours de peau) n'est en rien américain. Son père était kenyan et musulman, ce dont on peut se réjouir car sans ce dernier trait les musulmans, et surtout les arabes, seraient les grands exclus de la fête qui s'apprête. L'homme a presque entièrement été élevé par sa mère et par sa grand-mère (blanches), il n'a pour ainsi dire jamais vu son père. Les noirs américains se réjouissent d'accéder enfin, en sa personne, à la présidence de leur pays, mais ce n'est pas tout à fait exact. S'il est leur représentant, c'est par le vote démocratique et aussi, en partie, par la couleur de la peau – ce n'est pas vraiment par les origines. Il n'est pas l'un des leurs. Et si les choses tournaient mal, ce qu'à Dieu ne plaise, eux pourraient toujours considérer, et proclamer, que le grand moment messianique n'est toujours pas survenu, celui qui verrait un *véritable* afro-américain à la Maison Blanche.

Mercredi 5 novembre, dix heures dix, le soir. « J'essaie de prendre un peu de recul, de réfléchir à quelle est ma place dans la vie » (invité de France Culture).

***

« Le médiateur du crédit nous fait part aujourd'hui de ses premières remontées » (France 2 – on préférerait qu'il les gardât pour lui…).

***

Cette côte sud-orientale du Connemara, ou ce rivage nord de la baie de Galway, ils sont laids parce qu'ils sont terriblement abîmés, et d'abord par Galway et par ses interminables extensions balnéaires, de plus en plus approximatives et désordonnées à mesure qu'on s'éloigne de la ville ancienne ; mais ils ne frappent pas non plus par leur grande beauté *naturelle,* de sorte que la perte est moins grave qu'on ne pourrait le craindre. Bien sûr, ce n'est pas le *vrai* Connemara, qui dresse ses hauteurs plus à l'ouest, et au nord, du côté de la Joyce Country. Je ne suis même pas certain qu'il s'agisse du Connemara *at all.* C'est une zone plate et basse de marais maritimes rocailleux, presque sans arbre, où la moindre pustule architecturale, et Dieu sait qu'il en abonde, peut s'observer de très loin. Nous couchâmes, le 28 août au soir, dans un assez méchant petit port de cette côte désolée, Rossaveel, où nous n'avions trouvé qu'un *bed & breakfast* en forme de petit motel de la province américaine des années soixante, tenu par une forte femme autoritaire, qui se plaignait à nous de ses autres clients, et vice-versa peut-on supposer. C'est bien l'installation la plus promiscuiteuse que nous eûmes à affronter de tout ce voyage. Il fallait traverser le couloir pour gagner notre cabinet de toilette, et nous étions au tout début de ce couloir, que sillonnaient deux familles nombreuses et bruyantes et d'autres pensionnaires. Les cloisons étaient en papier tabac. Il m'a tout de même bien fallu écrire là, jambes écartées parce que l'ordinateur était posé sur une table de nuit à tiroirs, mon texte quotidien.

Jeudi 6 novembre, neuf heures vingt, le soir. Emmanuel Carrère m'envoie un enregistrement des *Chants tziganes* de Brahms, par Anne-Sophie Mutter et Bengt Forsberg. Il recommande surtout le septième, *Kommt dir manchmal in den Sinn* :

Taüsch mich nicht, verlass mich nicht,
Du weisst nicht, wie liebe ich dich hab',
Lieb du mich, wie ich dich,
Dann strömt Gottes Huld auf dich herab !

Le disque accompagne une longue et belle lettre de remerciement pour l'envoi du *Royaume de Sobrarbe :*

« Les pages 131-133 sont mes préférées de cette livraison. Et mon thème préféré de ces dernières années – même si je suis bon public pour des tubes aussi éprouvés que les chiens, les factures et le petit-embourgeoisement du monde –, c'est l'amour qui vous lie, Pierre et toi. J'ai la chance moi aussi de connaître maintenant, après tant d'histoires orageuses, quelque chose du même genre : la conjugalité heureuse, la bonne entente, le repos dans l'autre, je n'imagine rien de plus désirable, et tu en parles d'une façon qui me touche profondément. Il y a, je ne sais pas si tu le connais, je ne crois pas que tu en aies parlé, un tout petit lied de Brahms qui exprime cela – cette confiance, cette quiétude, la grave intensité de cette quiétude, d'une façon qui me tire les larmes et devrait, si je te connais un peu, te les tirer à toi aussi. C'est le septième des *Chants bohémiens*, op. 103. »

Emmanuel tombe bien, je suis dans Brahms jusqu'au cou. Mais plus classiquement (j'avoue que je ne connaissais pas ces *Chants tziganes*, ou *Chants bohémiens* (je trouve que *Chants bohémiens* sonne mieux)), ce qui m'occupe encor et encore, ces temps-ci, ce sont les op. 116 et 117, et spécialement les *Impromptus.* Le premier impromptu de l'opus 116 est dans mon esprit la musique d'accompagnement de la première séquence de *L'Écart*, que je vois et qui d'ailleurs se déroule de façon toute cinématographique. Je ne suis pas sans songer à changer le titre de ce roman. Et si je l'appelais *Loin*, plutôt ? Mais n'est-ce pas déjà pris ?

Non, apparemment pas – je viens de regarder.

J'ai téléphoné à Emmanuel sur son portable pour le remercier. Et pour ce qui est d'être loin il était loin, justement : à Krasnoïarsk, au fin fond de la Sibérie, pour un Salon du livre (*quelle chicosité !*, comme aurait dit Rodolfo). Je ne me suis avisé qu'après coup que sans doute je l'avais réveillé à une heure impossible : quand il est six heures du soir en France,

quelle heure est-il à Krasnoïarsk ? Ou bien les habitués du portable débranchent-ils leur appareil avant de s'endormir ?

Je voulais aussi signaler à Emmanuel qu'un magnifique château voisin, ici, pourrait bien être bientôt à vendre – la question est délicate, c'est le chauffagiste qui m'a dit hier matin, quand il est venu allumer la chaudière, que le propriétaire, là-bas, était extrêmement malade et que ses héritiers ne désireraient pas se charger de l'édifice qu'il a en grande partie restauré lui-même, et qui est une merveille. J'ai certainement noté entre ces pages qu'Emmanuel et sa compagne, et leur enfant, avaient passé une semaine ici au mois d'août, alors que nous étions en Écosse et en Irlande. Je ne sais si j'ai parlé de leur recherche d'une propriété dans le pays. Ils se sont entichés du château de Mas-d'Auvignon, que j'avais moi-même envisagé au moment de mes propres recherches dans la région, en 1992 – il n'était pas à vendre alors. Il l'est plus ou moins à présent, mais il y a des incertitudes sur le prix, et aussi sur la solidité de certains murs, et donc sur l'étendue des travaux nécessaires. L. est un plus important château que Mas-d'Auvignon, et même plus beau, plus grand, plus majestueux. Mais je ne suis pas sûr qu'il plaise à Emmanuel, qui a en la matière des goûts assez voisins des miens, mais tout de même pas *exactement* semblables. Il trouve Plieux trop vertical, par exemple (à son goût, et pour l'habiter, lui), trop militaire, trop médiéval. Mas-d'Auvignon se déploie autour d'une belle cour plutôt que de se dresser vers le ciel. L. se dresse passablement vers le ciel, lui aussi : *trop*, peut-être. Et d'autre part rien n'assure que cette superbe forteresse soit dans ses prix. Je n'ai pas trop idée de ce qu'on peut en demander, mais ce serait sans doute plus que pour Mas-d'Auvignon.

On parle beaucoup ces jours-ci (moins que de Barack Obama, mais beaucoup tout de même) d'une enquête d'opinion qui vient d'être faite en France sur le sentiment de bonheur chez les Français. Il en ressort de façon un peu inattendue que ce sont les Français d'entre soixante-cinq et soixante-dix ans qui se disent le plus heureux. Les choses ne vont pas mal à vingt ans, se gâchent assez vite après, sont à leur pire pour les sujets de quarante-sept ans – oui, *quarante-sept ans*, c'est très précis – et commencent à s'améliorer assez vite après cinquante ans pour se présenter sous leur meilleur jour, donc, aux sexagénaires confirmés.

Ensuite la courbe d'euphorie redescend très rapidement à cause des problèmes de santé.

Je n'ai pas encore soixante-cinq ans mais j'y serai vite (avec ces années d'un mois et demi, maintenant…), et mon cas confirme à peu près ces observations. Je suis certainement beaucoup plus heureux aujourd'hui qu'à cinquante ans. Cependant le bonheur des Français de plus de soixante-cinq ans serait largement dû au temps dont ils disposent à cet âge, à la détente que leur apporte le relâchement de la vie professionnelle. Sous ce rapport-là, je ne me prépare pas des jours bien radieux.

J'ai téléphoné à Hélène Guillaume, cette après-midi, pour la remercier, ainsi que sa collaboratrice Sophie Kucoyanis, du travail qu'elles ont fait pour le deuxième tome des *Demeures* (la France du Sud-Ouest), dont les premiers exemplaires m'étaient arrivés à midi. Nous avons parlé des plans de publication à venir. Le troisième tome des *Demeures* (Grande-Bretagne nord et Irlande) paraîtrait au printemps, ainsi qu'un nouveau volume de *journal.* L'automne verrait la publication d'un tandem de même sorte, *Demeures 4* (France du Nord-Ouest) et *journal*… 2007. Et Hélène m'interroge sur ce qu'il advient de l'*Anthologie de l'amour des hommes.* Et je me souviens qu'officiellement je dois, à la fin de 2009, remettre aussi le manuscrit du *Dictionnaire des délicatesses* (version considérablement augmentée du *Répertoire*, dont je viens de corriger les épreuves pour l'édition de poche dans la collection "Points", au Seuil). Tout cela (au moins quatre gros livres, donc) pour le seul Fayard.

Vendredi 7 novembre, dix heures du soir. La journée a été entièrement perdue pour le travail, et très éprouvante pour les nerfs, à cause de problèmes informatico-webmatiques. Tout vient, mais lointainement, de ce fantasme que j'entretiens depuis un mois de faire moi-même un livre de photographies (comme si je n'avais pas assez de livres sur les bras comme cela !). Flickr ou une compagnie satellite de Flickr proposent un logiciel nommé Booksmart, je crois, pour mettre en forme soi-même le volume qu'on veut faire. J'ai fait venir Booksmart, il y a déjà deux ou

trois semaines, pour m'apercevoir à son arrivée que mon installation, qui n'a pourtant que trois ou quatre ans d'âge, était trop ancienne pour s'en accommoder. Après diverses tentatives pour biaiser, j'ai fait venir par l'intermédiaire de Jean-Bernard Lucas une assez coûteuse "mise à jour" de mon système d'exploitation. Elle se présentait sous forme de disquette. Ce matin j'ai introduit la disquette dans cet appareil. Première mauvaise surprise, il a fallu deux ou trois heures pour la charger, de sorte que toute la matinée, déjà, est passée à la trappe, car il n'était pas question de faire autre chose sur cette machine pendant le chargement. Mais ce n'était que le début de mes ennuis.

Quand le chargement a été enfin achevé, je me suis aperçu que le nouveau système avait mis sens dessus dessous tous mes instruments de travail habituels et, partant, toutes mes petites habitudes. Je ne connais personne de plus *naturellement* conservateur que moi. L'écran ne ressemblait plus du tout à ce que je connaissais, l'aspect des textes était totalement transformé, mes voies coutumières méconnaissables et, me semblait-il, infiniment moins désirables qu'elles ne l'étaient auparavant. Plus grave encore, toute sorte de services essentiels avaient disparu, ou n'étaient plus accessibles. C'est que tout doit être à peu près de même génération, sur un ordinateur – étant entendu que les générations durent deux ou trois ans. J'avais inconsidérément modernisé le système d'un nouvel instrument de classement des photographies (celui qui permet de faire des livres, en théorie…), mais maintenant c'était mon procédé habituel de traitement des photographies, Photoshop, qui ne pouvait pas s'adapter aux nouveaux dispositifs. Surtout je n'avais plus de boîte à lettres électronique. L'ancienne, déjà, fonctionnait mal et ne conservait pas le courrier envoyé (de sorte que je ne sais jamais très bien ce que j'ai envoyé à l'un ou à l'autre), mais enfin elle fonctionnait ; tandis qu'à deux heures de l'après-midi plus rien ne marchait.

Le secours est venu de Milan. Il faut vraiment graver dans le marbre que personne (sauf peut-être le cher professeur Lukackziewitz, Jean-Bernard Lucas, mon autre conseiller…) n'est plus secourable que Christian Combaz. J'ai entièrement gâché ma journée, mais j'ai aussi gâché la sienne. Nous avons été au téléphone presque sans interruption (si, une promenade très abrégée des chiens, sous la pluie…) de deux

heures de l'après-midi à huit heures ; et de nouveau une bonne heure à l'instant. Il m'assure, et je l'en crois, qu'il est parfaitement capable de vaquer aux affaires de son institut tout en me parlant, ou bien en cherchant sur Internet tel ou tel élément à charger par moi qui pourrait me tirer d'affaire. Le problème est que tout élément nouveau résout un problème en en ouvrant trois autres inédits, de sorte qu'à force de solutions toutes plus ingénieuses les unes que les autres la crise ne cessait de s'aggraver et le *bureau* de cet appareil de ressembler moins à celui dont je sais à peu près me servir. À la tombée de la nuit j'étais désespéré, ne comprenant strictement rien à ce que mon conseiller à distance me recommandait de faire, et ne sachant comment le faire. Mais lui est d'une patience à toute épreuve, et d'un optimisme sans faille. Ce soir, une grande partie des services sont rétablis. L'ennui est que l'espoir s'éloigne de donner *Loin* à Paul Otchakovsky le 20. J'ai laissé mes héros dans le tunnel sous la Manche !

Samedi 8 novembre, dix heures du soir. Les événements sont un peu déprimants, ou du moins ils donnent à réfléchir. Il y a d'abord l'élection d'Obama, qui n'est pas déprimante en soi, et d'autant moins que l'homme semble de haute qualité, mais néanmoins affligeante, de mon point de vue, par le triomphalisme qu'elle déclenche à travers le monde chez les multiculturalistes et métissolâtres de toute espèce, qui désormais ne sont plus seulement convaincus de leur bon droit et de leur monopole absolu du bon droit, mais entrevoient avec griserie le prochain accomplissement total de tous leurs vœux. Par une singulière coïncidence, il y a aussi et peut-être surtout la publication des résultats d'une enquête de la Halde sur ce qu'elle considère comme des discriminations, assortie de fermes recommandations sur ce qu'il convient de faire pour les réduire.

La Halde semble s'être particulièrement intéressée aux manuels scolaires. Elle est obligée de reconnaître que, dans l'ensemble, ils sont déjà bien soumis aux plus stricts impératifs de l'antiracisme vigilant, mais elle juge qu'il y a encore nombre d'efforts à faire. Il y aurait mille exemples à relever mais, pour n'en citer qu'un, elle s'indigne que la

religion catholique soit représentée dans un manuel par un édifice situé en France – c'est en l'occurrence la cathédrale de Chartres –, tandis que la religion musulmane, elle, est représentée par un édifice situé hors de France. De telles atteintes à la bonne doctrine ne sont pas tolérables, et il convient d'y remédier au plus vite.

La seule existence de cette Haute Autorité, dont on ne comprend pas très bien quelle place elle occupe exactement dans le système judiciaire français, est déjà très effrayante en soi par le souvenir qu'elle évoque irrésistiblement, en temps de paix et au cœur d'un État de droit, théoriquement, des tribunaux d'exception et autres cours de Sûreté de l'État. Mais la terreur qu'on voit bien qu'elle vise à inspirer à tous ceux qui seraient tentés de mettre en doute l'impérieuse nécessité et la supériorité morale du métissage universel, et au premier chef, bien sûr, celui de la France, se pare d'une méticulosité baroque dont on a peine à croire qu'aucune voix, ni parmi le peuple ni parmi les élites intellectuelles, ne s'élève pour la relever, à défaut de la contester. On dirait que la nation entière est tétanisée. Ou bien pense-t-elle vraiment comme la Halde ? Pensait-elle vraiment comme le Comité de salut public, sous la Terreur ? Encore le Comité de salut public s'appuyait-il, officiellement, sur le besoin de sauver la Patrie menacée, tandis que la Halde, tandis que la Halde, tandis que la Halde…

On sent bien qu'il n'est pas question d'aller plus loin.

Dimanche 9 novembre, dix heures dix, le soir. Je me suis arrêté hier à l'endroit d'où je comptais partir et n'ai donc produit, à toute allure, qu'un vacillant prologue. L'ennui est qu'ayant bâti ce socle je ne me souviens plus très bien de la statue, probablement assez mélancolique, que j'avais l'intention d'ériger sur lui – une allégorie du renoncement, peut-être.

Ils sont trop puissants, ils sont trop nombreux, ils sont trop sûrs d'avoir raison. Peut-être ont-ils trop raison, même. Pourquoi se gâcher la vie éternellement à lutter contre une emprise dont on voit bien qu'elle est désormais à peu près totale, qu'elle a tous les pouvoirs de son côté, que non seulement elle s'est arrogé le monopole de la morale, mais qu'elle se

le voit universellement reconnu, ou peu s'en faut ? Je n'éprouve pas de plaisir à incarner éternellement le méchant, le salaud, le besogneux ennemi public. Très tôt s'est abattue sur moi la malédiction de ne croire à peu près rien de ce qu'il faut croire pour vivre heureux et tranquille dans la société de mon temps. Je ne puis pas changer mes convictions. Mais je puis d'autant mieux les taire que je les ai déjà beaucoup exprimées, même si elles n'ont pas rencontré beaucoup d'écho.

Il manque une *Décivilisation* à la suite de mes petits essais "politiques". Cependant, mes quelques lecteurs peuvent à peu près imaginer pareil texte sans que je me donne la peine de l'écrire – une tâche pour laquelle je n'ai guère de temps.

J'en suis arrivé à la conclusion que le multiculturalisme impliquait la grande déculturation, soit qu'il l'entraîne, soit qu'il ne puisse fleurir que sur elle. Il l'exige et il l'impose. La culture c'est *d'abord* (ne serait-ce que chronologiquement) la voix des ancêtres. Or le multiculturalisme ne veut pas d'ancêtres, et le nivellement social non plus : les ancêtres sont un privilège, les ancêtres sont une vanité, les ancêtres sont un instrument de ségrégation sociale, les ancêtres, en société pluriethnique et multiculturelle, sont une perpétuelle source de conflits possibles. Le multiculturalisme est une inculture. Il l'est nécessairement, car il rabat tout sur le présent, tandis que la culture est le relief du temps, un jeu, une distance, une ironie à l'endroit de ce qui survient, le sourire aristocratique des morts.

Rarement civilisation, culture, nation, patrie seront mortes de façon si bizarre que les nôtres. Je crois même que c'est sans précédent, quoique ce ne soit pas sans exemples contemporains. Des peuples entiers disparaissent volontairement, comme des lemmings. Ils se suicident, ils s'effacent, ils laissent la place à d'autres peuples qui les haïssent et auxquels ils donnent raison de les haïr, raison de leur demander toujours plus et de les accuser de ne leur donner jamais assez, raison de se substituer partout à eux. Ils vont même jusqu'à mettre en place en leur propre sein des instances judiciaires et morales qui réglementent leur effacement et les tancent et menacent s'ils n'y procèdent pas assez vite.

Lundi 10 novembre, dix heures du soir. À propos de la fameuse enquête de la Halde et de ses préconisations, qui ont beaucoup traumatisé l'In-nocence, un des plus fidèles habitués du forum et l'un de ceux dont je me sens le plus proche, un professeur de lycée (qui avait voulu m'inviter dans son établissement, il y a quelques années, mais ses collègues avaient crié à la *provocation*), écrit ceci :

« Ceci posé et compris, ne conviendrait-il pas d'adopter une attitude de refus radical ? Puisqu'il n'est pas possible de dialoguer avec cela, ou plutôt avec les fonctionnaires de l'empire du Bien, ne doit-on pas leur tourner définitivement le dos ? Cela pourrait se traduire, entre autres, par une sévère sélection de l'accès des médias (non *aux* médias), par un travail d'épuration du langage consistant à éliminer les locutions que l'époque met à la mode, à traquer en soi tout ce qui pourrait collaborer avec ce monde et aller dans le bon sens, comme ils disent. Mais surtout, se garder d'aller dans le mauvais sens, ce qui serait encore une façon de payer tribut à l'empire du Bien en s'opposant à lui.

« En somme, un travail de *pentimento*, de scrupule linguistique, idéologique, moral, de sécession et de retrait. Depuis longtemps je songe à cela, car rien n'est plus sensible aux fonctionnaires du Bien les plus zélés que de se rendre compte qu'ils ne font pas l'unanimité. Je ne dis plus à mes collègues de la F.S.U. (syndicat communiste d'enseignants) qu'ils ont tort de commencer leurs proclamations par "Les professeurs du lycée Y…", comme s'ils étaient à eux seuls non pas la majorité, mais la totalité du personnel enseignant. Je ne le leur dis plus, car je ne les écoute plus, je ne participe plus aux réunions qu'ils convoquent, je n'y suis pas, mais on me voit toujours vaquer à mes occupations. Pareilles présences silencieuses (je ne suis pas le seul à adopter ce comportement) les empêchent de croire absolument à l'unanimité et à leurs slogans du "tous ensemble". Or l'embrigadement dans l'ensemble est l'objectif principal de toute l'entreprise, qui n'est pas atteint tant qu'il reste quelqu'un en dehors de la bergerie progressiste. Il ne s'agit nullement d'être contre eux (tout contre), comme leurs adversaires quand ils en ont, mais de n'être pas avec eux. Ils ont besoin d'ennemis, sans qui leur insolence, leur

rébellion, leur anarchisme, risquent de paraître ce qu'ils sont vraiment aux indifférents.

« Plus cet empire du Bien est inébranlable et sourd, plus il parle seul, et moins il est écouté. Je constate chez beaucoup de jeunes gens d'amusants mécanismes de prêt-à-penser, remarquablement huilés et efficaces, mais sans aucune conséquence sur la conduite réelle de leur vie. C'est comme d'apprendre à conduire : la langue politiquement correcte doit être acquise pour se déplacer dans l'espace public, voilà tout. Les plus bêtes d'entre eux sont les plus engagés, ceux pour qui les discours tout faits ne sont pas lettre morte, mais un objet d'adhésion fervente : des gardes rouges sans police. Il est bien triste de les voir parler en vain à leurs camarades, qui les écoutent bien moins attentivement que nous, leurs professeurs. Ajoutons que le phénomène n'est pas nouveau. »

Le deuxième paragraphe, en particulier, est quasiment une "quatrième de couverture" pour *L'Écart* – que je suis très tenté d'appeler *Loin*, décidément, nonobstant le film de Téchiné.

Ce matin j'ai téléphoné à Paul Otchakovsky pour le consulter sur le projet de changement de titre. Il était très excité car toute la P.O.L vivait dans l'attente des résultats du Goncourt. Et à une heure, *sure enough*, je l'ai entendu en direct à la radio, le prix était décerné à l'écrivain franco-afghan Atiq Rahimi pour *Syngué sabour* (*Pierre de patience*), éditions P.O.L. En cette année du vingt-cinquième anniversaire de la maison, c'est un couronnement magnifique – pas nécessairement un couronnement intellectuel ou artistique, car je ne sache pas qu'on ait jamais été très obsédé par le prix Goncourt, à la P.O.L, mais une formidable consécration statutaire et commerciale (cela tout à fait indépendamment, bien sûr, des mérites du livre, que je n'ai pas lu).

***

Une dame « très âgée », me dit-elle, m'écrit de Miradoux, à cinq kilomètres, une lettre tout à fait aimable pour me dire son désappointement d'avoir trouvé sous ma plume l'expression *loin s'en faut*, qu'elle déteste particulièrement et qu'elle estime indéfendable. Elle

a raison. Je suppose que j'ai été abusé par l'air d'idiotisme séculaire que donne à *loin s'en faut* sa bizarrerie. Je croyais cette tournure vieille de plusieurs siècles, et revenue parmi nous des rives de la Renaissance ou du premier classicisme. En fait, elle a à peine cinq ou dix ans et ne figure dans aucun dictionnaire, même un dictionnaire de langue qui la citerait pour la condamner. Elle est sans doute un malencontreux amalgame, mais terriblement convaincant, la preuve, de *tant s'en faut* et de *loin de là.*

J'ai écrit à cette voisine pour faire amende honorable.

***

Sur Flickr il y a une femme, une Écossaise, je crois, qui ne met jamais en ligne des photographies qu'elle ait faites elle-même, mais seulement, si l'on peut dire, d'excellentes et innombrables reproductions de tableaux. J'imagine que tous ces tableaux sont dans des musées, ce qui garantit malgré tout une sorte de niveau minimum. Ce nonobstant, beaucoup d'entre eux sont d'une qualité artistique très médiocre. La diffuseuse n'exerce aucun filtre. Or son flux est fascinant, d'une part parce qu'y défilent aussi beaucoup de chefs-d'œuvre dont de bonnes reproductions numériques sont toujours agréables à avoir sous la main, mais surtout parce qu'y sont représentés toute sorte d'artistes et d'écoles – hongroise, russe, suédoise, espagnole ou hollandaise du XIXe siècle – qui tiennent très peu de place dans les vrais musées, du moins hors de leur pays d'origine. On fait par ce truchement toute sorte de fascinantes découvertes, ou redécouvertes.

Ainsi l'Américain George Bellows ne m'était pas inconnu, mais je n'avais en tête, de lui, que deux ou trois tableaux, et surtout celui qui figure la fameuse victoire de Dempsey sur Firpo, une icône étatsunienne. Or sa production semble énorme et comporte par exemple d'innombrables paysages, tous plus beaux les uns que les autres. Bien entendu, il faudrait voir les véritables tableaux, mais les images qu'en donne l'Écossaise suscitent justement une immense envie de les découvrir. Quel merveilleux artiste semble être ce Bellows ! Je l'aimais

déjà, mais je me rends compte que je ne savais rien de lui et n'avais aucunement pris sa véritable mesure.

Mardi 11 novembre, dix heures moins le quart, le soir. Il y avait dans un *Monde* récent un entretien très intéressant avec l'économiste péruvien Hernando de Soto, qui tient que la faiblesse économique des pays dits "émergents", et donc la pauvreté dans le monde, ont pour raison principale la faiblesse, voire l'inexistence, des armatures juridiques de l'hémisphère Sud :

« Les pays du Sud regorgent de commerçants, de vendeurs, d'entrepreneurs. Qu'est-ce qui les empêche, demande l'économiste péruvien, de se développer, de faire fructifier leur capital, leurs talents ? Après des années d'études de terrain, Hernando de Soto pense connaître la réponse. Dans les pays pauvres, les trois quarts des habitants n'existent pas légalement. Ils ne possèdent pas d'extrait de naissance, de titre de propriété pour leur maison. Leurs entreprises, leurs commerces tournent sans responsabilité juridique, sans vraie comptabilité, les contrats se font à l'amiable. Les pauvres sont illégaux dans notre monde, voilà le problème. Plus exactement "extra-légaux". Ils ne peuvent passer contrat avec le centre-ville, encore moins entrer dans l'économie mondialisée. »

Ce point de vue original me semble recouper parfaitement ma vieille intuition, appuyée sur l'exemple de la Ligue hanséatique et sur les vues d'Alain Peyrefitte, à propos de la confiance, et donc, plus lointainement, plus centralement, de la *parole* – et encore plus lointainement de l'*honneur*, bien sûr. Certes le juridisme n'est dans bien des cas qu'un médiocre substitut de la parole, la marque de sa dégénérescence, en même temps, et le (mauvais) moyen de s'en passer. Néanmoins lui aussi repose sur elle et sanctionne les manquements qui lui sont infligés. L'essentiel est bien la confiance, comme l'avaient bien vu les marchands de la Hanse. Il faut pour l'abondance des échanges, et donc pour la prospérité, que chaque partie soit sûre que les traites seront acquittées, la marchandise payée, les rendez-vous respectés, la parole tenue. Le failli est déshonoré (c'est la version profane, commerciale et bourgeoise de

l'honneur féodal – d'ailleurs, jusqu'à la première moitié du XXe siècle, il se suicidait, comme un samouraï) parce que, ayant *failli* à tenir ses engagements il sape la confiance globale et menace l'ensemble du système.

« Les contrats se font à l'amiable », dit de Soto. Le problème, si je puis me permettre, n'est pas tant qu'ils se font à l'amiable, c'est qu'ils ne sont pas suffisamment solides, et que très souvent ils ne sont pas tenus. Pour garantir qu'ils le soient, et que la machine économique puisse tourner, il faut plus d'honneur ou, à défaut, plus de juridisme, plus de loi, plus de droit – dans les deux cas plus de parole et de parole *tenue*.

Je suis moins de Soto quand il attribue, trop prévisiblement, la responsabilité de l'"injuridisme" des pays "émergents" à l'Occident :

« Le problème, c'est que vous avez colonisé le monde ! Pendant cette période, vous avez certainement beaucoup donné aux pays conquis, peut-être des crédits, peut-être des leçons, sans doute beaucoup de prêtres et de missionnaires, mais jamais l'essentiel : un système juridique de propriété qui aurait permis à tous les habitants de nos pays de participer à l'activité économique. Aujourd'hui encore, la mondialisation se déroule entre l'Occident et une minorité d'acteurs économiques des pays émergents, ceux qui ont la formation nécessaire et les moyens pour consulter les juristes spécialisés, – établir légalement leurs registres, négocier avec les décideurs, développer leurs activités au niveau mondial. Pendant ce temps, l'immense majorité des habitants du Sud les regardent, très énervés, vivant dans une économie informelle bien incapable de s'intégrer au capitalisme mondial. »

Je ne vois pas que la "juridicité", contrairement au droit, puisse être apportée de l'extérieur : elle est un état d'esprit, elle procède d'un consentement, et même d'une active volonté délibérée. La France a pu exporter le Code civil mais le meilleur des codes ne sert à rien, il patine sur la réalité, quand il ne fait pas l'objet d'une adhésion sincère et même enthousiaste. Il faut croire en lui, il faut le désirer, il faut se plier avec ferveur au "plus pour le moins" qu'il exige.

M. de Soto fonde de grandes espérances sur la progressive reconnaissance de son point de vue et par les instances internationales – y

compris les organisations de lutte contre la faim dans le monde –, et par les intéressés eux-mêmes. Je souhaite que ses espérances soient fondées et ses vœux réalisés. Mais ce que j'observe de mon côté du monde, et c'est un des aspects essentiels de la *décivilisation* qui m'obsède, c'est un mouvement inverse de *déjudiciarisation*, si j'ose dire. Ici les phénomènes sont un peu complexes, et il faut distinguer, plus que je ne l'ai fait plus haut, entre parole et droit, parce que cette *déjudiciarisation* profonde prend la forme superficielle d'une… *judiciarisation* à outrance. On a de plus en plus recours aux tribunaux, c'est vrai. Mais les tribunaux ne sont pas, loin de là, le fin mot du droit, qui devrait servir au contraire à les éviter, à les rendre inutiles. Ce que reflète surtout la *judiciarisation* croissante de la vie, c'est la décadence de la parole, c'est-à-dire du fondement du droit, des contrats, de la confiance et de la prospérité économique. Ce n'est pas le recours intensif aux juges qui rétablira la confiance. C'est la restauration de l'honneur, fût-ce, encore une fois, dans ses versions toutes séculaires : le narcissisme, le respect de soi, le moins pour le plus, les engagements qui engagent, le pacte d'In-nocence.

Mercredi 12 novembre, dix heures du soir. Une interprétation très peu politiquement correcte de la crise financière actuelle consiste à en attribuer la responsabilité à… l'antiracisme. Au centre de la tourmente et à son origine, aux États-Unis, se trouve en effet la fameuse question des *subprimes*, ces mauvaises créances nées de crédits trop facilement accordés et irrécupérables. Or ces crédits, en général de caractère immobilier, auraient été accordés principalement aux noirs et aux hispaniques afin de leur permettre, autant qu'aux blancs Anglo-Saxons, d'accéder à la propriété. C'était une injustice (ou, plus cyniquement, une imprudence de politique sociale) que de refuser des crédits aux pauvres : or la plupart des pauvres étaient noirs ou hispaniques. Ou bien c'était une injustice que de refuser des crédits aux noirs et aux hispaniques : or la plupart des noirs et des hispaniques étaient pauvres. Des crédits leur avaient donc été accordés pour des raisons morales, ou idéologiques, ou politiques, ou d'ordre public, et cela contre toute prudence financière. Or

ils se seraient révélés mauvais payeurs, et les créances sur eux sans valeur.

Les gens ne paient pas leurs dettes parce qu'ils sont pauvres, c'est bien sûr une bonne raison. Mais le monde est moins disposé à envisager cette autre vérité éventuelle, à savoir que les gens sont pauvres parce qu'ils ne paient pas leurs dettes. Ce n'est pas exactement ce que dit Hernando de Soto, bien entendu, il s'en faut même de beaucoup. Lui dit que les pauvres sont pauvres à cause du défaut de droit, parmi eux. Mais ceci et cela peut être subsumé sous l'instance du défaut de parole. Ce qui empêche les sociétés de devenir prospères et ruine les sociétés naguère prospères, c'est que les engagements n'y sont pas tenus. Les mots n'y ont pas de sens, ils ne sont dotés d'aucune portée, ils n'entraînent aucune responsabilité chez ceux qui les prononcent.

***

Pierre m'avait prévenu qu'un *problème*, une *difficulté*, un *obstacle*, se disaient désormais un *sujet.* J'avais du mal à le croire, n'étant toujours pas résigné au terme précédent pour cette acception : *souci*, qui d'ailleurs continue sa brillante carrière, nonobstant ce jeune rival. Mais à peine avais-je eu l'attention attirée sur ce curieux *sujet*, je n'ai plus rencontré que lui. Au journal de France Culture, aujourd'hui même, à midi, un expert économique invité était un formidable virtuose et un non moins formidable obsédé de ce terme nouveau (nouveau en ce sens-là, bien sûr). Dans la situation actuelle, il n'avait que le choix des *sujets*, évidemment. Le plus étrange est que, exception faite de cette bizarrerie pour moi stupéfiante, il parlait plutôt mieux qu'un autre, quant au reste. Pourtant il ne semblait pas avoir le moins du monde conscience de prononcer chaque fois une incongruité, mais au contraire il disait *sujet* avec l'intonation d'un qui ne doute pas un seul instant que tous ceux qui l'entendent disent *sujet*, comme lui, et ne connaissent pas d'autre mot pour dire *problème* ou *difficulté* :

« J'ai un sujet. »

« Bon alors là y a quand même un sujet, il faut le reconnaître. »

« Le sujet est extrêmement compliqué pour René Ricol. »

« Il vient le voir, il lui dit : “J’ai un sujet”. »

Jeudi 13 novembre, dix heures du soir. Ma mère m’apprend que les Garnaudes, la maison de Chamalières où elle a passé la plus grande partie de sa vie – non, je m’avise qu’à présent elle a vécu plus longtemps en dehors d’elle qu’en elle – et où je suis né, serait promise à la démolition. Curieusement, la nouvelle viendrait de la télévision (régionale), qui se serait intéressée à l’affaire parce que des jeunes gens se seraient barricadés dans la maison pour empêcher qu’elle soit détruite. Tout cela au conditionnel, comme tout ce qui vient de ma mère, laquelle, entendant de plus en plus mal, remplit selon sa fantaisie tous les trous des récits qu’on lui fait.

Ce récit-là abonde en points étonnants et douteux. Pourquoi la démolition de cette maison susciterait-elle de l’opposition – tant d’autres ont déjà péri sans faire naître le moindre émoi ? Est-ce parce qu’elle est l’une des dernières de son époque, justement ? Quoi donc inciterait des jeunes gens à se battre pour elle (il va sans dire, et il est même ridicule de préciser, que leur combat n’a rien à voir avec moi, dont ils ne connaissent sans doute ni le nom ni l’existence) ? Il s’agit d’une assez belle maison, certes, mais enfin, elle n’est pas d’un intérêt artistique foudroyant (et Clermont a laissé détruire, au XXe siècle, la maison natale de Pascal…).

Tout cela demanderait un net supplément d’information.

Ma mère, curieusement, était moins affectée par la nouvelle que je ne l’eusse cru. « Ça m’a donné un coup », a-t-elle dit seulement, et c’est une de ses expressions favorites. Mais son humeur était à peu près la même qu’hier et avant-hier. Or c’est assez étonnant, si l’on songe qu’il y a vingt ou vingt-cinq ans elle a remué ciel et terre (et perdu une somme importante dont elle s’était acquittée en guise de “premier versement”) pour racheter cette maison qui était alors en vente après trente ou quarante ans entre des mains “étrangères”. Il en était sorti tout un drame, à l’époque. Le grand âge l’a-t-il amenée à la résignation ? Ou bien est-ce

d'avoir tant perdu qui fait naître en elle une sagesse abreuvée d'impuissance ?

Je suis dans des sentiments assez voisins. C'est triste, évidemment, mais puisqu'il y a cinquante ans qu'on sait qu'on n'y peut rien… C'est comme perdre sa patrie : si *tout* va dans ce sens, si personne ne se désole parce que presque tout le monde est déjà dans le monde d'après (dans *la France d'après*, celle que promettait si honnêtement Nicolas Sarkozy durant sa campagne…), s'il n'y a aucun espoir à nourrir, se désespérer serait un luxe inutile, un geste vain. Comment pourrait-on seul aller contre l'histoire – sauf que de Gaulle l'a bien fait, évidemment ; mais ce n'était pas l'histoire : l'histoire était de son côté.

Faute d'acheter sa maison de famille, ma mère s'est acheté… une voiture, ce qui met l'entourage en émoi. Elle m'avait bien parlé de ce projet, mais comme elle parle aussi d'acheter un château dans le Périgord – en l'occurrence le château de Commarque, dont elle s'est entichée en voyant un documentaire sur Jean Nouvel, si je comprends bien (et qui de toute façon n'est nullement à vendre, toute ruine qu'il est…) –, je ne m'étais pas outre mesure affolé : c'était dans mon esprit une de ces rêveries parlées dont elle est très coutumière, et dont elle n'est pas sans m'avoir transmis la mauvaise habitude. Mais pour la voiture il y a bien eu premier versement, afin d'arrêter l'affaire (ma mère tient toujours beaucoup à "arrêter l'affaire" : en général elle perd la somme qu'elle a versée à cette fin, et c'est ce qui est arrivé à propos des Garnaudes il y a vingt ans).

Vendredi 14 novembre, dix heures et quart, le soir. Tout de même, il y a quelques avantages à l'époque, je suis obligé de le reconnaître, moi qui suis d'une parontophilie très modérée. Ainsi, cette après-midi, j'ai fait une délicieuse promenade à la rivière (la même que tous les autres jours, il est vrai…) en écoutant de nouveau, sur l'appareil que m'avait jadis envoyé un lecteur, qui était tombé en panne mais qui est reparti (c'était seulement une histoire de piles), le disque de lieder de Brahms que m'a offert Emmanuel Carrère. À l'aller il faisait beau, je marchais seul avec

trois chiens, un couple de hérons s'est envolé à notre approche, comme à peu près tous les jours (chacune de nos promenades dérange ces pauvres bêtes, qui font un grand tour dans le ciel puis regagnent leur gîte sur la rivière après notre passage). Les poèmes parlaient de rivières, justement, et d'*oiseaux* sinon de hérons. Il y était question d'amour, de chemins, de bois, de bosquets, de buissons, de cascades. Et dans la belle lumière d'une belle journée d'automne, on pouvait croire que tous ces mots avaient encore un sens, des référents sur la terre.

Parti pour célébrer pour une fois mon époque, voilà que je ne trouve à encenser en elle que quelques vestiges de temps meilleurs. Non : pouvoir écouter à pied le long des chemins, et aussi sur les routes, en voiture, les plus grands interprètes jouer ou chanter pour vous les plus beaux morceaux de musique, cela c'est un plaisir incomparable que les autres siècles n'ont pas connu.

Le ciel a changé, pour le retour. J'ai même échappé de peu à la pluie. Sous le couvert de l'allée qui joint la vallée au village, je gravissais la pente dans une obscurité d'arrière-novembre, n'apercevant plus à travers les taillis que des champs bruns comme leur terre grasse. C'était d'une autre beauté, même pas moindre, d'autant que Mme von Otter chantait toujours. Docile aux injonctions de l'atmosphère plus sombre, elle en était arrivée aux deux lieder de l'opus 91, le premier sur un poème de Rückert, *Gestillte Sehnsucht.* Il m'a donné envie de réécouter les *Quatre Chants sérieux*, un bonheur que je ne me suis pas offert depuis des mois et peut-être des années – grâce à ma manie d'inscrire sur les brochures de disques la date de chacune de mes auditions, je peux savoir à quand remonte la dernière, et chaque fois je suis stupéfait d'avoir laissé passer tant de temps sans écouter Kathleen Ferrier (n'en déplaise à Jacques Drillon, pour qui elle est « la Mireille Mathieu des intellectuels ») ou Wilhelm Kempff.

Autant que le lied en effet superbe que recommande Emmanuel Carrère à propos de l'amour conjugal – le septième des *Chants bohémiens* op. 103 –, j'admire, sur un thème voisin, mais traité plus au long, et tout aussi gravement, le n° 1 de l'opus 43, *Vob ewiger Liebe*, sur un poème allemand *adapté du wende* (c'est-à-dire du sorabe) par Josef

Wenzig – le coup du *wende* m'impressionne beaucoup, pour commencer…

Samedi 15 novembre, dix heures dix, le soir. Je viens de recevoir un coup de téléphone de Finkielkraut. Sa voix était un peu fatiguée, mais il me dit aller mieux. Le traitement qu'il subit est bien sûr assez éprouvant, mais on dirait qu'il s'est débarrassé de tous les désastreux effets secondaires et des à-côtés qui avaient rendu si pénibles les premières semaines de sa maladie. Sa convalescence, si c'est bien le mot, paraît avoir pris un rythme de croisière. Il parle de reprendre ses émissions au début de l'année prochaine. Il m'a même invité à venir y parler d'un livre qu'il n'a pas encore lu mais dont il a entendu dire grand bien et qui est consacré à Paul-Jean Toulet : *Prends garde à la douceur des choses* (c'était déjà le titre d'un roman de Raphaëlle Billetdoux, il me semble).

***

Les volumes du *journal* et des *Demeures* qui avaient été envoyés à Bernard Delvaille sont revenus chez Fayard avec la mention *décédé.* Nous n'étions pas bien sûrs, Marie Lafitte et moi, qu'il faille prendre au pied de la lettre ce qui pouvait n'être qu'une macabre fantaisie de porteur, ou un malentendu. Mais si, vérification faite (sur Internet), Bernard Delvaille est bien mort, et même depuis plus de deux ans, en avril 2006, à Venise – Venise, dit un commentateur blogueur, cela lui ressemble tant, *so chic*, et un peu *cheap ;* encore que je ne voie pas très bien ce qu'il pouvait y avoir de *cheap* chez Bernard Delvaille, sinon sa poésie, peut-être, aux yeux des tenants d'un art plus formaliste ou plus moderne (le blog en question, sur lequel je suis tombé par hasard, était un blog de poésie, et d'ailleurs, à cette curieuse pique près, parlait de Delvaille avec une certaine considération).

C'est une drôle de chose que d'aller mourir à Venise, en effet. S'agirait-il d'un suicide ? Le premier vers de Delvaille qui me vienne à l'esprit est celui-ci, mon préféré :

En ce temps-là ma vie ne m'était plus de rien.

Mais non, il ne serait pas allé se suicider à Venise, ce qui me semblerait, c'est vrai, une faute de goût – sur ce point je suis de l'avis du blogueur. Il est associé dans mon esprit à des latitudes beaucoup plus nordiques, à Londres, d'abord, à Scheveningue, et au Danemark. N'est-il pas l'auteur d'une *Élégie de Marienlyst*, qui s'ouvre sur un exergue emprunté à Larbaud *:*

Vivre danoisement dans la douceur danoise ?

Larbaud était notre grand lien, et les garçons, bien sûr. J'ai dû être en correspondance avec lui très peu de temps encore avant sa mort, j'aurais même dit que c'était plus récent que 2006, mais je suis habitué à ce que les années me semblent désormais des mois précipités. Je lui avais écrit pour lui demander son autorisation de citer d'assez nombreux poèmes de lui dans mon *Anthologie de l'amour des hommes.* Il m'avait donné son consentement, mais sans enthousiasme. Il n'approuvait pas le projet. Il m'écrivait que réunir des poètes parce qu'ils aiment les garçons, c'était comme établir un programme de concert où se côtoieraient, pour la même raison, Tchaïkovsky, Saint-Saëns et Poulenc. Je crois même avoir fait de cette réflexion l'un des points de départ de la préface du volume, que j'ai écrite il y a de longs mois déjà, bien que le recueil lui-même soit loin d'être entièrement prêt.

Lundi 17 novembre, neuf heures et demie du soir. Bernard Delvaille n'avait pas un visage avenant, il me semble. Quelque chose en lui tenait à distance, et l'on n'en éprouvait pas de regret. Plus que l'air triste à proprement parler, il avait dans l'apparence quelque chose d'amer, de mal-aimé, d'un peu boudeur, et l'aspect d'un vieux garçon, mais nullement négligé. Ses poèmes confirment cette impression d'un homme malheureux en amour, quoique nombre d'entre eux, et d'ailleurs son *journal*, suggèrent une vie sexuelle (homosexuelle) autrement plus active que ne le laissait supposer son austère aspect de directeur de collections

chez Seghers. Je vois qu'il était né en 1932, il y avait donc entre nous presque une petite génération d'écart, et cela a certainement joué dans l'image que j'avais de lui. C'était un homme mûr quand j'étais jeune homme, et qui me paraissait assez installé dans la profession d'éditeur. Longtemps je n'ai pensé à lui qu'en cette qualité-là et comme anthologiste, et pas du tout comme à un poète ou à un écrivain.

Non, je me trompe, puisque j'ai lu très tôt son petit livre sur Larbaud, qui m'était très familier, et qui l'est resté (je ne serais pas surpris qu'un certain nombre de citations ou d'emprunts, dans *Passage*, vinssent de là). Reste que je ne pensais pas à lui comme à un *écrivain*, plutôt comme à un éditeur (pas du tout pour moi) et à un critique. Ce n'est qu'assez tard que j'ai découvert l'existence de ses vers, et plus tard encore celle de son *journal*, qu'il m'a envoyé et que j'ai lu avec beaucoup d'intérêt, d'émotion parfois, d'amusement et de plaisir.

Je ne crois pas me tromper (mais je me trompe souvent, en ces matières-là…) en écrivant que je l'avais rencontré chez Noel Lee, le pianiste et compositeur américain, né en Chine, qui a passé, pour autant que je sache, la plus grande partie de sa vie en France. Quant à Noel Lee, nous l'avions rencontré peut-être, W. et moi – mais là, les risques d'erreur s'accroissent considérablement –, à travers Aaron Copland qui eut un moment pour W. un faible marqué. Ou bien W. avait-il rencontré Copland (qui était assez rarement à Paris) chez Noel Lee, au contraire ? Je me demande maintenant si ce n'est pas Jean-Claude Darbois (par qui j'ai connu Casimir Estène, l'auteur de *L'Écart*), (et qui fut longtemps (mais plus tard) notre voisin rue du Bac) qui nous avait emmenés chez Noel Lee. Il y avait également dans ce cercle, très présent, un peintre dont le nom m'échappe à présent – non, *Jean-Claude Vigne*, je crois : il m'a suffi d'écrire que je ne m'en souvenais pas pour qu'il me revienne (Jean-Claude Vigne nous agaçait un peu par la grossièreté, que nous jugions affectée, de son langage ; et nous tenions, W. surtout, bien sûr, son art en piètre estime). On croisait également, dans ces quartiers plutôt plaisants, le pianiste Christian Ivaldi, que je trouvais bel homme ou joli garçon, bien qu'il fût, lui aussi, assez nettement plus âgé que moi : il enregistrait avec Noel Lee beaucoup de piano à quatre mains, dont les

œuvres pour cette formation de Debussy et de Milhaud, disques qui sont encore dans ma discothèque.

Noel Lee recevait beaucoup (et reçoit encore beaucoup, peut-être, je n'en sais rien). Il habitait dans le XVIIe arrondissement un appartement assez curieux, très bohème, entre la roulotte et l'atelier, mais au premier étage, et d'ailleurs unique, auquel on accédait par un petit escalier droit, il me semble, presque une échelle, d'une maison en retrait de la rue, sur une cour pavée, ou le long de quelque passage privé. C'était, et c'est encore, je l'espère (d'après mes calculs il a quatre-vingt-trois ans), un personnage très sympathique, très gai, très joyeux, très ouvert, et en cela très différent de Bernard Delvaille mais ils étaient de vieux amis, je crois bien. Noel Lee donnait chez lui deux ou trois fois par an de petites fêtes très réussies auxquelles nous allions souvent, W. et moi ; et auxquelles je suis allé encore, trois ou quatre fois, peut-être, après que nous nous étions séparés, lui et moi. Je me souviens m'y être rendu avec le gendarme Éliézer, il y a une quinzaine d'années, sans doute dans les derniers mois de ma vie parisienne, et y avoir rencontré encore une fois Bernard Delvaille, justement. Nous observant le gendarme et moi, il exposa la théorie, qui m'est restée en mémoire – sans doute parce qu'à l'époque elle m'arrangeait bien… –, selon laquelle c'est entre quarante et cinquante ans qu'un homme exerce la plus grande attraction sur les jeunes gens : il est assez mûr pour incarner la précieuse figure du père de substitution, du guide, du protecteur, du conseiller, du mentor, et il a encore toute sa vigueur physique. Lui, Delvaille, devait avoir une soixantaine d'années, à l'époque, et parlait de cet âge-là, la quarantaine, avec une grande nostalgie. (Cela me fait penser que le gendarme Éliézer, à mon vif regret, a totalement disparu de ma vie depuis de longs mois, j'ignore pour quelle raison : je ne sais plus où le joindre, et lui n'appelle pas.)

Quand nous l'avons rencontré, W. et moi, nous avions l'impression, fausse certainement, que Bernard Delvaille formait avec Marc Cholodenko une sorte de couple, d'une espèce ou d'une autre – ce n'était pas clair, et ce l'est moins encore aujourd'hui. J'imagine que Delvaille était amoureux de Cholodenko, du moins l'imaginions-nous alors, mais nous n'en savions strictement rien, et je n'en sais pas davantage.

Delvaille en tout cas se donnait un mal fou pour lancer son protégé, sa découverte, son poulain, le Rimbaud du Verlaine qu'il aurait voulu être. Il croyait dur comme fer à son génie, en tout cas, et en cela il était un pionnier.

Mardi 18 novembre, dix heures dix, le soir. Je suis travaillé par le remords. C'est à propos de la voiture de ma mère. J'ai dû noter ici que ma mère achetait une voiture. Bien entendu, dans la famille, tout le monde est horrifié. J'ai été consulté pendant deux heures, ce matin, avec exposé précis de l'état des comptes. Ma mère a versé mille euros pour "arrêter l'affaire" avec le garage. La voiture elle-même coûterait dix ou onze mille euros. Il reste vingt mille euros à ma mère de ce que lui a rapporté la vente du studio de Paris. De l'espèce de bourse spéciale (et non renouvelable) que lui a versée la caisse des avocats pour lui assurer une garde de nuit, demeurent deux mille euros seulement. Au rythme où vont les choses, avec ce seul argent-là, le système actuel nous mènera à peine plus loin que la fin de l'année. Avec l'argent du studio, en enlevant la somme nécessaire à l'achat de la voiture, on peut tenir jusqu'en juin. En n'achetant pas la voiture, nous avons une année devant nous. La famille est unanime : il faut s'opposer à cet achat, quitte à perdre les mille euros déjà versés, qui passeront par profits et pertes. On veut mon accord pour des démarches en ce sens auprès du garage, auquel on représentera, menaces à l'appui, en cas de résistance de sa part, qu'il s'est rendu coupable d'abus de faiblesse.

J'ai rejoint le sentiment dominant, mais maintenant je me sens coupable de l'avoir fait. Cette voiture, ma mère s'en fait peut-être une joie ? Elle ne peut certes pas la conduire et d'ailleurs elle n'y songe absolument pas, mais peut-être que l'une ou l'autre de ces personnes qui viennent la voir moyennant finance, dans la journée, ou bien telle ou telle de ses visiteuses amicales, pourrait la conduire pour elle, quelquefois ? Après tout c'est son argent qu'elle dépense.

L'ennui est que cet argent elle en a très peu et que bientôt elle n'en aura plus du tout. Depuis plusieurs mois elle s'est mis dans la tête qu'il

lui fallait non seulement quelqu'un qui vienne chez elle la nuit, mais encore une présence continuelle dans la journée. Cinq ou six personnes se relaient. Toutes ne seraient pas très honnêtes, apparemment. Le cousin qui voit le carnet de chèques, mais ne peut que le *voir* et constater les dégâts, sans avoir le moyen d'intervenir, observe des dépenses de plus en plus en plus nombreuses, pour des bénéficiaires mystérieux. Il y a eu aussi, ces jours derniers, une histoire de calendrier, qui a causé grand émoi dans l'immeuble, et beaucoup fait parler d'elle. Deux hommes se sont présentés chez ma mère pour lui présenter des calendriers. Ce n'étaient ni des pompiers ni des agents de police. Elle n'a pas très bien compris qui ils étaient, mais leur a trouvé bonne mine et bonnes manières, et elle a signé à leur profit, en échange de leur calendrier, un chèque qu'elle voulait de trente euros mais qu'elle les a priés de remplir eux-mêmes, conformément à son usage coutumier. Or, selon le voisinage, il s'agirait de gitans déjà repérés dans le quartier pour leurs interventions auprès de personnes âgées. On ne serait pas étonné que ces messieurs, au lieu d'écrire *trente euros*, aient écrit *trois cents*, *trois mille* ou davantage. Le cousin a forcé ma mère, non sans mal ni sans indignation de sa part (des hommes si parfaitement convenables !), à faire opposition au chèque.

Il est aussi question de chèques pour des courses alimentaires dont le montant dépasserait de très loin le coût réel des très maigres achats rapportés. L'une des femmes qui viennent la nuit est convaincue qu'une ou plusieurs des autres font leurs propres courses grâce aux chèques que leur remet ma mère pour les siennes. Il est vrai que ma mère ne sait plus ce qui a la plus grande valeur, des francs ou des euros.

Moi je ne sais plus ce que j'ai ou non déjà noté ici ; et par exemple que ma mère veut bien venir à Plieux – et c'est considéré à la ronde comme étant de très loin la meilleure solution – mais exige que l'abondant service de garde de nuit qu'elle a mis sur pied à Royat soit reconstitué à l'identique dans cette maison. Or, d'une part, c'est absurde, parce que dans cette maison elle n'est pas seule, qu'on l'entend très bien si elle appelle et que je puis être à son chevet en une minute et demie ; et d'autre part je nous vois mal, nous qui dînons à onze heures du soir, devoir partager nos repas, nos soirées et nos vies avec l'une et l'autre des

“dames de compagnie” de ma mère, comme elle dit. Or si elles sont là le soir, comment ne pas dîner avec elles ? On ne peut pas les envoyer se coucher ! Un solution serait qu’elles dînassent avec ma mère à une heure normale ; mais ce que ma mère préfère dans la vie ici, justement, ce sont nos dîners tardifs, qui reculent l’approche du sommeil, dont elle a peur.

Paris, hôtel L’Aiglon, boulevard Raspail, jeudi 20 novembre, sept heures et demie du matin. Hier, entre Plieux et Paris, j’ai voyagé par temps gris, mais à la fin du jour de très belles lumières hésitantes et torturées se sont abattues sur le Limousin et elles m’ont incité à quitter l’autoroute, peu avant Limoges, pour m’enfoncer presque au hasard dans la campagne. Et de fait, sous des ciels sombres, il y a eu de beaux coups de soleil ultimes sur des pâturages en pente, sur des troupeaux de vaches brunes et lumineuses, sur des rus serpentant entre les noisetiers (je dis *noisetiers* tout à fait au pif, et pour le nombre, étant très infichu de reconnaître un noisetier, sinon à ses noisettes, et ne sachant pas s’il en croît au bord des ruisseaux, dans le département de la Haute-Vienne – ce n’est pas pour mes compétences botaniques qu’on m’aime).

J’ai vu un beau dolmen, qui est je crois celui du Pouyol, près d’Eybouleuf. Il se dresse dans un champ, au sein d’une campagne qui malheureusement inaugure son processus de banlocalisation pavillonnaire, au titre de lointain faubourg de Saint-Léonard-de-Noblat. Et j’y ai photographié à ses côtés mon ombre giacomettienne, mince et longue de dix mètres au moins tant le soleil, qui de toute la journée n’avait jamais été si fort, était bas, sur l’herbe drue, cette fois entre des chevaux.

Par chance il restait encore quelques ultimes rayons pour le haut clocher de Saint-Léonard soi-même, un peu plus loin. J'ai même pu entrer dans la magnifique église, dont la gloire était certes arrivée jusqu'à moi mais que je n'avais, je crois, jamais vue, sinon peut-être dans l'enfance, en passant, entre Clermont et Limoges. À l'intérieur il faisait presque nuit, hélas, mais j'ai pu tout de même admirer le riche déambulatoire, certainement la partie la plus saillante, c'est le cas de le dire, avec le spectaculaire clocher, de cet impressionnant édifice.

En face de l'entrée latérale se dresse un buste de Gay-Lussac – j'oublie son prénom, parce que j'ai *Bruno* dans la tête, le cousin de Mauriac – et derrière le buste, à droite, la maison natale de ce grand homme, plus fameux encore par sa rue parisienne, et par la place qu'elle tint dans les événements de Mai 68, que par ses accomplissements. Je ne me souviens plus très bien de ce qu'il a fait, si tant est que je l'aie jamais su. Un chimiste, non ? Il me semble en tout cas qu'il est marginalement lié aux balbutiements de la photographie.

À propos de photographie un homme, voyant que j'avais un appareil, m'a dit sans autre forme de procès que Saint-Léonard était la plus belle ville de la Haute-Vienne. C'est bien possible. Il semble y avoir autour de l'église un dense vieux quartier, fertile en beaux détails d'architecture. Tout est un peu trop apprêté, à la façon de Figeac, et bien sûr les vieux crépis ont été presque partout arrachés. La partie basse de la ville, sur la Vienne, est assez sinistre malgré son vieux pont. Mais qu'est-ce qui ne l'est pas, un soir de novembre ? Et n'ayant séjourné en ces lieux qu'une petite demi-heure, je ne suis pas qualifié*, if ever*, pour émettre des jugements définitifs.

Àprès Saint-Léonard je voulais rejoindre l'autoroute en traversant Ambazac et ses monts, mais la route qui emprunte le pont du Dognon était coupée – ah, c'est donc par là, le Dognon d'André du Dognon, ami de Jacques de Ricaumont et grande figure de l'homosexualité flamboyante de l'entre-deux-guerres ? – et, par l'effet de déviations successives, je me suis retrouvé, ayant passablement serpenté autour du Taurion, à Saint-Martin-Terressus, qui m'a fait penser à Térésa Cabarrus. *Who exactly* was Térésa Cabarrus ? De toute façon il faisait tout à fait nuit.

Je dois enregistrer aujourd'hui deux émissions, l'une d'entre elles en direct. Mais je commence à m'inquiéter sérieusement de la dérobade des noms propres dans mon esprit. En suis-je aux premiers stades de la maladie d'Alzheimer ? Ayant écouté hier une émission sur Gracq, en roulant, et songeant au *Rivage des Syrtes*, je ne pouvais plus retrouver *Le Désert des Tartares*, ce matin (c'est même cette inquiétude qui m'a tiré du lit). Impossible à présent d'accoucher du nom de l'auteur. On a l'air malin, quand on ne sait pas de qui est *Le Désert des Tartares* ! Si, *Dino Buzzati*, ça m'est revenu en écrivant. N'empêche, c'est préoccupant.

D'un autre côté, mais hélas je ne vais pas avoir le temps de développer, je me demande s'il n'y a pas certaines ressources littéraires, dans ces défaillances de la mémoire, et dans les cheminements, et déviations, là encore, qu'elles impliquent. Je trouvais une espèce de charme, l'autre jour, à toutes les incertitudes liées à mes souvenirs relatifs à Bernard Delvaille, et même à Noel Lee, et aux soirées de la rue… (oubli).

Noel Lee eut sur le tard un ami belge, un jeune musicologue que j'aimais beaucoup, qui est mort du sida, je crois bien, et qui était de Profondeville. *Profondeville, Profondeville…* Nous sommes tous de Profondeville. Et quand nous n'en venons pas, nous y allons.

Paris toujours, hôtel L'Aiglon, dix heures du soir. Aujourd'hui était ma grande journée médiatique. J'ai fait un excellent déjeuner rue de Chevreuse, au restaurant Le Caméléon, avec mon aimable attachée de presse (je n'arrive toujours pas à écrire tout à fait sérieusement "mon attachée de presse"), puis nous sommes allés ensemble à la Maison de la radio.

La première émission était à France Musique, avec François Castang. Il était très courtois et tout s'est plutôt bien passé, la seule déception étant que cette émission, qui en général est retransmise en direct, officiellement, ne sera en fait diffusée que le 31 décembre. Le programme que j'avais choisi est bien sûr aussi peu "31 décembre" que possible, et d'autre part j'y avais inscrit une pièce de Gérard Grisey destinée à marquer le dixième anniversaire presque exact de sa mort, en

novembre 1998. Mais Castang trouve que ça n'a pas d'importance. Nous avons donc fait comme si nous étions en effet le 31 décembre, avec présentation de vœux et tout cela. Ah oui, la date a été choisie en référence à mon *journal*, dont les volumes couvrent une année et s'achèvent chacun le 31 décembre. Castang a dit aussi qu'aucune des pièces du programme que j'avais composé – le début de la sonate pour violon et piano de Castillon, le début de *Into the Twilight* de Bax, deux mouvements de l'*Hebridean Symphony* de Bantock, *Stèle*, donc, la pièce de Grisey en hommage posthume à Dominique Troncin, *The Tyger*, de Blake, "chanté" par Ginsberg à Toulouse en 1982, la première des *Trois Strophes sur le nom de Sacher*, de Dutilleux, et la deuxième pièce (le premier impromptu) des *Fantaisies* op. 116 de Brahms – n'avait jamais été diffusée sur France Musique : j'imagine qu'il faisait abstraction du Brahms, tout de même, ou bien il pensait à l'interprétation par Luba Edlina.

Cette première tâche accomplie, nous prîmes le thé au voisin Zebra, Marie Lafitte et moi, puis nous présentâmes à France Culture pour l'émission de Laurent Goumarre. J'avais dit à mon accompagnatrice que je ne serais pas étonné qu'il s'agît d'un piège, et elle refusait de me croire. *Piège* n'est d'ailleurs pas le mot qui convient, serait-ce seulement parce que j'avais bien vu venir le danger. Car *attaque* il y eut bel et bien, de la part d'un assez joli petit jeune homme à barbe blonde, commis à cet effet et qui selon l'usage établi se mit à lire certaines phrases de mon *journal* en me sommant d'avoir à en rendre compte, du point de vue idéologique il va sans dire. J'ai refusé d'entrer dans le fond du débat et, comme il avait commencé en disant que lui revenait le rôle ingrat du méchant, j'ai dit qu'en effet le rôle qu'il tenait était bien ingrat et qu'il ne faisait pas un joli métier. En privé, et hors antenne, je lui ai dit aussi, très aimablement, en souriant, qu'à mon avis il irait loin, bien plus loin que moi, mais que, malgré tout, j'aimais mieux être à ma place qu'à la sienne. Bref, c'était assez tendu, d'autant que Goumarre lui-même, pour la bonne mesure, est allé ressusciter l'"affaire Camus".

Étaient présents aussi, Dieu merci, en guise de coïnvités, les musiciens du quatuor Arpeggione, dont deux seulement, le couple fondateur, prenaient la parole ; mais tous ont joué la cavatine du treizième quatuor

de Beethoven, ce qui bien entendu a nettement élevé le débat. J'ai pu intervenir à ce propos, ensuite, et au sujet du quatuor *Sonate à Kreutzer*, de Janáček, qui par chance m'est très familier. Les musiciens et moi avons eu, je crois, un excellent rapport, si c'est bien ainsi qu'il faut dire.

La vérité est qu'en fin de partie je n'étais pas mécontent de ma petite personne. Je trouvais m'être assez bien tiré de l'algarade, et me suis même donné les gants de consoler Marie Lafitte, *monattachéedepresse*, *Mona Tascher de Preysse*, qui était furieuse et accablée, et littéralement décomposée, à cause de ce qui s'était passé. Et je suis rentré ici tout à fait serein, plutôt charmé même par l'odeur de poudre.

Apparemment, hélas, je suis à peu près seul dans ma lecture optimiste et faraude des événements. Pierre, appelé à Plieux, a concédé, et encore, un peu pressé par moi, que je m'étais « courageusement battu », ce qui ne présume en rien de l'issue de la bataille telle qu'il l'a entrevue, ou entr'ouïe. Sur le site de la Société des lecteurs, où l'émission avait été annoncée, pas un mot. Et sur celui de l'In-nocence une dame dit « bravo ! », ce qui est bon à prendre mais reflète peut-être plus son accord idéologique qu'une appréciation de ma "performance" ; tandis qu'un autre habitué, qui, il est vrai, me déteste, et réciproquement, n'exprime d'autre opinion que la stupéfaction face à l'incompétence ou à la folie du preneur de son, à propos de la cavatine de Beethoven. Quant à Flatters il a oublié de m'écouter – voilà peu de soutien critique, ou militaire.

Lorsque je trouve que les émissions ont été des désastres, l'opinion moyenne autour de moi, par la suite, est que j'ai beaucoup exagéré, et que les choses ne se sont pas si mal passées que je le dis. Lorsque j'estime au contraire qu'elles se sont plutôt bien déroulées, cela signifie sans doute qu'en fait nous sommes en plein désastre.

L'actuelle victime rituelle de la fureur médiatique est le journaliste Éric Zemmour, qui se commet le samedi soir à l'émission de Laurent Ruquier et qui s'est laissé aller à émettre des doutes sur l'inexistence sacrée des races. Pendant que les meutes sont après lui, peut-être laisseront-elles un peu tranquilles mes mollets. Je suis parvenu à placer deux ou trois phrases sur la réduction de la critique littéraire au statut de tribunal idéologique permanent, et j'ai dit que toutes ces émissions qui,

jour après jour, ne paraissent avoir d'autre fonction que de poursuivre les déviants de la pensée étaient une Halde généralisée. J'ai parlé aussi de la disparition de la campagne et dit qu'en cette banlieue universelle qui se fomente, comme en le règne conjoint d'une classe unique et d'une pensée occupant seule tout le terrain, il n'y avait plus d'ailleurs, plus d'extérieur, nul endroit où fuir. Après l'interprétation de la cavatine de Beethoven j'ai ajouté que le seul ailleurs possible, le seul extérieur qui nous restât, c'était cela, cette beauté parfaite.

Vendredi 21 novembre, dix heures du matin. Eh bien, il semble qu'il s'agisse d'un cas d'auto-aveuglement caractérisé. Les sites censément amis se taisent ou me reprochent d'avoir esquivé le débat. Il n'y a que cette dame de Marseille – juive, au demeurant, elle l'a souvent déclaré – qui s'obstine à me féliciter. Par une jolie spirale de l'histoire, je n'aurai plus avec moi, bientôt, qu'une poignée de juifs.

Sur le site de France Culture on me reproche mon *essentialisme*. Quel malfaisant individu que celui qui est allé inventer l'usage polémique et vulgaire de ce concept ! Il ne faudrait pas dire *les arabes*, *les noirs*, *les écrivains*, *les peintres*, *les Français*, *les homosexuels*, etc., car ce serait généraliser et donc *essentialiser*. Il se trouve que je n'abuse pas de ces pseudo-généralisations, il me semble, et n'en ai émis aucune hier ; mais sans doute en figurait-il dans les phrases soigneusement choisies par mon petit juge. Cependant il faut vraiment être un enfant de dix ans, il me semble, pour ne pas entendre dans de tels vocables *d'une façon générale et de façon sans doute majoritaire, les…* Si j'écris « les Français ont toujours adoré Edgar Poe », il faut vraiment être de la plus extrême mauvaise foi, je trouve, ou de la plus rare stupidité, pour aller comprendre, ou prétendre comprendre, « tous les Français sans exception ont toujours adoré Edgar Poe » et répliquer « mais ce n'est pas vrai, mais ce n'est pas vrai, il y a énormément de Français qui n'aiment pas Edgar Poe, il y a autant d'opinions sur Poe que de Français, sans compter les Français qui n'ont sur lui aucune opinion » – toute chose dont on espérait qu'elles allaient sans dire (sauf, à vrai dire, l'opinion selon laquelle il y aurait autant d'opinions sur Poe ou sur n'importe quoi que de Français

(ou que de –, ou que de –, ou que de –), laquelle est très exagérément optimiste dans sa sous-estimation du mimétisme et de la paresse intellectuelle).

Au fond Pierre est extrêmement utile, en plus de tous ses autres charmes et vertus. Il voit bien comme va voir le monde, il entend bien comme il va entendre. Il avait parfaitement raison dans son extrême réserve d'hier, et c'est à juste titre que, sans y prétendre, il m'a sévèrement rabattu le caquet.

Pour comble de malheur, j'ai à peine fermé l'œil : soit que cette petite affaire m'ait plus troublé que je ne veux bien l'admettre, soit que le changement dans mes habitudes impliqué par un déjeuner et pas de dîner ait grandement perturbé mes rythmes.

Onze heures et quart, le soir. La journée se termine bien plus heureusement qu'elle n'avait commencé. D'abord j'ai eu la joie de trouver Finkielkraut, à qui j'ai rendu visite à la fin de l'après-midi, en bien meilleur état que je ne l'avais supposé. Je croyais me rendre auprès d'un malade encore sérieusement affligé, allongé sur un canapé ou un sofa à défaut d'être dans son lit ; au lieu de quoi c'est lui qui m'a ouvert la porte du bel appartement que Sylvie et lui habitent depuis un an ou deux à deux pas du Luxembourg, au dernier étage d'un riche immeuble post-haussmannien. Il était très habillé, tout à fait "debout", à telle enseigne qu'il est même sorti avec moi, à l'issue de ma visite, et que nous sommes de concert allés chez Tschann, lui pour y acheter *Mon amie Nane*, sur mes conseils – il se plaint d'avoir des difficultés à lire, et que tout l'ennuie –, moi ce livre sur Toulet que Beigbeder vante si fort et que je crois bien, après deux ou trois coups d'œil, trouver bien décevant : rien, en tout cas, de la bonne biographie "à l'anglo-saxonne" que j'avais espérée.

Deuxièmement l'affaire de l'émission d'hier n'a plus tout à fait la même tournure que ce matin. Le site de la Société des lecteurs continue de se taire, comme sous le coup de l'accablement, et sur celui de l'Innocence dominent les reproches et les réserves à mon égard – l'émission

n'avait aucun intérêt, rien ne s'y est dit, elle n'a aucun contenu, etc. En revanche, sur le site de France Culture, le ton a nettement changé. Les premiers commentaires me reprochaient mon "essentialisme", et de venir à des émissions si je ne veux pas qu'on parle de moi ; tandis qu'aujourd'hui on peut lire des choses comme :

« Quel bonheur d'entendre la légéreté, l'élégance, la liberté d'esprit de Renaud Camus, mais surtout d'apprécier le flegme avec lequel il renvoie dans les cordes les petits chiens de garde chargés de le chapitrer au nom de la bien-pensance du moment !

« Les vrais écrivains sont intempestifs. »

Troisièmement est arrivé Pierre, pendant que je recopiais ce qui précède.

J'ai passé la journée au Louvre et vu, outre force salles passionnantes, les expositions Mantegna et Abildgaard – peintre danois de l'époque néo-classique (1743-1809) dont je n'avais jamais entendu parler et qui m'a plutôt plus excité, c'est affreux à dire, que le prévisible Mantegna et ses précurseurs, compagnons et suiveurs : le *Saint Sébastien* d'Aigueperse, bien sûr, mais ce tableau doit beaucoup à Aigueperse qu'il a pourtant quittée en 1910 (extraordinaire pouvoir de rémanence d'un grand tableau : quand j'étais enfant et chaque fois que nous passions à Aigueperse, on me parlait du *Saint Sébastien* de Mantegna, qui avait été là quatre siècles durant et qui, bien sûr, n'y était déjà plus depuis longtemps ; n'importe, il rayonnait encore sur la petite ville et sur la campagne environnante, aux confins arverno-bourbonnais).

Samedi 22 novembre, huit heures et quart, le matin. Mais enfin, cette exposition Mantegna, je l'ai un peu vue par obligation, sous la pression. Tout le monde vous dit :

« Vous allez voir l'exposition Mantegna, j'espère ? »

Bon, bon, bon… Et vous la verriez de toute façon, si vous passiez quinze jours à Paris, ou bien y habitiez ; tandis qu'en l'occurrence c'est un peu par devoir. D'abord je ne vois pas très bien comment on peut faire

une “grande” exposition Mantegna : il n’y a pas tant de tableaux, tout de même, et l’essentiel de l’œuvre, ou de ce qu’il en reste, n’est pas déplaçable. Et donc on fait ce que j’avais bien prévu qu’on allait faire, on fait sans le dire une grande et longue et un peu fastidieuse exposition “Mantegna et son temps”, avec force présumés précurseurs, compagnons de route et suiveurs, dont ce raseur de Corrège, qui déjà n’est pas très bon quand il est bon, à mon avis, mais qui est franchement mauvais lorsque, à ses débuts, il imite Mantegna.

Bien entendu il y a quelques chefs-d’œuvre, et quand ce ne sont pas des tableaux entiers, ce sont des visages, des rochers, des villes sur des rochers et des cheminements vers ces villes, et comment dit Bonnefoy, déjà, mais c’est à propos de Titien, « vers la plénitude entrevue » ? N’empêche, on regrette ces jours glacés d’hiver, dans la jeunesse et l’Italie, où seuls avec le guide on se gèle d’une salle à l’autre, en le palais Saint-Georges de Mantoue.

Est-ce bien Saint-Georges ? Mais voici que le voyageur se réveille – tant pis pour Mantègne (hier au Louvre, j’ai photographié, mal, hélas, le beau Montaigne de Jean-Baptiste Stouff, assez *vraisemblable*, je trouve – l’idée d’une “National Portrait Gallery”, en France, c’est le dix-huitième siècle qui l’a entretenue ; le Corneille de Caffieri est très bien aussi).

Dimanche 23 novembre, huit heures moins vingt, le soir. Hier c’était l’exposition “Nolde” le matin, l’exposition “Picasso et les maîtres” l’après-midi (et nous avons dîné chez Paul Otchakovsky et Emmelene Landon) ; aujourd’hui, les portraits de Van Dyck au musée Jacquemart-André, puis “L’esprit Mingei” et “Les Arctiques” au quai Branly (et nous allons dîner chez Flatters). Je suis perpétuellement à la veille de deux grandes décisions culturelles : changer mon abonnement au *Monde* sur papier pour un abonnement au *Monde* par voie webmatique (mais cette fois-ci j’attends pour cela que “les fêtes” soient passées car ma mère quand elle vient à Plieux aime beaucoup avoir “le journal” et le consulterait beaucoup plus difficilement sur ordinateur) ; et renoncer aux “grandes expositions”, qui ménagent les pires conditions possibles pour

voir les tableaux (mais tout de même sont utiles pour préciser ou affiner l'idée qu'on a d'un artiste).

J'étais très impatient de voir "Nolde", car je croyais aimer beaucoup Nolde. En fait ce n'était pas exactement cela. J'avais depuis longtemps remarqué, à voir dans les musées allemands ou danois deux, trois ou quatre toiles de Nolde, qu'il s'agissait d'un artiste important dont je déplorais qu'il ne fût pas plus connu en France. J'étais conscient de son importance : ce n'était pas tout à fait la même chose que de l'amour (parler ici de la caricature, quand j'aurai le temps).

Cela dit, j'aime tout de même énormément ses paysages ; et j'admire la plus grande part du reste.

Paris toujours, hôtel L'Aiglon, lundi 24 novembre, huit heures du matin. Hélas je ne dispose jamais, pour tenir ce *journal*, que de petits quarts d'heure ici ou là, et j'ai du mal à mener le moindre raisonnement à terme, si tant est que je produise jamais des *raisonnements* – à aller jusqu'au bout, disons plutôt, des *sujets* qui se présentent (mais pas au sens de *problèmes*).

J'ai toujours été conscient, même quand je votais à gauche, d'avoir un "imaginaire" de droite, ou peut-être faut-il plutôt dire *bourgeois*, ou *pseudo-aristocratique*. Claude Durand, parce que Plantu a été son allié et peut-être même le mien dans divers combats qu'il a menés (Pierre me dit que vient de paraître une biographie d'Edwy Plenel, *té*...), Claude Durand n'aime pas trop que, dans ce *journal*, je critique le caricaturiste du *Monde* ; et une fois il écrivait en marge :

« C'est peut-être tout simplement que vous n'aimez pas la caricature ? »

C'est peut-être cela, en effet – qui d'ailleurs ne recouvrirait pas exactement l'observation précédente, car il y a ou il y avait (maintenant plus personne n'est à droite, même pas *Le Figaro*) autant de caricaturistes de droite que de gauche ; et il me semble que j'aimais bien Caran d'Ache, quand j'étais enfant. Je n'aime pas ce qui enlaidit, voilà ; et dans ce domaine mes tendances *vieux con*, qui prospèrent à présent que je leur

ressemble, étaient déjà manifestes *depuis tout gamin*, comme je crois qu'on dit. Ainsi je n'ai jamais compris la pulsion qui pousse à colorier de noir une dent des modèles, sur les affiches du métro, ou à mettre des moustaches à la Joconde, ou de gros nez bourgeonnants aux personnages de bandes dessinées. J'ai une horreur peut-être disproportionnée – plus forte, en tout cas, qu'elle ne l'est chez la plupart des autres humains – du vandalisme, des papiers gras dans les jardins publics, des papiers gras où que ce soit, des tags, des graffiti, des rayures sur les vitres du métro, de tout ce qui souligne et accélère le pourrissement, l'usure, le vieillissement, la trivialité de la commune condition humaine. J'aime – et c'est ce que j'attribue peut-être à tort à l'"imaginaire" de droite – tout ce qui est "royal", solennel, large, pompeux, formalisé, stylisé, immaculé. Je me faisais ces réflexions, une fois de plus, en passant d'un étage à l'autre du Grand Palais, avant-hier, entre les deux parties de l'exposition Nolde ; et en constatant l'espèce de dégoût et la fureur que m'inspirait une bouteille vide abandonnée par un visiteur au pied de la rampe, au beau milieu de ces ostentatoires déploiements de marches symétriques et de volutes de fer forgé du plus pur nouille, dont elle venait gâcher, ou ridiculiser, selon les points de vue, la solennelle harmonie contente d'elle. Et je me disais que cette bouteille était du même ordre que ce que je n'aime pas (mais vraiment il me semble que cette réserve est de l'ordre du *goût*, du goût personnel, et donc ne constitue en aucune façon une critique, un jugement de valeur péjoratif) dans une partie, *une assez large partie*, de l'art de Nolde : la tendance à la caricature, la pente à faire des *trognes* (les *trognes*, voilà ce que je déteste, et les *trognons* plus encore…), la pulsion, sinon d'enlaidir, du moins de souligner la laideur des visages, des expressions, des attitudes, des traits : c'est sensible dans ses "caricatures" de montagnes, au tout début, dans ses "géants de la montagne" ; mais sensible encore dans ses scènes de nuit berlinoises, beaucoup plus tard.

Pierre, qui pioche le catalogue, me dit que l'artiste français favori de Nolde, comme par hasard, c'est Daumier – que j'admire beaucoup, beaucoup, mais que je n'*aime* pas spécialement.

Cependant, plutôt que d'"imaginaire" de droite ou de gauche, peut-être faudrait-il parler d'origine sociale, réelle ou fantasmée. Je n'ai pas le

temps, je n'ai pas le temps : Pierre est levé, il est sous la douche, il nous faut aller prendre notre petit déjeuner si nous voulons ne pas prendre la route trop tard, et avant de prendre la route régler cet hôtel, ce qui en général suscite des difficultés quand une partie, mais une partie seulement des frais, est prise en charge par une puissance invitante extérieure, en l'occurrence Fayard : les hôtels préfèrent invariablement un tiens à deux tu l'auras, et ils ne sont jamais sûrs que l'inviteur a dit *une nuit*, *deux nuits*, *avec le petit déjeuner* ou sans lui – il y a presque toujours des problèmes de cet ordre, dans mon expérience. Alors discuter la question des classes, qui est déjà bien casse-gueule quand on a tout son temps… – ce sera pour une autre fois.

Plieux, mardi 25 novembre, dix heures moins vingt, le soir. Nous sommes rentrés hier en passant par Nohant, que nous avions déjà visité en 2003 et, pour ma part, en 1959 ou 60, sous la houlette d'Aurore Sand, fille de Maurice Sand et petite-fille de George, morte à quatre-vingt-quinze ans en 1961. En chemin nous avions également aperçu le château de Châteauneuf-sur-Cher que j'avais également visité enfant, ou adolescent, peut-être au cours du même petit voyage avec mes parents. Châteauneuf appartenait alors à la famille de Maillé, et l'enfilade de ses salons contenait un très impressionnant mobilier. Aujourd'hui l'édifice paraît assez délabré, surtout du côté par lequel on accède à lui, celui qui ne regarde pas la rivière. Il y a beaucoup de carreaux cassés, certains fenestrages sont brisés, l'herbe pousse drue entre la façade et le portail rouillé, qui semble n'avoir pas joué depuis longtemps. Ainsi l'entrée dans la sphère du tourisme ne suffit pas à protéger un édifice. Il peut en sortir. Châteauneuf dans les premiers mois de la Cinquième République avait produit sur moi grand effet. Aujourd'hui qu'on fête le demi-siècle du régime, ce château a l'air d'un grand malade. Que s'est-il passé ?

On croit le patrimoine sauvé et définitivement protégé une fois qu'il est officiellement reconnu comme patrimoine. Mais c'est se faire bien des illusions, semble-t-il. Le château de Lignières, un peu plus loin, un peu plus au sud, au sud-*ouest*, est dans une situation très comparable, aussi périlleuse, aussi menacée. Il est pourtant l'œuvre de François Le

Vau, et Le Nôtre avait dessiné pour lui des jardins qui ne furent, il est vrai, jamais concrétisés.

Je commence à vivre entièrement dans le relief du temps : tout m'apparaît en double, en triple, la profondeur de champ, parfois considérable, étant prodiguée complaisamment par les années. Quelle chance est la mienne de n'être pas mort jeune, ainsi que j'étais, statistiquement, au sein de ma génération, plus ou moins programmé pour cela. Vieillir est certes contrariant, mais je suis tout de même bien content de n'y avoir pas échappé. C'est une expérience du plus haut intérêt, bathmologique au possible ; et même, par bien des côtés, très poétique.

À Lignières, dans le Cher, comme à Boussac, dans la Creuse, j'allais avec mes parents à des concours hippiques, à la fin des années cinquante et au début de la décennie suivante – je ne crois pas qu'à ces concours hippiques j'aie jamais participé, réservant mes talents pour des épreuves (encore) plus modestes ; je me contentais d'être spectateur. De ces manifestations rustiques et équestres je garde un souvenir assez vif mais chaque fois très isolé, hors contexte. Je me rappelle que le cheval le plus admiré, dans ces épreuves, se nommait Incitatus. Et je me rappelle aussi, ce qui m'a été confirmé aujourd'hui par une rapide enquête webmatique, que le château de Lignières appartenait au prince Xavier de Bourbon-Parme, frère de l'impératrice Zita, reine de Hongrie ; et beau-frère, si je ne me trompe, de la grande-duchesse Charlotte de Luxembourg. Il était devenu en 1936 le chef du mouvement carliste. Prétendant (passif ?) au trône de Parme et au trône d'Espagne, il a eu pour fils et "successeur", dès avant sa mort en 1976, Hugues de Bourbon-Parme, alors époux de la princesse Irène des Pays-Bas, et qui a beaucoup fait parler de lui, dans les années d'après 1968, comme chef trotskiste, ou maoïste, je ne sais plus, quelque chose comme ça, en tout cas, des carlistes dont il provoqua la scission (comme si ces malheureux avaient eu besoin de cela !). Carlistes d'un bord ou de l'autre, partisans ou adversaires de ce Charles-Hugues, se sont tiré les uns sur les autres sur leur montagne sacrée, lors d'un de leurs rendez-vous annuels.

Ce prince aventureux et un peu ridicule (il n'avait pas le physique de l'emploi, si je me souviens bien…) vit encore, certainement. Qu'est-il

devenu ? Est-il le propriétaire de Lignières ? Ce pauvre château, comme Châteauneuf, file un mauvais coton. La grille qui y donne accès est cadenassée et, derrière elle, au loin, il semble dépérir, bien qu'il ait encore assez fière allure.

La courte rue qui y conduit, de la place de la halle, s'appelle *rue Colbert.* Le principal ministre de Louis XIV serait en effet devenu propriétaire de Lignières en 1683 (l'année de sa mort), et sa famille serait restée en possession jusqu'en 1787, date à laquelle l'auraient acheté des Bourbons, en l'occurrence des Orléans, dont les Bourbon-Parme l'auraient hérité je ne sais comment. Dans la curieuse basilique néo-gothique de Châteauneuf, parmi d'innombrables plaques de marbre blanc offertes en ex-voto, et la plupart d'origine plus populaire, on en voit une qui est due à une marquise de Colbert demeurant à Ainay-le-Vieil – au château, j'imagine, que je visitais ou du moins voyais sur mes quinze ans, de même que Châteaumeillant ou Culan.

Mercredi 26 novembre, neuf heures et demie du soir. Tout s'est mal passé, aujourd'hui. Sur la place du village, au retour d'une promenade aux deux clairières, c'est-à-dire d'une petite promenade écourtée à cause d'une rendez-vous que j'avais à la banque, nous sommes tombés sur les Aeberhard, qui travaillaient à l'installation de la crèche, et sommes allés les saluer pour admirer un vaste panneau peint, déjà en place et seul à l'être, figurant la campagne romaine – le thème de la fameuse "ronde des crèches" du canton de Miradoux, cette année, ce sont "les civilisations antiques", et Plieux, parmi elles, a choisi Rome.

Les Aeberhard étaient en compagnie d'un monsieur que je ne connaissais pas et que j'ai salué d'abord en me présentant, parce que les Aeberhard étaient alors occupés ou parlaient déjà à Pierre – pas immédiatement disponibles pour un serrement de mains, en tout cas. Ce monsieur s'est nommé comme je l'avais fait, et c'était M. de La Guéronnière, notre nouveau voisin, qui a repris cette année, avec sa famille, la chartreuse de Plieux, précédemment propriété de son oncle ou grand-père ou beau-grand-père M. de Rigaud, mort en 2005, si je ne me

trompe. J'avais déjà parlé au téléphone à M. de La Guéronnière, mais l'avais à peine entrevu, ou pas du tout, et en tout cas ne le reconnaissais pas. Je l'aperçois quelquefois de mes fenêtres, dans son parc, mais de si haut que son visage ne m'est pas familier. Surpris, car je n'avais pas du tout imaginé que ce fût lui, j'ai dit bêtement :

« C'est absurde, nous habitons à deux pas et ne nous connaissons pas… »

Or il y va beaucoup de ma faute si nous ne nous connaissons pas, car il m'avait appelé quand il s'est installé et m'avait alors plus ou moins proposé, je crois bien, de me faire visite, selon le bon usage. Mais, si ouverture il y avait ce jour-là, j'avais choisi de ne pas l'entendre, sans doute parce que j'avais, comme d'habitude, ce que j'appelle *un travail fou* – des épreuves à retourner au plus vite, par exemple, ou quelque chose comme cela.

Démonté par cette rencontre inattendue, mal engagée et importante (après tout nous allons vivre dans le même village de quarante habitants, ce monsieur et moi), j'ai oublié de serrer la main des Aeberhard, puis pensé à la lui serrer à lui, et oublié de la lui serrer à elle, ou plutôt, l'affolement gagnant, cru que je l'avais déjà fait. Bref, tout allait de mal en pis. Les choses auraient pu s'arranger, mais M. de La Guéronnière a dit « Bon, je vous laisse » ou « Je vais y aller », ou quelque chose comme ça, et il est en effet parti, me quittant sur l'impression d'une rencontre complètement ratée, en majeure partie par ma faute.

Pierre n'a aucune complaisance, dans ces cas-là. Il n'est pas du genre à minimiser les problèmes à seule fin de m'apaiser. Au contraire, il partage tout à fait mon sentiment d'une entrevue catastrophique, et n'exclut pas, en réponse à ma question inquiète, que notre nouveau voisin soit déjà fâché. Un observateur extérieur jugerait sans doute cet incident insignifiant. Peut-être n'y a-t-il même pas eu d'incident du tout. Toujours est-il que c'est bien assez pour irriter les nerfs d'un timide, d'un maladroit ou d'un "petit mental" (comme disait le père de Christian Boltanski) de ma sorte.

Les épreuves (naines au regard de celles des malheureux de la terre, certes, mais ce *journal* est là, aussi, pour relever l'insignifiant et apaiser

les agacements nés de l'*infra-signe* (pour employer cette fois-ci un des mots favoris de Flatters)) de la journée n'étaient pas terminées. Nous avons dû rentrer très vite à la maison pour en repartir presque aussitôt, car Pierre me conduisait gentiment à Fleurance où j'avais, comme je l'ai dit, un rendez-vous à la banque. Il m'a laissé là-bas à la porte de l'agence, devant se rendre lui-même à la "jardinerie", si c'est bien le nom, pour y acheter des buis ou des aliments pour les buis (nous faisons une énorme consommation de buis, sans grand résultat car le taux de mortalité est énorme, sur notre mauvais terrain). Las, à peine avais-je passé la porte de l'agence, je constatai qu'on s'étonnait de m'y voir. N'avais-je pas entendu le message laissé sur mon portable ? Car j'ai un portable, impossible de le cacher plus longtemps à ce *journal* – non, sans doute le lui ai-je déjà avoué, et lui ai-je expliqué que ma sœur avait exigé cet achat de ma part, une fois que je partais en voyage, afin qu'elle puisse me joindre s'il "arrivait quelque chose" à notre mère, selon l'expression consacrée. De l'appareil je ne me sers qu'en voyage, et suis d'ailleurs bien content, alors, de le trouver quand il s'agit de réserver des chambres d'hôtel. Mais, le reste du temps, j'oublie totalement que je le possède et ne l'utilise jamais. Je n'en connais même pas le numéro, que je n'ai pour ainsi dire jamais eu l'occasion de donner à personne. Cependant la banque l'avait, elle, sans doute en souvenir de mes démêlés de carte bleue, l'année dernière, en Angleterre et dans le pays de Galles. Elle l'avait et s'en était servie, donc, pour me prévenir aujourd'hui même que la personne avec qui j'avais rendez-vous, Mlle B., ne se sentait pas bien du tout et rentrait chez elle ; et, en conséquence, ne pourrait pas me recevoir.

Bien entendu, sachant à peine que j'ai un portable et ne m'en servant à peu près jamais, je sais encore moins qu'il a un répondeur. Étant beaucoup à la maison aux heures polies de téléphonage, je consulte très rarement le répondeur de l'appareil fixe, ici, et quant à celui du portable je serais bien empêché, techniquement, de le faire. Je n'avais donc aucune raison ni moyen de savoir que Mlle B. me faisait faux bond. Et je n'étais pas autrement ravi de le découvrir alors que j'avais fait et me préparais à faire en sens inverse vingt kilomètres pour la rencontrer, au grand dam de mon après-midi de travail et même bien davantage, car…

Jeudi 27 novembre, dix heures moins le quart, le soir. ... et même bien davantage car… *Damn if I know*...

Enfin : l'auteur voulait probablement dire, sans l'admettre tout à fait, qu'étant rentré de voyage lundi dans la nuit, et ayant ce rendez-vous mercredi après-midi, dont il savait bien, placé comme il l'était (le rendez-vous), qu'il lui ferait perdre une demi-journée, il s'était sans doute plus ou moins dit, plus ou moins consciemment, qu'il ne se remettrait vraiment au travail qu'*après* lui, c'est-à-dire jeudi matin – la paresse invente sans cesse de telles excuses, ou bien c'est la faiblesse des nerfs qui les lui impose.

Je ne suis pas absolument sûr de mériter, dans le *Guinness Book of Records*, le titre d'écrivain le plus prolifique de mon temps, ou de meilleur pisseur de copie, mais ce qui est certain en revanche c'est que jamais autant de livres – nous devons en être à peu près à soixante-quinze –, ni si gros (dans l'ensemble), n'auront été écrits, et sans le moindre nègre, par un type aussi paresseux.

En ce moment c'est sur le malheureux *Loin*, ex-*L'Écart*, que s'exerce le plus assidûment ma paresse. À cette entreprise je donne toutes mes journées, officiellement, mais *toutes mes journées*, dépouillées de leur eau de mauvais jambon et de leur air de mauvais yaourt, ou l'inverse, donnent à peine une petite heure de *vrai* travail quotidien. Je ne suis pas fait pour écrire des romans. J'avance à peine d'une ou deux pages par jour, et, qui pis est, mauvaises. C'est la photographie qui dévore le plus clair de mon temps – même pas l'art d'en faire, mais la tâche (qui, elle, ne m'ennuie en aucune façon) de l'administrer, de la classer, répertorier, mettre en ligne. Je ne suis pas un bon photographe. Mais j'aime à croire que *Le Jour ni l'Heure*, qui est devenue la principale de mes occupations, "transcende" la photographie et relève, à tout le moins, d'un genre mixte.

Aujourd'hui sont tombés sur moi d'autres soucis, que j'ai cru graves un moment et qui me mettaient, en tout cas, au chômage technique. Ce clavier, sans crier gare, s'est mis à produire des *q* quand je tapais des *a*, des *w* quand je tapais des *m*, des points d'exclamation quand je tapais des

l (je ne suis sûr que de la première substitution, les autres sont citées à titre d'exemple). J'ai pensé que ce pauvre appareil, qui fonctionne tout de même dix ou douze heures par jour tous les jours que Dieu fait depuis trois ou quatre ans, car j'ai la paresse ordinateuse, et webmatique, avait, de fatigue, rendu son tablier. Il allait falloir le remplacer – une affaire de trois mille euros, je l'ai vérifié vendredi dernier dans l'officine de l'avenue du Général-Leclerc, à Paris, où il a été gratifié de deux nouvelles *barrettes-mémoires* (et où le technicien-vendeur m'a tout de même dit qu'à son avis j'avais encore « un ou deux ans de bon » (quant audit)). Trois mille euros, juste au moment où… ! (Mais c'est toujours « juste au moment où… »).

Christian Combaz, une fois de plus, avec l'extraordinaire générosité coutumière qu'il a de son temps et de son attention, m'a tiré d'affaire et de souci à distance, de son directorat milanais. Les symptômes que je lui décrivais, et qui me semblaient affolants, lui étaient connus. Au beau milieu d'une phrase (d'un communiqué du parti de l'In-nocence sur la "diversité", un peu *hard*, de sorte que l'idée m'avait traversé l'esprit – aux ignorants, tout est possible – d'un sabotage d'origine idéologique…), j'avais, par l'effet de quelque mystérieuse mauvaise manœuvre, quitté le système "azerty", ou français, et j'étais passé dans un exotique système parallèle, *hongrois*, suggérait Combaz (qui a l'imagination très magyare, et écrit un livre sur Budapest), mais plus vraisemblablement anglo-américain. Guidé par mon maître, en deux ou trois manipulations je suis revenu aux conséquences familières de mes touches.

Combaz, qui connaît mon intention, et qui l'approuve fort (d'autant plus qu'il me voit très bien lui servir de marchepied, ce qui serait en effet la moindre des choses), de me présenter à l'Académie française au siège de Robbe-Grillet dès qu'il sera proclamé vacant, m'a dit que c'était exactement le dessein, aussi, d'un de ses récents visiteurs à Milan, Pascal Thomas. À vrai dire, je ne savais pas très bien qui est Pascal Thomas – un cinéaste, m'a appris Combaz, et l'auteur, entre autres films, de *Pleure pas la bouche pleine.* Il estimerait, d'après mon informateur, qu'il serait normal qu'au réalisateur Robbe-Grillet succédât un autre réalisateur, d'autant que le cinéma est peu représenté sous la Coupole. Je connais mal les mœurs académiques (terriblement correctes, je le crains), mais je vois

mal l'illustre compagnie passer sans transition de *Marienbad* ou de *L'Homme qui ment* (pour citer un film qui soit vraiment *de* Robbe-Grillet) à *Pleure pas la bouche pleine…*

***

Après Lignières nous sommes passés au tout voisin château du Plaix, lundi dernier, et, non sans quelque difficulté, avons fait le tour de ses douves. C'est un assez…

Vendredi 28 novembre, dix heures moins le quart, le soir. ... joli manoir d'un peu toutes les époques, qui appartient, d'après ce que je comprends, à une association régionale de théâtre ou de musique, ou les deux. Il est très différent selon les angles qu'on le considère (cette phrase passerait sans doute pour fautive, mais je la crois correcte). Quand on arrive sur lui il est de silhouette très romantique et pittoresque, petite forteresse médiévale au milieu de ses eaux, largement revue au XIXe siècle. Mais, au nord, c'est une gentilhommière du XVIIe ou du XVIIIe siècle, qui a gardé son magnifique crépi d'époque.

Un peu plus tôt, entre Châteauneuf et Lignières, nous avions vu la petite église romane de Montlouis, au centre de son minuscule village. Le chapiteau de gauche de son portail figure de gros chats à tête ronde, qui tirent la langue. Ou bien sont-ce des lions vraiment très approximatifs ? Non, ils auraient au moins une crinière.

Et nous nous sommes approchés d'un séduisant Plessis, mais pas assez près à mon gré, ni pour le photographier.

Cependant ce Berry du Cher, au moins selon cet itinéraire-là – Trouy, Arçay, Châteauneuf, Lignières –, m'a semblé assez triste et plat. Il est vrai que c'était par un jour sombre de novembre. Mais cette campagne, pour mon goût, manque de relief. Châteauneuf-sur-Cher, la ville, paraît bien déprimée, comme son château. Une affreuse station-service blanche (sous un beau toit ancien), en plein milieu de tout, sur le Cher, gâche

toutes les vues sur la rivière et sur la haute demeure des Maillé. Or ce garage lui-même est abandonné. Peut-être en profitera-t-on pour le dépeindre ?

Ah, et nous sommes entrés, toujours dans Châteauneuf (je suis ici revenu en arrière), dans la grosse basilique qui est l'autre monument considérable de cette bourgade. Elle s'appelle Notre-Dame-des-Enfants. Elle a été édifiée, entre 1869 et 1878, par l'entregent d'un curé qui eut l'idée de demander à tous les enfants de France une petite contribution pour son église. Il la leur a dédiée. On ne peut pas dire qu'elle soit très jolie, mais elle le deviendra peut-être, et, en attendant, elle fait un certain effet. Elle est tapissée, en guise d'ex-voto, de plaques de marbre toutes semblables, sauf quant à l'inscription, et encore : beaucoup remercient pour des guérisons, beaucoup aussi pour des succès aux examens, quelques-unes pour la conversion d'un « fils impie et libertin ». Mais de nouveau il faudrait de l'argent, beaucoup d'argent, pour des travaux de restauration – et, cette fois-ci, il ne doit pas être facile à trouver : ni la cause ni l'édifice ne sont bien en accord avec l'esprit du temps…

Il faudrait de l'argent partout. À côté de nous devant le portail cadenassé du château était garée une camionnette vieillissante d'où nous avons vu sortir une femme aux longs cheveux gris qui s'est peignée comme elle pouvait dans le rétroviseur. Sans doute avait-elle couché là, malgré le froid. Beaucoup de gens dorment dans leur voiture ou leur van, leur roulotte.

« La pauvreté est terrible », a dit Pierre, ou quelque chose comme cela, non, mieux que cela, qui m'a beaucoup frappé. Et si l'on en croit les nouvelles elle va beaucoup se répandre et s'aggraver. Pendant ce temps j'essaie d'obtenir un prêt pour faire ajouter des balcons sur la façade est, ici, et aussi pour faire remonter les deux ou trois pierres qui sont tombées de la voûte la plus haute de la tour. Pourtant je n'ose pas ouvrir les factures de l'assureur, et ce matin même nous a été livré automatiquement un plein de gaz, pour la chaudière. J'ai commandé aussi, il y a maintenant deux mois de cela, de nouveaux rayonnages pour faire une bibliothèque au premier étage, annexe de celle du second, celle où j'écris. Le menuisier ne bouge pas, bien que je lui aie versé un tiers du montant de son devis. Je ne le relance pas, car je ne suis pas impatient

d'avoir à le payer. Ma situation n'est pas beaucoup plus assurée que celle de tous ces Français qui disent avoir grand-peur pour leur avenir, et de finir sous les ponts (on dit de nos jours : *devenir SDF*). Néanmoins nous sommes des privilégiés, comme dit ma mère. Chaque fois qu'elle se plaint de ceci ou de cela, ou me parle de ses soucis, elle ajoute :

« Mais enfin ne nous plaignons pas : nous sommes des privilégiés. »

Dès qu'on entre dans l'Indre, et toujours selon cet itinéraire particulier (je suis guetté de tous les côtés par ceux, et ils sont innombrables, qui ne veulent pas qu'on généralise, ou, pis encore, *essentialise ;* et qu'on dise *les Français*, *l'Indre*, *les chauves*, *les arabes*, *les juifs*, *les noirs*, *les blancs* (pour les blancs, au moins, on est tranquille, sur eux on peut dire à peu près ce qu'on veut)), le paysage s'améliore sensiblement, sans devenir pour autant très gai, toujours sous le même ciel plombé de novembre. Nous vîmes tant bien que mal, mais plutôt mal que bien, le château d'Ars, où fréquentait George Sand, et Nohant soi-même, que nous revisitâmes. Il n'y a à en dire que du bien.

Maison ou château, l'édifice n'est pas particulièrement joli, sans être laid non plus, malgré la double verrière de l'atelier de Maurice Sand qui jaillit du toit à l'est et à l'ouest [*interruption*]…

Samedi 29 novembre, minuit moins dix [*tentative de reconstitution d'une entrée perdue par suite d'une fausse manœuvre informatique*]. … De toute façon la silhouette générale de l'édifice est un peu lourde. La séduction qu'on lui trouve, et qui est très agissante, vient bien sûr de George Sand et des plus réguliers de ses hôtes, Chopin, Delacroix, Flaubert, Tourgueniev. Mais elle tient aussi à l'élégance et à la beauté des volumes, des espaces, des salles, de la décoration et des agencements intérieurs tels que les a disposés le XVIIIe siècle (la construction aurait eu lieu entre 1767 et 1770), habités George Sand, disposés Aurore Sand, sa petite-fille ; et tels que les entretient de nos jours, avec beaucoup de réserve, de soin et de goût, le département de l'Indre.

Je n'ai malheureusement pas pu prendre de photographies dans les différentes pièces, c'est interdit. J'ai néanmoins réussi une ou deux

images de la plus attrayante d'entre elles, peut-être, la salle à manger, en braquant sur elle mon appareil à partir du jardin et des quelques marches du perron : l'angle un peu bizarre de la prise de vue, le reflet des arbres du parc sur les panneaux de la porte vitrée, la faible lumière d'une grise après-midi d'automne (mais il y a eu tout de même dix minutes de soleil, au crépuscule) donnent à la scène un caractère fantomatique assez approprié, je crois, aux illustres défunts pour lesquels la table est dressée.

Bien sûr, tout cela est un peu pâlichon. Il faudrait, pour rendre justice au merveilleux Nohant, que je retourne là-bas par un temps plus lumineux. Il faudrait aussi que je sollicite la permission de faire des photographies d'intérieur, car c'est vraiment là, dans les différentes salles, si vivantes, si parlantes, que la maison est à son meilleur. Ce seraient hélas toute sorte de démarches ennuyeuses, et je suis peu fait pour tenir le rôle du solliciteur, d'autant que cet infortuné n'est pas toujours très bien traité.

Un autre des attraits du domaine, qui sont nombreux, c'est le village qu'il jouxte, ou pour mieux dire le *hameau*, car il n'est pas beaucoup plus qu'une place, une esplanade, dont le centre est occupé par une très gracieuse église ou chapelle romane, du genre le plus élémentaire et rustique. Elle est parvenue jusqu'à nous miraculeusement préservée, ayant échappé à presque tous les dangers qui la menaçaient, les plus graves peut-être en ce siècle-ci – *non*, le XIXe siècle était bien périlleux lui aussi, mais il n'a pas sorti ses griffes, peut-être à cause de George Sand, qui sait (elle s'est beaucoup souciée de la voisine église de Vic et de ses fresques, à propos desquelles elle alerta Mérimée).

La maison ouvre sur cette petite place à la façon d'un hôtel particulier parisien plus que d'un château : portail, bâtiments flanquants, cour d'honneur peu profonde et presque fermée. Et cette place a elle aussi traversé les âges sans essuyer trop d'avanies, sinon peut-être en ces tout derniers mois, quand l'une des maisons basses qui la ceignent a fait l'objet d'une réfection sévère, avec le rituel arrachage de crépi et la pose de vilains fenestrages. Mais heureusement on tourne le dos à cette maison-là quand on regarde de face la petite église, ayant alors à sa droite le château.

Après un détour un peu décevant, d'autant qu'il tombait des cordes, par Saint-Chartier, au nord, nous sommes passés par mon cher Sarzay, un des plus beaux châteaux de France, à mon avis, des plus séduisants en tout cas, mais hélas le jour était presque enfui. Et comme Pierre déteste s'éloigner du vol d'oiseau à seule fin de rejoindre plus vite une autoroute, nous avons, pour rentrer chez nous, coupé au plus court, c'est-à-dire emprunté les routes les plus dévoreuses de temps, et suivi en direction du sud-ouest un itinéraire compliqué, où figuraient Fougerolles, Saint-Denis-de-Jouhet, Crozon-sur-Vauvre, Aigurande, Dun-le-Palestel et La Souterraine. Toutefois je n'ai rien vu de tout cela, non seulement parce qu'il faisait nuit noire mais en plus parce que j'ai dormi. Nous étions ici vers dix heures du soir.

***

Pierre me donne des nouvelles de la langue d'après ce qu'il en observe parmi ses collégiens. Et les évolutions qu'il me rapporte sont tellement éloignées de ce que je peux connaître ou avoir connu que j'ai peine à en croire ses oreilles et les miennes, que je me dis qu'il exagère, qu'il aura mal entendu. Mais à présent il faut à peine un an ou deux pour que les constructions les plus invraisemblables fassent tout le chemin topographique, culturel, générationnel, social, qui sépare un collège d'arrière-province des studios de France Culture. Et j'ai bel et bien entendu cette semaine, dans la bouche d'un jeune metteur en scène et *dramaturge* à la carrière internationale, ce que je ne voulais pas croire qu'aient pu dire les adolescents de M. Pierre :

« Je comprenais pas c'était quoi il essayait de me dire. »

Dimanche 30 novembre, dix heures moins dix, le soir. Hier soir j'étais tellement furieux de la stupide fausse manœuvre qui m'avait fait perdre ce que j'avais écrit que je me suis remis à la tâche après dîner, c'est-à-dire vers minuit, ce qui ne m'arrive jamais, pour essayer de reconstituer ce qui s'était perdu. J'y suis plus ou moins parvenu. Mais comme

d'habitude la version disparue me semble rétrospectivement bien supérieure à celle que j'ai tant bien que mal recomposée. Il est peu d'exercices plus frustrants, plus désagréables et fatigants que ces efforts de rétablissement de pages effacées.

***

Le chauffage est en panne au premier étage. Nos dîners sont une dure épreuve et la pauvre Céline, le matin, meurt de froid. Il va falloir faire venir encore une fois l'équipe de Miradoux, ce qui coûte chaque fois cent ou deux cents euros. Mais comme c'est elle qui a installé l'année dernière une nouvelle chaudière, et elle encore qui est venue le mois dernier pour mettre en marche tout le système, il me semble qu'elle devrait être responsable de son bon fonctionnement et ne pas nous faire payer.

En général, cependant, je me fais de grandes illusions sur les points de cette sorte. Ah mais m'sieur ça a rien à voir, là c'est le schblinck qu'a pété, nous c'est pas nous qu'on vous a mis ça… Le *quoi ?* Précisément…

***

Il me semble qu'une fois, entre ces pages, je nous ai laissés en plan, c'est maintenant bien lointain – le 28 août –, à l'ouest de Galway, sur des rivages bas qui m'ont paru assez ingrats, de toute façon, et qui sont à présent ravagés, d'abord par le développement urbain et balnéaire, puis, plus à l'ouest, par la pauvreté, l'abandon, le manque de soin et le vandalisme. Nous couchâmes dans un méchant petit port, minuscule et désolé, nommé Rossaveel, où nous accueillit, pas plus gracieusement que cela, un *bed & breakfast* en forme de petit motel pour Lolita et son papa, et qui se révéla bien promiscueux (mais pas sexuellement, que je sache). Et le lendemain nous embarquâmes pour les îles d'Aran.

J'avoue que je ne comprends pas très bien la très grande réputation touristique de ces îles – mais, comme de toute l'Irlande, je dois dire que je les ai mal vues, de sorte que je ne peux être sûr de mon propre

jugement. Nous ne sommes pas allés dans la plus grande, Inishmore, mais seulement dans celle du milieu, en taille et en position géographique d'ouest en est, Inishmaan ; toutefois d'Inishmaan on voit un peu Inishmore et aussi Inisheer, la plus petite et la plus orientale. Elles sont d'un relief assez peu marqué et peu contrasté, se présentant comme de longs plans inclinés qui, là où ils sont le plus élevés, dominent la mer par d'impressionnantes falaises. Il n'y a pratiquement pas de végétation, sinon une herbe très rare qui a le plus grand mal à pousser sur tant de pierre. Je ne crois pas avoir jamais rencontré contrée si pierreuse. Pour tâcher de dégager un peu de minuscules champs, parfois à peine plus grands que les maisons, les insulaires, au cours des siècles, ont dressé d'innombrables murs de pierres sèches, qui sont sans doute, par leur surabondance phénoménale, le trait le plus saillant du paysage. De ma vie je n'avais contemplé tant de murs, ni qui formassent un réseau si serré. C'est pittoresque, amusant, assez joli, un peu pitoyable, surtout lorsqu'en ces champs sont enfermés un cheval ou deux malheureuses vaches, à peine plus au large qu'en une étable (on se croirait dans le film de MM. Cantet et Bégaudeau).

Cette disposition spectaculaire ne s'observe que dans les zones peuplées, ou tant bien que mal "exploitées". Ailleurs, et surtout aux alentours du "siège de Synge", à l'ouest, je crois bien, il n'y a même plus de murs, mais tout est pierre. On marche sur de longues dalles de pierre qui toutes penchent vers la mer, où finalement elles s'enfoncent doucement après quelques centaines de mètres. C'est curieux, bien sûr, c'est même saisissant. Mais, personnellement, ça ne m'inspire aucune envie de séjour. Je crois bien que j'ai besoin d'arbres, de chemins, de montagnes, d'*accidents* dans le paysage. Celui-là est vraiment trop dépouillé. La pierre est belle, bien sûr, la mer aussi. Mais on aimerait qu'elles fissent de leur beauté quelque chose d'un peu plus agité.

Il y a le temps, je suppose. Pendant les quelques heures que nous avons passées sur l'île il a changé dix fois, passant du pire au presque meilleur et retour. Il y a surtout *les gens*, tout le monde vous le répète (quand j'entends parler *des gens*, et les gens dire *moi j'aime les gens* (*qu'est-ce que vous voulez*), ou mieux encore *j'ai un gros défaut, mais c'est plus fort que moi : j'adore les gens*, j'ai tendance à prendre mes jambes à mon

cou (moi je déteste *les gens*)). Les îles d'Aran, plus que la rude, sobre et même très minimale beauté des paysages, ce sont les habitants, les traditions, la langue, les visages. Mais les habitants habitent à présent d'assez laides maisons modernes, en tout cas bien quelconques. Il ne reste qu'un ou deux des cottages à toit de chaume qui constituaient l'habitat traditionnel. L'un de ces cottages, par chance – mais ce n'est pas un hasard –, est celui où Synge est venu passer tous ses étés entre 1898 et 1902, si je ne me trompe…

Lundi 1er décembre, dix heures moins dix, le soir : ... Il était logé chez un couple de pêcheurs et paysans du cru nommés Brid et Paidin Mac Donnchadha. Ceux-ci avaient toujours reçu des hôtes parfois illustres, chercheurs, universitaires, écrivains, venus observer les mœurs, entendre la langue et recueillir les récits de la population îlienne, qui passait pour la mieux représentative de l'Irlande celte traditionnelle ; et ils en recevraient bien d'autres après Synge, à telle enseigne que leur cottage s'attirerait le surnom d'*université d'Aran*.

Le bâtiment était néanmoins tombé en déshérence et menaçait ruine, dans les années soixante-dix du siècle dernier, lorsqu'il fut restauré et rendu à son (modeste) aspect du temps de Synge et des Mac Donnchadha par une femme énergique et passionnée, Treasa Ní Fhátharta, arrière-petite-fille des hôtes de l'écrivain. C'est elle qui nous a reçus, en même temps qu'un seul autre visiteur, un jeune Basque très chevelu, très mal rasé et très velu, mais pas autrement renversant pour autant. Quoiqu'elle ait déjà beaucoup fait elle n'est pas à court de projets, et par exemple elle a l'intention d'annexer à son lieu de mémoire syngien (et pan-aranien) le seul autre cottage à toit de chaume que nous ayons remarqué en venant du port, où elle compte établir un centre de documentation (nécessairement minuscule). En attendant, photocopies de lettres et d'articles, photographies et quelques documents authentiques sont étalés sur un lit, au pied d'un buste de Synge. Heureusement ce petit musée alité occupe une chambre où peut-être couche cette dame, je ne sais (il faudrait qu'elle le bousculât le soir pour s'allonger…), pas celle qu'occupait l'auteur du *Baladin du monde occidental*, et qui s'ouvre de

l'autre côté de la pièce centrale, celle où se menait près de l'âtre la vie quotidienne et sociale de la maison, et où le visiteur prenait auprès de ses hôtes ses leçons d'authenticité vieux-celtique. Tout est très simple et très "authentique", justement, et la maîtresse des lieux, quoiqu'elle donne l'impression d'une forte personnalité, que mieux vaudrait ne pas se mettre à dos, a un beau visage émouvant, et on l'écoute avec plaisir. Elle est cultivée, elle a voyagé et vécu, et bien qu'elle ne parle pas français elle connaît la France et Paris où elle a rencontré, dit-elle un peu étrangement, mais pas plus que cela, Jérôme Lindon.

Synge, dans son livre sur *The Arran Islands*, raconte qu'il avait l'habitude, après déjeuner, quand le temps était beau, je suppose (mais il ne venait là que l'été), d'aller s'étendre dans l'herbe et fumer en regardant le ciel au milieu de la très insolite, très impressionnante et très belle forteresse "préhistorique", ou *proto*historique, plutôt, qui dresse ses larges murs de pierre au-dessus du cottage, juste en face de lui, à quelques dizaines de mètres à peine. Avec ledit cottage, avec Mme Ní Fhátharta et avec le "siège de Synge" – un minuscule enclos de pierre sur les rochers plats, vers la pointe occidentale de l'île –, cette forteresse est ce que nous avons vu de plus intéressant sur Inishmaan. Nous avons d'ailleurs pu l'observer et la parcourir sous toutes les lumières et par toutes les configurations du ciel, car lors de notre premier passage, tandis que nous attendions l'ouverture du cottage, vers midi, elle était entièrement dans la brume et l'on n'y voyait pas à trois mètres (ce n'en était pas moins fascinant) ; quand nous sommes revenus de notre excursion au Synge's Chair, elle baignait dans un magnifique soleil d'après le brouillard ; le temps que nous en profitions vraiment, toutefois, les nuages collaient au sol de nouveau.

Cette citadelle se nomme Dun Chonchuir. Elle daterait des premiers siècles de l'ère chrétienne. Mme Ni Fhatharta nous a dit qu'une troupe venue de Dublin, il y a quelques années, y a donné en quelques jours toutes les pièces de Synge. Ce serait en effet un lieu idéal pour un festival de son théâtre – *idéal* idéalement, s'entend, car l'idée d'un tel festival (auquel j'ai beaucoup encouragé Mme Ni Fhatharta, qui semblait n'avoir que trop tendance à m'écouter) est typiquement le genre d'excellentes idées catastrophiques et phthoraphores qui me viennent à la douzaine : le

temps est aussi incertain que possible, il n'y a aucun endroit où s'abriter, l'île n'offre qu'un minuscule hôtel et deux ou trois *bed & breakfast*, les bateaux sont très rares, c'est toute une affaire d'arriver là, on ne voit pas très bien ce qu'il pourrait y avoir comme public ; et si un tel festival, par miracle, prospérait, il ne manquerait pas d'achever de dénaturer l'île (qui jusqu'à présent n'est nullement gâchée par le tourisme, sans doute parce qu'on peut à peine y coucher).

Vers quatre heures et demie nous réembarquâmes, sur les six heures nous retrouvions notre voiture dans le triste Rossaveel (qui à vrai dire existe à peine), sur quoi nous retraversâmes l'affreuse Galway et ses interminables faubourgs, puis toute l'Irlande sous une pluie battante. Nous étions à Dublin pour dîner, un peu tard.

Mardi 2 décembre, dix heures moins le quart, le soir. Un des hommes de Miradoux est venu aujourd'hui pour remettre en marche le chauffage tombé en panne au premier étage. Malheureusement je ne l'ai pas vu. C'est Céline qui lui a ouvert, il a fait ce qu'il croyait avoir à faire et il est reparti sans demander son reste. J'aurais bien aimer lui parler, pourtant. Tous les ans on fait venir quelqu'un de cette entreprise pour allumer la chaudière et faire en sorte que tout soit en bon état de fonctionnement, mais tous les ans il y a des problèmes, la plupart du temps à plusieurs reprises pendant la saison froide, et chaque fois c'est quatre ou cinq jours ou une semaine ou davantage d'enfer glacé. C'est précisément ce que j'aimerais éviter afin d'être un peu tranquille, mais on n'a jamais affaire qu'à des bonshommes qui réparent en vitesse ceci ou cela sans aborder le problème au fond. Celui de ce matin parlait de *valve*, ou de *vanne*, je ne sais plus – j'ai toujours un peu confondu les vannes, les valves et les vulves.

À son avis, dont il a fait part à Céline, nous aurons toujours des ennuis. Ce qu'il a fait ce matin peut tenir ou ne pas tenir, faudra voir – c'est agréable à savoir… Pourtant nous avons changé la chaudière, quand ? L'année dernière ? L'année d'avant ? Cependant il paraît que le problème ne vient pas de la chaudière mais des conduits, des tuyaux. De toute

façon, toute l'installation a été faite depuis le début par la même entreprise. Entre-temps elle a changé de mains, toutefois, et le roi de France ne reconnaît pas les dettes du duc d'Orléans (ou il oublie ses griefs, plutôt, dans la version originale ?).

Demain après-midi je dois retourner à la banque pour y voir la jeune femme qui m'a fait faux bond la semaine dernière. Elle voulait savoir, quand je l'ai rencontrée le mois dernier, jusqu'à quand j'allais devoir subir l'un des prélèvements mensuels qui grèvent mon compte bancaire, celui qui est relatif aux fameux *convertisseurs*, et donc à la belle affaire dite *des convertisseurs*. La vérité est que je n'en sais rien, puisque cette affaire n'avance pas et que le troisième avocat censé s'en occuper pour moi ne m'en donne jamais la moindre nouvelle, à moins que je ne le harcèle, et alors je ne parais jamais que lui faire souvenir de l'existence de ce dossier. Il est vrai que je ne lui ai jamais donné un sou, à celui-là. Il ne me l'a non plus jamais demandé. Ce qui était convenu entre nous était un règlement d'honoraires en fin d'affaire. Mais l'affaire ne bouge pas, et lui est de ces très nombreuses personnes dans la bouche desquelles « je vous appelle la semaine prochaine » ou « le mois prochain » ne veut strictement rien dire. Bien entendu, et comme tous ses semblables, si on l'appelle soi-même, au bout de deux mois, il dit qu'il n'a pas appelé parce qu'il n'avait rien de nouveau à annoncer, mais qu'il va tout de même se renseigner, voir un peu où en sont les gendarmes dans leur enquête, si la présidente a fixé une date, etc.

Il faut tout de même que j'essaie d'avoir deux mots avec lui avant demain après-midi, ça ne va pas être facile.

Bref, comme ce *journal* peut le constater, je suis de très mauvaise humeur. Il y a aussi que le journal télévisé, à huit heures, était plus impitoyable que jamais avec l'affreux racisme des Français. Un long reportage était consacré à tous ces Hakim et autres Abdelkader qui sont obligés de s'expatrier à Londres et de faire bénéficier la City de leur génie des affaires tant toute carrière sérieuse leur est barrée de ce côté-ci de la Manche, à cause de leur nom. Puis l'on passait au dernier film d'Étienne Chatiliez, avec Valérie Lemercier. Elle y interprète le rôle d'une directrice commerciale, blanche, et bien entendu raciste, qu'une étrange maladie rend noire, le pire de ses cauchemars. Mais comme cela

elle va pouvoir voir, et nous montrer, la réalité du racisme quotidien subi par les noirs dans notre pays. L'actrice disait ce soir ce qu'elle avait déjà dit à midi sur France Culture, qu'un film pareil on n'en avait jamais vu jusqu'alors, que c'était quelque chose d'entièrement nouveau. Pourtant il ne se passe pas de jour sans que les pauvres souchiens, comme le mot est en train de s'imposer (*de souche* n'allait pas, mais *souchien* est parfaitement acceptable par les médias parce qu'il est d'emblée péjoratif, insultant, humiliant, et qu'en lui on entend distinctement *sous-chien*), se voient délivrer doigt levé le même message exactement, plus ou moins dans les mêmes termes. La situation est inédite, certainement : voilà un peuple qui accepte de partager progressivement…

Mercredi 3 décembre, dix heures moins vingt : ... son territoire et les avantages chèrement payés de son système social avec d'autres, et tout ce qu'il recueille comme récompense pour ce qui, à d'autres époques, eût semblé un incompréhensible prodige d'abnégation et de générosité, ce sont de quotidiennes bordées d'injures : rien de ce qu'il fait n'est bien fait, rien de ce qu'il a fait n'est honorable, rien de ce qu'il pense n'est admissible. Pourtant il persévère : non pas dans l'inadmissible dont on l'accuse, mais dans la volonté d'accueil, dans l'assentiment aux critiques qui lui sont adressées, dans l'enthousiasme à l'endroit de son propre effacement, dans l'étalement de la haine de soi.

C'est cela qui est pour moi le plus mystérieux. Ce peuple chaque jour admonesté reconnaît ses torts, il les tient pour acquis, il renchérit sur ceux qui le fustigent. Il applaudit à ce qui se passe, il approuve l'évolution qui l'achemine vers les poubelles de l'histoire, il s'impatiente même qu'elle ne soit pas assez rapide – M. Louis Schweitzer, le président de la terrible Halde, a déclaré que la télévision devait refléter la société non seulement telle qu'elle est, c'est-à-dire dans toute sa merveilleuse diversité, suppose-t-on, mais telle qu'elle *devrait être*, à savoir, croit-on comprendre, encore plus diverse, encore plus métissée, encore plus multiculturelle.

La *diversité* est en train de s'ajouter subrepticement, mais en fanfare, aux trois autres piliers de la devise de la République. Elle est même beaucoup plus fréquemment évoquée que les trois autres. Peut-être son destin est-il de les remplacer. Sa promotion met déjà sous le boisseau la liberté, à commencer par la liberté de pensée.

Edwy Plenel estime que la critique du métissage devrait être pénalisée – elle l'est déjà de fait, Dieu sait, mais il trouve que ce n'est pas suffisant. Elle est, selon lui, la forme actuelle du racisme.

Sous l'impulsion de M. Santini, l'homme au cigare, on est en train de supprimer l'épreuve de culture générale pour les concours de la fonction publique. En effet, elle désavantage injustement les candidats issus de l'immigration : eux n'ont pas le privilège exorbitant d'une familiarité en quelque sorte *naturelle*, héréditaire, transmise, avec la culture nationale.

Ce raisonnement témoigne d'un grand effort pour illustrer au mieux mes petites thèses. Jamais en tout cas le lien entre déculturation et immigration n'a été si clairement, et en quelque sorte *officiellement,* mis en évidence. La culture doit disparaître parce qu'elle est non seulement un privilège de classe, mais, pis encore, un privilège de…

Éric Zemmour continue d'être méticuleusement cloué au pilori pour ses déclarations sur les …, justement, dont il a osé prétendre que peut-être elles existaient un peu, malgré tout. Michel Wieviorka et bien d'autres réclament pour lui une sanction exemplaire – et bien entendu, pour commencer, son expulsion de France Télévisions…

***

Dublin nous a beaucoup impressionnés à notre arrivée, le soir du 29 août. La ville nous a paru très monumentale, très *grande ville*, très *capitale* – plutôt davantage qu'Édimbourg, par exemple. Nous avons trouvé à nous y loger dans un petit ou moyen hôtel assez agréable et en tout cas très bien placé, le Trinity Lodge, South Frederick Street, où nous avions réservé une chambre par téléphone peu auparavant, tandis que nous traversions l'Irlande sous la pluie. Il avait même l'avantage d'un parc de stationnement à deux pas. Et nous n'avons eu aucun mal à

trouver à dîner malgré l'heure tardive, dans un restaurant italien tout à fait voisin lui aussi, qui en revanche s'est révélé assez désagréable. C'est surtout qu'il était plein et plus que plein, terriblement animé, bruyant, et son personnel, donc, débordé, moyennement aimable et très peu attentif. Mais toute la ville semblait plongée dans la même atmosphère, ce soir-là. On avait l'impression que la moitié de ses habitants et la totalité de ses innombrables touristes s'étaient répandus sur les trottoirs, parfois sur la chaussée et dans tout ce qui peut exister comme genre d'endroits publics. Et je suppose qu'il en va de la sorte à peu près tous les soirs, au moins à la belle saison.

C'est ce qui m'a poussé à commencer d'aimer un peu moins Dublin, ce côté stakhanoviste du plaisir et de la bonne vie, que déjà je n'aimais pas à Montpellier il y a vingt ans : on dirait que tous les visages, tous les corps et la ville elle-même sont occupés à *montrer* à quel point ils prennent du bon temps, combien ils s'amusent, ils sont joyeux, gais, intelligents, dynamiques et amusés. J'ai bien aimé les villes de plaisir, en mon temps – et encore, j'ai détesté Sitges ou Mykonos… –, mais seulement pour les plaisirs sexuels qu'elles pouvaient prodiguer en abondance et rapidement. Non seulement les autres plaisirs répertoriés comme tels, l'ambiance, la danse, la "fête", l'"esprit de fête", ne parlons même pas de l'odieuse "musique", n'en sont pas pour moi, mais ils m'ennuient et m'importunent et je les fuis autant que je peux. À Dublin telle que nous l'avons vue un soir du finissant été (et d'une finissante semaine), tout le monde a un verre à la main, parle, se congratule, déambule, s'amalgame à des groupes, s'amuse, s'amuse, s'amuse, cette vieille corvée.

Jeudi 4 décembre, dix heures moins dix. Aujourd'hui j'ai eu une journée bien stupide, pour la plus grande part. Hier j'ai été reçu à Fleurance par la jeune femme qui s'occupe de mon compte, en l'absence de la très aimable directrice, Mme Discors, absente pour de longs mois. Va m'être accordé, semble-t-il, un prêt suffisant pour faire restaurer la voûte de la tour et construire les balcons de bois de la façade orientale ; mais un autre arrangement, éventuellement, pourrait permettre aussi de construire

le mur qui isolerait le jardin de la rue “haute” (au sommet de l’“acropole”). Cet arrangement-là, passablement complexe (mais le grand financier, en moi, n’a peur de rien), consisterait d’abord en un rachat et une fusion, par la B.N.P., de mes autres crédits : celui que j’ai souscrit pour la voiture auprès du Crédit Lyonnais (parce que le garagiste-vendeur a procédé à ce montage-là), et les deux qui me lient à la Sofinco. Mais, à propos de ces crédits-là, et pour me faire des propositions concrètes (je garde un œil sur mon mur, qui me fait grande envie), la B.N.P., et en l’occurrence Mlle B. (je crois bien qu’elle est la personne à propos de laquelle Mathieu François du Bertrand était dithyrambique, l’été dernier, mais qui a ignoré ses avances), avait besoin de connaître, dans les deux cas, le *capital restant dû*, l’échéance et le *taux nominal* (j’ai tout bien noté sur un petit papier…).

Je devais rappeler ce matin Mlle B. pour lui donner ces renseignements. Mais d’importantes et très pénibles fouilles dans mes papiers bancaires et dans toutes mes archives ne me les ont pas livrés. Sur les conseils de Mlle B., j’ai donc entrepris de me les faire communiquer par téléphone. C’est là que mes vrais malheurs ont commencé. J’étais soutenu dans ma quête par l’image du mur, la possibilité du mur, le charme incomparable du mur – sans quoi je n’eusse pas tenu plus d’une demi-heure ; tandis que j’ai bien dû endurer quatre heures de supplice, l’un dans l’autre. Certainement pareilles épreuves, inconnues de nos ancêtres et sans doute même de nos parents, sont un des principaux instruments de l’asservissement, de l’imbécillisation, de la normalisation, de la castration, de la mise au pas des contemporains. Tel qui a supporté cela, qui y a consenti (comme je l’ai fait), n’est plus apte au moindre mouvement de révolte. Il supportera tout.

À l’agence du Crédit Lyonnais, encore, je n’ai eu que de la malchance, la responsable de mes petites affaires n’était pas dans son bureau quand j’appelais : il me fallait chaque fois écouter de bout en bout son répondeur, rien que d’assez habituel, et j’ai fini par lui parler. Elle était d’ailleurs tout à fait aimable et, je dois le dire, celle que j’ai réussi à atteindre à la Sofinco l’était aussi, et même serviable. Mais quel cauchemar pour arriver jusqu’à elle ! Aucun des sévices généralement associés aux plus laborieuses campagnes téléphoniques ne m’a été

épargné : lignes occupées indéfiniment (ça, encore, ce n'est rien), interminables sonneries sans réponse, disque « toutes nos lignes sont occupées, veuillez rappeler ultérieurement ». Non, la véritable horreur commence à « vous allez être mis en relation avec un de nos conseillers, l'attente est de… (suspense…) moins de huit minutes ». Mais le pire du pire ce sont les prétendus efforts du système « pour écourter votre attente » ou « pour faciliter nos recherches : si vous appelez pour obtenir un crédit, tapez 1 ; si vous appelez pour changer la date de votre échéance, tapez 2 ; si vous appelez pour… ».

De toute façon votre cas ne semble jamais prévu et quoi qu'il en soit, votre appareil, lui aussi, a horreur de toutes ces requêtes de taper 5 ou de taper dièse. Sa mauvaise volonté est prévue, elle, et elle est mise à l'épreuve – ça, c'était une nouveauté pour moi :

« Tapez étoile pour vérifier que votre installation est compatible avec la nôtre » (ou que « notre système peut prendre en compte votre appel »).

On se dit qu'on ne peut pas renoncer après pareil investissement en temps et en nerfs, qu'on ne peut pas être arrivé jusque-là, ou tout simplement avoir déjà perdu deux heures, pour laisser tomber à ce stade, ce serait trop bête. D'ailleurs on progresse : tiens, voici qu'on vous demande votre "numéro client à onze chiffres". Certes, vous ne l'avez pas, vous n'en avez pas la moindre idée, mais si vous l'aviez eu vous auriez sans doute bel et bien franchi une étape décisive. Re-fouilles, donc, cette fois avec la délicatesse d'une Gestapo vraiment très très fâchée. Té, le voilà, ce putain de "numéro client" – mais, entre-temps, bien entendu, ça a sauté.

Puis sonnerie "occupé". Puis sonnerie simple, sans réponse. Puis « tous vos correspondants sont occupés pour le moment, veuillez rappeler ultérieurement ». Il y a même eu (vers trois heures de l'après-midi) :

« Ce service est actuellement fermé ».

Est-ce qu'on se roule par terre la bave aux lèvres ou est-ce qu'on brise le vase de Daum sur le téléphone ? « Pour vérifier que votre installation est bien compatible avec la nôtre, tapez étoile. Pour tout autre renseignement, tapez 5. » *Tout autre renseignement* est très précisément votre cas, mais cette passe dangereuse vous est déjà familière et vous

savez d'amère expérience qu'il ne faut surtout pas taper 5, car 5 ne déclenche qu'un blanc total et définitif. Vous aimez encore mieux la musique qui s'entremêle à « la durée maximum d'attente est de… onze minutes ». Vous coopérez même à la géhenne dont vous faites l'objet, comme le veut toute persécution un peu dégourdie, car la musique torturante qui vous est assénée, vous la mettez sur haut-parleur afin de ne pas être obligé de rester avec le récepteur à l'oreille et de pouvoir faire un peu autre chose, pendant ce temps (comme si vous en étiez capable…).

Tout cela pour dire que *Loin* n'a pas beaucoup avancé, non plus d'ailleurs qu'hier, puisque j'étais à la banque. En revanche je fais quelques progrès tâtonnants, mais sensibles, dans la confection de mon livre de photographies – reste à savoir de quoi il pourrait avoir l'air, plus tard, dans la réalité : jusqu'à présent et pour longtemps, il est tout *virtuel*, évidemment.

Vendredi 5 décembre, dix heures moins le quart, le soir. Oui, ce livre de photographies, *Le Jour ni l'Heure*, est la principale et la plus active des formes que revêt pour le moment ma paresse. Au lieu de travailler à *Loin*, je travaille à ce qui doit être, selon mes plans, un beau, grand et fort volume relié, sous jaquette elle-même photographique. J'y consacre les heures d'avant le petit déjeuner, quand je me lève tôt, ce qui est en général le cas ; celles du déjeuner, puisque je ne déjeune pas ; et un bon moment encore entre le journal télévisé de huit heures et mon arrivée ici, entre neuf heures et demie et dix heures du soir. Telle est du moins la règle. Mais il y a bien des débordements, toujours en faveur de cet album, qui est l'objet ces temps-ci de mon plus grand intérêt *intellectuel*, non, *professionnel* encore moins, *artistique* serait un peu prétentieux, je ne sais vraiment pas comment il faut dire – très *laborieux*, en tout cas, car ce n'est pas une mince affaire que de fabriquer un livre, surtout un livre d'images, quand on n'est pas du métier et qu'on a, qui pis est, des compétences informatiques très limitées. Je me heurte à chaque instant à toute sorte d'obstacles. Le désir m'a fait les surmonter tous, jusqu'à présent, au prix de quelques approximations. Mais je n'ai mis en page

qu'une douzaines de pages, les premières, les plus difficiles j'espère. Encore ne sont-elles pas du tout définitives.

***

Quand je pense que chez Privat, il y a trois ans, au début du projet *Demeures de l'esprit*, qui depuis lors s'est très heureusement transporté chez Fayard, quand je pense qu'on exigeait de moi que je commençasse par un volume *français*, car la Grande-Bretagne, pour inaugurer la collection, c'était en France beaucoup moins commercial, paraît-il ! Claude Durand n'a pas formulé pareils vœux, et heureusement, car les théories privatiennes sont totalement battues en brèche par l'expérience. Le premier volume des *Demeures*, *Grande-Bretagne I*, a suscité dix fois plus d'intérêt et de réactions favorables (un article très positif de Jérôme Garçin, par exemple, était-ce seulement imaginable !) que le deuxième volume, *France I* (le quart sud-ouest), que personne ne semble remarquer. Pas une critique nulle part, sinon sur Agoravox, ou Libertyvox, quelque chose comme ça, un magazine en ligne.

Mona Tascher de Preysse s'arrache les cheveux. Je suis obligé de lui remonter le moral, comme l'autre jour après l'émission de France Culture, où d'ailleurs il n'avait pas du tout été question des *Demeures*, pas assez polémiques, sans doute, mais seulement du *journal.* Pour moi la situation actuelle n'est qu'un retour à la situation coutumière, après la parenthèse d'ailleurs toute relative de cette espèce de quart ou de huitième de petit succès, le printemps dernier, largement dû à Marie Lafitte, justement. Mais cette fois-ci son charme n'agit plus, semble-t-il – pas quand il prétendrait servir à me promouvoir moi, en tout cas, qui suis sans doute plus *non gratus* que jamais.

Pendant ce temps, un *Monde* tout guilleret nous annonçait sur trois colonnes en première page, hier, c'est-à-dire avant-hier, mais le journal n'est arrivé qu'aujourd'hui – le numéro daté du jeudi (et qui paraît le mercredi à Paris) n'étant jamais distribué le jeudi, Dieu sait pourquoi, mais n'arrivant ici que le vendredi (avec quarante-huit heures de retard, donc), en même temps que celui daté du vendredi (et qui, lui, paraît le

jeudi) –, sur trois colonnes, donc, que *La création de mosquées se banalise en France. Deux cents projets d'édification sont actuellement recensés*, précise le sous-titre. « L'apparition de dômes et de minarets, prévus dans la plupart des grands projets, modifie le paysage urbain », dit sobrement l'article. *Anne effet*, comme on dit à Perpignan.

Samedi 6 décembre, dix heures dix. Je viens encore de passer une heure et plus dans *Le Jour ni l'Heure*, mais la journée, qui a connu quelques moments assez sombres (le chauffage marche décidément mal, les factures s'accumulent, je me suis heurté dans la fabrication du livre de photographies à des difficultés techniques que j'ai crues insurmontables…), s'achève dans la plus excellente humeur car je viens de trouver, à force de tâtonnements, la solution à la plupart des problèmes qui se posaient – pour le livre, l'album, *Le Jour ni l'Heure*, qui est vraiment ce qui m'occupe le plus intensément l'esprit, ces temps-ci. Ah, si j'éprouvais la même excitation à travailler à *Loin !* Cela dit, j'ai tout de même un peu avancé, dans ce champ-là aussi.

Depuis deux ou trois ans que j'ai cette idée en tête, *Le Jour ni l'Heure* – le projet, le "concept", pas le livre… –, il m'est arrivé de fantasmer, mais comme on rêve d'un château en Écosse, autour de la pensée qu'un éditeur, un jour, peut-être, mais non, c'était impossible, il était absurde d'entretenir des rêves si absurdes, me proposerait, qui sait, de faire un petit livre de mes photographies. J'entrevoyais, mais encore une fois sans y croire une seconde, un très modeste petit volume dans le genre de ceux de la collection "Photo poche", pour laquelle j'ai écrit une préface à propos de Duane Michals, il y a bien longtemps. Or voici, avec les découvertes successives de Flickr et de BookSmart, que se révèle à moi la possibilité assez forte, assez vraisemblable, de réaliser un beau grand album, relié en dur, mis en page exactement (enfin presque…) selon mes vœux, et qui, indépendamment de la qualité artistique et technique des photographies, serait un bel et presque luxueux objet. Bien entendu, rien ne prouve que je puisse arriver à mes fins. Comme je l'ai déjà noté plusieurs fois, il ne se passe pas d'heure sans que je me trouve devant un mur qui me semble un moment, et parfois une journée entière,

infranchissable, incontournable. D'autre part, les fabrications de BookSmart, leur impression, leur reliure, laissent peut-être beaucoup à désirer et la maquette que je remettrai n'aboutira, c'est très possible, qu'à un volume tout à fait décevant. Virtuellement, pourtant, sur l'ordinateur, et tel que je l'agence, il paraît tout à fait magnifique.

En outre, il n'y aura bien sûr pas d'éditeur, sinon BookSmart, qui n'en est pas vraiment un, plutôt un simple fabricant. Il n'y aura donc pas de distribution. Mais de cela je me fiche complètement. Je ne suis pas photographe, je n'ai pas l'intention de faire carrière dans la photographie, ces fantaisies sont dans ma vie quelque chose *en plus*, comme le sursis miraculeux d'un malade donné pour mort. Que cet album ne soit vu par personne, cela n'aurait aucune importance. N'en existât-il qu'un seul exemplaire, cela serait déjà très beau. Mes sentiments à ce sujet sont à peu près ceux d'un paysan, d'un homme d'affaires ou d'une institutrice qui écrivent leur *journal*, parallèlement à leur vie professionnelle, et sans la moindre intention d'en faire une œuvre ou d'en tirer une carrière : néanmoins ils seraient bien contents d'avoir entre les mains, grâce à des fabricants tels que je crois qu'il en existe, et qu'il serait exagéré d'appeler *éditeurs*, le volume imprimé et relié de leurs écrits. Voilà où j'en suis. Et ce soir j'en suis très bien.

Presque une trentaine de pages sont déjà à peu près réalisées (*tentatively*), ce qui implique à peine une dizaine de photographies mises en place, car je procède à peu près comme si j'étais Adam-Salomon ou Moholy-Nagy, avec une seule image par double page, et alors sur la seule page de droite, cette disposition intervenant après un premier grand luxe de faux-titre, titre, exergues, etc., tout cela entrelardé bien sûr de force grandes pages blanches. Oh, comme ça va être beau ! Ce soir j'en suis tout à fait saoul !

Dimanche 7 décembre, dix heures du soir. La journée s'est déroulée selon le schéma habituel ces temps-ci : grande exaltation au sujet du livre de photographies, sérieuses difficultés qui me paraissent insurmontables, résolution du problème. Celui-ci ne portait, il est vrai, que sur une seule

image, l'ensemble du projet n'était donc pas remis en cause, contrairement à ce qui s'est passé plusieurs fois cette semaine. Il s'agissait d'une photographie que j'aime bien, que j'ai intitulée *L'Orage*, et où l'on voit Pierre, tout petit dans un champ sous un ciel énorme et très menaçant, qu'il regarde avec inquiétude. Cette photographie a été prise le 17 juin 2007 à neuf heures et quart, le soir, dans la vallée de l'Auroue, et c'est une des toutes premières que j'aie faites avec l'appareil Canon alors acheté pour partir pour l'Angleterre et photographier là-bas les premières *Demeures de l'esprit.* Malheureusement, telle qu'elle figure sur Flickr, elle comporte une grave erreur, car j'ai écrit sur elle, après la mention *Le Jour ni l'Heure*, la date du 17 *juillet* 2007. Je ne peux pas mettre dans le livre une photographie dont la date serait fausse. Or je n'arrive pas à mettre la main sur l'original, qui bien sûr ne comporte pas d'inscription, de sorte que j'aurais pu tout recommencer *da capo* en indiquant dessus la juste date.

Cette voie étant fermée, il allait falloir renoncer à *L'Orage* (qui aussitôt devenait une de mes photographies préférées, alors qu'en fait elle est assez floue, comme il faut s'y attendre pour une photographie prise par moi à plus de neuf heures du soir sous un ciel très noir). Mais une fois de plus c'est l'irremplaçable Jean-Bernard Lucas qui m'a tiré d'affaire (à distance). Il est arrivé à modifier le texte sur la version Flickr de l'image, et à présent *L'Orage* est en bonne place dans mon beau grand livre (virtuel) qui compte déjà trente à trente-cinq pages "illustrées" (à droite) et bien sûr autant de pages blanches (à gauche) – de sorte que me revoici ce soir aussi content que je l'étais ce matin.

Il y a eu d'ailleurs plusieurs excellents moments qui n'avaient rien à voir avec mon grand projet photographique et que je ne détaillerai pas tous, si chaste est devenu ce *journal.* Notre promenade habituelle était particulièrement agréable et belle, et d'ailleurs, sous un de ces beaux ciels menacés qui font les plus belles lumières, très photogénique – mais je suis actuellement dans une phase de gestion de l'acquis, dans ce domaine, pas d'accroissement du capital, et de toute façon je n'avais pas avec moi mon appareil.

Nous sommes ces temps-ci flanqués de quatre chiens : les deux nôtres, Orage et Ottokar, qui, à dix ans, commencent à traîner la patte ; la grosse

Thalia, pseudo-labrador du village, qui attend tous les jours dans la cour l'heure du départ, nous accompagne dans la vallée et nous quitte au carrefour au pied de la maison, ici, au retour, afin de rentrer consciencieusement chez elle ; et la belle Cali, dite aussi "la folle" tant elle est primesautière et agitée, mélange très réussi de berger belge et de je ne sais quoi, qui depuis plusieurs mois se joint à nous dans la vallée où elle demeure à la ferme de Subervie, près de l'Auroue. Elle est grande et maigre, mais pas trop, avec de longues oreilles et une robe magnifique, feu, noir et beige. Elle a actuellement dix-huit mois, nous a dit son maître, que nous avons rencontré la semaine dernière et qui nous a appris son nom – jusqu'à présent nous ne l'appelions que *la folle*, à cause de sa permanente agitation.

Elle est absolument intenable. Quoiqu'elle nous accompagne plus ou moins dans notre aller et retour sur une rive puis l'autre de la rivière, et ensuite vienne avec nous jusqu'ici où je lui donne une ou deux friandises pour la "fidéliser", comme on dit dans le commerce, car je l'aime beaucoup (contrairement à Pierre, qu'elle agace passablement par sa complète incapacité à tenir deux secondes en place), elle fait, au cours de la même promenade, au moins *quarante fois*, et je pense que c'est davantage, plus de chemin que nous. Elle court en permanence, décrit de grands cercles dans les champs, gravit au grand galop sans y penser la butte de Castillon et redescend, course un chevreuil jusqu'au parc d'Enduré et revient jouer ou essayer de jouer avec les autres chiens, qui lui montrent les dents car ils ne sont plus d'âge à ce ballet frénétique de tous les instants.

D'où vient cette énergie stupéfiante des jeunes chiens, et des chiens jeunes ? Bien sûr leurs membres sont souples, leurs muscles sont dispos, ils n'ont pas de problèmes d'articulations ou de souffle. Mais qu'est-ce qui les pousse à s'agiter comme cela, comme s'il fallait absolument qu'ils bougent le plus vite possible et bougent encore et dansent et sautent et fassent des cabrioles, et quand c'est fini recommencent ? Qu'est-ce que c'est, l'*énergie*, justement, au sens économique et écologique et spirituel du terme ? Est-ce que ce n'est pas cela, l'*anima*, qui a donné notre *âme* ?

Questions naïves d'un ignorant, bien sûr – mais sincèrement je ne m'explique pas ce qu'il y a de *premier*, dans ce mouvement. Qu'il soit *possible*, grâce à la jeunesse et au bon état de tous les membres exécutants, cela…

Lundi 8 décembre, dix heures moins vingt : ... oui, cela, je n'ai aucun mal à le comprendre ; mais qu'est-ce qui précède sa possibilité, qu'est-ce qui rend nécessaire que la question se pose ? Évidemment ce sont là les interrogations mêmes du sentiment religieux depuis cinquante siècles, mais de l'esprit scientifique aussi bien, je présume, dans sa forme la moins dégrossie. La réponse ne fut-elle pas, un long moment durant, l'*anima*, l'âme, d'où vient certainement *animal* ? Ou sans doute plutôt l'*animus*, dont le Gaffiot donne pour première définition « m., âme, esprit : | | **1** [en gén., principe distinct du corps, qui préside à l'activité d'un être vivant, homme ou anima] : *bestiarum animi sunt rationis expertes* Cic. *Tusc. 1, 80,* l'âme des bêtes est privée de raison, cf. *Fin. 5, 38 »*.

J'ai l'impression de réécrire à moi tout seul l'histoire de la science comme Pierre Ménard le *Quichotte*, en commençant tout au début (et sans doute n'irai-je pas beaucoup plus loin). Mais je conçois que les premiers hommes, en regardant les animaux et peut-être les enfants, les adolescents, agités d'une énergie aussi gratuite, se soient interrogés sur sa provenance. Comment peut-elle être *dans* le corps, et, si elle y est, qui l'y a mise ?

Mais écoutons Alain Rey :

« **ANIMAL** n. m. est emprunté (fin XIIe s.) au latin *animal, animalis*, "être vivant mobile doté du souffle vital ou *anima*", substantif dérivé de *anima* (→ âme). »

Et à « **ANIMER** : v. tr. est emprunté (1358) au latin *animare*, dérivé de *anima* "souffle vital" (→ âme, animal). Le premier sens est "insuffler la vie", dans un contexte religieux (acte divin).

Tandis qu'« **ÂME** n. f. est issu du latin *anima*, qui a produit en roman puis en ancien français les formes *anima* (Xe s.), *aneme* (XIe s.), *anme*,

désanalisé en *ame* (XIe s.). Le mot latin signifie “souffle, air” et remonte à l’indoeuropéen (sanskrit *aniti* “il souffle”) ; il est apparenté au grec *anemos* “air” (→ anémo-). Le latin a très tôt distingué un principe mâle, supérieur, l’*animus* (traduisant le grec *thumos* [→ thymique] et s’opposant à *corpus*, le corps), et un principe femelle, l’*anima*, qui traduit le grec *psukhê* (→ psych(o)-, psyché) au sens de “principe de vie” (c’est l’*anima* qui fonde un principe de vie supérieur, celle qui caractérise *animal* → animal), d’où “âme” et “âme des morts”. Concurrencé plus tard par *spiritus* (→ esprit), *animus* a reculé devant *anima*, ce mot passant seul en latin d’Église et dans les langues romanes (italien *anima*, espagnol *alma*). Les composés du latin *anima* ont donné naissance à *magnanime, équanimité*, etc. »

C’est donc essentiellement une affaire de *souffle*, d’*air* et de fait Mlle Cali n’en manque pas, ni dans un sens ni dans l’autre. J’imagine que le souffle est produit par des organes spécialisés, le cœur, les poumons, je ne sais. Mais eux-mêmes, qu’est-ce qui les met en marche ? N’est-ce pas déjà le souffle qui serait ainsi l’effet et la cause ? Cette chienne et sa formidable énergie me font retomber en enfance de l’humanité.

Manque ici une belle citation de Houellebecq sur l’animation décroissante des chiens, avec l’âge. Mais alors on aurait plus d’âme dans la jeunesse ? C’est précisément ce que ne croit pas la culture, il me semble.

Que la culture soit un exercice, une gymnastique (de l’âme), le prouve assez à mon sens l’expression *culture physique*. La culture physique est la transposition au corps (pour en retarder le vieillissement) de ce qu’est la culture à l’âme, ou à l’esprit (*spiritus*, rival heureux d’*anima*).

***

Comme il était à prévoir, mon enthousiasme est assez sérieusement et très abruptement retombé, à propos du livre de photographies. Un bon photographe réalise quatre ou cinq bonnes photographies par an, je suppose. Or je suis en train de mettre dans ce livre une centaine d’images, prises sur quatre ou cinq années. Au tout début de l’affaire il y

en avait quatre ou cinq auxquelles je tenais vraiment, et j'étais en joie de les voir solennellement disposées dans mon superbe livre virtuel. Mais j'en suis rapidement arrivé aux images dont je me demande *si je vais les mettre ou pas*. Et en général je décide que oui, par autocomplaisance. Toutefois celle-ci ne va pas, de ma part, jusqu'à les trouver admirables, de sorte que le livre se banalise, perd de son prestige et de son attrait à mes yeux.

D'autre part les images retenues sont à présent de tous les styles, ce qui tendrait à prouver que je n'en ai pas. Donc je ne suis pas un bon photographe. Évidemment je le savais. Mais il y a *savoir* et *savoir*. On peut avoir la révélation (très désagréable, tous les cocus le savent bien) de ce que l'on savait déjà.

***

J'ai eu ce matin un coup de téléphone d'Hélène Guillaume. Mais je sens que je ne vais pas avoir le temps d'en parler (il est onze heures moins le quart, le temps passe d'autant plus vite qu'en écrivant ce *journal*, sur le même écran, je mets en place des photographies dans le livre virtuel). Pourtant il va…

Mercredi 10 décembre, dix heures moins le quart … pourtant il va (le coup de téléphone d'Hélène Guillaume) changer ma vie dans les jours et les semaines à venir. Elle me demande du texte, en effet. Elle me demande de premières livraisons du *journal* 2006, réclamées avec impatience, paraît-il, par Claude Durand (je suis très flatté). Elle veut même un *titre*, pour ce livre-là (qui doit paraître en avril ou en mai). Moi qui ne cesse de réclamer que diminue l'écart entre l'écriture et la publication, pour ces *journaux*, je suis mal placé pour traîner des pieds et me faire attendre. Mais un titre ! Comment puis-je donner un titre à un volume qui relate une année dont je n'ai pour le moment aucun souvenir distinct ? Si, c'est celle où a commencé l'affreuse affaire des *convertisseurs*. Je ne peux tout de même pas intituler ce livre *Les*

Convertisseurs ! Et encore moins *Pompes à chaleur*, qui n'évoque rien d'autre qu'un gentil petit film pornographique. Pierre, cherchant avec moi dans le même registre, suggère assez habilement *Isolation.* Oui, *Isolation* n'est pas mal…

Il me faut aussi fournir des fiches descriptives pour les représentants, objets que par américanisme j'appelle, depuis toujours et qu'on m'en demande, *Adresse(s) aux Représentants.* Et je dois commencer à faire des suggestions de couverture pour *Demeures de l'esprit 3* (Grande-Bretagne nord & Irlande). Le problème est que je n'ai pas l'impression qu'il y ait beaucoup de bonnes photographies, pour ce volume-là, et a fortiori pour sa couverture. Il faisait tout le temps mauvais, cet été, quand j'y travaillais sur le motif.

Il est dit que je serai dans les photographies jusqu'au cou. Mais l'objet d'emballement fou, ces jours-ci, reste le volume "Book-Smart", malgré mes sincères efforts récents pour m'en dégoûter. Ah si, comme je le devrais, je travaillais au roman pour P.O.L avec la moitié ou seulement le quart de l'ardeur que je dépense en faveur de ce livre d'images ! Mon excuse est qu'il faut en finir (quoiqu'il n'y ait pas d'urgence, Dieu sait !). Hier j'y ai consacré pratiquement toute la journée, comme un dément, et, toujours dans la perspective d'y mettre un point final, j'y ai travaillé jusqu'à deux heures du matin. Or à cinq heures et demie aujourd'hui (toujours du matin), j'y étais de nouveau… On s'étonne après cela que j'aie des mines de déterré (d'autant que l'exercice est très fatigant pour les yeux)…

Cette fois toutes les photographies utilisables (et bien au-delà, probablement…) sont en place, quoiqu'on ne soit jamais à l'abri d'ultimes "bonnes idées". J'avais pensé à cent images, j'en suis à plus de cent cinquante – et le livre, donc, a plus de trois cents pages, puisqu'il n'y a d'image que sur les pages impaires, l'autre, en regard, restant blanche. J'avais pensé que le logiciel m'interromprait mais non, apparemment : libéral (et intéressé), il me laisse mettre tout ce que je veux. Et bien sûr j'ai envers moi toutes les indulgences, car les photographies qui vraiment ne sont pas bonnes je finis tout de même par les mettre au prétexte que ce qu'elles montrent est intéressant, qu'il s'agit d'un beau monument, qu'il s'agit d'un enrichissement précieux pour ce

journal, etc. Je suis tout de même entré dans une phase de retrait, *in fine.* Mais je ne sais pas trop combien va coûter à fabriquer un ouvrage de conception aussi somptueuse.

De toute façon il va me falloir attendre un peu pour le découvrir avec précision, car nous entrons dans une période de vaches maigres. La banque a refusé le prêt que je lui demandais au motif que mon découvert dépassait la limite autorisée. Or c'est Pierre qui vient de payer Totalgaz (seize cents euros). Et par chance il a oublié de poster un chèque de mille euros que j'avais fait comme premier versement à l'assureur qui en demande quatre mille cinq cents (pour la maison *et* la voiture).

Marie Lafitte, en littérature Mona Tascher de Preysse (c'est une branche cadette des Tascher de la Pagerie), reprend espoir : …

Jeudi 11 décembre 2008, dix heures moins le quart : … Oui, Marie Lafitte, disais-je, reprend espoir (elle se sentait bafouée dans son honneur professionnel) : il va paraître un article sur les *Demeures* dans *Valeurs actuelles* ; le site électronique du *Nouvel Observateur* va publier des extraits du même livre (dont Jérôme Garcin, paraît-il, est *désespéré* (sic) de ne pouvoir parler…) ; et Daniel Picouly m'invite à une émission qu'il entend consacrer au journal intime, et qui doit être centrée sur… Pascal Sevran. Pour un écrivain normal tout cela serait presque comique de modestie et d'insignifiance, mais à mon échelle c'est un tsunami médiatique.

Je ne sais plus si j'ai noté ici que Daniel Picouly, dont nous avons rencontré plusieurs fois l'émission en zappant, récemment, m'avait fait plutôt bonne impression – au moins il n'a pas cet air méchant et cette expression cauteleuse de ses rivaux ou prédécesseurs, qu'on a envie de gifler même quand ce n'est pas soi qui est leur victime. Il est poli, aimable et souriant, c'est déjà beaucoup, même s'il n'est sans doute pas mécontent, comme tous ses confrères, de provoquer entre ses invités une de ces bonnes petites prises de bec qui passent pour faire monter l'écoute (si tant est qu'il y ait encore une écoute…) – l'autre soir c'était entre

MM. Bégaudeau et Onfray, deux de mes grands amis idéologiques, de sorte que je n'étais pas trop accablé de les voir s'étriper.

(La grande déculturation va finir par rendre indispensable le *point d'ironie,* qu'avait proposé jadis je ne sais plus qui et qui fut rejeté comme le bel oxymore qu'il est (car si l'ironie est signalée comme telle par celui qui en use, ce n'est plus de l'ironie). Sur un de ces blogs dont je vois défiler les entrailles entre les écrans du site de la Société des lecteurs, quelqu'un citait une phrase de moi, écrite en style pompeux et pseudo-scientifique de comédie (croyais-je), selon laquelle j'aime tellement le saucisson que la pulsion phallique, pour ne pas dire l'amour des bites (que je n'éprouve d'ailleurs qu'assez modérément, contrairement à ce qu'on pourrait croire), était sans doute chez moi une substitution à cette passion fondamentale et première : eh bien presque tous les commentateurs discutaient très gravement de cette assertion, la plupart pour la trouver indéfendable et stupide – mais ce n'était pas ma plaisanterie qu'ils jugeaient stupide (ce qu'elle est peut-être bien), c'était mon hypothèse scientifique, qui leur paraissait peu vraisemblable et très tirée par les cheveux.

Il y a aussi le cas (mais on pourrait trouver des dizaines d'exemples) de ce critique littéraire qui me reprochait de « faire de la provocation » parce que j'avais parlé de « mon bon maître Charles Maurras » – or c'était quelques lignes après la relation d'un incident au cours duquel je m'étais fait traiter de *maurrassien*, moi qui n'ai pratiquement jamais lu une ligne de Maurras (ma popularité ne tient pas à ma vaste culture…).

Bientôt il ne faudra plus faire aucune plaisanterie, à moins qu'elle soit lourdement annoncée comme plaisanterie, ou amplement répertoriée comme telle.)

Ah oui, Picouly, Piccouly (un *c*, deux *c* ?). Je trouve qu'il n'a pas l'air mauvais bougre, c'est déjà ça. En revanche, le décor de son émission dépasse en hideur les limites déjà connues, et qui étaient pourtant très reculées : on se croirait à l'intérieur d'un écran de flipper, ou d'une machine à sous. Et il sacrifie à cette mode terrible, que j'ai certainement déjà relevée (mais qu'est-ce que je n'ai pas déjà relevé ?), qui consiste à faire parler les gens sur un fond très présent et très agité de garnisseurs de studio, je ne sais pas comment on les appelle, qui paraissent ne disposer

jamais que de deux expressions : celle de l'indifférence totale et inattention criante (ils se soucient de tout sauf de ce qui se dit), celle de l'attention très soutenue au contraire, mais qu'on sent bien qui est *jouée*, invraisemblable elle aussi, et n'éveillant jamais la moindre lueur de compréhension – sauf, bien sûr, quand l'invité qui discourt émet l'une ou l'autre de ces banalités bien-pensantes de rigueur sur les merveilleux bienfaits de l'immigration, du métissage et de la "diversité", que tout le monde est dressé à reconnaître dès le berceau et à applaudir bien fort dès qu'elles pointent le bout de leur nez (l'effet produit quand le discoureur parvient à en sortir une et de préférence plusieurs, quel que soit le sujet débattu, m'a toujours fait penser à celui de la boule qui touche le bitoniau, au flipper : d'où sans doute le décor de l'émission de Picouly…).

Les éléments humains de garniture de fond de studio, cela dit, sont parfois très décoratifs, contrairement au décor lui-même : …

Dimanche 14 décembre, dix heures moins vingt, le soir : … c'est une des raisons, et peut-être la principale, de leur présence, j'imagine. On compte sur leur bonne mine pour retenir le spectateur. Ce calcul est très efficace sur moi. Dans un débat aux très nombreux participants je guettais l'autre jour avec la plus grande impatience les interventions mortellement ennuyeuses mais hélas trop rares d'un commissaire de police médiatique parce que apparaissait derrière lui, chaque fois qu'il occupait l'écran, un très joli garçon aux yeux noirs.

***

Pas d'intervention ici vendredi soir parce que se tenait webmatiquement l'assemblée générale annuelle de l'In-nocence. Il s'agissait surtout de remplacer le président, moi, qui après deux mandats de trois ans aspire à un peu de repos et à une certaine prise de distance. D'autre part j'ai l'intention, ainsi que j'ai dû le confier déjà à ce *journal*, de me présenter à l'Académie française au siège d'Alain Robbe-Grillet,

dès qu'il sera déclaré vacant. Quitte à échouer en cette candidature, il serait trop bête que ce fût à cause de la présidence d'un parti de quinze ou vingt membres, au nom impossible (je peux le dire, c'est moi qui en suis entièrement responsable), et dont personne n'a jamais entendu parler…

Marcel Meyer, qui était secrétaire général, a été élu président. L'Innocence ne peut être en de meilleures mains. Cela dit, je n'ai pas l'intention de rompre avec elle et j'en reste membre à part entière, bien entendu. Je continuerai de proposer des communiqués, mais peut-être plus au rythme de un par jour, que j'ai toujours eu du mal à soutenir.

Le trésorier serait très volontiers devenu secrétaire général, je crois, mais il est trop bien à sa place aux finances (nous roulons sur l'or, bizarrement – on voit que ce n'est pas moi qui m'occupe de la trésorerie ; il est vrai que nous avons peu de dépenses) pour que nous nous accommodions de son départ de ce poste. Fanny Seguin, la *Cassandre* bien connue du forum, devient donc secrétaire générale. Je crois qu'elle n'a pas (non plus que moi) une très grande dextérité informatique et webmatique, très nécessaire au sein d'un parti qui n'a guère d'existence que sur la Toile. Mais Marcel Meyer, tout président qu'il est devenu, accepte de continuer à remplir une partie des fonctions du secrétariat. L'arrangement me paraît satisfaisant, quoique je regrette que nous n'ayons pas trouvé à occuper la bonne volonté de Guillaume Giraud, un jeune homme qui était venu me voir ici avec sa fiancée, il y a quelques années. Il était très présent vendredi soir, dans nos échanges. Il ne l'est pas d'habitude, il est vrai, et surtout il vit à l'étranger, ce qui rend un peu difficile de l'utiliser, malgré notre caractère hautement international.

Hier pas de *journal* non plus, toujours à cause de ma folie Book – Smart, de plus en plus dévorante et épuisante. Jean-Bernard Lucas a regardé pour moi les prix de revient de chaque volume, et ils sont beaucoup plus élevés que ce que j'avais cru comprendre. Le livre que j'avais composé tous ces jours-ci avait près de quatre cents pages, et donc un peu moins de deux cents photographies. Il m'aurait coûté deux cents dollars, avec les frais de port. Pour que l'opération ait un intérêt commercial quelconque, et que je sois payé de mes peines (qui ont été considérables, dernièrement), il aurait fallu le vendre au moins trois cents dollars, trois cent cinquante euros, un prix astronomique pour le recueil

d'un amateur, même richement relié et plutôt somptueusement mis en page. J'ai donc décidé de passer plutôt à un album de deux cents pages, soit quatre-vingt-dix photographies. Celui-là me coûtera cent trente dollars, cent cinq euros, je crois bien, et pourrait donc être vendu cent cinquante. Mais pour en réaliser un premier exemplaire modèle, il m'a fallu défaire la moitié du travail que j'avais accompli, en enlevant une sur deux des images déjà mises en place. Non sans difficulté, je suis arrivé à commander la nuit dernière ce premier volume. Il devrait m'arriver dans une quinzaine de jours.

Mais alors j'ai eu le regret de l'album défait. Puisque de toute façon ces livres vont être très chers, trop chers pour le circuit normal des livres d'art, pourquoi ne pas les concevoir plutôt (je sais, c'est un peu prétentieux) comme des livres d'auteurs, des livres d'artistes, d'autant qu'ils vont avoir un tirage minuscule, n'étant fabriqués qu'à la commande ? Peut-être y aura-t-il deux ou trois commandes, donc deux ou trois exemplaires. Il s'agira donc d'exemplaires à peu près uniques, ou du moins à tirage très limité. Un prix élevé devient dans ces conditions moins absurde. Pourquoi donc ne pas revenir *aussi* au volume lourd, de quatre cents pages et même de quatre cent quarante, puisque c'est le plus épais des modèles proposés – le format lui-même étant de trente-trois sur vingt-cinq centimètres, il me semble (quelque chose d'assez grand, donc). Et me voilà donc reparti, dès cinq heures ce matin (car je ne pouvais pas dormir, tant l'ensemble de ce projet m'excite depuis un mois), à tâcher de reconstituer le livre défait, et même de l'agrandir et épaissir encore. J'en suis là, revenu à deux cent quatre-vingts pages environ, et donc encore assez loin du compte. Or ce labeur épuisant, est mené concurremment avec la fin de *Loin*, que je voulais envoyer demain au Thierry de la P.O.L, pour première impression de travail. Je ne suis pas sûr que j'y parviendrai, mais cette fois je ne suis vraiment pas loin du but (pas loin d'une première version de travail complète, *that is*).

Lundi 15 décembre, dix heures du soir. Loin n'est pas encore parti aujourd'hui pour Paris, il y manque une ou deux pages. Et ce qui partira peut-être demain, à seule fin d'être mis sur papier, est encore bien loin, je

le crains, d'une hypothétique "forme définitive". Ce livre a toujours été mal engagé. Et il souffre à présent de l'espèce de folie d'images qui m'a pris il y a un mois ou deux et valu de grandes dépenses et d'énormes pertes de temps.

Que le temps passé à ces albums *Le Jour ni l'Heure* soit perdu, c'est peut-être trop dire. Néanmoins l'entreprise est d'emblée frappée d'absurdité. Je ne suis pas photographe, je ne suis pas un *bon* photographe, même parmi les amateurs. Je manque dramatiquement de technique et toutes mes images sont un peu floues. Or je suis en train de concocter et de reconcocter frénétiquement un volume de quatre cent quarante pages (la plus grosse quantité prévue par Blurb BookSmart) qui comprendra plus de deux cents de mes clichés. Ces images, je les aurai à ma disposition sur papier, ce sera agréable et commode, c'est une bonne chose. Mais s'il est fabriqué seulement à des fins personnelles, pareil album est ruineux (quelque deux cents euros), en un temps où je n'arrive pas à décrocher un prêt bancaire parce que mon compte courant est exagérément à découvert, au-delà de la limite autorisée (trois mille cent euros). Et s'il est fabriqué à des fins "commerciales", éditoriales, auto-éditoriales (une idée très séduisante, toujours), il est également ruineux car qui irait acheter un livre qu'il me faudrait vendre quatre cents ou quatre cent cinquante euros ? Quelques admirateurs fervents, nécessairement ; mais de cette sorte, et qui se manifestent, je n'en ai guère plus de trois ou quatre. Et encore faudrait-il diviser ce chiffre par deux, au moins, car ne pourraient faire cette coûteuse emplette, parmi mes dits "admirateurs", que ceux qui sont un peu mieux qu'à leur aise, et ils ne sont sans doute pas la majorité.

Résumons : un volume de deux cents pages et quatre-vingt-dix photographies est en fabrication aux États-Unis et devrait m'arriver dans une quinzaine de jours. Un autre, de quatre cent quarante pages et de plus de deux cents images, est en cours de conception et de mise en page ici et pourra être envoyé en fabrication dans le courant de la semaine, sans doute. J'ai découvert que pour de coûteux suppléments on pouvait, premièrement, faire disparaître le "logo" de Blurb, la société mère de Booksmart, qui est très laid, et mettre un nom ou un signe d'éditeur de son choix (j'ai choisi pour ma part *Chez l'auteur*, XVIIIe et Restif à

souhait) ; et, deuxièmement, faire imprimer son ouvrage sur un meilleur papier ("*premium*"). J'étais tout à fait décidé à m'offrir et à offrir à mes productions ces deux luxes, malheureusement, avec le papier de luxe (j'espère qu'il l'est), il est impossible de dépasser cent soixante pages – j'imagine qu'au-delà le volume est trop lourd et les pages collées se détachent. Je songe donc à réduire encore le volume de deux cents pages et d'en commander un de cent soixante pages, un troisième exemplaire du même *Le Jour ni l'Heure*, donc, mais encore réduit de vingt photographies. Moins il y en aura, de mes images, mieux le livre sera, de toute façon. Je n'en ai guère fait que deux ou trois qui soient d'assez bonne qualité artistique, et une cinquantaine qui, pour telle ou telle raison, présentent un mérite ou un intérêt particulier. Au-delà de ces chiffres on entre dans la pure complaisance à laquelle je cède en me disant que pour les lecteurs de ce *journal*, par exemple, telle ou telle photographie est parlante, ou éclairante.

L'horrible vérité derrière tout cela, c'est qu'à peine en aurai-je fini avec le volume de quatre cent quarante pages, dont la mise en page dévore mes jours et mes nuits, mon délire me poussera à m'occuper du volume de cent soixante pages, sur papier glacé (que peut bien vouloir dire *premium*, exactement ? *de premier choix* ?).

***

« Nous parlerons de pourquoi on s'aime pas en politique » (avant-programme de la soirée, France 2).

Mercredi 17 décembre, dix heures et quart, le soir. Il y a tout de même aux pires folies des issues, et quelquefois heureuses, ou à tout le moins apaisantes. J'ai encore "travaillé" jusqu'à trois heures et demie du matin, cette nuit, et ce matin deux ou trois heures, mais les deux plus récents albums *Le Jour ni l'Heure*, celui qui doit compter cent soixante pages, sur papier *premium* (?), et celui qui doit en compter quatre cent quarante, sur papier ordinaire, ont été envoyés vers dix heures à Blurb, via

BookSmart, et le processus de leur fabrication est engagé. Il va m'en coûter cinq cents euros, dont je n'ai pas le premier, mais à présent je n'ai plus rien à faire de ce côté-là, les aléas en sont jactés, il ne reste plus qu'à attendre ce que va envoyer l'Amérique, et qui sera peut-être très décevant. Mais c'est une affaire terminée, au moins pour le moment, et j'en éprouve un grand soulagement. Je lui ai donné depuis un mois un nombre d'heures incalculable, avec passion et même frénésie, en me sentant très coupable.

Du coup j'ai pu reporter toutes mes forces disponibles sur le roman, *Loin*, et vers quatre heures cette après-midi j'en avais achevé une version complète, que j'ai aussitôt envoyée au Thierry de la P.O.L pour qu'il veuille bien en faire un tirage sur papier et même deux, l'autre étant pour Marcheschi.

Sur quoi j'ai pu jeter un coup d'œil à mon courrier électronique, en souffrance depuis des jours. Hélène Guillaume surtout est très présente. De fait je ne lui ai rien envoyé ces temps-ci de ce qu'elle me demandait, à commencer par des fiches pour les représentants à propos du troisième volume des *Demeures* et du *journal* 2006. Après ma promenade à la rivière je me suis attaqué à ces tâches-là, et l'une et l'autre fiches sont expédiées.

Je suis moins content de la soirée, jusqu'à présent – et pour le travail elle ne s'améliorera pas. Hélène me réclame aussi des projets de couverture, pour les deux même livres. Je viens de passer deux heures dans mes photographies de 2006, sans trouver grand-chose. En conséquence je ne me suis pas occupé du *journal* 2006 lui-même, je veux dire du *texte* – dans ma relecture j'en suis à peine à la mi-janvier –, et j'arrive à ce journal-ci, 2008, à dix heures et quart, c'est-à-dire que je vais devoir m'interrompre d'une minute à l'autre, quand Pierre m'appellera pour dîner.

N'empêche, la situation est plus dégagée qu'hier ou avant-hier, et que tous les jours précédents, quand j'étais noyé dans *Le Jour ni l'Heure*. Mais ce que j'essayais de dire en commençant, que certaines folies ont une issue heureuse, ou tout simplement une issue, ne prouve peut-être rien d'autre que ceci : elles ne sont pas des folies. (Pof, césure…)

Jeudi 18 décembre, dix heures moins vingt, le soir. La journée est encore allée tout entière à la photographie. Mais cette fois-ci il n'y entrait aucune part de folie, tout était parfaitement raisonnable et même "professionnel". Il s'agissait d'envoyer à Fayard des projets de couverture, et pour le *journal* 2006 (*L'Isolation*, sans doute) et pour le troisième volume des *Demeures* (Grande-Bretagne nord & Irlande). On n'imagine pas la quantité de temps que peuvent dévorer ces petits à-côtés. S'agissant du *journal* la question est réglée, je crois : l'unanimité (Hélène Guillaume, Pierre, moi) se prononce en faveur de certain guerrier au casque empanaché, en je ne sais quel métal, dont je ne serais pas étonné qu'il ait été, au début du XIXe siècle, la figure de proue d'un chenet de cheminée – je sais que j'ai moi-même acheté cette petite "sculpture", pour trois francs six sous, sans doute (encore que, avec mon génie des affaires…), mais je ne me rappelle pas du tout où, ni quand. En tout cas, l'an 2006, je la photographiai sur le rebord et dans l'angle de la fenêtre la plus proche de ce bureau, où elle est encore. Il y a de jolies ombres, et ce jeune guerrier de théâtre ou d'opéra est assez seyant (c'est pour cela que je l'avais acheté, sans doute). Qui plus est, dans l'angle supérieur gauche de l'image, on distingue nettement un morceau très usé du fenestrage, qui s'acquitte à merveille d'évoquer les problèmes d'*isolation.*

Pour ce qui est des *Demeures*, c'est plus compliqué. Le problème est d'ailleurs plus vaste que cette seule question de la couverture, en l'occurrence, car j'ai pu vérifier encore une fois qu'ainsi que je le craignais j'ai fait très peu de bonnes et même de convenables photographies, cet été. Le deuxième volume britannique, de ce point de vue, risque de faire pâle figure auprès du premier – non que, dans celui-ci, les photographies fussent géniales, bien sûr, mais je disposais pour lui d'un nombre important de clichés *utilisables*, au moins : ce n'est pas le cas cette fois-ci. Et pour la couverture, a fortiori, le choix est extrêmement limité. Sans doute l'emportera Shandy Hall, ce qui en soi est une très bonne chose car l'endroit est délicieux et Sterne celui des

auteurs évoqués qui peut-être m'est le plus cher. Mais les photographies n'ont rien de renversant.

***

Il y a dans *Le Monde* d'aujourd'hui un article très curieux sur une plainte pour *abus de faiblesse* qu'ont déposé les enfants de la femme la plus riche de France – ou qui l'était, je ne sais pas si elle l'est encore –, Liliane Bettencourt, aujourd'hui âgée de quatre-vingt-six ans. Deux éléments sont extraordinaires, et passionnants dans cette affaire, je trouve : l'identité du personnage que, sans le nommer, vise la plainte ; et le montant de la somme dont lui aurait fait don, sous forme d'assurances-vie et d'œuvres d'art, Mme Bettencourt.

Le bénéficiaire de ces largesses ne serait autre que François-Marie Banier, aujourd'hui surtout connu comme photographe (le "photographe de la jet-set", dit *Le Monde*), mais qui, à ses débuts et aux miens, faisait plutôt parler de lui, et beaucoup, comme romancier. J'étais un peu jaloux de lui, il y a quarante ans – non, j'exagère, trente ou trente-cinq. Plus exactement j'enviais l'expérience du grand succès à vingt-cinq ans ou même moins, tel qu'il le connaissait. Il me semblait que ce devait être amusant, dans une vie. Il est vrai que son succès n'était pas de très bonne qualité, ce dont j'étais bien conscient à l'époque ; de sorte que j'exagère un peu, aussi, quand je dis que je l'*enviais* : mais connaître la faveur publique quand on est jeune et beau (il l'était, dans un genre emphatiquement pas-mon-genre), ce me semblait un plaisir irremplaçable, au sens strict : c'est-à-dire que rien, plus tard, pour ceux qui ne l'avaient pas connu, ne pouvait s'y substituer.

Il m'avait précédé, assez tapageusement, dans la faveur d'Aragon, qui l'avait lancé à son de trompettes (de la renommée). Nous avons dû nous rencontrer deux ou trois fois dans les cercles warholiens (et sao-schlumbergeriens, que je n'ai que peu fréquentés). Il était en ce temps-là très lié au décorateur Jacques Grange, alors en très haute faveur dans son métier, et qui l'est resté je crois bien. Un peu plus tard il fut intime de Pascal Greggory, à l'époque plus connu pour ses liens avec lui que pour

ses talents d'acteur. De longues années passèrent sans qu'on entendît beaucoup parler de lui. Il y a un an ou deux, je lus dans *Le Monde*, déjà, un article dithyrambique sur une exposition de photographies qu'il avait faite, ou sur un livre de photographies qu'il venait de publier. Il était parlé de lui comme d'un maître consacré de son art, prodigieux d'humanité et de pénétration.

Le deuxième point stupéfiant à propos de l'"affaire Bettencourt" (à ne pas confondre avec l'"affaire Bétancourt"), c'est le montant des sommes concernées. Liliane Bettencourt, dont la fortune s'élèverait à dix-sept milliards d'euros, en aurait donné un à François-Marie Banier – un petit dix-septième d'un héritage, de quoi se plaignent les enfants ?

Un milliard d'euros ! Un milliard d'euros font rêver : j'y ai consacré ma promenade d'après-midi le long de la rivière, elle en a pris un tour très poétique. Avec un milliard d'euros, c'est-à-dire *mille millions d'euros*, mille fois un million d'euros – la somme apparaît plus clairement sous cette formulation –, on doit commencer à envisager l'avenir avec une certaine sérénité, et à pouvoir s'offrir quelques sérieux petits plaisirs. Voyons, que ferais-je de mille millions d'euros ?

Je restaurerais Plieux de la grande manière, à quoi vingt millions d'euros devraient suffire, il me semble ; et en consacrerais cinq, mettons, à assurer tout ce qui pourrait être acquis sur le pourtour immédiat de mes terres, à dessein d'élargir un peu un domaine beaucoup trop étroitement circonscrit. Je m'achèterais un château en Écosse, pas trop grand : une simple vieille tour au bord d'un loch ferait parfaitement l'affaire, et ne devrait pas coûter beaucoup plus de cinq millions d'euros, là encore – enfin, disons dix *to be on the safe side*, d'autant qu'il faudrait bien quelques dizaines d'hectares à l'entour pour être tout à fait chez soi. Il me faudrait un appartement à Paris, parce que j'en ai assez d'aller à l'hôtel chaque fois que je vais là-bas : cent vingt ou cent cinquante mètres carrés, grosso modo, dans le VIIe le moins emboutiqué…

Vendredi 19 décembre, dix heures moins vingt : ... ou dans le Ier le plus largement dégagé. L'important serait d'avoir une jolie vue, au dernier

étage si possible, et de n'avoir à souffrir en rien du bruit des voisins – une exigence difficile à satisfaire, certainement, et donc coûteuse. Mais dix millions d'euros devraient s'en acquitter, certainement : cent cinquante mètres, ce n'est pas énorme, et je n'ai pas besoin de trente-six chambres, ni même de cinq ou six…

Un pied-à-terre à New York, un autre à Rome ? Je ne sais pas, je n'ai pas encore décidé. Avec ce genre d'argent (*with this kind of money*), on doit pouvoir s'offrir des hôtels vraiment confortables, bien placés, et à l'abri du bruit eux aussi (pas tant du bruit de la rue que du bruit des voisins, mille fois plus redoutable, toujours…).

Où en suis-je ? Vingt-cinq, dix, dix millions d'euros : quarante-cinq. J'ai à peine entamé mon capital et me voici logé tout à fait convenablement. Ah non, ajoutons un château en Auvergne, puisque je vois que c'est parfaitement dans nos moyens. Cinq millions eussent acheté Cordès, ou bien *six*, je ne me souviens plus ? Soixante millions, en toute hypothèse, seraient plus qu'assez pour régler de façon pleinement satisfaisante la question immobilière, dont dépendent toutes les autres.

D'autre part, cinq cents millions bien et prudemment placés devraient suffire à m'assurer, j'imagine, un revenu régulier tout à fait adéquat pour vivre – j'ai des goûts assez simples, contrairement à ce qu'on pourrait croire. Resteraient donc quatre cent quarante millions d'euros, qui autoriseraient quelques générosités, bien qu'elles ne soient pas dans ma nature (je crois, je n'ai jamais vraiment eu l'occasion de vérifier…). Quelques millions à Flatters, quelques autres à Jacqueline Voillat qui joue obstinément à je ne sais quel loto suisse dans l'intention de m'offrir la moitié de ses gains si elle gagne ; et un certain nombre, sans plus, de donations charitables et philanthropiques, à condition qu'elles ne compromettent pas l'énormité de ma fortune – à tout cela près j'imagine que je ne changerais pas grand-chose à ma vie, et continuerais de travailler mollement dix ou douze heures par jour.

Au lieu de quoi, abrupt retour à la réalité, la banque refuse de me faire un prêt pour les balcons de bois, et a fortiori pour le mur de pierre. Elle me l'a confirmé ce matin. D'une part je suis trop à découvert de découvert (le découvert au carré, au-delà de la limite autorisée) ; d'autre part c'est tout à fait comme on nous le rabâche tous les jours à la

télévision et dans les journaux : les banques, après des années de prises de risques exagérées, sont devenues très prudentes, ne s'engagent plus inconsidérément et rendent très difficiles, ces temps-ci, l'obtention de prêts. Si celui que je réclame m'était accordé, mon taux d'endettement serait de trente-sept pour cent (sans le mur), ou de quarante-trois pour cent (avec le mur). Les banques – la B.N.P., en tout cas – ne font plus de prêts lorsque les taux d'endettement impliqués dépassent trente-trois pour cent. Toutefois on peut présenter mon dossier à une filiale (plus ou moins), la Cetelem, qui, elle, prend beaucoup moins de précautions. Je suppose qu'elle prélève des pourcentages beaucoup plus élevés, mais on m'assure que non, que la différence n'est pas très sensible. Ce n'est pas très compréhensible…

Cependant ce ne sont pas les soucis d'argent (je n'ai connu la réponse définitive de la banque que ce matin), ni la rêverie autour de la fortune et du destin de François-Marie Banier, avec tous les thèmes associés selon le mode *amour, gloire & beauté*, qui m'ont empêché de dormir, je ne crois pas – je suis réveillé depuis quatre heures du matin. L'insomnie est plutôt liée à ma mère. Ma mère est en train de me rendre fou (depuis soixante-deux ans). Cette fois-ci, elle refuse mordicus, et cela d'ailleurs depuis trois mois, de *dire* si elle accepte ou non de venir ici pour Noël (dans moins d'une semaine). J'avais réussi à obtenir d'elle qu'elle se prononce aujourd'hui. Mais aujourd'hui encore, malgré l'engagement pris, elle ne pouvait pas me faire connaître ses intentions : je ne savais pas ce que c'est que d'être cardiaque, je ne me rendais pas compte, elle pouvait mourir d'une seconde à l'autre, elle ne pouvait rien me dire avant lundi (Noël est jeudi).

De toute façon j'irai mardi en Auvergne, soit pour la ramener ici, soit pour passer là-bas trois jours avec elle. Mais la seule perspective d'entrer dans son appartement, *let alone* d'avoir à y "réveillonner", me met tout le système nerveux sens dessus dessous – il paraît pourtant qu'il est beaucoup plus propre qu'avant, grâce aux femmes de ménage envoyées par la mairie. Et quelle imbécillité, cette éternelle histoire de "fêtes", et de réunion familiale obligée à dates fixes…

***

Il n'y a rien de foudroyant comme les services Fayard de mise en page de couverture – ce n'est pas exactement Fayard, d'ailleurs, mais une société extérieure "sous-traitante", ce qui rend la performance encore plus remarquable. Le phénomène qui s'était produit hier avec la couverture du *journal* s'est renouvelé aujourd'hui avec celle des *Demeures 3* : j'envoie le matin les photographies que je propose et quand je rentre de ma promenade, vers cinq heures de l'après-midi, les maquettes sont déjà sur mon bureau (dans le bureau *virtuel* qui est sur mon bureau *réel*), avec toute la titraille en place. Je n'avais pas d'image bien enthousiasmante pour ce volume-ci des *Demeures*, mais une des vues que j'ai prises de mon cher Shandy Hall fera l'affaire, je crois. La dame avec son air de Castafiore qui attend dans la salle d'attente de James Herriot ne serait pas mal non plus, mais sans doute insuffisamment révélatrice de la nature du livre.

***

Arnaud *C'est-vrai-que* Laporte, qui présente à midi l'émission "Tout arrive", sur France Culture, a décidé une fois pour toutes qu'*aujourd'hui* se disait *ce jour.* Il ne dit plus que *ce jour*, comme un tabellion XVIIIe. C'est d'un effet saisissant.

« Adhémar Bléreau, si nous vous recevons ce jour… »

Samedi 20 décembre, neuf heures et demie. « Y a un problème de qu'est-ce que c'est une culture européenne » (invité de France Culture).

***

« Je pense à vos poèmes : y a rien besoin d'dire que trois mots… » (journaliste de France Culture recevant Abbas Kiarostami).

***

« Est-ce que à la base y a pas un désaccord sur comment traiter cette réalité ? » (journaliste de France Culture).

***

« C'est exactement de ça dont je parle dans mon livre » (invité de France Culture).

***

Je trouve ma mère plus insupportable que jamais mais, par une heureuse coïncidence, je lis sur le forum de la Société des lecteurs, et c'est une opinion que j'ai déjà rencontrée plusieurs fois, que les passages où il est question d'elle, dans ce *journal*, sont parmi les meilleurs et les plus divertissants, et que les divers portraits d'elle, entre ces pages, sont ceux que je réussis le mieux. C'est une puissante consolation et même un efficace balsamique, pour mes nerfs éprouvés. On en revient toujours à la réflexion de Warhol filmant tout ce qui lui arrivait sans exception et disant, chaque fois que survenait un désastre :

« *It will make a good tape…* »

***

Je suis tellement fasciné par l'affaire Banier que j'ai fait acheter par Céline, qui allait faire des courses à Fleurance, ce matin, un numéro du *Point* offrant, sur « la milliardaire et le "favori" », un dossier de plusieurs pages. Évidemment ce n'est pas très favorable au défendeur. Mais le plus intéressant (et le plus cruel), ce sont les photographies, comme souvent – l'histoire des visages.

Il est aussi question d'« une propriété dans l'Hérault où des travaux de rénovation de plusieurs dizaines de millions d'euros ont été réglés sur les fonds de Liliane Bettencourt ». Comment peut-on faire sur une propriété « des travaux de rénovation de plusieurs dizaines de millions d'euros » ? Et qu'est-ce que c'est que cette propriété ? J'aimerais bien la voir…

Cela dit j'écrivais moi-même ici que pour restaurer *vraiment* Plieux il faudrait sans doute une vingtaine de millions d'euros. On n'est pas très loin des *plusieurs dizaines.* Et je n'ai pas l'intention d'installer une piscine :

« Indignée des pressions exercées par l'artiste, la comptable a relaté d'autres épisodes inquiétants : "*À la fin M. Banier me téléphonait presque tous les jours pour me demander de dire à M*me *Bettencourt qu'il l'aimait, qu'il tenait beaucoup à elle, mais qu'il avait besoin de 2 à 3 millions d'euros pour financer sa piscine et différents travaux. Je me souviens que, me croisant dans la propriété, il m'avait demandé mon avis : 'J'aimerais aller voir Françoise Bettencourt* [la fille] *pour lui dire qu'il y a assez d'argent pour deux.' J'étais sidérée*." »

Au fond tout ce qu'on peut reprocher à Mme Bettencourt, c'est de n'avoir pas mieux choisi l'objet de ses largesses (quitte à faire la fortune d'un artiste, il doit y avoir mieux à trouver que François-Marie Banier…) ; et à Banier lui-même d'avoir un peu forcé la main à sa bienfaitrice, semblerait-il. (« *J'ai assisté à des scènes* [c'est une infirmière qui parle] *où il demandait de l'argent avec une telle insistance qu'elle en devenait malade et n'en dormait plus. Après chaque entrevue avec lui elle était mélancolique, très nerveuse. Quand elle résistait (un peu) à ses demandes d'argent, il entrait dans des colères épouvantables. »*)

Moi-même, sans Jean Puyaubert, je ne serais pas ici. Mais d'une part les sommes concernées ne représentent pas un dix millième de celles dont il est question dans l'affaire en cours, et d'autre part je n'ai jamais rien demandé à mon propre bienfaiteur (sauf peut-être une ou deux fois, quand j'étais en voyage à l'étranger et ne pouvais pas rentrer – cependant il s'agissait plutôt de *prêts*). Nous n'avons jamais eu un mot plus haut que l'autre. Si nous nous sommes disputés à l'occasion, très rarement, et

jamais sérieusement, ça n'a jamais été, au grand jamais, pour des questions d'argent.

Dimanche 21 décembre, dix heures du soir. Après notre première entrevue – un dîner à la Closerie des Lilas, en 1981 –, il m'avait écrit pour me dire qu'il avait dans sa collection un tableau de Whistler qu'il me destinait, car il jugeait qu'il ne pouvait être nulle part mieux qu'auprès de moi. Quelques années plus tard, chassé de mon appartement de la rue du Bac, j'ai voulu en acheter un autre et envisagé alors, avec l'assentiment de Jean, de vendre ledit Whistler ; lequel, selon du moins les experts consultés (qui étaient aussi des marchands), s'est révélé être un *dit* Whistler, étranger à la main du maître. Une galerie m'en a toutefois proposé cent cinquante mille francs, ce qui était un peu beaucoup pour un faux (le tableau, très beau, et que je regrette de plus en plus avec le temps, figurait un homme jeune assis de profil, dans la pose du portrait de la mère de l'artiste et de celui de Carlyle ; il était signé Whistler, mais pas comme il aurait fallu, paraît-il). Jean m'a alors donné un petit Vieira da Silva qui, à notre grande surprise à tous les deux, s'est vendu trois cent quatre-vingt-dix mille francs en vente publique. C'est le plus précieux – financièrement, s'entend – des présents qu'il m'ait faits. Il y a eu aussi un grand dessin de Helleu et une sanguine de Derain, que j'ai vendue huit mille francs à Danièle Sallenave, qui la possède peut-être encore. Avec le fruit de ces largesses, certaines sommes directement transmises (par chèque, dont je ne crois pas qu'aucun ait dépassé dix mille francs), grâce aussi à la vente de certains tableaux qui, eux, venaient de ma famille, j'ai acheté pour un million un appartement parisien, rue Saint-Paul, que j'ai revendu un million trois cent mille francs quelques années plus tard. Avec cette somme j'ai acheté Plieux, en dépensant alors un million de francs tous frais compris (agence, notaire, etc.) ; et y ai fait alors pour un million de travaux, peut-être, où fondirent les trois cent mille francs qui me restaient, le montant de deux emprunts bancaires de trois cent mille et de cent cinquante mille francs (je crois, je commence à n'être plus très sûr…), et encore deux ou peut-être trois cent mille francs qui provenaient, eux, de la générosité d'un autre lecteur, un

homme de mon âge, celui qu'entre ces pages j'ai longtemps appelé "Étienne" (avant qu'il ne disparaisse corps et biens de ma vie, à ma grande surprise et mon non moins vif regret (une hypothèse romanesque est qu'il était amoureux de Pierre ; mais d'un autre côté, s'il lui était arrivé malheur subitement, sa famille n'aurait sans doute pas songé à me prévenir, et nous n'avions pas d'amis communs, d'autant qu'il vivait la plupart du temps à l'autre bout du monde…)).

Je dois préciser que ni l'un ni l'autre de ces deux bienfaiteurs, ou mécènes, ne fut jamais mon amant, et qu'il n'a jamais été question qu'ils le fussent. Ni l'un ni l'autre n'y prétendaient le moins du monde, d'ailleurs, quoique Jean ait peut-être bien été, à sa façon, "amoureux" de moi pendant quelques années (et après cela de nombre de mes amis ou amants, tout spécialement de Philippe V Guedj) – il aimait surtout notre compagnie, les échos (et les images) qui lui parvenaient grâce à elle d'une vie qu'il ne pratiquait plus lui-même mais qui était loin de lui être inconnue. (« Vous avez toujours l'air de croire que vous avez inventé la sodomie ! »)

Il faut rappeler ici d'autre part, puisque je me suis aventuré sur ce terrain délicat, que les largesses de Jean Puyaubert m'ont valu une espèce de procès, en l'occurrence de la part du fisc, ou *avec* le fisc, procès que j'ai finalement gagné (devant la cour administrative d'appel de Bordeaux), après qu'il m'eut bien gâché la vie dans la décennie précédente, comme les *convertisseurs* dans celle-ci : on me reprochait de ne les avoir pas déclarées au titre de *revenus*. Or il fut finalement estimé qu'elles n'étaient pas des *revenus*, mais relevaient d'un mécénat parfaitement désintéressé et sans contrepartie, et, à ce titre, devaient d'autant moins être imposées qu'elles avaient déjà subi l'impôt entre les mains du donateur, qui était libre d'en faire ce qu'il voulait.

Lundi 22 décembre, neuf heures et demie. L'*affaire Banier*, ou bien est-ce l'*affaire Bettencourt*, a accédé hier aux fastes du "20 heures". Mais l'éclairage là dispensé était assez différent de celui que prodigue *Le Point*, et beaucoup plus favorable, ou moins défavorable, à Banier. Il était

surtout question du conflit entre les dames Bettencourt mère et fille. Du reportage il ressortait essentiellement que la fille ne supporte pas les largesses de la mère envers Banier. Mais pas un mot d'éventuelles colères du photographe ni de pressions violentes, de sa part, pour obtenir de sa bienfaitrice toujours plus d'argent.

Même chose dans *Le Monde* de ce jour – c'est-à-dire d'*hier*, et qui donc est paru à Paris, en fait, *avant* le reportage de France 2. De nouveau l'accent est mis surtout sur les disputes entre la mère et la fille, fille dont on apprend qu'« elle est décrite par ses amis comme une intellectuelle austère et rigoureuse, récent auteur d'un *Regard sur la Bible* (L'Œuvre éditions) en cinq volumes ».

Le ton de ces deux plus récentes manifestations médiatiques, celle du *Monde* et celle de France 2, est tellement éloigné de celui du *Point* qu'on a nettement l'impression d'une contre-offensive. J'imagine que lorsqu'on dispose de dix-sept milliards d'euros, on est assez capable d'influencer un peu la presse et même, qui sait, la télévision. Une information qui se retrouve ici et là est d'ailleurs que Mme Bettencourt, la mère (sa fille Françoise, l'auteur de *Regard sur la Bible*, se nomme Mme *Bettencourt-Meyers*), a rendu visite au président de la République, le 5 novembre dernier, pour lui demander de faire classer l'affaire. Mais l'article du *Point*, qui est une charge extrêmement violente contre Banier, peut très bien, lui aussi, procéder d'une stratégie secrète, ou qui du moins m'échappe – je ne vois pas très bien quel intérêt il peut y avoir pour qui que ce soit à noircir Banier, qui à ma connaissance n'a pas de statut ou de pouvoir (sauf ceux que confèrent un milliard d'euros, tout de même…), mais il peut s'agir d'un jeu par la bande. Ainsi le pacte d'actionnaires qui lie Nestlé à L'Oréal, l'affaire de famille des Bettencourt, arrive à échéance en avril prochain, et l'on prête au "géant suisse" des vues sur L'Oréal. D'autre part, l'hebdomadaire tenait peut-être à vendre de la copie, tout simplement…

Il faudrait un meilleur médiologue que moi, et un expert financier plus informé, pour bien comprendre tout ce qui se joue dans cette sombre affaire. Mais c'est intéressant – surtout quand on a connu un peu (très peu) l'un des protagonistes, et les milieux de sa jeunesse.

Les parties qui s'opposent tirent grand effet de la photographie, comme il se doit. *Le Point* montrait un Banier extrêmement inquiétant, coupable avant qu'on sache quoi que ce soit de ses éventuels agissements. À la télévision, hier, les plans fixes le représentant montraient au contraire un artiste digne et serein, actuellement absent de France pour son travail mais peut-être aussi, on pouvait l'imaginer, pour n'avoir rien à voir dans les querelles ravageant une famille amie.

***

Sur comment et ses frères et cousins *à comment*, *de comment*, etc. (« réfléchir à comment gérer son stress… ») sont ma hantise, j'y vois le lieu même de l'effondrement syntaxique global ; mais Pierre me faisait remarquer récemment que, rencontrant *sur comment* dans des copies d'élèves, il ne pouvait absolument pas en faire un objet de correction. C'est tout juste au contraire s'il n'est pas obligé de hausser la note d'un élève qui saurait maîtriser *sur comment*, marque d'une dextérité d'esprit nettement supérieure à la moyenne et preuve que cet élève a bien assimilé l'enseignement, les réponses-types et les préceptes de présentation de rédaction prodigués par ses professeurs. Pierre (ce n'est pas à ses yeux le point essentiel) ne pourrait pas corriger *sur comment* parce que ce serait critiquer implicitement ou expressément ses confrères. De plus ses remarques et corrections seraient totalement inintelligibles pour ses élèves.

J'ai beaucoup insisté dans mes réflexions et dans mes écrits (c'est à peu près la même chose…) de ces dernières années sur la difficulté majeure que représentait, au sein de l'enseignement de masse, le moment presque inévitable – en tout cas avec les élèves issus des milieux dits "culturellement défavorisés" – où l'enseignant est amené à critiquer, à corriger ou à contester les parents du jeune enseigné, ou du moins leur pratique (grammaticale, langagière, culturelle) : apprendre à faire usage d'un bon niveau de langue c'est apprendre à l'enfant, dans de pareils cas, et c'est forcément très délicat, voire douloureux, à *ne pas* parler comme ses parents.

Cependant nous n'en sommes plus là, et la difficulté est à présent infiniment plus grande. Apprendre à l'enfant ou à l'adolescent, et encore au jeune homme, à la jeune fille, à l'étudiant, à faire usage d'un bon niveau de langue, ce serait lui apprendre (je mets le conditionnel parce que l'on voit bien que c'est à peu près impossible) à *ne pas* parler comme ses maîtres. Tel est l'état de déréliction du corps enseignant dans son ensemble qu'enseigner vraiment ce serait enseigner *contre lui* – défaire le très peu qu'il fait.

***

Ma mère a daigné signifier qu'elle viendrait bien ici à partir de demain, finalement. Seulement je ne dois pas aller la chercher à Royat, mais seulement à Brive. Nous ferons ce qu'elle appelle un *mi-course.*

Cet arrangement est présenté comme surtout destiné à m'épargner de la fatigue, et il en a été question dès le début des négociations. J'avais tendance à l'écarter d'un mot car il me semblait de la plus grande absurdité : d'une part parce qu'il n'y a pas grande différence pour moi entre aller à Royat et aller seulement à Brive, d'autre part parce que ma mère a l'intention de se rendre à Brive *en taxi*, moyen de déplacement auquel elle est très attachée mais qui me semble tout à fait dépourvu de bon sens, sur grande distance, à moins d'être Mme Bettencourt. Mais rien à faire, ce sera Brive, et le taxi.

Ma mère m'annonce qu'elle voyagera avec deux amies qui pourront ainsi profiter de la promenade. J'ai eu un moment d'inquiétude en me demandant si ces dames allaient venir jusqu'ici et relevaient par exemple du thème lui aussi très insistant de la garde de nuit (ma mère voulait bien venir ici, mais à condition d'avoir des dames de compagnie la nuit, comme chez elle à Royat). Mais non, il semble que ces compagnes de voyage doivent repartir vers l'Auvergne dans le taxi et avec son chauffeur, après notre jonction devant la gare de Brive. L'excursion, pour elles, ne me paraît pas du plus haut intérêt, mais sans doute sous-estimé-je Brive – où pourtant a déjà eu lieu dans le passé, et pareillement devant

la gare, une passation de ma mère par un chauffeur de taxi ; et une autre fois c'était à Beaulieu-sur-Dordogne…

Comme je m'étonne évidemment de ce plan bizarre, et dont les vertus m'échappent, il m'est expliqué qu'il s'agit en fait de faire plaisir au chauffeur de taxi. En effet c'est toujours le même, ma mère le connaît bien, l'utilise sans doute beaucoup et, prétend-elle, a le désir de lui rendre service en lui permettant de gagner facilement un peu d'argent au moment de Noël. Ma sœur, à laquelle j'expose cette dernière fantaisie, la prend plus légèrement que je n'aurais cru. Après tout, qu'est-ce que c'est que deux ou trois cents euros au chauffeur de taxi, quand nous venons d'empêcher l'achat d'une voiture de dix mille euros (non sans menacer le garagiste, au passage, de poursuites *pour abus de faiblesse*, comme dans l'affaire Bettencourt…) ?

Mardi 23 décembre, dix heures moins dix, le soir. Nous nous sommes donc portés à Brive, Pierre et moi, pour y récupérer ma mère, amenée là par un chauffeur de taxi – un homme très aimable et professionnel qui avait eu à se débattre avant notre arrivée, sur la fin du parcours, et malgré deux arrêts en chemin, avec quelques petits problèmes intimes de sa cliente, assez délicats, mais il ne semblait nullement lui en tenir rigueur. Il n'était pourtant pas du tout celui que j'ai rencontré une ou deux fois en des circonstances voisines. Il m'a dit que ma mère faisait régulièrement appel à la compagnie à laquelle il appartient, mais qu'elle n'avait pas un chauffeur particulier, que ce n'était pas possible, et que, pour sa part, c'était la première fois qu'il travaillait pour elle. Ce qu'elle m'avait raconté sur son désir de faire gagner un peu d'argent pour Noël à un chauffeur dont elle aurait eu l'habitude relève donc de la pure fantaisie. Et je continue de ne pas comprendre du tout les raisons qui l'ont poussée à mettre sur pied cet arrangement compliqué du chauffeur et de la "mi-course", qui représente pour elle une dépense de trois cents euros, au moment où tout le monde s'inquiète de la diminution vertigineuse des fonds dont elle dispose, en l'occurrence sans grand avantage pour personne, car pour ma part je ne vois pas grande différence entre aller à

Brive et aller à Royat : deux cents kilomètres en plus ou en moins sur l'autoroute.

J'en vois d'autant moins que c'est Pierre qui conduisait, dans les deux sens. S'il lui avait manqué quelques galons pour accéder à la sainteté parfaite, à celui-là – et je ne le crois pas –, il les aurait gagnés par son dévouement et sa générosité invraisemblables en cet épisode, comme d'ailleurs en tous ceux qui concernent ma mère, et en tous de façon générale. Céline fait deux fois "le pont" du mercredi au lundi, à l'occasion des présentes fêtes, Noël et le Jour de l'An tombant cette année un jeudi. Et je craignais beaucoup, je l'avoue, de me retrouver seul avec ma mère, d'une part parce qu'elle a besoin de compagnie presque permanente et que j'ai beaucoup de travail, d'autre part parce que les relations avec elle sont toujours pour moi très éprouvantes, nerveusement. Mais Pierre n'ira chez lui ni pour Noël ni pour le Jour de l'An, et il n'ira voir ses parents dans ses montagnes, où ils viennent passer ces vacances, que les jours où Céline sera ici, au début de la semaine prochaine. C'est lui qui a proposé ce plan extraordinairement secourable, alors que je ne m'attendais à rien moins (il va généralement chez lui pour Noël, quand ses parents sont en métropole). Et il se montre d'un appui sans faille dans des situations qui ne sont ni très distrayantes ni très savoureuses pour un jeune homme, d'autant que nous sommes entrés à présent dans des problèmes qui relèvent du quatrième âge, ou faut-il dire le cinquième ? *Appui* n'est d'ailleurs pas assez dire, car il se charge de plus de tâches que moi, et, les dernières fois que ma mère était là, il lui consacrait plus de temps que je ne le faisais.

Les deux compagnes annoncées n'étaient pas du voyage, et ma mère était seule avec son chauffeur de taxi, devant la gare de Brive. D'après ma sœur j'avais mal compris, d'ailleurs, et il n'avait jamais été question que ce fussent deux amies de ma mère, ou deux dames de son entourage, qui l'accompagnassent, mais une des jeunes femmes qui passent régulièrement la nuit chez elle, une Roumaine, une poétesse, et le compagnon de cette personne, roumain lui aussi. Quoi qu'il en soit ils n'étaient pas là. Et nous sommes rentrés assez vite ici, sans autre problème que le soleil couchant, qui entrait assez profond dans la voiture et paraissait beaucoup incommoder ma mère, au point qu'elle a fait cent

cinquante kilomètres pliée en avant pour lui échapper, en se couvrant entièrement le visage de ses mains. Je ne sais ce que c'est que cette nouvelle phobie. Le grand âge craint-il particulièrement le grand soleil, ou le soleil crépusculaire ?

Ah, et nous sommes tout de même montés jusque dans Lauzerte, où, chose extraordinaire, je n'étais jamais entré. J'ai trouvé pour ma part ce beau village assez abîmé, en particulier à cause du décrépissage quasi général. Mais ma mère l'a jugé magnifique, et estimait même qu'il devait avoir un maire bien remarquable pour qu'il ne s'y trouvât pas une seule maison laide. Il faisait presque tout à fait nuit, il n'était pas question de mettre pied à terre, et Lauzerte n'est pas le genre d'endroit dont on peut se faire une très bonne idée en voiture – la question ne sera donc pas tranchée pour cette fois.

***

Dans sa lutte acharnée contre la discrimination, pour la diversité et en faveur d'une plus grande visibilité des "minorités visibles", le président de la République s'en est pris à Polytechnique, récemment, et aux grandes écoles en général : il faut qu'elles fassent infiniment plus de place à des élèves "issus de la diversité", aux boursiers, aux garçons et aux filles venant des milieux défavorisés.

Une autre campagne actuelle vise très expressément la "culture générale" et les épreuves de culture générale. Le ministre de la Fonction publique, André Santini, s'est fait remarquer, je crois l'avoir déjà relevé, en manifestant son intention de supprimer ces épreuves lors des examens de la fonction publique, justement ; et il illustrait en cela les propos fameux du chef de l'État selon lesquels on n'a nul besoin de connaître *La Princesse de Clèves* pour faire un excellent guichetier à la poste. M. Santini est plus explicite encore : il estime que la culture générale est un instrument de ségrégation, et surtout qu'elle désavantage les Français d'origine étrangère – qui ne l'ont pas reçue dans leur berceau. Rarement aura-t-on pu observer de si près et de façon si nette les liens entre "*positive action*" et déculturation.

Mercredi 24 décembre, dix heures moins le quart, le soir. Pierre et moi avons passé une bonne partie de la journée d'aujourd'hui à Agen, selon une tradition déjà assez ancienne, afin d'y faire des courses de Noël : et pour le *réveillon* (c'est sans doute un bien grand mot…), qui doit se tenir dans un moment, et pour les rituels cadeaux. Ma sœur m'avait recommandé d'offrir à ma mère surtout des chaussures, dont elle a le plus grand besoin. Ce n'est pas un objet facile à acheter sans la personne qui doit le porter. Cependant on nous a dirigés vers un magasin de la marque "Méphisto", paraît-il spécialisé dans les chaussures pour personnes âgées. Je suis assez content des achats que j'y ai faits, mais ce n'est pas mon avis qui importe au premier chef.

Nous avons visité aussi les librairies Quesseveur et Martin-Delbert, les Nouvelles Galeries, le marché, plusieurs pâtisseries et tout ce que nous avons pu trouver de drogueries et de quincailleries afin d'y mettre la main sur une forte cloche, que ma mère puisse actionner la nuit si elle a besoin de secours. Et par chance nous avons fini par découvrir l'objet de cette quête. Toutefois la cloche devrait être rivée à un mur, il n'y a ici que des murs de pierre et nous sommes l'un comme l'autre infichus de fixer un support de cloche dans un mur de pierre, d'autant que nous n'avons évidemment pas de perceuse. On ne va tout de même pas déranger pour si peu le précieux Rodriguez, grand spécialiste de la cheville (de fixation) ! Heureusement la cloche peut être aussi utilisée telle qu'elle est. Mais ce serait plus joli si nous arrivions à la fixer.

***

Quelquefois, récemment, à propos de ces histoires de culture, de culture générale, d'éducation, de classes sociales et d'immigration, j'ai l'impression fugitive que, dans ma réflexion, tout se met bien en place et se trouve à deux doigts de s'agencer parfaitement. Et puis la belle structure s'effiloche dans mon esprit. Il faut dire que les constantes interruptions propres à la forme *journal*, surtout telle que je la pratique

soir après soir avant (tardif) dîner, ne sont pas très favorables à la concentration. Essayons encore une fois tout de même.

Un point de départ possible, et que j'ai déjà très souvent utilisé comme tel, est l'horreur contemporaine des mauvaises nouvelles idéologiques. Si un point est déplaisant, s'il attente à ce que l'idéologie veut entendre, il est impitoyablement écarté et déclaré *faux*, tandis que ceux qui s'obstineraient à le mettre en avant seraient pour leur part déclarés *criminels.* Premier point.

Deuxièmement je suis de plus en plus fortement convaincu que la culture a étroitement à voir avec l'hérédité – non pas avec l'hérédité biologique (ouf, c'est déjà ça…) mais avec l'hérédité sociologique et l'hérédité "nationale", "ethnique", "communautaire". Ici je suis en accord total avec Bourdieu, à ceci près que, si je puis me permettre, je le renverse : mêmes observations (c'est lui qui les a faites, j'y souscris), mais conclusions inverses. Oui les "héritiers" ont un avantage culturel majeur. Oui cet avantage est injuste. Si ce que l'on désire au premier chef, en l'occurrence, c'est la justice, et plus particulièrement l'égalité, il faut bien sûr abolir ce privilège, soit en ouvrant tout grand les portes aux non-héritiers, sans se soucier de l'héritage (la culture), soit en faisant en sorte que les héritiers n'héritent de rien, et c'est à peu près ce qu'on a fait. Si ce que l'on désire au premier chef, au contraire, c'est la culture, l'heureux état culturel, la vitalité et le dynamisme de la culture au sein de la société, sa diffusion croissante parmi elle, il faut s'appuyer sur ce privilège, l'héritage, et l'exploiter systématiquement.

Le chef de l'État se plaint qu'à l'école Polytechnique il n'y a que des *héritiers*. Mais il faut prendre Bourdieu au pied de la lettre. Si Polytechnique est encore un peu une bonne école, c'est parce qu'elle recrute essentiellement des *héritiers* – les héritiers étant par définition culturellement supérieurs aux non-héritiers. Rien n'est plus facile que de faire en sorte que l'école recrute surtout des non-héritiers. Ce sera une moins bonne école, et bientôt une mauvaise école, parce que la culture en général, et la culture générale en particulier (les critiques qui leur sont faites sont parfaitement justifiées) sont essentiellement une affaire d'héritage.

Ici une nuance capitale, cependant. Le tableau sociologique (idéologique, polémique), qui est fait de Polytechnique (et de n'importe quelle autre grande école) est faux, j'en suis à peu près certain. Il est faux parce qu'il est dressé avec les seuls instruments grossiers de la statistique – à laquelle on fait dire ce qu'on veut, et qui d'ailleurs se dément d'un lustre à l'autre sans la moindre vergogne – et de l'économie, qui n'a pas d'œil, et encore moins d'oreille. On présente les élèves comme très majoritairement et presque exclusivement issus des classes "culturellement favorisées". Mais parfois la vérité éclate, ou du moins transparaît. On dit : « Ce sont tous, ou presque tous, des enfants de *cadres*. » Or, qu'est-ce que c'est que les *cadres* ? Pas du tout des *bourgeois* au sens traditionnel, mais des petits-bourgeois qui ont à peu près réussi leur affaire. Leur nom ridicule, dont la littérature ne peut pas se saisir (« Le cadre sortit à cinq heures… »), est d'ailleurs significatif ; et il ne l'est pas moins qu'un *tableau*, dans la langue petite-bourgeoise, s'appelle justement un *cadre* (« Il s'est acheté un cadre qui représente Venise »), c'est-à-dire la chose réduite à ses contours, vidée de sa substance. Hélas je suis obligé de m'arrêter là pour cette fois…

Jeudi 25 décembre, dix heures moins le quart, le soir : … Oui, mon intuition, mais j'admets que je n'ai rien d'autre à ma disposition, si ce n'est, comme indice, le *bruissement de la langue*, c'est que les élèves des grandes écoles n'appartiennent plus du tout, par l'origine, ou très minoritairement, à une hypothétique grande bourgeoisie ancestralement fichée dans le VIIe ou à la rigueur les XVIe ou VIe arrondissements de Paris. Croire qu'ils sont issus de ce milieu relève du fantasme. Et quand bien même ce serait vrai ils ne seraient pas pour autant des héritiers de la culture grand-bourgeoise traditionnelle, car ces classes mêmes sont aujourd'hui largement déculturées, et la transmission culturelle ne s'y opère plus, le système y a soigneusement et démocratiquement veillé. Je les vois plutôt en enfants des zones pavillonnaires des banlieues protégées, des plus coquets lotissements, des faubourgs résidentiels des villes de province, tous lieux d'une grande laideur où l'absence de culture (et de beauté) est dûment figurée dans le paysage même : neuf

Français sur dix vivent dans des endroits affreux, et cette drogue qu'ils absorbent en permanence, la laideur, les empêche de voir la beauté dans l'art, dans la littérature, dans la musique, dans la langue, dans la nature même – s'ils la voyaient ils seraient trop malheureux. Une proportion incroyable d'entre ces étudiants d'élite (mais hélas ils le sont bien peu, si ce n'est par comparaison…) sont des fils et filles de professeurs, ou plus exactement (la différence culturelle est abyssale) de *profs*, d'*enseignants*. Culturellement, ce sont des privilégiés de deuxième génération plus souvent que de troisième et très rarement de quatrième ou cinquième génération. Même de mon point de vue peu pratiqué (et honni de naissance), il n'y aurait pas lieu de s'en alarmer si la transmission culturelle globale continuait de s'opérer de façon satisfaisante entre les générations mais aussi entre les classes, et spécialement les classes qui sont tour à tour privilégiées. Je pense que ce n'est pas le cas. Mais cela n'est qu'un thème mineur, secondaire et contradictoire, de la structure de raisonnement et de réalité que j'essaie de cerner.

Il faut aussi laisser de côté les cas bien réels, heureusement, mais ultraminoritaires, trop peu nombreux pour avoir une signification sociologique globale – même si leur exemple est précieux, précieux et trompeur… –, des sujets tout à fait exceptionnels qui peuvent accéder par eux-mêmes, en une seule génération ou même pas, au cours de leur propre vie ou de leur seule période de formation, à la grande culture au sens le plus rigoureux, en partant, familialement, de son absence ou de son contraire. De tels cas existent, bien entendu, et on ne saurait trop s'en féliciter ; mais je ne crois pas qu'on puisse édifier sur leur existence une politique, pas même une politique culturelle.

Si l'on juge des choses de la culture à partir de son point de vue à elle et en tenant compte au premier chef de son intérêt à elle et non pas des intérêts de la démocratie et de l'égalité, non seulement il n'y a rien de scandaleux à ce que les polytechniciens et les élèves des grandes écoles en général soient issus de milieux culturellement favorisés *mais c'est inévitable et c'est même souhaitable*. Une politique à la fois démocratique et favorable aux intérêts de la culture – c'est peut-être ce qui s'est longtemps appelé une politique *républicaine* – n'irait nullement là contre, mais viserait à faire d'une partie des enfants des classes

culturellement défavorisées non pas des polytechniciens ou des normaliens (cette évolution ne saurait concerner que les quelques individus exceptionnels à l'instant évoqués), mais plutôt d'éventuels *parents* de polytechniciens ou de normaliens. Ou encore, car mieux vaut prendre le problème dans l'autre sens, elle ferait tout, sinon pour favoriser encore, du moins pour entretenir dans leur privilège (qui est la culture même), les enfants cultivés des milieux cultivés.

Nous voyons s'esquisser avec une grande cohérence la politique exactement contraire : une politique pour laquelle l'objectif, et tout spécialement l'égalité, serait plus important que la culture, qui dès lors ne pourrait que lui être sacrifiée – c'est ce que démontre la situation actuelle, en particulier les récentes prises de position gouvernementales (d'un gouvernement de droite !) contre la culture générale considérée (à juste titre) comme un instrument de ségrégation sociale (et a fortiori ethnique).

Ils disent : pas d'exigences de culture générale parce que la culture générale désavantage (c'est vrai) ceux qui sont issus de classes ou de communautés ethniques où elle n'est pas présente. L'expression "culture générale" ne sert ici que de couverture, et c'est bien la culture *en général* qui est visée.

Vendredi 26 décembre, dix heures du soir. La culture ne s'accommode ni de la démocratie poussée à ses dernières extrémités (le nivellement volontariste des classes et tout ce que j'ai appelé ailleurs, à tort ou à raison, l'*hyperdémocratie*), ni du multiculturalisme et du pluriethnisme militants (le nivellement volontariste des –, des groupes, des communautés, des peuples composant une société multiculturelle et pluriethnique). Ou peut-être serait-il plus juste de dire que ce sont l'hyperdémocratie et le multiculturalisme, malgré leurs belles déclarations jusqu'à présent (mais le temps des belles paroles est peut-être révolu, et la *culture générale*, au moins, est déjà très gravement mise en cause et clouée au pilori), qui ne s'accommodent pas de la culture. Qu'il suffise de dire que multiculturalisme, hyperdémocratie et culture

sont incompatibles, ainsi qu'il se vérifie tous les jours. On peut certes avoir hyperdémocratie et multiculturalisme, mais l'on ne peut avoir l'un ou l'autre, et encore moins les deux, *et* culture. Il faut choisir. Or il semble bien que le choix soit fait, et cela peut-être pour des siècles, si tant est qu'il y ait encore des siècles. Il paraît peu concevable qu'il soit fait machine arrière. J'ai souvent parlé ces dernières années d'une ère *post-littéraire*, mais c'est *post-culturelle* qu'il faut dire plutôt. La culture, au sens particulier qu'elle a revêtu naguère dans l'appellation *ministère de la Culture*, aura vécu un peu plus de deux siècles : de la deuxième moitié du XVIIIe siècle aux premières années du XXIe.

Avant cette période, à l'ère monarchique et nobiliaire, s'exerçait, dans les rapports de l'homme avec la pensée et avec la beauté, autre chose, que circonscrivent à peu près les termes d'*art*, de *goût*, de *connaissance*, de *lecture*, d'*humanités*. *Après* cette période, c'est-à-dire dans l'ère qui s'ouvre, primeront comme valeurs, dans les mêmes domaines, et en mettant les choses au mieux, en se montrant même résolument optimiste (ce qui n'est pas dans ma nature), l'intelligence, la vivacité, l'invention, le divertissement, le *sens de la fête*, le moralisme ou tout simplement la correction idéologique – l'art de plaire au plus grand nombre sans références au passé, au patrimoine, au répertoire des œuvres classiques, aux archives de la pensée.

Un nouveau patrimoine se constituera sans doute, un patrimoine hyperdémocratique et multiculturel dont les grandes figures pourraient être Serge Gainsbourg, Coluche, les Beatles, les Pink Floyd, Steven Spielberg ou Jeff Koons. Mais quel que soit son contenu il n'est pas certain qu'il puisse se maintenir longtemps en existence, tant l'idée même de patrimoine paraîtra suspecte et contraire aux idéaux hyperdémocratiques et multiculturels. Viendra rapidement une ère où tel ou tel sera jugé snob, prétentieux, élitiste, antidémocratique parce que la culture, pour lui, c'est Serge Gainsbourg, cette vieille lune, cet intolérable raffiné.

Samedi 27 décembre, dix heures moins le quart. Le vœu de Laure Adler quand elle était directrice de France Culture sera donc accompli et réalisé, celui d'une culture détachée du patrimoine culturel (auquel elle réservait des canaux secondaires et marginaux, internettiens). Mais il n'y aura plus vraiment de raison d'appeler cela *culture*, de même qu'il n'y aura plus vraiment de raison d'appeler *France* ce qui sera advenu sur le territoire de l'ancienne France. Il serait même bien préférable, pour la clarté des raisonnements et des observations, que les noms fussent changés.

***

Il y a quelque chose d'inexplicable dans la gentillesse de P. à mon égard – comme une grâce incompréhensible du Ciel. Ce ne peut certes pas être mon charme, ma beauté, ma sexyté, l'attrait de ma conversation ou l'éclat de mon existence qui m'attirent sa bienveillance et l'attirent même sur ma mère, dont les positions morales ou "théoriques" auraient très bien pu ne lui valoir que le contraire. Qu'est-ce qui peut bien faire que ce garçon qui a plus de trente ans de moins que moi ne paraisse, du matin au soir, savoir quoi faire pour me rendre la vie plus facile et plus douce, plus chaleureuse et plus gaie ? Est-ce sa propre sainteté, qu'évoquant une fois avec sa mère à lui, lors de nos premiers échanges, je fus surpris de voir considérée par elle comme une affaire acquise, établie et bien connue ? Mais quoi donc m'a valu, alors, sinon quelque miracle dont je ne saurais jamais assez rendre grâce au sort, que la plus grande part de son bénéfice, depuis bientôt dix ans, aille tomber précisément sur moi ?

La vie est bien décevante, par certains côtés – la carrière, la fortune, l'histoire (et la géographie, l'adhérence au monde…) –, mais, de celui-ci, elle est d'une générosité que pour un empire je n'échangerais pas contre ses autres faveurs.

P., après-demain, va aller passer deux jours auprès de ses parents – par gentillesse, encore une fois, il n'est pas parti tant que Céline était en congé, pour ne pas me laisser me débrouiller seul avec la charge de ma

mère. Dans la détestation que m'inspirent ses absences, qu'est-ce qui procède directement de l'amour, qu'est-ce qui est dû aux petits inconforts (très mineurs, tout de même, sur courte période) qu'entraîne la vie sans lui ? Ces courtes séparations, bien que je me défende d'en être affecté, je les crains des jours à l'avance.

Dimanche 28 décembre, dix heures moins dix, le soir. Deux jours de suite, et tout à fait par hasard, j'ai pu retrouver et donc identifier des phrases musicales qui me hantent et dont, comme c'est presque toujours le cas, je ne savais absolument pas ce qu'elles étaient.

Vendredi, à l'heure du bain, peu avant la visite des Giraud, nous écoutions la Symphonie écossaise (oh là là, il faudrait que je finisse par apprendre comment on écrit la symphonie Écossaise, la *Symphonie Écossaise*, la symphonie écossaise, la Symphonie "Écossaise", et toutes ses sœurs, et la Huitième Symphonie, et la neuvième symphonie, etc. – je n'ai jamais pu me mettre cela dans la tête…) de Mendelssohn, et j'ai entendu passer à plusieurs reprises une petite phrase qui, depuis des années, est un de mes grands morceaux de bravoure en matière de chantonnement (lequel peut très bien se faire à tue-tête, pour les hérons éberlués le long de la rivière…). Ce qui rendait l'identification particulièrement difficile c'est que la phrase, dans mon "interprétation", vient en compléter une autre qui, elle, apparemment, n'a strictement rien à voir avec l'*Écossaise* (ah, si Mme Bettencourt me le permettait, je ferais un pont d'or à M. Massuyeau, le correcteur de Fayard, pour qu'il m'assure ses services en permanence !), et dont je ne serais pas étonné (mais en général je me trompe) qu'elle fût de Schubert. *Tata/tata – Tata/tata – Tata/tatata*, puis, très *accelerando*, *Di dadi – Dadi dadi – Dadi dadi – Dadi dadada* (ça c'est l'*Écossaise* : ah, quel malheur que je ne puisse pas au moins écrire le nom des notes…).

L'autre phrase, beaucoup plus péremptoire, nous l'avons surprise le lendemain, hier samedi, dans le *Don Juan* de Strauss. Je me doutais bien qu'elle était de Strauss, elle est tout entière marquée de son sceau ; mais c'est bien dans *Don Juan* que je l'eusse cherchée en dernier, parce que

Don Juan m'est très peu familier (croyais-je – je me suis aperçu qu'en fait je ne connaissais que ça) et que vraiment je chante ces quelques notes en toute occasion. J'aurais dit *Till l'Espiègle*, voire *Ainsi parlait Zarathoustra.* Pas du tout : *Don Juan.* Mais sur certains enregistrements *Don Juan* est couplé avec *Till*, et sur d'autres encore avec *Zarathoustra*, peut-être, et notre oreille enregistre très bien ce que nous-mêmes ne savons même pas que nous écoutons.

***

Curieusement, vendredi, nous avons eu la visite d'un jeune couple dont je venais de lire dans le *journal* 2006, *L'Isolation*, que je prépare pour l'édition (je n'en suis qu'à février), la relation d'une autre visite qu'il m'avait faite il y a bientôt trois ans (cette phrase n'est probablement pas correcte, tant pis, *j'me comprends*). Entre-temps ce jeune homme et cette jeune femme se sont mariés et elle attend un enfant, un garçon, pour les semaines qui viennent, quoiqu'il n'y paraisse guère. Ils vivaient alors à New York ils sont passés à Londres, où ils se plaisent beaucoup moins. Lui a une situation auprès d'une grande banque américaine. Récemment, il a rencontré à Yokohama un participant régulier du site de l'In-nocence, celui que je cite assez longuement dans le volume de *journal* le plus récemment paru, et qui a d'ailleurs désiré y être cité sous son vrai nom, Francis Marche. G., qui est membre de l'In-nocence, s'est adressé à Marche par le Net et ils ont dîné ensemble, là-bas, dans un hôtel dominant le port. Qui apprendrait cela pourrait nous prendre pour un parti tentaculaire, avec des correspondants dans le monde entier.

Nous avons marché dans la vallée de l'Auroue, puis pris le thé avec ma mère, pour qui ce jeune ménage était parfait en sa double qualité d'hétérosexuel, par définition, et de couple *distingué.* G., en effet, est d'une rare *distinction*, vertu hautement prisée par ma mère et mot que j'ai assez rarement l'occasion d'employer dans la vie courante, heureusement – en son acception sociale je ne crois pas qu'il soit très bien vu… En sens inverse je ne sais pas si ma pauvre mère, hélas, est à même de faire aussi bonne impression : elle est à moins de trois ans du centenariat, il y paraît

fort, et je crains que ce ne puisse être assez impressionnant. Elle s'est d'ailleurs beaucoup plainte, pendant la rencontre, d'acouphènes, qui sont un des maux qui lui gâchent l'existence : elle est comme Marguerite Duras, en permanence elle entend des camions, des camions, des camions, dit-elle, lui traverser la tête…

Lundi 29 décembre, onze heures moins le quart, le soir. Je commence ici à l'heure où d'habitude je m'arrête, parce que ma mère et moi avons regardé en dînant la première partie d'un téléfilm bien médiocre sur la vie de Coco Chanel. Coproduction internationale, je présume – tout est conditionné par le financement. Moyennant quoi Chanel âgée est interprétée par une pauvre Shirley MacLaine insipide en laquelle on ne reconnaît ni Chanel ni Shirley MacLaine, et les paysages bourbonnais de jeunesse, ville et campagne, sont italiens. On ne peut même pas dire que cela sonne faux, cela ne sonne rien. On pourrait bien se consoler, si l'on était moi, avec le joli Sagamore Stévenin, mais Chanel le quitte pour Olivier Sitruk, qui n'a pas le même charme à mes yeux, loin de là, et qui dit comme un pied des phrases indisables.

Aujourd'hui est arrivé, plutôt plus vite que je ne pensais, le premier des albums *Le Jour ni l'Heure.* C'est assez satisfaisant. Mais il était très nécessaire de faire des brouillons. Le volume que j'ai reçu est le premier, il peut être considérablement amélioré, d'autant que j'ai laissé passer d'assez nombreuses erreurs typographiques dans les indications que porte chacune des photographies. Je ne serais pas étonné que la meilleure des solutions soit de s'en tenir à la seule version sur papier de luxe ("*premium*"). Elle ne peut avoir que cent soixante pages au maximum, c'est-à-dire, avec ma mise en page, contenir soixante-dix photographies, pas davantage. Mais je pourrais faire un premier album couvrant la période 2003-2007, un deuxième pour la seule année 2008, et ainsi de suite éventuellement. Soixante-dix photographies par an, ce serait bien suffisant. Le papier du premier album, celui que j'ai reçu, n'est pas de mauvaise qualité mais néanmoins, à chaque page, on peut deviner le format de la photographie de la page suivante, c'est un peu gênant. L'ensemble n'en est pas moins très encourageant et je pense qu'avec trois

brouillons, ceux que j'ai commandés – les deux autres devraient arriver d'un jour à l'autre –, je pourrais parvenir à de premiers exemplaires véritables, "officiels" (et vendables…), de tout à fait bonne mine…

Je suis assez content aussi, après tout, de *Loin.* Il est possible que je sois exagérément influencé dans mon opinion très améliorée de ce livre par ce que m'en a dit Pierre, qui juge que le texte est à peu près prêt (sauf l'extrême fin, qui est à revoir, nous sommes d'accord sur ce point). Flatters aurait peut-être été beaucoup moins indulgent, mais il n'a pas reçu l'exemplaire que j'avais demandé à Thierry Fourreau de lui envoyer. C'est peut-être une chance. Qui sait s'il ne m'aurait pas découragé ?

***

À Paris le mois dernier, chez Tschann, avec Finkielkraut, j'ai acheté entre autres livres un ouvrage récent de François Dagognet, *Les Noms et les Mots*, parce que le sujet, forcément, m'intéressait. Mais je suis très souvent frappé par la mauvaise qualité de copie des textes philosophiques. Alors que les concepts avancés exigent du lecteur une grande attention, on a souvent l'impression que l'auteur, lui, ne s'est pas relu, et que son éditeur n'a porté qu'une très fugitive vigilance au texte. C'est d'autant plus irritant qu'un doute demeure, souvent. Ainsi quand Dagognet écrit, dès la deuxième page de son introduction : « Finalement, le dehors permet au dehors de se réfléchir » (p. 14), est-ce vraiment ce qu'il veut dire, ou bien faudrait-il lire : « le dehors permet au dedans de se réfléchir », voire : « le dedans permet au dehors de se réfléchir » ?

On est d'autant plus tenté de croire à la distraction que, quelques lignes plus haut, on a déjà rencontré :

« En toute hypothèse, il n'est rien, autant que les mots, qui allient les deux mondes. »

Il s'agit du *spirituel* et de la *matérialité.* Mais n'est-il pas assuré qu'il faille lire plutôt :

« En toute hypothèse, il n'est rien autant que les mots qui allie les deux mondes » ?

Or, dès la page suivante :

« Mais nous ne devons pas prendre pour l'essence la qualité par laquelle celle-ci se manifeste. N'hypostasions pas la réflexion et ne la privons pas de ce qu'il a généré ! »

Il ? Quel *il* ? Ou bien faut-il comprendre – mais c'est beaucoup demander – « … de ce qui l'a générée » ?

Les agacements que font naître nécessairement un si médiocre état de la copie n'incitent pas le lecteur à se soumettre lorsque c'est sur le fond qu'il est tenté de manifester son désaccord.

Je rencontre par exemple ceci :

« En effet, classiquement, on distingue les mots (un adverbe, un article) des noms, soit qu'ils prennent en compte les personnes, les noms propres (*n. p.*), soit qu'ils s'attachent à des objets, les noms communs (*n. c.*). »

Or la proposition me paraît fausse. *Classiquement*, on ne distingue pas les mots (un adverbe, un article, etc.) des noms. C'est comme écrire :

« Classiquement on distingue les chrétiens (les protestants, les orthodoxes) des catholiques. » *Chrétiens* et *catholiques* ne sont pas des entités de même niveau. *Mots* et *noms* ne sont pas des entités de même niveau. Tous les chrétiens ne sont pas des catholiques, mais tous les catholiques sont des chrétiens. Tous les mots ne sont pas des noms, mais tous les noms sont des mots. Où Dagognet a-t-il pris qu'il y aurait d'un côté les mots et d'un autre côté les noms ? Il n'y a rien de classique là-dedans. Les noms forment une sous-catégorie de la rubrique *mots* ; sans compter qu'ils peuvent très bien prendre en compte des personnes (l'avocat, la sentinelle, la jeune fille) sans être pour autant des noms propres. Et l'on perd vite l'envie de lire avec attention un livre qui vous inflige d'emblée de telles approximations.

Mardi 30 décembre, onze heures moins le quart. L'art du *journal*, si art il y a, et je ne parle ici de toute façon que du *journal* publié, s'apparente à celui de l'acteur en ceci qu'il faut jouer coûte que coûte, même quand on n'en a pas la moindre envie, qu'on est le moins inspiré, qu'on a le moins le sentiment d'avoir quelque chose à dire ou à exprimer. Ces entrées-ci seront peut-être un jour, si l'édifice ne s'écroule pas d'ici là, les dernières d'un volume. Hélas, je n'ai rien de *dernier* à signifier, aucune dernière parole à transmettre.

Ma mère et moi venons de regarder la deuxième et dernière partie de *Coco Chanel* qui, dès lors qu'il n'y avait même plus Sagamore Stévenin pour se reposer un peu l'œil, est passé du médiocre à l'exécrable. Même Paris est tourné dans on ne sait quelle ville d'Italie. Est-ce que les producteurs croient le public assez imbécile et déculturé pour n'être pas fichu de distinguer une porte cochère italienne d'une porte cochère française, une fenêtre milanaise d'une fenêtre parisienne, une église lombarde de la Madeleine ? Ou bien le jugent-ils au contraire si sophistiqué qu'il pourra distancer à loisir, prendre ce mauvais feuilleton pour du Brecht ou du Luc Bondy, et n'attacher aucune importance à la vulgaire vraisemblance des décors ?

C'est une fin bien misérable pour Shirley MacLaine que de jouer doublée une Chanel qu'on ne voit pas, dissimulée qu'elle est presque en permanence sous de grands chapeaux derrière des lunettes noires. Espérons qu'elle a bien vendu son nom, car c'est tout ce qu'il y a d'elle dans cette silhouette.

Et quel monde sinistre ! On dirait que Chanel n'a jamais été entourée du début à la fin que de gens affreux, les plus affreux, bas, mesquins, méchants et vulgaires étant bien sûr les gens du monde et la pègre dorée vaguement assimilée à eux. Au sein de la doxa dramatique et romanesque contemporaine, bourgeois et aristocrates du passé (y en a-t-il seulement d'autres ?) représentent dans l'éventail social ce que les blancs et les Occidentaux figurent dans l'éventail ethnique, ou "civilisationnel" : ceux qui d'emblée et par définition sont chargés de tous les crimes, et plus

encore de toutes les petitesses. Boutiquiers et logeurs, cela dit, boutiquières et logeuses ne sont pas accommodés à bien meilleure enseigne. Non, il faut s'y résoudre, apparemment tout le monde était du plus mauvais tissu, autour de Chanel sa vie durant. Et elle-même n'est pas beaucoup plus sympathique, au contraire, que l'entourage auquel elle se heurte. MacLaine, et pareillement la jeune actrice chargée d'incarner la couturière jeune, sont de toute façon enveloppées tout au long du film d'un nuage de fumée, et la cigarette qu'elle ne délaisse pas un instant achève de rendre la vieille actrice américaine invisible, plus encore que méconnaissable. Mon Dieu ! Quelle chance d'être à peu près sortis de ce puant cumulus ! C'est vraiment un des très rares progrès de civilisation auxquels j'aurai assisté de mon vivant. Comment cette horreur a-t-elle pu durer un siècle et demi ? Et toute cette gestuelle du mégot, chez les hommes et les femmes, était aussi pénible que l'odeur et la fumée y associés.

Est-ce qu'au temps de Chanel les mannequins avaient déjà cet air ridicule et si peu élégant de tigresses boudeuses et de bouledogues sur échasses (entrecroisées) qui les caractérise aujourd'hui ? Ou bien est-ce un anachronisme que de le leur conférer ? Ce ne serait pas le seul, si c'est le cas – le pire étant bien sûr celui de la langue, comme d'habitude : tout le monde, il va sans dire, et ça fait depuis des années que je le répète, parle en petit-bourgeois contemporain.

Il ne serait pas difficile de s'épargner ces petites épreuves, évidemment – qui le sont surtout pour notre dignité, bien sûr. Mais celle-ci, en l'occurrence, donne une espèce de structure à la soirée (« Si nous regardions le téléfilm sur la vie de Coco Chanel ? ») ; et la structure est ce qui manque le plus, dans la vie ici avec ma mère, et dans la vie de ma mère aujourd'hui. Je suis effrayé de l'aspect végétatif que prend son existence. Il y a des années et des années qu'elle ne lit pas, sinon quelques niaiseries carnégiennes ou religieuses que lui fourguent les femmes qui l'entourent, gardes de nuit ou *assistantes de vie* (expression qu'elle a si bien apprise qu'elle en affuble Céline (en son absence, Dieu merci)). Elle a renoncé à la radio, elle n'entend pas ce que dit la télévision, on la trouve la plupart du temps ne faisant rien, attendant que le temps passe, ou bien somnolant à moitié, ou complètement. Le soir, en

revanche, il est impossible de la faire se coucher, comme les enfants. Elle reste assoupie devant le récepteur, mais si on lui suggère de gagner sa chambre et son lit elle refuse, et déclare qu'elle va rester encore un moment à regarder le poste – où elle ne regarde rien précisément, sinon la luminosité changeante de l'écran. En désespoir de cause on va se coucher soi-même. Mais alors tout reste allumé toute la nuit, lampadaires et télévision, car elle ne sait pas éteindre, ou n'y pense pas.

La plus grande part de tout cela, qui me déprime beaucoup, n'est certainement rien d'autre que l'effet du très grand âge. Mais ce qui me désole particulièrement et m'exaspère, il faut bien le dire, c'est que toutes les faiblesses et impuissances de la fatigue et de la vieillesse sont considérablement aggravées par ce qui me semble – et m'a toujours semblé depuis des lustres – une désastreuse administration de soi. Pour ce qui est de l'ouïe il n'y a plus rien à faire à présent, je présume, mais la vue pourrait sans doute encore être très sensiblement améliorée par des lunettes adéquates. Or ce n'est même pas la peine d'essayer d'en parler. Dans la même situation rien ne me tiendrait plus à cœur que d'essayer d'y voir le mieux possible, mais ce sujet-là, qui me paraît capital, du propre point de vue de ma mère et dans son intérêt, ne l'intéresse pas et, on peut le dire, ne l'a jamais intéressée. Apparemment cela lui est égal de devenir aveugle. Et pourtant on n'ose imaginer ce qu'il pourrait en être de ses jours et de ses nuits si, n'entendant plus qu'à peine, elle ne voyait pas mieux. Nous n'en sommes pas loin.

C'est dire si l'ambiance est gaie. Cela étant, même aux jours lointains de la bonne santé, la vie de famille et l'intimité avec ma mère ont toujours attiré au-dessus de moi cette chape de tristesse et cette rumeur de névrose.

Demain nous devons aller *réveillonner* chez Jeanne Lloan. Je n'ai pas commencé d'en parler à ma mère. Elle dirait certainement qu'elle est loin d'être sûre d'avoir assez de forces pour cette petite sortie, qu'elle ne pourra l'être que demain, et que demain seulement elle pourra dire si elle se sent à même de nous accompagner. Elle est parfaitement capable de déclarer demain qu'elle croit plus raisonnable pour sa part de rester ici mais de nous encourager, Pierre et moi – il rentre demain après-midi – à nous rendre sans elle à Fleurance. Ce que nous ne saurions faire, bien

entendu, car nous n'allons pas la laisser passer seule le cap de l'année nouvelle : de sorte que j'ai peur de devoir, quelques heures à l'avance, dire à Jeanne, qui certainement s'est donné beaucoup de mal pour nous recevoir, que décidément nous ne pourrons pas venir chez elle. Peut-être pourrait-elle transporter ici ce qu'elle a préparé ? Mais enfin ce sont bien des incertitudes et des complications pour un rite auquel nous n'attachons, les uns et les autres, aucune importance.

Mercredi 31 décembre, six heures et demie du matin. L'insomnie me ravage. C'est peut-être seulement que je suis habitué à dormir avec Pierre et qu'il n'est pas là – mais quand il est là je ne dors pas toujours très bien non plus, et de toute façon il doit revenir aujourd'hui même, heureusement. C'est plutôt tout ce qui concerne ma mère qui m'empêche de fermer l'œil.

L'exaspération se concentre sur la question des lunettes, justement. Ma sœur, à laquelle j'en parlais récemment, me racontait que Denise C., vieille amie et contemporaine de ma mère, lui avait dit un jour, à elle ma sœur, il y a vingt ans ou plus, alors qu'elle arborait pour la première fois des lunettes, qu'elle était folle de porter cela, qu'elle avait l'*air d'une vieille dame* – sur quoi la fille de Denise C., Catherine D., avait remis sa mère à sa place en lui disant que Florence, Flossie, ma sœur, avait bien raison de porter des lunettes si elle en avait besoin. L'incident a le mérite de bien montrer le sentiment de ces dames, ma mère, Denise C., sur la question : les lunettes font *vieille dame*. Moyennant quoi ma mère, à quatre-vingt-dix-sept ans, affiche une totale indifférence au sujet des lunettes, perd ou casse toutes celles qu'on lui donne, n'en a pour lire que de très mauvaises qui depuis longtemps ne sont plus adaptées à son cas, et n'envisage pas une seconde d'en porter le reste du temps, pour regarder la télévision, par exemple, alors qu'elle n'y distingue pas un homme d'une femme, je m'en suis aperçu l'autre jour.

Mutatis mutandis, et c'est fort peu, elle a eu la même attitude exactement, depuis vingt ans, à propos de son ouïe et d'une très nécessaire aide auditive. Pour n'avoir pas l'air d'une *vieille dame*, pour

paraître plus jeune que son âge, pour qu'on puisse dire d'elle qu'on l'a vu lire sans lunettes à quatre-vingts ans, à quatre-vingt-dix ans, etc., et que jamais elle ne fait répéter une phrase (elle aime mieux dire : « Oui, oui, c'est bien vrai ! »), elle est en fait une très vieille femme, beaucoup plus vieille, usée et surtout coupée du monde, non pas que son âge ne l'implique, mais qu'elle ne pourrait l'être si elle administrait un peu mieux et un peu plus sagement ses tardives années.

Marie Borel, la poétesse, me reproche d'utiliser parfois le verbe *gérer*, qui est à ses yeux l'abomination de la désolation. Je veux bien le remplacer par *administrer*, encore que je ne voie pas pourquoi il faudrait renoncer totalement à *gérer* au seul motif qu'il en est fait de nos jours un emploi inconsidéré. Je crois que c'est, de ma part, l'expression *gérer son visage* qui avait suscité l'ire de Marie Borel. Je trouve que ma mère *gère* absurdement, suicidairement, pour tout dire, sa vieillesse, la vieillesse en général. Bien entendu ce qui m'irrite le plus c'est que cette gestion selon moi désastreuse rend toute communication impossible. Vivre avec elle c'est comme vivre avec les fous, les imbéciles, les drogués, les ivrognes, tous ceux avec lesquels à aucun moment on ne peut *mettre cartes sur table*, avoir une discussion sérieuse, débattre à tête reposée des problèmes qui se posent – il en allait de même pour moi, j'y songe (j'y ai souvent songé), avec W. Et au fond ça n'a que peu à voir avec le grand âge, les infirmités, la surdité, la vue basse. Empêcher la communication, faire en sorte qu'aucun débat essentiel ne soit jamais possible, garantir surtout que les principes, s'il y en a, qui fondent sa propre existence ne soient jamais, jamais, remis en cause, c'est la politique qu'a suivie ma mère sa vie durant. Surdité et aveuglement qui vient ne sont que des instruments nouveaux de la même politique, et d'ailleurs elle s'en plaint fort peu. Elle se plaint de beaucoup de choses, mais pas de cela. Ce sont les autres qui s'en plaignent, empêchés qu'ils sont d'être vus, d'être entendus, d'être écoutés, de pouvoir expliquer quoi que ce soit.

Regarde-moi ! Regarde-moi ! (J'ai couru) : Bonnefoy. Voilà ce que demande l'enfant à sa mère. Mais la mère perverse ne le regarde pas, ou à peine, et toujours très distraitement (la frustration, aussi, des vêtements qu'on lui offre pour Noël, par exemple, et qu'elle ne mettra pas, ou si peu, leur préférant toujours les anciens, les vieux, les râpés, les

pelucheux, les sales, ceux qu'on espérait faire disparaître au profit du cadeau ; ou des livres qu'on écrit ou qu'on lui présente, parce que, pour une fois, ils sont présentables à une mère et qu'elle a manifesté en passant un vague intérêt à leur égard, mais dont elle ne dira, ensuite, pas un mot, pas un mot précis, jamais, se contentant de quelques vagues compliments en général rapportés, des citations de tiers (« Belou a dit que c'était très bien… »)).

S'il le faut elle deviendra aveugle et sourde. Ma sœur est très éloquente sur tous ces points. Mais ma sœur vit dans l'illusion que l'impossibilité de s'attirer l'attention et l'affection sûre de la mère ne l'affectait qu'elle, ou son frère aîné et elle, et que moi, le *petit dernier*, l'enfant gâté, j'y avais totalement échappé et bénéficiais au contraire d'une grande intimité avec notre mère commune.

Je n'ai plus le temps de faire des phrases, ou d'assurer les liaisons, tant pis – elles se feront toutes seules. Un point touché au passage, et qui m'a toujours frappé : l'extrême ressemblance avec W. ; ou, pour être plus précis en cette séance de psychanalyse express sur un coin de table, l'extrême ressemblance des relations, pour moi, avec ma mère et jadis avec W. (relations hautement névrotiques dans les deux cas, il va sans dire, et frappées les unes et les autres par l'impossibilité de la communication, de la conversation franche, de l'échange sans arrière-pensée (je ne suis pas sûr que de tels échanges soient jamais tout à fait possibles, entre les êtres, mais en ces deux occurrences-là ils sont radicalement impossibles)).

Le sentiment dominant chez ma mère est sans doute la peur de la mort, qui se confond avec la peur de la nuit, d'où ses efforts quotidiens pour retarder indéfiniment l'heure de la chambre et du coucher. Elle m'a encore dit hier soir qu'elle aimerait bien être à demain, c'est-à-dire à ce matin, à ce petit jour qui point à peine. Elle s'est même, chose extraordinaire, inquiétée de savoir quand revenait Pierre, précisant que c'était agréable, rassurant, de le sentir « tourner dans la maison » :

« Il tourne beaucoup dans la maison, c'est bien » (à qui le dit-elle… (de façon assez voisine Flatters dit drôlement : « On a beau dire, un homme dans la maison, c'est agréable… »)).

Une pensée très cruelle et sacrilège est évidemment que cette terreur conjointe de la mort et de la nuit (chaque nuit se présentant comme une épouvantable épreuve à traverser, au risque qu'elle soit la dernière) n'est pas sans une absurdité particulière à quatre-vingt-dix-sept ans, c'est-à-dire à un âge où la majorité des hommes et des femmes sont déjà morts, souvent depuis longtemps. Il faut préciser qu'il s'agit je crois bien, plus que d'une peur de la mort exactement, d'une peur religieuse du Jugement dernier, et de l'enfer. Mais précisément : qu'est-ce que des années supplémentaires, indéfiniment, ajouteraient à l'état dans lequel on se présente à son Créateur ? D'autant qu'on ne voit pas que ce temps de grâce, que prodigue le très grand âge, soit occupé de parti délibéré, dans le cas qui nous occupe, à un labeur de salut. Il n'est occupé, pour autant qu'on en puisse juger, à rien qu'à lui-même.

Neuf heures dix. Les préjugés que j'entretiens à l'égard de Boris Vian, malgré mon goût pour ses titres (au sens propre, bien entendu) tels *L'Automne à Pékin* ou *Troubles dans les Andains*, ces préjugés, ce n'est pas l'homme qui, semble-t-il, est chargé de l'édition de la Pléiade qui va les estomper. Vian dans la Pléiade, déjà, après Simenon… On peut dire qu'il ne restera debout aucun temple…

Je me demandais ce que c'était que ce monsieur qui parlait si mal, tout à l'heure, à la radio – le grand spécialiste de Vian, donc. Il a par exemple une passion pour le verbe *bosser*, de ma part l'un des plus détestés de la langue. Mais lui, par un raffinement de vilaineté, l'emploie en plus transitivement : Vian était un bosseur, il bossait beaucoup ses sujets, d'ailleurs il bossait tout ce qu'il faisait, que ce soit la trompette ou les maths.

C'est François Caradec, qui malheureusement est mort l'année dernière, qui devait *faire les intros,* nous apprend-on, pour la Pléiade. Il n'y a pas de hasard, pas de hasard, pas de hasard : si l'on met Vian dans la Pléiade, il faudra toujours quelqu'un pour *faire les intros.* Mon Dieu, qui donc nous tirera de nos préjugés, au lieu de les confirmer éternellement ?

Pour un dictionnaire des idées pas reçues – Préjugé : ce qu'on voit de toute part confirmé par les faits.

C'est peut-être très bien, Boris Vian ? Pourquoi faut-il que tous ceux qui m'en ont jamais dit du bien m'aient toujours écarté de lui ? Je n'avais pas envie d'aimer les mêmes livres qu'eux.

***

Cela dit, de très grands écrivains, poètes ou penseurs, peuvent avoir des défenseurs indignes d'eux. Après avoir lu pour l'émission de Picouly *La Trahison de Thomas Spencer*, de Philippe Besson, je lis le livre sur Toulet qui doit faire l'objet de l'émission à laquelle m'a convié Finkielkraut, pour une date un peu plus tardive dans le mois de janvier. Il me semble qu'il est bien mauvais. En tout cas il confirme pleinement mon préjugé, encore un, en faveur des biographies anglo-saxonnes contre ces pseudo-biographies françaises qui trouvent le moyen d'être à la fois paresseuses (le travail précis de recherche n'est pas fait) et prétentieuses (au lieu d'une mine de renseignements on trouve un essai, dont la plupart du temps on n'a que faire – « Ce n'est pas une biographie. C'est l'histoire d'un poème », dit ce livre-ci en quatrième de couverture). J'ai lu récemment, il est vrai, à cause de Nohant, le vieux *Lélia* d'André Maurois, sur George Sand, qui m'a semblé excellent malgré les quelques mises à jour que réclamerait sans doute son ancienneté.

Quand on apprend une langue il faut d'abord en maîtriser les idiotismes, puis se dresser à ne pas les utiliser, ou du moins à distinguer parmi eux ceux qui sont profondément naturalisés et ceux qui ne sont que des scies du moment qu'il convient, autant que possible, de se refuser. Il faut apprendre à dire *revoir sa copie*, *jouer dans la cour des grands*, *jeter le bébé avec l'eau du bain*, *changer de casquette*, puis, presque aussi vite, et quasiment *en même temps*, il faut apprendre à *ne pas* le dire, et surtout à ne pas l'écrire. L'auteur du livre sur Toulet, lui, apprend la langue littéraire, il veut se forger un style, mais il n'a pas encore appris à s'en refuser les facilités, les éclats trop voyants, et à en effacer les traces. À chaque phrase son effet, ou sa recherche d'effet (ce que je détestais

chez un Yves Navarre, par exemple, il y a trente ans). Rien n'est plus éloigné de l'enseignement de Toulet, d'un goût stylistique si sûr, toujours. Je n'ai jamais rencontré, en particulier, une passion si exagérée pour le zeugme, figure de style hautement appréciable, certes, à petites doses, mais qui devient vite écœurante quand elle se manifeste trois fois par paragraphe.

Six heures de l'après-midi. Bien, une dernière petite entrée ici, puisque ce soir nous serons chez Jeanne : Pierre, qui m'a rejoint au retour de ma promenade, rentrant lui-même de ses montagnes et du sein de sa famille, a annoncé ces dispositions à ma mère qui n'y a pas fait d'objection et semble même, dit-il, assez vaillante – c'était donc un vain souci que de craindre que jusqu'au tout dernier moment elle nous laissât en balance quant à la possibilité d'aller là-bas.

D'autre part l'année s'est bien terminée sur la diffusion par France Musique, à midi, de l'émission que j'avais enregistrée en novembre avec François Castang. Mon programme musical était aussi peu saint-sylvestrien que possible, et pour cause, mais la grande courtoisie de l'hôte et sa bienveillance à mon égard créaient un climat de sérénité qui d'après les échos que j'en reçois, et d'après mes propres impressions, pour une fois concordants, était très agréable à l'écoute.

Réentendre les premières mesures du poème symphonique de Bax, *Into the Twilight*, m'en a remis le thème dans la tête. Il m'avait obsédé des mois durant, je m'en étais plus ou moins libéré, il opère un retour en force et il a bercé toute ma promenade.

DU MÊME AUTEUR

Églogues

I. Renaud Camus, *Passage*, roman, Éditions Flammarion, collection « Textes », 1975.

II. Denis Duparc, *Échange*, roman, Éditions Flammarion, collection « Textes », 1976.

III. 1. Renaud Camus et Tony Duparc, *Travers*, roman, Éditions Hachette/ P.O.L, 1978.

2. Jean-Renaud Camus et Denis Duvert, *Été* (Travers II), roman, Éditions Hachette/P.O.L, 1982.

3. J.R.G. Le Camus et Antoine Duparc, *L'Amour l'Automne* (Travers III), Éditions P.O.L, 2007.

Élégies

I. *Élégies pour quelques-uns*, Éditions P.O.L, 1988.

II. *L'Élégie de Chamalières*, Sables, 1989. Réédition Éditions P.O.L, 1991.

III. *L'Élégie de Budapest*, in *Le Voyage à l'Est*, Éditions Balland et La Maison des écrivains, 1990.

IV. *Le Bord des larmes*, Éditions P.O.L, 1990.

V. *Le Lac de Caresse*, Éditions P.O.L, 1991.

VI. *Vie du chien Horla*, Éditions P.O.L, 2003.

Éloges

Éloge moral du paraître, Sables, 1995. Réédition Éditions P.O.L, 2000.

Syntaxe ou l'Autre dans la langue, suivi de *Éloge de la honte* et de *Voix basse ou l'Autre dans la voix,* Éditions P.O.L, 2004.

Chroniques

Tricks, Mazarine, 1979. Nouvelle édition complétée, Persona, 1982. Édition définitive, P.O.L, 1988.

Journal d'un voyage en France, Éditions Hachette/P.O.L, 1981.

Incomparable (avec Farid Tali), Éditions P.O.L, 1999.

Corbeaux, journal de l'affaire Camus suivi de quelques textes rebutés, Les Impressions nouvelles, 7, rue Taclet, B.P. 22, 75965 Paris cedex 20. e-mail : i.n@free.fr.

Journal

Journal de Travers *I et II (1976, 1977)*, Éditions Fayard, 2007.

Journal romain (1985-1986), Éditions P.O.L, 1987.

Vigiles (Journal 1987), Éditions P.O.L, 1989.

Aguets (Journal 1988), Éditions P.O.L, 1990.

Fendre l'air (Journal 1989), Éditions P.O.L, 1991.

L'Esprit des terrasses (Journal 1990), Éditions P.O.L, 1994.

La Guerre de Transylvanie (Journal 1991), Éditions P.O.L, 1996.

Le Château de Seix (Journal 1992), Éditions P.O.L, 1997.

Graal-Plieux (Journal 1993), Éditions P.O.L, 1998.

La Campagne de France (Journal 1994), Éditions Fayard, 2000.

La Salle des Pierres (Journal 1995), Éditions Fayard, 2000.

Les Nuits de l'âme (Journal 1996), Éditions Fayard, 2001.

Derniers jours (Journal 1997), Éditions Fayard, 2002.

Hommage au Carré (Journal 1998), Éditions Fayard, 2002.
Retour à Canossa (Journal 1999), Éditions Fayard, 2002.
K.310 (Journal 2000), Éditions P.O.L, 2003.
Sommeil de personne (Journal 2001), Éditions Fayard, 2004.
Outrepas (Journal 2002), Éditions Fayard, 2005.
Rannoch Moor (Journal 2003), Éditions Fayard, 2006.
Corée l'absente (Journal 2004), Éditions Fayard, 2007.
Le Royaume de Sobrarbe (Journal 2005), Éditions Fayard, 2008.
L'Isolation (Journal 2006), Éditions Fayard, 2009.
Une chance pour le temps (Journal 2007), Éditions Fayard, 2009.

Romans

Roman Roi, Éditions P.O.L, 1983.
Roman Furieux (Roman Roi II), Éditions P.O.L, 1987.
Voyageur en automne, Éditions P.O.L, 1992.
Le Chasseur de lumière, Éditions P.O.L, 1993.
L'Épuisant Désir de ces choses, Éditions P.O.L, 1995.
L'Inauguration de la salle des Vents, Éditions Fayard, 2003.
Loin, Éditions P.O.L, 2009.

Récits

El, dessins de François Matton, Éditions P.O.L, 1996.

Répertoires

Etc. (Abécédaire), Éditions P.O.L, 1998.

Répertoire des délicatesses du français contemporain, Éditions P.O.L, 2000.

Miscellanées

I. *Buena Vista Park*, Éditions Hachette/P.O.L, 1980.

II. *Notes achriennes*, Éditions P.O.L, 1982.

III. *Chroniques achriennes*, Éditions P.O.L, 1984.

IV. *Notes sur les manières du temps*, Éditions P.O.L, 1985.

V. *Esthétique de la solitude*, Éditions P.O.L, 1990.

VI. *Du sens*, Éditions P.O.L, 2002.

Topographie

Sept sites mineurs pour des promenades d'arrière-saison en Lomagne, Sables, 1994. Édition augmentée : *Onze sites mineurs pour des promenades d'arrière-saison en Lomagne*, Éditions P.O.L, 1997.

Le Département de la Lozère, Éditions P.O.L, 1996.

Le Département du Gers, Éditions P.O.L, 1997.

Le Département de l'Hérault, Éditions P.O.L, 1999.

Demeures de l'esprit, Grande-Bretagne I, Éditions Fayard, 2008.

Demeures de l'esprit, France I, Sud-Ouest, Éditions Fayard, 2008.

Demeures de l'esprit, Grande-Bretagne II, Écosse, Irlande, Éditions Fayard, 2009.

Demeures de l'esprit, France II, Nord-Ouest, Éditions Fayard, 2010.

Demeures de l'esprit, Danemark Norvège, Éditions Fayard, 2010.

Qu'

Qu'il n'y a pas de problème de l'emploi, Éditions P.O.L, 1994.

« Vaisseaux brûlés »

P. A. (Petite Annonce), Éditions P.O.L, 1997.

Vaisseaux brûlés (Petite Annonce), http://pagesperso-orange.fr/renaud.camus, 1998, 1999, 2000.

Ne lisez pas ce livre ! (Vaisseaux brûlés 1), Éditions P.O.L, 2000.

Killalusimeno, Éditions P.O.L, 2001.

Est-ce que tu me souviens ?, Éditions P.O.L, 2002.

Écrits sur l'art

Discours de Flaran, Éditions P.O.L, 1997.

Nightsound (sur Joseph Albers) suivi de *Six Prayers*, Éditions P.O.L, 2000.

Commande publique, Éditions P.O.L, 2007.

Écrits politiques

Le Communisme du XXIe siècle, précédé de *la Deuxième carrière d'Adolf Hitler*, suivi de *Que va-t-il se passer ?* et de *Pire que le mal,* Éditions Xenia, 2007.

La Grande Déculturation, Éditions Fayard, 2008.

Manuels

Comment massacrer efficacement une maison de campagne en dix-huit leçons, Éditions Privat, 2006.

Entretiens

L'Étrangèreté, entretiens avec Emmanuel Carrère et Alain Finkielkraut suivi de *La mort d'Ailleurs*, extraits de textes inédits, Éditions du Tricorne, Genève, 2003.

La Dictature de la petite bourgeoisie, entretiens avec Marc du Saune, Éditions Privat, 2005.

Théâtre

Théâtre ce soir, Éditions Jean-Paul Bayol, 2007.

Photographie

Le Jour ni l'Heure 2003-2007, 76 photographies, papier luxe, exemplaires numérotés, signés & reliés, sur commande, chez l'auteur (cf. site de la Société des Lecteurs, ci-après, ou http://pagesperso-orange.fr/renaud.camus, ou 32340 Plieux)

Le Jour ni l'Heure 2008, 76 photographies, papier luxe, exemplaires numérotés, signés & reliés, sur commande, chez l'auteur, *id*.

Le Jour ni l'Heure 2003-2008, 215 photographies, exemplaires numérotés, signés & reliés, sur commande, chez l'auteur, *id*.

Le Jour ni l'Heure 2009, 76 photographies, papier luxe, exemplaires numérotés, signés & reliés, sur commande, chez l'auteur, *id*.

Renaud Camus

Au nom de Vancouver

Journal 2008

Fayard